





8e ANNUAIRE

DICTIONNAIRE VÉRON

OU

ORGANE DE L'INSTITUT UNIVERSEL

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS

DU XIXe SIÈCLE

(Section des Beaux-Arts)

SALON DE 1882

Par Th. VÉRON



PARIS
CHEZ M. BAZIN
rue Saint-Jacques, 174.

POITIERS
CHEZ L'AUTEUR
rue de la Chaîne, 24.

1882

DICTIONNAIRE VÉRON

ORGANE DE L'INSTITUT UNIVERSEL

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS

DU XIXe SIÈCLE

(section des beaux-arts)

SALON DE 1882

suivi de

L'Art décoratif; G. Courbet, l'Exposition internationale; et de De Neuville et Detaille, etc.

POITIERS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE L'OUEST.

8e ANNUAIRE

DICTIONNAIRE VÉRON

OU

ORGANE DE L'INSTITUT UNIVERSEL

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS

DU XIXe SIÈCLE

(Section des Beaux-Arts)

SALON DE 1882

Par Th. VÉRON



PARIS
CHEZ M. BAZIN
rue Saint-Jacques, 174.

POITIERS
CHEZ L'AUTEUR
rue de la Chaîne, 24.

1882

DÉDICACES

A feu Isabelle G...

Avant que, vers ta haute sphère,
Mon âme, exilée ici-bas,
Puisse s'envoler de la terre,
Je t'invoque et te tends les bras.

Pure étoile, dont la lumière
Dans l'art éclairait tous mes pas,
Sur cette œuvre et sur ma carrière
Verse tes rayons, tes éclats.

Remplis-les, divine Lucie,
Des lueurs de ta poésie
Et de ton sublime idéal!
Car n'es-tu pas la Muse antique,
Sévère dans ton esthétique,
Ayant le beau pour piédestal?

Th. VÉRON.

Paris, mai 1882.

A Léon GLAISE.

Et toi, mon cher collaborateur, qui, dans les limites de ta faible santé, as bien voulu me prêter ton consciencieux concours, puisses-tu, si ce livre a quelque succès, en recueillir ta légitime part, après les fatigues de notre rude labeur.

A toi de cœur,

Th. VÉRON.

Poitiers, juin 1882.

8e ANNUAIRE 1882.

ORDRE DES MATIÈRES.

I.

SALON DE PEINTURE.

I. — Peinture. (*A* à *Z*)
II. — Dessins, cartons, etc.
III. — Sculpture.
IV. — Gravures en médailles et sur pierres fines.
V. — Architecture.
VI. — Gravure et lithographie.
VII. — Monuments publics.

II.

SALON DES ARTS DÉCORATIFS.

Classes :
1. — Architecture décorative.
2. — Sculpture décorative.
3. — Peinture décorative.
4. — Métallurgie, orfévrerie.
5. — Tapisseries.
6. — Céramique, émaux, vitraux.
7. — Mobilier.
8. — Tentures et tissus.
9. — Costumes.
10. — Imprimerie, librairie.

III.

EXPOSITION DES ŒUVRES DE G. COURBET, A L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS.

Tableaux.
Portraits.
Paysages.
Marines.
Fleurs et fruits.
Natures mortes.

IV.

GALERIE GEORGES PETIT.

Exposition internationale de peinture, organisée par un groupe d'artistes.

V.

PANORAMA NATIONAL.

« Bataille de Champigny (2 décembre 1870) », *par MM. Alph. de Neuville et Edouard Bataille (rue de Berri [Champs-Elysées])*.

VI.

APPENDICES, DESIDERATA ET LACUNES.

VII.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES, QUESTIONS D'ART ET CONCLUSIONS.

VIII.

SALONS-CONCOURS ET JURYS MIXTES.

IX.

L'ÉTAT ET LE GRAND ART.

X.

DU GRAND ART ET DE SA MISSION.

XI.

L'INSTITUT UNIVERSEL.

XII.

UNE HÉRÉSIE DE PLATON, OU DE L'UTILITÉ DE LA POÉSIE ET DES BEAUX-ARTS EN RÉPUBLIQUE.

XIII.

« AMOUR, TERREUR, ET PITIÉ. »

XIV.

CONCLUSIONS SUR LES LECTURES A LA SORBONNE.

PRÉFACE

OU

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LE SALON

ET SUR LE MOUVEMENT DE L'ART DE 1882.

Le Salon de 1882 compte 5,612 numéros d'œuvres d'art exposées (soit 670 de plus que celui de 1881, et 1,668 de moins que le Salon des catégories de 1880, très glorieux ce dernier pour la gestion de M. Edm. Turquet).

Les numéros 5,612 d'œuvres diverses de 1882 se décomposent ainsi : 2,722 de peinture ; 1,331 de dessins, cartons, aquarelles, pastels, miniatures, vitraux, émaux, porcelaines, faïences ; 887 de sculpture ; 53 de gravures en médailles et sur pierres fines ; 156 d'architecture ; 473 de gravures au burin, eaux-fortes et lithographies.

Eh bien, malgré les scrupuleuses sélections du jury, et les quelques œuvres brillantes qui sont noyées de loin en loin au hasard de la lettre alphabétique, on ne peut affirmer que ce Salon soit plus ou moins fort que celui de 1881. Mais, en se rappelant celui des catégories de 1880, un consciencieux observateur ne pourra nier que la catégorie des hors-concours offrait une réelle force par son isolement et surtout par son union, sa cohésion de vraies valeurs ; que la catégorie des exempts en offrait une également très sensible, mais qui perdait à la confusion des troisièmes

et quatrièmes rangs. Il conviendra également, cet observateur impartial, que si la catégorie des non-exempts n'avait pas été sacrifiée par un sans-gêne involontaire résultant du manque de temps et de salles préparées, il conviendra qu'il y avait encore là les éléments d'une forte moyenne de talents à classer; car nous avons vu, sur les cymaises du pourtour du jardin, de fort bonnes toiles, il est vrai en mauvaise compagnie et qu'il eût été facile de mettre en meilleure et mieux choisie.

Il faut donc vraiment fermer les yeux, de parti pris, pour ne point convenir que le classement hiérarchique des genres, par rangs de force et de valeur, est le vrai salut de l'art.

En battant encore le rappel de ses souvenirs de 1880, on ne pourra nier que « Caïn et sa famille » offrait réellement une page de grand art d'une forte originalité, et qui pourtant n'a pas eu la médaille d'honneur, décernée à M. Morot pour « le Bon Samaritain », autre page de grand art, très large de facture et d'étude rendue, mais de l'école éclectique et moins personnelle que le « Caïn ».

L'attention était-elle plus concentrée dans les sept ou huit salles des hors-concours qui n'étaient gênés par aucuns voisins? Toujours est-il que le souvenir que l'on en conserve leur est très favorable et l'emporte sur celui de 1881, et même de cette année 1882.

Pour preuves à l'appui, ceux qui ont étudié la galerie Georges Petit, *exposition internationale de peinture* par un groupe de quinze peintres, ceux-là conviendront que le niveau de l'art s'y élève crescendo.

Autre preuve concluante : en étudiant encore l'exposition de feu Courbet, sous la direction de MM. Castagnari et J. Haro, on s'apercevra que le grand maître

feu Courbet gagnerait beaucoup à avoir son œuvre moins éparpillé. Malheureusement, le défaut d'espace a nui au classement, qui était pourtant voulu et cherché par des autorités compétentes ; car il ne faut point oublier qu'avant d'être conseiller d'État, M. Castagnari était un des critiques d'art les plus autorisés, et que M. J. Haro, peintre lui-même, a donné sa vie à l'étude des écoles. Quel bénéfice pour le maître Courbet, si l'on avait pu juxtaposer ses œuvres par rangs de force, y compris « l'Enterrement d'Ornans » ! (gracieuseté que l'État redevait assurément à la généreuse et patriote donatrice sœur du défunt). Eh bien, malgré ces difficultés et ce manque de places, l'œuvre de feu G. Courbet est encore ce qu'il y a de plus saillant dans le mouvement extraordinaire de cette année.

Pourquoi ?

Parce que ce tempérament robuste et original ne s'est point, un seul instant, écarté de la nature, et par conséquent de la saine tradition du souverain maître.

Pour en revenir aux médailles d'honneur données au suffrage universel, ce verdict, ce vote de l'opinion a une réelle importance et indique la direction certaine des courants de l'art contemporain.

Donc, l'an passé, le genre décoratif, le grand art, « la Glorification de la loi », l'a emporté, et par son heureuse actualité et par son haut style décoratif d'une grande personnalité, sur deux œuvres considérables, pourtant du genre épique ou militaire, d'un vrai maître, M. de Neuville : « le Cimetière de Saint-Privat » et « l'Espion ». Il y a là encore à tirer de ce fait une conclusion palpable : le chauvinisme, le genre militaire s'usent de plus en plus, Yvon et Pils l'avaient déjà pressenti. Or, « la Loi » est la déesse

sacrée de la République, la Minerve du suffrage universel. Le grand art décoratif devait triompher, grâce à la loi bien glorifiée.

Cette année, les mêmes tendances de style et de genre décoratif et monumental triomphent encore avec « les Jeunes Picards s'exerçant à la lance *(pro patriâ ludus)* » et « le Doux Pays » ; et voici la laborieuse carrière de M. Puvis de Chavannes couronnée de la médaille d'honneur pour ses persévérantes tendances, vraiment personnelles, vers le grand style décoratif d'une peinture murale presque monochrome et linéaire. Mais ce suprême genre de la fresque n'exclut pourtant pas (voir J.-P. Laurens aux MONUMENTS PUBLICS), la facture poussée d'anatomie, de modelé, d'effet et de couleur ! Que cela soit dit tout en rendant justice au sentiment de poésie rhythmique et d'idéalisme de M. Puvis de Chavannes, doué d'une originalité incontestable.

Il faut encore en conclure que la science professionnelle ne suffit pas plus que les grandes idées philosophiques et religieuses pour emporter d'assaut et l'opinion publique, et même l'attention du troupeau des électeurs. En voici une nouvelle preuve palpable :

Croyez-vous, par exemple, que « la Légende chrétienne », qui part de la légende hébraïque, continue par le Christ, suit, par les apôtres et les Pères de l'Église, jusqu'à Fénelon et Bossuet, et conclut à l'affranchissement des races ; croyez-vous, dis-je, que cette œuvre capitale d'un vrai grand maître ait eu seulement l'honneur d'être mise sur les rangs des candidats ?

Eh bien non, hélas ! ni la science professionnelle, ni la réelle maëstria de la grande tradition des Poussin et des David ne sont plus à l'ordre du jour. — Hélas !

oui, mon cher Yvon, ta savante page qui vivra et grandira pourtant à travers les âges, et comme œuvre de grand art et comme monument d'histoire et d'érudition philosophique et religieuse, auquel les Renan et les Henri Martin ont donné leur haute approbation, cette page n'arrête pas même, hélas! l'attention de notre légère école, dont les évolutions mobiles, à part quelques exceptions fidèles, ne tendent guère au progrès de l'art sérieux, je veux dire du véritable grand art.

Qu'on y prenne garde pourtant! car l'Autriche-Hongrie, la Belgique même, la Russie et l'Espagne ont prouvé qu'elles avaient de la tenue dans cette haute voie, et, pour conclure, c'est vers son triomphe que nous devons tendre d'un commun accord. C'est pourquoi, lecteur, je recommande à votre attention les conclusions de la fin de cet annuaire : ***L'État et le grand art.***

TH. VÉRON.

Poitiers, ce 12 juin 1882.

SALON DE 1882

8me ANNUAIRE

DE L'ART ET DES ARTISTES CONTEMPORAINS.



PEINTURE.

ABBEMA (Louise). — « Les Saisons ». Ce n'est plus un seul diptyque, mais un double, que ces quatre blondes vaporeuses ! Le Printemps charme les hirondelles et les fait poser sur sa branche de pêcher en fleurs. L'Été va manger une cerise vermeille comme les lèvres de la jolie sensuelle. L'Automne, pauvre Ophélie ! effeuille et sème les violettes ; et l'Hiver, emmitouflé dans ses fourrures, chemine dans la neige. Ces quatre expressions différentes sont nuancées et rendues selon les âges des jolies personnes, leurs sentiments et leurs sensations, et dégagent une saveur de poésie voisine de la psychologie. Mlle L. Abbema est un maître impressionniste délicat et varié ; elle est en immense progrès. Dans ce suave sujet, elle est fine observatrice et poète philosophe donnant sa note mélodieuse et sentimentale. Nous qui suivons, depuis son éclosion, ce talent frais et délicat, souple et lumineux, nous l'engageons forte-

ment à accentuer sa nouvelle note de méditation expressive et poétique, et il n'aura pas de peine à être le maître le plus délicat de la pensée et de la poésie, trop oubliées en ce torrent d'imitation sans idées ni but. (Voir tous les annuaires antérieurs.)

ABRAHAM (Tancrède). — « Le Ruisseau et la chapelle Saint-Philibert », motif original et d'un aspect un peu mystique, grâce au pignon et au cintre ouvert et lumineux de la chapelle sombre, au bas de laquelle on voit des blocs de pierres grises. Un ruisseau descend entre deux rives de prairies et baigne le premier plan. Le massif d'arbres à droite et les ruines mystiques à gauche s'enlèvent sur un ciel à l'horizon d'argent. Aspect fin, calme et poétique. — « Un Village en Anjou » apparaît dans le lointain à l'horizon, s'enlevant sur la ligne bleue des collines, au-dessus desquelles éclate un ciel argenté. Un filet d'eau sillonne les prairies bordées de chênes et vient, au premier plan, former une mare accidentée de cailloux et parsemée de joncs. Motif de très grand goût et largement traité. M. Tancrède Abraham a une organisation de poète et d'archéologue penchant vers un doux mysticisme. Nous l'engageons à accentuer sa note rêveuse et mélancolique, et ses jolies toiles y gagneront.

ABRAM (Ch.). — « Un Coin du Puits-Noir », et bien nommé ; car ce petit motif de mare ombrée par les arbres de la forêt n'a de lumière que le ciel bleu qui vient s'y mirer. Tout le reste, terrains et bois, est dans une ombre morne.

ABRAM (Paul). — « Mlle M. V. » est assise de trois quarts sur un puff. Elle croise ses mains gantées et incline sur l'épaule droite sa tête pensive et dont la coiffure se perd dans un fond trop noir. Portrait estimable devant ressembler, et doué de qualités.

ACCARD (Eug.). — « Un Coin d'atelier le mercredi des Cendres ». La bonne, en venant faire le ménage, aperçoit une jolie personne costumée en pierrette ou charmante Marinette, avec corsage de satin, jupe et bas blancs. Elle est étendue sur un fauteuil, les jambes et pieds croïsés sur un tabouret d'où émerge un châle de satin rose. Un tableau encadré est posé sur le chevalet, et la palette chargée attend le réveil de la belle endormie; à moins que ce ne soit tout simplement le modèle qui attend le peintre comme la fortune, c'est-à-dire en dormant. Jolie et fine étude.

ADAN (Émile-Louis). — Ce « Soir d'automne », un crépuscule aux fins nuages bleuâtres encore tièdes et même réchauffés par les feux du soleil couchant, ce joli soir prête singulièrement à la méditation poétique de cette suave jeune fille au profil idéal. Voyez-la mélancoliquement accoudée sur ce long rempart, et foulant de ses petits pieds les feuilles mortes tombées des grands arbres aux rameaux tendus en squelettes. La belle enfant est-elle poitrinaire? Est-ce l'idéal de Millevoye, que cette élégie touchante? En tout cas, c'est une œuvre délicieuse et magistrale.

AGACHE (A.). — « Les Parques » sont inspirées des sorcières de Shakespeare, bien plus que de celles de Michel-Ange. Lachésis et Atropos sont bien dans leur rôle ; Clotho, au premier plan, a une pose des plus dramatiques; son profil clair et presque plafonnant relie bien le groupe d'ombre. Les types sont d'un heureux dramatique et ce trio se tient avec une solidarité terrible, tant par les expressions infernales et méchantes que par les costumes des reines de l'Erèbe et du Styx. En somme, ce beau souvenir de Virgile et de Dante est compris et rendu savamment et largement, dans la pâte et l'expression shakespea-

rienne et dantesque. Cette page fait grand honneur à ce maître dramaturge. La note rouge de la laine de l'existence jette une lueur de feu qui contraste avec la nuit, où les chauves-souris volettent avec prudence et tâtonnements. C'est diabolique et puissant d'exécution solide. Voici de la bonne et vraie peinture qui a du corps et de la pensée. Nous remercions personnellement M. Agache de nous rassurer pour le salut du véritable grand art : son œuvre en est une au premier chef. Ah ! si les sourds et aveugles voulaient comprendre l'urgence de la classification des genres !

AGGHAZY (Gyula). — Ces « Commérages » sont échangés dans un groupe de jolies Hongroises rangées et assises autour de la matrone du logis, qui bavarde plus qu'elle ne file à son rouet surmonté de la quenouille chargée de laine blanche. La jolie fillette du premier plan contraste avec la jeune mère à gauche. Au fond, un amoureux écoute et sourit. Très bon groupe rendu avec les expressions vraies et senties.

AGRASOT (Joaquin). — « Sortie de la procession ; —cathédrale de Léon ». Sous les trois portes ogivales, les fidèles se pressent et écoutent la musique de la garde royale, qui donne une aubade au roi et à son aide de camp à cheval. L'aspect un peu froid et jaune de la cathédrale se confond avec les tons du parvis du premier plan. Le ciel bleu sourit, à droite, au dessus des monuments lointains. Froideur, crudité, mais du talent, du dessin et de l'observation.

AGUERO (Pablo de). — « Lapin de garenne » étendu devant des poireaux, auprès du chaudron qui va lui servir de sarcophage ; à droite, un pot au feu et trois oignons. Le tout lumineux, rompu et valant du Ph. Rousseau et du Vollon. Excellente nature morte. — Ces « Fruits », prunes, pêches et raisins, devant la

manne d'osier et la bouteille de madère, sont d'une tonalité magistrale et d'un aspect qui le dispute aux maîtres du genre.

ALAUX (Daniel). — « A la côte » est, hélas ! le drame habituel des travailleurs de la mer. Au premier plan, un de ces malheureux gît la tête ensablée sur la plage; son compagnon, debout, médite tristement et s'enlève en vigueur sur un ciel sombre. Toutefois le drame gagnerait en intensité, si la mer était moins calme dans cette baie. Cette eau dormante et ce ciel tranquille nuisent à la note, pourtant dramatique et sentie. Peintres de marines, inspirez-vous de Géricault et du comte d'Aquila, et vous progresserez ; car l'avenir est brillant pour vous !

ALAUX (Guillaume). — « A midi », la bonne vieille, debout et de profil, tient dans les mains sa faïence de Rouen ou de Limoges, et finit de mettre le couvert à cette heure sonnante. Le vaillant laboureur a entendu le douzième coup de l'horloge de la faim... Il aura hersé ou labouré : il est juste qu'il restaure son estomac délabré. Assez bon tableau d'aspect vrai et calme.

ALBY (Jules). — « Les Fagots ; — fin octobre ». Immense sous-bois de chênes où une paysanne, au premier plan, lie son fagot et regarde au loin sa mère déjà en marche avec son fagot sur le dos. La pauvre vieille est suivie de son troupeau de ruminantes, qui la connaissent bien ; car l'une des vaches, nouvellement mère, s'approche de son amie et veut jouer avec les branches de son fardeau, dont elle broute quelques feuilles. Le chêne séculaire du premier plan étend largement ses rameaux, et repousse les beaux lointains vaporeux de la forêt. Au pied de ce chêne, une mare transparente sert de miroir à cette

nature roussie par l'automne. Des qualités de grand art en ce splendide et important paysage.

ALEXEEFF (Alexandre). — Cette « Jeune Fille jouant de la mandoline » est assise sur un fauteuil Louis XIII. Elle est de trois quarts et très pâle; elle pince avec mélancolie les cordes de sa mandoline. Sa délicate coiffure de large guipure vient continuer sa pèlerine de même point; son corsage de satin noir couvre sa jupe de satin rose faisant des plis d'autant plus larges que la belle Andalouse croise les jambes et montre ses petits pieds de Cendrillon. Très joli portrait se détachant sur fond d'or ou laque jaune et tapis mauresque. La tête est fine, délicate et distinguée. Excellent portrait-tableau.

ALLARD (Mme Maria). — « Portrait de Mme de F... »

ALLEMAND (Gustave). — « Novembre dans le bois de Mézieu (Isère) ». Vaste et splendide paysage aux premiers plans accidentés de rocs et de bruyères. Au fond, à gauche, des rochers de silex couronnés de taillis de chênes, puis encore des lignes de rochers s'estompant à l'horizon argenté du ciel. Très bonne étude, pleine de vigueur.

ALLEN (Thomas). — « Le Soir sur la place à San-Antonio (Texas) ».

ALLONGÉ (Auguste). — « Le Champ Rimbert, près d'Avallon (Morvan) ». Ce champ, qui ressemble plutôt à une prairie ou pâturage verdoyant, a des bruyères rousses et des bouleaux et trembles aux fûts argentés s'élevant sur une rivière lumineuse et sur les fonds gris des lointains. A gauche, des massifs aux frondaisons rousses se découpent sur un ciel de blanc argent pur. L'aspect général est vibrant et constate un réel progrès chez ce maître des fusains fixés.

ALLOU (Roger). — « Le Chemin du manoir, à Varenne; — environs de Dieppe ». Un chemin ocreux

sillonnant la prairie et menant à la ferme et au hameau flanqué de massifs d'arbres, le tout se détachant en vigueur sur deux nuages séparés par un fond de ciel bleu. Plans justes et couleur locale vraie dans cette étude directe.

ALLOUARD (Edmond). — Ces « Fleurs », roses, rhododendrons, pivoines, etc., partent du premier plan au bord d'un filet d'eau où boivent deux moineaux plus gros que nature. Ce splendide bouquet s'étale et grimpe jusqu'à la niche d'une chapelle gothique, ou plutôt jusqu'au campanile d'un puits. Un chapiteau, au premier plan, rappelle, ainsi que les colonnettes, le style de cette chapelle servant de reposoir à ces belles fleurs. Grandes qualités.

ALMEIDA (José). — « Pendant le repos ». Le peintre, assis à son chevalet, fume, et le modèle, le torse nu et de dos, joue au piano. Qualités, mais tons stridents à rompre ; avenir.

ALTEMER (Mme Clémence). — « Mme Lucy K. » est debout, de profil et la figure de trois quarts en parti pris d'ombre et de lumière. La poitrine et les beaux bras nus sont d'un riche modelé et s'enlèvent bien sur la robe de satin. La pose est simple et noble, et l'expréssion de cette personne distinguée est sérieuse et méditative de style et de distinction.

AMBROISE (Jules). — « La Mare aux Fées » est prise par un effet crépusculaire. A l'horizon, le soleil se lève, si l'on en juge par ce nuage jaune-vert qui vient se mirer dans la mare étendant sa glace polie et rompue par les joncs et les nénuphars. Au premier plan, des bruyères et des mamelons de granit ; au fond, des bruyères et des collines boisées. Assez bonne étude directe par les plans, mais qui demanderait peut-être plus de brume et d'air ambiant matinal. — « Cabanes de glaisiers à Vaugirard », s'enlèvant en

vigueur sombre sur un ciel bleu foncé et chaud au sommet de ces petites dunes d'un vert rompu. L'aspect franc de cette petite étude directe est assez heureux. C'est tendre et rompu comme un E. Breton et un Daubigny.

AMBROS (Raphaël). —« Vaine Attente ». Un Céladon ouvre la porte, se penche sur l'escalier ; mais rien ! rien ! Quelle déception, comme pour le pauvre peintre si mal placé !

AMOEDO (Rodolphe). — « Marabà », l'héroïne du poème de Gonzalvès Diaz, est étendue dans une pose lascive, s'appuyant des deux coudes sur un mamelon de granit gris. La figure, de profil, palpite de sensualité ; le torse opulent et les chairs du bassin et des jambes frémissent de sève et de vie. Le paysage s'accorde bien avec cette figure réussie. Beaucoup d'avenir dans cette solide palette.

ANDRÉ (Ch.). — « Une Rue à Pont-Aven ».

ANETHAN (Mlle Alix d'). — « L'Enfant malade » est une élégie touchante. Pauvre petit ami, comme il est pâle et amaigri ! Il s'appuie sur son oreiller, allonge la main droite pour prendre des images. Sa tendre mère lui présente un verre de tisane ; elle est de profil et s'incline vers son cher enfant. L'ensemble de cette toile émue a un aspect rompu et clair de Chaplin. C'est délicat et réussi.

ANKER (Albert). — « Quiétude » est tout simplement un chef-d'œuvre de philosophie et d'expression vraie et sentie. Ce brave rentier laboureur, fermier, ou artisan devenu bourgeois, est couché douillettement, de trois quarts perdus, la tête coiffée du légendaire casque à mèche et appuyée sur deux moelleux édredons, avec un troisième sur les jambes. Il lit attentivement le journal à la lueur d'une bougie éclatante. L'ex-

pression réfléchie et méditative du bonhomme est des plus vraies. M. Anker est un maître observateur.

ANNALY (Mme). — « Le Bois d'Ychoux ; — automne ». Au premier plan, un étang ombreux baignant des pâturages de bruyères, au fond desquels s'élèvent des chênes à frondaison sienne brûlée qui s'échancrent en angle aigu à l'horizon d'un ciel bleu. Bel aspect tendre et fin en ce bon et délicat tableau.

APPIAN (Adolphe). — « Environs de Carquéranne, près d'Hyères ». Jolie marine au ciel bleu à flocons roses, et aux terrains et dunes diamantés, avec jetée s'avançant dans la mer bleue au fond et verte auprès des rochers du bord. C'est fin, délicat et riche ; mais ce cachet personnel me semble répéter, tous les ans, la même note. N'importe, elle a son charme.

APVRIL (Édouard d'). — « Mlles B. » sont groupées et debout, l'aînée de face, appuyant la main droite sur l'épaule de sa sœur cadette, et la gauche sur le col de son meilleur ami, son cher Pirame, fier de cette marque d'estime. Les deux sœurs sont vivantes d'expression ; l'aînée sourit, la plus jeune est méditative. Ce joli groupe s'enlève sur un fond noir et un tapis s'éclairant faiblement au premier plan. Ce maître de la grâce et de la vie enfantines n'est point à son coup d'essai. (Voir les précédents annuaires.)

AQUILA (Louis de Bourbon, comte d'). — Voici trois notes qui accentuent et affirment le tempérament dramatique de cet éminent peintre de marines : 1° « la Vague en fureur », qui bouillonne et déferle avec rage, lance son écume jusqu'à la nue sombre pointée par les mouettes en délire. Cette vague, autrement lumineuse et furieuse que celle de Courbet, roule en volute houleuse et décrit des méandres variés en jetant ses langues de bave ; on l'entend ensuite retomber avec fracas sur elle-même. A l'horizon,

la ligne noire de cet océan terrible est pourtant calme; au dessus, le ciel charrie des nuages pleins de tempête, où pourtant encore des notes dorées annoncent que le soleil se cache derrière. — 2° « Le Cormoran » chasse, il paraît, la nuit, ce qui a permis un effet de pleine lune, reflétant, comme l'oiseau pêcheur, dans les miroitements tremblants de la mer argentée. Cet effet de lune est d'autant plus intéressant et poétique, que l'oiseau, planant à l'horizon, rompt la nudité monotone du beau ciel et répète sa note de vigueur dans la mer calme. — 3° « L'Épave » est la troisième note préférée de ce maître dramaturge de grand tempérament. La pauvre épave est rudement battue en brèche par les vagues en rage qui la fouillent et la percent de leurs langues acérées. Cette tempête est effrayante et donne la note la plus vigoureuse que nous ayons vue jusqu'ici de ce vrai maître.

ARBOUIN (Sydney). — « Effet de soir sur la Seine, près Poissy ». Le soleil se couche derrière les collines d'un bleu foncé et vient mirer ses reflets d'or au premier plan de la Seine. Le massif d'arbres des terrains à gauche reporte son ombre dans le fleuve. L'aspect général est franc et solide. Grandes qualités.

ARCOS (Santiago). — « Mme la marquise de G. », costumée en Espagnole, pose la main gauche sur sa hanche et tient son éventail de la droite. Coiffée d'une résille à larges points de guipure et qui descend en châle, en laissant voir une physionomie des plus agréables et un beau commencement de poitrine serrée par un zouave de velours orange, elle incline la tête sur l'épaule gauche et regarde ses admirateurs à ce bal costumé. Très bon portrait à l'allure castillane et andalouse, d'un aspect fin et très agréable. — « M. A. de G. », debout, presque de face, s'appuie de la droite sur une table couverte de

velours rouge, et met la main gauche dans la poche de sa jaquette. La tête, expressive, a de l'étude et du caractère. Style, finesse et distinction.

ARERA (Mlle Élisabeth-Louise). — Pourquoi avoir intitulé « Mendiants » cette nature-morte qui brille plutôt par le bouquet de fleurs, les oranges en papillotes et les sacs de bonbons bleu et rose ? Du reste, très fine étude bien empâtée de tons rompus, mais un foyer vibrant ne la gâterait pas.

ARGENCE (Eug. d') — « Lisière de forêt », et d'un crâne aspect fantastique. Chemin semé de feuilles mortes entre des chênes aux bras de squelettes. Au fond, apparaît la femme pauvre emportant son fagot. L'horizon rose du ciel couchant contraste avec ces vieux chênes, géants solitaires aux troncs moussus. C'est beau et grandiose. — Cette « Marée montante » est fine et bleuâtre. La plage tapotée, à coups de raclures de palette, commence à s'humecter du flux et reflux des vagues qui roulent leurs volutes en charriant dans la mélopée de l'infini. Très jolie marine, fine d'aspect et de délicate facture.

ARIDAS (Aug.)—« Mme L. A. » est assise de trois quarts et appuie le bras droit sur une table couverte de velours rouge. Sa robe est noire et se perd dans le fond très sombre ; la lumière n'est que sur la figure et les mains. Le type, un peu masculin, ne manque pas de distinction, et l'étude qui a présidé à cette œuvre gagnerait à une meilleure distribution de la lumière. N'importe, ses qualités sérieuses promettent un portraitiste empâté et vigoureux.

ARMAND-DELILLE (Ernst). — Ce « Tournant de l'Orne; — octobre » décrit un angle presque aigu qui s'enfonce entre deux rives de prairies verdoyantes jusqu'au bas de deux coteaux boisés. Les frondaisons laque jaune de la saison d'octobre se mirent

dans l'ombre reportée et transparente des coteaux qui reflètent dans l'Orne. Mais, au premier plan, cette belle et limpide rivière répète le ciel bleu et chaud de ce paysage d'un style calme et sévère, familier à ce maître. —« Le Val des Pins » est luxuriant de végétation et de frondaison printanières. Le premier plan a de beaux verts, et les massifs lointains étendent leurs lignes bleuâtres sous le ciel aux nuages argentés. Aspect franc et facture magistrale.

AROSA (Mlle Marguerite). — « M. Pagans », assis au piano, s'accompagne en chantant. Ce type russe doit être d'une parfaite ressemblance. Le compositeur est en verve, car on l'entend chanter, et ses mains donnent un tendre accompagnement aux notes qui s'échappent de ce cerveau fronçant et de cette bouche ouverte. Bon portrait consciencieux.

ARTIGUE (Albert). — Cette « Moqueuse » est conçue et peinte comme pour un vase japonais. La plantureuse créature a plutôt l'air épanoui, sensuel et lascif que moqueur, en adressant un regard langoureux à son poussah chinois. Cette fleur de thé s'enlève, en figure rebondie et épaules délicates avec tunique de velours bleu, sur un fond de fleurs peintes. Joli effet que cette source japonaise, et verve dans l'expression, plutôt sensuelle que moqueuse.

ARTZ (Adolphe). — « Une Chaude Journée », en effet, pour ce bon vieux couple de pêcheurs. Comme ils sont bien assis et causent naturellement! Les expressions sont justes et senties. Comme ils supputent les graves questions de la vie! Que de problèmes ardus dans ces deux existences soudées l'une à l'autre! Comme ils se détachent bien sur cette jolie dune couronnée d'un ciel fin et clair! Excellent tableau philosophique et social. — Son « Trousseau de mariage » est encore un chef-d'œuvre de goût et

de grâce. Heureux l'époux qui possédera cette perle de vertu et de santé ! Quelle beauté calme et virginale sous ce serre-tête blanc ! Quelle méditation calme et honnête sur ces traits placides et jeunes ! Comme elle rayonne avec éclat dans cet intérieur propre éclairant la pile de mouchoirs et la chemise nuptiale ! Un chef-d'œuvre.

ARUS (Raoul). — « Une Visite à l'atelier du Panorama », perchée si haut que les petits personnages examinant les échafaudages sont perdus dans cette toile de 2, dont le splendide cadre n'opère point, hélas ! le miracle de la cymaise. C'est cruel pour l'artiste.

ASSELBERGS (Alph.) — « Un Couchant en Campine limbourgeoise ». Le disque d'un soleil de feu se couche à l'horizon derrière les chênes trapus longeant le fleuve en perspective. Les reflets de l'astre tremblent dans l'eau agitée. Très vigoureux effet, dont la lumière, au sommet à droite, contraste avec l'aspect général de pénombre.

ASSIER DE LA TOUR (Edm. d'). — Ces « Chiens ariégeois » sont de face et couplés, prêts à lancer quand le cor l'ordonnera. Sonor, Ravajo et Ronflo ont de nobles types de race griffonne, rappelant celle du Poitou et de la Saintonge. Trois belles études réussies et larges de facture.

ASTRUC (Frédéric). — « Un Rabelaisien »... Rire est le propre de l'homme..., nous l'avons dit après toi, grand maître compatriote.

> Alcofribas ! que tu dois rire !
> (*Rabelaisiennes*, 1863.)

Eh bien, monsieur Astruc, vous nous présentez un rieur aux éclats. En est-il, ce lecteur désopilant, à la sibylle de Panzoust, ou aux ruades de la grande jument dans

les forêts de Beau...ce? Quoi qu'il en soit, il rit bien, et voici un bon tableau très expressif.

ATALAYA (Henri). — Cette « Étude » d'après nature le dispute autant à Breughel de Velours qu'à la photographie. Ce tableau à vapeur et ces fonds sont perlés d'étude vraie.

ATTENDU (Ferdinand). — « Chez l'armurier » est une note aussi nouvelle qu'heureuse chez ce peintre de fruits. Bravo, maître! votre étau, vos cuirasses, cimiers, salades et brassards sont d'un ton vrai et d'une qualité magistrale! Ces métaux pourront, enfin, s'allier à la fameuse médaille que vous méritez.. Bravo pour ce progrès!

AUBERT (Jean). — « La Brise » est toujours l'adorable jeune idéal d'Hamon, sur lequel se greffe celui de son frère siamois notre cher Jean Aubert. Grâce à ce souffle doux, que Rabelais eût nommé buffe molle, la rose s'effeuille entre les doigts fuselés de la grassouillette vierge de profil ; cette brise emporte les feuilles, et soulève sur le profil ingénu et dans l'ombre la mèche de cheveux de la candide enfant, ainsi que les plis de sa tunique bleue. Le tout se détache sur un fond argenté repoussé par un premier plan vigoureux. Allons, cher néo-grec, l'idéal ne s'envole pas encore au souffle putride des Zola et des Manet. — « L'Hiver ». Ce panneau décoratif est encore un délicieux Hamon-Aubert, un effet de neige d'une idéalité suave. La délicieuse source où la jeune fille drapée d'étoffe lapis-lazuli, qui est à genoux et de profil, étend ses bras plantureux et se chauffe les mains au-dessus d'un réchaud au cuivre doré et repoussé! En face d'elle, et de profil aussi, l'Amour se chauffe, au plutôt réchauffe du regard sa conquête fascinée. L'effet de neige est fin, délicat, tendre et fondant comme ce cœur de blonde déjà fasciné. Déci-

dément, mon vieux camarade, ton nom vivra enlacé à celui du chef de l'école néo-grecque, dont tu es le continuateur et maître des plus autorisés. Bravo !

AUBERT (Joseph). — « Les Noyades de Nantes en 1793 ». Scène horrible que celle-là ! Page 267 à brûler au bulletin du tribunal révolutionnaire, au procès de Carrier, Pinaud et Grandmaison. Nous voici, hélas ! sur le quai de la Fosse, où Carrier, debout, une main sur la hanche et l'autre sur la poignée de son sabre, fait exécuter ses atroces mariages républicains. Un sans-culotte, hideux bourreau, profane de la main, l'épaule d'une jeune femme presque nue qu'il vient d'attacher à un pauvre vieillard courbé sous les ans, et qu'il va lancer dans la perfide barque d'où s'échappent déjà les râles et les sanglots des mourants. Le misérable qui, à coups de harpon, fait rentrer les victimes dans le tombeau liquide, le nègre qui tire sur le câble pour faire atterrir la barque infernale d'où les malheureux damnés de la politique tendent leurs bras suppliants ; cette barque, note de vigueur du premier plan, coupant le foyer lumineux des pavés du quai, se raccorde avec le groupe de droite, où d'autres misérables bourreaux perpètrent un autre ignoble mariage ; les soldats républicains massés derrière jusqu'à la barrière où grouille la foule avide de ces horreurs, tout cela, répétons-le, est affreux et atteste, Dieu merci ! qu'à notre époque, la mansuétude et la tolérance sont la clef des cœurs, et que notre deuxième République est et restera pure de ces ignominies, précurseurs du césarisme. En somme, ce tableau, bien composé et très aéré, a des qualités réelles. M. Aubert a un fort tempérament de peintre d'histoire.

AUBLET (Albert). — « Cérémonie des derviches hurleurs de Scutari ». Dans un intérieur cabalistique,

aux décorations et sentences nombreuses, on voit, au premier plan, six jeunes enfants étendus sur une peau de bête. Ils s'enlèvent en éclat multicolore sous les rayons perçants du soleil. Soudain, débouchant de la porte sacrée, l'iman, la main sur le cœur, et l'autre main soutenue par un prêtre, marche gravement sur ces jolies créatures, et cela pour les mettre sous la protection d'Allah. Les parents, amis et fidèles, assis, et en prières, sont béatifiés et émus de cette grande faveur de l'iman, qui s'avance grave et majestueux. Cet excellent tableau, inspiré de Gérôme, promet un grand succès au maître, M. Aublet, que nous félicitons bien sincèrement de cette nouvelle note à son riche clavier. (Voir les précédents annuaires.) — « La Comtesse de L*** » est debout, de trois quarts, levant noblement, mais sans affectation, sa tête intelligente et belle, emmanchée sur un col délicat et émergeant d'une collerette brochée or. Elle ouvre son éventail, ce qui permet aux bras et aux mains une pose variée. Le corsage et la robe de velours grenat s'enlèvent, comme ce joli ensemble sévère, sur un beau fond transparent de terre d'Ombre. Ce superbe portrait, inspiré par un type hors ligne d'aristocratie vraie, sentant sa race, place M. Aublet à la tête ou tout au moins au niveau des grands maîtres du genre. M. Aublet a grandi à ce Salon.

AUBRYET (Maurice). — « Le Portel ; — environs de Boulogne. » Le premier plan, émaillé de blocs de rochers couverts de goëmons, mousses vertes et lichens, doit offrir des repaires aux langoustes et homards. La mer vient lancer ses vagues dans l'angle formé par ces mêmes rocs et la jetée du fond. Au-dessus de la ligne d'horizon de l'Océan, un ciel fin promène ses nuages gris-perle et tendres. Beau paysage. Marine à caractère et effet.

AUDFRAY (Étienne). — « Mgr Freppel ». Debout en pied, vêtu du rochet et du manteau violet épiscopal, cet évêque militant du plus acharné combat temporel tend la main comme mue par un geste oratoire. Sa tête, de face, a toute l'expression autoritaire que nous lui connaissions, alors qu'il était doyen des chapelains au Panthéon. Ce portrait ne manque pas de style, mais l'effet en est un peu trop sombre ; le foyer de vibration manque.

AUFRAY (Joseph). — « Un journal amusant » est dévoré des yeux par deux enfants de chœur, l'un tout rouge, et l'autre couvert d'un rochet; mais, derrière une colonne, M. le curé épie et surveille les polissons profanes. Jolie anecdote.

AUGUIN (Louis). — « Soirée d'octobre ; — Vayre (Gironde) ». Très beau motif et toujours d'un grand goût poétique. L'aspect est franc et plein de solidité. Les grandes lignes du coteau et des arbres descendent obliquement jusqu'à la Vayre, et forment avec le côté gauche un angle obtus dont l'horizon brille d'un effet de soleil couchant que reflète la Vayre transparente. Poésie et maëstria. — « Les Derniers beaux Jours à Bussac (Saintonge) ». Superbe motif. Un terrain au premier plan, et, derrière, des blocs de granit; à droite, un commencement de forêt dont le ciel bleu forme le dôme azuré. Comme toujours, facture large, grasse, et poésie.

AUMONIER (James). — « *A nook in natures garden.* » Une école de petites filles joue dans les pâturages du premier plan d'une belle forêt qui s'enlève sur un ciel argenté. Facture large et grasse de coloriste amant de la pâte.

AURÈLE (Marc). — « Les Altos » sont examinés attentivement par le patron luthier qui, en ce moment, en tient un sous le bras et en tourne un autre,

sous toutes faces, pour en chercher les qualités et défauts. Il paraît même qu'il n'est pas tout à fait satisfait, car l'ouvrier, derrière lui, a beau vanter son ouvrage, le patron sceptique s'en rend un compte scrupuleux, comme un connaisseur intéressé. L'attention de ce brave homme est des plus nature ; sa tête grisonnante, et de trois quarts, est d'une facture large et d'une lumière excellente. Œuvre pleine de solidité.

AUTEROCHE (Alfred).— « A South-Jersey ; -- chiens et moutons ». Le paysage est clair ; sur la prairie, émaillée de fleurettes, les deux chiens, l'un debout, l'autre couché, ne perdent point le troupeau, dont la moitié paît et l'autre se repose auprès du berger dans sa hutte. Ciel pur et aspect franc et net.

AVIAT (Jules). — « Les Forgerons » frappent à coups redoublés sur l'enclume et dans des poses diverses et vraies. Qualités de lumière et solidité. — « Mlle B. », assise de face, incline sa tête gracieuse sur l'épaule gauche. Ses beaux traits, pleins de bienveillance, sourient avec charme, et l'expression caractéristique est l'intelligence accompagnée d'une grande bonté. Sa pose, souple et distinguée, est simple et sans affectation. Son bras droit s'appuie sur un fauteuil Louis XVI, et le gauche tombe naturellement, la main tenant l'éventail. La robe bleue, la guipure et l'ensemble rappellent Chaplin, et surtout Mme Henriette Browne. Grandes qualités de style et de distinction.

AVRIL (Édouard). — « Chasseresses », formant un très beau groupe de Vénus antiques ! Les trois premières retenant les lévriers, et la Diane qui écoute et va donner le signal, sont d'une forme pure et d'un noble style. Ah ! le beau sera éternel !

AXENFELD (Henry). — Ce « Portrait du temps

jadis », ou plutôt de l'époque des Médicis, représente une vénérable dame de cour, dont la belle tête, peinte en parti pris d'ombre et de lumière, émerge d'une collerette de cette date. Coiffée d'un serre-tête de velours noir, et vêtue d'une robe de satin noir au long corsage et aux manches pagode, elle avance sur ses genoux sa droite osseuse, et de la gauche tient un collier d'or enchâssant des perles précieuses. Ces mains et cette noble tête sérieuse, un peu fanatisée, sont remarquables d'étude. Cette œuvre est supérieure et de grand art historique.

AYRTON (Mme Annie). — « Un Thé », des mieux servis dans une théière d'argent aux accrocs lumineux s'enlevant furieusement sur un vase monté sur or, aux pieds et anses du même métal, lequel se détache aussi sur un fond brun auquel il manque les transparences de Vollon. Au premier plan, des biscuits à la cuiller, servant de foyer lumineux et de coup de pistolet dans la crypte. En somme, progrès et vigueur, mais les noirs à éviter. — « Fleurs et oranges », d'un effet clair et largement traitées : les premières, giroflées émergeant d'un beau vase de bronze Médicis ; les deuxièmes, sur un plat d'argent posé sur une draperie de soie bleue, devant une soupière en faïence Louis XVI. Ensemble large et délicat d'effet.

BAADER (Louis). — « Mme la vicomtesse de D. et ses enfants». Cette dame est debout, le corps un peu de trois quarts et la figure de face en pleine lumière. Elle sourit avec une joie toute maternelle en posant la main sur l'épaule de son fils aîné, assis derrière son petit frère, bébé en blanc, chargé de ses jouets. Ce groupe, bien agencé, a pour fond une tapisserie à grands ornements, rompue à droite par le fauteuil

Louis XVI et la tunique de velours violet, puis à gauche par une cheminée de grand style. Bel et bon groupe de famille bien rendu.

BACH (Armand). — « Les Comédiens au château de la Misère ». Le chevalier du temps de Louis XIII s'incline devant deux grandes châtelaines. Au fond, une sorte de don César de Bazan étale son manteau en loques, avec des airs crânes : serait-ce le capitaine Fracasse lui-même? car nous sommes en plein dans le roman de Th. Gautier. Bel intérieur à cheminée renaissance. Très bons groupes, et, en somme, du talent et une belle mise en scène.

BACHEREAU (Victor). — « La Fontaine Wallace de la place Clichy », heureux motif, rendu avec la grâce de ce bon peintre observateur. Une jeune modiste reçoit l'eau dans la tasse, tandis qu'une jeune mère en robe rose abreuve sa fillette blanche. Au fond le boulevard et les arbres, et, au premier plan, les rayons de soleil diamantant le terrain. Rendons ici un hommage mérité au bienfaiteur Wallace qui répand ces monuments hygiéniques. Cet homme utile vivra! Que son nom soit gravé dans le cœur des Parisiens!

BACKER (Mlle Harriett). — Cet « Intérieur breton », quoique très noir de plafond et de l'ombre reportée des meubles, offre un riche avenir de peintre d'intérieur et de clair-obscur. Il y a des plans et du relief dans ces meubles, table, et la mère avec son enfant éclairés par la fenêtre du fond. Courage et avenir.

BACON (Henri). — « Récit d'un marin ». Assis sur le tourillon d'un cabestan, il raconte une histoire au cercle d'amis qui l'entourent et l'écoutent avidement. La scène se passe dans un chantier de renflouage, non loin d'une cabane et au bas d'une dune grise. Un coin de mer enlève sa ligne verte sur l'horizon d'un ciel

argenté. Aspect gris en cette toile claire et nette et qui a du mérite.

BADIN (Jules). — « Mme M. » est assise de face et largement brossée, presque en pleine lumière, tant les ombres sont transparentes. Bon petit portrait intime, jeté sans prétention sur toile de 8. — « Mr M. » est assis de trois quarts, tenant sa loupe de la gauche, et de la droite une médaille. Il tourne à gauche sa belle tête mâle aux traits caractérisés et souriants. Évidemment ce numismate et archéologue jouit d'une juste renommée, que ce splendide portrait va justement augmenter.

BAGUÈS (Joseph). — « Saint Jean-Baptiste » enfant, la houlette à la main, assis sur le socle d'un Jupiter Olympien, dont il vient de faire rouler la tête qu'il foule d'un pied vainqueur, Saint Jean, dans une pose épique, crie et prêche dans le désert, annonçant le Messie. Il y a de l'élan en cette figure inspirée, qui a le tort de rappeler un sujet trop souvent traité en ce même style. — « M. B. », assis de face et la main posée sur une draperie verte, regarde son peintre. Ce facies au front dénudé et les mains sont d'une étude parfaite. Le regard et l'expression sont vivants. Très bon portrait.

BAIL (Franck). — Ce bon « Intérieur rustique » a de l'air et de la profondeur. Une bonne vieille, éclairée par une fenêtre, file à son rouet, tandis que son petit-fils joue avec le dernier-né, dans son berceau.

BAIL (Jean-Antoine). — Cette « Auberge en Normandie » nous montre trois chasseurs variant leurs plaisirs. Celui du fond ne perd point son temps voué à Vénus : le don Juan ne craint pas de courtiser la servante. Aussi, la maîtresse de l'auberge, descendant l'escalier, jette un regard sévère à ce bénin délit.

Celui du deuxième plan allume simplement sa pipe ; mais le premier, à table, savoure son moka, tandis que le chef gagne les bonnes grâces de Pirame avec un morceau de sucre. Intérieur un peu sombre et monotone de boiserie noire. N'importe, de grandes qualités d'observation, et talent vrai.

BAIL (Joseph). — « La Mère Brune » est assise auprès d'une table, non loin du lit blanc et propre et du dressoir aux faïences de Limoges. Cette mère Brune, la main appuyée sur sa longue canne, est-elle l'héroïne d'une légende ? Cette austère gravité l'indiquerait. Grandes qualités dans cet intérieur sévère. — « Le Joueur de violoncelle » accompagne les notes chantées par son ami au deuxième plan. Les partitions blanches éparses sur la table et les figures sont les seules lumières de cet intérieur trop noir ; néanmoins, qualités et avenir.

BAILLET (Ernest). — « Les Chênes de Saint-Fiacre (Bretagne) » offrent un vigoureux motif de pâturages sillonnés de sentiers où paissent des chevaux en plusieurs endroits. Les deux côtés de la forêt s'entr'ouvrent pour faire entrevoir l'horizon d'or du ciel couchant, sur lequel s'enlèvent les arbres vigoureux. Effet robuste.

BAKALOWICZ (Ladislas). — « M. A. de la R. » est debout, portant à gauche, une main dans la poche de son pantalon de velours brun, et, de l'autre, tenant un superbe faucon encapuchonné de son chaperon à pompons rouges et plume. M. de la R., pour évoquer l'époque de Charles IX, a pris le costume des fauconniers de la Renaissance. Il est botté, éperonné, et en jaquette grise, la main gauche gantée et blasonnée de champ d'azur aux trois fleurs de lis d'argent. Sa belle tête martiale est coiffée d'une toque de velours brun. Il est de trois quarts et regarde son superbe

faucon avant d'aller en chasse, ce qu'attend son épagneul dans la plus vive impatience. Très riche portrait renaissance, jeté avec un grand goût et paré d'un cadre sculpté au style de l'époque. Puisse cette œuvre, faite à la fauconnière de Corbeil, faire reprendre la mode de cette chasse attrayante pour les Nemrods. — « Henri III et ses bouffons ». Henri III, assis et entouré de ses courtisans, regarde son bouffon devant lui; celui-ci s'efforce d'amuser, par ses lazzis et ses folies, l'ennui du maître. Bon tableau, dont les groupes sont bien composés et la couleur des plus agréables.

BALLAVOINE (Jules). — « Les Aquarellistes » forment deux groupes gracieux, le premier de deux amies échangeant des conseils, le deuxième d'une paresseuse couchée sur le gazon et admirant la mer au loin, et de son amie dessinant de face. Elles sont gracieuses et bien peintes en ce joli paysage. — « Surprise ». Jeune et élégante baigneuse dont le dorsal et les jambes fines, d'un galbe tendre, sont plus beaux que le facies rouge et trop long pour le crâne, trop exigu du sommet aux sourcils, ce qui la crétinise. Grandes qualités dans ces chairs blondes et tendres s'enlevant sur le fond gris et la draperie de même couleur.

BALLUE (Pierre). — « Les Bords de la Vienne, près Chinon ». Belle étude traitée avec soin et talent. Entre deux rives dentelées, la Vienne déroule sa nappe claire, où se reflètent les arbres voisins. Les tons jaunâtres des terrains parsemés de verdure, ainsi que le ciel gris clair, se fondent dans une gamme harmonieuse de ton et d'effet.

BALZE (H.). — « Petite sainte Famille », évoquant celles des primitifs et de l'école italienne, mais, hélas! qui a vieilli et a l'air d'une copie. Pourquoi ce grand

copiste commet-il de pareilles erreurs, après avoir attaché son nom à celui du Sanzio ? C'est fâcheux. — « La Distraction ; — instruction obligatoire », est exprimée par une fillette, qui a bien raison de regarder toute autre chose que le livre ouvert et expliqué par sa charmante mère. Joli groupe, mais qui a vieilli comme facture et modelé. N'importe, il n'est point sans qualités, ce regain sur le tard de l'immortel copiste qui a dévoué sa vie à la reproduction du Sanzio. Aussi, nous aimons à buriner ici ce sacrifice de la vie d'un artiste.

BANCE (Albert). — « Herbage à Saint-Pair-du-Mont (Calvados) ». Très bon motif juste et vrai, bien rendu. Les bœufs, calmes, sont disséminés dans ce vaste pâturage que sillonnent des chemins creux et que bornent des massifs déchirant le ciel, sombre à gauche et doré des feux du soleil couchant à droite. Qualités.

BANG (P.). — « Mer calme ; — clair de lune ». Le premier plan est une plage sombre, et le deuxième, c'est la mer, où la lune reflète délicatement, quoique dissimulée derrière un gros nuage noir. Aspect à la fois tendre et solide.

BANUELOS (Mlle Antonia). — « Antonio », petit pifferaro debout, bien campé, les jambes écartées et les mains dans ses poches. Il paraît que la recette a été bonne, car le drôle ouvre une bouche que son sourire dilate jusqu'aux deux oreilles, et son mouchoir encore plein de fruits et les bribes de brioches indiquent une joyeuse digestion. Le violon repose derrière avec l'archet passé sous les cordes. Quoiqu'un peu vulgaire de type, cette figure est enlevée et réussie. Mlle Banuelos a un talent plein de jet et de fermeté : on dirait de la peinture d'homme. — « Mlle de L. » assise et jouant de la guitare. Cette jolie

enfant est coiffée d'un toquet noir, et un châle aux brillantes couleurs lui ceint les reins, donnant un grand éclat à ce bon portrait traité avec un véritable talent.

BARATTI (Philippe).—« Mme G. » debout et de trois quarts, en pleine lumière, joue avec son éventail et s'enlève sur un rideau bleu. Tons rompus et facture assez large, mais style à chercher.

BARAU (Émile). — « Village des Roches (Touraine) », belle et grande nature sillonnée d'une large route ocreuse menant à ce village. Comme rupture de la monotonie de cette côte, une herbagère qui a dételé son cheval blanc pour charger son tombereau de légumes. A gauche, des peupliers s'enlevant sur le ciel argenté. Splendide aspect, gras et enlevé dans la pâte large et vraie des maîtres du genre.

BARILLOT (Léon). — « Le Marché de Quettehou (Manche) » s'annonce par un beau ciel gris pommelé azur très chaud, dont l'air tendre arrose les robes blanches tachées d'ocres et de terres de Sienne des vaches et des bœufs gardés et soignés par leurs vachers et garçons d'étable. Ceux-ci, vêtus de blouses couleur indigo lustré, sont fiers de la toilette de leurs chers ruminants. Un fermier, au premier plan, se courbe en s'appuyant de la gauche sur son bâton et, de la droite, tâte avec sollicitude le pis de la belle vache blanche auprès de laquelle est la fermière à la somptueuse cornette blanche en forme de casque antique aux ailes éployées. Son parapluie sous le bras, elle se tient auprès de sa bien-aimée bête, qui a une confiance manifeste en sa bonne maîtresse. Au deuxième plan, deux jeunes gars, chargés du soin des étables, gardent aussi leurs bons amis, avec lesquels ils ont mouillé bien des chemises à fendre le sein de notre mère sublime, l'*alma parens* de Brutus, où

se coucheront, comme nous tous, ces humbles et vaillants héros du saint travail. Superbe tableau que ce marché, groupé et pris sur le fait par un vrai maître. (Voir les précédents annuaires.)

BARON (Louis-P.) — « Mme K. », avec coiffure violette, ne manque ni d'étude, ni de dessin et modelé dans ses traits minés par l'âge.

BARRET (né à Blois). — « M. M. » est de trois quarts et met la main dans sa poche; sa tête, plus grande que nature, est d'une chaude coloration et d'un solide empâtement. Les cheveux gris et la barbe blanche, longue et fourchue, rappellent, ainsi que l'ensemble, le beau type sévère du grand Rude. Des qualités en cette œuvre solide.

BARRIAS (Félix.) — « Le Mont-Dore au temps d'Auguste ». Une patricienne opulente de formes et de belles chairs prend un bain aromatique avec l'assistance d'une Africaine énergique, qui emploie toutes ses forces pour lui ôter sa chemise ou tunique. Les parfuns fument et s'exhalent en vapeurs blanches dans le tépidarium et sur le beau corps de la dame romaine.— « Sous les murs de Mansourah », au pied des forts aux créneaux dentelés, les Arabes se livrent au jeu enfantin du saut de mouton. Jolis croquis, rutilants de soleil, échappés de la brosse d'un chaud coloriste.

BARRY (Mlle Eugénie).—« Les Etrennes » se composent, au premier plan, d'oranges, pétards; au deuxième, d'un splendide polichinelle bleu et satin jaune adossé à une pile de livres. Au fond, des grenades. Le tout sur draperie de satin rose, et s'enlevant sur un fond terre d'Ombre. Assez jolie nature morte et bel avenir.

BARRY (François). — « Prise de Sfax (Tunisie), le 16 juillet 1881, à six heures du matin ». La flotte et les

escadres réunies sont sous les armes. Au fond à droite, des tourbillons de fumée annoncent que l'action est commencée. Aspect clair qui nous semble beaucoup trop calme pour la circonstance.

BARTHOLOMÉ (Albert). — « Mme *** », en tunique blanche et à pois noirs retombant sur une robe violette à raies noires, se promène et rentre dans une serre. Elle tourne le dos à la lumière et s'enlève en vigueur sur la prairie du fond. École de Manet.— « Les Dernières Glanes » sont cherchées péniblement par deux pauvres diables : la femme tenant sa maigre gerbe, et le mari courbé dans ses recherches. Effet pauvre et dénué comme ces malheureux parias.

BASSOT (Ferdinand). — « Mme *** », debout et de trois quarts, incline la tête sur l'épaule droite; et ses épaules, comme sa poitrine, sont dotées d'un agréable embonpoint. Cette dame puissante et de grande taille a de beaux traits largement et finement peints; la pose est simple, les bras pendent, les mains tiennent un éventail, et la robe de satin à traîne fait de beaux plis. Aspect général ne manquant point de style, ni d'effet. Qualités réelles. — « M. le docteur B. » lève son trois-quarts peint en parti pris d'ombre et de lumière et plein d'expression sérieuse et réfléchie. La pelisse fourrée relève cette tête d'étude pleine de qualités, faisant regretter l'ensemble du buste et même de la personne entière.

BASTARD (Léon). — « Fin d'octobre ». Assez bonne petite étude directe sacrifiée aux combles. Néanmoins on devine une chaumière abritée par des massifs au feuillage d'automne. Le ciel couchant du crépuscule est rendu, comme l'effet général.

BASTET (Tancrède). — « Chut ! » Un affreux Amour, d'un type vulgaire, au nez épaté et à la bouche cynique, sur laquelle il pose un index discret, se

courbe et se faufile en tapinois, en vous recommandant le silence. Son corps d'adolescent est d'un dessin et d'une anatomie très scrupuleusement étudiés. De son bras gauche tendu et d'un poing crispé, il étreint de flèches et un petit carquois, et rase une alcôve heureuse sans doute. Tant de talent pour un pareil laideron, c'est triste !

BASTIEN-LEPAGE (Jules). — « Mme W. », assise dans son large fauteuil, incline sa vénérable figure de douairière. Ses traits sentent leur race aristocratique, et le petit strabisme de la vue est sans doute le résultat d'une ophthalmie. Il est difficile de pousser plus loin l'étude physiologique et même psychologique de la nature. Ce don, M. B.-Lepage le possède complétement, car, lorsqu'on a remarqué un instant Mme W., son regard vous suit et son expression reste gravée dans votre mémoire. — « Le Père Jacques », courbé sous le poids de son fagot, appuyé sur une hotte qu'il soutient avec un baton tenu transversalement, le père Jacques nous allonge son facies béat et étonné, peut-être un peu goguenard, si nous en jugeons par cette bouche ouverte et noire, veuve de sa dentition. M. Bastien-Lepage a le privilége de choisir ses types de déclassés, et de se livrer sur eux à une sorte de vivisection physiologique. Ce vieux maraudeur, un bohême, vivant en communard, vous guigne d'un regard futé. Peut-être aperçoit-il le garde dans le lointain ? car, ici, il fait halte et guette. Sa charmante fillette, qui cueille à cœur joie des fleurs des bois, a, sans nul doute, son rôle tracé dans ces promenades de bûcheron. Toujours est-il que ce type, d'une vérité écrasante, est un tour de force de ce grand peintre original, doué de la plus riche personnalité. Ce Prométhée vainqueur, indépendamment de son triomphe et de la possession de la vie expressive, a

su ravir les poudroiements du soleil et de l'air ambiant des objets et de toute la nature; peu de peintres de toutes époques ont poussé aussi loin l'art et l'observation justes des sacrifices. Ce nouveau chef-d'œuvre est une preuve de plus, confirmant le don d'un vrai génie dérobant les secrets de la création. Ainsi, de prime abord, on pourrait croire que le sarrau bleu et la figure comme les cheveux sacrifiés de la petite blonde ne sont point à leur plan juste. Erreur! Eloignez-vous, et remarquez précisément une traînée de pénombre chaude qui atténue les poudroiements du soleil à cette place, et sacrifie même le bas des jambes du maraudeur. En revanche, une traînée de lumière poudroie un peu au-dessus de sa rotule et donne tout l'éclat à la figure et aux basques du gilet du père Jacques; la preuve en est encore aux troncs chauffés des chênes. C'est étourdissant de vérité, et M. Bastien-Lepage est une des plus pures et plus personnelles figures de l'art contemporain. Cette supériorité écrasante vaut bien une médaille d'honneur.

BATAILLE (Mlle Marguerite). — Votre vénérable « Grand'mère », mademoiselle, a un beau profil que vous avez dessiné, fouillé et peint avec amour filial et tendresse et avec un sentiment ému. C'est un camée fini d'étude, où l'anatomie s'accentue. Courage! et bel avenir!

BAUCK (Mlle Jeanna). — « Sous les vieux saules » qui s'alignent en perspective et en fuite, une gardeuse d'oies mène son troupeau à la baguette au milieu d'un gras pâturage. Le ciel bleu aux nuages roses fait étinceler ses diamants à travers les branches délicates des vieux saules, et le soleil descend à l'horizon avec ses rayons d'or qui poudroient en longue ligne au

fond de cet excellent tableau plein de charme et de poésie.

BAUD-BOVY (Auguste). — « M. Valentin Baud-Bovy », en petit costume Louis XIV, sauf la toque de velours noir à plume, promène son superbe épagneul aux longues soies brunes allumées de feux. Le grand bébé sourit dans sa marche triomphante et se détache sur une draperie lilas gris rompu. Aspect tendre et délicat en ce bon portrait en pied soigné par la main d'un père.

BAUDIT (A.). — « Un Chemin au Bleuil (Dordogne) » qui part du premier plan et s'enfonce en perspective jusqu'au hameau du Bleuil, en passant sous une allée de chênes reportant leur ombre sur les pâturages au bord de la route. Les chaumières du fond s'enlèvent sur un ciel gris et bleu des plus délicats. Aspect tendre et clair en ce motif agréable, où il ne faut pas oublier les deux ruminants conduits par la bergère.

BAUDOIN (Paul-Albert). — « Histoire du blé ». Nous ne saurions trop féliciter, et l'artiste, et la ville de Paris en première ligne, de commander des sujets aussi beaux, aussi pratiques que ceux de l'éducation agricole ; car, ne l'oublions pas, l'*alma parens* de la France républicaine, c'est l'agriculture appelant ses enfants les plus intelligents et les récompensant par la santé, le bien-être et les vertus républicaines inhérentes à la vie des champs. Donc, en présence de la dépopulation des campagnes, dont l'effet désastreux est si bien constaté par l'économiste et bienfaiteur M. Bonjean, il est urgent de donner des primes d'encouragement aux amants de l'agriculture. M. Baudoin chante, avec son pinceau, l'histoire du blé, et son chant a toute l'ampleur du grand art. Au milieu, et *ab ovo*, le semeur jette le grain, puis, à gauche, le

laboureur laboure et creuse les sillons fertiles, que le herseur égalise au pas de ses vigoureux chevaux fiers de leur besogne. Comme pendant et dénouement de cette belle frise, les moissonneurs aiguisent leurs faux (dails en Poitou, Vendée et Bretagne) et font tomber les épis superbes, dont les moissonneuses portent les gerbes aux charretiers qui les chargent sur les chariots. Très belles frises rendues dans les accents voulus des saisons : les semences et labours à l'aurore d'un beau jour d'automne, au commencement des *couvrailles*, comme disent, en leur langage coloré, nos paysans du Poitou ; puis les moissons par une tiède soirée de juillet, alors que le soleil poudroie et que la corne appelle les vaillants moissonneurs à l'approche du bourlot. Ah ! qu'ils ne connaissent guère le vrai bonheur, les gens des villes !

BAUDOUIN (Eugène). — « Lodève ». Ce panorama d'une charmante ville, au bas des coteaux verdoyants et de la chaîne des pics élevés, de Lodève en un mot, qui baigne ses pieds dans l'eau murmurante de la vallée, ce panorama est d'un bel éclairage, par un effet de soleil tendre et chaud. A gauche, dans les faubourgs de la cité, fument les cheminées des usines, devant une grande allée bordée de beaux arbres. La préfecture de l'Hérault doit se féliciter d'avoir commandé un panorama aussi bien réussi.

BAUDOUIN (Mme Léonie).— « La Cabane du pêcheur » est dressée sur la crête de la dune ocreuse, ensoleillée à gauche et en pénombre transparente à droite. A l'horizon, la mer étend sa ligne verte que pointent les goëlands, et vient déferler en lames d'argent devant la cabane du pêcheur. Très belle marine de grand avenir.

BAUDRIER (Gustave-Louis). — Ces « Fruits », entassés en pyramides de pêches et de prunes, flan-

quées de raisins au premier plan, manquent de foyer et de parti pris; mais cet artiste étudiera les Ph. Rousseau, Bergeret et Attendu, et progressera.

BAUDRY (Mlle). — Ces « Passeroses » ont eu le bon goût d'égayer ce terrain désert, ces landes au bas des rochers mornes, au-dessus desquels rit un coin de ciel bleu. Grand goût dans ce motif rendu avec flou et poésie.

BAUDRY (Paul-Jacques). — « La Vérité » est assise, dans une pose lascive, sur le bord de son puits. L'Amour lui tend sa tunique ; mais elle n'a pas l'air d'écouter ce conseil pudique. Elle tient son miroir d'argent et semble affirmer ses sentences. L'architecture, les fonds et la composition ont du style. Mais pourquoi M. Baudry tourmente-t-il ainsi son anatomie dans des formes qui n'en ont guère d'habitude ? N'importe, ce souffle personnel vous plonge dans une rêverie ineffaçable.

BAUGNIET (Charles). — « L'Hospitalité à la chaumière ». Deux élégantes, s'appuyant sur leurs ombrelles balnéaires, rendent visite à une jeune paysanne en cornette blanche ; ses deux fillettes, troublées, se tiennent à l'écart. C'est une véritable invasion que cette visite ayant pour but de demander l'hospitalité ; mais l'hôtesse n'aura pas lieu de s'en plaindre. Charmante anecdote peinte clairement, avec bon goût et délicatesse.

BAYARD (Émile). — « Deux Panneaux décoratifs » en diptyque. Dans le premier, une fête à Saint-Cloud ou à Versailles, où les hussards bleus jouent un rôle, notamment ce cavalier du premier plan, et son ami voulant enlever une grosse servante. Au fond, sous des tentes, des buveurs en plein air, et c'est encore un hussard qui porte un toast, chaudement acclamé. Les murs Louis XIV du parc, avec les beaux chênes

roux se découpant sur le ciel bleu, tout est fin et délicat d'aspect. Le deuxième panneau représente des saltimbanques, un arracheur de dents avec sa voiture et ses musiciens ; la foule des curieux se presse autour de ces divertissements. Le foyer lumineux est un équilibriste montrant des chiens savants, dont l'un, en ce moment, saute à travers un petit cerceau. Charmante peinture décorative réussie.

BAYE (Pierre-Alphonse). — « Roses » dans un verre ou hanap. Elles sont dures d'aspect; mais, si elles manquent de rupture dans les tons, elles n'en offrent pas moins de l'étude serrée et de l'avenir.

BAYEU (Jules). — Ces « Bateaux échoués à Blankenberghe (Belgique) » sont une bonne petite marine d'un aspect gris des plus francs. Qualités dans cette jolie étude directe.

BAZELAIRE (Mlle Léonie de). — Ce « Sous bois dans les Vosges » est une petite étude soignée, dont le foyer lumineux poudroie au fond de l'allée d'une forêt. Qualités et avenir.

BEAUFEU (Pierre). — « Après le bain ». La naïade, au torse et à la jambe d'une longueur exagérée, s'enlève sur un fond vert et une draperie blanche auprès de sa baignoire. Intentions dans cette étude, à revoir comme dessin, longueurs et modelé ; néanmoins, avenir.

BEAUGER (Antony). — « Environs de Villers-sur-Mer (Calvados) ». Fin et délicat motif alliant le sévère et l'agréable. La plage, brune au premier plan, est bornée, à gauche, par des dunes moussues se détachant sur des nuages argentés à l'horizon. A droite, la mer à perte de vue dans le lointain. Facture à la fois large et fine.

BEAULIEU (Anatole-Henry de). — « La Dame de trèfle » s'enlève sur les pointes, comme une baya-

dère dansant sur des pièces d'or. Sur le carré blanc d'un panneau décoratif, la voluptueuse figure, d'un jet vif et d'un galbe des plus lascifs, offre quelque réminiscence de la poésie légère de Pradier. Elle porte à gauche, et la belle ligne qui part de la main de ce côté, soulevant la gaze de soie or et ondulant le long du torse ombré, suit la jambe et finit avec la pointe piétinant les écus. Elle déploie son éventail avec grâce et rafraîchit sa figure friponne, dont l'œil pétille par les trous de son masque de velours noir qui laisse voir sous sa courbe un nez et une bouche enfantins de danseuse d'opéra. Le mouvement du bras gauche soulève les pectoraux, fins et délicats de modelé solide, qu'une corselette aux boutons d'or ceint avec grâce. Il s'en échappe une tunique de gaze rayée et collant sur les hanches de la diva. A cet endroit somptueux de formes rebondies, s'attache une ceinture d'or ou écharpe aux glands pourpre et or, puis il en sort un ravissant pantalon d'un velours vert qui n'appartient qu'à de Beaulieu. Sous la gaze ou guipure qui termine ce pantalon, se dessine la jambe au bas de satin de la bayadère, qui, depuis sa chevelure aux mèches et pointes folles, est relevée par une mantille ou crêpe sombre d'un noir fin et diaphane. Derrière elle, le blason fantastique de la dame de trèfle porte de gueules de dragons aux crocs menaçants, dont l'un lève l'épée à la nue. A gauche, est son sceptre de trèfle en fleur de lis, et à ses pieds fume l'encensoir d'or. Décidément, l'ex-officier de marine, Anatole de Beaulieu, en dormant sur son hamac, au Bosphore, a souvent été touché au front et au cœur par la baguette de Schéhérazade. Aussi, sa vocation de coloriste l'amenait rue de Fleurus, à Paris, où il devait prendre une des premières palettes après les Delacroix et Decamps. Ne vous y trompez

pas, cette fine personnalité a besoin de jouer avec ses joujous, les perles, topazes, améthystes, jades, sardoines, et avec l'écran varié du spectre solaire. — « La Fête du cochon » est sinistre, et la prêtresse, courbée sur le vase sacré, trempe ses bras nus dans la cuve de sang. Intérieur riche et coloré de mousses vertes, de pierres effondrées. C'est là qu'on fêtera le Christmas avec les boudins du héros. Eh bien, notre poète coloriste ne pouvait encore se dispenser d'ouvrir son écrin de diamants.

BEAUMETZ (Étienne). — « La Brigade Lapasset brûle ses drapeaux ; — Metz, 26 octobre 1870 ». Debout et la tête inclinée sur le bûcher enflammé où brûlent les drapeaux de la brigade qu'il commande, le général Lapasset médite tristement. Un soldat à genoux et la torche en main en attise le feu, tandis qu'un autre tourne et retourne dans les flammes nos trois couleurs, qui n'auront pas la honte de passer aux mains des envahisseurs. Quatre fusiliers présentent les armes devant le douloureux auto-da-fé patriotique, en tête de la brigade, dont les flots de képis s'échelonnent en perspective. Les habitants de Metz assistent tristement à cette scène de désespoir ; tous ces groupes bien tenus s'enlèvent en vigueur sur un ciel d'argent. Belle toile d'un maître, véritable patriote.

BEAUMONT (Gustave de). — « Portrait d'enfant ». Cette fillette étonnée est debout, tenant son pantin et de la droite un pavot pâle. Elle se détache sur la végétation verte et luxuriante, et pose sur un terrain gris non loin de sa petite voiture. Joli portrait de bébé par le peintre de la grâce.

BEAUQUESNE (Wilfrid-Constant). — « La Nuit de la bataille, à l'aube ; — reconnaissance d'un officier disparu ». Au bas de mamelons et de gorges accidentés

de pierres grises, on voit déboucher dans les ravins notre infanterie, dont on aperçoit la file tournant dans les méandres des collines. Au premier plan, l'officier éclaireur donne des ordres, et, de son sabre tendu, indique la route à suivre. Les terrains sont couverts des ombres du crépuscule, et, au dessus, le ciel commence à s'éclairer à l'horizon. Malgré certaines duretés, ce tableau militaire a des qualités sérieuses.

BEAUVAIS (Mme Anaïs). — « La Tentation de saint Antoine » ne manque pas de charme et de lascive provocation. Une jeune blonde, aux chairs diaphanes, apporte un plateau de fruits et abaisse des regards lascifs sur le malheureux saint qui étreint la croix pour résister à cette tentation aimable et engageante. Son regard témoigne l'effort d'une résistance désespérée qui contraste avec le mouvement voluptueux de la tentatrice. Très bon tableau compris et rendu, faisant honneur à Mme A. Beauvais, bon peintre d'expression.

BEAUVAIS (Armand). — « Sur les hauteurs d'Omonville (Manche) ». Dans un vaste pâturage, où se délectent des oies, s'élèvent, au premier plan, des chênes déjà dénudés ; au fond, dans les clairières, on aperçoit des troupeaux paissant au milieu de cette faune, ombreuse aux derniers plans. Puis au loin, après trois collines échelonnées à droite, on aperçoit la ligne bleue de la Manche, où pointent les blanches voiles à l'horizon. Grand aspect. — « L'Heure de rentrer ; — novembre, en Berry ». Allons, bergère, presse tes blancs moutons, déjà rembrunis par l'approche du crépuscule ; imite le laboureur qui dételle et va rentrer ses deux chevaux à l'écurie, comme toi-même, aidée de Parisien (nom consacré aux chiens des bergers), tu vas rentrer tes moutons à l'étable ! Et pourtant, le ciel couchant est splendide avec son

horizon d'or repoussé par les chaumines et les meules sombres. Quelle jolie toile, prise sur le fait !

BEAUVERIE (Charles). — « La Récolte des pommes de terre ». Ah ! cette fois, toute l'intensité d'un Jules Breton, effet de crépuscule. Décidément, M. Ch. Beauverie a le don d'assimilation et même d'incarnation, car ces femmes des champs accroupies dans l'ombre, comme celle debout ayant l'auréole d'or du ciel couchant, nous prouvent que les fins et sérieux observateurs se rencontrent toujours dans la voie de la vérité, qui est celle du talent. — La « Matinée brumeuse sur l'Oise » continue feu notre cher Daubigny, comme Aubert complète Hamon.

C'est une belle perspective
Dans le lointain,
Que des gens lavant la lessive
Dès le matin !

dirait notre cher Alfred de Musset. Quel joli bouquet de fleurs que ces lavandières ! Comme elles égaient bien cette prairie et ce massif argenté à la Corot ! L'Oise reflète les brumes du ciel au crépuscule !... Ah ! l'Oise, l'Ile-Adam, Auvers ! que n'avez-vous encore notre vieux philosophe gaulois Daubigny ! le cher « petit », comme disait Corot. Courage, cher maître continuateur ! vous vous incarnez dans la peau du maître.

BEAUVILLE (Paul). — « Portrait de l'auteur », posé avec une grande mélancolie voisine du découragement et de la prostration. La tête, triste, est de face et s'incline sur l'épaule gauche. Le pauvre artiste, en deuil, a l'air navré. Tableau peu commun et qui méritait la cymaise par son expression sentimentale, véritable inspiration si rare de nos jours...

BECKER (Adolphe de). — « Pour le chat ». Une fillette, déjà femme de ménage, vient chez le charcutier, et, lui tendant un sou, lui demande du mou pour minette. La charmante enfant a sous le bras un pain plus long et plus pesant qu'elle. Le boucher et sa femme aiment à interroger la précoce ménagère. Petite anecdote bien rendue. Tons vifs dans cet intérieur clair qui gagnerait à plus de rupture de tons.

BEEKWITH (J.-C.). — « Mme *** », debout et de trois quarts, inclinant la tête sur l'épaule droite, s'enlève en figure lumineuse sur une draperie verte. Toutefois les mains, gantées de jaune, nous semblent un peu longues. N'importe, qualités dans la figure souriante et avenir. — « M. Chasse », en pied et de face, est tête nue et s'appuie sur une canne flexible qu'il fait plier. Un grand pardessus l'enveloppe et tombe presque jusqu'à ses pieds. Physionomie pleine de vie et d'expression parfaitement rendues par le peintre dans ce bon portrait.

BEDEL (Maurice). — « A Fermincourt (Eure-et-Loir) ». Petit motif de prairie avec bouleaux et aulnes s'enlevant sur ciel clair, mais perdu aux combles.

BÉLAIR (Fernand de). — Cette plantureuse « Baigneuse », inspirée de loin d'Henner et du Tireur d'épine antique, s'en arrache une du pied, ou le lave tout bonnement dans la pose d'icelui. Elle est grasse, dodue, savonneuse ; mais, hélas ! sous le vêtement, il y a une lacune, la jambe est atrophiée : serait-elle vieille ? Pauvre femme ! la maternité l'a amaigrie... Pour des baigneuses, il faut des jeunes... N'importe, étude très lumineuse et empâtée comme celles d'Henner, sans oublier la tache noire du contraste.

BELLANGER (Camille). — « Mlle Zozotte » est de-

bout et de trois quarts, les bras pendants, tenant une cravache. Coiffée d'un large-bord peluche ou chenille verte avec plume rose, vêtue d'une sorte d'amazone à quatre volants, cette charmante fillette n'a point l'air d'une Zozotte ; loin de là, le regard est fin et railleur, la figure dessinée a de jolis traits intelligents. Assez bon portrait de style et étudié. — « Coucou » ! est l'aimable espièglerie du légendaire Cupidon, qui, dans un vol gracieux, a surpris une charmante jeune fille à la poitrine nue, et lui couvre les yeux d'un bandeau. Le fin paysage clair et le groupe sont une tendre et délicate idylle.

BELLANGER (Félix-Pierre). — « Le Marmiton » plume une volaille ; les lapins, étonnés, suspendent leur festin de navets et carottes et se demandent ce que fait là leur futur croquemitaine. Jolie anecdote que ce petit marmiton au béret blanc s'enlevant en lumière sur le fourneau, au dessous de la batterie des casseroles.

BELLÉE (Léon de). — « Pêcheries dans la mer Glaciale ; — Hammerfest ». Motif d'un effet dramatique puissant que ces pyramides de glaces bordant cette baie angulaire au bout de laquelle s'élèvent les cabanes et les séchoirs des pêcheurs. Le premier plan est un terrain sombre, avec mamelons noirs au bord de cette eau glaciale. Grande franchise d'aspect en cette œuvre magistrale. — « Ville de Karasjok (haute Laponie) ; — vue extérieure ». Au premier plan, un gras pâturage aux herbes tendres et fines où paissent des rennes, élans, ou cerfs du pays, auprès des cabanes en bois des pêcheurs. Çà et là, des pieux de bois ou séchoirs de poissons ; puis, au loin, un pic couronné de glàce, au-dessus duquel s'élève un beau ciel argenté, avec trouées d'azur.

BELLEL (Jean-Joseph). — « A Trani, sur l'Adriatique ; — royaume de Naples ». Nous revoyons, comme tous les ans, la nature tourmentée, affectionnée de ce peintre des accidents pittoresques de la nature. En effet, voyez ces rochers en éclats saccadés et ces oliviers aux racines rageuses affectant les formes serpentines. M. Bellel doit être un géologue et un penseur méditant sur les cataclysmes ; sa peinture emprunte à ces désordres de la nature un caractère personnel de sauvagerie furieuse. Et pourtant le ciel bleu roule ses nuages d'or à l'horizon et zèbre de feux les arêtes de ces rocs plongeant leurs pieds dans l'Adriatique. Grand caractère chez ce maître hors concours. — « Une Scierie dans la vallée du Thérain (Oise) ». L'usine, aux murs et toits de briques rouges, est entourée de grands arbres qui entrelacent leurs branches et ne laissent voir qu'une échappée de ciel bleu. Grande pénombre transparente, où l'on voit la cascade appartenant au cours d'eau moteur de la scierie. Une fillette joue avec un nid d'oiseau au milieu des billes de bois. Étude consciencieuse et magistrale.

BELLET (Auguste). — « Épisode de la guerre des chouans ». La jambe cassée, le vieux Vendéen rampe, et se traîne au pied d'une croix renfermant une relique. Paysage plein de bruyères et broussailles, de genêts du Bocage. La tête du vieux chouan est la note dramatique, vibrante et lumineuse de ce tableau vivement senti et consciencieusement traité.

BELLET DU POISAT (P.-Alf.). — « Bords de la Meuse », ayant un petit coin de végétation, avec route au premier plan, et qui se termine par un moulin à vent, qui est le point de vue de l'angle aigu de la perspective de cette toile. La Meuse s'y enfonce donc dans

cet angle, dont l'autre côté est une ligne droite rompue par des massifs lointains et par les voiles des nombreuses barques sillonnant le fleuve, qui reflète le ciel bleu parsemé de nuages d'argent. Effet large et vibrant.—Cette «Marine», d'un aspect bleu-gris un peu strident, a du caractère et de l'effet. Le môle ou la la jetée à droite donne une note grave aux lames du premier plan, qui déferlent avec vérité et rumeur; le phare s'élève, à l'horizon, sur des nuages floconneux que le soleil perce de ses rayons. En somme, marine sévère qui promet un maître dans son genre.

BELLYNCK (Émile). — «Portrait» de jeune homme assis de face dans une pièce dont les meubles et l'effet général se confondent trop avec le personnage. Effet indécis, sans foyer ni parti pris. — Ce « Portrait » d'homme de face, front découvert, aux cheveux grisonnants et à moustaches blondes, ne manque ni d'étude, ni de lumière, et demandait une meilleure place.

BEMBERG (Herman). — «Roses et giroflées» dans un petit panier se détachant sur un fond bleu. Étude, mais trop d'uniformité, et aspect neutre manquant d'effet et de parti pris.

BENASSIT (Louis). — « Cuirassiers ; — 1870 ». Le premier éclaireur se retourne en selle sur son cheval, et interpelle ses compagnons arrêtés à une maison et questionnant les habitants. Bel effet de neige et fin aspect que cette toile militaire savamment peinte. — «Promenade dans la forêt», par une matinée d'automne, par des marquis régence aux habits roses et aux tricornes galonnés. La cavalcade s'enfonce en perspective dans l'allée de la futaie dénudée. Fine anecdote, genre Lewis Browne, ou plutôt Meissonnier.

BÉNI-GRUIÉ (Victor). — Vous mériteriez, mon

cher élève oublieux, que je passasse sous silence vos «Provisions»; car lorsque vous vîntes à moi, pour la première fois, vous ne m'avez quitté qu'avec une palette formée, une forme serrée, et la lettre de rigueur pour mon ami Gérôme. Eh bien, cher compatriote oublieux, vous êtes en progrès avec votre riche nature morte, assez bien enveloppée d'air rompu, mais un peu cotonneux. Vos deux accrocs de cuivre au chaudron épanchant les reines-claude, et les côtes rutilantes du cantaloup, sont deux rappels de lumière, mais le parti pris lumineux manque. N'importe, vous voici sacré peintre de natures mortes; mais vous pouvez mieux.

BENNER (Emmanuel). — « Mlle B. C. ». Debout, presque de face, et les mains gantées de daim jaune qui se reflètent de la robe verte à trois volants, Mlle B. C. est calme, sévère et éclairée en pleine lumière. Son type est délicat et distingué. Cet honnête et bon portrait s'enlève bien sur ce rideau d'un rouge sévère. Grandes qualités chez ce vrai maître. — Cette «Baigneuse, » dont la pose debout et galbée forme une courbe avec la ligne ondulée de ses deux compagnes, cette baigneuse jette une pierre dans le jardin, de celles de M. Henner. Plus de doute : M. Benner veut corriger son homonyme jusqu'au B., et, rendons-lui justice, ses lignes savantes et trouvées, ainsi que ses fonds d'une pénombre poétique, tout cela est un correctif à la tache d'encre du maître. Les figures, fines de lignes, sont aussi bien modelées. Mais, hélas ! M. Benner est venu le second dans Rome !

BENNER (Jean). — «Jeunes Filles allant à la fontaine;—Capri», portant des amphores sur leurs têtes et leurs épaules, et s'enlevant en vigueurs de pénombres transparentes sur un vaste ciel azur très clair. Ce que l'on peut, à bon droit, reprocher à cette œuvre de grand

art, c'est l'éparpillement et la pose affectée de ces jeunes filles ayant presque de l'ostentation. Celle du premier plan arrive souriante et la bouche ouverte, marchant comme une tragédienne; celle du deuxième plan, plus modeste, hanche et paraît fatiguée, tandis que les deux autres des arrière-plans ne sont là que pour se raccorder au foyer, qui, hélas! ne tient plus aux autres figures. Elles descendent les marches de marbre brun qui mènent à la fontaine, et forment, malgré leur écartement de fûts de colonnes, un effet de style et de grand art qui vous émeut et vous élève. — « Mazzarella », coiffée d'un foulard orange, a un profil des plus sévères et de splendides épaules d'un dessin et d'un modelé délicats. L'expression et le caractère de cette belle Italienne en font un type idéal. C'est beau.

BENOIST-CARTIGNY (Charles). — « Sangliers et chiens ». Ces griffons de Saintonge et de Poitou atteignent le ragot. L'attaque et la défense seront rudes. Le piqueur sonne le bien-aller dans le lointain. Ciel bleu sombre, comme les terrains; les chiens seuls sont le foyer lumineux. Grande verve magistrale.

BENOIT (Léon). — « Les Raisins » noirs, avec leurs branches de pampres, émergent d'une corbeille, ainsi que les chasselas blancs auprès d'une pêche, comme note variée, et posent sur une table brune. C'est assez juste et réel, et la vibration arrive en dégradé assez vrai; mais je voudrais plus d'audace et d'effet dans le parti pris de ce talent, qui s'accentuera.

BERANGER (Jean-Baptiste). — « Un rêve », et des plus agréables pour ce bel amoureux qui voit son idéal descendre sur sa couche et ne lui laisser rien à désirer; car cette jeune femme en rose est vraiment aimable, et comble de baisers cet heureux rêveur. Toutefois l'idéal, hélas! n'est plus chez ce hors-

concours. — Eh quoi ! cette « Marchande d'oranges » est condamnée au plafond ? Point de respect non plus pour un vieux hors-concours ?

BÉRARD (Léon).—« Ribaude ;—XVIe siècle », faisant sa toilette guerrière, se coiffant d'un cimier d'acier et se mirant, avec grâce et sourire, dans une petite glace. Elle porte, au côté de sa robe jaune, un poignard et des engins peu rassurants pour ses victimes. Au fond une hallebarde, et sur la table un citron auprès d'un sucrier blindé. Tableau montrant, de loin et de bien bien haut, quelques qualités. — « Mme D. R. », en robe amazone et Marie Stuart, est assise avec grâce et distinction, tenant son éventail. Sa jeune et jolie figure de face, peinte en fin et transparent parti pris d'ombre et de lumière, sourit avec grâce. Délicieux portrait, plein de style et dénotant la dame de bonne compagnie.

BÉRATON (Ferdinand). — « M. D. » est assis de profil sur une table bleue et écrit une lettre. Petite toile qui, dans sa pénombre voulue, atteste les qualités d'un peintre d'avenir et de vocation bien déterminée, comme en voici la preuve :

M. F. Bératon, originaire da Lavis, près de Trente, en Tyrol, est né en 1859. Après avoir passé ses examens de bachelier avec succès à Vienne (Autriche), il commença la médecine, qu'il fut forcé d'abandonner pour le commerce. Mais l'organisation du poète et de l'artiste aiguillonnait cette jeune tête, et il suivit sa première inclination, se rapprochant de la plastique. Il fit des comédies. Cependant, un beau jour, après avoir admiré le Titien, le Tintoret et Véronèse, il trouva sa vraie aptitude, la peinture ; quitta Venise et revint en Autriche, où il exposa, ainsi qu'en Italie. Mais, ayant à se plaindre des Viennois, il vint à Paris, où le portrait lui offrit des encouragements et des

succès. Nous l'attendons maintenant à une œuvre importante, non seulement dans le genre, mais surtout dans la composition.

BÉRAUD (Jean). — « L'Intermède ». Dans une soirée brillante, où la société est réunie en hémicycle, un chanteur facétieux souligne la charge qu'il débite de son sourire le plus malin. Il faut avouer que l'auditoire est complaisant, car il veut bien donner son universelle et hilarante attention. Ni Mirabeau, ni Gambetta n'ont jamais autant capté leurs auditeurs que ce bouffon aux airs loustics. Est-ce que la charge serait le signe des temps? M. J. Béraud est riche en observations multiples. Toutes les expressions de ces gens frivoles sont variées à l'infini. Quel écran de nullités rangées en éventail! C'est réussi. — « Le Vertige ». Une touriste vaillante s'est hasardée sur les remparts d'une ville assiégée. L'éminence où elle se trouve lui trouble les sens; elle perd pied et va choir, car le pied gauche sur lequel elle porte n'est plus d'aplomb. Note vigoureuse ou tache noire sur cet effet gris tendre, qui n'est point sans qualités.

BÉRAUD (Mlle Jeanne). — Cette « Nature morte » tourne un peu au ton glacial, aussi bien dans le lièvre, la draperie et le fond que dans l'oie sauvage, dont les ailes ne sont pas beaucoup plus blanches que le volatile. Malgré tout, cet aspect blanc ne manque pas de charme original.

BÉRENGIER (Théophile). — Ce « Portrait d'homme », tête de trois quarts et lumineuse, avec barbe et moustache, ne manque ni d'étude, ni d'expression, et fait regretter qu'il n'y ait qu'une tête sans buste.

BERGERET (Denis). — « Marée » déroulant des moules et des crevettes roses auprès de poulets plumés, auprès d'une cloyère d'huîtres et un soufflet.

Toujours les qualités du maître.— « Gerbe des prés », composée de boutons-d'or, pavots et marguerites blanches, avec touffes d'herbes; le tout montant en pyramide et peint par un pinceau magistral des plus souples.

BERNARDO (Joseph). — Cette « Bouquetière » portant des fleurs sur sa tête est une jeune fille d'Orient, comme l'indique sa robe pourpre, relevée d'une tunique de soie blanche. Petite étude qui eût gagné en variant la pose des bras. Consulter Hébert pour le goût.

BERNDTSON (Gunnar).— « Mlle de F. » nous donne le regret de ne voir que son buste coupé à la gorge. Sa jolie tête anglaise, bien coiffée, s'enlève sur un rideau lilas. Clarté, lumière et bonhomie dans la suave expression. — « Le Mardi gras », les petits crevés et les demoiselles de bonne maison jouent à la régence et font sauter des crêpes. C'est ce qu'essaient ces trois jeunes gens, dont la cuisinière rit à bon droit, à gauche. L'intérieur de cuisine laisse à désirer; il est froid, et les personnages s'enlèvent en emporte-pièce sur ce fond dur et cru. Tons rompus et air ambiant à chercher par cet artiste d'avenir.

BERNE-BELLECOUR (Ét.). — « Manœuvre d'embarquement » en chemin de fer accomplie par un escadron de cuirassiers. Au premier plan, les soldats, débarrassés de leurs casques et de leurs cuirasses déposés à terre auprès des selles de leurs chevaux. Au fond, leurs camarades faisant monter leurs chevaux en wagons au moyen d'un plan incliné. Auprès du train, les officiers à cheval et surveillant cette manœuvre. Les groupes sont bien composés, remplis de vérité, et l'exécution est des plus remarquables, ainsi qu'on pouvait l'attendre d'un artiste du talent

éprouvé de M. Berne-Bellecour, l'un de nos meilleurs peintres de sujets militaires. Cette jolie toile obtiendra sans doute un grand et mérité succès.

BERNIER (Camille). — « L'Étang » développe son eau transparente à l'ombre des chênes séculaires, qui mirent leurs longues et robustes branches dans cette glace polie. A l'autre rive, des prairies et des massifs tendres et estompés dans la brume ; puis, à l'horizon, un ciel argenté de grande chaleur. Un air à la fois tiède et brumeux enveloppe ce motif d'une poésie grandiose, qui vous émeut profondément. M. Bernier est un vrai grand maître.

BÉROUD (Louis). — « Le Salon carré au musée du Louvre ». Les toiles des maîtres dans leurs cadres dorés, les artistes qui les copient et les groupes de spectateurs, tout est rendu avec un grand accent de vérité et d'exactitude. L'effet est des mieux réussis. — « Une Copie » à l'aquarelle de l'*Antiope* du Corrège, au Louvre, par une jeune personne assise de profil et peignant délicatement. Grandes qualités de trompe-l'œil en cette œuvre de mérite, dont la charmante copiste est la note de vigueur.

BERT (Jean). — « Le Fumeur », pour employer un vocable trivial de la langue verte, a un facies *culotté* comme sa pipe. Cette figure, un peu abrutie, n'est point sans qualités d'étude et de modelé.

BERTEAUX (Hippolyte).— « Première Leçon d'histoire : Mme L. H. et son enfant ». Charmant groupe d'une jeune mère en toilette blanche enlaçant de son bras droit son jeune enfant en costume bleu, qui, debout auprès d'elle, lit dans un grand livre appuyé sur les genoux maternels. Ce groupe, bien agencé, et d'une touche large et facile, a pour fond les jaunes

éclatants du sofa et du grand rideau sur lesquels il se détache. Bonne toile.

BERTHAULT (Lucien). — « Ismaël » est étendu sur le sable brûlant du désert, et son corps, en pleine pénombre, se détache sur le sable du désert, qui s'étend à perte de vue et se confond dans l'horizon poudreux du ciel bleu. Cette étude a du mérite, mais, hélas ! le pauvre mourant de soif se porte trop bien et n'a pas l'air de souffrir. Lacune complète de l'expression voulue.

BERTHÉLEMY (Pierre). — « Barque de pêche ». La mer, aux vagues agitées, est glauque et verte au premier plan, rompu par une petite barque à trois pêcheurs ; au deuxième plan, un beau chasse-marée à voile déployée tangue à bâbord et s'enlève en vigueur sur un ciel d'argent, se confondant avec la mer à l'horizon. Bel aspect franc.

BERTHÉLEMY (Valentin). — « Retour de la pêche ; Bernière-sur-Mer ». Le mousse arrive le premier, portant les filets sur le dos et un cruchon de la main gauche. Le vieux pêcheur le suit, chargé également d'un panier de marée et tenant deux anguilles de mer par la queue. Le père et l'enfant s'enlèvent en vigueurs claires sur cette plage tendre de tons d'ocre rompus, où la mer vient apporter ses tons gris, qui se confondent avec ceux du ciel. Très bon tableau.—Ils sont « Dans l'attente », ces deux mousses pêcheurs : celui du premier plan, assis sur la plage ocreuse, et le deuxième debout ; ils regardent au loin, les pauvres petits, si le chasse-marée ou la barque revient de la pêche ! Effet touchant et vrai dans cette scène des enfants des travailleurs de la mer, et bon tableau clair, vrai de note.

BERTHELON (Eugène). — « Tempête du 14 oc-

tobre 1881 (au Tréport) », consacrant le souvenir de cette journée néfaste, qui a fait tant de victimes parmi les pauvres marins de nos côtes. Mais M. Berthelon ne nous montre que la mer furieuse, ayant déjà accompli son œuvre de mort, et ne laissant encore rien reparaître à sa surface des épaves des naufragés. Les flots agités se creusent en sillons aux crêtes argentées, et se terminent à l'horizon dans un ciel grisâtre, où volent des goëlands. Belle étude soignée et réussie. — « Vue prise près de Nemours ». Solitude d'un caractère sauvage et désolé. Le sol verdoyant est percé par places de rocs noirâtres. Les arbres dépouillés et les tons roux de la végétation indiquent la saison d'automne. Couleur grasse et fine et effet des plus réussis.

BERTHOMIEU (Germain). — « Lou Riou » est un motif peu banal : un ruisseau coule à travers des pierres de granit ou silex gris, parsemées de bruyères ; au fond, la forêt, où le ciel d'argent éclate à l'horizon. Franchise et qualités.

BERTHON (Auguste). — « Mme J. B. ». Figure de trois quarts, en pleine pâte et lumière colorée ; petit buste. Toile de 6, promettant, avec l'étude et l'expérience, un coloriste gras et solide.

BERTHON (Nicolas). — « Intérieur montagnard », simple et rustique, d'un aspect sombre à la Rembrandt, où brillent les tisons dans l'âtre. Une paysanne coud auprès d'une fenêtre dans le fond. La touche est large et facile et la couleur harmonieuse dans cette jolie toile. — Cette « Fileuse à Châtel-Guyon » est de profil, debout et s'appuie sur la mée, ou caisse aux comestibles, au pied du lit à baldaquin et grands rideaux Louis XIII. Elle file, la bonne vieille, sa longue quenouille fourchue chargée de laine rouge.

La marie-jeanne ou cruche de grès joue son rôle en cet intérieur d'Auvergne. Excellent et solide tableau de ce peintre du pays de Vercingétorix. Allons, mon cher Berthon, évoquez donc le passé de notre glorieux aïeul !

BERTIER (Francisque-Édouard). — « Musique en famille » et dans une vaste salle dont le piano à queue et le divan occupent les quatre cinquièmes. L'heureux époux, accoudé sur un fauteuil Louis XIII, admire le talent de sa femme et de sa belle-sœur chantant au piano. Riche intérieur, un peu fantaisiste quant à la perspective, mais grandes qualités de couleur. — « Pivoines doubles », roses et blanches, empâtées à la diable et d'un vigoureux effet de maître coloriste.

BERTIN (Alexandre). — « Funérailles de Hoche ». Un grenadier de la première République, droit et debout devant une pyramide égyptienne, porte les armes de la gauche et, de la droite, dépose une couronne au cintre du mausolée. A quelques pas de là, l'état-major, groupé et serré, assiste pieusement, comme le reste de l'armée, à cet hommage funèbre rendu par un beau jour éclairé par un ciel éclatant où flotte le drapeau de la République française. Certes, cette scène ne manque pas d'étude, mais elle gagnerait encore à une meilleure entente du groupement de l'état-major trop serré, trop étouffé; elle gagnerait surtout à la fidélité des portraits mieux cherchés. Mais, malgré ces lacunes, il y a là une dose respectable de recherches et un grand avenir.

BERTON (Armand). — « Ève », accoudée sur un mamelon, réfléchit amèrement, parce qu'elle sait à présent (funeste science !) que si elle allait mourir, Adam s'unirait à une autre Ève. Ce souffle de jalousie

l'inquiète, et la tête de biche effarée de notre mère légendaire paraît troublée. O Milton! que tu connaissais bien le cœur de la femme, cet autre abîme insondable, où Shakespeare a jeté sa sonde et trouvé le fond! Figure plantureuse rendue dans une pâte ronde bosse. — « La Femme à la rose » nous avance une figure et des lèvres lascives faisant la bouche en cœur. Le front est bas, et les pommettes saillantes ; cette figure a de l'élan et du jet voluptueux, avec ces pectoraux peints en pénombre claire, et avec un côté lumineux, d'un fin et riche modelé. Le bras et la main dans la lumière, tenant la rose rouge à la hauteur de la mi-gorge d'un doux modelé, sont d'une facture savante et d'une fine coloration et posent sur une draperie rose. En somme, cette étude n'a rien de banal, et l'expression y vibre avec une verve peu commune. Il y a là le souffle d'un ardent tempérament de coloriste.

BERTON (Paul-Émile). — « Automne ; — forêt de Fontainebleau ». Sommes-nous à la Marapia ? car voici une mare qui la rappelle avec ses reflets de soleil dans son bassin. Les joncs et hautes bruyères poussent avec orgueil autour de son eau dormante. A gauche, les chênes roux, et, au fond à droite, les collines boisées de Seine-et-Marne s'enlevant en ombre, comme les arbres, sur le ciel brûlant à l'heure crépusculaire. Palette large et vibrante d'éclat. — Ce « Sous-bois de bouleaux ; — forêt de Fontainebleau », est largement et sincèrement traité. Bruyères rousses et bouleaux aux troncs et fûts argentés s'enlèvent bien dans l'éclat du ciel d'or qui se couche. Bonne étude directe.

BERTRAND (Ém.). — « M. H. D. » est demi-nature

sur une toile de 2. Petite tête blonde difficile à apprécier à une telle hauteur.

BERTRAND (Paulin). — « Mme B. S. », assise de trois quarts et accoudée sur sa pelisse à fourrure, est peinte en bonne pâte et en tons pleins de morbidesse. Ce bel ensemble s'enlève en vigueur de satin noir sur un rideau bleu. Effet tendre et vigoureux, dont la figure et les mains sont le foyer lumineux.

BESNARD (Paul). — « L'Abondance encourage le travail ». Ce symbole est-il une femme ou un homme dont la figure dans l'ombre et la couronne d'or évoquent avec la draperie rouge une réminiscence de poète ou d'empereur romain ? On dirait un Auguste ou un Horace. Toujours est-il que cette figure ne manque ni d'élan, ni de caractère. Tenant sur son sein la corne d'or des fruits de Pomone, de la main gauche elle fait un geste d'invitation et d'encouragement au laboureur qui arrive derrière elle, précédé de ses deux bœufs blancs pleins de vigueur. Au premier plan, à gauche, la maternité pauvre tient à son sein un enfant endormi, et la sœur aînée tend ses petits bras à ce riche symbole. Tout ce coteau dont la terre porte les traces de la charrue s'enlève en vigueur sur le ciel d'or à l'horizon. Il y a dans cette composition l'ampleur et l'élan d'un peintre de grand art, d'un tempérament très personnel. — « Remords ; — allégorie », et des plus violentes d'accent dramatique. En effet, voyez la pauvre femme en tunique noire, qui, la main gauche aux doigts crispés comme des tenailles, déchire et entr'ouvre les lèvres de sa blessure. Son profil livide exprime les tourments du repentir. Mais ce qui rend la note des plus violentes, c'est cette mare de sang qui coule à flots le long de sa

tunique sombre. Il y a là du Shakespeare, et cette figure promet un dramaturge de race.

BESNUS (Michel-Amédée). — « Fin de septembre, sur les falaises d'Arromanches (Calvados) ». Très beau paysage marine que cette dune, en pleine végétation, colorée des feux de l'automne, et surplombant une mer aux vagues légèrement agitées. La ligne d'horizon de la dune, continuée par celle de la mer, donne à cette bonne toile un aspect saisissant. Du reste, sa chaude tonalité affirme la maëstria du peintre. — « Promenade autour de Rome ; — soir ». Cette campagne romaine ne diffère guère des nôtres. Ciel bleu à l'horizon doré, rompu par la coupole de Saint-Pierre, sorte de dôme style Institut; puis des champs d'ocre jaune agrémentés de meules de blé, comme en Bauce ; et, à droite, des pâturages verts où paissent des chèvres. Finesse et aspect tendre.

BETHMONT (Charles-Henri). — « Le Petit Bras de l'île Robinson ; — bords de la Marne ». Ce bras fait la courbe et s'enfonce entre une prairie verte et un rivage bordé de peupliers, qui reporte son ombre dans la Marne. Ciel pur et fin, doré à l'horizon. Qualités.

BÉTHUNE (Gaston). — « Un Étang à Valmont (Seine-Inférieure) ». Motif puissant que cet étang profond, bordé de prairies et de massifs de chênes, avec des bois à l'horizon où des nuages d'or s'élèvent dans le ciel azur clair. Une jeune fille sentimentale est assise au bord de cette rivière, où le ciel se mire avec bonheur. C'est un Éden que ce motif, et la jeune fille est poète, puisqu'elle vient jouir de cette ravissante solitude qui la transporte.

BETTANIER (Albert). — « En Lorraine ». Souvenirs pieux et touchants d'une veuve assise au bas

d'un tumulus de plantes agrestes poussant sur la fosse, en pleine terre, d'un patriote mort pour la défense nationale. La veuve du héros, aussi simple et modeste que fidèle à son cher époux, se plaît à lui tresser une couronne de fleurs des champs : des marguerites et des pavots. Son profil, dans l'ombre, est grave et attendri. La paupière est baissée, mais elle est grosse de larmes. La croix, à laquelle elle s'adosse, porte le millésime 31 août 1870 ! A cette date funeste, quel est le patriote qui aura le courage de retenir un sanglot devant cette scène touchante peinte avec le cœur, ayant le ciel et la nature pour témoins de cet hommage conjugal attendrissant ? — « Étude ». Une bonne vieille, assise à son rouet, file tranquillement. Beaucoup d'air dans ce petit intérieur mal placé.

BETTINGER (Gustave). — « M. Médrano » est un clown espagnol, la main sur la hanche et tenant un cerceau de papiers multicolores. Il se détache dans son costume noir et avec sa figure plâtrée de fantoche sur une draperie bleue ! Bouffon très réussi.

BEYLE (Pierre). — « Les Pêcheries de Dieppe », d'un aspect gris sur la plage et les dunes de gauche, comme sur les nuages du ciel. Le groupe des pêcheuses et des enfants, comptant les pièces de marée, s'enlève en vigueur solide sur ce bel effet général, auquel je reprocherais, malgré ses immenses qualités de franchise, une vibration un peu trop stridente. — Ces deux « Pêcheuses de crabes ; — Dieppe », ont un beau caractère avec leurs costumes et leurs poses, et cherchent des crabes sous les rochers couverts de goëmons verts. Ciel, mer, plage et rochers sont d'un aspect vigoureux et vrai. Qualités et maëstria.

BIARD (François). — « Un Peintre fantaisiste devant la justice » lève la main et fait le serment devant

les deux juges pour défendre son œuvre. Ceux-ci examinent le portrait et le comparent à l'original. La femme de ce dernier pose la main sur la tête du litige, et prend à témoin les juges que le portrait n'est pas ressemblant. L'un des juges rit aux éclats, l'autre fait la grimace, et l'auditoire se bouscule dans un tohu-bohu de quolibets, de pieds de nez et lazzis de gamins. Charge amusante et rappelant le bon temps du roi de la charge peinte, du célèbre Biard, qui n'a pas vieilli. — « Un Peintre classique devant son modèle ». M. Biard mourra dans un éclat de rire gaulois! Le maître classique s'est coiffé du casque du pompier légendaire, et se copie dans la glace pour maintenir intacte la tradition de David : « Si vous » peignez un balai, faites-le poser! » Or, le fidèle classique se pose à lui-même son modèle casqué, et, à l'instar de Gros, d'Yvon et de Couture peignant devant leurs élèves, il joint l'exemple au fait. Les visiteurs l'admirent; une future Mme Browne copie un Apollon au premier plan, où un rapin charge sa palette. Détails désopilants, comme toujours. Ah! monsieur Biard, l'on revient toujours... à ses premiers succès, car vous ne vieillissez pas, heureux tempérament!

BIDAU (Eugène). — « Lilas et roses thé ». Les premiers dans une coupe de verre allongée et montée sur pied de bronze doré d'une forme très élégante, et les secondes dans un simple verre ordinaire, avec lilas blancs pendant sur le bord d'une table de marbre blanc; le tout s'enlevant sur un rideau de satin rose. Ensemble fin, clair et frais, d'un aspect agréable et flou.

BIDAULD (Henri). — « Bergère » debout et portant à gauche, l'air triste et maladif, mais avec un fond de chagrin mortel. La pauvre fille tricote en

paissant ses moutons, mais son moral est frappé. Il y a dans cette étude un mélange de Bastien-Lepage, de J. Breton et de Cazin. Le paysage, aux grandes lignes à la Puvis de Chavannes, est mélancolique, comme cette bergère élégiaque, qui n'est point sans qualités ni sentiment.

BIENVÊTU (Gustave). — « La Palissade » préserve un amas de pivoines, d'hortensias, lauriers-roses, iris et lilas blancs s'épanouissant au bord d'une eau claire, où l'arrosoir est en permanence auprès des larges feuilles de rhubarbe. Splendide étude d'un maître.

BIERMANN (Gottlieb). — « La Reine Esther », qui a ceint le diadème, est debout, le bras gauche tombant, et la main droite tenant un papyrus ou rouleau blanc. La figure, fine et noble, regarde de trois quarts perdus ; la poitrine et le corps splendides se dessinent sous cette tunique syrienne. C'est une véritable reine ; mais pourquoi est-elle, pour ainsi dire, peinte en camaïeu, ou aquatinte, encre de Chine. C'est fâcheux, car il y a là un style et un souffle personnels de grand goût.

BIERSTADT (Albert). — « Cerfs d'Amérique », qui ont plutôt l'air de chevreuils à cornes de bélier, témoin cet élégant perché sur un bloc de rocher couvert de neige et appelant ses biches qui écoutent dans le lointain. Fine étude d'un délicat aspect qui ne manque pas de distinction, ni de poésie.

BIESSY (Gabriel). — « Mlle B. », de profil, coiffée d'un large-bord et vêtue d'une pèlerine et d'une robe de bure, a l'air méditatif, sévère et honnête. Qualités en cette étude.

BIGAUX (Louis-Félix). — Cette « Solitude » attend son lecteur solitaire, car le livre, ouvert et adossé à

la pile de ses confrères, prouve que cet érudit a veillé et pris des notes, comme nous l'annoncent aussi la bougie dans le chandelier de cuivre et l'écritoire de faïence de Delft. Le vase de même provenance, le rideau et le fond harmonieux font un tout solide d'aspect et de vrai talent.

BILHAUT (Ernest). — « La Fidélité anxieuse » est exprimée par un charmant lévrier accroupi sur des romances éparpillées sur un puff, non loin d'un violon et d'un piano. Quoiqu'un peu noir d'aspect, ce tableau a de réelles qualités d'étude et d'expression sentimentale.

BILLARD (Stéphane). — « Un Poulet » plumé, le ventre et les pattes en l'air, devant un pot et un plat de caillou. Nature morte franche de ton et d'effet.

BILLARD (Norbert). — « Mme V. » est peinte à demi-buste de trois quarts en un petit ovale miniature. Qualités d'étude en cette toile minuscule. — Ce « Ruisseau à Beuzeval (Calvados) » est dans un bouquet de verdure qui s'entr'ouvre pour montrer un nuage blanc. Malgré son élévation, cette esquisse atteste de l'étude.

BILLOT (Ach.). — « Une Lédonienne » incline sa tête de face, peinte en parti pris d'ombre et de lumière, dans un petit ovale sacrifié au troisième rang.

BILLOTTE (René). — « Un Coin de la Meuse », très beau motif plein d'aspect. Il occupe, au premier plan, un petit bassin creusé entre deux mamelons de dunes grises. Au fond à gauche, des cabanes de chaume des pêcheurs, avec des arbres pour voisins; puis un moulin et des mâts de barques s'enlevant sur le beau ciel. A l'horizon, une belle ligne de mer. L'aspect est splendide d'éclat, et fait rêver dans cette solitude grandiose.

BIN (Jean-B.-Ph.-Ém.). — « Plafond destiné à l'hôtel de ville de Poitiers pour la salle du Conseil municipal ». Est-ce la Ville de Poitiers qui donne une couronne d'or à l'Industrie? Notre ville natale pose la main sur l'épaule de la Loi assise sur un lion et s'appuyant de la gauche sur le faisceau des licteurs. A la droite de la Cité, la Justice tient les balances légendaires; puis, au plafond, la Gloire, dans un vol céleste, tient les rameaux d'olivier. Au bas, la Charité tend la main à la Misère, à la maternité chargée d'enfants. Honneur à M. Bin! Nous aurons souvent le loisir d'admirer cette page de grand art. — « M. E. Engel », de trois quarts et les bras croisés, sourit avec bonhomie et complaisance. Ce facies au délicat embonpoint et cette main élégante sont modelés par un maître. Expression et vie rendues.

BINET (Adolphe). — «Les Pillards» galopent à fond de train, comme des criminels poursuivis. En effet, les scélérats qui emportent les richesses volées et la pauvre fillette ravie à sa mère, sont lancés avec leurs chevaux fumants dans leur course ventre à terre. Le chef tourne la tête et mesure la distance des troupes qui les suivent et débouchent au loin dans le chemin creux de la forêt. Grande verve dans cette composition dramatique aux landes shakespeariennes d'Écosse. Les sapins droits, calmes et monotones, font contraste à ce galop furieux. Qualités dramatiques de belle verve.

BINET (Mme Moïna). — « L'Avenue des Champs-Élysées », dont le point de vue est l'arc de l'Étoile en perspective, et par effet de crépuscule, sans doute, ou de brume, car les voitures, les arbres, les terrains et le ciel sont d'un noir orageux ou crépusculaire, ce qui donne un aspect un peu dur.— Cette «Vénitienne»,

la figure de face et les mains croisées, a un type sévère et distingué. Son corsage rouge, sans ornement ni guipure, laisse voir un commencement de poitrine d'un beau modelé. Qualités de grand art en ce buste-étude.

BINET (Victor). — « L'Ondée qui passe ; — vue prise aux environs de Quillebœuf (Eure) ». Splendide paysage aux grandes lignes familières à notre ami J. Desbrosses. Les verts de cette superbe dune sont éclatants et tendres, et ont pour repoussoir la note grise et sombre d'un ciel de pluie. — « Vieux Chemin d'Arcueil à la Glacière », éclatant de blancs et de gris rompus qui se détachent en emporte-pièce entre les mousses vertes d'une lande. Une locomotive arrivant en pleine vapeur donne sa note de vigueur sur le beau ciel gris sans nuages qui éclaire cet excellent paysage. Les jolis fonds de gauche, repoussés par le mamelon et les maisonnettes près du viaduc, sont d'une vérité et d'un rendu très heureux. M. Binet est un maître.

BIRCK (Alph.). — « M. B. » est de face en pleine lumière et les bras croisés sur la poitrine. Le dessin et le modelé sont très heureux et le ton doit être vrai. Très bon buste bien étudié.

BIRGER (Hugo). — Cette « Basse-cour de l'Alcazar » est éclatante de soleil aux terrains du premier plan. La tour crénelée du fond et les branches d'oliviers s'enlèvent sur un ciel bleu tendre. Couleur locale trouvée. — « Sur la butte Montmartre ». Étude directe de route grise pavée et bordée d'un mur ou clos enfermant des jardins, avec des arbres s'enlevant sur ciel gris. Qualités.

BISSCHOP (Christophe). — « La Sainte Cène en Frise ». Une sainte femme debout, un missel de la main gauche, tient de la droite une timbale d'argent

et s'abreuve dans ce calice. Une suivante l'accompagne avec une expression des plus tristes. Scène religieuse neuve et d'un grand sentiment, avec style.

BISSON (Édouard). — « Convalescence ». Jeune femme coiffée à la Zoé-chien-chien et la tête inclinée de profil sur le dos de son fauteuil d'osier, sur le bras duquel s'appuie sa main gantée jusqu'au coude. Son amazone violette s'enlève sur un ciel argenté se confondant avec la grève ocreuse de la place. Portrait-tableau qui ne manque pas de poésie.

BITZ (Jean-Baptiste). — « Objets d'Orient » étendus et groupés à terre, tels que yatagan à manche d'ivoire, pistolet d'arçon, sur lesquels se chiffonne un tapis persan qui se plie sur un coffret or et argent, d'où pendent des bijoux, ceintures et écharpes merveilleuses, auprès d'une poire à poudre. Tel est l'éclat de ce premier plan, et d'autant plus intense que tout le reste est sacrifié dans l'ombre. Grand goût et vibration.

BIVA (Henri). — « Les Roses de jardin » s'étalent dans leur splendeur éclatante dans une corbeille d'osier, ayant des pêches un peu sombres pour premier plan. Qualités en cette belle étude. — « Vue de l'île de Créteil par un temps gris ». Végétation luxuriante au premier plan, traversée par un chemin brun ; puis de grands platanes et peupliers aux frondaisons plutôt vertes qu'embrumées de vapeurs grises. Le ciel argenté perce au milieu de ce massif. Beau motif rendu puissamment.

BLACKMAN (Walter). — Cette « Tête de paysanne » est de profil et coiffée d'un petit chapeau de paille qui la couvre d'ombre. Elle s'enlève sur une prairie verte, et son type rappelle ceux de feu notre grand ami Millet. Qualités.

BLANC (Joseph-Célestin). — « Mlle L. B.», de profil sévère et coiffée d'un large-bord à plumes, méritait la cymaise. Traiter une peinture de valeur de la sorte, c'est par trop sans gêne. — Ce « Vieux Sulamite », assis de face et appuyé sur sa canne, a une figure vénérable à barbe blanche et la tête coiffée d'un bonnet conique. Cette tête et ces mains sont d'un maître. Cette petite étude méritait aussi la cymaise.

BLANC (P.-Ém.).— Ces deux « Mendiants » ont des mines patibulaires. On dirait un vieux forçat en rupture de ban, s'appuyant d'une main sur son bâton et de l'autre sur ce gamin de mauvais lieu. Ils ne seraient pas bons à rencontrer, le soir, au coin d'un bois, sans revolver. Ils s'enlèvent en vigueur sur le ciel et les terrains blancs.

BLANCHE (Jacques). — « A bord d'un yacht » on rencontre parfois des types délicats et costumés avec un goût tout pittoresque. Voyez cette belle étrangère en cornette blanche, genre Poitou et Deux-Sèvres, les traits laiteux et délicats dans sa robe blanche à fleurettes, dont le ton s'enlève délicatement sur la mer ou le fleuve pâle se mariant avec le ciel d'argent. Seuls, les longs gants noirs de la belle bourgeoise ou fermière donnent une note de vigueur dans cet aspect vaporeux. Cette impression vague et poétique participe du maître Gervex et remonte au novateur Manet, que M. Antonin Proust a vengé de la résistance de la routine. Très bien ; mais pourquoi le chef de cette école se laisse-t-il dépasser par ses élèves ? — « Dans la vérandah », une jeune femme debout et en robe de satin blanc, dans l'ombre, se détache sur le verre de la vérandah. Elle ôte ses gants noirs. La figure paraît peu faite, et l'ensemble, qui appartient à l'école impressionniste, ne manque ni de charme ni d'effet.

BLANCHECOTTE (Ferdinand). — « Souvenir de Villeromain ». Une ferme et un poulailler de chaume, et la maison aux tuiles rouges reflétant dans la mare, avec le ciel bleu. Vérité bien rendue.

BLANCHON (Henri).—« Déclaration de naissance ». Ce bon tableau, pris sur nature, est une émanation du chef de l'école, M. Manet ; mais, comme M. Gervex, M. Blanchon a surpassé le maître, et a tellement cliché l'impression vive et juste, qu'on peut d'ores et déjà affirmer que cette école, dérivant, il est vrai, du premier maître, feu Courbet, prend plus que jamais, à ce même salon, le haut du pavé, et affirme ses droits à la maîtrise, qui sera confirmée derechef dans la grande page de M. Roll. M. l'adjoint ou M. le maire du XIX[e] arrondissement vérifie, sans ses lunettes, le sexe d'un nouveau-né que lui apporte une sage-femme accompagnée d'une bonne. Rien de plus nature que ces scènes quotidiennes se répétant à chaque instant ; ce que va faire un brave serrurier, s'apprêtant aussi à présenter son bébé, que tient une bonne, et qui est enveloppé dans un châle. M. le maire et les deux dames sont le foyer lumineux de cette toile juste, derrière un groupe de témoins ; et le garçon de bureau debout, à la porte d'entrée. Telle est l'économie de cette scène usuelle, pleine d'air et de vérité. Voilà du bon impressionnisme, qui met sa gloire à surprendre purement et simplement les secrets de la nature. Mais, pauvres naïfs usurpateurs que nous sommes, les Hollandais et Flamands, les Espagnols, *and all*, étaient impressionnistes avant nous...

BLAYN (Fernand). — « Le Retour des pêcheurs ». Le vieux loup de mer, heureux de revoir sa famille, tend les bras à son dernier bébé, une fillette qui

marche à peine. La mère, à genoux, préside à cet accueil, tandis que la mère-grand, le râteau sur l'épaule et les mannes sous le bras, contemple la scène. Le groupe se détache sur la plage grise et le ciel bleu. Très bel aspect, d'une grande franchise. — « Sur la grève », les familles des pêcheurs viennent attendre leurs chers parents qui vont revenir de la pêche. La brave mère, qui présente, en l'air, son poupon devant la barque qui apparaît au loin, avertit son brave époux que le trait d'union conjugal est impatient du retour. Les autres expectantes, jeunes femmes assises aux premier et deuxième plans, et les bébés, forment un groupe très pittoresque sur cette plage, où vient mourir la lame argentée. A l'horizon, la mer, d'un vert tendre et clair, rompt d'une ligne droite et pure le ciel argenté de ce beau jour, qui sera une fête pour le foyer des travailleurs de la mer.

BLOCH (Alexandre).— « Le Moulin de Jarcy (Seine-et-Oise » est une bonne étude et un heureux motif rendus dans la pénombre crépusculaire. La roue à aubes du moulin est la note de vigueur, qui contraste avec la note argentée du bouillonnement de l'eau, qu'elle soulève en tournant. Le ciel, les maisons, les terrains et la basse-cour font un tout plein d'harmonie. Bonne facture et pâte solide. Grand avenir.

BOCH (Eug.). — « Prairie en pays wallon ». Très joli et sévère motif que cette prairie, bordée à droite par une chintre de têtards de chênes, dont les ombres s'allongent sur les herbes réchauffées par le soleil de l'après-midi. Beau ciel, et aspect général tendre et clair.

BOCION (Ferdinand). — « Venise » détache ses coupoles de Saint-Marc et sa flèche sur le ciel rose qui se mire dans l'Adriatique, et d'où s'élèvent les

voiles rouges et blanches, ainsi que les cordages et vergues des bricks. Aspect un peu veule, mais clair, et promettant un coloriste.

BOCOURT (Étienne). — « Chemin de la ferme de la Pagerie ». Une allée pleine d'ombre s'enfonce à angle aigu en perspective dans la forêt, dont les chênes robustes montrent leurs troncs vigoureux. Un coin de ciel bleu rit à l'horizon. C'est le seul foyer rayonnant de lumière de cette bonne petite étude. Bravo, mon vieux camarade! Indépendamment du talent de graveur et d'illustrateur, te voici peintre! Bravissimo, et grand courage! *Sic itur ad astra!*

BOGGS (Franck). — « La Place de la Bastille en 1882 ». La colonne de Juillet lance son fût et son génie de la liberté dans la nue d'un ciel argenté. Les maisons brunes sont la note de vigueur de la place, aux tons en demi-lumière reçue du ciel. Splendide aspect dans cette œuvre de maître.

BOISLECOMTE (Edm. de). — « Un Ajusteur », assis et penchant la tête, examine attentivement un brassard damasquiné et ciselé, dont il ajuste les parties, notamment l'épaule. Attention soutenue de ce type d'artiste industriel. Grandes qualités. — Ils sont « Fourbus », et bien fourbus, ce chasseur avec le fusil en gincole, et le griffon grimpant péniblement les marches de l'escalier du castel style Louis XIV. Charmant motif vrai et bien rendu.

BOIT (Édouard). — « En été », il fait bon de s'abriter sous un parapluie de paysagiste. C'est ce que font une mère et sa fille sur une dune verdoyante et accidentée, d'où l'on aperçoit la mer au loin émaillée de voiles blanches, et dont l'horizon est rompu par la cheminée et la fumée d'un steam-boat. Beau ciel bleu, grand aspect placide et riche de coloration.

BOKELMANN (né à Hambourg). — « Le Départ des émigrants », nous donnant la scène déchirante des adieux. Les groupes sont bien composés et bien observés, mais l'extrême fini des détails nuit un peu à l'effet d'ensemble de cette toile, qui a, malgré ce défaut, de réelles qualités.

BOLE (Mlle Jeanne). — Cette « Odette » là n'est point la garde-malade de Charles VI, mais bien un gros et gras bébé dodu, à la figure charmante et aux cheveux en broussailles. Ses grands yeux étonnés vous regardent et scrutent. Elle est fière de son bouquet de lilas, qu'elle presse sur sa chemisette et sa poitrine charnue, appelant, comme sa figure, de gros baisers. Bravo ! à cette artiste distinguée.

BOMPARD (Maurice). — « Un Cul-de-jatte » étendu sur une petite charrette traînée par deux pauvres chiens noirs, exténués de fatigue de traîner un si lourd infirme au type ignoble. Sa petite fille, debout, tend la main. Ce qui fait le plus de mal en cette scène de misère, c'est la condamnation de ces pauvres animaux à river leur existence à un tel fardeau au-dessus de leurs forces. Si la loi Grammont s'applique, cela doit être défendu.

BONDY (Olivier de). — « Paris vu des Buttes-Chaumont » déroule son panorama monumental embrumé, et dont les fonds gris et tendres décrivent une belle ligne sur l'horizon, aux nuages pommelés et argentés. Le géant ou Gargantua est en labeur sans doute, car les vapeurs du cerveau du monde s'élèvent en brume au dessus de la fourmilière. Au premier plan, les buttes en pleine végétation. Grand aspect.

BONHEUR (François-Auguste). — « Paysage et animaux », d'un éclatant aspect et plein des chaleurs et des tons roux de l'automne. La vache blanche de

profil du premier plan, en opposition à la rouge du deuxième, est d'une anatomie et d'une facture hors de pair. Les prairies, l'eau où boivent les ruminantes, la note de vigueur des massifs ombreux, tout cet ensemble est bien compris et rendu.

BONHEUR (Mme Ve René-Germain). — « La Mare de la Picardière ; — environs de Blois, en automne ». Cette mare est la vigueur du tableau. Les lichens et goëmons d'eau douce forment une couche limoneuse sur laquelle navigue un pêcheur tendant ses mannes. Au fond, une forêt aux arbres de premier plan un peu détaillés, et, pour couronnement, un ciel gris argenté avec un sourire d'azur.

BONJEAN (Mlle Antonia-Louise). — Jolie « Nature morte », composée de raisins, pêches et d'une poire devant un compotier et un flacon de bénédictine de Fécamp, de la maison et fabrication des saints fabricants, qui ne dédaignent point le métier de liquoristes. — « Paysage », ou plutôt charmante et fine pochade enlevée au soleil et où chemine une pauvre vieille portant son fagot. Ciel fin, argenté à l'horizon rompu par les fonds vigoureux qui repoussent les champs dorés et les prairies du premier plan. Fin talent.

BONNAT (Léon). — « M. Puvis de Chavannes » est debout portant à droite, s'appuyant de l'index et du pouce droits sur une table de chêne sculpté, le bras gauche ployé et le poing sur la hanche. Le peintre de grand art lève noblement, mais sans affectation, sa tête loyale au large front découvert et à la barbe déjà blanche qui ajoute aux traits purs et francs un air vénérable. Cette belle tête, peinte dans la pâte et en vigoureux parti pris d'ombre et de lumière, est tout simplement, avec la pose et l'ensemble franc et

vigoureux, l'œuvre capitale du Salon. Cette figure expressive vit, tant par le côté réel que par le fond moral qu'elle exprime carrément. Heureux amis que ces peintres qui se rendent justice réciproque! Le maître réaliste et chef d'école a bien compris que son ami Puvis de Chavannes était un des vrais chefs du grand art poétique et idéaliste. Les brises des Géorgiques et de la grande nature de l'*alma parens* sont tellement affirmées dans l'œuvre de l'auteur du « Pauvre Pêcheur », que M. Bonnat n'a pu résister au désir de consacrer la mémoire de son éminent confrère, maître de la fresque et de l'art monumental. Ce désir est accompli, le chef-d'œuvre restera.

BONNAUD (Frédéric). — « Trop tard »! Le pauvre Pierrot arrivant au seuil de sa belle et tenant un énorme bouquet à la main est consterné en voyant à terre un bouquet avec le chapeau et la batte de son heureux rival Arlequin. La lumière éclaire joyeusement la muraille et la porte, sur lesquelles se détache sa piteuse physionomie encadrée dans un grand col blanc. Très bonne toile. — « Poissons ; — étude » de trois rougets entassés auprès de la bouilloire de cuivre rouge qui sera leur tombeau. Ils s'enlèvent en éclat rouge sur le fond sombre. Belle nature morte.

BONNEAU (feu Étienne). — « Offrande à la Madone ». Une jeune fille, petite paysanne en corselette bleue et robe lilas, est venue en pèlerinage à cette chapelle taillée dans le marbre; elle se hisse sur la pointe des pieds et offre des fleurs à la Madone. A gauche, au fond, un ciel clair et argenté brille à travers les oliviers et les lauriers. Superbe toile, qui, loin de pâlir auprès de M. Bouguereau, montre une grande solidité. Pauvre grand peintre! il n'est

plus! Puissent l'hommage sincère et les regrets d'un inconnu consoler son ombre et sa famille désolée !

BONNEFOY (Adrien-Adolphe). — « Mlle M. C. », debout et de face, s'appuie sur un fauteuil bariolé et chamarré d'or ; elle-même, la belle fillette, vouée à la plume bleue, aux rubans, ceinture, gants et bas bleus, enlève sa figure couleur de rose sur une draperie pourpre rouge. Joli portrait tapageur plein d'effet rutilant.

BONNEFOY (Henry). — « L'École buissonnière ». Trois moutons et une chèvre ont trompé la surveillance du berger et s'en donnent à cœur joie dans une prairie en pleine floraison, émaillée de marguerites et de boutons-d'or, et baignée par une eau claire qui forme une baie sur ses bords. Au fond, la nature est luxuriante, les champs sont couverts de moissons mûres, jusqu'à l'horizon très élevé qui ne permet d'entrevoir qu'un petit coin de ciel. Très bon paysage, gras, chaud et enlevé dans la pâte au soleil. — « Le Bœuf et la grenouille » s'avançant à travers roseaux et flèches d'eau. Un bœuf d'une belle taille tourne à gauche sa superbe tête blanche, et d'un revers de langue il essuie son mufle plein de rosée. A ses pieds, et sur une pierre du gué, la grenouille, à peine grosse comme un œuf, l'admire, et la chétive pécore commence à s'enfler. Le superbe ruminant, dont la tête vibre d'éclat dans le paysage, est le foyer de vie et de lumière. Le ciel qui vient se mirer dans l'eau murmurante du gué, et les fleurs, forment un tout harmonieux et éclatant.

BONNEMAISON (Georges). — « Après la pluie ; — vue prise en Normandie ». Un pêcheur au premier plan, et, au deuxième, des marchandes de marée, sur le quai, s'enlèvent, comme les barques et leurs voiles,

sur un ciel blanc aux nuages floconneux. Très belle marine d'un aspect franc et solide. — « La Goule-aux-Fées à Saint-Énogat (Bretagne) » est représentée par une dune de silex noirs accidentés et émiettés en cassures. Un ciel moutonné de flocons blancs, une ligne de mer calme rompue par une voile et une plage ocre jaune, telle est cette petite marine simple et franche d'aspect.

BONVALET-BARILLOT (Mme Léonie). — «Le Camélia rouge et l'azalée blanche», égayés par les roses pâles du premier plan, détonnent vigoureusement par l'éclat du cinabre des camélias, et surtout sur un fond noir. C'est puissant et solide.

BOQUET (J.). — «Vallée du Bastan (H.-P.)». Une eau claire et argentine murmure, en se brisant dans son cours aux méandres sinueux; car, évidemment, la voyageuse au long cours arrive de ces gorges lointaines dont les sommets aigus s'estompent dans la nue. Sur les mamelons du deuxième plan, quelques forêts s'échelonnent, et, dans la vallée, nous ne trouvons que des pâturages maigres, où les bruyères trouvent encore la vie au milieu des éclats de rochers amenés par les courants et les crues. Aspect vrai de plans, nature faible et pâle prise sur le fait.

BORCHARD (Edm.). — «Bob et Diane». Ces grands Danois, celui du premier plan debout et ouvrant la gueule pour nous montrer sa langue rose pliée par un croc, et la fidèle Diane nonchalamment assise, dirigeant ses regards du côté de ceux de son cher époux, ces deux danois, dis-je, forment un joli groupe sur l'escalier de la terrasse du château. Au fond, la prairie, bornée à gauche par le parc, au pied duquel coule la rivière reflétant le ciel argenté. Tableau consciencieux et d'agréable aspect, clair et fin.

BORDEAUX (Mlle Marie-Marg.). — Cette petite «Étude» de marin offre une charmante tête de mousse. Pauvre bébé ! il en verra de rudes aux vergues et mâts, et à la garcette... Quelle jolie tête pour un mousse, et quelle intelligence précoce !

BORDÈRES (Pierre). — «Jeune Fille», s'étant sans doute baignée dans une eau de laque ou de lilas, car elle est d'un aspect violet dans sa pose accroupie, avec bras dissimulé malheureusement sous le bras gauche. Elle se détache sur un fond de satin jaune. Figure qui ne manque pas de dessin, ni de modelé.

BORDES (Ernest). — «Malaguéna de Séville», le poing sur la hanche, et le tambour de basque tombant le long de sa robe de satin rose à cinq volants, a suspendu son fandango. Sa tête de trois quarts et en pleine lumière a toute la morbidesse des Andalouses ; sa bouche entr'ouverte montre de l'ivoire. L'ensemble s'enlève sur un fond de mur blanc, dont la plinthe en carreaux de faïences bleues rappelle l'Orient. Grande chaleur en ces tons locaux, et œuvre puissante d'éclat où détonne le châle rouge.

BORRAS Y MOMPO (Vicente). — «A la bonne orange!» Telle est l'invitation de la bonne grosse fille ou femme, tant les traits sont jeunes et agréables. La corbeille des fruits d'or est à ses pieds. Bonne toile de genre, très délicate.

BOTTOMBEY (R.). — «Maternité». Une pauvre femme de peine serre son cher enfant sur son cœur et regarde un tableau de la Vierge à l'enfant Jésus. La pauvre mère, aux traits amaigris, tourne sa tête de profil du côté de cette divine image, et médite profondément sur les misères de la maternité... Il y a dans ce tableau un sentiment maternel des plus vifs, et M. Bottombey a compris la mission du grand art

qui s'assouplit à toutes les questions sociales. C'est un tableau de grand mérite que cette figure philosophique et religieuse.

BOUCHARD (Louis). — «Rosette», debout et droite comme une Isis dans sa robe moyen-âge à longue gaîne et devant de satin rose. La fillette, coiffée en chérubin, tient un missel et a un air qui participe de l'ange et de la châtelaine. Charmante étude.

BOUCHÉ (Louis). — «Une Mare en hiver», et jolie, bien posée dans son lit en forme de cuvette, surtout bien gardée par des aulnes sévères. Au fond, à droite, un hameau s'élevant sur des forêts bleuâtres. Au premier plan, prairie caillouteuse; mais la mare est le sourire lumineux de cette assez bonne toile au franc aspect. — «La Ruelle aux ânes» est un motif des plus pittoresques, largement empâté et mettant en relief la rangée des baudets qui vont prendre leur repos. Le ciel gris descendant à pic sur le village à l'horizon, entre les murs gris et verdâtres des maisons, est la note d'argent ou foyer de ce bon tableau.

BOUCHER (Alfred-Jean). — «Une Matinée dans la Vallée-Verte» voit venir paître les couples de chevreuils, friands des genêts et fleurettes jaunes qui émaillent les bruyères. Pendant que sa chère femelle broute avec grâce, le mâle guette et écoute, et l'horizon qui se dore des lueurs roses du soleil levant promet une chaude journée. Délicieux motif plein de charme et de rêverie.

BOUCHER (Gaston). — Cette assiette de «Pêches», dont une coupée et montrant ses chairs mûres, s'enlève avec les pinces à sucre sur le verre de vin rouge sucré et sur la bouilloire d'argent repoussé auprès du carafon. Avenir.

BOUCHERVILLE (Adrien de). — «Opulence et

Misère ». Ce diptyque manque d'ampleur, car le contraste est trop serré, trop étouffé. L'Opulence, n'étant point assez riche d'espace, ne peut nous étaler tous ses trésors. Elle est personnifiée par une jeune femme voluptueusement couchée sur des édredons de soie rose sur ottomane soie or. Quant à la Misère, la pauvre fille, appuyée sur sa vieille mère, ne manque certainement pas plus qu'elle d'une expression de souffrance ; mais les deux notes manquent d'accrochement, malgré leurs qualités relatives. — « Farniente » d'une belle fillette, poitrine avec un sein nu au vent, et l'autre voilé d'un corsage violet. Sa tête, lubrique et couronnée de sequins, médite. Quoi ? Les lèvres lippues de la Juive donnent la réponse. Esquisse éclatante enlevée à la diable.

BOUCHET (Aug.). — « Route au mont des Oliviers ; — province de Constantine ». Cette route claire, où chemine un Arabe sur son chameau, s'enfonce sous des rochers gigantesques qui s'ouvrent comme des tunnels. Le mamelon géant du premier plan, à droite, est la note violente qui, avec le dromadaire et l'orifice du tunnel de la nature, donne à la route blanche et au ciel bleu lourd et chaud un contraste par trop violent. Malgré cela, il y a un effet vigoureux dans cet aspect antibanal.

BOUCHET (Louis). — « Mme Hébert », la main gauche sur le corsage de sa robe de velours grenat, et la droite sur une table auprès d'une potiche, est assise de profil et regarde de trois quarts. Son type est sévère et masculin. Serait-ce Mme Hébert, femme du peintre poète ? Qualités en cette œuvre.

BOUCHOR (Joseph). — « La Rentrée du troupeau, le soir », est d'un calme et d'un effet pleins de poésie. Le ciel, encore lourd des chaleurs du jour, est cendré

à l'horizon et réchauffé au zénith. Les fonds sont dans l'ombre, et les deux côtés de la colline commencent à se rembrunir. Au détour du chemin creux, arrive le pâtre en tête de son troupeau. La note crépusculaire est sentie et rendue avec poésie. — « L'Arrivée au port ». Au premier plan, un vieux pêcheur sur le quai, et, au fond, à gauche, les moulières arrivant le rateau sur l'épaule ; une barque entre au port, faisant voile sur les flots argentés. Franc aspect en cette petite marine.

BOUDIER (Édouard). — « Une Vieille Route dans la Cornouaille » et qui s'enfonce du premier plan jusqu'à l'horizon en perspective d'angle aigu, dont les deux côtés sont bordés de pâturages et de taillis aux frondaisons épaisses et sombres se découpant sur un ciel aux nuages d'argent et azur clair. Effet puissant de vibration.

BOUDIN (Eug.). — « Sur la Meuse ; — environs de Rotterdam ». Très belle marine à l'aspect gris-perle résultant de l'effet des nuages se mirant dans la Meuse, où l'on voit aux premiers plans quelques chasse-marée, et, au fond, deux goëlettes et un brick s'enlevant sur l'horizon très bas.

BOUDOT (Léon). — « Un Val en Franche-Comté ». Vaste solitude remplie de charme poétique : prairie luxuriante baignée par un frais ruisseau, où une bergère garde ses vaches, non loin d'une petite cascade murmurante ; puis, au fond de la prairie, des massifs d'arbres poussant au pied des rochers gris et sur leurs têtes. Au fond, à droite, d'immenses coteaux boisés continuent la ligne du fond, rompue par quatre peupliers déchirant le beau ciel clair. Cet effet et cet aspect sont splendides.

BOUFFAY (Mlle Caroline). — « Fleurs de Provence ».

Bouquet de fleurs jaunes et bleues champêtres, relevées par l'éclat de pavots, ou roses de Noël. Ce bouquet, au premier plan, masque le pot de grès vert qui en contient un autre des mêmes fleurs jaunes. Avenir.

BOUGOURD (Aug.). — « Le Fond du parc » est une solitude impénétrable où les frondaisons tendres se marient avec une grâce lascive et molle qui est motivée par le désir et la coquetterie de plaire à la source pure où aiment à se mirer les branches. Délicat et tendre motif où la poésie vous saisit et vous fait rêver. — « Une Carrière à chaux » offre trois mamelons aux belles lignes et surtout aux riches couleurs de silex marmoréen. Les tons, roses et roux, sont délicats. La nature a trouvé le moyen de les couronner de végétation. Heureux motif bien rendu et nullement banal.

BOUGUEREAU (William-Ad.). — « Le Crépuscule » est la note néo-grecque tendre et des plus poétiques de ce savant enfant de La Rochelle. Sachons gré à cet idéaliste de conserver la plus pure tradition du vrai beau, du καλὸς de Platon et de Phidias, qui n'excluait pas l'érudition et le fouillé de la forme et du modelé dans tous les mystérieux charmes de la grâce féminine. Loin d'être éclectique, et encore moins exclusive, si notre poétique de l'art ou plutôt notre foi esthétique admet dans leurs plus audacieuses tendances toutes les visées et innovations des chercheurs, nous n'en revenons pas moins toujours aux principes absolus et nécessaires qui sont les bases du grand art. Or, répétons-le : Merci à M. Bouguereau de nous ramener à la source pure de l'art et de la Muse. Oui, en vérité, cette suave jeune fille, enveloppée, comme l'iris, dans les plis et volutes de sa corolle azur foncé, vole bien, en posant sur sa main sa tête comme une

colombe endormie; elle passe au-dessus des flots transparents, où reflète son pied délicat, et, tout en volant, elle répand la brume azurée qui s'épanche de sa corolle. L'arc d'argent de Phébé annonce que la nuit est proche, et, devant ce symbole de la femme idéale et pure, on rêve, on sent vibrer en soi les mélodies de la splendeur du beau. — « Frère et Sœur ». Quel poète paysagiste que ce peintre d'histoire ! Comme le joli groupe de cette sœur un peu sérieuse, caressant son petit frère avec des feuilles, est une idylle digne d'Ovide et de Virgile ! C'est le sublime de la grâce, mais nous voudrions une expression plus riante à la jolie joueuse avec son fraternel joujou. C'est étourdissant.

BOUILLON (Léon). — Cette « Chevrière du Jura », fillette vêtue d'un costume bariolé, tire fortement sa chèvre indiscrète qui enfreint la défense. Cette stridente verdure de végétation, les dunes noires du fond s'enlevant avec violence sur le ciel bleu, tout cet aspect fait mal à la vue, et M. Bouillon doit étudier la rupture des tons. Il a assez de talent pour modifier et calmer la violence de sa palette.

BOULANGER (Gustave). — « Flabellifer : esclave portant l'éventail ». Comme elle porte bien à droite, le poing gauche appuyé sur la hanche, et la main droite tombante, tenant l'éventail aux yeux d'Argus. Quelle jolie et originale coiffure cachant presque les yeux de la jolie brune agaçante, aux airs de jeune garçon ! car la belle fille a l'air tant soit peu masculin. Son épaule droite et son col antique défient le modelé de la nature. Comme le crêpe noir laisse entrevoir une gorge délicate ! Et quel costume sévère que cette draperie d'or accompagnant la tunique brune ! Excellente étude et que je constate neuve de

manière pour ce maître archaïque! Bravo, mon vieux camarade! on fait des progrès à tout âge!

BOULIAN (Mlle Aline). — Ce «Profil de jeune fille» rappelle le dessin et le modelé de Flandrin. Lumière et consciencieuse étude fort estimable. — «Mlle M. B.» est peinte de face sur une petite toile de 2, et paraît bien dessinée à cette élévation dangereuse.

BOUQUET (Michel). — «Ile de Capri, un matin de février». Le ciel azur vient tracer ses lignes droites le long des villas, blanches comme les casbahs d'Afrique, et d'architecture moresque. Jolis terrains égayés par une marchande portant une manne d'oranges sur la tête. Aspect fin et tendre.

BOURGAIN (Gustave). — «A bord d'une barque de pêche». Adossé au grand mât, et assis, le patron de barque, de profil, cligne de l'œil avec un malin sourire, en taillant son morceau de pain. Le mousse, le vieux cuisinier et celui qui tient le gouvernail conversent. Grandes qualités en cette toile, et belle marine où les figures dominent.

BOURGEOIS (Eug.) — «Le Petit Pont des Gravoteaux» traversant un ruisseau dans une prairie verdoyante et ombragée de massifs d'arbres. Les tons, chauds et vigoureux, tranchent sur un ciel bleu clair couvert de nuages gris et argentés. Bon effet d'ensemble dans ce joli paysage.

BOURGEOIS (Urbain). — «Mlle Jeanne B.», debout et portant à gauche, est accoudée sur une table de velours grenat. La figure, aux grands traits sérieux, est de face et largement peinte, comme les bras nus. Effet général compris; avenir de portraitiste.

BOURGEOT (Jean). — «Bourriche de pensées» dont le foyer lumineux vibre à gauche, à la tête de la bour-

riche, et contraste avec l'extrémité un peu noire. Facture large et qualités.

BOURGES (Mlle Léonide). — « Les Bords de l'Oise en décembre » sont poétisés en ce moment par la présence de deux fillettes transies de froid. La première puise de l'eau dans un seau; la seconde souffle dans ses doigts. Le ciel est chargé de neige! Pauvres petites! la bataille de la vie est déjà rude, mais elles finiront par la gagner avec le travail! Aspect très vrai et grandes qualités. — « Le Fagot ». Par un effet de neige et un ciel noir qui en promet une nouvelle chute, une pauvre jeune paysanne, courbée sous le poids de son lourd fagot, chemine dans la neige, en regagnant la chaumière où sa vieille mère a froid. Très bonne petite toile émouvante, largement peinte et rappelant la voie d'Antigna. Mlle Bourges percera.

BOURGOGNE (Pierre). — « Retour du jardin », et des plus fleuris: roses et pivoines, avec pêches et brugnons au premier plan, auprès des râteau, pelle-bêche, arrosoir. Le bouquet monte en pyramide, jusqu'à la corbeille de cerises posée sur la table auprès d'un nid de pinsons. Éclat, fraîcheur et grand goût.

BOURGONNIER (Claude). — « Le Réveil du bébé » est accueilli par le doux baiser maternel de cette jeune mère de profil et assise auprès du berceau de son cher trésor. Exécution large.

BOUTIBONNE (Charles). — « Mlle L. du S. » en amazone, au corsage de velours bleu foncé au-dessus d'une tunique rose, est coiffée d'un large-bord de velours violet foncé. Elle est peinte en pleine lumière de trois quarts. Son sourire a du charme; elle marche, et de la droite tient une cravache, tandis que de la gauche

elle relève sa tunique. L'ensemble se détache sur un rideau de velours vert. Qualités.

BOUTIGNY (Paul-Ém.). — « Épisode du combat de Bapaume en 1870; — armée du Nord ». Au premier plan, quelques cadavres prussiens gisent dans des poses vraies, tandis que deux nouveaux envahisseurs tombent blessés mortellement; au fond, la fusillade crépite, et la tuerie à l'arme blanche et à coups de crosses devient féroce. Et pourtant, un beau ciel éclaire cette scène sauvage de deux peuples, dont la fraternité doit être l'objectif incessant. Très belle toile militaire pleine de poudre et de carnage à la de Neuville.

BOUSSENOT (Fernand). — « Mme G. » est dans les privilégiées, comme son peintre. Donner le n° 2 à un pareil croquis, de deux heures à peine! qu'on nie ensuite l'influence des Carolus Duran et consorts qui se livrent au péché mignon du favoritisme!... Et les malheureux proscrits votent pour de pareils juges!... Oh! suffrage universel des artistes libres, que de mystifications vous recélez en vos flancs de coteries d'habiles! A quand donc un jury mixte, et des salons-concours dans les douze genres, avec jurés élus par les artistes des mêmes genres? Jusque-là, éternelle douane de proscripteurs triant leurs électeurs et amis sur le volet...

BOYENVAL (Victor). — « Mlle D. », debout et de trois quarts, a l'air pudique et modeste d'une personne du meilleur monde. Ses jolis traits fins et délicats, ses mains gantées haut, sa robe rose ornée de dentelles délicates, tout l'ensemble, en un mot, exhale un parfum de bonne compagnie qui fait autant d'honneur au modèle qu'au peintre.

BOZE (Honoré). — « Portrait d'homme » de trois

quarts, avec parti pris d'ombre et de lumière. Belle tête d'homme à barbe, coiffée d'une calotte rouge. Qualités en ce bon buste. — « Portrait de femme », brune, sévère, coiffée d'une résille ou draperie noire, avec corsage de même couleur sur fond sombre, ce qui ne contribue pas peu à rendre ce buste sévère. Maëstria de coloriste.

BRAIL (Jean). — «Les Réservistes» ont recours au frater de leur régiment; voyez-les se faisant tondre et raser dans la cour de la caserne! Tableau timide pour un peintre de guerriers! Mais baste! on a beau faire, le chauvinisme a fait son temps.

BRAMTOT (Alfred). — «Le Supplice d'Ixion». Il est attaché sur sa roue et pousse des hurlements bien motivés, d'abord par le câble qui attache et ensanglante son torse, et ensuite par l'imminente morsure du hideux reptile dont l'œil fascinateur et la gueule venimeuse dardent et visent la place à attaquer. Cette figure, de vigoureux mouvement et de grand jet, solidement modelée aux pectoraux et aux droits, pourrait être plus tourmentée à la musculature des bras et des jambes, effet naturel de cette pose violente et des souffrances d'un tel martyre; car les pieds cloués sur cette roue blindée donnent à supposer que les muscles doivent être horriblement tendus et palpitants. Ribéra et, de nos jours, le réaliste et fouilleur Bonnat n'eussent pas manqué d'accentuer ce drame, qui néanmoins, félicitons-en l'auteur, est une page de grand art occupant un rang élevé dans ce riche et varié Salon. — « M. L. B.», à cheval sur sa chaise et les bras croisés, siflote et lève sa tête aux cheveux roux. En cette pose, le crâne s'aplatit et se déprime. Ensemble clair et fin, dans le genre de la nouvelle école impressionniste.

BRANDT (Joseph). — « Marché aux chevaux à Balta (Podolie) ». A gauche, au premier plan, des tentes abritant de riches harnais et ustensiles hippiques et de carrosserie ; à droite, un brosseur d'Hetman tenant trois chevaux en laisse. Il est richement équipé et vêtu d'un dolman. Il examine en curieux le riche marché où se groupent et se mêlent en tumulte les chevaux, dont le tibicen polonais n'apaise pas avec les accords de sa flûte les ruades et les fureurs hennissantes. Ce tibicen est adossé à une tente recouverte de chaume sous laquelle sont les marchands, et qui est honorée d'une haute pique en trophée s'élevant en paratonnerre dans le ciel azur que zèbrent aussi les ailes des moulins à vent. Superbe tableau, plein de coloration et d'épisodes pittoresques enlevés en notes diamantées.

BRANDT (Pierre). — « Fin d'hiver ; — bords de la Seine ». Petit motif de soleil se couchant dans un vaste hémicycle de la Seine qui reflète les nuages empourprés. Aspect franc et étude directe réussie.

BRAZIER (Auguste-Amand). — « Réveillonnons ! » Conseil gastronomique bien donné et engageant à suivre, car cette fine et lumineuse dinde offre bien des attractions. Toutefois, signalons au peintre un oubli grave : *les truffes émaillant les pectoraux de la bête.* Oh ! alors, l'invitation serait irrésistible. A défaut des tubercules aromatiques du Périgord, il est vrai que voici de beaux marrons de Lyon, à droite ; à gauche, des boudins en spirale et pyramide, puis, derrière, la fine salade à betteraves et la cloyère d'huîtres. Allons, allons, monsieur Brazier, vous connaissez les bons menus et savez les arranger avec goût et talent !

BRETHEAU (Félix). — « La Cheminée du père

Seron, à Barbizon ». Ce clapotement de tons enfumés, sans formes précises, peut faire soupçonner une grande vétusté et un semblant d'architecture renaissance; mais ce vague et cette absence de dessin ne peuvent édifier sur ce vestige peut-être important; de la précision et un foyer de lumière seraient encore possibles.

BRÉLY (Auguste de la). — « Mon fils ». Votre fils, monsieur, est bien campé, et dans un sentiment à la Vélasquez. Le petit bonhomme, coiffé d'un large-bord, prend des airs importants, et se cambre en avant, en tenant sa canne derrière le dos et en vous regardant avec aplomb. Très bon portrait qui soufflette la banalité.

BRÉMOND (Louis-Jean). — « Une Lande dans le Staffordshire (Angleterre) ». Motif sévère dans sa simplicité de lignes. Cette lande, couverte de bruyères au premier plan, est sillonnée d'un sentier où chemine une femme portant un fagot et suivie de son enfant. Elle va rejoindre cette bergère qui, sur la crête du coteau, s'enlève avec ses moutons sur l'horizon argenté du ciel. — « Le Bac » arrive dans le lointain, traversant le fleuve doré des feux du soleil couchant. Debout sur la rive et se détachant en vigueur, une paysanne hèle du rivage le nautonier qui devra la faire passer à l'autre rive. Très fin effet de crépuscule rendu avec éclat et vibration.

BRESLAU (Mlle Louise). — « Pêcheuse guettant la marée; — baie du Mont-Saint-Michel ». Couchée de côté et accoudée sur le versant des dunes, cette plantureuse fille jette au loin un regard attentif. Pleine de sauvagerie et de caractère comme sa dune sauvage, elle offre une note des plus vigoureuses au milieu de cette nature solitaire. Type vrai, largement rendu, que

cette belle pêcheuse prise sur le fait. Très bon tableau. — « Portrait de jeune homme » de trois quarts. Tête chevelue baissée et souriante, finement peinte en lumière. Ce jeune homme cesse de fumer sa cigarette, est assez bien peint, et nullement banal.

BREST (Fabius). — « Barques turques sur le Bosphore », jetant par les voiles blanches et or un vif éclat sur le beau ciel d'azur tendre et cette mer d'un joli vert. Qualités, genre Ziem en cette bonne marine.

BRETÉGNIER (Georges). — « Henri II d'Angleterre faisant amende honorable au tombeau de Thomas Becket ». L'hommage pieux de ce roi est des plus touchants. Voyez-le, accroupi, nu et profondément atterré au pied du tombeau du martyr : quelle contrition, quelle douleur vraie et sentie ! Quelle vérité et quelle puissance dramatique dans cette composition rendue de main de maître ! L'architecture romane, les cintres et chapiteaux des colonnes, puis le tombeau, d'un roman sévère, avec la pourpre royale aux arabesques d'or, contrastant avec l'humilité du souverain. Voici un effet de grand art voulu et trouvé par un maître. — « Mme veuve J.-B. » est assise de face dans son voltaire. Elle croise ses mains et regarde son peintre. Qualités en cette figurine étudiée et genre Flandrin et Gérôme.

BRETON (Émile-Adélard). — « Un Soir d'été » offre, une fois de plus, toutes les qualités de ce talent souple et large. Cette lune et ces nuages d'argent ayant de la peine à refléter dans cette fontaine sombre et mystérieuse qu'a choisie une femme prudente, cette frondaison presque imperceptible par l'effet d'ombre, tout cela est puissant et fait rêver, tant l'artiste vous communique son souffle poétique. — « Le Soir

d'hiver » offre un chaud contraste par le coucher du soleil flamboyant qui embrase l'horizon et jette des tons chauds sur les chênes et les terrains couverts de frimas. Cet aspect tendre et délicat vous saisit et transporte, tant cette nature est belle et majestueuse !

BRETON (Jules-Adolphe). — « Le Soir dans les hameaux du Finistère ». Réalisme plein de poésie locale et de rêverie mystique que ce superbe groupe de trois vieilles Bretonnes filant comme les Parques antiques et interpellant cette jeune fille au profil superbe, laquelle a pour contraste, au deuxième plan, ces deux vieilles courbées et endormies dans la misère et le néant, le tout contrastant avec le joli couple du troisième plan à gauche du jeune porcher courtisant sa bergère. Un quartier de lune éclaire cette pastorale se déroulant au pied de la cabane des ancêtres, car il y a longtemps qu'elles sont condamnées au sort fatal qui leur répond toujours : *Amen !* Halte-là ! monsieur Breton : les paysans n'ont plus le droit d'invoquer cette rengaîne, pas plus que les maçons et les charpentiers; car les habiles Bretons, Vendéens, Poitevins, et tous les paysans de notre jeune République, courent à la conquête de la terre et du capital ! C'est égal, voilà, comme toujours, un réalisme idéalisé. — Le « Portrait de votre nièce » vous fait grand honneur, monsieur et heureux oncle. Qu'elle est suave et intelligente, cette belle enfant sérieuse et méditative ! Quel regard profond s'échappe de ces yeux azur, quelle suavité dans cette bouche enfantine ! Mais plus on étudie la ravissante enfant dans ce bain d'air ambiant d'un printemps délicat comme son âge, plus on est ému de la précocité intellectuelle de ce beau type de future grande artiste, déjà coiffée avec une grâce

peu commune, et posée avec la simplicité et la modestie de la femme qui médite. Quel chef-d'œuvre intime! quelle brise d'amour paternel ou avonculaire! Heureux oncle inspiré !

BRIDGMAN (F.). — « La Plantation du colza; — Normandie ». Trois vigoureux chevaux labourent la terre, tandis que les Normandes plantent le colza dans les sillons. La colline au bas de laquelle se fait cette plantation descend en pente, et à l'horizon apparaissent les collines normandes. Un ciel argenté couronne ce mamelon, au sommet duquel, dans le lointain, paraît un autre laboureur en plein travail. Grandes qualités. — « Dame romaine » assise de face, et tournant sa tête souriante à gauche en penchant la poitrine. Le costume bariolé, les voiles ou gazes blondes flottant sur les épaules, elle se croise les mains et repose son fuseau auprès de son rouet entouré de laine blanche. Peinture large, tapageuse, d'un grand tempérament plein de vibration.

BRIELMAN (Jacques). — « Un Soir dans les Cévennes » projette les feux de son ciel couchant dans une eau dormante emprisonnée entre des rochers et une petite plage caillouteuse. Le commencement de forêt qui se rembrunit sert de repoussoir à ce ciel couchant; les dunes du deuxième plan et les fonds lointains sont imprégnés et voilés de la brume ou de l'air tiède des feux du jour. L'aspect général de ce bon tableau vous saisit et vous capte par la puissance de sa vérité.

BRILLOUIN (Louis). — « Dans les bois de la Bourboule; — souvenir de l'Auvergne ». Paysage gras et rutilant de pâte vraie et colorée, genre Diaz; les terrains, les pâturages et la forêt, aux frondaisons justes, à travers lesquelles rit un coin de ciel, tout

cela est d'un excellent maître.— « Le Soir en plaine ; — souvenir de la Saintonge ». Motif vigoureux de chaud crépuscule, où les nuages tapageurs semblent vouloir empêcher le soleil de se coucher. La nature est déjà rembrunie, et a toutes les qualités d'exécution familières à ce grand maître, au talent souple et varié.

BRION (Léon). — « L'Orpheline » est dans une méditation douloureuse et en proie aux regrets ; assise sur sa chaise de paille, elle penche sur l'épaule sa tête mélancolique, éclairée par le jour de souffrance de la mansarde. Intérieur pur, honnête et modeste. Tableau méritant l'estime et les encouragements du public. — « Le Presbytère ». Le mur blanc de la modeste maison, dont on voit la petite porte brune, forme le fond. Au premier plan, le sol couvert en partie de verdure et de quelques pots de fleurs. Tel est ce simple motif, dont M. Brion nous donne une bonne petite étude qui n'est pas sans mérite.

BRISPOT (Henri). — « La Grève des forgerons » se dénoue par un meurtre, où le triste et repentant vainqueur, voyant sa victime étendue à ses pieds, est pris de remords, et se condamne lui-même à mort en présence de ses nombreux confrères d'atelier. La scène dramatique est éclairée par une lampe à abat-jour, dont la lumière tombe d'aplomb sur les flots de têtes d'ouvriers, et notamment sur le lamentable héros qui, le torse nu, porte la main à son front et pleure amèrement son crime. Ah ! monsieur Coppée, vous devez être content ! — « M. de la C. », assis dans un fauteuil, fume un cigare en se chauffant les pieds à la cheminée de son atelier, où est accrochée une véritable galerie de tableaux. Si M. de la C. n'est point lui-même artiste, assurément il est col-

lectionneur ; car les cartons de dessins, les statuettes et autres objets d'art le prouvent suffisamment. Il tourne sa tête de trois quarts, et nous montre sa figure à la fois intelligente et bonne. Charmant portrait peint dans un bel intérieur.

BRISSOT DE WARVILLE (F.). — « Moutons au pré » broutant de larges gramens auprès d'un arbre solidement protégé par une cage de bois; chose nécessaire, car le reste du troupeau, qui s'éloigne à angle aigu au deuxième plan, se plaît à ronger les autres défenses. Aspect large et des plus vigoureux.

BROCOS (Modesto).— « Votre Portrait », monsieur, est loin de manquer d'aplomb et de transparence : de loin, il rappelle un peu celui d'Eug. Delacroix. Un faux air, dit-on trivialement ; là, c'est le terme propre, malgré les qualités de l'œuvre, jetée et bien peinte. Avenir.

BROMLEY (Franck). — « Bords de la Tamise ». Petite étude directe, nous montrant le fleuve coulant auprès d'une prairie verte.

BROT (Édouard). — « Côtes de Bretagne ». Plage claire, accidentée de rocs sombres, et couronnée d'un ciel fin aux flocons d'argent. Jolie marine peinte en tons clairs et rompus.

BROUNZOS (Antoine). — « M. K. Z. » est un jeune mousse debout et de face, la main gauche appuyée sur une table et le bras droit pendant. Petite figure pâle et flou grassement peinte. Qualités et avenir.

BROUILLET (Pierre-André).— « Le 5 octobre 1789 ; — les femmes de Paris allant demander du pain à Versailles », sous la conduite de l'huissier Maillard, qui, le tricorne en l'air et l'épée nue tendue vers Versailles, ouvre la marche en criant. La foule s'ébranle en poussant des hurlements et des menaces,

agitant des piques et des poignards. On y remarque l'éternel gamin de Paris, pâle et hâve, vociférant : du pain ! comme la devise du guidon blanc, qui est auprès du drapeau rouge de Théroigne de Méricourt. Au deuxième plan, un gamin tient une caisse crevée, et à l'horizon, au fond, comme heureux contraste, le laboureur paisible arrête son cheval et médite sur ce terrible voyage. Certes, à l'instar de M. Flameng, on ne peut refuser un vif éclat à ce drame ; mais, hélas ! on regrette la monotonie et l'unité de tons des figures peintes dans le même éclat vif de coloration uniforme. Mais M. Brouillet est jeune, il étudiera Véronèse, et trouvera l'harmonie dans les contrastes des tonalités. Il possède déjà l'air ambiant à grandes doses, comme l'indique l'aération de son paysage ; il ne peut donc manquer de couronner l'œuvre par la synthèse du foyer et du parti pris. Il y a un brillant avenir dans cette œuvre, plus personnelle que celle de *la Violation du tombeau d'Urgel*. — « Mme E. F. ». Qualités en ce portrait non banal.

BROUSSE (Léon). — « M. S. », assis, accoudé sur son fauteuil, interrompt sa lecture et lève sa tête vénérable, ouvre la bouche et, du regard, semble interroger. Facies fouillé d'étude et d'une expression des plus sincères.

BROUTELLES (Théodore de). — « Naufrage du *Zoé-Alexandre* de Dieppe pendant la tempête du 14 octobre 1881 ». Le ciel est noir à gauche, les nuages sont chargés d'électricité. Les vagues furieuses se soulèvent avec rage et font tournoyer le pauvre *Zoé-Alexandre*, qui est tout près de sombrer. Très puissante et savante marine d'un aspect des plus dramatiques.

BROZIK (Vacslav). — « L'Empereur Rodolphe II

chez son alchimiste ». Il est assis, l'air grave et observateur, examinant le produit chimique que son alchimiste vient d'extraire avec les pinces de sa cornue en fusion. La reine, en belle robe de velours azur, et de profil comme l'auguste époux, ne prête pas une moindre attention curieuse et soutenue. Un chambellan rouge et de dos, la rapière au côté, s'incline avec obséquiosité et s'occupe plutôt d'étiquette que de science; il est, du reste, surveillé par un dignitaire officiel supercoquentieux visant à l'effet irréprochable. Le prévôt, et un moine au même plan, ont l'air de prêter des regards plus curieux que savants et de vouloir prendre en défaut l'alchimiste. Celui-ci, entouré des instruments de son laboratoire, est superbe auprès de son fourneau allumé. Honneur à l'école hongroise qui, elle, soutient l'honneur de la vraie tradition de l'effet du caractère et de la vraie peinture. — « Le Chanteur de ballades », s'accompagnant de sa mandoline, a une pose et un chant inspiré. Il étend le bras vers le couple seigneurial assis sous un dais à baldaquin, sorte de trône flanqué du clergé au premier plan, à gauche et à droite. On voit, en avant de la scène, un vieux personnage important, assis et la main appuyée sur le pommeau de son glaive; son costume d'or, couvert d'un manteau de pourpre, indique, avec le glaive, le ministre de la justice. Au fond, les bourgeois notables complètent l'auditoire. Le foyer lumineux se concentre sur les nobles amphitryons et sur le trouvère. Ce palais royal ou ducal est d'une somptueuse architecture; tous les personnages y sont bien à leurs plans. C'est de la savante et bonne peinture que les impressionnistes devraient consulter souvent.

BRUCK-LAJOS (Louis). — « Une Mairie de village

en Hongrie », où le maire et l'adjoint ont à répondre à de nombreux visiteurs. Au premier plan, une mère, accompagnée de sa fille, attend son tour, car un individu, debout et de profil, déchiffre un certificat au moyen d'une loupe. A gauche, un médecin des pauvres, sans doute, est assis de dos et examine de pauvres enfants accompagnés de leur mère. Intérieur sombre, mais bien étudié. M. Bruck-Lajos est de la bonne école Muncaksy. Les groupes, bien agencés, ont un puissant relief par les blancs bien compris et rendus.

BRUN (Alexandre).— « La Hottière d'Yport » est de profil et porte sur le dos une manne chargée de marée. Elle piétine dans la neige et s'enlève en vigueur sur le fond du quai, où grouillent les pêcheurs. Du soleil et des qualités. — « La Prise de Sfax ; — 16 juillet 1881 ». Certes, nos braves marins peuvent, mieux que personne, constater la vérité et le ton local de cette éclatante lumière du ciel de Tunisie. C'est tellement vibrant de soleil argenté et poudreux, qu'on se demande si M. Brun n'a point forcé la note ; car les chapeaux des marins, comme leurs pantalons blancs, le disputent en crudité au bleu et au blanc de zinc de cette mer qui crie, avec tout l'aspect de ce tableau tapageur. Du reste, cette composition est d'une verve à la de Neuville. Les marins s'élancent à l'assaut dans des tourbillons de flammes et de fumée, tandis qu'au premier plan le capitaine, debout sur une barque de nouveaux assaillants, indique du doigt une nouvelle brèche à enlever. En somme, malgré sa crudité un peu emporte-pièce, cette œuvre est d'une furia magistrale.

BRUN (Ch.) — « Marchand d'oranges ; — souvenir de Constantine ». Accroupi, ramassé sur lui-même,

un gamin de Constantine, coiffé d'un turban jaune, tient son menton dans sa main et regarde devant lui si les clients ne vont pas venir lui acheter ses oranges ou cerises dans ce panier. Cette petite figure, dans une pénombre claire, s'enlève en vigueur sur des colonnes grises ; mais ce qui fait son charme, c'est le côté élégiaque.

BRUN (Raoul). — « La Tempête » s'annonce par la fureur de quelques lames venant se briser contre des rochers noirs au milieu de la mer. Le ciel est sombre, et les vagues roulent avec rage. Qualités sérieuses en cette petite marine.—« Côte de Bretagne », d'un bel aspect sévère. La vague vient se briser, furieuse, contre les anfractuosités de rochers noirs et tristes. Leur ligne abrupte descend et surplombe sur l'Océan, dont la ligne d'horizon se confond avec le ciel gris. L'écume blanche des lames qui se brisent est le foyer lumineux.

BRUNCLAIR (Eugène).—« Les Échecs ;—panneau décoratif ». Jeune homme au costume antique,tenant le jeu, etjeune fille debout auprès de lui et méditant le coup qu'elle va jouer. Groupe bien composé,auquel on pourrait reprocher des draperies un peu lourdes.

BRUNEAU (Charles). — « Mme E. », assise et croisant les mains, dont une gantée, incline sa tête peinte en pleine lumière et qui doit être ressemblante. Buste assez étudié,avec son corsage de velours bleu.

BRUNERI (François).—Cette « Vue du grand canal à Venise » est on ne peut plus restreinte, car le canal se borne à baigner les murs de deux maisons qui s'y mirent complaisamment. Une périssoire rompt la glace de cette flaque d'eau. Fragment d'étude réussie.

BRUNET (Jean). — « Portrait de M. Trân Nguyen-Hanh ». Ce Japonais, assis de trois quarts sur sa chaise

ou fauteuil de roseaux, a la figure de face en pleine lumière et qui doit satisfaire les compétents en ethnographie : les yeux chinois, les lèvres épaisses et son sourire rusé sont saisis sur nature. Le costume et l'effet général sont rendus, et le mérite de l'œuvre est dans la tête cherchée et trouvée. Allons, nous aurons des peintres en notre cher Poitou natal. — « Après le bain ». Ce modèle dort dans son fauteuil, et sans doute dans l'abus d'une réfection accusée par une table chargée. C'est sans doute l'état d'ébriété de cette figurine qui l'a condamnée à cette élévation injurieuse qui empêche de la juger.

BRUNET-HOUART (P.) — « Avant la représentation ». Un ours muselé et traînant sa corde lève sa patte et a l'air de vouloir jouer avec un bouledogue gravement assis et paraissant décliner l'invitation. Du reste, ses confrères, également au repos, ne perdent point de vue le captif en promenade, tandis que le maître de la ménagerie détache un autre ours attaché à la voiture roulante. Les velums du cirque laissent voir un angle obtus de ciel bleu, et les rayons de soleil tombant derrière la toile qui cache les bêtes montrent la foire aux chevaux qui grouille au loin. Ce tableau original affirme, pour la dixième fois, la note personnelle de notre compatriote de grand talent. — « La Rupture de ban » de l'autre ours escorté de deux dogues est la même note encore plus accentuée, et qui, dans sa vigueur, rend un vrai service à M. Bastien-Lepage, qui, à son tour, rehausse par son tendre éclat la puissance a notre compatriote. A quand la médaille de ce vaillant ?

BUCHSER (François). — « Le Barde du Soudan » a un costume des plus pittoresques et d'un rare caractère. Encapuchonné d'un burnous blanc, qui fait des

accrocs de lumière aux bras et à l'épaule, parce qu'il est recouvert d'une tunique grise flottante, ce barde noir, dont le soleil s'amuse à blanchir le nez de reflets, ainsi que les lèvres et les dents d'ivoire, s'en va chantant sur le terrain brûlant de son pays de feu. Ce tableau, esquissé, agrandi, pourrait rivaliser avec les Clairin et ne serait pas déplacé à côté d'un Régnault, car Buchser est un coloriste fin, transparent, diamanté. — « Sock Barrah, marché arabe », qui est inondé des crudités d'un ciel indigo pur, et où les têtes noires grouillent et nous blessent la vue comme les reflets trop vifs de contraste. Un tel talent a tort de se complaire dans ces effets discordants.

BUGAREL (Ém.-Raym.). — Cette « Rue de Chatou » s'enfonce en perspective, à gauche, le long des maisons, et à droite le long d'un parc. Étude directe vraie et juste.

BUKOVAC (Blaise). — « La grande Iza », héroïne d'un roman de M. A. Bouvier, est étendue, nue et superbe, sur le velours noir, et les cheveux épars sur une draperie verte. Ses bras, ramenés en collier sous sa jeune tête épanouie comme une rose blanche, sont d'un délicat modelé. La sensuelle Iza, la bouche entr'ouverte, et les yeux noyés de langueur, semble appeler ou attendre des pâmoisons désirées, ou éprouver les sensations agréables que lui procure sa camériste en essuyant les gouttes d'eau qui humectent son beau corps. En effet, quel splendide torse cambré que celui de cette femme ardente renversée sur le dos et donnant à sa poitrine luxuriante l'éclat et la mise en scène dont elle est digne! L'opulence de cette nature ne se dément ni au bassin, ni aux jambes qu'essuie la modeste suivante habituée à ces soins. C'est, en vérité, le poème de la femme lascive que cette grande

Iza, et M. A. Bouvier doit être content et satisfait de son intelligent interprète, car cette œuvre a un réel mérite. — « Plus heureux qu'un roi! » En effet, ce charmant minet de gouttière qui dort, en ronronnant, sur le bras ployé de sa jeune amie, dormant également du sommeil de l'innocence; la tête inclinée, la poitrine ravissante de cette charmante fillette sortant de la puberté, tout cela est compris et bien rendu. Cette toile a du mérite et méritait la cymaise.

BULAND (Jean). — « Jésus, chez Marthe et Marie », est assis de profil et drapé d'une tunique blanche, comme ses deux auditrices. Marie, accroupie aux pieds du Sauveur, pose sa main fuselée sur la main, et semble boire avidement sa parole melliflue, tandis que Marthe debout, s'appuyant sur une longue amphore égyptienne, reçoit la douce et divine admonestation. M. Buland, épris des Byzantins, a voulu les imiter, et son œuvre voulue, cherchée, est tombée dans une blancheur monochrome qui force l'attention la plus récalcitrante. En somme, c'est un fin bas-relief d'ivoire ou de lave qui ne manque pas d'un certain charme poétique. — « Leçon de chant ». Une fillette faneuse s'arrête, le râteau sur l'épaule, pour écouter et recevoir une belle et bonne leçon de chant. Toutefois, au lieu d'être de trois quarts, et pour mieux regarder son ravissant maître, un rossignol perché sur une branche d'arbre et filant ses sons les plus tendres, elle devait se tourner de profil, car le rayon visuel qui prétend voir ne peut nullement ainsi apercevoir ce roi des chanteurs. Du reste, M. Buland est poète et a un vif sentiment de la nature tendre et pleine d'air.

BURGERS (H.-J.). — « Petit Constructeur de

navires » assis de profil et édifiant sa jeune sœur sur son talent précoce qui est le signe évident d'une vocation irrésistible. La bonne mère-grand, assise et broyant le café, est émerveillée en songeant à l'avenir de son petit-fils, nouveau Fulton en herbe. Charmante et vigoureuse anecdote du foyer des pauvres gens et travailleurs de la mer. Vibrante coloration. — « Le Duo » ne manque pas de brio. Une jolie fillette, excitée par l'éternel solo du faune joueur de flûte, lui répond par un accord de trompette, ou plutôt de haut-bois. La fillette, bien campée, regarde le faune, qui la domine du haut de son socle et ayant pour fond un dôme de verdure. Jolie note claire et spirituelle que ce couple blanc du marbre et de la fillette également en robe blanche.

BUSSON (Ch.). — « La Maison du pêcheur » reçoit sur ses murailles de jolis accrocs de soleil et s'enlève en lumière sur les aulnes et les peupliers aux laques jaunes. Le pont de bois, qui longe ce moulin, est bâti sur pilotis au-dessus d'une écluse, et mène à une prairie où paissent des ruminants. Au premier plan, une eau transparente où se reflètent les murs et les arbres, un vieux pêcheur tend sa ligne au tourbillon de la chute. Soleil, lumière, air tiède, nature vraie et prise sur le fait et faisant illusion, telles sont les notes justes de ce maître hors de pair. — « Les Ruines du château de Lavardin (Vendomois) » dominent le ciel sur la crête de dunes ou collines couvertes de gras pâturages. Ces vestiges féodaux ne laissent point que d'avoir encore un fantastique et puissant caractère de défi dans leurs silhouettes déchirant ce beau ciel gris semé de trois flocons d'argent. Puissante toile du même maître.

BUTTURA (Antoine). — « Le Cap Roux ». Splendide

premier plan de prairie où coule, à travers des fragments de roches rousses, un filet d'eau. Les mêmes rocs, terre de Sienne brûlée, servent de repoussoir à des collines de silex brun se découpant en violences accidentées sur un ciel azur à gauche et orangé à l'horizon à droite. Qualités de premier ordre, mais absence de tons rompus.

CABANE (Édouard). — « Narcisse » vient d'expirer, et son corps nu et inanimé est affaissé sur son manteau de couleur bleue. Le bras droit, présenté de face au spectateur, offre un raccourci et un angle d'un effet peu agréable à l'œil; mais cette étude a, malgré cela, de bonnes qualités qui sont à remarquer.

CABANEL (Alex.). — « Patricienne de Venise ; — XVIe siècle », debout et tenant un missel à clous dorés appuyé sur une table. Les beaux cheveux s'échappent, en deux flots de soie or, d'une toque de velours rouge, rappelant les manches à crevés, le corsage et la tunique de même étoffe. Mais qu'elle est belle, noble et imposante, cette patricienne splendide! Quels traits purs, quelle bienveillance dans la bouche et les yeux, dont le regard vous pénètre! En vérité, c'est un chef-d'œuvre et rappelant la belle manière du maître. — « Mlle des C. » assise sur un puff jaune sur lequel elle appuie la main, en tournant la figure de face de notre côté. Ce portrait offre encore la vie autant morale que physique. Cette personne pense et médite, tout en vous scrutant de son profond regard. Le caraco de velours bleu et la jupe de satin azur clair s'enlèvent franchement sur le fond grenat. C'est toujours magistral.

CABANEL (Pierre). — « Bettina ». Étude de jeune Italienne à la fontaine, sur laquelle elle s'appuie du

coude en attendant que son vase de cuivre s'emplisse. Il y a de l'élégance et de la fierté dans la pose, heureusement choisie et rendue. Le nom du maître est dignement porté.

CABRIT (Jean). — « Décembre ; — les feuilles sèches » dont le sol et les arbres du fond sont couverts, offrent les tons roux et pâlis de cette saison, et encadrent le tronc argenté et moussu du gros arbre qui occupe la place centrale de cette jolie étude bien rendue.

CABUCHET (Eug.). — « Vue prise à Villerville ». Ciel bleu et dunes sillonnées de sentiers au premier plan. Qualités apparentes, malgré le troisième rang élevé.

CABUZEL (Aug.). — « La Dévideuse » est de dos, debout et cambrant sa haute taille. Vêtue d'une superbe robe satin bleu, elle est de profil et dévide un peloton de soie jaune autour d'un rouet à corbeille. Très fine étude, délicate, dans un riche intérieur au divan capitonné de soie verte et adossé à une tapisserie de Gobelins.

CADIX (Albert). — « Le Ruisseau du Puits-Noir, près Ornans » et qui arrive de ce gros mamelon de rochers gris couverts de chênes. A droite, et à gauche, des terrains ocreux sombres, et un angle de ciel bleu descendant de l'horizon sur les chênes ensoleillés. Aspect tendre et fin.

CAILLE (Léon). — « Risette à maman ». Une jeune mère joue avec son bébé auprès de l'âtre et l'égaie d'un sourire. Tableautin charmant, anecdote de l'âtre et du foyer.

CAILLOU (Louis). — « Le Matin dans les bois », bleuit les arbres s'enfonçant en perspective jusqu'à la pointe de l'horizon. Bruyères au premier plan de

la forêt, et frondaison jaunissante d'automne dans cette jolie futaie de chênes où se promène un rêveur. Qualités et charme dans ce fin motif tendre.

CAIN (Georges). — « Une Rixe, en 1814, au café de la Rotonde », est bien observée à cette époque de passions politiques de notre pauvre France envahie. Un patriote français est étendu, s'appuyant péniblement sur sa chaise renversée ; il vient de recevoir à la tempe une blessure qui paraît mortelle. Le général russe, auteur de cet homicide, tient encore en main une bouteille pour frapper les défenseurs de la victime, qui s'élancent, la canne menaçante à la main, pour châtier les agresseurs. Un Anglais et un Autrichien s'apprêtent à dégaîner pour repousser l'attaque. Le café, qui voyait de pareilles collisions quotidiennes, est sens dessus dessous, tables et plats renversés, maîtresse effarée, les clients peureux prenant la fuite, et au fond, à droite, les alliés consommant tranquillement. Ces souvenirs lamentables sont vivants sous ce pinceau plein de mémoire. — « M. Lhéritier » joue en ce moment le rôle de Cordenbois dans *la Cagnotte*. La main à l'ouverture du gilet blanc à fleurs, comme un don Juan, il incline sa tête grimée et pose en danseur. Une énorme cravate enveloppe son col musculeux. Petit portrait enlevé dans l'esprit du rôle.

CAIN (Henri). — « Arrestation du comte de Sombreuil ». Sous la garde de deux volontaires, il est conduit devant le général républicain qui descend un petit escalier. Le prisonnier, ceint de son écharpe blanche, se redresse fièrement devant le vainqueur, en se croisant les bras sur la poitrine. Il sait qu'une mort sanglante l'attend, mais il brave intrépidement son sort. Derrière lui, d'autres prisonniers, paysans

bretons, dont quelques-uns ont les mains liées, suivent à la file; un groupe de soldats les regarde. Excellent tableau bien composé et dessiné, et dont l'exécution est des plus réussies. — « La Surveillance en défaut » est exploitée par un arbalétrier, qui profite du dos tourné du marchand de volailles accrochant un dindon, pour envoyer un baiser amoureux à sa fille. Maison et rue renaissance très pittoresques. Jolie anecdote finement dite.

CALAME (Arthur). — « La Grande Côte au Croisic; — Bretagne ». Au bas de dunes grises et sombres à gauche, et qui repoussent le ciel doré, dont le soleil se couche derrière un des mamelons fantastiques, la mer roule ses vagues dorées, qui viennent mourir sur la plage. Beau motif à l'aspect tendre et poudreux de cette soirée ensoleillée.

CALBET (A.). — « Jeune Fille tenant une guitare », et la tenant comme une ignorante, pour ne pas dire une idiote. Du reste, la grosse fillette, de profil, a plutôt l'air d'un garçon de ferme que d'une fille. Elle arrive sans doute de son village. Sa figure et son torse, comme ses bras, ont de la jeunesse. Qualités de lumière et de modelé en cette bonne étude.

CALLIAS (Horace de). — « Mme H. de C. » est en marche, la figure de trois quarts, et richement vêtue d'une pelisse de satin rose à fourrure, se détachant sur une tapisserie. La robe de satin blanc, un peu raide, se découpe sur une jardinière et un tapis jaune clair. Exécution fine et un peu emporte-pièce, mais néanmoins des qualités d'étude soignée. — « Mlle Véra B. » est debout et de face, les bras tombants et les mains réunies. Elle est emprisonnée dans un corset de satin bleu et une jupe serrée recouverte de plusieurs volants de guipure. Elle s'enlève sur le tapis clair et cha-

marré de fleurs du fond. Portrait ne manquant pas de style.

CALLOT (Georges). — «Crépuscule» symbolisé ou personnifié par une jeune femme nonchalamment étendue et accoudée sur le côté gauche, et nous montrant un très beau dorsal en pleine lumière jusqu'au bassin. Quant aux jambes en raccourci, elles sont modelées dans une pénombre fine, et laissent vibrer la lumière aux pieds et aux genoux. Le paysage, gris et tendre, se couvre des ombres du coucher du soleil, et les végétations prennent des tons vaporeux. Les chauves-souris commencent à voleter et annoncent l'heure de ce beau crépuscule.

CALVERT (Edwin). — « L'Adieu du soleil; — Fontainebleau ». Sur un mamelon de terrains gris et cendrés parsemés de bruyères, une fillette couchée se repose. Au sommet de cette dune, un rayon de soleil étincelle, aussi bien que sur les bouleaux et les trembles qui s'enlèvent sur les bois roux et fins, couronnés d'un ciel azur. Tendre et délicat aspect plein de poésie.

CALVÈS (G.). — « Les Chevaux du fardier; — Champagne», sont dételés et se reposent en attendant que le charretier ait amené une nouvelle bille de bois auprès de celle à laquelle sont amarrées leurs prolonges. Quels beaux animaux que ces trois chevaux entiers, l'un de dos, le deuxième de profil, et le troisième posant sa tête sur le col de son ami! Et quel paysage que ce premier plan d'herbes et de fleurs des bois où scintillent les boutons-d'or auprès des timides violettes! Au fond, un beau charme aux trois fûts de colonnes argentées repousse le massif ombré de la forêt détonnant en puissante vigueur sur le ciel argenté et azur. M. Calvès est maître. — « La Cavalerie du vieux marché à Montmorency » est un euphémisme flatteur,

car ces pur-sang sont des ânes harnachés et attendant leurs cavaliers. Le groupe du premier plan nous en montre un noir de profil, sur lequel s'appuie la propriétaire fièrement campée, et hélant sans doute son époux assis, au fond, sur un baudet gris. Remarquons aussi ce gris tendre avec son élégante selle de velours rose pour une belle promeneuse. Ce baudet aristocrate, et aux pompons roses à son licol, ne dédaigne pas de reposer sa tête sur le col de son ami noir qui médite avec philosophie. Ces groupes et les chevaux du fond s'enlèvent, avec le terrain gris, sur le vaste Café de Paris, au-dessus duquel paraît un coin de ciel bleu. Très bon aspect, lumière bien distribuée par ce maître de talent.

CAMBON (Armand). — « Au printemps de la vie ». Deux adolescents pleins de sève, que l'on prendrait pour Daphnis et Chloé, ne peuvent résister à l'entraînement naturel de la loi de la nature, qui parle au printemps de la vie. Voyez le jeune pâtre pressant amoureusement sa compagne contre son cœur et voulant lui ravir un baiser... Comme il lui fait un doux lien de ses bras caressants, que, du reste, ne repousse point son amie, quoiqu'elle feigne de détourner sa jolie tête, mais la résistance est molle et pour la forme, et le bras de la belle enfant est tout près de consentir, car il pose tendrement sur l'épaule de son jeune ami en plein aveu de son ardente passion. Voici, cher et ancien camarade et nouveau confrère de Sorbonne, voici une délicate idylle rompant avec le style ingriste qui vous tentait autrefois! Eh bien, courage à cette voie, à cette note sincère et délicate de l'idylle. Il y a, dans votre groupe et dans les expressions des deux bergers, une fraîcheur pleine de suavité. Assurément, on devait une meilleure place à cette œuvre des plus distinguées.

CAMMARANO (Michel). — « Triste Retour » d'un pauvre lancier désarçonné et chargé de tout son fourniment, et même de la selle de son cheval nu, qu'il traîne en laisse, attaché derrière lui : ce dernier a reçu une balle en plein poitrail, et le sang ruiselle à flots sur la jambe gauche du pauvre animal. Effet gris et triste de cette toile émouvante, où l'on voit l'escadron faisant une charge dans le fond à droite.

CANELA (Arthur). — « Mme C. », quoique réduite sur toile de 1, est une bonne petite étude pouvant servir d'esquisse à un grand portrait de trois quarts. Elle est accoudée sur une table au tapis de velours rouge sur lequel elle pose la main. Mme C. est réussie.

CAPDEVIELLE (Louis). — « Noce à Laruns, près Eaux-Bonnes (Basses-Pyrénées) ». Les deux fiancés sont unis par le lien conjugal, et, bras dessus, bras dessous, reviennent de l'autel, passant devant les groupes de leurs amis assistant gravement à la cérémonie. Ces costumes sévères de vestons rouges, pantalons collants et guêtres plissées sur les souliers, ne laissent point que d'être fort pittoresques, ainsi que les draperies rouges qui coiffent les paysannes et retombent sur les jupes de velours pourpre. Très bon tableau large et puissant, d'une tonalité sourde et solide qui vibre dans cette chapelle moresque et byzantine.—« La Fin de Nana » en horrible marchande de poissons. Elle porte deux paniers, l'un de maquereaux et l'autre de canards et de crevettes. Cette figure enluminée par l'abus des boissons alcooliques et cette bouche ignoble hurlant après les clients, ce type aviné et ces yeux éteints par la débauche, forment une héroïne de naturalisme à affriander les amateurs du genre. Peut-on appliquer un aussi beau

talent à peindre si bien une aussi ignoble créature ! C'est d'une vérité hideuse !

CARANZA (Achille de). — Ces « Huîtres » sur une assiette, auprès de la salière faïence et de la chope de bière, ont du relief et sont appétissantes de fraîcheur dans leur eau salée.

CARAUD (Joseph). — « La Pie » est perchée sur la balustrade de fonte de la fenêtre ouverte, par où Jenny l'ouvrière admire la nature. La belle fille, assise sur une table, allait enfiler son aiguille, lorsque la spirituelle bavarde, qui frétille de la queue, lui demande sans doute à manger. Jenny tourne vers elle son joli profil dans l'ombre et lui adresse un gracieux sourire. Délicieux intérieur où le soleil aime à faire trembloter ses rayons pendant le dialogue bien raconté par ce maître de l'anecdote. — « Le Jardinier » lance en passant un mot aimable à la domestique qui balaie sur le pas de la porte. Le galant porte un arrosoir d'une main, et de l'autre un pot de chrysanthèmes. La figure du jeune gars est béate, mais le profil de la jolie balayeuse est revêche. Anecdote bien dite.

CARMONA (Pierre). — « Printemps » est aimablement personnifié par cette jeune femme gracieuse et légère cueillant des fleurs dont elle se fait un bouquet. Bonne étude.

CARNE (Charles de). — « Les Moulins ; — Flandre ». Joli paysage, cours d'eau bordé de rives verdoyantes où deux moulins dressent leurs gigantesques silhouettes se détachant sur un ciel clair, légèrement teinté de rose à l'horizon. — « Une Prairie ; — environs de Lille » ; luxuriante d'herbes jaunes, où paissent au loin des durhams et des vaches suisses. Petite futaie à l'horizon, se découpant sur un ciel chaud gris-perle et rose, bleu au zénith. Aspect tendre et délicat.

CARÔLUS-DURAN (Émile-Aug.). — « La Mise au tombeau » nous donne la note et le sentiment religieux de ce maître portraitiste. Et d'abord, les cinq variantes de ce sentiment profond ont des nuances d'expressions fort délicates et qui se tiennent habilement dans leur chaîne transitoire. La Mater dolorosa, dans l'ombre, est profondément navrée, et sa prostration résignée est bien celle de la mère d'un Dieu. Saint Jean, qui trempe l'éponge dans le bassin, a le mouvement titubant de l'homme que la douleur mine et abat. Sa belle tête, dans une mystérieuse pénombre, a le front chargé de chagrin noir, de regrets amers; ses orbites sont à la fois sombres et remplies de larmes brûlantes: il se mord les lèvres pour ne point les laisser échapper. La sainte femme, voilée de bleu, qui supporte le Sauveur, baisse sa tête en pleurs et cache l'explosion de son chagrin, dont elle étouffe les sanglots; sa main tendue cherche celle du Christ, aux pieds duquel la Madeleine dépose d'ardents baisers et se livre à l'effusion de sa douleur mortelle. Mais le sujet capital, et le foyer de l'œuvre, est le Christ, étendu de profil sur son blanc suaire, qui incline sa belle tête sans vie sur le bras de la Vierge la soutenant dans son mouvement poétique. Cette tête à barbe et cheveux noirs (pour battre sans doute en brèche la légende orientale consacrée) est bien morte, en vérité : les lèvres, un peu entr'ouvertes, laissent voir sous leur pâleur livide les dents serrées d'un mort ; le nez en raccourci et la narine ouverte, ce qui est d'un effet peu divin, est également déjà aminci par le manque de souffle ; les paupières fermées et éteintes, tout décèle une étude directe sur nature. Certes, cette étude est loin de manquer de style et de pureté, notamment

dans le beau torse lumineux et le superbe bras en raccourci ; mais, hélas ! quelle dose de sentiment mystique élevé ne faut-il pas pour communiquer la sainte folie de la croix à sa peinture ! Il faut être un Lesueur austère et souffrant des infamies humaines pour entrer dans ces divins mystères et les exprimer, comme dans la « Sainte Véronique » et la « Descente de la croix » du peintre de saint Bruno. Malgré tout, cette mise au tombeau est une œuvre hors ligne de grand art, où M. C.-Duran s'est montré maître d'expression dans la douleur humaine très sentie. — « Lady D. » marche comme une reine, en levant haut et noblement sa belle tête de face et en splendide lumière, Cette tête digne, fine et intelligente, le dispute en éclat aux roses que la belle compatriote d'Ophélie jette à pleines mains sur sa route. Idée neuve et poétique familière à ce génie gracieux du portrait moderne ; car, ne nous y trompons pas, M. C.-Duran est bien le vrai peintre du high-life de la gentry tant du Royaume-Uni que du continent. Ce nouveau Van Dyck s'est incarné dans le style de l'allure aristocratique des diverses noblesses d'Albion et du faubourg Saint-Germain. Toutefois, si MM. Cabanel et Bonnat lui disputent parfois la corde à ce beau steeple-chase du goût et de la mode, disons que, si M. Cabanel est précieux et raffiné dans son goût de mysticisme rêveur et d'étiquette officielle, et cherche surtout la distinction morale et la haute noblesse, disons que, par tempérament de coloriste vibrant, M. C.-Duran se consacre à l'apothéose de l'allure majestueuse, et pour ainsi dire à l'accent royal et princier. C'est dans « Lady D. » surtout qu'éclate notre observation, renouvelée du splendide portrait princier de « Mme la comtesse de Vandamme ». Lady D., l'air princier et un

peu dédaigneux des vraies aristocrates d'Albion, regarde donc avec un air superbe, mais fort intelligent, qui ne manque point de bonté, ni de charme affectueux. Son nez fin s'enlève par une ombre transparente, qui laisse entrevoir des narines délicates; la bouche, aussi petite que les yeux, évoque le souvenir des cerises des *Confessions* de Jean-Jacques, et complète, avec toute la vie morale et mondaine de cette vraie lady, le charme et la grâce, que ce grand maître sait dérober à la nature. La belle robe de satin laque jaune aux reflets d'or s'enlève sur les larges plis du pan de rideau pourpre, sur lequel le bouquet de roses le dispute en éclat au foyer lumineux de cette belle dame qui est un chef-d'œuvre d'allure.

CARPENTIER (Év.). — « Sous la Terreur ». Dans une prairie grasse et luxuriante de verdure, gisent les cadavres d'un père auprès de sa fille, qui auront sans doute été assassinés. L'épée de l'assassin est auprèsdes deux victimes. Un gentilhomme débouche de la promenade et s'arrête effrayé à la vue de ce meurtre; les dames qui l'accompagnent partagent son effroi, ainsi que le petit laquais en tricorne et habit rouge. Scène d'effroi bien exprimée dans un éclatant paysage. — « Septembre » est personnifié par une jeune jardinière amante de son horticulture. Elle est accroupie et s'enivre du parfum de ses chrysanthèmes. Son arrosoir reporte, comme elle-même, une ombre violente sur le terrain ocreux plein de soleil. Quant au reste au-dessus de sa tête, il s'échelonne en ombres successives. Qualités, mais manque de lumière.

CARRÉ-SOUBIRAN (Victor). — « Intérieur en Champagne » où se chauffe à l'âtre une jeune paysanne

cousant son tablier. Effets de soleil sur la porte ouverte, et qualités de coloriste à bonne pâte.

CARRIÈRE (Eug.). — « M. et Mlle C. L. ». Petit groupe paternel et filial d'un bon grand-père aux cheveux grisonnants, dans les bras duquel se cache une fillette enjouée dont la petite tête pâlotte nous sourit avec sa grâce enfantine; mais, hélas! elle n'a pas le don de dérider le grave M. L., qui nous regarde de trois quarts. Sa figure pâle et en pleine lumière a de l'étude; sa main gauche presse tendrement son cher bébé. Joli groupe. — « Le Baiser de l'innocence » est donné par une petite sœur aînée à un gros bébé très joyeux de cette caresse. Verve, mais couleur trop plâtrée.

CARRON (Léon). — « L'Expulsion des dominicains » n'exige pas un grand développement de forces; car un simple gardien de la paix, de profil perdu, invite le groupe de jeunes filles et d'hommes stationnant à la porte à laisser le passage libre. Le groupe de droite où l'on remarque un pompier indifférent, comme son voisin, un ouvrier de profil, et deux femmes plus passionnées, dont l'une montre le poing, et l'autre fait un grand geste qui n'a rien d'aimable; puis le pâle gamin ou voyou de Paris en bourgeron bleu, casquette sur l'oreille, une main dans la poche, et plus qu'indifférent, tous voient sortir les moines, dont le premier, en costume de bure blanche, et la main sur son rochet noir à l'endroit du cœur, montre sa figure pâle et visant à la dignité du martyr. C'est sans doute le supérieur, car lui seul est en costume officiel, et le reste de la communauté, plus ou moins encapuchonné, le suit en joignant les mains. Effet général sombre et austère en cette bonne toile d'un bon sentiment. Ah! j'oubliais! une élégante, fanatisée sans doute par les doctrines des revenants d'un autre âge, tombe aux

genoux du supérieur, et lui demande sa bénédiction. Une petite fille remarque la scène et paraît étonnée. Pourquoi aussi l'orgueil humain des théocrates prétend-il enrayer le mouvement du XIXe siècle? Pourquoi n'avoir pas adopté les décrets et ne s'y être pas soumis? L'État peut-il admettre un adversaire? *Et nunc erudimini!*

CARTERON (Charles). — « Les Canots de Mme Victor, à Issy », sont amarrés sur les bords de la Seine, et se déploient en éventail sur le fleuve qui répète le ciel blanc. Petite étude directe réussie.

CARTERON (Eugène). — « Le Rebouteux », assis sur une caisse, tient sur ses genoux la jambe d'un vieux fermier qui a une confiance aveugle en cet ignorant. Celui-ci, appuyant fortement l'index sur le tibia du patient, lui fait faire une grimace de souffrance, tout en opérant la suture de l'os ou la remise du muscle. La fille du fermier regarde l'opération avec calme et confiance. Les deux expressions : le profil prétentieusement bête de cet âne menacé de la loi, et la vraie souffrance du trop confiant malade, sont rendues avec talent et sincérité. Bon groupe dans un intérieur bien étudié.

CASANOVA Y ESTORACH (Anton.). — «Le Froc et l'épée; — siége de Paris, 14 mai 1590 ». Ce robuste Jean des Entomeures, coiffé d'une salade et portant crânement une hallebarde sur l'épaule, ouvre la marche et donne le foyer d'éclat lumineux. L'autre carme déchaussé qui examine attentivement le casque qu'il va prendre à la place de son capuchon, puis le dominicain du fond faisant jouer les batteries de son arquebuse, forment un groupe à la fois sinistre et burlesque. Excellent tableau plein de vigueur, d'éclat et d'expression et rappelant les saturnales de la procession

armée de la Ligue. — « Chez Figaro », un gros Jean des Entomeures, froqué de blanc, est assis, tenant son plat à barbe, et la figure barbouillée de savon. Il cligne de l'œil et pouffe de rire, sans se fâcher de la plaisanterie. Anecdote burlesque enlevée avec esprit.

CASILE (A.). — « Le Champ-de-Mars, après l'exposition ». Aspect nu et triste pour le penseur et le rêveur des États-Unis d'Europe ! Eh quoi ! là où les nations se donnaient la main hier, où les villes d'Europe avaient leur architecture, où les arts avaient leurs palais, eh bien, là, il n'y a plus rien ! Et les arts qui manquent de place, et les expositions universelles annuelles, effet logique de la vapeur, sont ajournées encore à dix ans ! En vérité, cette rage de destruction n'appartient qu'à des sceptiques, à des retardataires sans notion ni amour du progrès ! Eh bien, monsieur Casile, vous nous constatez là une belle et triste table rase, bien peinte et rendue de main de maître ; mais ce n'en est que plus douloureux.

CASSAGNE (Armand). — « La Mare aux Grenouilles » offre un joli séjour à ces désagréables batraciens. Étang couvert de plantes aquatiques, bordé de prairies vertes, et ayant pour fond une forêt aux frondaisons rousses d'automne se découpant en lignes rompues sur un ciel gris pommelé avec trouées azur. Qualités.

CASTAN (Edm.). — « Le Premier-né » aux bras de l'heureuse mère qui le présente à son mari partant à l'ouvrage. Celui-ci dépose le baiser paternel sur le front de son cher bébé. Tableautin qui ne manque pas de sentiment.

CASTAN (Gustave). — « Les Falaises de Villers-sur-Mer (Calvados) ». Très belles dunes sombres

à gauche, servant de repoussoir aux nuages argentés du ciel, ainsi qu'aux lames blanches qui viennent déferler sur la plage. Aspect à la fois fin, tendre et vigoureux.

CASTELLINO (Édouard). — « Singe chez un amateur », se jouant curieusement au milieu des richesses accumulées dans ce salon, au milieu duquel on remarque, sur une table recouverte d'un tapis vert, un vase damasquiné, une cuirasse et une cassette d'où s'échappe un collier de sequins. A terre, une mandoline et un tambour de basque. Tous ces objets sont traités de main de maître et produisent un effet des plus réussis. C'est une belle toile.

CASTELNAU (Alexandre). — Cette « Pauvre Convalescente », assise de profil, joint les mains et a l'air encore souffrant. Son profil paraît largement peint en bonne pâte lumineuse, et son expression est trouvée. — « Ferme dans les Cévennes ». Au pied d'un escalier de pierre, la fermière est assise, filant sa quenouille à l'ombre d'un frais rideau de verdure. Ce simple motif traité en coloriste est une bonne étude, d'un effet agréable et très bien rendu.

CASTEX-DÉGRANGE (Adolphe). — « Au coin du bois ». Le peintre affectionne les jolies fleurs en bouquet somptueux. Jugez-en par ces soucis d'or, ces œillets, hortensias, marguerites; le tout groupé et marié de tons rutilants, s'enlevant, à gauche, sur un terrain ocreux clair, que longe une rivière bleue, et, au fond, par la pénombre verte et grise de la forêt. Splendide coin de bois.

CASTIGLIONE (Joseph). — « Mme la comtesse de B. » est assise dans un fauteuil drapé d'un superbe cachemire qui fait valoir la robe de satin blanc et la guipure de la poitrine. Mme de B., aux cheveux dénoués

et tombant à flots, est de trois quarts, tenant un éventail de la main droite, et jouant de la gauche avec un gland de satin blanc. Mme de B. paraît être de bonne humeur et sourit agréablement. Cette pose triomphante ne manque pas d'allure et lui donne un air de Cléopâtre. Portrait magistral. — « Ophélia », par le fleuve entraînée, reçoit, sur sa robe blanche et sur les fleurs dont elle couverte, les pâles reflets de la lune brillant derrière un chêne séculaire. Le palais aux tours crénelées du prince de Danemark, de l'oublieux Hamlet, s'enlève comme un fantôme sur le ciel gris, où les lointains dessinent leurs sommets Il y a du drame dans cet effet.

CASTRES (Édouard). — « Les Bivouacs ; — souvenir d'un ambulancier ». Ce dernier conduit une voiture chargée de blessés, qui arrive en pleine route de neige couvrant la nature. Le cheval fait halte pendant que le général prend connaissance de la feuille de route que vient de lui remettre le guide chargé d'accompagner l'ambulance roulante. Ce groupe, présenté à la Detaille, ainsi que les chasseurs à gauche et les dragons à droite, popotant tous dans la neige, tandis que les chevaux alignés attendent la ration, tous ces épisodes vrais, s'enlevant dans la neige, ainsi que la maison sur le ciel gris, tout cela est de la bonne école et plein de maëstria.

CATHELINEAU (Christophe). — « Une Piste perdue — effet du soir ». Toute la meute est lasse et découragée ; il n'y a guère qu'un vaillant qui cherche la voie. Les autres regardent, et se coucheraient volontiers. Les terrains, assombris par l'heure crépusculaire repoussent bien la note d'argent des robes des courants, et l'horizon se dore des feux du soleil couchant

'rès beau tableau d'un effet chaud et vrai pris sur ıature.

CATUFFE (Mlle Claire). — « Mme O. », la figure resque de face, les cheveux grisonnants, est modelée n pleine lumière. Buste étudié et traits bien desinés.

CAUCANNIER (Denis). — « Mlle W. » assise sur un livan vert, et faisant un splendide bouquet de fleurs. a physionomie, à la carnation blanche et délicate, uit avec une attention d'artiste son gracieux travail. es cheveux, très blonds, s'harmonisent bien avec ses raits distingués, qui ressortent en lumière sur le ideau jaune du fond. Bon portrait d'un effet très gréable.

CAZE (Louis). — « Mlle M. V. » est souriante dans a pose de face, et cette figure coupée à l'épaule ous fait regretter l'exiguité de la toile de 8.

CEDERSTROM (Gustave baron de). — « Bonne étape » pour ce capitaine suédois qui commence par errer la taille de l'hôtesse, au nez de son époux sans oute, qui est pétrifié de cette surprise des plus désaréables. Au fond, à droite, les soldats vident des flots e bière. Anecdote bien peinte dans cet intérieur comris et rendu par un maître.

CÉLARIÉ (Gaston).— « Portrait de grand'mère à 0 ans ». Cette dame, à l'air vénérable, est assise ans son fauteuil, les mains jointes reposant sur les enoux. Ses traits, calmes et pensifs sous le bonnet lanc qui les encadre, ont résisté aux atteintes de âge, car sa chevelure est encore noire. Auprès 'elle, un bel angora repose sur un coussin. Un rideau e couleur sombre sert de fond. Assez bon portrait.

CÉLOS (Henri). — « Une Rue de Vélizy (Seine-et-Oise) ». Charmant petit motif, spirituellement en-

levé dans la note et l'heure. Cette route reçoit, à gauche, un grand pan d'ombre reportée, et est bordée, à droite, par une prairie plantée de pommiers. Au fond, le village de Vélizy éclairé par un joli ciel bleu avec nuages gris pommelés.

CÉRAMANO (Charles). — « Troupeau en marche dans les montagnes », et passé en revue par le fidèle gardien à son poste, et qui compte les brebis pendant leur défilé, s'exécutant avec ordre et silence. Superbe paysage, admirablement rendu comme plans et vérité, où le troupeau, comme les bruyères, les montagnes du fond et le ciel, sont d'une vérité et d'une exécution magistrale.

CESBRON (Achille). — « La Fille du jardinier » est ensevelie, hélas! dans cette bière couverte du drap blanc funèbre virginal. Avec quelle âme navrée les pauvres père et mère se sont plu à donner à leur chère enfant toutes les plus belles fleurs de leur jardin! Quelles touchantes couronnes de chrysanthèmes blancs et de roses pâles posées sur leur petite amie! Comme cette bière est posée dans un lit tendre et délicat de jolies fleurs, au milieu d'un paysage tendre! Élégie touchante que cette flore en contraste avec la mort d'une autre fleur morte : la fille du jardinier! M. Cesbron est poète et sait trouver le joint du cœur. — « Le Reposoir » a pour foyer éclatant un amas de roses blanches, jaunes et de toutes espèces qui se rallient au deuxième gradin, où posent des vases de glaïeuls et de roses trémières. Au sommet de cet autel improvisé, un saint-sacrement dans la pénombre ne laisse étinceler que les rayons inférieurs dans l'ombre reportée du dais de drap blanc. Qualité de vibration.

CESSON (Victor). — « Hallali de chevreuil dans le

parc de Linières (Vendée) ». Le pauvre broquart est forcé et la meute va le dévorer, si le piqueur à livrée rouge et galopant sur son cheval blanc n'arrive à temps pour sauver la bête. Haute futaie trouée par les éclats d'un ciel argenté. Effet et qualités d'exécution fine et délicate.

CÉZANNE (Paul). — « M. L. A. » est assez largement brossé dans la pâte. L'ombre de l'orbite et celle de la joue droite promettent, avec la qualité de ton des lumières, un coloriste dans l'avenir.

CHABRY (Martin). — « Ruines de Thèbes (haute Égypte), à une journée de Khamsin ; — vent du désert ». Thèbes aux cent portes ne montre là qu'un sarcophage sévère, s'enlevant dans son bloc sur le ciel gris et poussiéreux du désert ; à gauche, encore des monolithes, obélisques dressant leurs pointes sur la glace morne de ce firmament ; puis les débris d'un monument à colonnades et à fenêtres, ou ouvertures multiples. Les terrains gris s'étendent jusqu'à une oasis ou large baie, où viennent boire les buffles ; puis, au premier plan, encore les sables, où poussent des bruyères et où gisent des fragments, chapiteaux et bases des monuments de la célèbre Thèbes. Effet tendre et plein de sentiment élégiaque, qui vous plonge dans des méditations philosophiques sur les grandeurs et décadences des civilisations. Je ne serais pas étonné que ce sentiment fin et élevé obtînt une récompense.

CHAILLOU (Narcisse). — « Mlle C. » est de face et tient son éventail. Ses traits sont bien dessinés ; leur expression est l'étonnement. En somme, assez bon portrait, dont la robe noire se perd dans le fond de terre d'Ombre pure.

CHALLIÉ (Mlle Alphonsine de). — « Tête d'étude »

de jeune fille aux airs de fauvette ou de dryade, avec ses cheveux épars couronnés au sommet de la tête par des feuilles vertes. La draperie s'agrafe en péplum sur l'épaule, et la joyeuse commère, manquant d'idéalité, rit un peu bestialement. Mlle de Challié a sans doute, dans son esthétique, des types plus beaux à nous offrir; nous les attendons de son talent, qui deviendra puissant.

CHAMPEAUX (Octave de). — « Matinée dans le port de Venise », encore brumeuse, car le soleil n'a point encore absorbé les vapeurs de l'Adriatique, où les chasse-marée ont leurs voiles rouges encore ternes. On y voit au loin Saint-Paul, Saint-Marc, et quelques minarets et campaniles dans le vague. Aspect tendre et vrai.

CHAMPION (Edme-Théodore). — « Un Chemin en Auvergne » passe derrière une allée de vieux chênes, postés comme des sentinelles sur son parcours. Au premier plan, des bruyères semées de mamelons de silex gris, dont un borne la route à l'horizon; à droite, une colline montagneuse, et, au-dessus de ce beau massif de chênes sévères, un ciel bleu tendre et fin se dégradant en argent jusqu'au vallon. Très bon aspect éclatant.

CHANET (Henri). — « Médora », fillette blonde-châtain, de profil, épaules et gorgette nues. Petite étude délicate et rendue finement, mais qui a eu la chance d'être reçue par son maître; car je sais des œuvres supérieures à celle-ci mises à la porte. Qualités et finesse en cette étude suave.

CHANTON (Mme Louise). — Ces « Pivoines » roses et blanches, dans ce delft foncé de ton, sont assez largement traitées, mais le foyer gagnerait à moins d'éparpillement.

CHANTRON (Alexandre). — « Fleurs », pivoines blanches et roses, avec lilas, s'épanouissant dans un panier et s'enlevant sur des massifs de frondaisons sourdes. Qualités et foyer lumineux compris.

CHANUT (Alfred). — « Chasseurs à l'auberge » devisant joyeusement de leurs exploits. Les servantes et l'hôtelier les écoutent en riant; l'un deux, à barbe grise, allume gravement sa pipe. Au premier plan, les chiens de chasse, fatigués, se reposent assis ou couchés sur le sol, en attendant les bribes du repas. Il y a là des qualités d'observation à encourager, bien que l'effet d'ensemble soit un peu dur.

CHAPERON (Eug.). — « Waterloo; — épisode de la ferme de Rougemont ». Une poignée de voltigeurs, cernés dans un jardin en contre-bas d'un verger, sont fusillés lâchement par l'ennemi, qui tirait sur eux du haut des balustrades. Les héros (six contre deux cents) ripostent vaillamment, et se font tuer plutôt que de se rendre. Un nuage de fumée blanche forme un rideau devant ce groupe de héros, et l'ennemi paraît dans l'ombre, au-dessous de l'horizon en feu du soleil couchant.

CHAPLIN (Charles). — « Souvenirs ». Une plantureuse et lascive blonde, à la carnation colorée de rose, repose mollement sa jolie tête aux flots de cheveux soyeux, sur un oreiller de satin tendre, dans la gamme des mêmes cheveux. Sa jolie bouche sensuelle, entr'ouverte comme ses yeux, a une expression de rose épanouie, ou plutôt de jolie blonde se pâmant dans le plus voluptueux délire. Le col et la poitrine, en pleine lumière argentine, sont un chef-d'œuvre d'éclat et de modelé fins et délicats. De la main droite, elle tient un chapelet de grains d'argent, ou plutôt une guirlande de diamants. Cette étude d'ex-

pression délirante est certainement un des morceaux les plus attrayants de ce Salon varié. Le maître de la couleur, M. Chaplin, s'y est surpassé; il est presque impossible de pousser plus loin la note du beau délire. — « Portrait de femme ». Charmante tête au frais coloris, dans le genre largement et facilement brossé, ordinaire à ce maître, et rappelant les meilleurs portraits du siècle précédent.

CHAPOTON (Grégoire). — « Sans permission ». Une jolie fillette, en robe de velours violet, tourne sa charmante tête de profil et guette si on ne la surveille point avant de commettre un larcin bien excusable, tant la tentation sollicite sa friandise! Elle porte donc la main sur un riche plateau de poires, de pommes et de raisins, qui est la note riche de cette splendide nature morte, variée en comestibles appétissants : jambons, gâteaux méringues, etc. Mais le foyer et la note d'éclat, c'est le profil clair de la belle fillette.

CHARLEMONT (Éd.). — « A la salle des gardes ». Jeunes pages jouant aux dés, dans lesquels on remarque de réelles qualités de facture, mais qui ont le tort de ne pas se détacher suffisamment de la tapisserie du fond. Malgré ce défaut, qualités réelles, nous le répétons.

CHARLET (Frantz). — « Matinée d'hiver », qui oblige la fermière à donner du grain à ses oies, dans une prairie stérile, auprès d'une rivière diaphane où se mire le ciel. Aspect tendre et délicat.

CHARNAY (Armand). — « Une Rue à Carcenague ». Maisons à l'effet pittoresque, et dont la couleur, traitée par un coloriste, est chaude et agréable. C'est un fort joli paysage très bien traité. — « Un Marché ». Très délicat, très fin de couleur tendre, où grouillent les

marchandes et les clients. Au fond une rue et un coin de soleil.

CHARODEAU (A.). — « Petite Vendangeuse », et Italienne souriante, riant même aux éclats. Elle porte à droite, tenant des raisins dans son tambour de basque appuyé sur la hanche gauche, et, de la droite, une grappe de chasselas. Rayons de soleil sur les pampres des échalas, répétés sur le terrain. C'est le foyer lumineux. La figure et le costume, quoiqu'un peu cotonneux, ne manquent pas de réminiscences des maîtres.

CHARPENTIER (Louis). — « La Forge » est, en ce moment, très occupée, et les forgerons ferrent les chevaux de quelques hussards à la porte de cette forge éclairée par ses feux incessamment soufflés. Jolie anecdote militaire finement dite.

CHARPIN (A.). — « Fin d'automne en Camargue ». Attelage de bœufs arrêtés auprès d'une mare, tandis que le bûcheron charge sur le chariot des troncs d'arbres, sur lesquels s'est juché un petit chien. Il y a de bonnes qualités d'étude dans ces beaux animaux traités avec beaucoup de soin, et qui, sans valoir ceux de Troyon ou de Rosa Bonheur, n'en ont pas moins leur mérite.

CHARRIER (H.). — « Tobie recouvrant la vue ; — peinture décorative ». Le patriarche est assis, levant sa tête vénérable; l'oculiste primitif lui met du fiel de poisson sur les paupières, et la cure merveilleuse s'opère, tandis que l'ange voyageur s'appuie sur son bâton. Les parents de Tobie ne prêtent qu'une médiocre attention à la délicate opération. Fresque empâtée dans la donnée et la voie de M. Puvis de Chavannes, qui, lui, imite Bernardo Luini. Qualités.

CHARTON (Éd.). — « Pêches et Raisins » avec

pommes d'api au premier plan, s'enlevant, par les tons sanguinolents des pêches, le noir-bleu des beaux malagas et les jaunes dorés des chasselas, sur un terrain gris-rose. Le foyer lumineux de cette vibrante nature morte est compris par un peintre-né, connaissant les gammes voulues des transitions de la lumière à l'ombre, et les notes de rappel des pénombres pour éviter les contrastes violents. En d'autres termes, M. Charton possède la science du sacrifice, ce qui affirme son réel tempérament de peintre coloriste possédant la lumière et l'effet. C'est d'autant plus remarquable chez cet artiste, qu'il s'est créé lui-même et n'a eu pour maître que la nature. Et, pour preuve, M. Édouard Charton, né à Louviers le 4 juin 1839, commença sa carrière par l'art industriel dans la peinture des fleurs pour les étoffes, à Mulhouse, où il comprit de suite la beauté de la flore et la grandeur de l'art. Laborieux artiste, il eut des débuts heureux à Paris, où il expose depuis quelques années et prend une belle place parmi les peintres de natures mortes. (Voir les précédents annuaires.)

CHARTRAN (Théobald). — « M. le marquis de R. » est assis de profil dans son fauteuil, et, tout en suspendant son style épistolaire, il nous sourit agréablement. Tête fine, expressive et mains étudiées. Charmant portrait en pied, qui est et sera admiré.

CHARVOT (Eug.). — « Le Bas-Meudon ». Étude directe fine, mais un peu veule et froide, donnant un angle de Seine, entre des prairies bordées, à droite, de massifs d'aulnes, et, au fond, les collines d'Issy et environs de Sèvres. Finesse d'aspect et justesse de plans. — « Un Coin de prairie » est occupé par une superbe vache durham, de profil. Au fond, à gauche,

la bergère garde un autre ruminant rouge. Qualités en ce tableautin, sacrifié au troisième rang.

CHASE (William). — « Peter Cooper » est assis de profil dans son fauteuil, sur lequel il s'appuie les coudes et se croise les mains. Ce vigoureux type américain, largement brossé dans la pâte, comme ses mains, a de grands traits dénotant une vaste intelligence. Cette tête, qui accuse une forte race, est encadrée de larges favoris et cheveux blancs. L'œil, profond, lance un regard perçant d'observation à travers ces lunettes argentées. La bouche, aux lèvres pincées, est près de lancer une remarque judicieuse et pesée au poids du bon sens. Ce portrait, large de facture, est vivant et plein de caractère.

CHATAIGNIER (Mlle Anna). — « Mlle Monchanin », debout et presque de face, affectionne le rouge, car, depuis son large-bord jusqu'à la tunique et à la robe, tout est velours et satin rouge, sauf la plume blanche, le fichu et les manchettes guipure, j'oubliais également le fond de même couleur. Elle tourne à droite sa belle tête souriante, dont l'expression a du charme et de la bienveillance. Ce portrait, qui ne manque point de qualités, gagnerait cependant à moins de monochromie.

CHATILLON (Mme Laure de).—« M. *** », simplement, mais noblement posé, le poing sur la hanche, et la main droite appuyée sur une chaise, M. *** est de trois quarts et nous regarde avec calme et réflexion. Cette belle tête, à barbe François Ier, a les traits purs, réguliers et sentant leur race distinguée. Un sourire affable et agréable rayonne sur ce facies aimable et bienveillant d'homme de goût élevé. Et certes, il en donne la preuve en choisissant un peintre de style et d'expression comme le maître qui a su rendre ses

traits au double point de vue physique et moral. — « Portrait de M. Doublemard ». Les arts sont frères ; aussi la peinture sait aussi vigoureusement modeler que la sculpture, témoin ce buste de trois quarts, avec parti pris d'ombre et de lumière. Seulement, la peinture triomphe presque toujours sur le chapitre de la vie, grâce à la couleur des chairs, à la vue et aux yeux noyés et transparents, aux lèvres épaisses et mouillées de laque sanguinolente, à la barbe blonde que la brise agite, en un mot à la vie complète, et, par dessus tout, à l'expression morale, qui est le don des grands artistes, et que possède Mme de Châtillon.

CHELMONSKI (Joseph). — « Devant le cabaret ; — paysage d'automne ». Au premier plan, un planton de cosaques, appuyé sur sa lance, garde un piquet de chevaux, avec les lances en faisceaux de ses confrères qui veulent entrer au cabaret voisin ; mais la buvette est tellement bondée de consommateurs, qu'il n'y a pas moyen d'entrer dans cette cabane à l'enseigne du Balai, avec couronne de bouchons de paille en sautoir. Que se passe-t-il dans ce cabaret pour que les hulans se foulent pour voir, aussi bien que ces paysannes en costumes rouges qui ne peuvent contenir leur curiosité ? Effet vigoureux de pénombre générale des chevaux, des personnages et du toit de planches noires du cabaret se découpant sur le ciel d'un gris clair. En somme, effet et aspect des plus pittoresques. — « Une Halte de Cosaques » offre un contraste dur et strident de bleus et de noirs criant sur la neige. Les chevaux, rangés en groupes et en files, se reposent, tandis que leurs écuyers briguent la faveur d'entrer dans les cabanes de paysannes vêtues de rouge. Effet des plus intéressants et des plus vrais, prouvant que M. Chelmonski est un maître du genre.

CHERITREE (Olive-E.). — « Étude » de trois moutons broutant au râtelier. Très belle étude large et aux tons rompus et vrais.

CHEVALLIER (Marie). — « Mort de Viala ». Effet général rose et gris qui neutralise les combattants et voltigeurs de la République étendus morts ou blessés sur les terrains qui bordent la Durance. C'est en coupant la corde du bac qui sert au passage des royalistes que Viala reçoit une balle dans la poitrine; il chancelle et meurt en s'écriant : *m'as pas manqua, aquo es egaou more per la libertad.* Avec un peu plus de vigueur aux personnages et plus de franchises dans les plans, ce tableau, bien composé du reste, aurait du succès.

CHEVILLIARD (V.). — « Entr'acte ». Un superbe bedeau rouge, de profil et appuyé sur sa canne tambour-major, se cambre en arrière et joue de la dive bouteille qu'il a trouvée dans l'armoire aux étoles, chasubles, etc., de la sacristie. Spirituelle anecdote peinte avec finesse et brio.

CHEVREAU (Eug.). — « M. L. B. » est assis de trois quarts dans son fauteuil et suspend la lecture de son journal. Sa belle tête en pleine lumière a une fine expression; elle est d'une pâte délicate de modelé, comme la main posée sur le bras du fauteuil. Très bon portrait.

CHICOTOT (Georges). — « Le Viatique », dans cette toile, n'est que l'accessoire, car le paysage est le motif principal. Cependant c'est une heureuse idée que le contraste de ce prêtre allant accomplir son ministère dans cette cabane solitaire avec ce calme champêtre. Au fond, un moulin, l'église et les maisons du village bornent la perspective. Cette belle toile est traitée avec talent.

CHIGOT (Alph.). — « Première Faction en pays ennemi ». Deux grognards, le premier crânement campé, et le second indiquant le poste de la main gauche, font la leçon à un jeune conscrit dont la figure ne paraît pas trop rassurée. Cet intéressant épisode militaire, on ne peut mieux groupé, s'enlève sur un ciel chaud éclairé par un effet de soleil couchant. Grandes qualités.

CHITUSSI (Antoine). — « Dans les montagnes tchèques-moraves », on voit des plaines accidentées et des filets d'eau courante. N'étaient les petits monticules de fragments de silex accumulés, en voyant ces prairies verdoyantes on ne croirait jamais être dans les montagnes. Très agréable et fin aspect.

CHOISNARD (Félix). — Ce petit « Village des Bas-Quarts » ne donne que trois maisons, un terrain et un ciel gris sur toile de 6, ce qui n'en offre pas moins une assez bonne étude directe et vraie d'aspect. — « La Ferme du père Pénicault » s'enlève en vigueur chaude avec ses maisons grises aux toits de chaume encore tièdes des feux du soleil couchant. Au premier plan, une cour sillonnée d'ornières par les charrettes d'exploitation. Aspect tendre et chaud. Qualités.

CHOLLET (Marcel). — « Un Fromage blanc » entamé et vrai trompe-l'œil de crème ruisselant sur le couteau. Il s'étale sur son bassin de métal gris, flanqué à gauche de deux pots, l'un jaune et l'autre vert, et égayé, au premier plan, par des radis roses. Étude de trompe-l'œil des plus puissants.

CHRÉTIEN (Aug.). — Ce « Vieux Pêcheur normand » est assis, fumant sa pipe, et se préparant à vider un rouget pour sa réfection. Malgré son chapeau et sa blouse verte, il a plutôt l'air d'une femme.

CIBOT (Mlle Marie). — « Nature morte ». Livres groupés sur une table couverte d'un tapis auprès de papiers épars. Petite étude qui a de bonnes qualités de reproduction exacte et consciencieuse.

CICÉRI (Eug.). — « Souvenir de Marne », et charmant, que ce bateau amarré au bord de la prairie verte, et ayant pour abri un joli massif. Une lavandière étend son mouchoir bleu sur l'herbe. La rivière reflète le ciel gris et argenté. Effet largement rendu par un maître du genre.

CIESIELSKI (Vladislav). — « Au bord de la Sarthe ». Petit motif d'aulnes et de bois au bord de cette rivière pleine d'ombre. Il est fâcheux que le peintre n'ait point fait mirer en cette eau le coin de ciel argenté. Avenir de paysagiste.

CLAIRIN (Georges). — « Froufrou », dans sa jolie toilette portée gracieusement, s'avance avec désinvolture, la main droite appuyée sur la hanche, et la gauche tenant une longue canne. La grâce légère de cette jolie figure a été habilement reproduite par ce pinceau souple et exercé. — « Les Brûleuses de varech à la pointe du Raz (Finistère) ». A l'instar de feu son ami Regnault et de M. B. Constant, M. Clairin a le don de ravir le soleil et de le mettre sur sa toile ! Quelle coloration que celle de ces terrains, ces rochers et ces pierres ensoleillés ! Comme ces pauvres femmes tirent avec courage le varech du sein de la mer ! Et quelles fumées incandescentes et vraies ! Paysage d'une éclatante coloration.

CLARIS (Gaston). — « Le Prisonnier ». L'un de ces Kroumirs qui coûtent si cher au budget de la France est amené, les mains liées, par des chasseurs à pied, devant deux officiers d'état-major qui vont l'interroger. Le sous-officier, commandant l'escorte,

porte la main à son képi et fait son rapport. Autour de cette scène principale, qui se passe dans un camp, on aperçoit des tentes dressées, des sentinelles des turcos et différents groupes. La toile est bonne et tient un rang honorable parmi ses congénères.

CLARY (Eug.). — « Joinville-le-Pont ». Joli point de vue largement rendu avec un sentiment vrai de la nature et en impressionniste. Le village est au fond, se détachant sur un ciel nuageux gris-perle. Un large pan de terrain, où poussent des herbes éparses et variées, occupe le premier plan, bordant la Seine dont les ondes claires se teintent des reflets verdoyants de l'autre rivage. Excellent paysage très remarqué. — « A Montigny (Seine-et-Marne) ; — étude », et très réussie, d'un effet tendre et gris-perle, que cette gardeuse d'oies débouchant sur le chemin clair, bordé de maisons bien peintes et enveloppées de l'air ambiant du ciel gris pommelé. Tempérament délicat d'un maître du genre voyant tendre et gris.

CLAUDE (Eugène). — Ce « Tas d'asperges » posées sur ces herbes et ce parapet de pierre est une nature morte vraiment magistrale ; les trois bottes du premier plan sont le foyer lumineux de ce premier plan s'enlevant sur les autres dans la pénombre. — « Commande de fruits » et servie par un fournisseur royal : chasselas dorés, roulant d'un panier renversé, entre des grenades, dont deux ouvertes et saignantes avec leurs pépins juteux ; puis des poires, et, derrière, un riche panier de rainettes, bonnets-carrés, ananas, malagas et pineaux, relevés d'autres pommes d'or et de petites d'api. Un chef-d'œuvre d'éclat et de trompe-l'œil.

CLAUDE (V.-Georges). — « M[me] L. C. » est assise de face et sourit avec abandon. Les traits, la poitrine et les bras nus s'enlèvent avec la robe blanche et la

fourrure sur un fond bleu. Aspect à la Chaplin, réussi. — « M. D. », encore de face et les traits plus sérieux que ceux de Mme sa mère, nous fixe avec calme et réflexion. Ses cheveux, rasés sur le front, flottent en deux longues mèches sur sa collerette blanche et ses épaules. Étude fine.

CLAUDE (Max.). — « Soleil couchant ». Fort bel effet qu'admirent ces trois cavaliers arrêtés au bord de la mer et absorbés dans leur contemplation. — « Au printemps », c'est l'heure à laquelle les couples d'amies chevauchent aux bois. Cette jeune amazone grise monte un cheval bai et fait des confidences intimes à son amie, autre amazone bleue, qui monte, elle, un cheval blanc. Au fond, une troisième accompagne sa fillette qui mène un poney. Paysage fin, délicat ; jolie petite promenade finement rendue.

CLAUDIE, né à Paris. — « Une Captive », debout, les mains liées derrière le dos, lève sa belle tête blonde aux cheveux séparés sur le front et retombants épars sur le dorsal. Elle est peinte en bon parti pris d'ombre et de lumière, et la taille, cambrée et liée par une corde ceignant la bure, motive la projection en avant d'une belle poitrine lumineuse couverte par cette sombre étoffe. La tête a un noble caractère et une expression pure rehaussée par le charme d'une jeunesse saine et plantureuse attestée par ces splendides pectoraux où vibrent des chairs fermes de belle blonde. Du caractère et un tempérament personnel chez cet artiste distingué.

CLAUS (Émile). — « Un Combat de coqs en Flandre ». Spectacle cruel, ignoble, que celui-là ! Quel charme y a-t-il pour cette pyramide de types vulgaires et crétinisés à voir immoler à coups de becs et d'éperons un gallinacé plus faible que son adversaire ? Ce n'est

point l'étude sincère qui manque à toutes ces physionomies rendues dans leur crétinisme ! Plaignons le vaincu mordant la poussière et admirons le superbe plumage du vainqueur qui veut encore s'élancer et s'acharner sur sa victime. Grande dépense de talent pour un triste sujet.

CLAVEL (Ismaël). — « M. Chalmeton », debout, croise les bras et nous regarde ; sa figure est lumineuse et peinte consciencieusement en ombre et lumière franche. Assez bon buste.

CLAYS (Paul-Jean). — « La Meuse à Dordrecht » est claire comme le ciel de Hollande qu'elle répète. Elle porte deux chasse-marée, dont les voiles de toile grise rompent le ciel aux nuages d'argent, que les barques et mâts rompent aussi à l'horizon. Aspect magistral. — « La Tamise à Londres » est une marine des plus remarquables par l'effet lumineux rendu avec puissance et vérité. Le fleuve est couvert de vaisseaux et d'embarcations, dont celles du fond se perdent vaguement dans la perspective lointaine. Voiles déployées et mâtures se découpent sur un ciel assombri par places, brillamment éclairé en grande partie par la blanche lumière de la lune, dont les reflets éclatent aussi sur les vagues clapotantes. Fort bel effet d'ensemble que l'on admire longtemps et dont on ne s'éloigne qu'à regret.

CLÉMANSIN-DUMAINE. — « La Nymphe du ruisseau surprise par un chevalier » tout bardé de fer et portant bannière au vent en faisant caracoler son coursier. Au premier plan, la nymphe s'élève gracieuse au milieu des nénuphars, en faisant un geste de surprise. Ce beau corps élégant et souple est des mieux modelés. Le paysage, fort beau et d'une couleur splendide, nous transporte dans les régions féeriques de

l'imagination et se trouve des mieux appropriés au sujet.

CLÉMENT (Félix). — « M. J.-P. Manau » est un président de chambre qui siége, le poing appuyé sur le rebord de sa chaise curule ou de son tribunal. Sa figure attentive ne perd point de vue la défense ou l'audition des témoins. Il sourît même avec une certaine bienveillance aux paroles qu'il écoute avec impartialité. La tête, grisonnante comme la barbe, est bien étudiée. L'hermine, la robe de pourpre, la chausse, le rabat et la croix de chevalier, comme la toque, sont assez étudiés. Demi-buste, portrait consciencieux et solide. — Cet « Enfant », en petit marin, tourne sa jolie et spirituelle tête de trois quarts, en appuyant sa main lumineuse de ton et de fin modelé sur le dossier d'un fauteuil noir. Charmant mousse bien peint.

CLÈRE (Jacques). — « Yvonne et Maurice C. ». Fillette en costume noir avec un grand col blanc et chapeau orné d'une plume blanche ; elle est debout et tient par la main son jeune frère Maurice, qui est un petit chasseur muni de son attirail, carnier et fusil. La verdure joyeuse d'un jardin encadre ce joli groupe fort bien rendu.

CLERMONT (Henri-Louis de). — « Vive le roi ! — épisode de la guerre de Sept ans, 1760 ». Un cuirassier blessé, ou désarçonné, car il s'appuie sur le flanc de son cheval aux brides rompues, et baissant la tête. L'épée nue faisant le salut militaire, il agite en l'air son tricorne et pousse un vivat frénétique en voyant passer au loin le roi à la tête d'un escadron. Très bon effet de neige et grandes qualités épiques.

CLERMONT-GALLERANDE (Adhémar-Louis de). — « La Messe de Saint-Hubert », ou plutôt la bénédic-

tion est donnée par le desservant, à la porte de la chapelle, à tous les chasseurs en costumes officiels, aux piqueurs, et même aux chiens. Les groupes pittoresques se détachent dans leurs éclatantes couleurs sur l'église et sur les fonds boisés. Charmante anecdote bien peinte. — « Giboulée de mars », qui fouette, à coups redoublés, ce joli couple équestre revenant au grand trot par le chemin gras de la prairie. Excellent petit tableau d'un effet clair et vrai.

CLOUET (feu Félix). — « Gibier », lièvre, perdrix et alouettes, avec rideau vert et vase bleu-lapis foncé au fond. Très bonne étude dont l'effet lumineux est compris.

COCK (Xavier de). — « Troupeau de moutons » venant boire aux bords d'une mare, au premier plan. Un vert rideau de feuillage où jouent les ombres et les lumières, forme le fond de cette jolie toile.

COEFFIER (Mme Marie). — « M. Bruno » lève son fin profil à moustache noire comme ses cheveux. Il est peint en pleine lumière et porte pelisse à fourrure se terminant à mi-buste. Avenir de portraitiste de goût.

COESSIN DE LAFOSSE (Charles). — « Les Éclaireurs d'Hoche », pleins de mansuétude et de fraternelle diplomatie, comme leur studieux général, sont en ce moment dans la ferme d'un bon Breton du Finistère, à le catéchiser, lui et sa charmante fille, pour les affilier à la cause de la République. Le hussard, qui, de profil perdu, cherche à convaincre le Breton fanatique, et le jeune trompette qui écoute, le galant officier qui cause avec la charmante fillette, tandis qu'un prévoyant éclaireur détache le fusil de chasse suspendu à la cheminée renaissance splendide, tous

ces groupes, comme cet intérieur, sont une œuvre remarquable.

COEYLAS (Henry). — « Sous les noisetiers ». Un joli groupe de famille, dont l'heureuse mère tient sa fille endormie et empêche son fils turbulent de la réveiller. Ah! c'est que la tante, debout, abaisse une branche de noisetier et cueille des noisettes pour son friand neveu. La ligne du groupe est bien terminée en pyramide par la main de la jeune femme en blanc. L'effet tendre et poudreux du fond prend de l'accent par les deux notes de vigueur de la jaquette de l'enfant, qui rappelle avec plus d'intensité la correspondante vigueur des troncs d'arbres du troisième plan. Très bon tableau, expressif des sentiments intimes, et bien rendu.

COFFIN (William) nous favorise de son portrait, serré de dessin et de modelé, avec parti pris vigoureux, mais transparent d'ombre et de lumière colorée et sanguine. La tête pense et vit.

COLIN (Paul). — « La Mare de Criquebœuf » a creusé son lit dans un riant pâturage, non loin d'une futaie, laissant entrevoir au loin un bois de sapins sous un ciel argenté. La jolie mare, très transparente, reflète les fûts des chênes, et a pour parasites des goëmons et des lichens dormant sur ses eaux. Les canards de la cabane voisine viennent barboter à cette jolie mare, dans ce riant séjour très bien peint.

COLIN-LIBOUR (Mme Uranie). — « Italienne et son enfant, qu'elle contemple avec une extase et un ravissement pleins de suavité. Quel doux, honnête et agréable profil! Oh! l'heureuse mère! comme elle aime son cher trésor, le fruit sorti de ses entrailles! Comme ce sein généreux, à peine voilé, va bientôt lui donner la vie, à ce petit être qui lui tend les mains

dans cette bercelonnette. Oh! l'amour maternel, qui le comprend autrement et mieux que cette artiste éminente? Voici une œuvre expressive, qui mérite une mention honorable.

COLLA (Henri).— « Bords de la Durance ». Premier plan, une prairie, d'où s'élèvent deux chênes, non loin d'un sentier frayé. Au fond, la Durance, où reflète l'horizon argenté d'un ciel bleu. Aspect clair et un peu cru dans les bleus.

COLLART (Mme Marie). — « La Vallée de la Senne; — soir ». Trois ruminants font la sieste dans une grasse prairie dans la pénombre, et ensoleillée au fond par l'horizon au ciel doré, sur lequel se détachent quelques chênes. Assez fine étude.

COLLAS (Amédée). — « Au Perrey; — accalmie à l'heure du jusant ». Vue de mer dont l'effet lumineux est fort remarquable et bien saisi dans cette belle marine.

COLLIN (Raphaël).— « Mlle Salla », debout et droite comme un fût de colonne de marbre blanc au socle noir, lève fièrement sa tête un peu dédaigneuse, s'incline légèrement sur l'épaule gauche. Elle pose la main droite sur un roman, et de la senestre tombante elle tient son éventail. Poitrine et bras modelés comme du marbre, et robe de satin noir à traîne. Elle se détache sur une tapisserie azur. Style et noblesse. — « Idylle ». Une Chloé est debout et écoute les prières de son Daphnis agenouillé à ses pieds. C'est la pastorale de Longus, plus accentuée dans le sens de l'idéal, surtout dans la physionomie de la jeune fille, dont l'expression a beaucoup d'élévation et même de poésie immatérielle. Grandes qualités de dessin et d'inspiration poétique dans ce bon tableau, dont la facture s'inspire de M. Bastien-Lepage.

COLLINET (Henri). — « Les Bateaux du père Minel ; — île Saint-Denis ». Ils sont sur le rivage, au renflouage, et sur un terrain gris brumeux, d'où s'élancent des chênes dénudés sur un froid ciel gris brumeux, comme l'aspect général.

COLLOMB-AGASSIS (Mme Louise). — « Mme *** », charmant buste de jeune fille ou femme de trois quarts, se détachant sur un fond laque jaune. Les traits, fins et délicats, sont animés d'un fin sourire. Jolie mise, et surtout figure spirituelle et expressive.

COMBELLE (Karl). — « Le Soir aux Andelys (Eure) ». La nature est déjà très rembrunie ; la rivière sombre laisse entrevoir cependant un chaland au fond, au bord des touffes des vergnes. Les massifs d'aulnes, à droite, sont d'une étude sérieuse, et détachent leurs dômes accidentés sur les collines bleues du fond, au-dessus desquelles éclate un superbe soleil couchant. Étude fine et sévère d'effet juste.

COMOY (Marie-Emmanuel). — Cette petite « Étude » de sous-bois, avec sentier contournant la prairie, et la fillette se dirigeant vers l'horizon, est délicate et réussie. M. Comoy a du talent ; qu'il s'efforce et élargisse un peu sa mesure, et nous saluons l'avenir d'un bon paysagiste.

COND'AMIN (Henri). — « Jeannette », coiffée d'un large chapeau à plume noire, incline son joli trois-quarts, plus étudié que la poitrine, un peu effacée. Le fond blanc de cette toile de 6 allongée neutralise cette petite étude.

CONGER-COBY (Mlle Clarice C.). — Ce jeune « Napolitain » porte à droite la main sur la hanche, et la tête, coiffée d'un large chapeau noir, penche sur l'épaule gauche. Expression fine et intelligente chez

ce gamin distingué et réfléchi. Bon tableau, fran d'aspect.

CONIN (Mlle Jeanne). — « Fleurs d'hiver » bie jetées et sacrifiées au fond, mais vibrant d'éclat a premier plan, et se raccordant avec les pages blanche d'un catalogue illustré. Talent et acquit réel, qui mé ritait la cymaise.

CONIN (Alph.). — « Futur Civet ». Lapin suspend par une patte et reposant sur la table de cuisine auprès des ingrédients qui vont l'accompagner dan la marmite. Qualités de reproduction exacte.

CONQUEST (Alfred). — « Décembre en Bretagne offre un premier plan de feuilles sienne brûlée, e au fond, des squelettes d'arbres dénudés, avec coin d ciel pâle et froid. Petite étude directe assez vraie.

CONSTANT (Benjamin).—« Le Christ au tombeau est étendu dans son suaire, que soulèvent les sainte femmes, ce qui fait reporter une ombre sur la tête d profil et d'un beau caractère. Toutefois, le corps, le joues et le bras tombant ne sont pas d'un choix scr puleux de modèle. Que le Christ ait souffert et so amaigri, c'est juste; mais cette anatomie et ce formes, ainsi que le profil, manquent d'idéalité, e même de belle nature réaliste. Le Christ humain d M. Bonnat symbolisait, au moins, la souffrance d l'humanité, tandis que celui-là rentre dans le commu des martyrs de la Morgue. La Madeleine a un bea mouvement de prostration, et inonde les pieds d Christ du torrent de sa chevelure de feu. L'aspec et l'effet sont loin de manquer de drame, do M. B. Constant est un grand maître.— « Le Lendemai d'une victoire à l'Alhambra; — Espagne mauresque XIVe siècle ». Riche intérieur de palais, à l'architec ture et à la décoration arabes, dans lequel s'avance

grave et majestueux, un calife entouré de son cortége, où l'on remarque l'exécuteur, tenant son sabre nu. Au premier plan, les groupes des captives chrétiennes demi-nues, dont les attitudes indiquent le désespoir. Au fond, le soleil éclaire les murs d'une cour intérieure, où brille une échappée de ciel azur. Nous retrouvons dans cette remarquable toile les grandes qualités de cet éminent coloriste, auquel l'Orient a déjà inspiré tant de chefs-d'œuvre.

COOL (Mme Delphine de). — « A moi le reste » ! s'écrie le partner victorieux en abattant ses cartes et élevant en l'air son verre qu'il s'apprête à vider, tandis que sa femme tient encore son jeu qu'elle examine avec une attention soutenue, en cherchant un dernier moyen de salut. — « Chez la sorcière ». Quatre clients sont là, attendant la bonne aventure et les prédictions de la vieille tireuse de cartes assise et lisant dans la main d'une charmante blonde vouée au violet. Une jeune et jolie chanteuse, debout et s'appuyant sur sa guitare, attend son tour, ainsi que deux personnes à gauche au fond. La tête rusée et scrutatrice de la vieille est la vie et l'expression de cette jolie anecdote, qui manque un peu de parti-pris, mais a de bonnes qualités.

COOMANS (Joseph). — «Le Rêve». Gracieuse jeune blonde étendue de profil dans une courbe pleine de poésie. Le haut de son suave profil souriant est dans la pénombre des frondaisons rousses qui l'abritent, comme ses jambes et ses pieds sont enveloppés d'un crêpe ou voile transparent. Toute la lumière vibrante repose seulement sur le deltoïde et la gorge, et vient se dégrader en transition douce sur le torse et les jambes. Œuvre délicate d'un maître. — « Le Rêve ». Un vieux philosophe aux cheveux et à la barbe ar-

8

gentés est assis et accoudé sur sa table de lecture. Tenant encore la page qu'il vient de lire, il lève la tête, et son regard tendu vers l'espace indique la méditation. La tête, penchée, reçoit la lumière au sommet du crâne et du front; le facies est dans une ombre transparente. Cette belle tête de vieillard nous rappelle notre ami Cantagrel, et l'ensemble de ce ce tableau est plein d'effet et d'expression.

COOSEMANS (Joseph). — « Les Marais de Kinroy; — matin », exhalent les brumes poétiques de leur eau remplie de joncs et de plantes aquatiques. Trois chênes trapus poussent en compagnie dans ce marais; leurs glands embryonnaires auront été apportés là autrefois, par un ouragan, de la forêt qui se perd dans les brumes de l'aube. Poésie et vérité. — « Journée de mai ». Paysage délicat et fin de frondaison naissante et de verdure, molle comme l'étang, à droite, où barbotent les oies. Le ciel tendre répand ses douces chaleurs printanières sur cette jolie nature prise sur le fait.

COQUAND (Paul). — « Un Coin de lande en Bretagne ». Sévère motif de landes, éventrées çà et là par des terrains ocreux à gauche et cendrés à droite, où chassent les corbeaux en rasant la terre. A l'horizon, s'élève un bois touffu dont la coloration, enveloppée de brume vaporeuse, indique que le jour va paraître. En effet, un éclatant soleil d'argent jette ses lueurs blanches, sur lesquelles les bois se détachent avec vigeur. C'est splendide.

COQUELET (Louis). — « Mlles Jeanne et Marguerite G. » Ces deux jeunes sœurs, l'une assise et l'autre debout auprès d'elle, forment un charmant groupe, très agréablement rendu par un pinceau souple et facile.

CORCOS (Matteo). — « L'Anniversaire » doit rappeler une douleur, car ce père aux cheveux gris et appuyant sa main sur l'épaule de sa petite fille paraît bien triste et semble regretter une affection disparue pour toujours. Sentiment bien compris et rendu.

CORNILLIET (Jules). — « Les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul », portant le signe de la croix rouge au brassard, assistent un malheureux sergent rendant le dernier soupir. Un aide-major prend une bandelette que lui tend une des sœurs pour envelopper la blessure. Épisode bien peint et d'un bon effet gris tendre.

CORNILLON (Joannis). — « Le Banc aux roses ; — effet du matin ». Délicate composition et bien intitulée ; car de l'ombrelle et du chapeau de paille sur le banc, part la vibration dominante des roses, repoussée par la note de vigueur de l'arrosoir et des feuilles sombres du premier plan, note répétée par le massif au dernier plan au sommet de la toile. Sur le même banc, des roses rouges, et, sur le terrain au-dessous, un livre ouvert. Toile fine d'un effet délicatement compris et rendu.

CORREJA (Henri). — « Le Sommeil ». Étude de femme couchée sur une couverture ou draperie violette dont la pose est élégante et bien dessinée. Ce beau corps souple se détache en lumière sur le rideau vert sombre du fond.

CORTA (Paul). — Cette « Dévideuse landaise » est fouillée comme un petit hollandais. La bonne vieille sévère dévide son rouet et pelotonne sa laine. Qualités de conscience et de fouille à la Denner.

COSSMANN (Maurice). — « Intérieur suisse », où la jeune fileuse, assise, interrompt son travail pour méditer. Jolie tête distinguée et spirituelle ayant un

parfum de pureté. N'oublions pas le chat prévoyant qui dort d'un œil sur le châle de sa petite maîtresse dans cet intérieur honnête très bien rendu.

COT (Pierre-Auguste). — « Mireille », noble et belle dans son deuil sévère, descend gravement les marches d'un temple. Droite comme une Isis, et portant une branche d'olivier, elle met son obole dans la main d'un petit boiteux, joueur d'accordéon, frère sans doute de la petite marchande de myrtes à laquelle une bonne vieille achète quelques branches. Une autre petite marchande offre un bouquet en pyramide de fleurs des champs et de bluets. Mais Mireille est la poésie de la douleur ; cette élégie noble et pure vous frappe l'âme et y reste. C'est d'un poète et grand maître. — « Mme B. », debout et de trois quarts, en robe de velours pourpre, se croise les bras, dont un ganté, et nous présente sa physionomie grave et aux grands traits distingués et intelligents. Par un tour de force habituel du maître, ce beau portrait de femme en pied, à robe à traîne de pourpre, s'enlève sur un ton analogue dans le fond et sur le tapis, et l'aspect n'en souffre pas plus que la vigoureuse richesse qui se répète en valeurs différentes, celle des lumières de la robe étant la dominante d'éclat.

COTTIN (Pierre). — « L'Invasion » des moutons dans le poulailler met en rumeur le sérail et le sultan, qui se réfugie avec ses poules dans une brouette, au haut de laquelle la gent ailée attend que les envahisseurs rentrent dans la bergerie. Mais, admirable entente et respect des animaux ! point de colère, ni d'effroi, et la bonne mère poule n'en continue pas moins à picorer avec ses poussins entre les pattes des brebis. Groupe puissant et vigoureux d'une pâte magistrale. — « Coq et poules » picorant avec les

›oussins dont la maman fait l'éducation. Ils en profi-ent déjà, car un de ces bébés volatiles n'ayant que e duvet vient, à l'appel de sa mère qui glousse, boire lans un petit plat de terre jaune. Effet général un peu rop sombre. Abus du sacrifice facile à corriger pour e maître.

COUBERTIN (Ch. de). — « La Légende de la via Appia ; — Rome ». Un Christ en tunique blanche, et portant sa croix, chemine entre deux apôtres au mi-lieu des ruines romaines, qui ont l'air de géants fan-tastiques. Effet de nuit et composition dramatiques.

COUDER (Émile). — « Une Table chez la fruitière », chargée de tomates, poires et de paniers de pêches et de figues. Une serviette blanche retombant sur le fond de la table sert de foyer lumineux. Éclat et vibration puissants dans l'aspect solide. — « Renoncules va-riées » dans leurs collerettes de papier blanc, dont le premier pot est le foyer lumineux brillant entre le deuxième du fond et le pot de pensées renversé à terre. Cet effet, tout près de réussir, manque un peu de franchise ; l'étude fine et rendue des fleurs ne manque point de talent. Il y a là de l'avenir.

COURAJOD (Alexis). — « Agar », assise sur des blocs de silex gris, tient son enfant sur ses genoux. C'est sans doute avant la légende de la soif au désert ; car, ici, elle est dans une caverne, et son petit chariot plein de tubercules déroute la légende. Et cependant la figure de la victime répudiée par Abraham est une élégie assez expressive.

COURANT (Maurice). — « La Barque de pêche » s'enlève, en belle et transparente vigueur, sur une mer aux lames vertes, qu'elle entr'ouvre et sillonne d'une ligne d'argent. Un jeune mousse tend sa ligne, tandis que le vieux loustic patron bourre sa pipe et

que le timonier est à la barre. Les deux voiles ont bon vent arrière. Le ciel, à droite, a de gros nuages noirs qui s'entr'ouvent, pour en montrer d'autres roses et enflammés à l'horizon, que pointent d'autres petites barques et un vapeur en marche rapide. Très belle marine d'un excellent effet clair.

COURBE (Émile). — « M. Desbarolles » est franchement peint et délicatement ; peut-être les lèvres pincées ont-elles un peu l'air de siffloter. N'importe, assez bon petit buste.

COURDOUAN (Joseph). — « Vue prise à l'entrée de la rade de Toulon ». Mer d'un indigo foncé calme et sans vague. A gauche, des barques, auprès de la dune, et au fond une ligne de rochers bleus se détachant sur un ciel fin doré à l'horizon et azur clair au zénith. Aspect coloré, délicat, mais un peu sec.

COURTAT (Louis). — « Odalisque », couchée sur un sopha jaune et écoutant les sons d'une mandoline dont joue sa compagne auprès d'elle, est une bonne étude de nu dénotant un grand talent. — « M. de S. » est debout, la main gauche dans sa poche et la droite appuyée sur un livre. Il est de face et porte à gauche, l'air grave et réfléchi. Telle est l'expression vivante de ce bon portrait lumineux et serré d'étude.

COURTENS (Franz). — « Le Départ pour la pêche ; — temps gris », dont l'impression est sincèrement rendue, tant sur la mer calme que sur les deux chasse-marée et le ciel tendre. Jolie marine simple de note et d'accent vrai. — « Village hollandais ; — midi ». La flèche du clocher de l'église pointe dans le ciel argenté. Les maisons poudroient de soleil, comme les dos des moutons qui en reçoivent les rayons. La prairie est claire, et l'aspect général de cette splendide étude est d'un vrai maître de l'éclat.

COURTIN (Mme Caroline). — « Saint-Valéry-en-Caux ». Une plage grisâtre bordée de dunes à pic, avec petit coin de mer et fond nuageux, tel est ce petit paysage, bonne impression directe de ce point de nos côtes normandes.

COURTINES (Alexandre). — « Mme Marie Laurent ». La célèbre actrice est en pied et debout, le corps de trois quarts et présentant de face sa belle tête au masque tragique et passionné. Le bras gauche, nu et opulent, retombe le long de sa robe de satin noir, qui lui sert de repoussoir. Un fond clair-obscur donne toute sa valeur à ce remarquable et excellent portrait. — « Mme *** » est étendue en odalisque sur une ottomane capitonnée de velours grenat : Elle tient de la main gauche une petite glace, et, la tête pensive, inclinée légèrement sur l'épaule gauche, elle nous regarde attentivement. Cette dame, réfléchie, est d'un certain âge, car elle grisonne, et ses cheveux sont malheureusement ramenés en papillotes sur le front jusqu'aux yeux, ce qui déprime le front et allonge le nez. N'importe, la grandeur des sourcils au menton est exagérée pour celle du crâne. C'est défectueux ; et, malgré cela, l'ensemble de cette œuvre est on ne peut plus satisfaisant. L'effet général de cet intérieur délicat est tendre, puissant et mystérieux. La robe éclatante de satin rose détonne en tendre et molle vibration sur les colonnes grises du fond, où luit le cuivre repoussé d'une splendide jardinière. Grandes qualités de tendre et puissant coloriste.

COURTOIS (Ernest). — « Casseur de pierres à Bonnencontre (Côte-d'Or) ». Le pauvre ouvrier, assis sur son amas de cailloux, les frappe de son marteau soulevé des deux mains. Ses traits calmes et placides expriment la bonhomie et l'honnêteté. Étude cons-

ciencieuse d'une couleur grisâtre, qui gagnerait à avoir un effet plus accentué. — « M. Henri S. » est de trois quarts et en pleine lumière s'enlevant sur son col raide. Petit buste assez dessiné, mais costume noir se perdant dans un fond de même couleur. Avenir de dessinateur ; couleur à chercher.

COURTOIS (Gustave). — « Bayadère » penchée et accroupie sur un pouf, dans une pose américaine des plus désinvolturées. Elle incline sur l'épaule droite sa tête d'où s'échappent et roulent sur ses épaules des flots de cheveux épais. Elle abaisse en coulisse son regard voluptueux, et sa bouche vermeille sourit avec effusion. Elle relève ses genoux presque à la hauteur de sa poitrine, et retient ses petites jambes dans ses mains croisées. La jambe gauche, bien modelée, retombe avec élégance au-dessus de sa mandoline et de ses petites cymbales. Son costume, bariolé de perles et de sachets d'or, aux arabesques et filigranes précieux, s'enlève sur le fond à effet de clair-obscur des mieux compris et rendus. En somme, cette bayadère de Java est une œuvre originale réussie. — « Mlle Henriette Renard » s'adosse et s'enlève debout sur ses petits talons, sur un fauteuil satin jaune et sur une tapisserie or. La charmante tête souriante dont le regard fin et perçant vous scrute au fond de votre pensée, les belles chairs blanches et la robe de velours éclatant forment un portrait de vrai maître.

COUSIN (Victor). — « La Marne ; — le matin ». Des massifs d'aulnes et de peupliers se détachant un peu trop durement sur un ciel pâle, où il manque les brumes et vapeurs qui s'exhalent de la Marne. Étude soignée et très faite, néanmoins. — Par « Une Matinée d'automne », cette prairie me semble un peu verte, ainsi que ces massifs printaniers par la coloration.

Les quelques touches de laque jaune qui veulent dorer les extrémités de quelques branches ne suffisent pas pour annoncer l'automne. Beau ciel et belle étude que l'auteur n'aurait pas dû appeler automne.

COUTIL (Léon). — « Mme A. A. », assise de profil sur un divan vert à coussin violet, a la tête de trois quarts et croise les bras, appuyant ses mains l'une sur l'autre. La figure, en lumière vive au grand côté, est fine de modelé. Peut-être le fond violet foncé est-il trop sombre et neutralise-t-il l'effet de la robe, dont l'étude est perdue et manque de lumière. N'importe, assez bon buste promettant un portraitiste devant chercher l'effet et le foyer lumineux..

COUTY (Frédéric). — « Marée ». Merlans, rougets, moules devant un chaudron de cuivre jaune. Assez d'air, de parti pris et de qualités dans les tons. Avenir. — « Gibier » répandu autour du traditionnel chaudron de cuivre, devenu rare à ce Salon, est une assez bonne nature morte largement traitée.

COX (Kenyon). — « M. E. G. » fume son cigare et se détache en parti pris d'ombre et de lumière sur le rideau rouge du fond. La tête, les mains et les étoffes, tout est enlevé par un peintre qui sait son métier. — « Le Miroir » répète le portrait de profil de l'ami du peintre, qui a l'air d'un comique ou d'un jocrisse, avec la bouche béante et les mains posées très naïvement. La toilette et l'expression permettent de croire que M. Cox a voulu faire un naïf. Bonne étude bien dessinée et bien peinte.

CRAUCK (Charles). — « Saint François de Sales présente saint Vincent de Paul aux religieuses de l'ordre qu'il a fondé, et, sous la présidence de la reine Marie de Médicis, qui est en tête du groupe des sœurs, saint Vincent de Paul, debout et de profil, reçoit

le titre de supérieur de l'ordre ». Saint François de Sales, prenant la main de son protégé, le présente avec un geste plein de bienveillance. Ces deux groupes ont un style austère, dont la tonalité grise rappelle un peu les « Saint Bruno » de Lesueur. Consciencieuse peinture à la cire, destinée à une église d'Amiens. — — « Invocation à la sainte Vierge », peinture à la cire, pour la même église Sainte-Anne, à Amiens. Louis XIII, couvert du manteau azur aux abeilles d'or, présente son diadème et son sceptre à la Vierge mère, tenant l'enfant Jésus dans ses bras ; le monarque est en compagnie de Jeanne d'Arc, qui déroule modestement le drapeau national. Une jeune femme de labeur présente aussi son jeune fils. Tous ces suppliants sont assistés d'un évêque et d'un prêtre en étole. Le Christ et la Vierge, dans les nuages, reçoivent ces vœux. Qualités de style.

CRESSON (Georges). — « Soirée d'octobre ». Sur une plage couverte de bruyères rousses, une sœur aînée tient son petit frère d'une main et, de l'autre, lui montre son père dans le lointain, qui s'enlève sur l'horizon du ciel couchant. Toile directement étudiée et franche d'aspect.

CROCGAERT (Georges) — « Effet de neige » sous bois, où un chasseur allume sa pipe, se détachant en ombre sur le terrain blanc de neige. Les fonds vaporeux des bois lointains et le ciel d'or de l'horizon sont réussis.

CROCHEPIERRE (André). — « Étude » de vieille femme assise et appuyant le haut du corps affaissé sur ses genoux. Nous retrouvons avec plaisir une nouvelle œuvre de ce peintre au tempérament original qui reste fidèle à la manière qui lui a conquis un succès immédiat et lui a donné la maîtrise. Il y a un

rand charme dans ce clair-obscur et cette couleur à
ı Rembrandt, où l'exécution soignée ne nuit en rien à
effet harmonieux d'ensemble. Voilà un nom à retenir,
ar il deviendra célèbre. — « Mme *** » est assise de
ıce et les mains croisées. La figure, assez modelée,
ense et vit, et l'ensemble est distingué ; mais, hélas !
y a loin de cette œuvre à la précédente et à celles de
an passé. La robe et le fond, comme la toque, se
onfondent dans le noir.

CSUZI (Mme Gisèle de). — « Étude » de petite
itana coiffée d'un foulard de Barége à filigranes
orés. Elle est de trois quarts et tourne à gauche ses
egards tristes et sévères. Expression et talent pleins
'avenir.

CURTIS (R.-W.). — « Flirtation » exécutée non-
halamment par un monsieur qui s'accoude sur le
oin du piano dont la jeune fille rêveuse presse une
ouche. Elle est de dos et tourne de profil sa tête
ans l'ombre, qui se détache sur l'énorme bouquet
lanc offert par ce laid flirteur, qui semble louche et a
ne figure patibulaire qui ne prête nullement à la
irconstance. Les mains du couple et du piano s'en-
èvent sur le gris-azur et sur le pouf de même couleur
e cet assez bon tableau, d'un aspect vigoureux et tran-
hé ; mais la tête du flirteur compromet le succès.

CURZON (Alfred de). — « Au bord de la mer, à
Naples, en vue de l'île de Capri ». Assis sur un bloc
le silex gris surplombant la mer azur-gris tendre de
ette mer polie et calme, un mentor au type antique
levise avec un jeune homme. Son geste de philosophe
ui explique bien des vérités, tandis que les camarades
lu jeune préféré se livrent, au premier plan, à une
baignade agréable. L'un d'eux pique une tête, les
mains en avant, auprès d'un groupe assis qui se repose,

ainsi que le premier accroupi et méditant. Très joli paysage au ciel pâle et chaud, sur lequel s'enlèvent les rochers lointains de l'ile de Capri. Grande poésie et style, comme toujours, chez notre cher compatriote. — « Vue des côtes de Provence prise de la presqu'île Sicié, près de Toulon ». Un sentier serpente en montant entre les délicats massifs derrière lesquels s'étend la mer azur couronnée d'un ciel doré à l'horizon. A droite, la mer s'enfonce entre les bords de la presqu'île. Delicieux et poétique paysage.

CUYER (Édouard). — « Mme R. » est de face et assise, coiffée d'un grand chapeau noir à larges bords, sa main droite reposant sur une table placée auprès d'elle, tandis que la gauche tient son gant. Assez bon portrait, qui n'est pas sans quelques qualités.

DACRE (Mlle P.-Isabel). — « Le Capitaine G. », debout, la main gauche dans sa jaquette à brandebourgs, qui se termine au bas du torse et montre les brandebourgs du pantalon d'artilleur ; donc, le capitaine est de trois quarts et regarde son peintre, tenant à la main sa cigarette, qu'il devrait jeter, en homme bien élevé, posant devant son peintre, une Anglaise. La tête ferme et intelligente de ce jeune homme a des qualités de dessin et de modelé. Bon portrait intime.

DAGNAN-BOUVERET (Pascal). — « Mme G. B. », simplement assise dans un fauteuil, croise les mains et lève sa belle tête de face. Simple et distinguée, cette jeune dame exhale un parfum d'honêteté et de race. Ce petit portrait, plein de style, est peint grassement et avec flou sur les étoffes de satin et sur le fauteuil de velours délicat et rompu. Les fleurs donnent une note dorée sur la table, et servent de transition à la note d'or du fond. C'est d'un maître. —

Bénédiction des jeunes époux avant le mariage ; —
outume de Franche-Comté ». Décidément ce gracieux
bservateur, amant de la nature calme, enveloppée
l'air tendre et flou, affirme de plus en plus sa griffe
ersonnelle, que dis-je? sa patte de velours; car
M. Dagnan sait enlever tous ses personnages dans un
ain doux et tendre d'air qui n'ôte rien à leurs
aractères. Les deux époux s'agenouillent devant
e vieux père qui tient un cierge, auprès de sa
idèle Baucis en grand deuil et de profil doux et ré-
léchi; mais le vieillard qui tient le cierge allumé a
n profil sévère, lui. Sa lèvre inférieure fait une
ippe sceptique, et de son petit œil percé en vrille et
ombragé d'un poil de sourcil grincheux, s'élance un
regard inquisiteur. « Hum! a l'air de dire le bon-
» homme, bourru bienfaisant; vont-ils bien conduire
» cet hyménée, au moins? Va-t-il rendre ma fille heu-
» reuse? » L'époux, grave et sévère comme son beau-
père, joint les mains; la fiancée baisse un regard
modeste, honnête et pudique, et son profil pâle se lit
bien sous le voile. Voici deux groupes réussis, et les
âges, sentiments et mœurs des vieux parents don-
nant la bénédiction paternelle sont on ne peut mieux
observés et rendus. Les fillettes et garçons de l'autre
côté de la table, et les vieux amis et témoins, assis
non loin du pain bénit, tout cet ensemble, dans ce
modeste et petit intérieur, forme une des œuvres capi-
tales de ce Salon.

DALBERT (Y.). — « Glaneuse » tenant sa gerbe dans son tablier et levant au ciel un regard mélancolique. Cette jolie figure, encadrée de cheveux dénoués, a un charme poétique bien saisi.

DAMAS (Eugène). — « La Veille du marché », des paysannes, sous la direction de la fermière qui leur

donne des ordres, entassent les légumes qui doivent y être transportés. Cette petite scène, qui est bien rendue, gagnerait beaucoup avec un peu plus d'effet lumineux.

DAMERON (Émile). — « Les Fagots » sont entassés dans une petite charrette que traîne un âne, conduit par une paysanne armée d'une baguette. En ce moment, l'animal têtu et indocile s'est arrêté et regimbe de son mieux. Cette petite scène se passe dans le sentier sinueux d'un bois aux arbres dépouillés ou aux feuilles roussies de la fin de l'automne. Bonne toile.

DAMOYE (Pierre). — « Le Sable à Landemer ». Vaste grève découverte et accidentée, émaillée de tons verts et roux, de l'effet le plus harmonieux. Ciel clair et nuageux. Beau paysage à la touche large et facile, tout imprégné de la poésie mélancolique qu'offrent la mer et ses grèves solitaires.— « Ile Saint-Denis en hiver ». On en aperçoit un coin bordé d'arbres dépouillés, au pied desquels s'étend la large nappe de la Seine. Un temps brumeux assombrit toute la scène et s'étend sur le ciel nuageux et sur le fleuve, donnant une nuance de tristesse à cette nature en deuil, dont la couleur est cependant fine et agréable. Excellent pavsage.

DANNAT (William). — « Après la messe », scène espagnole. Un brave curé est en visite chez ses paroissiens, et, assis à une table, leur lit le journal *la Epoca*. Groupe bien composé et traité en coloriste. Bon tableau.

DANTAN (Édouard), — « Portraits ». Une bonne vieille grand'mère s'est fait traîner dans une petite voiture auto-guide. Elle est de face, se couvrant de son ombrelle à la garniture bleue, ce qui rompt les

noirs de son châle et les rouges des chairs; ses jambes, peut-être paralysées, sont enveloppées d'un cachemire diapré de tons persans très fins. A quelques pas du véhicule, où la mère-grand médite d'un air assez triste, le petit garçon, en costume de marin, est assis dans l'herbe et fait un bouquet de marguerites qu'il cueille dans la belle et vaste prairie. Au fond, derrière le coteau délicat bornant la mer terne et grise, dont la ligne d'horizon est droite, brille un ciel gris, que tache légèrement la fumée d'un vapeur derrière la ligne de cet horizon. Très bons portraits-tableaux. — « La Fête-Dieu » sur les côtes de Normandie. La procession se déroule en descendant d'un village placé sur une hauteur. En tête, marchent des paysans ou mariniers, sur deux files, précédés d'une bannière rouge que porte l'un d'eux, et, au centre, éclatent les blancs, les rouges et les ors des costumes des jeunes filles et du clergé. Au fond, la mer, sillonnée de quelques voiles, s'étend à l'horizon. On retrouve dans cette jolie toile les qualités qui ont fait la réputation de cet artiste.

DARAS (Henri). — « Samson ». Du livre des *Juges*, chap. XIV, est venue l'inspiration de ce tableau philosophique. Samson médite sur le squelette d'un gorille ou mastodonte, dont la gueule ouverte sert de retraite et de nid aux abeilles, et le penseur se dit : Du fort est sortie la douceur. L'aspect terne de ce tableau, que l'on dirait à la fresque, rappelle M. Puvis de Chavannes.

DARDOIZE (Émile). — « Un Coin de Cernay (Seine-et-Oise) ». Joli sous-bois ensoleillé au fond, et laissant échapper sur les pierres brunes les lames de la cascade dont la chute d'eau s'écoule derrière les mamelons sombres du premier plan. Tendre et puissant

effet rendu par un maître. — « Crépuscule ». Effet plein de poésie et de charme, reproduit avec un grand sentiment de la nature. Sur cette lande à l'immense horizon, un berger, suivi de son troupeau de moutons, s'est arrêté et rêve en contemplant cet imposant spectacle.

DARGAUD (Victor). — « Les Travaux du Crédit lyonnais », dont les échafaudages et charpentes sont reproduits avec beaucoup de soin et de précision, mais offrent un motif peu heureux, ne disant rien ni au cœur, ni à l'imagination. Le talent de M. Dargaud mérite un meilleur emploi.

DARGENT (Alphonse). — « M. *** » a le facies un peu maigre, surtout aux buccinateurs, ce qui donne à ses lèvres l'air de siffloter. Belle lumière au front et aux pommettes de cette tête d'étude. Demi-buste très étudié.

DASTUGUE (Maxime). — « Rentrée des foins en Gascogne », grande toile lumineuse, où Fidèle, le chien de la ferme, ouvre la marche, en avant du bouvier, disant quelque douceur à la fille de ferme, portant les ustensiles du déjeuner dans son panier d'osier. La mère-grand suit derrière, conduisant son bébé par la main et portant le râteau sur l'épaule. Arrive à sa suite le chef de famille, patron de la ferme, tous en avant de la charrette, chargée du foin exhalant ses senteurs enivrantes. Au sommet de la charrette, l'aïeul portant sa faux sur ses jambes, jette au loin un regard souriant. Sa fille est étendue derrière lui, appuyant sa figure mâle sur son poing. Toutes ces physionomies des champs sont ardentes de la coloration du soleil, qui brunit les vaillants travailleurs. Et les grands bœufs, au pelage roux et brun, s'avancent à pas lents, portant majestueusement leur

nourriture bienfaisante. Le paysage a l'ampleur voulue pour cette scène rustique, et ce groupe, pris sur nature, a de grandes qualités d'air, de soleil et de large facture. — « M. E. de la Fayette, sénateur », est de face et assis dans son fauteuil, en tenant un cigare de la main droite. La gravité bienveillante de cette physionomie expressive est excellemment rendue. Bon portrait.

DAUBIGNY (Karl). — « Le Vieux Chemin d'Auvers » que nous foulâmes avec votre bien-aimé père, cher Karlot! Nous retrouvons, à gauche, les portes dans les mamelons, et nous nous enfonçons sous ces vieux chênes donnant leur ombre bienfaisante. Votre beau motif, si cher à votre cœur, qui y reçut l'amour de l'art de la bouche paternelle, ce beau motif s'enlève sur un ciel azur gris-perle, à l'horizon plein de nuages dorés. Peinture grasse et solide, qu'eût approuvée votre grand et bon maître! — « L'Arrivée des pêcheurs à Berck (Somme) ». Très bonne mêlée ou groupe de pècheuses se pressant auprès de la première barque qui arrive, et qu'elles vont dévaliser, avec ou sans criée. Elles donnent la note de vigueur sur la plage grise, et repoussent la note antagoniste des vagues d'argent déferlant sur le sable du bord. Ciel gris fin, solide aspect.

DAUDET (Henri). — « Coup de soleil avant la pluie ». Joli et fin paysage, dont les prairies et les massifs sont tendres et délicats, s'enlevant en plans justes sur le ciel orageux, dont l'horizon de soleil annonce la pluie amoncelée dans le flanc des nuages supérieurs.

DAUDETEAU (Louis). — « Le Bois de Kerjolivet; — bords du Morbihan ». Au premier plan, des chênes dont les troncs séculaires émergent d'une bruyère

un peu crue, comme les coteaux boisés, à droite, et les fonds bleus stridents. Aspect froid, palette à réchauffer.

DAUPHIN (Eug.). — « Le Parc aux huîtres de Brégaillon » représente une cabane grise, ou plutôt un établissement entouré de pieux, qui s'étendent à perte de vue, immense réservoir où s'élèvent et s'engraissent ces précieux mollusques. Aspect froid en ce motif original.

DAUX (Charles). — « Le Jugement de Pâris » rendu par un berger lourdaud, trapu et trop petit pour son plan, par rapport à la Vénus blonde de son choix, qui, par le fait, debout au deuxième plan, a une tête de trop pour ce lourd et naïf enfant, qui regarde sa pomme au lieu de regarder les trois Grâces. Les deux autres du troisième plan sont même plus grandes que lui. La Vénus récompensée le regarde en souriant, et semble le prendre, à bon droit, pour un imbécile. La tonalité des chairs est uniforme, mais, en revanche, l'aspect du paysage est clair, net et franc, et le dessin des figures est correct, sauf l'erreur de perspective du naïf enfant. — Elle est fort vive et gracieuse, cette charmante « Colombine », au costume blanc et bleu. Quelle malice et quelle gaieté dans la physionomie! Quel geste mutin et spirituel! L'artiste, là, a parfaitement réussi.

DAVID (Ernest). — « A l'abri », une charmante fiancée, tenant un bouquet de fleurs des champs, étend la main pour sentir quelques gouttes d'eau; car, de peur de mouiller sa belle robe verte, elle a retroussé sa jupe étoilée pour s'en faire un parapluie. Idylle claire dans un sous-bois tendre.

DAVID-BALAY (Jean). — « Le Bouquet de bébé ». Cette petite toile, finement traitée, est malheureuse-

nent perdue à une hauteur qui ne la laisse pas ap-
précier facilement, et c'est dommage ; car ce groupe
racieux de jeune mère avec son enfant, assise dans
on jardin fleuri, ne paraît pas sans mérite.

DAVIS (Ch.-H.). — « La Plaine » verte et tendre qui
'étend à perte de vue, jusqu'à l'horizon des collines
leues couronnées d'un ciel gris tendre. Au premier
lan, des bruyères d'où s'élancent des bouleaux ar-
gentés.

DAWANT (Albert). — « L'Enterrement d'un inva-
ide », dont la bière est portée à bras par ses cama-
ades en tenue militaire, ayant tous leurs médailles
sur la poitrine. En tête du défilé, après les porteurs,
n centenaire, la tête branlante et courbée, donne le
ras à un plus jeune invalide décoré et portant le
hevron de sous-officier. Ils débouchent des galeries
sombres et vont sortir par la colonnade. Aspect re-
igieux et sévère. Grandes qualités.

DAWIS (Mlle Germaine). — « Une Muse ». Jeune
emme vêtue de blanc et assise, tenant sur ses genoux
e rouleau de papier sur lequel elle fixe ses inspi-
ations poétiques. Figure qui a le cachet d'élévation
voulue et qui a bien inspiré aussi l'artiste.

DEBAT-PONSAN. — « M. Paul de Cassagnac ». Ce
journaliste de combat est représenté de face et à mi-
corps, la main droite tombant le long du corps et la
gauche dans l'une de ses poches. La pose a beaucoup
de naturel, et ses traits, popularisés par la photo-
graphie, ont beaucoup d'expression et de vie, et sont,
en outre, fort ressemblants. Il y a de grandes qualités
aussi dans cet excellent portrait, œuvre d'un pinceau
habile et exercé. — « M. Debrousse » est de face, son
chapeau et sa canne d'une main, et un cigare dans
l'autre. La pose est pleine de naturel et la facture

excellente dans ce beau portrait rempli de vie et d'expression, et digne à tous égards du grand talent de cet artiste distingué.

DECAN (Eugène). — « Herbage à Villers-sur-Mer (Calvados) ». Au premier plan, deux vaches, l'une rousse, l'autre blanche avec taches noires, viennent s'abreuver dans un joli filet d'eau longeant une superbe prairie, au fond de laquelle est un vallon d'où s'élancent des massifs et des peupliers s'enlevant sur un ciel azur clair argenté, aux nuages gris-perle à l'horizon. Si l'effet manque un peu d'enveloppe, en revanche il est vibrant.

DE CONINCK (P.). — « Une Pièce égarée », c'est-à-dire un superbe coq-faisan qu'une petite fagotière vient de ramasser. Mais le chasseur arrive du lointain et le basset, le nez au vent, va donner de la voix en suivant la piste. La jolie maraudeuse, malgré son désir de consommer son larcin, sera prise en flagrant délit. La jolie enfant est accroupie, et pose son index sur son menton en lançant un regard d'envie, de joie et de peur. Aspect solide.

DEFAUX (Alexandre). — « Vue prise sur la Butte Montmartre », dont les pentes sont couvertes de verdure, tandis que l'on aperçoit le fouillis des maisons au sommet et au fond. Paysage gras et fin de ton.

DEGALLAIX (Louis). — « Les Sables d'Arbonne » sont un peu trop cartonnés et les blocs de pierres, qui n'y sont point assez bien incrustés par la nature, qui enveloppe toujours ses habitants d'un air ambiant, d'un reflet ou d'un ton qui participe d'elle. Donc, la qualité de ton de ces pierres n'est pas juste. Le troupeau de biches, amené là par le cerf qui brame, est très bien groupé et descend la pente avec grâce. Les pauvres ruminants se sont trompés dans leur

excursion : ni mare, ni filet d'eau, ni herbes ou fourrages ; en revanche, quelques maigres bruyères, que la biche préférée broute du bout des lèvres. A l'horizon de cette plaine sablonneuse, des collines d'un bleu foncé, puis un ciel gris, bien brossé. En somme, il y a là un effort et les qualités en herbe d'un vrai talent à développer par l'étude de la rupture des tons, et leur participation avec les objets en contact.

DELACROIX (Henry). — « Mme B. », debout et de trois quarts, en robe de satin à traîne, pourrait avoir plus de modelé à la figure et aux bras tombants. Elle s'enlève sur une tapisserie tapageuse ; et le fâcheux de cet aspect général, c'est d'être sec. Malgré cela, des qualités solides courant à la maîtrise.

DELAHAYE (Ern.). — « Embatage ; — Normandie ». Des ouvriers travaillent à placer le cercle de fer d'une roue. Le fer chaud fait flamber le bois, tandis que l'un des travailleurs l'arrose d'eau pour l'éteindre. C'est cette opération qui est désignée sous le nom d'embatage. Les flots de vapeur bleuâtre ont toute la légèreté voulue, et la composition et l'exécution ont des qualités de premier ordre.

DELAMBRE (Léon). — « Aux Monts-Girard en novembre ;—forêt de Fontainebleau ». Effet roux sur les feuilles des bouquets de chênes et les bruyères de ce premier plan du vallon, au milieu duquel vient reposer la base d'une colline boisée et parsemée de pierres et de bruyères. Au sommet s'élèvent les blocs de pierres grises que l'on voit à Fontainebleau. Deux chênes solitaires s'élèvent au premier plan dans ce vallon, et repoussent par leur vigueur les bois fins et délicats enveloppés de vapeur bleuâtre que l'on voit au loin sur le versant du coteau. Au-dessus de cette vaste nature courent de beaux nuages gris argenté,

9.

troués par des traînées de fin azur. Grandes qualités chez ce maître.

DELANCE (P.-Louis). — « Rêverie » d'une jeune fille assise, un livre à la main, et regardant la mer au loin, à travers un treillage en losange. Fine pochade enlevée en tons fins et rompus.

DELANOY (Hipp.). — « Un Coin de l'atelier de W. Kalf », fort encombré d'objets disparates entassés pêle-mêle, où l'on remarque deux tonneaux, un grand chaudron, des choux-fleurs sur une serviette blanche, et, à terre, quelques fruits, des moules et des poissons sur de la paille. Une palette chargée de couleurs repose sur un banc et rappelle que nous sommes dans un atelier de peintre. Il y a de beaux effets de couleur dans cette nature morte rendue avec un véritable talent. — « L'Évangile », manuscrit du moyen âge, est ouvert, laissant voir une miniature aux couleurs brillantes. Une mitre d'évêque est posée sur le livre auprès d'une crosse et d'un calice. C'est un des meilleurs tableaux de l'Exposition, pour la fermeté et la perfection de l'exécution tout à fait supérieure.

DE LA ROCHE (Ferdinand). — « M. Émile Worms », à mi-corps et de face, dans son costume rouge de magistrat, a de solides qualités de couleur et de modelé.

DELÉCLUSE (Auguste). — « L'Abeille ». Étude de femme couchée, tenant une fleur sur laquelle vient butiner une abeille qu'elle regarde attentivement. Bonnes qualités de dessin et de modelé.

DELESSART (Aug.). — « Au bord de l'eau ». Une jeune châtelaine est descendue de son parc par un escalier aux longues marches, et s'est embarquée avec sa fillette dans un petit bateau sur l'étang qui borde la demeure. Le ciel montre une échappée d'azur

que la frondaison épaisse des chênes veut bien laisser passer. Aspect trop noir et sacrifié aux combles.

DELHUMEAU (Gustave). — « M. Jacob » lève sa tête sur l'épaule droite, et examine très sérieusement ce qui l'occupe. L'œil et les traits sévères indiquent un homme autoritaire qui n'a point blanchi de barbe et de cheveux pour abdiquer le principe d'autorité. Anatomie fouillée et expression. Qualités solides d'un maître portraitiste en ce bon buste.

DELOBBE (François). — « L'Accord » d'une mandoline par une jeune fille au costume de velours rouge, qui se prépare à accompagner son chant des sons de cet instrument. Ses cheveux blonds dénoués encadrent bien sa jolie et juvénile physionomie à l'expression mutine et décidée. Fort belle toile qui arrête et retient. — « L'Enfant et le Miroir (de Florian) ». Qu'il est gracieux et sévère de profil ce plantureux bébé qui se regarde avec complaisance! Délicieux tableau de chairs fines et tendres s'enlevant sur un rideau cramoisi et, au premier plan, sur une peau d'un gris tendre et un coussin bleu. La figure du bébé se répétant de face dans le miroir est remplie de charme.

DELONDRE (Maurice). — « Mendiant breton » se courbant sur le bâton qui lui sert de soutien. Cette petite figure isolée est bien étudiée et rendue, et mériterait d'être mieux placée.

DELORME (Mlle Berthe). — « Mme G. », à mi-corps et presque de face, tenant son éventail à la main, est en toilette rose, dont la couleur tendre s'harmonise heureusement avec ses traits purs et délicats. Joli portrait.

DELORT (Charles). — « Prise de la flotte hollandaise par les hussards de la République ». Ce fait d'armes, unique dans l'histoire d'une flotte prise par

des cavaliers, est reproduit avec un talent des plus consciencieux. Les grands et lourds vaisseaux pris dans les glaces sont entourés par les hussards à cheval, en costumes rouges et hauts shakos sans visières de l'époque. Au pied des navires, les marins hollandais alignés vont mettre bas les armes. Un ciel gris sombre tombe à l'horizon comme un rideau tranché par les lignes de fer du soleil couchant. La couleur est sobre et solide, et la composition heureuse et bien agencée donne toute sa valeur à ce bon tableau, qui classe son auteur parmi les meilleurs peintres militaires.

DELPY (H.-C.). — « Crépuscule », et d'un aspect oriental des plus poétiques, car ce n'est point en France que nous rencontrons de ces ciels couchants d'un azur verdâtre, un soleil couchant or-vert et se mirant dans cette eau splendide. Le motif simple et pittoresque qui sert de contraste à ce superbe effet a des silhouettes de massifs aux lignes brisées gracieuses. Çà et là quelques cimes de peupliers rompent le ciel couchant, dont le nuage d'or est repoussé par la flèche d'un clocher de village. Splendide crépuscule plein de poésie.

DEL SARTE (Mlle Marie). — « Mme F. del Sarte », mère sans doute de l'artiste, est posée de face et tourne sa tête de trois quarts perdus sur le dossier de sa chaise, où elle s'appuie les mains, lesquelles sont largement peintes et dessinées, comme les grands traits de ce type réfléchi. Qualités robustes, grand avenir.

DEMESMAY (Camille). — « Vue du canal de Menaï : Bangor; — le Démon-Maur (pays de Galles) ». Au premier plan, une plage, avec mamelons de granits moussus se reliant à la forêt de chênes verts qui

s'enlève sur un ciel tapageur de nuages gris traversés de trainées d'azur, que bornent à l'horizon des chaînes de rochers bleuâtres et d'autres boisés ; c'est en ces endroits que des baies reçoivent des langues d'eau azur. Étude directe consciencieuse et pleine de caractère.

DEMIRGIAN (Georges). — « La Femme à la Couffich ». Assise de face sur des étoffes d'Orient, cette femme turque a les mains sur la poitrine et a pour fond une draperie jaune. Elle est empâtée et maçonnée dans la première manière du maître Bonnat. C'est d'un modelé ronde-bosse des plus puissants.

DEMONT (Adrien). — « Le Moulin » se dresse majestueusement au centre d'une vaste plaine couverte de blés mûrs s'étendant dans une perspective sans limites sur un ciel clair où courent de légers nuages. Beau paysage reproduit avec un grand talent. — « Matinée de mars », brumeuse et fine d'effet avec son ciel vaporeux et tendre où les fonds s'estompent dans un vague crépusculaire. Une pauvresse, au premier plan, revient dans la prairie. Tendre aussi d'aspect.

DEMONT-BRETON (Mme Virginie). — « Le Premier Pas » reproduit de nouveau le charmant sujet d'une jeune mère jouant avec son enfant. Celle-ci est une jeune paysanne assise sur une chaise dans son champ; elle se renverse en arrière et rit joyeusement en regardant ce premier pas que fait son enfant sur ses genoux. — « La Famille », tableau plus important, donne la même note tendre et agréable. De jeunes époux, campagnards aussi, contemplent avec amour leur petit enfant que la mère tient dans ses bras en le laissant aussi reposer sur les genoux du père, qui serre sa compagne contre son cœur. Chef-d'œuvre de couleur et de composition rappelant le faire excellent

du maître Jules Breton, sur les traces de qui sa fille marche dignement.

DENDUTYS (Gustave). — « La Ferme flamande » apparaît dans les brumes du fond d'un paysage d'hiver aux arbres dépouillés et au terrain couvert de feuilles mortes. Exécution dont la finesse n'exclut pas la largeur et qui a un véritable mérite.

DENET (Ch.). — « Les Marins d'eau douce » voguent joyeusement dans leur esquif improvisé, qui est un modeste baquet. Les deux compagnons, gamins de douze à treize ans, se redressent d'un air de triomphe et semblent appeler l'admiration des riverains. Jolie toile facilement traitée. — « Le Fils du pêcheur » raccommode son épervier. Il est de profil, les manches retroussées et pieds nus, manœuvrant la navette avec une grande attention. Bonne étude s'enlevant sur une ouverture de porte où est appendu le filet.

DENISE (Alexandre). — « Un Coin de jardin » encombré de fleurs flanquées d'une pelle-bêche au premier plan et d'un arrosoir au second. Ce tableau, relégué au quatrième rang, manque de foyer lumineux vibrant ; mais il est large et promet avenir.

DENNEULIN (Jules). — « Chercheuses de vers » sur une plage entrecoupée de flaques d'eau au bord de la mer, dont la ligne bleue s'étend à l'horizon sous un ciel gris-perle, dans une gamme de couleur tendre et claire sur laquelle tranchent en sombre les silhouettes noirâtres des paysannes aux jambes nues. Motif bien observé et rendu, dont la couleur harmonieuse est des plus agréables.

DENŒU (Louis). — « Daïdha », dans une pose neuve et suppliante, lève les bras et les yeux au ciel, que dis-je ? au faîte de la tour de la faim où elle va mourir. Belle figure de grand art, inspirée du souffle de notre

livin Lamartine dans la *Chute d'un ange*. Les lignes et la courbe de cette figure d'un beau jet, son dessin pur et son modelé en font une œuvre de style antibanal.

DESBORDES (M[lle] Louise). — « L'Automne » fait choir les feuilles mortes de cette branche éplorée. Au fond, à gauche, la frondaison d'un massif annonce les feux brûlants de la saison. Le ciel est gris et malade, et, au premier plan, un pot de chrysanthèmes est renversé. Un pierrot, perché sur le bord, fait ses réflexions philosophiques sur les grandeurs et décadences des fleurs et des arbres, victimes de la saison torride. Aspect malade et flou d'un peintre de grand avenir. — Il y a beaucaup d'habileté dans ces « Poissons » dans un bassin auquel les eaux forment un voile transparent et mobile. Très jolie toile.

DESBROSSES (Jean). — « La Montée du Petit-Saint-Bernard (Savoie) ». A la bonne heure ! cher maître, voici une œuvre capitale qui va, enfin ! forcer la médaille. Ce joli coin vibrant de la riche nature de la Savoie est d'un choix du plus grand goût. Comme il promet, ce vigoureux point de départ d'une montée splendide et luxuriante de végétation ! Comme ce gras pâturage dont une traînée de soleil dore la crête est d'une pénombre riche et transparente, et repousse bien les chaînes bleues des Alpes ! Au fond, à droite, le ciel argenté se couche derrière les pics. C'est sublime de style et puissant d'effet. — « Le Monistrol d'Allier (Haute-Loire) » est un motif clair et vif s'enlevant sur un ciel de bleu verdâtre. Les dunes de granit gris et les terrains sablonneux sont égayés par un filet d'eau grise. Les quelques villas roses semées çà et là, ainsi que les rares bouquets de verdure, rompent la monotonie de cet aspect sévère.

DESCAMPS-SABOURET (Mlle Louisa). — Ces « Fruits » se disséminent en détail, à partir d'un superbe cantaloup dont les tranches ouvertes montrent leurs chairs dorées et succulentes. La transition colorée est suivie par les chasselas et les pêches. Nature morte qui promet un maître dans l'avenir.

DESCHAMPS (Aug.). — « M. P. ». Tête de face à barbe grisonnante, dont on remarque le modelé fin et gras des chairs traitées avec une grande habileté dans cet excellent portrait.

DESCHAMPS (Mme Camille). — « Petite Frileuse ». Jolie tête de petite fille pleine de grâce naïve. On aperçoit le haut du châle dans lequel elle s'enveloppe frileusement. Bonne petite toile.

DESCHAMPS (Louis). — « Résignation ». Une pauvre femme aux humbles vêtements est agenouillée avec sa petite fille qu'elle enlace de ses bras, et prie avec ferveur. Son attitude indique la vie pauvre et triste à laquelle elle est condamnée, mais ses traits calmes expriment la plus grande résignation. La touche de ce bon tableau est ferme et puissante, et la couleur très harmonieuse et agréable. — « Le Premier Pas ». Une jeune mère au teint rose comme son peignoir à traîne est de face, et, d'une main pleine de sollicitude, fait ébaucher le premier pas à son bébé en chemisette blanche. La jolie petite mère incline la tête, dont la lumière porte seulement sur les joues et sur le nez. Elle est ravissante de carnation de pêche. L'intérieur gris tendre s'accorde en vapeur avec cette figure pleine d'air ambiant. On dirait une impression que cet effet léger et sans autre ombre que la petite vigueur des cheveux et du raccourci du torse. Genre Chaplin des plus vaporeux.

DESDOUITS (Léon). — « Bords de l'Oise à Valmon-

lois ». Au premier plan, la large nappe de cette belle rivière avec rive verdoyante d'un côté, et bordée d'arbres de l'autre. Petit paysage traité en impressionniste, dont le feuillage paraît un peu trop grisâtre, mais qui a cependant des qualités.

DESGOFFE (Blaise). — « *A royal birth-day gift* ». Ce vase bleu ornementé, devant un bouquet et un rideau servant de fond, offre les qualités d'éclat et de merveilleuse reproduction qui ont fait la réputation de ce maître. Grand talent.

DESHAYES (Ch.). — « La Rue de la Mer-Rouge, à Alger », s'enfonce en pénombre transparente du premier plan pavé, où se trouvent quelques enfants, jusque sous les méandres des hautes maisons aux remparts crénelés ; celle de gauche est monumentale, avec ses frises sarrasines. Au-dessus de cette rue, un ciel du plus épais indigo. Très belle étude directe.

DESHAYS (Célestin).— « Dans la Gorge-aux-Loups ; — forêt de Fontainebleau », une cascade bouillonne au pied de mamelons moussus, entre deux chênes rageurs dont les branches se contrarient, et sous lesquels on entrevoit un effet de soleil sur la frondaison. Il paraît que les loups affectionnent cette gorge toujours froide et humide. Étude directe, très consciencieuse et à caractère.

DESTRÉE (Johannes). — « Environs de la Haye », traités directement en pâte vibrante et lumineuse. Le ciel, les fonds et les prairies sont repoussés par les accents vigoureux du premier plan.

DESTREM (Casimir). — « Le Père la Brume » est une légende du Languedoc. On lui avait refusé l'aumône, porte le livret : il fit une croix sur la maison, et la ruine y entra. Les habitants, consternés, regardent la croix tracée sur leur mur, tandis que l'un d'eux

montre le poing au vieux mendiant qui s'éloigne tou courbé, dans le lointain. Les poules et poulets giser morts sur le sol, dispersés çà et là. Cette toile para bien grande pour un si mince sujet, mais il faut lu reconnaître de réelles qualités de facture.— « Mlle B. » assise et de face, est à mi-corps et la tête nue, tenan une fleur à la main. Joli portrait, bien qu'il y ait u peu de raideur dans la pose.

DESVARREUX-LARPENTEUR (James). — « Pâtu rage en Normandie » où deux vaches vont à l'abreu voir, ou plutôt à un étang qui baigne ce pâturage Quoiqu'un peu noir d'aspect et manquant de foye lumineux, ce tableau promet une vigoureuse facture lorsque l'expérience sera acquise.

DÉTROIS (Mlle Marie). — « Le Sommeil » person nifié par une charmante fillette qui, la main sur l cœur, et les cheveux dénoués, dort sur un oreille blanc. Profil gracieux. Qualités.

DÉTROYAT (L.). — « L'Été de la Saint-Martin ; — pont de Sèvres ». Effet de contraste assez violent pa la vigueur noire des canots du premier plan, et de fonds bleus et stridents s'enlevant sur le ciel blanc qui se mire dans la Seine jusqu'au viaduc du fond. Au premier plan, une route part du quai et s'enfonce en perspective jusqu'à une maisonnette. Assez joli motif exprimé carrément.

DÉVÉ (Eug.). — « Le Soir à la Bourboule (Puy-de-Dôme) ». Splendide effet de ciel couchant derrière le pic de granit rose et le massif roux des chênes. Une eau claire argentéé coule entre les deux rives du premier plan. L'effet est sublime et vous transporte.

DEVILLY (Louis). — « Mort du sergent Blandan au combat de Beni-Mered ». Cet artiste a consacré son talent à rappeler le souvenir d'un fait de guerre déjà

oigné et bien oublié, car il remonte à 1842; mais le évouement et le courage de ce brave soldat méritait souvenir. Le petit détachement est entouré par les avaliers arabes, bien supérieurs en nombre, et contre esquels nos soldats luttent avec énergie, préférant ourir plutôt que de capituler. Bien peu de ces braves urent échapper à la mort glorieuse qui plane sur eux ans le moment choisi par le peintre et qui est celui 'un combat acharné.

DEYROLLE (Th.). — « Repas du travailleur ». Un aysan breton, assis sur le sol avec sa pioche et sa elle auprès de lui, mange avec appétit la soupe que ient de lui apporter sa jeune femme assise à ses côtés. es visages, jeunes et aux traits réguliers, ont bien le ype de nos paysans, et sont rendus, ainsi que le joli aysage, avec un grand accent de vérité. — « Marine ». es embarcations disséminées, la plage entrecoupée e flaques d'eau, les groupes divers, le ciel bleu où lottent les nuages en vapeur légère, forment un bon nsemble, où air et lumière circulent. C'est la nature rise sur le fait et rendue avec une grande vérité.

DIDIER (Alfred). — « Débarquement, à Villefranche, le Catherine d'Autriche (1585) ». Elle descend de sa galère somptueusement décorée et est reçue par un rchevêque revêtu de ses ornements pontificaux, qui ui donne sa bénédiction. Un groupe de cardinaux en robes rouges est derrière, et la foule est amassée sur e rivage au pied des remparts de la ville, sur lesquels flottent d'immenses et riches étendards. Des nuages courent en flocons légers sur un ciel d'azur, et es flots calmes sont diaprés de mille couleurs étincelantes. L'ensemble a beaucoup de lumière et d'éclat, et toute la scène a un air de fête somptueuse et joyeuse.

Beau tableau d'histoire qui mériterait une place dai
un musée comme celui de Versailles.

DIDIER (Jules). — « Agriculture ; — frise décor
tive ». Partons de gauche à droite, des brûleuses c
ronces et de parasites attisant le feu et la cendre c
ces non-valeurs ; suivons par les laboureurs éventrai
cette terre féconde où le semeur jette le grain à mai
pleines ; derrière le cheval gris pommelé de face, de
paysans de trois quarts hersent les sillons et recou
vrent la semence. Puis nous voilà déjà en plein
moissons : les femmes lient les gerbes que le fauche
coupe et que les rudes gars chargent sur le chario
Pour dénouer l'histoire de cette bienfaisante nourr
cière, les batteurs au fléau battent le grain que vanr
le vanneur. Il ne manque plus que le boulanger.
présent, passons à l'arboriculture, où ce bonhomm
jardinier donne une leçon à l'écolier ; plus loin,
maître enseigne l'art du binage à la pelle-bêche,
de l'arrosement. Suivons par l'art de la coupe de
pierres que dirige, le plan à la main, l'architecte c
l'entrepreneur. Voici venir la charpente, et les vai
lants maîtres sont loin de songer à la grève : 25 fran
par jour, que veulent-ils de plus ? Aussi, comme l
scie, la hache et le compas ne chôment pas plus qu
leurs voisins les forgerons battant l'enclume, sou
flant la forge et passant le fer au cylindre et au lam
noir ! Terminons, enfin, par les futurs Bernard Paliss
ces fins céramistes qui élèveront la poterie aux som
mités du grand art. Et surtout n'oublions pas d
crier à pleins poumons : Honneur au Conseil muni
cipal républicain qui sait donner la marche à suivr
à toute la France pour émanciper notre chèr
patrie !

DIEN (Achille). — « Dans le parc de Linière

endée) », dont cet artiste reproduit un coin ombragé
beaux arbres avec une couleur chaude et vibrante
l'effet le plus agréable.

DIÉTERLE (Pierre). — « Le Vallon de Gauzeville ; pays de Caux ». Beau site normand digne du pinau d'un Poussin. Dans cette belle plantureuse nare normande, des bœufs et des vaches paissent au ilieu d'une verte prairie bordée d'un massif de beaux bres. Ce joli paysage a trouvé un digne interprète ns le talent de cet artiste. — « Une Cour de ferme ıx environs de Fécamp (Seine-Inférieure) ». Trois ıches suisses viennent s'abreuver dans la mare, au s de la cour de cette ferme qui s'enlève en vigueur r l'horizon en feu du soleil couchant, heure crépusılaire mettant dans une douce pénombre ce gras et iissant paysage magistral.

DIEUDONNÉ (Emmanuel de). — « Carmen ; — portait de Mlle E. F. ». Type espagnol, à la coiffure et ›igne en pyramide. Le trois-quarts, souriant, a plut l'air d'être masculin que d'appartenir au sexe ·acieux. Cette figure mâle et peu distinguée a pour nd une draperie jaune, qui laisse à la résille et au ›ir du costume tout son empire. Modelé puissant et ›ssin ferme. — « Le Bazar des cuivres au Khanahl, au Caire », nous donne une vue de cette éléınte architecture arabe aux voûtes ogivales blanches rouges. Les marchands, accroupis au pied des liers, ont auprès d'eux des objets en cuivre, que uelques-uns s'occupent à faire reluire. Au premier lan, on remarque une jeune marchande d'oranges à ı figure voilée. Cette jolie toile gagnerait à avoir plus e lumière et d'éclat, ce que le motif choisi permet·ait facilement. Néanmoins, il y a des qualités.

DILIGEON (Charles). — « Villerville » nous offre

un motif ferme, puissant et d'un majestueux aspec
Ce n'est pourtant qu'une vaste prairie bordée par u
bois, ou plutôt taillis, fourré épais, et, au fond, l
belle ligne de mer, où les génisses couchées sembler
admirer ce splendide ciel couchant, que couvrent a
dessus des nuages gris cachant le soleil; mais l
disque roi répand ses rayons, malgré son étouffeu
de passage. La tonalité générale de cette œuvre d
maître est d'une majestueuse vérité, sourde et pui
sante d'effet par le contraste du soleil.

DILLON (Henri). — « Une Séance à l'atelier ». Un
jeune femme nue, au corps élégant et souple, pos
debout, tandis que les élèves, assis alentour, dessiner
d'après elle, en fumant, causant ou riant. Jolie toil
traitée avec talent.

DINET (Alphonse). — « La Mère Clotilde », scèn
champêtre. La vieille paysanne se repose, assise
terre auprès de la charge d'herbes qu'elle vient d
recueillir dans cette prairie ensoleillée. Assez bonn
toile.

DODSON (Mlle Sarah). — « L'Invocation de Moïse »
inspirée d'un verset de la Bible ayant trait au comba
de Josué contre les Amalécites qui pliaient lorsqu
Moïse élevait les mains au ciel. Moïse, assis sur u
rocher d'où il suit les péripéties de la bataille, épuis
de fatigue, laisse retomber ses bras, que soutienner
l'homme et la femme qui sont à ses côtés. Bea
tableau d'histoire largement compris et traité.

DONOHO (Gaines-R.). — « La Garenne », qui s
trouve sous une claire futaie de bouleaux aux fût
argentés, est visitée par un chasseur qui va lance
son furet dans les trous. Le terrain est émaillé d
feuilles mortes, et le ciel poudroie au-dessus des ma

elons gris couverts de mousse. Fine étude des plus aires, remplie de charme et de vérité.

DORÉ (Gustave). — « Le Garry ; — torrent dans le ertshire (Écosse) ». Riche et rutilant motif de maelons échelonnés et formant une gorge au torrent i vient en filets d'argent s'élargir au premier plan. ı sommet de la gorge, des pics de glace brillant mme un écrin de diamants. Quel poète que ce Doré ! — « Le Ravin ; — souvenir des Alpes du alais (environs de Zermatt) ». Décidément, M. G. oré brigue toutes les palmes de la sculpture, du grand t décoratif et, à présent, du paysage. Encore un ef-d'œuvre d'ampleur, d'air et d'harmonie brumeuse, ıe cette chaîne de monts lointains arrosés des vaurs des torrents fumeux qui bondissent dans ses orges. Le ciel, azur clair et tendre, vient jeter ses otes d'argent sur la ligne bouillonnante de la casde qui se déchire sur les mamelons. Bravo, moneur Doré, vous voici maître encore !

DORNOIS (Albert). — « L'Orne à Putanges », entre ux rives dépouillées aux tons roux de l'automne. oint de vue qui n'a rien de remarquable ni d'atayant, mais qui n'en est pas moins bien rendu et igné.

DOUCET (Lucien). — « M. Ch. D. » est à mi-corps et profil, vêtu d'un veston marron clair, et fumant un gare qu'il tient à la main. La figure, à la barbe et ıx cheveux blonds, ne manque pas d'expression. Bon ortrait.

DOYEN (Gustave). — « La Vieille » est assise auprès ses tisons embrasés, occupée à couper ou éplucher ıelques légumes épars à ses pieds. Elle interrompt ı vulgaire occupation ; sa pensée s'égare en réflexions ıilosophiques sur l'étrange problème de l'existence,

et une expression d'anxiété paraît sur sa physionomie hâve et souffreteuse. La couleur de cette belle toile est fine et harmonieuse, la pose pleine de naturel et les traits bien expressifs dans leur sentiment inquiet et souffrant.

DRAMAR (Georges de). — « Les Apprêts d'un souper » dignes d'un Gargantua. Au premier plan raisins, crevettes, perdrix, vanneau ; autre gibier rare, une femelle de paon ; au deuxième plan, encore des crevettes, une bourriche d'huîtres, et, à gauche bouteilles de champagne dans leur seau de cuivre rouge. Qualités.

DROUET (Ch.). — « La Mère du condamné » est accroupie et atterrée dans sa prostration douloureuse tenant un cierge à la main, devant la croix de son fils qui aura été guillotiné et dont le tronc seul est sous le tumulus. On peut supposer que le crâne gisant dans les herbes, avec bien d'autres, peut être celui de son malheureux fils coupable, couché dans ce cimetière de réprouvés, dont la nudité est sinistre comme l'effet dramatique de cette vraie douleur.

DUBASTY (Adolphe). — « A la Pomme d'or » est sans doute l'enseigne du cabaret où vient s'asseoir ce brave bourgeois au costume rouge du XVIIIe siècle bien plus gai que les lugubres habits noirs de nos jours. Il s'apprête à fêter le contenu de la soupière que lui apporte la pimpante hôtesse. Jolie petite toile agréable et réussie. — « *Aurea Mediocritas* ». Un vieux peintre (je n'ose dire un vieux crouton, ce serait irrévérencieux pour ce brave amant de l'art au profil fin et distingué) tient sa palette chargée de la main gauche, et de la droite écume son pot-au-feu tandis que les chats lèchent l'écume. La poêle, le

:cessoires, etc., sont étudiés. Brio et qualités en ·tte anecdote.

DUBOIS (Ch.). — « Le Cap Martin, près Menton », t un motif plein de charme et de poésie qui n'exclut is la puissance et la sévérité. Ces chaînes de collines eues qui s'avancent dans la Méditerranée, et derrière squelles se couche un soleil d'or, laissent entrer les ›ts d'azur lapis tendre entre le détroit que forme colline boisée du premier plan. Le sommet d'icelle irt presque du haut de la toile, à droite, et descend, à iuche, en ligne oblique et rompue par les accidents › rochers jusqu'au tiers en bas de la toile. A ce ·emier plan, et à travers les bruyères, étincellent ›s granits diamantés. Superbe aspect en ce beau otif.

DUBOIS (Désiré). — « Dans un marais », cet éminent ·tiste a trouvé un joli point de vue ombreux et ·rdoyant. L'eau dort dans son cadre de verdure ·mbre tranchant sur le ciel clair. Qualités toujours agistrales chez M. Dubois (Désiré), qui poursuit avec ·rsévérance sa belle voie de paysagiste conscien-eux. Du reste, comment pourrait-il s'égarer avec ›s amis comme les célèbres MM. Émile et Jules :eton ! Indépendamment de son talent de paysagiste aître (car M. Désiré fait de bons élèves), il est issi peintre de figure et portraitiste distingué. (Voir s précédents annuaires.)

DUBOIS (Paul). — « Portrait de dame » en toilette ›ire avec longue traîne et chapeau de même couleur. lle est debout et presque de face, les mains jointes ›vant elle. Le modelé des chairs et la facture de tout › beau portrait sont des plus remarquables et dignes › ce talent éprouvé et maître en peinture comme en :ulpture.

DUBOIS (Hippolyte). — « Un Ravin près d'Alger nous offre un bel échantillon de la végétation mé ridionale. Lumière et éclat dans ce joli paysag habilement rendu.

DUBOS (Mlle Angèle). — « Mlle G. R. » incline s jeune tête de trois quarts sur son épaule gauch Petite figure bien dessinée et finement peinte, expr mant la naïveté et l'étonnement.

DUBOSC (Georges). — « Baptême », ou du moins pour le baptême, tous ces bonbons, ces boîtes et sa de dragées s'enlevant sur le vase de Delft d'c émergent des chrysanthèmes ; le tout sur une crédenc Louis XV, devant une glace ovale. Au premier plar un fauteuil sur lequel posent une layette et ur pelisse jaune. Aspect froid, exécution sèche, et pou tant une grande habileté.

DUBOUCHET (A.) — « Jeune Breton sur une plage Pieds nus et assis sur une vieille palissade vermoulu il abrite de la main son regard qu'il fixe sur la me dont la nappe immense se déroule à ses pieds et perd dans un horizon sans limites. Bonne marir pleine de calme grandiose et mélancolique.

DUBRÉAU (Mme Louise). — Ce « Printemps » e une jeune femme de trois quarts, debout, figure épaules peintes en lumière. Elle sourit agréablemer tenant des fleurs qui dissimulent sa poitrine et r reportent point d'ombre (ce qui est une lacune) sur draperie de satin bleu clair. Cette étude s'enlève s un fond d'or, et son auteur paraît plutôt appartenir l'école Chaplin qu'à celle de M. Cot. Qualités d'air de finesse; poésie et expression en cette jolie tête.

DUBREUIL (Mlle Marie). — « La Bonne Histoire désopile la rate d'une pseudo-Andalouse de dos renversant sa figure au teint bruni, dont le chef e

ouvert d'une résille tombant sur ses épaules vêtues e satin jaune. Est-ce du Faure, ou du Bouvier, ou u Zola, dont le livre ouvert provoque cette gaieté ? e buste est loin de manquer de brio et d'avenir.

DUBUFE (G.). — « Musique sacrée et Musique rofane ». Ce diptyque de grand et poétique souffle ontinue brillamment la dynastie des Dubufe. près les portraits à la mode de la Restauration et du ègne de Louis-Philippe, de son père, M. Édouard)ubufe, le délicat éclectique abordait le triptyque e « l'Enfant prodigue » et autres œuvres remaruables. A l'école paternelle et à celle de M. Maerolle, le maître de la grande peinture décorative, e troisième peintre, M. G. Dubufe, porte haut et ferme e blason de sa race. Il fallait deux générations d'aristes pour enfanter ce peintre-poète de belle venue.)uand je dis poète ! c'est le terme propre, car, à n'en as douter, les vers de la légende, aux doux conrastes, doivent échapper à la plume, sœur jumelle lu pinceau poétique. Cet Apollon rêveur, qui tient lutôt de la Renaissance que de l'antique, joue de la lûte avec un abandon inspiré. Assis entre les pattes lu lion chimérique de l'imagination du rêveur, le eune dieu fait danser ces nouvelles Piérides, dont e chœur du ballet débouche, au loin, sous la superbe colonnade accrochée d'un pan de soleil servant de repoussoir au grand maître de la musique profane. Puis, les belles amoureuses descendent en groupes palpitants de rêveries sensuelles, inspirées et plutôt enivrées par cette musique de la volupté antique d'Éros et de Vénus en plein délire. Du reste, le jeune Éros ne dissimule pas ses attaques directes et son arc tendu. Il épuise son carquois sur toutes les belles victimes de son empire. Voyez la ligne de ces lascives,

en pénombre molle descendant jusqu'au foyer lumineux de cette Léda pâmée et s'abandonnant à son dieu aux ailes de neige. Quelle prostration dans l'ivresse de ses sens, et comme sa jolie nymphe soulève avec amour l'écharpe de la draperie argentée sur laquelle elle est étendue! Quelle grâce, quel souffle ardent et lascif dans ces Muses enivrées de l'art du bel Orphée ou Apollon! Certes M. Dubufe fils, dans ce profane et voluptueux antique, atteint, de prime saut, la grâce des Bouguereau, des Baudry, Cabanel et Jules Lefebvre! Bien mieux, le souffle magistral a quelques notes personnelles plus jeunes et d'une sève plus poétique! Le voici sacré maître, du premier coup, surtout par l'agencement du diptyque en plein contraste d'architecture savante! En effet, la musique sacrée, qui évoque plutôt encore la Renaissance que le byzantin, est personnifiée par une femme angélique, au profil séraphique, qui tire de son orgue les sons les plus religieux que lui inspire la foi. Aussi, le chœur des séraphins aux ailes pointues et aux nimbes d'or, accompagne-t-il ces accords célestes! Et les autres chœurs blancs des anges, joueurs de violes, débouchent de la colonnade du temple Médicis, arrivant de la nef dorée. Les ailes et les tuniques blanches de cette nouvelle phalange éclairent la pénombre vague et dorée, et relient les effets de soleil dont les traînées et les rayons jouent sur les dalles pour s'harmoniser avec le nimbe d'or de la musique sacrée. Ce contraste du diptyque religieux est d'un effet heureux. Rien de heurté, ni de brutal, ce contraste est presque une transition mélodieuse. Donc, ce splendide diptyque jouit, pour complément, du bénéfice de l'art jumeau de la peinture, je veux dire l'architecture! Certes, si M. G. Dubufe est le seul auteur de ce

plendide cadre architectural, inclinons-nous devant ette universalité d'artiste des plus richement doués, t n'oublions pas, en terminant, la Muse dramatique et rapée de noir du moyen âge, qui, l'épée tourmentée omme en guerre, se laisse un instant émouvoir par es flots de l'harmonie profane. Honneur donc au jeune naître qui vient de produire une œuvre hors de pair!

DUBUISSON (Albert). — « Le Trocadéro, vu du ont de l'Alma ». La Seine occupe le premier plan, et a silhouette du monument découpe ses tourelles en mbre grisâtre sur le ciel empourpré à l'horizon. Effet le soleil couchant, qui se reflète aussi dans les eaux, u'il diapre de lueurs miroitantes. Bonne étude et ffet réussi.

DUCHESNE (Emery). — « Mme E. D. », assise de rois quarts et la figure de face et en pleine lumière, ose la main gauche sur le bras de son fauteuil ouis XIII, et tient de la main droite un éventail aponais. Tête fixe et expressive s'enlevant sur un ond gris.

DUEZ (E.). — « Autour de la lampe », un heureux ère ou beau-frère joue aux échecs avec une charnante petite fille qui suit attentivement les méditaions et les coups de son adversaire, tandis que Mme ***, au second plan, ne s'occupe que de son travail le couture. Très bon effet de lumière de lampe à abatour splendide éclairant un gros bouquet de pivoines et l'échiquier. M. Duez a une palette des plus souples et joue aussi bien avec l'air qu'avec les effets de lampe.

DUFEU (Édouard). — « Une Ferme à Mers (Picardie) ». Effet un peu sombre, mais qui ne manque pas de maëstria à la Decamps; car ce cheval blanc détonnant sur ses compagnons et sur le chaume de la

cabane, et celle-là repoussée par le ciel argenté, tout est puissant et ferme et annonce un coloriste à effet.

DUFFAUD (J.-B.). — « Mort de saint Pol de Léon ». Le saint ou plutôt son cadavre repose sur un brancard de voulours rouge sur lequel on le transporte. Le cortége s'est arrêté sous les voûtes sombres de l'église, et les assistants agenouillés rendent un dernier et pieux hommage au saint évêque. Beau tableau d'histoire traité avec un grand talent de composition par ce peintre coloriste.

DUFOUR (Ambroise). — « Mlle Marie » est de profil assez fin d'étude, et la moitié du buste enfouie dans une fourrure. Petite étude offrant de l'avenir.

DUFOUR (Camille). — « La Seine à Bonnières » Site pittoresque et charmant où le village aux maison nettes blanches et toitures rouges est encadré, au fond, dans des massifs de verdure, tandis que la Seine échancre le rivage au premier plan, où un paysan vient faire abreuver ses chevaux. Touche large et puissante dans ce beau paysage compris et rendu en éminent coloriste.

DUJARDIN (Mlle Victorine). — « Jeune fille au lévrier » est sans doute un portrait. Cette jolie personne est assise dans une pose souple et élégante, et caresse négligemment un superbe lévrier. Tous les détails délicats et minutieux de sa toilette blanche sont fort bien rendus, ainsi que la physionomie qui respire une grande distinction. C'est une fort belle toile.

DUMARTIN (Mlle Marie). — « Calypso ». Petite toile qui n'a rien de mythologique. Calypso est un chien, qui, assis au bord de la mer, contemple d'un air mélancolique la voile d'une barque qui s'éloigne

u rivage. Gamme claire et harmonieuse d'un effet es plus agréables.

DUMONT (Henri). — « La Source » coule des interstices d'un quartier de roc. Une petite paysanne y conluit sa chèvre qui vient s'y abreuver. Assez jolie oile qui n'est pas sans qualités. — « Idylle ». Enfant ıssis et tétant une chèvre que maintient son petit ;amarade. Gracieux motif agréablement traité.

DUMONT (Mlle Marie). — « Un Petit Sou »! demande ıne fillette debout et de face, en tendant la main. Assez bon aspect dans cette toile colorée.

DUMOULIN (Émile). — « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse ». Très belle figure portant ı droite, et ayant l'air de chanceler sous le poids de son chagrin mortel. Elle s'appuie de la main droite sur le namelon d'une grotte sombre de son île, où elle vient évoquer de tendres regrets d'amour perdu. Puis elle porte la main à son front chargé du poids de la passion malheureuse. Mais pourtant la cascade au murmure argentin lui rappelle son bel Ulysse. Et elle pleure amèrement! Ombre de Fénelon, vous devez tressaillir de joie à cette belle interprétation! Quel beau corps, et quel idéal!

DUMOULIN (Louis). — « Le Canal Saint-Martin », à Paris, avec ses lourdes embarcations, le quai qui le borde d'un côté, les maisons des rives et les cheminées d'usines projetant leurs colonnes de fumée, forment un point de vue qui n'a certes rien de bien séduisant, mais dont cet artiste a su tirer cependant un charmant paysage plein d'air et de lumière. Grand talent.

DUPAIN (Edmond). — « A la dérive », promenade sur l'eau par un temps splendide. Deux jeunes dames, dont l'une s'abrite d'une ombrelle rouge, sont dans

une barque qui descend à la dérive, les rames aban-données, tandis que les promeneuses rêvent en admi-rant le beau paysage. Jolie toile en pleine lumière e éclat. — « Le Choix d'une arme », par un personnag à mi-corps, portant le costume du XVIIe siècle, ave le large feutre sur la tête. Il tient une épée, qu'il fa ployer d'un air connaisseur, pour en apprécier l trempe. Les détails du costume et l'expression de l figure martiale et décidée sont rendus avec talent.

DUPONT (Georges). — « Instruments et papiers d musique » groupés savamment à la haute école d Chardin. Le violon et la partition, qui est le foye d'éclat, entre le stradivarius, la flûte et les livres tout est d'un maître vibrant.

DUPRÉ (Julien). — « Au pâturage », une vache rompu le lien qui l'attachait à un piquet et veut re joindre le troupeau qu'elle a aperçu se reposant dan la prairie. Une paysanne, le corps rejeté en arrière, saisi sa corde et la retient avec effort. Paysage e animaux sont saisis de main de maître, et, tout e imitant fidèlement la nature, M. Julien Dupré a s conserver les qualités d'originalité de son talent per-sonnel déjà récompensé, et à juste titre.

DUPUIS (Daniel). — « Étude de femme » étendu de dos et dans un beau galbe sur un divan de sati aux plis tourmentés. Étude claire, surtout au dorsa lumineux, très fin de modelé.

DUPUIS (Pierre). — « Mme la baronne de G. », d profil et à mi-corps, en toilette noire avec grand cha-peau de même couleur. Ce portrait, largement brossé est d'une bonne facture et reproduit habilement l grâce et le charme du modèle. — Nous retrouvons le même qualités de portraitiste bien doué dans les por-traits en pied de « Mlles Jeanne et Valentine D. ». Le

eux enfants, gracieusement enlacées, sont vêtues de ouge ; la même couleur se retrouve dans le fond et e tapis, et produit un bon effet.

DUPUIS (Philippe). — « Le Drapeau de la France », ont la hampe est fièrement tenue par notre jeune épublique, qui se détache rayonnante sur ses plis ux trois couleurs. De la main gauche elle lève le ambeau de la lumière, qui est en bonnes mains, ieu merci ! Et dans sa pose épique, elle pose le pied roit sur l'enclume de l'industrie, ayant à sa gauche es faisceaux, les tables de la loi, le glaive et le canon e la défense nationale. Figure épique d'un souffle atriotique faisant honneur à M. Dupuis.

DURAND (Simon). — « Oiseaux de passage ». 'roupe de musiciens ambulants passant insouciants t pauvres au milieu des rues noirâtres et ombreuses u vieux Paris. Ces modernes bohémiens sont bien bservés et reproduits. — « Un Apprenti cuisinier » lume une oie blanche ; mais le facétieux, n'ayant as le temps de faire des cocotes, s'amuse à souffler ne plume en l'air, dont il suit le vol d'un air béat. ,e profil de ce jocrisse a du brio, comme dans cet ntérieur peint largement, où le lapin qui broute en iberté cause un vif chagrin à son frère en cage. Il e se doute pas, le malheureux, que Janot va l'exter-niner. Très bon tableau d'aspect fin, tendre et dé-icat.

DURBESSON (Félix). — « M. *** » est de face et en leine lumière, les bras croisés avec une main en vidence. Buste à la figure bien peinte, souriant gréablement.

DURANGEL (Léopold). — « Le Prix de flûte », ré-niniscence de la belle antiquité. Dans un paysage à a vigoureuse couleur italienne, auprès des ruines

d'un temple, de jeunes pâtres se disputent le prix de la flûte, dont l'un d'eux joue en ce moment devant le juge impartial qui écoute avec une attention approbative. Ce peintre aime la chaude couleur des Titien et des Corrège, et s'en inspire heureusement dans cette bonne toile.

DURRANT (E.). — « Au concert ». Foule d'auditeurs s'échelonnant en gradins et offrant un aspec monotone de têtes, quoique variées de types étudiés avec assez de soin. Mais ce sujet est ingrat et d'un malheureux choix.

DURST (A.). — Ces « Poules » du premier plan, à droite, sont en rupture de ban et s'en donnent à cœur joie dans un tas de paille ou de fumier déposé au détour d'un sentier d'où les appelle en vain la petite gardienne, affolée par les demandes incessantes des autres reines de la basse-cour qui viennent l'entourer Immense paysage, large et tendre d'aspect. Au sommet de la colline, apparaît le toit de la ferme se détachant sur le ciel argenté. Puissance et éclat tendre

DUSSIEUX (Mlle Stéphanie). — « L'Ara et le Miroir — fable », à laquelle cette artiste donne une splendide illustration dans cette belle toile nous présentant un amas d'armures aux clartés miroitantes de l'acier. Sur le fauteuil de chêne sculpté, repose le casque ou morion du temps de Charles IX, auquel le perroquet qui s'y est perché sert de cimier étincelant avec ses belles couleurs bleue et jaune. Un miroi placé devant le vaniteux perroquet lui renvoie son image, qu'il admire en agitant ses ailes avec joie.

DUTZSCHOLD (Henri). — « La Marne ; — une ondée sur les coteaux de Chennevières, à la Varenne-Saint Hilaire ». Motif grandiose que ce beau coteau aux végétations luxuriantes, au bas duquel se tient serré

n massif d'aulnes, de frênes et de peupliers. Le long e ce massif faisant la courbe, la Marne se repose ans son cadre verdoyant. Aspect tendre, rosée et apeur humide humectant cette œuvre magistrale.

DUVAL-GOZLAN (Léon). — « Le Port de Pont-.ven (Finistère) ». La marée basse laisse une partie es terrains à découvert ; des pentes verdoyantes les erminent. Ce joli paysage est traité en peintre colo-iste impressionniste, maître de la couleur et de éclat. L'air et la lumière y circulent bien, et l'exé-ution est large et bien comprise.

DUVAUX (Ant.). — « Épisode de la bataille de Ri-oli » nous montrant le général Berthier chargeant à ı tête d'un détachement de hussards rouges, et met-ınt les Autrichiens en déroute. Les premiers rangs lient et se préparent à fuir. Qualités de composition t de mouvement vrais et bien rendus.

DUVERGER (Théophile). — « Le Petit Ours » va auter à la corde, au son de la flûte et du tambour 'une fillette qui fait danser ses deux petits frères ouverts de peaux de chèvres. Les bébés du fond sont merveillés de ce beau jeu. M. Duverger excelle dans es gamineries.

ECHTLER (Adolphe). — « La Pécheresse repentie ». Jne élégante lorette de Paris est venue voir sa amille augmentée d'une élégante Parisienne, sa ille. Mais le vieux père breton ne veut plus recon-naître cette fille indigne, et la maudit d'un grand geste très dramatique, malgré les supplications de a mère, qui, se rappelant la mansuétude du Christ, pardonne à sa fille repentie. Le groupe, qui s'éche-lonne depuis la traîne de la robe de satin rose jusqu'à la main maudissante, ce groupe est d'un effet pyra-

midal bien rendu. La mère-grand pleurant auprès d l'aïeul, et les sœurs ou parentes de la maudite, for de cet ensemble une belle et bonne composition dra matique.

EDELFELT (A.). — « Service divin au bord d la mer ; — Finlande ». Le pasteur, debout et se déta chant sur la mer calme, lit l'Évangile aux assistant assis en hémicycle dans la prairie. Religieux silenc de ces fidèles attentifs au divin service. Le petit enfan à tête blonde assis dans l'herbe au premier plan, no loin de sa mère en robe rose, est une des notes d'u charme vibrant de cette bonne toile d'un éclat vif e tendre. C'est une œuvre délicate et distinguée.

ÉDOUARD (Albert). — « M. P. C. » assis, le corp et la tête légèrement renversés en arrière, avec le mains jointes et reposant sur les genoux. Il y beaucoup de naturel et de laisser-aller dans la pose

ELLIVAL (X.). — « Un Coin d'atelier », et des plu somptueux, tant les riches objets qui couvrent la tabl sont groupés et arrangés avec un grand goût ! Com mençons par cette majestueuse Diane renaissance qu tourne, sur l'épaule gauche, son trois-quarts fier e souriant avec un beau dédain. Sur ses cheveux évo quant ceux de l'Apollon du Belvédère, et au somme de cette tête chaste et pure, apparaît le petit crois sant légendaire de la pudique Phébé chantée par le poètes. Cette note de pénombre s'enlève sur le ridea sourd, et l'épaule comme la poitrine de la déesse ser vent de repoussoir à un magnifique vase d'or repouss dont le couvercle est surmonté d'une Terpsichore laquelle est immédiatement rappelée au premier pla par un petit Mercure allant prendre son vol. Ce die du commerce, par euphémisme assurément, a pou fond une théière de jade d'une forme et d'un ton ver

ès délicats, revenant au vase d'or relié par une ai-
ıière de même métal renversée avec art. Nous avons
ɔur premier plan et foyer lumineux du coin de table
. splendide épée nue du XVIe siècle, posant sur sa
ırde en torsade, et passant nue et blanche derrière
ı foulard de batiste aux fins ornements; mais, en
ʼant de l'épée et sur le coin lumineux de la draperie
une et tendre de la table, luit le signe de l'honneur,
. croix de l'Éperon-d'Or de Rome avec son collier, et,
ɔus la pénombre de la table, un écu d'or repoussé ou
at ovale ciselé par un Benvenuto, mais dans des tons
ɔurds et rompus qui font valoir la richesse du foyer,
ı nous avons oublié d'abord la jolie coupe diaphane
pis-lazuli d'une forme neuve et délicate, et la Minerve
. une châtelaine, non loin du vase persan d'une
rme agréable et d'un ton délicat. Cette toile riche et
ɜ l'école des Desgoffe, Delanoy et Vollon, peut, sans
. surfaire, soutenir le combat avec ces maîtres, et
le met de prime saut M. Ellival à leur niveau dans
ɜ genre.

ELMERICH (Charles). — « Barbizon; — panneau
ścoratif ». Dans un massif d'une gamme de tons
loucis, un chasseur tire un coup de fusil. Exécution
ɔignée et habile.

ÉPINETTE (Mlle Marie). — « Artiste nomade ».
ortrait d'Italienne jouant de l'accordéon. Cette jolie
ude est bien traitée et n'est pas sans charmes.
ualités à encourager.

ESCUDIER (Charles). — « Le Sabbat », tiré
Albertus de Th. Gautier. Cette ronde fantastique
ɔpartenant à Shakespeare, comme à Callot, voire
ıême à Béranger, nous montre une belle femme nue
cheval sur son balai rôti, tenant un bouc par les
ornes, et entraînée, souriante, dans la sarabande

infernale. Celle qui tient la tête est une vieille sorcièr portant les armes, toujours avec le balai consacré, e s'appuyant sur le chat noir légendaire. La vieilless lubrique lance des regards concupiscents à la bell qui la tente. Celle-ci est l'héroïne du sabbat, tant pa la forme que par le modelé pur et fin. Et la rond fuit plus vite que le vent, rasant les villes endormies et notamment Paris, où le sabbat nocturne et inferna rivalise avec cette légende pleine de verve. M. Escu dier est dans une bonne voie, celle de la tradition, e le jury lui devait une meilleure place.

ETCHEVERRY (Mlle Marie d'). — « Le Père Haldon » profil de vieillard au front chauve et aux cheveux gris la main gauche tenant la pipe qu'il est en train d fumer, se fait remarquer par sa facture large et facil et l'excellent modelé des chairs de la figure et de l main.

FAIVRE (Léon). — « M. Maurice Montégut », assi de face, une main dans la poche et un cigare de l'autre, a, de prime abord, un faux air de notre am Gérôme; mais l'erreur disparaît vite en voyant la coiffure, le crâne un peu bas pour le facies, et la barbe blonde de M. Montégut. Qualités en ce portrait (d'am à ami), dont le dessin, le modelé et l'expressio attestent une consciencieuse étude. — « La Muse du cabaret » s'inspire au café devant une demi-tasse Très beau trois-quarts de tête à caractère que ce poète distingué et à la figure inspirée.

FALGUIÈRES (Alex.). — « Éventail et Poignard » personnifient ici la haine et l'amour; mais c'est la haine qui règne en ce moment dans le cœur de cette brune Espagnole, car l'éventail est jeté à terre et le poignard brille dans sa main crispée. Les bras croisés

ir déterminé, elle attend, au coin de cette muraille, moment de plonger son arme dans le cœur de l'in-èle. Le drame est bien rendu dans l'attitude et la ysionomie, et l'on ne peut qu'admirer la couleur che et puissante et la facture remarquable de cette lle toile.

FANTIN-LATOUR (Henri). — « Mme L. M. », debout de trois quarts, pose la main gauche ployée sur un éridon, où pose un bouquet dans un verre de cham-gne, et, de la main droite, essaie l'effet d'une rose on corsage de satin blanc, en souriant agréablement. te fine et distinguée, comme tout cet ensemble s'en-vant sur un fond bleu-gris poudreux. Charme et rmonie d'aspect et de vie morale et physique chez t artiste qui pense. — « Mme H. L. » de face et assise r un sopha dont le coussin rouge est l'effet lumi-ux de cette toile. Elle tient son éventail de sa main oite dégantée, et porte une robe noire décolletée et née de deux roses au corsage. La physionomie, belle distinguée, est reproduite, ainsi que tous les détails, ec un grand talent affirmant de nouveau la maîtrise M. Fantin-Latour.

FERRIER (Gabriel). — « Salut, roi des Juifs ! » Ce perbe couronnement d'épines du Christ au roseau, sulté par ces têtes vulgaires, est une œuvre de style de grand effet. Le nègre cul-de-jatte du premier an, se traînant sur sa béquille pour insulter le uveur dont le bras est lié à la colonne ; le riche tricien en pelisse de velours vert ; le centurion robant la tunique, et le vieillard bleu présentant le seau au martyr, dont la tête, calme et dans l'ombre, t vraiment divine ; l'éclat de lumière argentine qui late sur ses pectoraux et son bras, tout est d'un vrai and maître. — « Mme S. du B. » en pied et debout,

décolletée et portant un corsage richement orné. Bea portrait fièrement jeté et campé, produisant gran effet.

FERRY (Georges). — «Le Visionnaire breton» s tient debout, comme un fantôme, le long de la plage où les promeneurs, assis, écoutent ses discours et pro phéties. En ce moment, rangés en hémicycle, ce auditeurs complaisants ont l'air de le considére comme un oracle. La légende se passe du temps d Directoire, comme en fait foi l'incroyable du premie plan, auprès de sa merveilleuse. Au fond, un paysa breton de l'époque manifeste une grande incrédulité au premier plan, une jeune femme, assise sans faço sur les galets de la plage, se plaît à écouter ce fo que les autres groupes ne tiennent point à suivre dan ses extravagances. En attendant, la mer vient brise sur les dunes et jette son éclat argenté. Petite anecdot claire qui prouve que l'aquarelle doit être un jeu pou ce pinceau souple, et qui, au besoin, sait accentue ses effets. — «Le Conférencier», assis dans un fau teuil, est en plein discours, qu'il appuie d'un geste d sa main levée. Une vaste bibliothèque est derrière lu ses rayons chargés de nombreux volumes, et, autou d'une grande table, de jeunes aspirantes à la scienc sont assises et écoutent avec attention le savar professeur. Les costumes sont du premier Empir Jolie toile dont la composition est réussie et la coule sobre et harmonieuse. Notons aussi la vérité et l naturel des attitudes et l'expression juste et vivant des physionomies. Du reste, voici les preuves de l vocation de M. Ferry, né peintre de genre. So goût inné se manifesta d'abord pour le paysage, dè l'âge de huit ans, où il étudia avec passion le dessi Dès l'adolescence, il entra à l'atelier Hillemacher, u

enseur, celui-là ! puis, de là, à l'atelier Cabanel, le n poète éclectique, pour y étudier l'histoire. Après eux voyages successifs à Rome et à Madrid, il opta our le ciel ibérique, comme paysagiste; mais il acrifia le paysage à la figure et aux scènes d'intérieur, ù il est appelé à récolter des succès.

FEURGARD (Mlle Julie). — « A la fenêtre », assise ans l'ombre et de face, une jeune écolière, en sarau oir, est plongée dans sa lecture instructive et s'enlève ur le fond du paysage, dont les rochers lointains sont :op vigoureux et viennent presque au premier plan. rosse erreur de perspective aérienne; c'est fâcheux, ar l'étude a des qualités.

FEYEN (Eugène). — « Repos des moissonneurs » uprès du champ de blé qu'ils sont en train de couper. ,a pose et l'attitude des deux femmes couchées à terre t du paysan assis auprès d'elles sont des plus natu- elles et indique bien la fatigue de leur rude travail. olie toile. — « La Marée basse » est fouillée dans ous ses recoins par les chercheuses de crabes, s'enlè- ant en silhouttes roses et bleues et en noir tendre e vigueur sur cette plage pâle et grise d'un aspect élicat.

FEYEN-PERRIN (Aug.). — « Le Chemin de la Cor- iiche » est fort étroit et au bord d'un précipice ; mais i'ayez crainte : la prudente monture de cette jeune aysanne a le pied sûr et ne s'avance qu'avec circons- ection. Le groupe se présente de face. L'âne chemi- iant lentement et la jeune fille assise dans une pose racieuse et bien trouvée se détachent sur un ciel lair et lumineux. Cette belle page est traitée avec e talent habituel de ce peintre. — « Ivresse ». Sur in divan, une femme nue s'est affaisée et dort en

tenant encore sa coupe à la main ; toute la pose e la physionomie expriment l'accablement de l'ivresse C'est une belle toile traitée avec talent, mais un fâ cheux motif. Constatons cependant le progrès de ce artiste qui n'a jamais mieux fait.

FICHEL (Eug.). — « La Fin du dîner » est célébré par le café et la pipe et par les gais propos des con vives, vieux marquis dont Fichel nous donne les éter nels costumes et portraits. — « Le Dernier Coup d dés » provoque une attention générale du groupe de joueurs, et même de ce curieux en habit rose et tri corne, aussi bien que du marmiton coiffé du casqu à mèche.

FINES (Eug.). — « La Poissonnerie de Nantes nous donne une vue d'intérieur de marché, d'une cou leur fine et agréable et d'un faire soigné. Les groupe sont bien agencés et composés dans cette jolie toile.

FLACHÉRON (Louis). — « L'Aurore ; — figure déco rative », dans un assez gracieux galbe, et se débar rassant d'un voile de crêpe noir un peu lourd derrièr la tête et les pectoraux ; trop lourd, car la nuit a fai place à l'aurore, et le ciel bleu, traversé par le nuages de feu de l'astre roi, indique le jour et com mence à briller. Il y a quelque style en cette étud tout près du grand art et à encourager.

FLAHAUT (Léon). — « Solitude » très poétique, cette heure crépusculaire où la langue rouge de fe de l'horizon annonce le coucher du soleil, derrière l dôme de ces chênes touffus. A gauche, le bois sombr et la prairie que baigne, au premier plan, une mar couverte de nénuphars, qui a creusé là son lit e hémicycle au bas de la colline sombre à cette heure Le ciel ardent, pointé de petits nuages de feu, fait u

eau contraste avec cette nature assombrie. Effet veur et puissant.

FLAMENG (François). — « Sous-bois » clair et ansparent d'herbes tendres et ensoleillées, où est ssise une belle grande fillette coiffée d'un large chaeau cerise, qui met sa figure dans une douce péombre, mais ne nous empêche pas d'admirer son air onné. L'ombrelle ouverte, à côté de la belle enfant, st la note vibrante de ce bon tableau. — « Camille esmoulins », pourtant averti par son prudent ami, le énéral Brune, ne tient pas compte de ses sages avis, t, faisant sauter son cher bébé, il lui sourit avec un mour paternel, que Lucile égaie de ses mots charnants, croyant, comme son cher Camille, que le euple reconnaissant défendra, au besoin, son ami. e groupe du général et de Lucile, ainsi que la bonne mportant le café, est d'un très grand charme d'exressions justes et variées, dans son admiration pour heureux père se délassant de ses soucis politiques. xcellent tableau d'une fine transparence n'excluant ullement la vigueur de l'effet. M. Flameng n'a jamais nieux fait, et a condensé dans cette toile, réduite elativement aux précédentes, toute la puissance maique de ses pinceaux de coloriste vibrant d'air et de umière ambiante. Tableau méritant une haute réompense.

FLAMENG (Marie-Auguste). — « Sortie d'un troisnâts au Havre) ». Le navire se présente de face, fenant les ondes lumineuses où se reflète l'émeraude les ombres mobiles et transparentes. Un bateau à apeur, plus éloigné, laisse échapper sa colonne de umée. Air et lumière circulent dans cette toile, qui a un grand cachet de vérité. — Cette « Goëlette à quai, du Havre », a ses voiles arrimées et en panne, mais

prêtes à recevoir la brise. Jolie étude pochée à l
diable, et s'enlevant sur un ciel azur et argent tendr
reflétant dans le bassin du port.

FLANDRIN (Paul). — Cette « Vue prise des hau
teurs de Sèvres, près Paris », évoque toujours la tra
dition de style du fidèle P. Flandrin. Les bois touffu
couronnent la colline. Au fond, d'autres collines bo
sées sous le ciel net et pur.

FLEURY (Mme Fanny). — « Dans l'atelier », un
jeune dame pose pour son portrait. Elle est assise su
un sofa, et son charmant visage sourit avec grâc
Cette jolie toile arrête et retient les visiteurs, e
obtient un véritable succès.

FOISSY (Marie-C.). — « Soleil couchant; — for
de Fontainebleau », des plus ardents et des plus co
lorés, là-bas, derrière les collines bleues, et venan
éclairer la Marapia, au milieu des frondaisons de
chênes roussis par l'automne. Grasse et chaude étud
directe.

FONTENAY (Alexis de). — « Près Villers-sur
Mer ». Petit paysage fort simple, composé de quelque
chaumières au bord de la mer, que l'on aperçoit
l'horizon, et qui a des qualités d'exécution soigné
FORGERON (Alfred). — « Mme Halanzier », debou
et la figure de face un peu levée, s'accoude sur u
bahut de chêne sculpté, tenant un éventail de l
gauche et laissant choir son autre main gantée
comme le bras le long de la hanche. Expression bien
veillante en cette figure pâle, d'un dessin pur et d'u
bon modelé.

FOUBERT (Émile). — « Le Satyre et le Passant »
Ce passant souffle sur le mets que lui présente l
satyre dans une jatte ou écuelle de bois. Le torse d
satyre est d'une vigoureuse facture lumineuse, et l

groupe sacrifié de la famille de chèvres-pieds est habilement rendu dans cette grotte. Excellent effet et belle traduction de la fable du bon La Fontaine.

FOURIÉ (Albert). — « Étienne Marcel et le Dauphin ; — le 20 janvier 1357 ». Étienne Marcel, prévôt des marchands, suivi de l'évêque de Laon, qui calme la foule ameutée, impose au dauphin Charles les lettres qui servirent de base à la *grande ordonnance*, considérée comme la première charte de France. Debout, et d'un geste impératif de la main droite, il somme le Dauphin de signer. Celui-ci, en costume royal, abaisse un regard froid, digne et timide sur les lettres, et s'apprête à signer. Les ministres et les courtisans, groupés près du Dauphin, lui conseillent de refuser, mais l'autorité de Marcel l'emporte. Les groupes populaires du fond, à droite, agitent les épées et les lances. Très bel intérieur roman rendu avec éclat et fidélité. Tableau vif d'aspect et d'expression.

FOURNIER (Pierre). — « Fruits ». Pommes et raisins, auprès d'un melon, ont des qualités de reproduction exacte et vraie.

FRAPPA (José). — Cet « Agneau parmi les loups » se fait voler, comme dans un bois, par ces reîtres, en compagnie de deux moines riant aux éclats de voir ce dindonneau mettre la main à la poche qu'il videra jusqu'à la dernière pièce. Joli groupe bien agencé que ces coquins et voleurs. Le moine qui agace du regard la servante apitoyée sur le sort de l'agneau a l'air d'un loup concupiscent. — « Les Indiscrets » sont deux moines qui épient un confrère par le trou de la serrure de sa cellule, auquel l'un d'eux fixe son œil, tandis que l'autre, à figure réjouie de bon vivant, rit malicieusement. Remarquable talent d'exécution ayant beaucoup de finesse et de précision.

FRÈRE (Charles). — « L'Atelier de M. Pourtarel » est aussi chaud que bruyant et mouvementé. Entendez-vous les marteaux des forgerons frappant sur l'enclume et en cadence les fers incandescents qui pétillent, et voyez-vous, au premier plan à gauche, ces deux maréchaux ferrant deux chevaux blancs dont la corne du sabot fume sous l'essai du fer brûlant? Belle forge bien rendue. — « Un Fardier à Écouen » s'avance péniblement, portant sa charge de troncs d'arbres, traîné par trois chevaux dans un sentier boueux et coupé de flaques d'eau qu'ils font jaillir de tous côtés. Beau paysage largement et facilement brossé, qui figure parmi les meilleurs de ce Salon.

FRÈRE (Édouard). — « L'Eau bénite », que les fidèles et croyants, femme, fillettes et un monsieur au crâne dénudé, viennent chercher dans deux vils baquets, au pied d'une colonne de l'église, dont les vitraux de couleur sont la note vive sous les arceaux de la voûte. Qualités et soin.

FRÈRE (Théodore). — « Le Simoun ; — sphinx et pyramide de Chéops ». Paysage des plus imposants. Au centre, le sphinx se dresse gigantesque, tandis que passent devant lui quelques Arabes avec leurs chameaux, et, tout autour, le sable jaunâtre du désert que le simoun soulève en flots de poussière. Au fond, la pyramide se détache blanche sur l'azur du ciel. La poésie grandiose du désert a été des mieux interprétées par ce maître orientaliste heureusement inspiré. — « Le Matin ; — environs du Caire ». Un laboureur aiguillonne ses buffles, tandis que sa fille ensemence les sillons derrière lui. Au fond, le désert, poudreux et gris-brique, s'enlève avec deux pyramides sur le

ciel azur chaud. A droite, des palmiers. Grande poésie en cette nature de l'Orient.

FRIANT (Émile). — « L'Enfant prodigue » est assis au pied d'un monticule, penchant la tête et laissant aller ses bras dans une attitude découragée. La figure principale est bien dessinée et étudiée, et le paysage, simple et sévère, est également bien rendu. — « Intérieur d'atelier » de peintre. Un jeune artiste assis se penche en arrière pour examiner l'effet de sa toile, posée sur son chevalet. Petite étude bien enlevée.

FRITEL (Pierre). — « Le Remords » est symbolisé par une figure d'un grand jet, dont le mouvement superbe est des plus épiques et digne du grand art. Le Caïn, ou meurtrier quelconque, qui vient d'assassiner le malheureux Abel, un jeune homme tombant baigné dans son sang, s'enfuit, déjà pris de peur et de remords. Il lève d'effroi le bras gauche, qui, de la main tendue jusqu'au pied gauche en fuite et en raccourci, forme une ligne et un galbe superbes. Du bras droit il cache sa tête épouvantée. Cette sinistre figure dans l'ombre se détache sur un ciel sombre, où les chauves-souris commencent à voleter dans les ténèbres. — « La Veuve » venant déposer une couronne d'immortelles sur la statue décorant le mausolée de son époux. Elle se présente de face, vêtue de la tunique antique de couleur blanche, et ayant la tête nue et penchée mélancoliquement sur l'épaule droite ; son jeune fils, qu'elle tient par la main, cache à demi sa jolie figure derrière son bras. Belle composition d'un style sobre et simple de grand goût.

GAGLIARDINI (Julien). — « Après l'avarie ; — Cayeux (Somme) ». La famille des pêcheurs est assise en rond sur la plage. Le vieux chef, ou loup de mer,

tirant l'aiguille en fumant sa pipe, raccommode la voile, comme sa femme et ses filles. Aspect ensoleillé de ces galets et de cette plage couverte d'une autre voile encore roulée sur un mât brisé. A l'horizon, un canot rompant la ligne de mer, bornée par un beau ciel gris-perle. Superbe marine magistrale.

GAGNEAU (Léon). — « Un Coin d'église » où prie agenouillée une jeune fille de profil, non loin de sa mère debout et qui s'enlève sur la porte Médicis de la sacristie. Étude vraie et rendue.

GAILLARD (Arthur). — « M. H. C. », coiffé d'un béret qui fait auréole à sa figure pâle et de trois quarts, avec lunettes et barbe grise, M. H. C. est assis, croisant les jambes et les mains. Il est peint en vive lumière et s'enlève sur un rideau bleu aux vifs accrocs de lumière. Portrait peu banal, dont l'effet bizarre vous saisit immédiatement et force l'attention.

GAILLARD (Claude). — « S. S. Léon XIII » est en pied et debout, vêtu d'une soutane blanche, devant son trône pontifical surmonté d'un dais ; la main gauche s'appuie légèrement sur la table qui est auprès de lui. Dans le fond, on aperçoit le dôme de Saint-Pierre s'estompant dans une vague pénombre. La pose et l'attitude ont beaucoup de naturel et de dignité simple. L'expression douce et bienveillante est également bien rendue dans ce beau portrait.

GALERNE (P.). — « A Châteaudun », où le château ou donjon Saint-Louis s'enlève, comme la ville, sur un ciel azur clair. Étude directe réussie, et souvenir patriotique d'une ville qui nous fait honneur dans nos désastres.

GALLIAN (Octave). — « M. A. P. ». Ce portrait brille par les qualités les plus remarquables, qui en font un des meilleurs de ce Salon. La tête au front

écouvert se détache en lumière sur le rideau de tapisserie sombre, d'une gamme très harmonieuse, et ı pose est élégante et aisée. Cette belle toile sera ·ès remarquée, et place M. Gallian au premier rang.

GARAUD (Gustave). — « Le Gapeau à Montrieux », ont on aperçoit un coin au milieu de rochers, sous un euillage léger où jouent les ombres et les lumières. olie étude sincère et directe.

GARDNER (Mlle Élisabeth). — « Daphnis et Chloé ». Cette dernière, assise sur un tertre, place sur sa tête ıne couronne de fleurs que Daphnis, agenouillé et ntourant sa taille de son bras gauche, vient de déposer sur ses genoux. Gracieuse et poétique interprétation de cette charmante pastorale.

GARNIER (Alf.). – « M. A. L. » est assis de profil, enant une cigarette et posant avec un grand calme; ussi ce profil est-il fin et délicat. Charmant buste.

GATINES (R. de). — « Dans la plaine de Barbizon ». Très joli effet de vigueur de mamelons de silex brun s'enlevant, ainsi qu'un arbre vigoureux, sur un ciel clair et sur les prairies tendres.

GAUDEFROY (Alphonse). — « Béatitude » consistant pour un gourmet épicurien à exhaler dans l'extase la fumée de sa pipe cummer très culottée, pendant que la bonne lui sert le café. Intérieur fin et vigoureux.

GAUTIER (Alb.). — « Intérieur d'une mosquée ; — fontaine aux ablutions », supportée par de frêles colonnettes dont les bases reposent sur les assises ou premiers gradins de la fontaine aux ablutions. La mosquée dresse son premier petit étage aux fenêtres à trèfles, étage au-dessus duquel pose la coupole entourée d'un cercle de faïence lapis-lazuli où sont écrits des versets du Coran. Un croyant fait ses ablutions dans la piscine, et deux autres devisent

debout au premier plan. Œuvre de délicate architecture. Aspect clair, tendre et fin.

GAUTIER (Amand). — « L'Indolence » d'un jeune femme étendue et accoudée sur une draperi violette ; sa figure blonde est en pénombre, comme l poitrine. — « Portrait » de jeune dame de face et mi-corps, portant une robe rouge à pèlerine ou man tille à la mode actuelle et un grand chapeau noir. Le mains, gantées de longs gants noirs, reposent sur se genoux. Joli portrait facilement enlevé.

GAVARNI (Pierre). — « Promenade » d'une amazon montant un puissant et joli cheval gris cendré, e chevauchant sous bois avec son enfant montant u poney. Effet clair et délicat.

GAY (Jacques). — « M. A. D. ». Buste de face, quan à la figure, cheveux et moustache grisonnants. Têt étudiée et souriante.

GAY (Walter). — « Le Rémouleur », les lunettes su le nez, repasse un couteau sur sa meule et suit ave attention son travail. Jolie petite toile.

GÉLIBERT (Jules). — « Pris », hélas ! ce pauvr lièvre forcé par des griffons blancs de Saintonge. C pauvre levraut était sans doute relaissé dans ce fougères rousses, et il va servir de déjeuner à la meut gloutonne. — « En mal· passe », ce renard qu'attei gnent ces cinq chiens lancés de front sur l'ennemi Celui-ci va s'acculer et mordre les agresseurs. Excellent pendant du lièvre forcé ; en somme, deux tableaux de maître.

GENDROT (Édouard). — « Le Bas Étang ; — Cernay-la-Ville », est d'un aspect calme, froid, mais tendre et délicat. Très beaux bois et bruyères au premier plan, non loin d'une mare où vont boire les biches à cette heure crépusculaire.

GENTY (Emmanuel). — « Mme *** », assise de profil adossée à une colonne cannelée, est vouée au nc. Son joli trois-quarts est plein d'expression étique et rêveuse. — « Enfant » de trois quarts, ffée d'un large chapeau à plume blanche; la fillette peinte en vive lumière. Ses longs cheveux blonds ttent sur ses épaules recouvrant d'une guipure une be de velours bleu ; le tout sur fond d'or. Qualités.

GENTZ (Wilhem). — « La Lecture du Coran dans grotte de Jérémie, à Jérusalem », réveille de grands antiques souvenirs. Voilà donc le lieu où le prophète a composé ses Lamentations éloquentes et spirées. Un barbare ignorant y vient maintenant êcher les élucubrations d'un imposteur, qu'écoutent autres fanatiques. Le lecteur, en barbe blanche et turn vert, tient à la main son manuscrit, tandis que les itres enfants du désert sont assis en ligne devant ne muraille blanche lui faisant face. Quelques chats ssistent à la conférence et jouent ou dorment sur s genoux des assistants. Assez bonne toile.

GEOFFROY (Jean). — « En quarantaine » ce petit colier a été placé par ses camarades, et le voilà seul, ssis sur un banc dans cette cour, penchant la tête un air confus et boudeur et paraissant fort contrarié. - « L'Heure du goûter » est une autre charmante necdote spirituellement reproduite, nous montrant ncore des écoliers groupés dans le jardin de l'école. 'un d'eux, qui a mangé sa part, ou qui ne l'a pas eçue, s'approche d'un petit camarade plus favorisé ; tend la main avec aplomb en demandant un partage aternel. Sa proposition paraît peu goûtée, car ce ernier se rejette en arrière et semble vouloir réserver le contenu de son panier. D'autres enfants,

commencent à faire cercle et attendent le dénouemen Deux jolies toiles.

GEORGET (Charles). — « L'Étang de Boissise-l Roi, près Melun », reflète le ciel azur et les peuplie des fonds lointains. L'ombre des massifs de la ri gauche se dessine aussi dans cette glace polie, qu les nénuphars ponctuent de leurs accents verts ; le aulnes, d'un vert fin et tendre, se dressent dans leu plans et masses. Peut-être un peu de froideur manque d'enveloppe a-t-il valu cette outrageant élévation à cet artiste... Quoi qu'il en soit, M. George a un talent pur, fin et consciencieux, que bien de jurés trop sévères n'atteignent sans doute pas.

GERVEX (Henri). — « Bassins de la Villette ; — panneau décoratif pour la mairie du XIXe arrondisse ment ». Au premier plan, des manœuvres aux torse nus déchargent du charbon de terre des embarcation voisines. Auprès d'eux se trouve un commis de l'oc troi, en surveillance. Dans le fond, d'autres bateaux les maisons du rivage et les cheminées des usine avec leurs panaches de fumée. Belle composition bie comprise et rendue, dans laquelle on remarque le sa vant et habile modelé des nus.

GESNE (Albert de). — « Le Cerf forcé » arrive hale tant et épuisé au bord d'une mare, entouré et harcel par les chiens. Cette toile de grande dimension traitée avec beaucoup de largeur, produit un excellen effet décoratif et atteste un talent des plus remar quables.

GIACOMOTTI (Félix). — « Mme J. M. ». Délicieu portrait de femme, poitrine et épaules nues, ses che veux, sa tête suave et souriante sur l'épaule gauche Bras et corsage entourés d'une fourrure noire. Trè beau buste, expression des plus fines et des plus char-

antes. — « Mlle *** ». Jeune femme à mi-corps et de ce, en corsage bleu, dont les traits agréables et fins ɒnt reproduits par un pinceau délicat et exercé.

GIDE (Théophile). — « Mazarin recevant un mesıger du général Fabert », lequel, debout, droit et de rofil, s'appuie de la gauche sur son épée au fourreau ɘ velours gris, chapeau bas et respectueux, ne perant pas de vue l'effet de son message sur le cardinal [azarin, assis de profil en robe rouge, pendant que ι reine et sa fille suivent aussi l'incident. Intérieur ouis XIV des plus aérés, grâce à la large fenêtre ux petits vitraux de plomb par où la lumière entre à ots. Allons, notre vieux camarade Gide devient ıaître en ce genre !

GIGOUX (Jean). — « M. Max L. », de trois quarts, st finement pointillé plutôt que peint en pâte lanche avec gris fin. Belle tête, bon buste.

GILBERT (Victor). — « Départ pour la pêche de uit », où les marins apprêtent et apportent leurs proisions de bouche, tandis que d'autres allument des ınternes. Au fond, la lumière d'un phare jette ses ueurs sur les navires rangés dans le port. Cette toile t la suivante se font remarquer par leur belle et ıabile exécution. — « Retour de pêche », nous préente au premier plan un amas de poissons aux tons ins et brillants, que les pêcheurs apportent dans des ıannes d'osier. Auprès du rivage, les barques sont ımarrées.

GILL (André). — « Le Fou », les bras maintenus lans sa camisole de force et les pieds liés, est debout lans un coin de sa cellule. La lumière éclate sur son ront chauve et sa physionomie bouleversée. On ne peut s'empêcher de plaindre cette malheureuse victime de l'une des plus grandes calamités qui puissent

atteindre la pauvre humanité. L'artiste a voulu san doute faire un plaidoyer en faveur de ces malheureux trop souvent maltraités et soumis à des traitement barbares, lorsque leur malheur demanderait aide e compassion. Cette belle composition dénote un véritable tempérament d'artiste et sera remarquée mais son importance aurait dû lui valoir une meilleure place.

GIRARD (Albert). — « Pâturage normand » d'un ampleur et d'une vaste étendue, où les vaches e autres ruminants sont épars. A gauche, un massi de futaies, et, à droite au fond, un coteau boisé donnan la note de vigueur sur les lointains bleus et sur l beau ciel gris tendre et argenté. Splendide étude.

GIRARD (Firmin). — « Une Visite à la ferme » pa les dames du château voisin en grandes toilettes, qui y conduisent leurs enfants en promenade et assistent a dîner de la basse-cour, à laquelle une servante jette d grain. Oies, poules, coqs et dindons accourent en foul et font miroiter leurs brillantes couleurs. Les canards nageant dans la mare, s'approchent du bord et von prendre part au festin. Plus loin, la fermière regard en riant cette scène pleine d'animation, tandis que dans un angle, des valets de ferme chargent une voiture de paille. Couleur chaude et lumineuse dan cette charmante toile, que l'on regarde avec plaisir.

GIRARDET (Jules). — « Le général de Lescure, blessé, passe la Loire à Saint-Florent, avec son armée en déroute (1793) ». Le général est couché dans une barque, la tête entourée de linges ensanglantés, ayant auprès de lui sa jeune femme qui le considère avec inquiétude. Sur la rive, l'armée des Vendéens forme une masse confuse en descendant des hauteurs voisines et d'un château qu'elle vient de livrer aux

ımmes. La Loire, large et à sec par places, s'étend
ı loin sous un ciel gris et triste comme toute cette
:ène de désolation, malheureux épisode de nos
ıerres civiles qui ont coûté tant de sang. Dans cette
ıge d'histoire, d'une réelle valeur, M. Jules Girardet
firme de nouveau son remarquable talent. Espérons
ıe l'État aura la bonne inspiration d'acheter cette
ile pour en enrichir le musée de Versailles, sa véri-
ble place.

GIRARDOT (Georges).— « La Toilette du dimanche;
- ferme du Doubs », et à grands coups de robinet!
uel gaillard! Comme il va bien éponger son torse!
ıtérieur un peu embu, mais qualités.

GIRAUD (feu Eugène). — « La Douane italienne
ı Simplon », où l'on voit fonctionner cette agréable
ıstitution. Une diligence est arrêtée par messieurs
s douaniers remplaçant avantageusement les ban-
its classiques, et fouillant et retournant les malles
t colis, dont ils bouleversent le contenu. Les voya-
eurs, descendus de voiture, sont groupés autour et
ttendent la fin de l'opération pour recueillir leurs
ffets ou leurs débris. La lumière vive et gaie du
Iidi jette ses joyeux rayons sur cette scène. Très
olie toile d'un maître de l'anecdote spirituellement
bservée et racontée.

GIRON (Charles). — « Mme Judic dans le 3e acte de
ili ». L'habile artiste est debout et en pied, vêtue
'une robe à grosses fleurs rouges, et penche sa tête
ncadrée de cheveux blancs, en tenant à la main son
inocle d'or. Elle est très ressemblante, et la physio-
ıomie est pleine de vie et d'expression. — « Un Mo-
lèle » campé de dos et tournant son profil fin et bien
:oiffé sur l'épaule droite. Elle pose crânement la main
ur sa hanche rebondissante sous les languettes d'un

fin corset aux faveurs jaunes. A cet endroit, la lumièr éclate sur les plis du beau satin. Type et portrait pe banal chez cet artiste éminent, dont nous avons, l premier, prédit les succès.

GIRONDE (Bernard de). — « Les Chouans » font l coup de feu sous le porche d'une église, tandis qu leur chef, atteint mortellement, vient de tomber su le seuil et qu'une femme se penche avec anxiété su lui en le serrant dans ses bras. Scène dramatiqu rendue avec une couleur énergique et agréabl donnant toute sa valeur à ce bon tableau historique

GLAIZE (Auguste). — « Vierges folles » menant l ronde autour d'une Minerve posée sur un fût d colonne. Comme il est difficile de ne se point rencon trer sur le même sujet, cette ronde a le grand tort d venir après Carpeaux.

GLUCK (Eugène). — « Un Café de village » où le coqs du clocher jouent un écarté furieux observé pa l'ami en blouse, et où le caporal carambole et pouss la queue de billard en maître. C'est réel.

GŒNEUTTE (Norbert). — « La Vannière » portan ses osiers en sautoir, absolument comme un fusil e bandoulière, et son panier au bras. Entrain, verve e effet vigoureux.

GOMONT (Maurice). — « Demi-buste d'enfant » d face. Petite blonde délicate, assez finement peint avec collerette blanche et petit corsage bleu.

GONSE (René). — « Iris et roses » émergent d'u superbe vase Médicis repoussé, posé sur un bahu sculpté d'où retombent les flots d'une belle draperi cerise et or. Ces fleurs, d'un ton sourd, ont u fond sombre de terre d'Ombre. Gamme sourde e sévère.

GORSE (André). — « Champignons » ou ceps dan

ı panier et échantillonnés au premier plan. Ils ›nt vrais et justes de tons.

GOUBIE (Jean). — « L'Après-midi du dimanche au ırdin d'acclimatation ». Un troupeau de cygnes et oies sauvages parquées dans un coin grillagé. Pro- eneuses et fillettes chevauchant sur des poneys lmirent, en passant, ces volatiles, auxquels une char- ante enfant donne des gâteaux. Aux troisième et ıatrième plans, je remarque une autruche attelée à ıe petite voiture et traînant des bébés, en levant sa :te fière. Au fond, d'autres enfants chevauchent sur ɜs éléphants, derrière le parc des zèbres. Charmant ıbleau pittoresque, enlevé finement comme un érôme. — « Un Bat-l'eau », ou glas funèbre du ıalheureux roi des forêts que la meute suit à la nage, t dont ils vont bientôt dévorer les entrailles quand a sonner l'hallali. Aussi, comme le Nemrod et les mazones, en uniformes rouges, se hâtent d'arriver our admirer ce hideux spectacle! Comme s'il ne erait pas plus utile et plus beau de domestiquer ces harmantes bêtes...

GOUBOT (Claude). — « Le Père Lunette » a le sou- enir joyeux, car il rit aux éclats en essuyant les gros erres de ses bésicles. Intérieur d'artiste que celui de e gai opticien. Joyeuse anecdote enlevée avec brio.

GOUPIL (Jules). — « Mme Camille Sée », avec pé- ›lum agrafé sur l'épaule droite, est presque de profil et ourne de face sa tête sévère et réfléchie. Elle est ›elle et vivante, cette tête méditative; elle vous sonde ɜt vous regarde. — « La petite Thérèse G. », en pied ɜt debout, un fouet à la main, est coiffée d'un large :hapeau noir à plume gigantesque ; sa figure de pe- :ite blonde sérieuse et sa robe de satin blanc sont :epoussées par le ciel gris du fond et par le rideau

velours bleu éclatant doublé de satin jaune à ara
besques. La petite autoritaire marche sur ces dall
avec la majesté d'une reine.

GRANDJEAN (Ed.). — « Un Relais d'omnibus sur l
place de Passy ». Le palefrenier allume sa pip
monté sur un des chevaux blancs qui sont la dom
nante du foyer lumineux, avec l'horizon des nuag
d'argent qui repoussent les toitures grises de
maisons. L'omnibus, dans la pénombre, est attelé d
deux chevaux bais. Très belle toile claire, aérée
vraie et réelle.

GRANDSIRE (E.). — « Vallée de Bagnérot ; — no
vembre », où les billes de chêne scié occupent le pre
mier plan, non loin d'une fraîche et tendre prairie
Belle futaie aux tons roux, et grands bois vaporeux
l'horizon, sous le ciel clair gris et argenté. Étude di
recte magistrale.

GRATEYROLLE (S.). — « La Visite du vétérinaire
met en grand émoi toute la ferme, et notamment le
propriétaires de ce malheureux bœuf couché sur l
paille et fermant un œil mourant. Le vétérinaire (e
dans les campagnes on l'honore du nom d'artiste) lu
presse l'oreille, la tâte pour voir à quel degré e
est la fièvre ou la maladie de la pauvre bête. L
fermier et ses enfants tout contrits attendent, comm
le Messie, la consultation tant désirée. Vivra-t-il
faudra-t-il l'abattre ? telle est l'alternative anxieuse-
ment et clairement exprimée par ce jeune peintre en
grands progrès. Le groupe du fermier, de sa femme
et de ses enfants ; le bœuf du second plan, debout
dans la pénombre de l'étable, et le malheureux malade
du premier plan servant de foyer lumineux, tout est
compris par un maître, et, nous le répétons, M. Gra-
teyrolle ne s'arrêtera pas là.

GRAYSON (Ch.-Prévost). — « Allant au marché ».
ıe bonne vieille en cornette et à collerette blanche,
rtant un panier sous le bras et de l'autre main un
tensile. Elle s'en va de dos dans un sentier qui fait
ıe courbe dans la prairie, et d'où l'on voit la ville
ns le lointain. Petite toile claire et fine.

GRELLET (François). — « M. B. ». Assis de travers
ns son Louis XIII à clous dorés, sur lequel il s'ac-
ude, M. B. est de face, en pleine lumière, redingote
rt émeraude, pantalons gris rayés, les jambes
oisées ; tout s'enlevant sur un rideau rouge sombre.
·ès beau portrait.

GRILLON (Albert). — « Une Mare au Chaillou
eux-Sèvres) ». C'est toujours avec un nouveau
aisir que nous saluons les progrès de notre compa-
iote. Certes, cette mare au Chaillou est une étude
recte des plus fidèles et des plus habilement rendues ;
ais nous eussions préféré le motif du Clain après la
uie, motif qui eût plu aux maîtres Busson et Des-
·osses.

GRIMELUND (Johannes). — « Dans les graves de
illerville (Calvados) ». Côte verdoyante et plantu-
use de végétation luxuriante, coupée d'accidents de
rrains, avec coin de mer et vaste perspective qu'é-
aire l'effet lumineux dans le ciel nuageux. Beau
ıysage.

GRIVOLAS (Antoine). — « Le Déjeuner de la fleu-
ste » est modeste et frugal, servi sur cette petite table
ıprès du sèau de glaïeuls roses : un petit pain, une
ɔmme, du fromage et un raisin. Ah ! c'est qu'elle ne
əut quitter ce superbe étalage de bouquets de roses,
e chrysanthèmes blancs, ces œillets, ces cinéraires
t ces soucis aux rouges sombres. Derrière l'éven-
ıire, apparaît un des lions et un côté de la fontaine

de la place Saint-Sulpice, ainsi que la rue Bonapart où la brume du soir commence à descendre sur le maisons. Superbe tableau méritant une médaille.

GROLLERON (P.). — « Combat dane une usine sou les murs de Paris », navrante et furieuse tuerie d l'année terrible. Nos intrépides chasseurs de Vin cennes arrivent au pas gymnastique dans l'usine, o les nuages de poudre empêchent de voir le massacre Quelques cadavres prussiens, au premier plan, et deu des nôtres, indiquent suffisamment que l'affaire es rude dans cette usine. Très belle et bonne toile mili taire que ne désavoueraient ni les Detaille, Berne Bellecour, ni le grand maître de Neuville.

GUARDIA (W. de la). — « La Lune de miel ». C jeune couple, au costume du XVIIIe siècle, en goût les douceurs. La jeune femme, couchée sur un canapé écoute la lecture que lui fait son époux assis prè d'elle. Jolie petite scène reproduite par un aimable e gracieux pinceau avec le charme voulu.

GUAY (Gabriel). — « Cosette » vient de tirer so seau d'eau avec beaucoup de peine, car le méca nisme de ce puits est dans l'enfance de l'art. Un bie joli puits pourtant, dans un vrai nid de verdure. Don la jolie blonde Cosette aux cheveux en broussailles et inclinant avec grâce sa belle tête sur l'épaul gauche, regarde en souriant devant elle, Jean Va jean, sans doute, qui s'apitoie sur la fille de Fantine Très bon tableau. — « La Source ». Jeune nymph debout, cambrant avec grâce son beau corps soupl et arrondissant son bras droit au-dessus de sa tête Œuvre charmante, mais rappelant un peu trop l Naïade de M. Jules Lefebvre.

GUÉRARD (Amédée). — « Causerie par-dessus l haie », d'une herbagère accroupie et suspendant s

›upe d'herbe pour répondre à ses jolies camarades
lant faner, sans doute. Jolie étude fine et grasse
aspect. Le soleil brille, de l'autre côté de la haie, sur
ı champ mur et blond.

GUÉRIN (P.). — « Ugolin et ses enfants ». Groupe
'amatique assez déchirant que ces enfants se tor-
ınt dans les angoisses de la faim, et du malheureux
›re se rongeant la main. Les chairs ont le tort de
péter la même gamme et le même ton.

GUÉRY (Armand). — « Une Plaine en Champagne »,
ıysage peu accidenté et coupé par un sentier que
ıit un troupeau de dindons, avec gardeuse qui les
›nduit. Une croix perdue au milieu d'un champ rap-
›lle qu'une victime de la guerre de 1870 repose à
›tte place. Observation et vérité dans cette œuvre
›ntant l'étude directe et la nature.

GUESNET (Louis). — « La Chasse », triptyque de
›inture décorative nous montrant un groupe de Gau-
is à cheval, et, au loin, en perspective, un autre
'oupe suivant de près le cerf lancé. Aspect clair et
ndre.

GUIGNARD (Gaston). — « Réquisitions en Beauce ;
- campagne de 1870-1871 ». Troupeaux de moutons,
œufs et voitures suivent une route couverte de neige,
›us l'escorte de hulans échelonnés de distance en
istance. La longue colonne se perd à l'horizon bru-
ıeux. Cette scène de pillage organisé est traitée avec
n talent large et ferme, sûr de lui-même.

GUILLAUME (Mme Noémie). — « Mlle F. », assise
e trois quarts et la figure de face, est modelée en pâte
›lide. Les chairs, un peu plâtrées, ne manque pour-
ınt pas de charme, pas plus que la robe de satin
lanc et mat dans la pénombre ; mais l'attrait de cette
euvre est dans la simplicité, la modestie de bon goût

et l'expression triste et méditative de la tête. On pourrait même supposer que Mlle F. cache, sous cette morbidesse, un profond chagrin. Très bon portrait où la note morale est sentie. Effet puissant. Mme Guillaume devient maître, et, de plus, a un vigoureux tempérament personnel. Je lui prédis des succès légitimes et sérieux.

GUILLAUMET (Gustave). — « Habitation saharienne; — cercle de Biskra (Algérie) ». Dans une immense cuisine ou pièce de ferme à tout faire, dont deux hautes colonnes soutiennent le plafond de chaume, une grosse fillette trait une brebis attachée à une des colonnes, tandis que la vieille mère, assise à terre, bat le beurre, et que sa sœur file sa quenouille. Au milieu de cette cuisine, une porte ouverte éclaire un escalier. Très bel intérieur gras et puissant d'effet et d'air ambiant.

GUILLE (Ernest). — « Après moisson ». Allons, sus à la machine à battre! Fournissez les cylindres; hâtez-vous de retirer la paille s'échappant de l'engin utile et dont le bourdonnement incessant plaît à l'oreille des humanitaires. Sainte machine, bourdonnez toujours et partout; et honneur à vous, monsieur Guille, de chanter le travail honnête et productif!

GUILLEMET (A.). — « Morsalines (Manche) ». Beau ciel azur où s'amoncèlent, à l'horizon et au zénith de la toile, des nuages gris pommelés d'argent. Le village à droite et le toit de chaume donnent leur note de vigueur sur le ciel et sur les dunes et la plage, où la mer sombre jette un reflet voilé. Bel aspect vibrant et fin.

GUILLON (Adolphe). — « Août ». Le mois de la chaleur morne et écrasante, du ciel bleu, de la lumière éclatante, et aussi de la poussière. M. Guillon nous le

nontre régnant dans ce paysage solitaire et aride, ɔlaine couverte d'herbes brûlées par le soleil, et terninée par des hauteurs formant la perspective sous ın ciel sans nuages. Au centre, un bouquet d'arbres lépouillés et roussis. Vrai d'effet, d'aspect et peint lans une pâte d'ocre imitant le sable et les gisements rayeux, que rend sincèrement cet habile pinceau, ɪui, nous le répétons, est frère jumeau d'une plume les plus distinguées. En effet, M. A. Guillon mérite, à ous égards, l'attention d'un gouvernement jaloux du elèvement de notre chère patrie; car, depuis nos nalheurs, ce peintre éminent s'est dépensé, tout entier, pour l'émancipation et l'instruction de son lépartement natal. Dès qu'il eut fait son devoir penlant l'année terrible, il vit bien que la plus urgente lacune à combler pour notre pays était l'instruction, le savoir utile à tous. Le patriote ardent s'appliqua donc à établir des musées cantonaux, à évoquer l'histoire et les costumes de son département, et donna ainsi le goût de l'étude, à ce point que le département de l'Yonne fit de grands progrès d'émancipation, grâce à l'expansion généreuse de cette plume et de ce pinceau les mieux doués et remplis de grandeur d'âme. (Voir les précédents annuaires.)

GUILLON (Eug.). — « M. le vicomte de M. de L. » est debout, la main gauche dans la poche, et la main droite posant sur le dossier du fauteuil velours vert. Belle tête sérieuse que ce monsieur à barbe de Christ, à l'air grave et sévère.

GUILLOU (Alfred). — « Départ pour la pêche ». Jolie marine dont on remarque le bel effet lumineux. C'est une modeste barque voguant sur les eaux au premier plan, et dont le patron hisse la voile. L'ombre portée du bateau donne une nuance vert sombre aux

flots qui miroitent et brillent en lames argentées. Un ciel très fin de ton s'estompe dans une perspective adoucie. — « Retour de la pêche aux crevettes ». Une jeune pêcheuse avec son engin, un filet sur l'épaule et son panier plein de ces crustacés, s'enlève en vigueur sur le ciel et les terrains gris de la plage. Les vagues blanches qui la viennent lécher annoncent le reflux de la mer. Très bel aspect tendre et clair.

GUINDON (Marius). — « Labourage à Ostia ; — bords du Tibre ». Attelage de six robustes bœufs tirant la charrue que guide le laboureur traçant ses sillons. Ciel nuageux où se prépare l'orage, mais éclairé à l'horizon. Couleur sobre et sévère d'un effet harmonieux. Bon paysage.

HAGBORG (Auguste). — « La Récolte des pommes de terre » est favorisée d'un beau jour au ciel éclatant. Le fermier qui met dans le sac les précieux tubercules montre, sous son chapeau de paille éclatant, son ingrate figure matérielle, qui a pour contraste le fin profil de sa fille très bien dessinée et qui montre plus d'intelligence que lui. Cet excellent groupe, posé très naturellement, s'enlève en vigueur sur les terrains bruns, et le haut sur l'éclat argenté du ciel. Réalisme puissant d'étude.

HAMMAN (Édouard). — « Les Prés de Surdif ; — basse Normandie ». Vaches à l'abreuvoir au premier plan, l'une rousse et l'autre noire, se découpant sur le vert de la prairie terminée par des hauteurs dépouillées, au pied desquelles on aperçoit un bouquet d'arbres. Joli paysage.

HANOTEAU (Hector). — « En automne ». M. Hanoteau nous montre un charmant et plantureux motif de pâturages luxuriants, où les troupeaux de juments

oulinières paissent avec joie et vont boire dans le
eau bassin qui baigne la prairie. Les massifs des
onds mirent leurs frondaisons d'or dans cette glace
raîche, et, sur l'autre bord, étincellent seulement
uelques franges du beau ciel d'argent. Grande poésie
ans cet effet d'automne au motif de grand goût.

HAQUETTE (G.). — « Départ pour Terre-Neuve ».
iel immense et très élevé, sur lequel s'enlève la haute
roix de mission des ports, et des calvaires. Au socle,
t sur les marches de cette croix, la famille du marin,
auf la femme debout, tenant son bébé sur son sein,
'agenouille et prie, accompagnant de ses adieux leurs
hefs vaillants qui vont pêcher à Terre-Neuve, sur la
ıer sombre et houleuse à l'horizon. La goëlette tangue
éjà à bâbord, sous le vent arrière vif qui enfle sa
oilure. Sur la jetée, les femmes agitent encore leurs
ıouchoirs en signe d'adieux aux voyageurs. Grande
t superbe toile d'un maître au talent des plus souples.

HAREUX (E.). — « Les Bords de la Creuse à
Crozant ». Motif plein de style et largement attaqué,
omme rendu. Le premier plan, c'est la Creuse, dont
e cours suit une colline de bruyères couronnées de
ieux chênes. La bergère descend de cette colline
our abreuver ses bestiaux. Au fond, la Creuse a
our bornes les bois ombreux d'un vert fin et tendre;
uis, à droite, elle suit une autre colline, dont les
énormes peupliers baignent leurs racines en cette
olie rivière. Au dessus, un ciel clair et argenté.

HARLAMOFF (Alexis). — « Rencontre inattendue »
l'un beau lézard vert grimpant sur les branches mates
ou roussies par l'automne. Cette rencontre est faite
par une petite Italienne de profil, qui contemple
'émeraude du petit saurien. Dans son émotion, elle
agite en l'air son tambour de basque aux grelots

12.

argentins et lui donne une aubade. Très puissante figure que cette fillette s'enlevant sur un bois touffu et roux. M. Harlamoff est un ardent et vigoureux coloriste.

HARO (Jules). — « L'Atelier de mon père » définit le sujet bien simple, et rendu dans sa sincérité. Donc, le peintre n'a eu qu'à prendre son modèle, dans sa pose habituelle, lorsqu'il donne son avis sur une œuvre d'art, et notamment sur un tableau, comme en ce moment. L'intérieur de l'atelier est fidèlement rendu, car nous le connaissions, lorsque nous y rencontrions Legrip, Cabasson et Ducornet. Il n'y a de changé que les ornements, tableaux, bibelots, etc. En somme, ce charmant intérieur est très soigné d'étude et fait honneur à son auteur; car c'est une idée filiale des plus touchantes, et qui prouve que M. Haro n'a pas de plus respectueux appréciateurs que ses élèves, MM. ses fils. A quoi bon, du reste, passer sous silence, en ce livre de documents universels, tout ce qui intéresse l'histoire de l'art et des artistes? Et certes, M. Haro, comme peintre lui-même et comme connaisseur, a pesé et pèse encore d'une assez grande influence dans l'extraordinaire hausse actuelle de la valeur vénale de l'art au XIX[e] siècle, pour ne pas expliquer l'origine d'un fait naturel et logique: Lorsque j'habitais la rue des Marais-Saint-Germain, aujourd'hui Visconti, sous la deuxième République, M[me] Haro mère, qui était la bonté même, me répétait souvent: « Oh! non, jamais mon fils ne » sera artiste. » Mais elle ignorait la puissance des vocations, surtout lorsqu'elles sont en contact avec les plus hauts exemples, et avec leurs sources elles-mêmes. En effet, le jeune Haro avait le rare privilége de boire largement, tous les jours, à ces sources

ıspiratrices. Il fut donc initié de bonne heure à la alette des Delacroix, des Ingres et des Flandrin ; ar il était leur fournisseur et presque leur rapin vant de devenir leur élève. Ainsi, entrant tous les ours, et à son insu, dans l'initiation la plus intime et 'assimilation de ces esthétiques diamétralement pposées, mais concourant, malgré leurs divergences, la grande synthèse du beau, du bien, du vrai, et aux ıniques règles : amour, terreur et pitié, il en est ésulté une éducation complète. Le rapin devint lève, et fit honneur à ses conseillers et maîtres, à ce oint, qu'à ses premiers salons, non seulement le eune Haro, qui, tout enfant, avait déjà, par son aractère doux et respectueux, conquis leur affection oute paternelle, conquit en outre leur haute estime. Il devint même *quelqu'un* pour ces flambeaux, ces leux têtes de ligne de la forme et de la couleur, de la belle période de 1845 à 1855, et, pour ainsi dire, la deuxième restauration ou révolution de l'art, depuis David. Vous voyez donc bien que notre assertion était fondée, puisque le goût et la compétence de notre peintre expert ne sont pas reconnus d'hier, ni par les premiers venus. (Voir les précédents annuaires.)

HARPIGNIES (Henry). — « Les Bords du Loing à Saint-Privé (Yonne) ». Que ce chêne bifurquant est fier de baigner ses racines dans le Loing qui boise les bords de ce rivage sablonneux, et qui reflète en son cours, plein de calme et de rêverie, le beau ciel azur pointé de petits flocons de nuages d'argent ! — « La Loire » promène capricieusement ses méandres autour de ses îlots de sables jaunes désespérants pour les navigateurs. Au premier plan, une bruyère semée de mamelons gris, ou blocs de silex, bruyère où s'élèvent

deux chênes aux feuillages splendides se découpan
sur l'azur du ciel.

HARRISON (Birge). — « Retour de la première com
munion ». Ces jeunes filles, dans leurs blancs cos
tumes, se promènent dans les champs et s'amusent à
y cueillir des fleurs. Charmante idylle du plus gra
cieux effet dans une excellente perspective.

HARRISON (Alex.). — « Châteaux en Espagne ».
Un petit paysan déguenillé est couché tout de son long
sur une grève où vient mourir le flot, et laisse che
vaucher son imagination vagabonde. Jolie toile don
la couleur est fine et agréable.

HARRISSON (Pierre). — « Novembre » est d'une
gamme pâle et jaune des plus délicates. Une paysanne
jeune et rêveuse, couverte de son manteau gris, râtelle les feuilles mortes tombées sous la futaie des
bouleaux tendres et clairs. Aspect des plus poétiques.

HAUSMANN (Ernst). — « La Procession ». Moines
aux robes de bure et tenant des cierges allumés. Ils
sont représentés à mi-corps et de profil. Leurs attitudes sont graves et recueillies, ainsi que l'expression de leurs traits pensifs. Excellente exécution.

HAWKINS (Welden). — « La Paysanne et les
Oies ». Elle est debout et appuyée sur son râteau, à
l'ombre d'un pommier. Elle médite et sourit en suivant toutes les grâces amoureuses du couple d'oies
qu'elle garde. Le mâle galant caresse, de son bec
jaune, la tête de sa femelle, dont il fait amoureusement la toilette. Celle-ci, douce et soumise, s'incline
et laisse faire son seigneur et maître; et la belle
grande fillette continue son étude physiologique avec
une curieuse attention. S'attend-elle au dénouement
de cette déclaration improvisée dans l'herbe grasse et

ndre, non loin des roseaux des pelles de la vanne? oujours est-il que le ciel est argenté et pur à l'horin, sur lequel les fermes s'enlèvent dans une vapeur ède, ayant pour repoussoir la blanche lessive chane par de Musset; toujours est-il encore que la prairie t claire, que les oiseaux chantent, et que des brises amour agitent et rafraîchissent la prairie, les roseaux le cœur de la rêveuse paysanne. Voici ce qui se issait encore au cœur du peintre poète, qui nous a eint ce tendre et rêveur tableau de maître. — « Le avoir de Grès (Seine-et-Marne) ». Les bâtiments de lavoir terminent la perspective. Dans le terrain ouvert de verdure, au premier plan, une femme susend du linge à une corde tendue. Qualités de facture riginale.

HAYON (L.). — « La Journée faite ». La rude traailleuse des champs reprend son caraco, abaissant son oux regard maternel à sa fillette couchée sur le sac e pommes de terre, qu'elle va remplir de celles qui onchent le sol, non loin de la brouette. Elle va rener à la ferme qui paraît et fume là-bas, sous le beau iel azur-bleu clair. Très bel aspect.

HÉBERT (Éd.-Ernest-Paulin). — « L'Offrande à la Iadone » par une petite Italienne agenouillée deant la sainte image clouée au mur sous un rameau énit. Jolie toile agréablement traitée.

HÉBERT (Ernest). — « Warum »? En vérité, ce enseur profond, ce poète incomparable, M. E. Hébert, onne un démenti formel à ces ignares, prétendant ue les peintres littérateurs et poètes font fausse oute. Ils oublient, les malheureux! que c'est la seule t bonne peinture durable que celle des poètes sarés dont l'âme brûle la toile ou la feuille de vélin.

En voulez-vous la preuve? Étudiez bien cette jui
belle et noble, d'un caractère élevé et d'un type i
comparablement remarquable. Comme ses gran
yeux et sa bouche lascive sont rêveurs, tristes et d
daigneux des choses de ce bas monde! Quelle expre
sion, à la fois suave et amère! Quelle habileté da
les sacrifices et la pénombre, pour voiler ces yeu
pleins de langueur et montrer ces lèvres passionné
qui s'accordent bien avec la langueur de ce rega
couvant sous le foyer ardent de l'amour! Comme l
doigts intelligents et fébriles pincent bien les cord
d'or de cette petite harpe ou lyre verte dont le so
inconnu transporte le rêveur qui comprend dans d
sphères immatérielles! Et quelle solitude a chois
cette dryade vraiment poète! Comme les oiseau
des bois et tous les habitants doivent être dans l'e
tase, en écoutant ces brises et ces accords d'un in
trument divin! Ah! pitié à tous les êtres atrophiés d
cœur et d'intelligence qui n'éprouvent pas un frisso
une émotion sincère à la vue de tels chefs-d'œuvr
Honneur donc au peintre poète Hébert, qui sera un
des gloires du XIXe siècle. — « Mlle L. T. » incli
avec grâce sur l'épaule gauche sa jolie tête plei
de candeur et de haute aristocratie. Comme toujour
le peintre de la muse des bois fait rêver ses figures
les baigne dans l'air aromatique des frondaison
vertes. Ainsi, le charmant petit buste de Mlle L. T. n
pouvait également se passer de la robe de velours ver
où pend le quintuple rang de perles blanches. Quel
belle chevelure, de la couleur de celle du Christ, cet
soie de feu chantée par le grand maître poète Lau
rent Pichat! et comme le toquet bleu et vert s'enlè
bien en vigueur sourde sur la frondaison vert clai
Mais là n'est point encore la poésie : elle est dans

ndeur et la suavité de la belle enfant, dont l'image vra à travers les âges.

HÉLIE (Georges). — « Un Troupeau de dindons » nt le mâle, blanchi sous les années de service et devoir reproducteur, fait en ce moment sa roue gueilleuse, non loin de sa sultane favorite, une nde soumise et obéissante aux caprices de son sei-ıeur et maître. Sur le versant de la colline, le petit ›rger joue avec un bébé, sa petite sœur sans doute, ndis que le troupeau des importés du Paraguay pi-›re dans la prairie verte. Agréable et fin aspect clair.

HELLQUIST (C.-G.). — « Sujet tiré de l'histoire de ussie ». Un cheval blanc attelé à un traîneau où trouve un seigneur ou prince endormi ou mort. eux serfs s'approchent du traîneau et paraissent ırpris de la rencontre, qui semble être une aubaine our ce couple à mine peu rassurante. Bel effet de eige ; tableau vrai et dramatique.

HENNER (J.-J.). — « Bara ». Le grand peintre des us et du clair-obscur rembranesque sacrifie à la ıode en nous donnant aussi son « Bara », mort et les ras étendus sur le sol. C'est encore, comme l'on de-ait s'y attendre, une étude de nu comme ce maître ait lès faire, et attestant son talent éprouvé. — Mme N. » debout, de trois quarts, et présentant la ête de face. La figure offre un ovale allongé et des raits d'une grande beauté ; les bras nus, d'un superbe nodelé, tranchent sur le satin noir de la robe, et la igure entière se détache sur un fond bleu clair. Ce uperbe portrait obtient un grand succès et est très emarqué.

HENRIET (Fréd.). — « Le Chemin de l'école » bien ong, bien ennuyeux, malgré les louables encoura-gements d'un gouvernement émancipateur. Eh bien,

un petit paysan prend ce chemin qui détourne au coi des fermes ; le pauvre gamin n'a d'autres distraction que la nature sévère et toujours belle, mais qu'il n peut encore comprendre. Il va donc doucement à c devoir qui, pour lui, est un supplice; mais quand il e connaîtra les avantages, il regrettera de n'avoir pa été le premier de l'école. En attendant, ce petit che min, bordant les maisons aux toits de briques brune qui s'enlèvent sur le ciel gris et calme, est un gran progrès de tons rompus pour le consciencieux peintr et littérateur M. F. Henriet.

HERMANN-LÉON (Charles). — « L'Étoile du ber ger » est, pour ses chiens, accroupis au premier pla et gardant le troupeau, sa lumière qui brille au car reau de sa cabane roulante. Ils se redressent vigilant et attentifs, le regard fixé sur ce phare isolé. La nui étend son voile sur toute cette scène, qui ne manqu pas de poésie.

HEYERDAHL (Hans). — « L'Enfant mort » vient, e effet, de rendre sa petite âme à Dieu, et le pauvre pèr courbé sur la bercelonnette, cherche, épie encore, e sa prostration, si le pauvre chérubin pâle et livid qui le regarde encore avec ses yeux bleus ouvert n'a point un souffle de vie. Le fils aîné, de dos, au pre mier plan, pleure amèrement. Il ne reverra plus so cher petit frère. La mère, debout, les cheveux épar et les mains jointes, lève au ciel des yeux hagards et l'air d'invoquer la clémence divine. Peut-être l peintre a-t-il voulu frapper de folie cette malheureus mère navrée, car il n'est pas naturel qu'elle ne so point, comme son époux, au chevet du petit mort. S véritable place était là, à moins, répétons-le, que l lait de la tendre nourrice ne monte à sa tête foudroyé par une telle séparation. Le docteur, debout et d

·ofil, en costume noir, pose pour la science, et tient ·avement son menton dans sa main. Les notes du œur, les vraies, sont la douleur du frère aîné et les lusions du malheureux père. Malgré tout, ce drame ıtime a des notes émues qui vous vont au cœur.

HIRSCH (Alexandre). — « M. D. D. », debout, le ɔrps un peu de trois quarts, mais la tête de face, ppuie trois doigts tendus sur un livret vert de son ureau et laisse tomber naturellement son bras gauhe. Ce qu'il y a de vraiment supérieur, c'est la tête essinée, modelée et fouillée d'anatomie en pleine ımière. Elle est vraiment vivante, cette belle tête aux heveux et favoris d'argent ; ses yeux vous regardent t vous scrutent. C'est un excellent portrait dont la ête éclatante est peinte par un vrai maître du genre.

HODEBERT (Léon-Aug.).— « M. L. Guizy », debout, ient de lire une lettre qui l'intéresse, car sa figure e vieillard à barbe et cheveux blancs semble sourire gréablement. Il tient son pince-nez de la main droite ıt médite. Exécution soignée.

HŒTERICKX (Émile). — « Arrivée de la malle à)ouvres ». Les voyageurs, portant leurs sacs, débar[uent dans une sorte de gare dont la cour est traversée ɔar des lignes de fer de tramways. Des groupes de :urieux fixent leurs regards sur la nappe de mer. Au ɔremier plan, on remarque un marin et des policemen lans la foule. Toile bien observée et bien peinte.

HOUSSAY (Mlle Joséphine). — « M. Désiré Nisard, membre de l'Académie française ». Noble et suave profil, doux et bienveillant, que celui de cet homme de bien! Quel charme dans ce fin sourire et de regard spirituel! Il n'est point étonnant que la pureté de ces traits se soit mise en harmonie avec celle de cet érudit classique qui ne peut tolérer rien de trivial, ni d'in-

férieur. Cet helléniste, qui eût parlé l'attique le plu pur, ne pouvait trouver un pinceau plus intelliger et plus fin pour rendre ses traits délicats. Feu Cl Blanc, le maître critique d'art, qui avait suivi, les pro grès de l'œuvre, en était des plus satisfaits. Moi-même humble traducteur direct, j'avais vu naître sous l pinceau le profil distingué de notre vieil ami, et j me disais : la cymaise est réservée à cette œuvre d mérite! Mais, hélas! il faut toujours se méfier des in fluences et des intérêts. Qui sait? la politique aur peut-être fait encore élever la balance et la plac beaucoup trop haut pour ce magnifique portrait, c qui prive son auteur d'une mention honorable e relègue aux combles ou aux nuages une figure lit téraire de la plus haute valeur. C'est égal, l'éminent artiste et professeur de la ville de Paris, Mlle Houssay méritait mieux que cela.

HUAS (Pierre). — Jolie « Cigale » que cette bel fille assise avec désinvolture sur la table de la buvet ou du café-concert. Quelle joyeuse et belle figur épanouie comme une rose et souriant avec grâce son auditoire! Elle vient de jeter le finale de sa man doline et fait un geste de satisfaction. Sa jolie coiffur rouge de Styrienne ou de Valaque, ainsi que son zouav vert aux arabesques d'or laissant voir un commenc ment d'opulente poitrine ; ses jambes fines écarté sans façon, et dont l'une montre un modelé délica complètent l'ensemble piquant et voluptueux d'un jeune et belle cigale.

HUGARD (Claude). — « Coucher de soleil sur l chaîne du Mont-Blanc ; — vallée de Faucigny (Haut Savoie) ». Au premier plan, à gauche, la note de v gueur des sapins sombres, dont le premier a é foudroyé, et dont les fragments gisent sur la prair

ıxuriante. Le tronc brisé du géant est encore debout, ıais il est blanc, comme ses branches mortes. A droite u même premier plan, des mamelons de silex gris, t, au milieu de cette gorge, la prairie avec une pe- ite source d'eau argentine. Derrière ces deux notes le vigueur, commencent à s'échelonner les chaînes lu Mont-Blanc, dont les fonds lointains et les pics ıeigeux s'enlèvent sur un ciel couchant d'or. Seule- nent, à gauche, la réverbération des feux du soleil rappe les pics, qui paraissent enflammés.

HUGUET (Vict.). — « Tribu émigrant; — Algérie ». Le chef, à cheval, dirige la caravane; le chameau, harnaché, sellé pour ce voyage au long cours, s'avance fièrement avec son palanquin rouge déployé en éven- tail. Les autres groupes de femmes suivent aussi avec leurs dromadaires, foulant le sable ocreux et s'enlevant sur le ciel bleu et chaud d'Afrique.

HUMBERT (Ferdinand). — « Mlle P. », en pied et debout, est revêtue d'une toilette blanche et d'un grand chapeau orné de plumes ; de ses deux mains ramenées devant elle, elle tient un bouquet de fleurs blanches, et se détache sur un ciel clair semé de légers nuages. Les traits sont d'un modelé bien étudié, et toute l'exécution est des plus délicates et des plus habiles. — Le portrait de « Mme *** », debout et tenant son éventail à la main, dont le costume rappelle la mode du XVIIIe siècle, a également un réel mérite.

HUTIN (Charles). — « Il expertise tous les jours », ce singe-expert, assis sur une vieille Bible du temps d'Étienne Dolet. En ce moment, il examine, à la loupe, une petite pipe dont le culot est vierge du jus de tabac. Il a de quoi faire, ce juge, depuis les delfts, les armures, cimiers, cuirasses, théières, hanaps, ta- bleaux, draperies or et autres bariolées de fleurs

vertes, bleues et roses, sans compter les hallebardes rapières, et tout cet entassement de bibelots se déta chant sur le paravent jaune clair sur lequel s'enlèv un petit Amour sans bras. En vérité, si M. Ch. Huti voulait bien sacrifier tout ce qui neutralise son foyer et réserver à ce dernier tout l'éclat, toute la vibra tion qu'il comporte, je gage qu'il enlèverait, de prim saut, la médaille; car M. Ch. Hutin est un maîtr connaissant à fond son métier. En attendant, il mé rite, d'ores et déjà, une mention honorable qui ne ser pas volée, mais bien légitimement gagnée par ce pin ceau souple et habile au premier chef, qui, du reste n'en est pas à sa première médaille, comme le prou vent les suivantes : 1° médailles à Lyon ; 2° à Alger 3° à Tours ; 4° à Versailles ; 5° à Amiens ; 6° à Péri gueux. Avec un jury mixte offrant les chances d l'impartialité, M. Hutin serait vite médaillé à Paris

HYNAIS (Albert). — « Parisienne ; — étude ». L tête, de face, aux traits réguliers, a de la vie et d l'expression sous son grand chapeau posé de côté e orné d'une plume rouge et verte. Le haut du bust est largement brossé. Étude des plus réussies. — « Printemps », symbolisé par une jeune fille à l'ai ingénu, et soufflant timidement dans sa flûte cham pêtre. Son regard vague et rêveur atteste qu'ell éprouve des sensations inconnues. Un petit coquir de magnétiseur est là, derrière elle, lui soufflant l mot irrésistible : amour ! Il lui apporte des margue rites des prés à consulter, comme ses petits compa gnons lui montrent des violettes. Les hirondelles volent autour d'elle, et une douce brise, livrant a vent les plis larges de sa tunique rose, nous perme de voir la forme élégante de cette jeune beauté igno rant la puissance de ses charmes. Les pêchers e

eurs épanouies le lui disent assez, comme la source ui chuchote, en se brisant sur les cailloux, à ses ieds. Suave figure de forme délicate et de pâte claire t blanche. C'est bien là la poésie du printemps.

ISENBART (Émile). — « Tourbières dans les montagnes ». Des ouvriers creusent et extraient la tourbe u pied d'un talus bordé d'un fossé. Un d'eux pousse ne brouette qui en est chargée. Les premiers plans, ux tons bruns et sombres des terrains, ressortent igoureusement sur les pentes montagneuses du fond, ui s'éloignent dans une bonne perspective. Bon aysage, où il y a des qualités de lumière et d'éclat.

ISRAELS (Isaac). — « Enterrement militaire en Iollande ». Le piquet de chasseurs verts, commandé ar un officier, debout à l'orifice de la fosse béante, end les derniers honneurs à un de ses chefs. Chacun les fusiliers décharge son chassepot sur la bière dans a fosse. Quand l'un a fini, le suivant arme son fusil, t celui qui vient après ôte ses gants pour brûler sa artouche sur le cercueil du mort. Les fosseyeurs du ond, ou plutôt les porteurs du brancard, font leurs éflexions philosophiques, et quelques gamins viennent jeter des regards curieux sur cette scène lugubre. Puis le vieillard en deuil et tête nue, qui pourrait être un parent du défunt, est au deuxième plan, se enant auprès de la fosse. Cet épisode funèbre de la vie militaire est rendu dans le sentiment de gravité et de mélancolie voulu; et ces braves soldats, ainsi que leur chef, ont une réelle dignité. La nature triste et voilée, par ce jour brumeux, semble prendre part à ce deuil, en se couvrant d'un voile tendre et triste. C'est encore une page de vrai maître.

ISRAELS (Jozef). — « Dialogue silencieux », et qui

n'en est pas moins éloquent. Voyez cet ami le plu fidèle et le plus dévoué que l'on ait sur terre ; voyez-l accroupi sur son derrière, et plongeant son regar tendre et profond dans les yeux de son bon vieu maître, qui le regarde d'un air attendri, en bourran sa pipe. Le bon vieillard, dont la tête blanche s'incline, et malgré l'ombre qui voile son profil, paraî évoquer des souvenirs doux et pénibles : qui sait? s chère et douce compagne, qui flattait de la main c bon Pyrame, l'ami et le défenseur de la maison, s pauvre et chère vieille moitié, rivée à son existenc de vieillard, est partie la première. Le voilà seul, présent ; il ne lui reste plus que ce chien, trait d'unio des vieux époux. Je suis donc sûr que le bon animal à l'air profondément triste, roule tous ces souvenir dans sa cervelle de chien; car, dans l'échelle de êtres inférieurs, ces bons amis du foyer, Dieu a mis à côté de la faiblesse et du mutisme, la compensatio de la mémoire du cœur. Oui, tous ces descendants d chien d'Ulysse n'oublient jamais ceux qui les on aimés. En ce moment, le bon Pyrame lit couramment, dans les yeux de son vieux maître, toutes se pensées et tous ses sentiments, et ce vieux maître séparé de ses affections les plus chères, voit bien qu son dernier ami le comprend; car son regard scrutateur est attendri et roule presque une larme amèr répondant à l'air affligé du bon vieillard. Ce dialogu silencieux a donc lieu dans l'intérieur rustique où s tenait la bonne vieille. La vieille table est encore là où mangeaient les deux époux, et l'âtre où ils s chauffaient a une place vide. Il faut avoir du cœur e une âme de poète attendri pour tirer ainsi d'une toil un effet sombre et douloureux, qui vous émeut e remue le cœur jusqu'aux larmes, avec un group

ıssi simple que touchant. Cette page de sentiment ıns un clair-obscur rembranesque est un chef-d'œuvre ə maître original.

JACOMIN (Ferdinand). — « Vue du val de Gruye, ans la forêt de Marly ». Splendides massifs à la cou- ɜur chaude et vibrante, que la lumière éclaire par laces sur le terrain verdoyant ou dans le feuillage pais. Ciel bleu et en partie couvert de nuages. Char- ıant paysage compris et rendu en maître.

JACQUELIN (Mlle Marguerite). — « Graziella ». La ›oétique héroïne de Lamartine est assise et de profil, n pleine lumière et ressortant sur le roc noir qui lui ert de repoussoir. Mlle Jacquelin a été heureusement nspirée, et a su lui donner un grand charme dans ;on expression de mélancolie rêveuse.

JACQUET (Jean-Gustave).—« La France glorieuse » ɜst une apothéose un peu maigre et rachitique de notre chère et grande blessée qui, Dieu merci, se relève avec une grandeur et une majesté autrement puissantes que cette Minerve d'opéra! La voyez-vous assise sur la nue d'où s'échappent, en manière de foudre et de rayons solaires, un tout petit et maigre canon avec quelques lances? Elle lève fièrement sa jolie tête de jeune fille aux cheveux s'échappant de son cimier d'or à aigrette et à plumes flottantes de panache de pompe funèbre. Ces beaux cheveux châ- tains tombent en deux flots sur les épaules de l'hé- roïne au buste long et ceint d'une petite cotte de mailles d'or s'attachant à son corset. Mais ne trouvez- vous pas que, pour une jeune femme, la place des mamelons et des pectoraux est beaucoup trop bas? A première vue, ce défaut crie. Tout en redressant fiè- rement la tête, elle tient aussi haut et ferme une

petite pique, et, de la gauche, un bizarre bouclier d satin cramoisi, à franges rouges, qui ressemble plutô à un gâteau ou à une ombrelle. Sa robe de velour bleu aux grands plis et aux dessins à arabesques d'o ne manque pas de charme. Elle est assise triompha- lement, et son pied, chaussé du cothurne d'or, foul les flocons de nuages, au-dessous desquels nos soldat font à fond de train une charge de cavalerie. Mais, e vérité, pour en revenir à ce sujet d'apothéose, nou avons le regret, tout en admirant la jolie mise e scène de théâtre, de constater que M. Jacquet n' pas saisi l'ampleur et la majesté sévères que com porte notre chère patrie, qui s'est relevée si noble ment de ses désastres. Ce n'est pas en glorieus guerrière (ce qui jure avec nos désastres) qu'il fallai la peindre, mais bien en glorieuse travailleuse qu s'instruit et rêve le bonheur et le bien-être des États Unis d'Europe. A cet effort malheureux, nous préfé- rons le portrait suivant : « Le Portrait de Mme la com tesse de Brigode ». Mme de Brigode est posée de profil, en corsage de satin blanc, les épaules couvertes d'un fichu aux plis jetés à la diable. Cette jeune comtesse blonde, coiffée d'un chapeau à larges bords à plume rouge, tourne son éclatant trois-quarts de notre côté, ce qui nous permet de lire dans ses yeux bleus, vifs et limpides. Ah! c'est qu'ils parlent ces yeux jeunes, ainsi que cette petite bouche fine et délicate, qui n'est pas plus grande, ces deux miroirs de l'âme de cette belle comtesse au teint vermeil et au derme de la pêche mûre et appétissante. Qui donc considère- t-elle avec cette attention soutenue et ce regard per- çant? Assurément, c'est son peintre, et elle sourit malicieusement en songeant à la fameuse réclame qu'il s'est faite sur le marchand juif de Bagdad. Il en

ɘste toujours quelque chose, comme dit Bazile. Dans ɔus les cas, si cet excellent buste a profité de la ausse que s'est faite le négociant, le tour est bien ɔué ; et si ce buste est payé 10,000 fr., voici une com- ɘsse qui saura bien faire les choses. Ce qu'il y a de ien certain, c'est que la peinture n'a pas de prix xe, elle n'a qu'une valeur relative et proportionnée u talent et au nom de l'artiste. Or, ce beau buste a ne grande valeur de vibration d'éclat dans la jeu- esse et la grâce d'une jeune, bien jeune et belle per- onne qui sent la haute et pure race.

JADIN (Emmanuel), — « Compagnie de sangliers n été ». Les petits marcassins, qui jouent dans les ruyères et se vautrent à cœur joie, font l'admiration es grands parents. Pendant que l'un des petits tète a laie, le mâle épie au loin, et certain ragot se gratte u tronc d'un bouleau argenté. Étude pittoresque, qui éduira plus d'un chasseur. — « Lévriers », dont l'un lebout, au premier plan, et le second étendu sur ın tapis verdâtre, au pied de l'ottomane pourpre, où a maîtresse a laissé son chapeau et ses accessoires le toilette. Très belle et large étude qui prouve, une fois de plus, qu'il y a des races et des dynasties de peintres.

JAMESON (Middelton). — « Les Laveuses de sardines » traversent une plage, ayant leurs paniers sous le bras. L'une d'elles s'avance de face, au premier plan, tandis que des compagnes découpent leurs silhouettes lointaines sur la nappe de mer qui s'étend au fond. Touche large et facile de l'effet le plus harmonieux, et donnant une réelle valeur artistique à ce simple motif.

JANSEN (F-J.). — « Le Réveil d'une femme ». Le physique de cette vieille blonde, au nez en patate

et accessible à l'attrait du macouba, manque absolu ment de charme. En revanche, son corps est étudié fond, et même l'anatomie du pubis, des rotules es fouillée par un réaliste qui ne fait pas de grâce Grande lumière argentine sur les pectoraux, le tors et la jambe gauche. Forte étude au détriment d charme et du goût.

JAPY (Louis). — « Soirée d'octobre ». Un troupea de moutons traversant une prairie terminée par le hauteurs formant le fond. Une flaque d'eau brille a premier plan, et une rangée d'arbres élève ses cime légères et flexibles à la gauche du spectateur. Cie éclairé par le croissant de la lune écartant les nuages Charmant paysage dans une gamme adoucie des plu harmonieuses et toute remplie du sentiment poétiqu et rêveur de la nature. — Sa « Matinée de mai » con traste avec le précédent par sa fraîcheur et son écla illuminant d'un rayon joyeux ce ciel azur, au-dessu d'une verte prairie, semée d'arbres en fleurs, où un bergère garde quelques moutons.

JEANNIN (Georges). — « Un Jour de fête », pou le 14 juillet, sans doute, et pour notre chère Répu blique, dont le buste bronze a les honneurs de l'apo théose. Il est fleuri, enguirlandé de roses trémière et de pivoines montant en pyramide ou descendant e cascade sur le splendide tapis persan, dont les beau plis chiffonnés donnent la note de vigueur de cett superbe toile.

JEANNIOT (Pierre). — « Les Réservistes » se pres sent en foule; l'un d'eux, dont le nez atteste l'intem-pérance, est en ce moment devant le capitaine, qu l'inscrit sur son carnet, assisté, dans ses opérations par son lieutenant, le sergent-major et le sergent-fourrier de la compagnie, qui regardent d'un air cu-

eux les nouveaux venus. Derrière ce groupe, un eux monsieur décoré présente son fils au colonel ı cheveux blancs et à l'air rogue. Tous les détails de ›tte scène sont rendus avec un esprit d'observation ıi obtient un vrai succès et fait remarquer cette ›ile du public.

JENOUDET (P.-L.). — « M. *** », assis sur un divan ıune, fume sa cigarette. Sa tête blonde et pâle a de nes moustaches et une expression rêveuse. Bon ortrait simplement posé.

JERNBERG (Olof). — « Vue de la côte suédoise » ans le lointain, par un ciel gris fin et argenté qui əflète en ligne argent pur à l'horizon, où la voile 'un chasse-marée souligne son point de vigueur. [arine d'un aspect splendide et d'un maître lumi-eux.

JIMENEZ-BRIETO (Manuel). — « Les Érudits » ausent dans ce salon orné d'objets d'art, de faïences, ppendues au mur, et d'une armure complète de hevalier. Cet excellente petite toile se distingue ar la perfection de sa facture et le goût fin et délicat ui y règnent.

JOBBÉ-DUVAL (F.). — « Mlle Jeanne Jobbé-Duval », rânement posée de profil et tournant son trois-[uarts sévère sur l'épaule gauche, nous montre un type ıoble et intelligent où la pensée et la volonté jouent es rôles prépondérants. Son toquet à plumes noires, l'où s'échappent des flots de cheveux bruns, la coiffe ıvec caractère, et c'est cette qualité ou caractéris-ıique, la volonté, qui domine en ce buste magistral. — « Portrait de l'auteur ». Quant à son expression, mon vieux camarade, dont la droiture et le grand cœur me sont connus [depuis l'atelier, en 1840, où tu passas les nuits auprès de ton ami malade], permets-moi de te

dire que, dans l'excès de la verve et de la volonté, t te donnes des airs par trop féroces. En calmant cett fougue, l'expression que tu cherches sera trouvé naturellement ; car il y a une verve et une scienc incontestables dans cette étude cherchée, dont l dessin et modelé argenté et gris est très original e vrai. Mais ce qui se fait trop remarquer, c'est la not expressive forcée. Et puis, rappelle-toi le conseil d loyal et franc bonhomme :

Ne forcez pas votre talent.....

JONES (Harry-Thaddéus). — « Jour de marché — Finistère ». Par un ciel gris et clair éclairant l marché, voici une jeune Bretonne qui passe devan les marchandes avec sa brouette à provisions d légumes. La belle fille s'enlève, de profil brun e velouté comme la pêche mûre, sur l'éventail déploy de sa collerette. Elle marchande des crevettes et de moules à un mousse dont la bouche rit en se fen dant jusqu'aux deux oreilles. Une vieille marchand de marrons, au premier plan, à genoux et de profil n'a guère envie de rire, elle ! Très belle toile clair remplie d'air ambiant et de soleil.

JOUBERT (Léon). — « Le Moulin Saint-Yves (Finis tère) » est un beau site d'un caractère un peu sauvag avec ses terrains noirâtres et rocailleux avec lesquel s'harmonise le vert grisâtre des massifs. Un ciel pu et lumineux éclaire ce paysage, où l'on trouve une étud approfondie et consciencieuse de la nature.

JOURDAN (T.). — « Moutons sur la colline » où les bonnes mères allaitent ces agneaux frétillant de la queue. Ils sont bien groupés, ces lanigères broutant l'herbe de la bruyère, tandis que le berger, couché sur le versant de la coline, les surveille, se reposant

ur la vigilance du fidèle gardien. Effet tendre, dé-icat et aspect chaud en cette bonne toile.

JOURDAN (Adolphe).— « Jeune Fille à la coquille » qu'elle approche de son oreille et dont elle écoute le murmure mystérieux. Une joie naïve et étonnée illumine son gracieux visage. La pose, svelte et aérienne, est des plus heureuses et des mieux encadrées par le bleu du ciel et de la mer. Charmante inspiration.

JUGLAR (Victor). — « Partie inégale » entre un jeune page et un vieux soudard à moustaches grises, qui jouent aux cartes sur un tambour, dans une salle de cabaret. Un troisième personnage assiste à la partie, appuyé sur une longue canne. Les cartes sont abattues sur la caisse, et le pauvre page est plumé impitoyablement. Très jolie toile parfaitement rendue.

JUNDT (Gustave). — « L'Aurore » est personnifiée par une vigilante moissonneuse debout et de profil, essuyant sa faucille humectée par la rosée qui perle sur les épis. Très joli motif et figure poétique que cette blonde fille pudique au profil noble et distingué, comme sa pose et son allure de style. — « Le Crépuscule ». Bords de marécage à la lumière tendre et adoucie se fondant en harmonieux et léger brouillard. Très bel effet habilement rendu dans ce paysage imposant.

KAEMMERER (Frédéric). — « Sous la tonnelle ». A une table rustique, des convives sont réunis et goûtent le charme d'un dîner en plein air dans la belle saison. Ils portent les costumes du XVIII[e] siècle, qui se prêtent merveilleusement à la gaieté de cette scène riante. Très jolie toile.

KAHLER (Carl). — « La Reine de la saison » est une diva prima donna qui lance ses roulades de rossi-

gnol, et sur laquelle sont braquées toutes les lorgnettes et jumelles de cette loge somptueuse d'un théâtre ou d'un casino de Munich, sans doute. Dans cette somptueuse loge, remarquez cette spectatrice, jeune dame en corsage velours vert : comme elle ne quitte point la chanteuse, ni de son oreille, ni des verres de son binocle. La deuxième spectatrice, de profil, est aussi très attentive, et celle du second plan communique ses observations à leur cavalier debout derrière elles. La draperie éclatante de velours rouge qui pend sur le rebord de la loge est le foyer vibrant de ce riche tableau, dont la composition et la scène se déroulent dans cette loge splendide d'ornementation dorée. Si toutes les loges des théâtres de Bavière ont tant d'ornements d'or, ce luxe doit être éblouissant. En résumé, M. Kahler précise bien sa mise en scène claire, qui est surtout bien éclairée par l'effet du lustre et des bougies. Point d'équivoque : on comprend l'idée de suite. — «L'Été», on cherche la fraîcheur au bord de l'eau, et les couples amoureux se dissimulent sous les ombrages, leurs mystérieux confidents, comme nous en remarquons au fond de ce tableau frais et doré par des rayons de soleil. Sur le bord d'un lac où un beau cygne aime à se faire admirer, deux élégantes à la dernière mode, suivies d'un baby, regardent au loin leur amie dans un canot en compagnie de son vieil époux qui, en ce moment, fait une pêche miraculeuse; car, si nous nous en rapportons au poids de l'hameçon qui fait ployer le fût de ligne, c'est au moins un saumon ou une énorme truite. Au fond, sur un banc du parc du jardin, un couple amoureux est en tête-à-tête et s'inquiète peu des promeneuses du premier plan, ni du pêcheur et de sa dame, comme ceux qui s'enfoncent plus loin, dans les

ourrés. En somme, ce joli tableau a un charme voluptueux et offre, par la fraîcheur de l'eau, comme par celle des frondaisons des bois, où joue le soleil avec ses étincelles d'or, ce joli tableau poétique offre, dis-je, et réellement, tous les charmes de l'été. — Fils du notaire M. A. Kahler, le peintre Carl Kahler naquit en 1856 à Lintz (haute Autriche). Sa vocation d'artiste se développa rapidement. Il fit ses études au gymnase de Salzbourg, jusqu'en 1874, et, à partir de 1875, il les continua à l'académie de Munich. C'est alors qu'il produisit les œuvres suivantes : 1° « Une Nymphe » (grandeur nature); 2° « L'Indécision » (tableau); 3° « Dans l'atelier »; 4° « Un Nouveau Roman »; 5° « Viendra-t-il »? 6° « Un Moment favorable »; 7° « Une Esclave » (grandeur nature); 8° « Une Soirée d'été »; 9° « Réminiscences »; 10° « En passant »; 11° « *Pizante* »; 12° « Histoires » (Salon de 1881). Indépendamment de ce Salon actuel, M. Kahler a créé d'autres œuvres, et cet artiste d'avenir n'en restera pas là.

KNIGHT (D.-Ridgway). — « Un Deuil », et des plus sincères, que celui de cette orpheline assise sur l'escalier de sa maison. Elle pleure, la pauvre fille ! et les travailleuses qui passent l'interrogent avec une bonté condoléante des plus senties. Épisode touchant de la vie des pauvres gens, raconté simplement au bas de la maison et dans la cour d'une ferme. Excellente toile émue, solide d'exécution et d'effet puissant.

KREYDER (Alexis). — « Prunes » dont les tons violets sont d'une couleur agréable. L'imitation a un cachet de grande exactitude et de vérité d'aspect.

KRŒNER (Christian). — « La File de sangliers » traversant une clairière d'un bois ombreux, le long

d'une ligne droite d'arbres se terminant, au fond, pa
un massif aux tons roux. Le cachet sauvage et poé
tique de ce site sylvestre est rendu avec un gran
charme. Notons aussi les qualités d'observation e
de vérité que révèlent les animaux, bien étudiés e
placés dans leur véritable cadre.

KRONG (Christian). — « Bâbord » ! hèle vigoureu
sement un vieux loup de mer de trois quarts, et ten
dant sa rude main calleuse. Ce buste couvert de la ca
saque de toile, et cette tête sillonnée de rides, s'élèven
sur un ciel gris. La vague monte et fouette, en boui
lonnements de mousse blanche, les bastingages de l
goëlette. Épisode vigoureusement rendu.

KROYER (Peter). — « M. Meldhall », debout e
adossé à une cheminée de marbre blanc, se détach
en vigueur noire sur elle. Sa tête sévère s'incline légè
rement du côté de l'épaule droite, car il porte un peu à
gauche, a le bras de ce côté derrière le dos, et met la
main droite sur sa poitrine en la dissumulant dans sa
redingote entr'ouverte. Ce type, quoique grave, ne
manque point d'une grande bienveillance ; il est, en
ce moment, animé d'un fin sourire. Superbe portrai
de style dont les accessoires, vase au charbon e
garde-pelle et pincettes en bronze d'or repoussé
vibrent d'éclat aux accrocs de lumière détonnan
dans la pénombre.

KRUG (Édouard). — « Symphorose refuse d'abjurer la religion chrétienne : l'empereur Adrien la condamne au martyre avec ses sept fils ». L'empereur, vêtu d'une superbe draperie pourpre agrafée sur l'épaule, serre le poing sur son trône de marbre, et, de la gauche, crispe avec irritation son genou; son profil, sévère comme celui de Brutus, exprime le dépit de voir que Symphorose, debout et pleine de

;nité, repousse avec mépris ses offres d'abjuration. tte vraie croyante pose la main sur ses sept enfants dit au tyran qu'elle préfère le martyre. Le groupe ınc de cette mère et de ses enfants est savam- ›nt disposé dans la lumière et fait un beau contraste ec celui des conseillers entourant l'empereur. Belle ge de grand art méritant une médaille. Allons, ons, la tradition n'est pas encore perdue. — Mme N. », debout, la tête un peu inclinée sur l'épaule uche, marche enveloppée de son manteau à four- re. La robe de satin bleu foncé s'enlève sur un fond mbre. La figure et la poitrine donnent seules leur ›te d'éclat. Qualités magistrales.

LAFON (François). — « Ève » est debout et de face, issant la tête, qu'elle cache derrière son bras, et issant flotter sa longue chevelure derrière elle. Son ›au corps élégant et souple offre une étude des us réussies.

LAGARDE (Pierre). — « L'Apparition aux bergers » ›t une silhouette nébuleuse d'ange à large auréole or. Le groupe des pâtres est dans un beau mouve- ent de surprise et d'extase, dont les quatre expres- ons variées attestent un poète et un penseur. Du ›ste, l'effet de nuit et le reflet de la lumière de auréole sur le dos des lanigères, ainsi que sur le rofil du vieux pâtre et même sur le chien fidèle, tout st vrai et rendu dans la note tendre et nocturne oulue.

LAHAYE (Alexis). — « Mme de Y. » s'avance de ıce, la main droite appuyée sur la hanche, et la auche relevant les plis de sa robe et tenant son ventail ; une mantille de dentelle blanche enveloppe a tête et les épaules, et est ornée, sur la poitrine, d'un

bouquet. Un petit chien noir l'accompagne et travers avec elle ce parterre fleuri terminé par un massif lı formant un cadre verdoyant et lui donnant un bea relief. Excellent portrait des mieux réussis.

LALAING (Jacques de). — « Courrier intercepté » Scène de la guerre de 1870-71. A la lisière d'un boi deux soldats prussiens soulèvent le corps d'u hussard français qui vient de tomber sous leurs balle et fouillent sa gibecière contenant les dépêches. L cheval mort est étendu à quelques pas. Au traver d'un rideau de troncs et de branches desséchées, o aperçoit la nappe d'une rivière. Aspect franc et plei de vérité dans cette remarquable toile militaire.

LALANDE (Mlle Louise). — « Chiens de meut couplés ». Les deux groupes, qui sont on ne peut mieu agencés, se tiennent et se relient naturellement san répéter leurs poses. Au contraire, le couple du premie plan est ainsi compris : le chien fatigué s'est couché et son compagnon, qui entend sans doute le son d cor, s'est levé, a enjambé son ami qui repose entr ses pattes, et lui, le vaillant, écoute si la chasse n vient pas de son côté, pour être débarrassé de so lien qui refrène sa fougue. Le groupe du fond es tranquillement au repos ; le premier chien lève u peu la tête, mais sans trop prêter l'oreille ; so confrère baisse la sienne, comme s'il voulait cherche une voie. Le paysage, simple et vrai, comme sai toujours les choisir cette éminente artiste, est d'un parfaite harmonie avec ces superbes chiens d'équipage qui s'enlèvent en lumière sur ce terrain brun et su les massifs de chênes du commencement de la forêt Au loin, des collines se détachant sur l'horizon d'u ciel couchant. Certes on est, à bon droit, étonné, aprè tant de légitimes succès, et notamment après l'admis

ion au concours de Vienne de cette artiste distinuée, on est, dis-je, étonné de ne pas voir ce bon ableau sur la cymaise. Ah! c'est que, là, on l'eût emarqué, et il eût fallu le récompenser ; mais on n'a as trop de médailles pour des amis... Or, Mlle Laande, qui, depuis douze ans, marche de progrès en rogrès et de succès en succès, a le tort de n'apparenir ni à une coterie, ni à un groupe; elle se conente de conquérir légitimement l'admiration du pulic. C'est plus digne; mais, hélas! les récompenses e prennent pas toujours cette noble voie. Mais que ette éminente artiste se rassure : justice lui sera endue, comme ici!

LALLEMAND (Charles). — « A Épanvilliers ». Charnant motif de ferme, par un effet de soleil, au noment des vendanges. Leur récolte, en cette commune, diffère complétement des autres. A Épanvilliers, les treilles élevées forment une espèce le plafond suspendu de pampres roux et verts, où les raisins noirs donnent quelques accents de vigueur; quelques longs piquets, ou plutôt des poteaux, des arbres, soutiennent cette vigne aérienne. L'escalier de la ferme n'en est pas éloigné, mais l'échelle est indispensable, et la vendange est commencée, comme le prouvent ces palmipèdes voraces qui fouillent au panier de raisins dans la cour. Tous les détails et ustensiles de la ferme sont saisis sur place par un pinceau investigateur. La jolie fillette qui donne sa note vibrante de vigueur dans cette cour ensoleillée est des plus nature. En somme, et pour conclure, l'habile artiste grandit de plus en plus dans le tempérament que nous lui avions reconnu : l'harmonie dans la lumière, qualité de premier ordre; et ce vail-

lant coloriste n'en restera pas là. (Voir les précédent annuaires.)

LANÇON (Aug.). — « La Dompteuse ; — souvenir d la foire aux pains d'épices ». Cette dompteuse, e maillot couleur chair, est dans la cage de ses fauve et se redresse en faisant siffler sa cravache. Au traver des barreaux, on aperçoit les rangs étagés de la foule et, au premier plan, un superbe lion accroupi, asse bien étudié ; mais l'ensemble manque un peu d'effet. – « La Tranchée devant le Bourget ; — janvier 1871 », es remplie de gardes nationaux en tenue de campagne Les sentinelles observent l'ennemi avec attention. Au premier plan, un soldat de la ligne avec son sac su le dos. Un ciel brumeux étend au-dessus de toute la scène son voile de plomb. Bon tableau militaire bien composé.

LANDELLE (Charles). — « Une Naïade » se courbe avec grâce pour remplir son urne dans un clair ruisseau, où elle est entrée à mi-jambes. Son beau corps juvénile est reproduit habilement par ce pinceau délicat et exercé, ajoutant un nouveau fleuron à la gloire de ce maître.

LANGEROCK (Henri). — « Coin de ruisseau, près Voiron (Isère) », sous un gai rideau de verdure, que la brillante imagination du peintre a peuplé d'une élégante et nombreuse société de dames et gentils-hommes aux costumes Louis XIII. Ils jettent leurs lignes dans le courant et se livrent au plaisir de la pêche. Un air de fête règne sur toute cette scène, qui semble une page de roman.

LANGLOIS (Paul). — « L'Atelier des émailleurs chez M. Barbedienne » nous montrant ces ouvriers assis devant leurs établis et couvrant divers objets de

·illantes couleurs qu'ils étendent au moyen d'un nceau. Qualités de reproduction exacte et de bonne xécution.

LANGLOIS (Henri). — « La Dernière Visite à l'hô-tal », où cette famille éplorée ne trouve plus qu'un ıdavre déjà placé dans le cercueil, et que ces ıalheureux considèrent avec une douleur navrante. ette scène cruelle produit un grand effet sous l'habile inceau de M. Langlois.

LANGRAND (Jean). — « Le Martyre de saint Sym-horien » prêt à s'accomplir. Le saint, vêtu d'une ınique blanche, s'avance avec fermeté et semble nplorer le ciel, vers lequel il élève ses regards. evant lui, une famille chrétienne s'est agenouillée t lui demande sa bénédiction, tandis que le bourreau, rmé de son glaive, le suit, prêt à l'immoler. Cette rande toile est bien composée et dessinée, mais sa ouleur est un peu terne et monotone et manque 'effet lumineux.

LANSYER (Emmanuel). — « Une Belle Matinée; — ôtes de Bretagne ». Derrière des rochers fantastiques t grincheux qui se dressent sur la plage au bas d'une lune de même silex, la mer vient chercher un refuge lans cette gorge, où elle entre en pointe d'angle aigu. Au fond, à droite, de l'autre côté d'une chaîne de lunes, apparaît une ville; puis, aux lointains, à gauche, es rochers se mêlent au ciel. Superbe marine de grand caractère. — « Cloître du Mont-Saint-Michel ». Cour entourée d'arcades ogivales où se promènent quelques moines aux robes blanches ou noires. L'im-pression claustrale est bien rendue et ne manque pas de poésie calme et sereine qui s'exhale de ce refuge fermé aux passions terrestres. Grand talent.

LAPORTE (Jean). — « Charmeuse ». Jeune Orientale

au torse nu, et souriant aux oiseaux aux brillante couleurs qui voltigent autour d'elle. Elle est debou et se détache sur des tapisseries arabes ou persane de couleurs sombres, dont l'entrebâillement laiss apercevoir une colonnette supportant une ogive mau resque aux fines dentelures. Belle étude soignée e réussie, qui ne manque pas de charme.

LAPOSTOLET (Charles). — « La Tamise à Green wich », que le livret désigne, par erreur, sous le titr d' « Environs de Rouen ». Le fleuve étend, au premie plan, la large nappe de ses flots jaunâtres sillonnés d distance en distance par des embarcations ; une riv de la ville de Londres dresse ses habitations d'u côté, à la gauche du spectacteur. Ciel clair et nuageux On retrouve dans cette belle toile la largeur d procédés et l'habileté qui ont fait la réputation de ce artiste, encore en progrès cette année.

LAROCHE (Amand). — « M. H. » assis de face, le mains appuyées sur ses genoux, dans une pose plein d'aisance et de naturel. Expression dans la physio nomie, dont les chairs sont d'un modelé vigoureux e habile. Bon portrait. — « L'Oiseau bleu », aux brillante couleurs, vole dans un buisson sous le regard admi rateur de cette jeune fille en chemisette blanche qu ploie gracieusement son corps souple et élégant, e serrant ses deux mains entre ses genoux. Charmant fantaisie agréablement interprétée.

LARRUE (Guillaume), élève de M. Cabanel, s destina à l'histoire et a exposé en 1878 : « Un Sain Jérôme », qui a été remarqué à ce salon, et qui, Versailles, a été récompensé d'une médaille de pre mière classe; en 1879 : « Une Jeune Indécise », qu debout, portant à droite, et accoudée, la tête inclinée sur l'épaule gauche, porte la main à ses lèvres

egardant vaguement pour prendre une décision. uprès d'elle, une lettre ouverte motive son irréso-ıtion. — « Une Nymphe endormie » dans une pose ui évoque un peu le souvenir de celle du Titien, éminiscence que M. Larrue eût pu facilement évi-er, en variant la pose de son modèle. Sa figure est en leine lumière, avec intéressant paysage peint direc-ement. En 1880, ce débutant, atteint d'une maladie rave, trouva encore, à sa convalescence, le moyen e pouvoir faire admettre un portrait; et, pour nous, es trois salons sont les gages de l'avenir de ce aborieux artiste.

LATOUCHE (Gaston). — « L'Enterrement d'un nfant » est l'éternelle et touchante élégie qui nous emue la fibre, surtout ici, dans le petit frère ou petit amarade qui se tord de désespoir au tronc de cet rbre, et dans la pauvre vieille mère encapuchonnée e sa cape, égrenant son chapelet à côté de sa fille tterrée, sur le tumulus encore humide et couvert de a couronne blanche du cher petit ami. Le clergé et le ossoyeur s'en vont dans le lointain. Toile émue et entie par un cœur de père.

LAUGÉE (Georges). — « En route pour la moisson ». Le chef de famille marche en tête, un chapeau de paille sur la tête et sa besace de toile bleue pendant à son côté. Sa femme le suit, portant des gerbes qui sembleraient plutôt indiquer le retour de la moisson ; sa petite fille, auprès d'elle, porte une fourche qu'elle brandit d'un air martial. Bonne composition et vérité bien observée.

LAUGÉE (Désiré). — « La Lessive » vient d'être faite par cette paysanne coiffée d'une marmotte d'étoffe jaune et qui suspend son linge à une corde. Le sol verdoyant est émaillé de fleurs des champs, et au fond

on aperçoit un coin de son humble chaumière. l
couleur fine et agréable de cette charmante toile e
des plus agréables. — « Les Choux » nous offrent aus
un motif champêtre, avec plus d'éclat que le précéder
Une jeune paysanne arrose un parterre de choux, s
lesquels la lumière brille avec vivacité. Cette jol
toile n'est pas inférieure à la précédente.

LAURENS (Jules). — « Souvenir du Bosphore
Sous un kiosque abritant une fontaine élégante, d
Orientaux viennent boire. Derrière et à côté de
petit monument, s'élèvent des cyprès majestueux q
cachent une partie du Bosphore s'enlevant sur le ci
bleu, aussi bien que Constantinople à gauche, dont l
tours à créneaux s'estompent dans la brume. Le ci
se mire dans cette glace bleue du fleuve poétiqu
comme tout ce beau motif réussi.

LAURENS (Jean-Paul). — « Les Derniers M
ments de Maximilien, empereur du Mexique ». Pr
à marcher à la mort, il console son confesseur q
pleure en se cachant la figure dans ses mains. U
autre personnage, agenouillé, baise la main du ma
heureux prince. Le cachot est éclairé par la por
ouverte, sur le seuil de laquelle est un officier mex
cain tenant l'ordre de mort à la main. Derrière lui, o
aperçoit l'un des soldats du peloton d'exécution. Co
position des plus remarquables dans ce beau table
d'histoire. — « M. Auguste Rochin ». Tête de profil a
traits fouillés et pensifs, où l'on retrouve la griffe d'u
maître. (Voir aux MONUMENTS PUBLICS.)

LAVIEILLE (Eug.). — « Entrée de la forêt
Voré (Orne) », nous offre un sentier creusé de sillo
entre deux groupes de quelques arbres aux tron
minces et élevés et au feuillage rare et clair-ser
de nuance claire, au travers desquels on aperç

.elques maisons au fond. Bonnes qualités d'exécu-
)n soignée et habile.

LAVIEILLE (Mme Marie-Adrien). — « M. P. », tête
face, vigoureusement et largement brossé avec une
ritable maëstria, est le portrait de l'oncle de cette
.bile artiste, ainsi que l'indique l'inscription exis-
nt dans un coin du tableau.

LAVIEILLE (Mme Marie-Ernestine). — « Un Coin
village dans le Perche ». Ruelle étroite bordée de
urs et de maisonnettes éclairés du soleil et jetant
urs ombres reportées sur le sol, avec massif au fond;
qs et poules y picorent tranquillement, sans craindre
s voitures ni les passants. Joli paysage empreint
calme et de sérénité champêtres.

LA VILLETTE (Mme Élodie). — « Les Sables; —
de Groix », offrent une grève blanche, avec monti-
ıle noirâtre d'un côté et la mer au fond. Paysage
ıi est traité avec largeur et fermeté et ne manque
ıs de mérite.

LAYNAUD (Ernest). — « Le Canal Saint-Martin »
roulant sa nappe grisâtre entre deux lignes de
aisons surmontées des hautes cheminées des usines,
)nt la fumée se fond dans le ciel nuageux d'un gris
rlé s'éclairant à l'horizon blanchâtre. Des embar-
ıtions y stationnent amarrées au rivage et reflètent
urs ombres dans les eaux. Paysage parisien, digne
ı triste climat de Londres, mais qui est cependant
produit avec talent. — « Le Tréport à marée
ısse », laissant à découvert des quartiers de rocs de
effet le plus pittoresque, avec barque abandonnée
sec sur le rivage. Ciel clair et lumineux. Les flots
lanchissent et se frangent d'écume à la ligne d'ho-
zon. Charmant motif choisi avec goût et reproduit

avec talent et qui a l'avantage important de ne p
être banal comme tant d'autres.

LAYRAUD (Joseph). — « Inès de Castro ». Pier
le Justicier, parvenu au trône, fait exhumer le cor
d'Inès qu'il avait éperdument aimée, le fait revê
des ornements royaux, et le fait placer sur le trôn
couronne en tête et sceptre à la main, puis force
courtisans et les grands seigneurs qui avaient été s
ennemis à venir lui rendre hommage. Le roi
debout, menaçant auprès de la morte, appuyé sur s
épée nu, et fait un geste de commandement en lev
son visage irrité. Les seigneurs viennent s'inclin
profondément ou s'agenouiller au pied des marc
du trône. Quelques-uns reculent et semblent ne
soumettre qu'avec peine. Au fond, des soldats, couve
de fer et armés de longues piques se tiennent pr
à faire respecter les volontés du maître. Grand e
dramatique dans cette vaste et belle compositi
dont la couleur est sobre et harmonieuse et qui
très remarquée. — « Mme A. L. », de trois quarts
mi-corps, en robe décolletée, ressort sur le rid
rouge foncé du fond. Bon portrait qui ne manque
de vie et d'expression dans les traits.

LAYS (Jean-Pierre). — « Vase de fleurs et de fr
pharmaceutiques » posé sur un bahut de ch
sculpté. De ce vase d'argent ciselé, où s'enlèvent
hauts-reliefs un peu sacrifiés, émerge un splen
bouquet de roses, de pivoines, de digitales, d'iri
de fruits pharmaceutiques. Sur la table du ba
s'étalent des chasselas et des fleurs rares. Inu
d'affirmer, une fois de plus, que cet habile ar
lyonnais, archirécompensé en France et à l'étran
et qui mérite cent fois de l'être à Paris, ne peut n
quer d'y enlever ce succès à la pointe de son ha

poétique pinceau, lorsqu'il voudra bien faire son ef-d'œuvre, ce qui coulera de source; car Jean-erre Lays, un de nos premiers peintres de Lyon, y été dépuis longtemps reconnu comme l'un des héri-ers directs du talent de son maître Saint-Jean. La fau-tte du Dauphiné, le charmant poète Mlle Ad. Souchier, déjà filé, sur les « Fleurs » inspiratrices de cet ninent peintre, ses mélodies les plus suaves; et le vant archéologue et amateur de grand goût, Aimé ngtrinier, bibliothécaire de Lyon, a aussi parlé, ns sa *Revue du Lyonnais*, de la maëstria de cet émi-ent peintre de la flore du Rhône. (Voir les précédents nuaires.)

LAZERGES (Paul). — « Voyageurs isolés sur les uts plateaux en Algérie », se reposant auprès d'un artier de roc. L'un d'eux, assis et à barbe blanche, rène un chapelet; son compagnon, plus jeune, bout et appuyé sur son bâton, semble méditer ou ier mentalement. Le sol rougeâtre est aride et cailleux et n'offre que peu de végétation. Un ciel eu, sans nuages et en pleine lumière, éclaire ce ysage plein de vérité dans sa reproduction de la iture africaine.

LAZERGES (Jean). — « Arabe en marche », le bâton ir l'épaule, qu'il tient des deux bouts, et chantant ielque cantilène de sa race. La figure ouverte et iyonnante, l'enfant d'Allah paraît des plus décidés i descendant cette gorge sombre. Il est magnifi-uement drapé de sa tunique de laine blanche, à la einture de laquelle pend son poignard, et son burnous ris retombe de son épaule gauche. Très belle étude e style presque épique, car cet Arabe a toute l'allure 'un guerrier. Belle toile de grand art.

LE BIHAN (Alexandre). — « Pauvre Aveugle »

italien assis et faisant tendre la main à sa fillett
debout, de trois quarts, qui implore la commisératio
des passants. Le mendiant lève la tête et ouvre u
œil blanc dont le regard est éteint. Groupe bien étudi
et touchant.

LE BLANT (Julien). — « Le Courrier des bleus
est attaqué par quelques chouans qui fouillent dan
les malles et caisses éparses à terre. Au premie
plan, le courrier lutte et cherche à se défendre a
moyen d'un fouet. Un officier républicain est étend
mort auprès de la voiture arrêtée. Cet épisode de l
terrible guerre de Vendée est rendu avec talent par c
peintre, qui a déjà trouvé là le motif de plusieur
œuvres des plus remarquables. On n'a pas oublié so
« La Rochejaquelein ».

LE BRUN (Frédéric). — « Figure décorative »
Femme nue, debout et de face, tenant de ses bra
élevés une amphore brune sur sa tête. Le mouvemen
et la pose sont fort élégants et bien trouvés, et cett
toile mérite bien son titre de Figure décorative.

LECLAIRE (Victor). — « Fleurs » dont le foye
vibrant s'éparpille dans le même éclat général. Le
camélias roses, les roses thé et les lilas éclatent d
vibration intense et s'enlèvent sur une herbe jauni-
sante au premier plan, comme sur le ciel sombre e
vigoureux du fond.

LE COMTE (Paul). — « Le Quai de l'Horloge,
Paris », dont la tour Saint-Louis, voisine de la Sainte
Chapelle, s'enlève sur un ciel gris moutonné de fran-
ges jaunes et dorées sur les maisons en perspectiv
et sur le Louvre au fond à droite. Vue d'un aspec
puissant par un beau jour. — « Au bord de l'étang
qui apparaît avec ses ondes azurées, où miroiten
en lueurs tremblantes les reflets du feuillage et de

ıages rosés, dans son cadre de massifs lumineux ı fond et de verdure assombrie au premier plan, ›us un ciel clair. Charmant paysage de l'aspect le lus séduisant, qui se prêterait merveilleusement à ne fête galante à la Watteau.

LECOMTE (Victor). — « Le Liseur » se repose de la romenade et lit assis à terre dans une vaste prairie. olie petite toile bien étudiée.

LECOMTE DU NOUY (Jean). — « Homère; — riptyque ». Le chantre sublime n'avait pas un toit our reposer sa tête. M. Lecomte nous le représente, a nuit, assis en plein air dans une rue d'Athènes, enant sa lyre et levant vers le ciel son visage éclairé ›ar l'inspiration. Un jeune enfant, son guide, dort ıuprès de lui, et, dans le fond, l'Acropole apparaît au oin. Les deux autres parties de ce triptyque nous ›ffrent des personnifications allégoriques de l'Iliade ›t de l'Odyssée. Œuvre de grand style. — « Les Rabbins ›ommentant la Bible le samedi ». Assis gravement sur une table oblongue, ils étudient consciencieusement le saint livre et méditent profondément. Cette scène religieuse et austère se passe dans une des synagogues du Maroc. Cette œuvre est aussi puissante que grave et prête à la méditation.

LECREUX (Gaston). — « Un Banc de jardin » tout chargé de fleurs splendides groupées avec un grand goût, et où l'on remarque des soleils jaunes. Toutes les délicatesses et nuances sont rendues avec un véritable talent. — « L'Allée des platanes » forme un dôme de végétation splendide d'ombre et de fraîcheur; c'est à peine si la lumière pénètre et joue dans l'épais feuillage. Quel charmant refuge contre les chaleurs de l'été ! Il a tenté, à juste titre, l'habile pinceau de

M. Lecreux, qui nous en donne une vue des plu réussies.

LEENHARDT (Max). — « Un Meurtre au village : a été commis sur les premières marches d'une ferme à moins que le malheureux assassiné ne se soit traîn jusqu'au gîte pour y mourir. La pauvre vieille qu aperçoit le cadavre lève la main d'effroi ; le faneu revenant de sa journée appelle ses camarades ; u vieux fermier examine la victime. Grande toile d'effe dramatique, largement traitée.

LEFEBVRE (Jules). — « La Fiancée ». Scène antique Elle est assise, pensive et rêveuse sous son voile blanc tandis que ses compagnes procèdent à sa toilett nuptiale. Une jeune fille agenouillée à ses pieds la regarde en souriant et lui presse la main. Dans le airs, Jupiter et Junon, déesse de l'hymen, apparaissen au loin. Les figures, nobles et élégantes, d'un dessi exquis, sont dignes du talent éprouvé de l'auteur d « Diane surprise ». On ne peut que regretter qu'aucu de ces chefs-d'œuvre ne soit acquis par l'État. C peintre de la grâce et du charme féminins se maintient au premier rang. — « Mlle *** », vêtue d'une rob de couleur violette, ornée d'une fleur à la poitrine, est assise, les mains ramenées sur les genoux et la tête légèrement tournée vers l'épaule gauche et se présentant de face. Ce beau front noble et développé n'est pas déprimé par la coiffure à la mode et laisse toute son expression à cette physionomie intelligente et remplie de grâce modeste. La pose est élégante et naturelle, et l'exécution sobre et simple, telle que l'on peut l'attendre de ce talent sympathique et éprouvé.

LEFORTIER (Henri). — « Un Lavoir à Orsay ». Modeste masure au toit de tuiles, auprès d'un petit

›nt, dans un de ces jolis points de vue si nombreux ıns les environs de Versailles. Joli paysage sentant ›tude directe, et d'un effet agréable.

LEGAT (Léon). — « Un Abreuvoir ». Petit motif ›ai et d'une étude consciencieuse et perlée de fini. Un ımin à cheval a mené son palonnier blanc à cet ›reuvoir, où deux vaches se désaltèrent. La petite ›rgère hèle le drôle pour lui dire que son cheval barre chemin de ses bestiaux. D'autres enfants, assis sur parapet, jasent avec une grande paysanne. Au fond le long de la route, les cabanes et toits de chaume ı hameau, s'enlevant sur le ciel azur fin, zébré de ıages gris tendre. M. L. Legat est de la famille des aîtres hollandais les plus sérieux. Comme eux, il admet pas les impressions ou les ébauches insaisis-ıbles ; c'est le réaliste délicat et fin, qui cherche, uille la nature, et n'est satisfait de ses efforts ı'après les avoir couronnés de l'infatigable labeur › son honnête conscience. Bien avisés sont les ama-›urs qui, dans leur flair intelligent, s'approprient, ›mme vient de le faire un connaisseur, les tableaux › ce maître.

LEHOUX (Pierre-Adrien-Pascal). — « Le Suicide » ›t constaté par quatre pêcheurs qui, en allant lever ›urs filets, découvrent le cadavre d'un pauvre vieil-ırd déjà livide et vert, qu'ils tirent de l'eau, l'un le ›nant par le bras droit, l'autre le tirant par la corde ui ceint le torse du malheureux. Le premier rameur n tête de la barque donne un vigoureux coup de ›erche, ainsi que le second, afin d'emporter leur inistre pêche. Paysage lugubre de l'aube humide, où e martin-pêcheur réveillé dans ses roseaux donne ın coup d'aile au-dessus des nénuphars. Mais le foyer lu drame est évidemment le pauvre vieillard, victime

de la misère et qui, pour en finir, s'est noyé dans c
étang bourbeux et plein de joncs. — Ce « Guerri
en déroute » emporte son compagnon blessé sur sc
épaule gauche, et, malgré ce lourd fardeau, s
retourne et fait intrépidement face à l'ennemi, qu'
menace de son glaive acéré. Ces deux figures nu
attestent des qualités de dessin et de modelé.

LELEUX (Ad.). — « Le Pressoir », dont le levi
est mu par quatre gaillards solides, et qui vont pou
voir se désaltérer avec le jus sortant du puissa
engin, auprès duquel le patron se tient debout. V
goureux effet d'intérieur de chai, sur lequel s'enlève
en faible lumière les habits des ouvriers, ainsi qu
leurs têtes mâles. — « Les Vendangeurs; — Seine
et-Marne », arrivent en chantant à la vigne bienfa
sante, où les plus vigilants cueillent déjà les frui
délicieux. Belle note vibrant de clarté que ce grou
joyeux s'enlevant en vigueur sur le ciel clair à l'h
rizon et sur les terrains bruns, où le chien accou
au galop au premier plan.

LELEUX (Mme Armand). — « Mme d'Épinay faisa
faire son portrait par Liotard ». Le peintre, en pe
ruque poudrée et portant un habit rouge, est ass
auprès d'une fenêtre et peint avec désinvoltur
Mme d'Épinay pose assise, ayant auprès d'elle deu
amis faisant une partie d'échecs. Cette jolie toile, bie
composée, est d'une facture légère et facile.

LELEUX (Armand). — « Le Goûter » d'une jol
petite fille assise à une table et mangeant, tandis qu
sa mère, en corsage jaune donnant la note d'éclat d
cette toile, préside à son repas en l'enveloppant d'u
geste caressant. Petit motif bien observé, et reprodu
par un pinceau gracieux et habile.

LELOIR (Maurice). — « La Dernière Gerbe » e

portée en triomphe, à la proue de cette barque reuse, au son des flûtes et des hautbois de l'orestre du château. Le châtelain et la châtelaine, sis en poupe et abrités d'un velum, président cette e, dont le nom varie selon les pays et les usages : gerbaude, dans le Berri ; le *bourlot*, en Poitou, etc. , la fête a tout le charme d'une promenade en barque temps de Louis XV. Jolis groupes, avec tricornes habits de l'époque, offrant un aspect des plus pitresques.

LEMAIRE (Louis). — « Le Petit-Val ; — environs Étretat », nous offre un îlot de beaux arbres aux oncs dorés des reflets du soleil. L'ombre s'étend sur premier plan, reportant l'effet lumineux dans la rspective lointaine, où l'on aperçoit une ligne de er. Beau paysage, plein d'air ambiant et de couleur armonieuse et agréable.

LEMARIÉ DES LANDELLES (Émile). — « Les hênes de Bernay-sur-Orne » baignant leurs racines ans un étang, où ils reportent leur ombre. A l'autre ord, les ruminants se délectent dans la prairie vaporeuse, et, derrière les collines du fond, éclate un ciel 'or à l'horizon et aux nuages gris rose au zénith. rand et majestueux aspect.

LEMÉNOREL (Ernest). — « Peau-d'Ane gardant les indons », s'appuie tristement sur le tronc d'un ommier, tenant sur le bras gauche la peau d'âne égendaire. Elle examine un dindon qui fait la roue t glousse devant elle. Paysage et ciel d'un effet endre et délicat.

LE POITTEVIN (Louis). — « Derrière la ferme ». Massif en pleine lumière d'un vert un peu cru, avec gros tronc noueux au premier plan ; a cependant des qualités d'étude et d'observation.

LE ROUX (Eugène). — « La Sœur aînée », petit paysanne bretonne aux jambes demi-nues, cou auprès du berceau de son petit frère. Tous les détai de cet intérieur de chaumière, propre et soigné, sor reproduits avec un talent fin et délicat. Jolie petit toile, qui a été achetée par un amateur éclairé.

LE ROUX (Hector). — « Pêcheurs ». Cet artiste s montre fidèle au culte de la belle antiquité, dans cett jolie composition, d'un style sobre et pur, et d'un couleur un peu effacée, la faisant ressembler à u pastel. Le motif est des plus simples. Une jeune fille assise sur la rive, jette sa ligne dans l'onde d'u fleuve. Un jeune homme, couché auprès d'elle regarde avec attention. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu nous signalons à l'attention du public et du gouver nement ce poète et puriste de la belle tradition, qu sera toujours la base du grand art. (Voir les précé dents annuaires.)

LEROY (Ch.). — « Méditation sur la mort ». Assi de profil dans son fauteuil, un vieil érudit, un docteur philosophe ou chimiste, médite devant un cadavr étendu sur une dalle. Caractère et pensée dans cett œuvre de fond ; mais l'auteur a tort de laisser le embus, qui sacrifient l'aspect de cet intérieur étudi largement.

LEROY (Paul). — « Jésus chez Marthe et Marie » adresse sa réprimande à la première, qui se plaint de ne pas être aidée dans les soins du ménage par s sœur, assise aux pieds du Sauveur, dont elle écout la parole divine. Jésus est assis dans une pose nobl et pleine de naturel, ayant derrière lui un rideau d tapisserie, et l'expression de sa physionomie es pleine de noblesse et d'élévation. Ce beau tableau

'histoire a été acheté par l'État, et méritait cet onneur.

LESAUVAGE (H. de Fontenay). — « Don Juan aux nfers ». Inspirée du terrible sonnet de Baudelaire, ette page d'histoire et de grand art est la continuation e l'œuvre poétique de cette artiste distinguée. Le ombre héros, qui a accepté bravement l'invitation de on amphitryon de pierre, est debout, portant à gauche une main sur la hanche, et l'autre sur la poignée de sa rapière. Froid et insouciant, sourd aux clameurs de ses victimes, qui nagent autour de la barque fatale et rappellent au parjure ses tendres et hypocrites serments, il est là debout, parmi les tristes naïades de l'amour malheureux et trompé. Doña Elvire, encore tendre, pardonnerait volontiers à l'ingrat, en lui rappelant les faveurs de sa première passion. Au fond, sur le triste rivage, un vieillard, don Luis, montre, du doigt, l'irrévérencieux séducteur, qui a souillé son honneur et ses cheveux blancs en lui volant sa conscience et sa fille. En ce cercle d'ombres errantes du purgatoire, comme sur cette eau noire du Styx, tout est en émoi, en trouble; et, comme en accès de fièvre malsaine, Caron fend de sa rame l'eau épaisse et bourbeuse, avec l'air grave du nocher immortalisé par Virgile; l'homme de pierre, qui tient la barre, ne perd point de vue sa proie et tâche de deviner sur ses traits quelque frayeur motivée par ce suprême et terrible voyage; mais le sombre héros est impassible, et ses yeux suivent avec indifférence le sillage blanc de l'infernale barque. Petite toile inspirée, nous le répétons, du plus sagace admirateur d'Eug. Delacroix, du grand Baudelaire, à cette artiste qui poursuit, avec persévérance, la série de ses œuvres de peintre philosophe, poète et penseur, en

un mot la suite des « Victimes » applaudies par fe
A. Barbier; de « Marguerite en prison », de Gœthe
« d'Antonio », de « Jessica », de Shakespeare ; c
« Nostalgie » et autres toiles poétiques. Mais cett
artiste, qui n'a point encore dit son vrai mot, est
comme tous les chercheurs, occupée à se cherche
elle-même ; et il est probable qu'elle est sur la granc
voie de la réussite, avec sa « Galerie universelle de
illustrations du XIXe siècle », monument élevé à l
gloire des bienfaiteurs et des hommes utiles, qu
jouent un rôle quelconque dans notre état social
ouvrage déjà couronné d'une médaille d'honneur e
d'un prix du ministre de l'instruction publique. (Voi
aux DESSINS ET LITHOGRAPHIES.)

LE SÉNÉCHAL DE KERDRÉORET (Gustave). –
« Novembre au Tréport ». Cet artiste a su donne
encore quelque charme à ce triste mois de l'année
Ce ciel nuageux et cette ligne de mer lumineuse son
traités en coloriste distingué. Au premier plan
s'étend la plage découverte, avec maisonnettes à l
gauche du spectateur. Jolie toile où l'artiste a vainc
les difficultés d'un motif peu favorable.

LESREL (Adolphe). — « Bacchante enivrée » couché
et dont la blanche carnation tranche sur le rideau d
velours rouge du fond. De sa main gauche ramené
derrière la tête, elle presse une grappe de raisins, e
soulève, de la droite, un hanap d'or richement ciselé
Au premier plan, auprès de roses et de raisins épars,
un vase élégant, riche et aux fins détails, a rendu
jaloux le maître Blaise Desgoffe.

LÉVY (Émile). — « M. Jouaust », debout et tenant un
livre des deux mains, est un portrait traité de main de
maître. Le visage, au front chauve et aux traits

guliers et en pleine lumière, ressort sur la tapisserie
ı fond et est plein de rêve et d'expression.

LHERMITTE (Léon). — « La Paye des moissonneurs » dans la cour d'une ferme dont on aperçoit les ìtiments aux toits rouges. Le fermier paie l'un de ses ommes. Un autre s'approche, la faux sur l'épaule, ındis qu'un troisième est assis au premier plan t se repose auprès d'une jeune paysanne tenant un nfant sur ses genoux. Cette belle composition, sobre t sévère d'aspect, atteste un talent remarquable et a té achetée par l'État. On ne peut que féliciter l'artiste e ce succès bien mérité.

LIEBERMANN (Max). — « Échoppe de savetier ollandais ». Les ouvriers, à leur ouvrage, travaillent ctivement à restaurer de vieilles chaussures, et il y des qualités d'observation et de naturel dans cette etite toile, qui a obtenu les honneurs de la cymaise. – « Cour de la maison des Orphelines à Amsterdam ». es accrocs éblouissants que ces reflets de soleil dans a cour ou préau où jouent ces intéressantes orphelines en uniforme rouge. La colonnade de l'établissement pourrait avoir plus de relief; néanmoins, avec u recul, on en trouve encore un peu. Griffe originale e coloriste de talent.

LIMOSIN D'ALHEIN (Mme Jeanne). — « Une Laveuse e vaisselle ». Bonne vieille dans un coin de cuisine ssez sombre, et occupée à ce travail nécessaire uprès de son fourneau. Jolie toile étudiée.

LIPHART (Ernest de). — « Bébé et Paon ». Le bébé, ur les bras de sa bonne, admire ce paon qui étale les rillantes couleurs des plumes de sa queue retombant e long d'une draperie rouge. Jolie toile d'une exécution facile.

LIRA (Pedro). — « Les Remords de Caïn » qui est

agenouillé, vu de dos, et cache sa figure contre l
rochers sur lesquels il s'appuie dans ce coin sauva
et perdu. Le corps, nu, est modelé et rendu avec
grand talent d'exécution soignée et poussée, mais
nuisant pas à l'effet général, qui est des meilleurs av
cette couleur sobre et harmonieuse des tons adou
et fondus avec un art délicat donnant toute sa vale
à cette œuvre des plus remarquables comme comp
sition et coloris. Il n'y a là rien d'étonnant, en prena
ab ovo, la vocation de cet artiste. Né à Santiago (Chil
M. Lira aimait tant le dessin, dès son adolescen
qu'il travailla pour être admis à l'école de peintu
de Santiago, où il commença à manier les pinceaux
à chercher des tons sur une palette. Mais une amb
tion légitime lui faisait entrevoir que l'idéal de l'a
n'était enseigné qu'à Paris, la nouvelle Athènes et
nouvelle Rome, où, pour être sacrés, toutes les gloir
tous les génies, tous les talents ont besoin de ven
chercher le baptême de la célébrité. Donc, M. Li
épris, à bon droit, de la robuste palette de M. Lumina
entra à son atelier, où il fit des progrès rapides.
débuta donc en 1875, et, en 1878, il obtint un succ
légitime avec « Le Travail », dont notre homony
M. Eug. Véron, MM. A. Sylvestre et notre ami Go
zague Privat, entre plusieurs autres critiques d'a
distingués, analysèrent les mérites et la port
humanitaire et sociale, avec les plus grands éloge
En 1879, son tableau de « Douglas en exil » fut au
très remarqué, et, en 1880, « Philippe II et la Gran
Inquisition », ou « Le Jugement de don Carlos », prov
quèrent l'attention générale par leurs qualités d'énerg
et de vigueur saisissantes ; en 1881, « La Dan
antique », où les nus très étudiés furent appréciés
la critique et du public. — Le « Caïn pris de remord

cette année couronne les précédentes œuvres et
fre un gage de plus à la renommée de cet artiste de
and avenir, qui n'a pas dit son dernier mot. Du reste,
ne se contente pas du Salon, il expose encore au
ercle Saint-Arnault, où il moissonne, avec chaque
bleau, une récolte de succès mérités, témoin :
L'Effet de neige » de 1879; — en 1881, « Pax » ; —
n 1882, « Le Chasseur ». Parmi ces tableaux, plusieurs
nt été jugés, par MM. Goupil et Braun, dignes de la
production photographique ; et M. Manard, comme
auteur lui-même, les a gravés à l'eau-forte. On peut
onc conclure, sans exagération, que le Chili, et
otamment Santiago, peuvent être fiers de leur
nfant distingué.

LOBRICHON (Timoléon). — « Fantaisie décorative »
e grand goût et de très heureuse inspiration, célé-
rant l'heureux âge de l'enfance, que personnifie un
harmant bébé nu, assis sur une draperie blanche et
égère formant une espèce de nuage, et que l'artiste
ppelle « un philosophe » qui a l'air insouciant et joue
vec son pied. Sur le cadre, une ornementation délicate
été tracée par ce pinceau habile, représentant au
as les différents jeux de l'enfance, et, en haut, des
rnements et des arabesques élégantes. — « Portrait »
'enfant tenant son cerceau. De beaux cheveux d'un
lond doré encadre sa jolie et fraîche figure, et il
orte un costume bleu. Couleur chaude et vibrante du
lus riche effet.

LŒWE-MARCHAND (Jules). — « Lucrèce et Tar-
uin ». Lucrèce se tord et résiste au tyran qui l'a saisie
ar les poignets et l'étreint avec violence. Le corps
légant et délicat de la malheureuse victime se cambre
et le visage s'éloigne avec horreur de celui de son

ravisseur. Dessin et composition attestent un tale des plus distingués.

LOIR (Luigi). — « Fin d'automne ». Dans un vas square, non loin du boulevard, les bonnes et les pr meneurs jouissent des derniers beaux jours d'automn Les arbres dénudés détachent leurs squelettes sur ciel argenté. Vaste panorama éclatant.

LOUDET (Alfred). — « Marat ». Scène tirée drame de *Charlotte Corday* de Ponsard (acte IV), moment où le hideux tribun, terrible et abjec s'écrie : « Vos maîtres vont passer : saluez la c » naille » ! Ses deux interlocuteurs, Danton et Robe pierre, surpris de cette apostrophe, se redressent, premier en serrant le poing avec colère, et le secon assis dans un mouvement de dédain hautain. Mara furieux, écumant de rage, désigne de son geste la fou que l'on aperçoit dans la rue par la fenêtre ouvert L'effet dramatique est bien compris et rendu dans l attitudes et les expressions des personnages.

LOUREIRO (Arthur). — « Le Repos de l'artiste assise dans une serre, la palette à la main et rega dant, au fond de sa boîte, l'effet de l'esquisse qu'el est en train d'étudier d'après les fleurs roses qui bo dent la route. Assez bonne figure sombre qui manque ni d'aspect ni de conscience.

LOUSTAU (Jacques). — « L'Abbé Sicard arrach aux égorgeurs de l'Abbaye par le courageux dévou ment de l'horloger Monnot, le 2 septembre 1792 Ce dernier, placé devant la victime attendant le cou mortel, rappelle les services du charitable institute des Sourds-Muets, et exhorte les monstrueux assassi à l'épargner. Ceux-ci s'élancent et veulent égorg cette proie désignée à leur fureur, que le courageu Monnot parvient cependant à leur arracher. M. Lou

ıu a été bien inspiré de rendre cet hommage mérité ce noble dévouement, qui pouvait coûter cher à son ıteur.

LOUSTAUNAU (Louis). — « La Lectrice » tient n livre dont le contenu paraît bien attachant, car s deux auditeurs, une jeune dame et un officier artillerie, écoutent avec attention et semblent ravis admiration. La scène est placée dans un élégant ılon et ne manque ni de charme, ni de poésie.

LOWSTADT (Mlle Emma). — « Le Départ pour la ıer ». Cette artiste suédoise nous offre une scène maıtime de son pays natal. Le pauvre pêcheur, assis sur bout de sa barque et prêt à partir pour ses périlıux travaux, joue avec son jeune enfant qu'il soulève n riant. La mère, debout sur une pointe de rocher, ontemple l'heureux groupe. Sur la mer qui s'étend u loin, on aperçoit deux barques à l'horizon. Belle oile bien composée, où règne la pâle lumière des pays eptentrionaux.

LUBIN (Désiré). — « La Grève des forgerons ». I. Coppée doit être satisfait, car son poème a obtenu n véritable succès auprès des peintres, qui s'en insirent à l'envi. La composition de M. Lubin est des nieux comprises et avec un accent de vérité pris sur e fait, que l'on retrouve aussi dans les attitudes et hysionomies des personnages. Au centre, le vieux orgeron en tablier de cuir, lançant le coup mortel de on formidable marteau au malheureux insulteur qui 'affaisse épouvanté contre la muraille, puis le groupe les ouvriers laissant échapper des gestes d'effroi, et 'un d'eux dormant à une table de cabaret, tel est cet épisode émouvant et dramatique.

LUMINAIS (Évariste). — « Rapt ». Le ravisseur marche péniblement ; sa victime, ayant les pieds liés,

est chargée sur ses épaules comme un porc ou u veau, et se débat vainement en jetant des cris. L corps, d'un beau galbe et modelé en pleine lumière, s présente de face. Derrière ce groupe principal, un ca valier enlève aussi une captive jetée au travers de s selle, sur le cou de son cheval. Encore une toile d maître d'un grand effet. — « Pendant la guerre » Tous les hommes de cette famille sont absents, et le femmes et les filles se sont attelées à cette charru improvisée, au moyen de laquelle l'aïeul à barb blanche trace péniblement les sillons. Les quatr femmes s'avancent de face en tirant avec effort. L paysage s'harmonise avec cette composition d'u aspect simple et sévère, où l'on retrouve les qualité et l'originalité du maître.

LUZEAU - BROCHARD. — « *Justis mors, quiet est portus* ». Moine mort, couvert de sa robe et étend sur sa couche funèbre. La tête, couverte du capucho relevé, est soutenue par un fagot d'épines. Une étol violette sur la poitrine indique sa dignité d'évêqu Auprès de lui, deux autres religieux agenouillés son en prières. Scène imposante dans sa simplicité e qui se fait remarquer par de grandes qualités de dessi et de composition.

MAGAUD (Antoine). — « Diogène le Cynique » armé de sa lanterne, se livre à sa difficile recherche Il est à mi-corps, le visage encadré d'une grand barbe grise, et a l'air observateur et méditatif qu convient au célèbre philosophe, dont M. Magaud nou donne une excellente étude.

MAIGNAN (Albert). — « Le Sommeil de fra Ang lico » assis dans son blanc costume monacal et lais sant tomber sa tête sur sa poitrine. Un ange, l

ceau à la main, continue le tableau interrompu le sommeil de l'artiste. Cette gracieuse légende ·ouvé en M. Maignan un interprète heureusement piré.

IAILLART (Diogène). — « Prométhée mis aux s » conserve une attitude pleine de noblesse, avec expression de tristesse répandue sur sa belle et le physionomie. Le groupe de personnages allégoues qui l'entoure offre une composition des plus narquables et des plus heureusement inspirées. te femme à l'expression irritée et vengeresse, ant une massue et excitant l'homme agenouillé tient les chaînes, est sans doute la Force. Ce der- r recule, frappé d'admiration, et semble hésiter ant le geste et l'expression sublimes de Prométhée. ivre attestant un talent de premier ordre.

IAINCENT (Gust.). — « Le Jour de la boucherie à ricourt (Seine-et-Oise) ». Une voiture chargée de ndes s'est arrêtée sur la route ; la bouchère en lier blanc en est descendue, et, sur un petit étal ·tatif, débite sa marchandise aux ménagères du lage qui viennent faire leurs provisions. Il faut ter la facture légère et habile du charmant paysage i encadre cette petite scène.

MALBET (Mlle A.-Léontine). — « L'Embarras des hesses » ou du choix consiste, pour cette petite ıris blanche, à préférer soit cette pêche saignante juteuse à ces chasselas dans la coupe ciselée à la nvenuto Cellini, ou ces beaux malagas noirs, dont petite gourmande a mis deux gros grains sous sa tte. Si elle pouvait soulever le sucrier lapis-lazuli forme si délicate ! Voilà pour la souris. Mais l'ob- rvateur aime à constater les grands progrès de cette une artiste. Dans le groupement de son vase de

fleurs à côté de la Minerve en agate et à cotte (mailles d'or relevée de turquoises au-dessus de cave d'ébène et repoussée par la coupe argent cisel le tout ranimé par la vibration de la grenade sa gnante au premier plan sur la table de marbre, e bien, tout cet ensemble est magistral. Mais la tran formation et l'incarnation nouvelle de cette artis sont encore plus surprenantes dans le « Tombeau d'e fant ». Là, le peintre d'attributs et de natures mort devient poète et peintre d'histoire; car ce tombea d'enfant est une élégie des plus touchantes, peinte (main de maître dans la pâte, les sacrifices et le foy de vibration sur la couronne blanche entourant croix du pauvre petit mort. Quelle idée touchan venue à la mère désolée, d'avoir groupé autour (cette tombe enfantine tous les jouets du cher peti C'est elle, l'inconsolable, qui, après avoir déposé cage de l'oiseau, le bébé rouge, les pommes, les ma guerites et le collier de perles sur la petite croi c'est elle qui, par une attention délicate, a coucl cette branche de passe-rose sur la pierre de gran La voyez-vous, voilée et triste, gravissant l'escali de sortie et se perdant dans l'ombre de cette collin vague? Oui, voilà une véritable élégie digne d Dovalle, des Millevoye et des Hégésippe Moreau, (toute la science avancée et l'expérience de l'enten de l'effet sont poussées à leur *summum*, appelant to l'éclat voulu sur l'idée à exprimer et reliant l'éclat cette borne blanche dont le sommet moussu offre (riches couleurs. Félicitons donc Mlle Malbet de nouvelle voie de grande peinture et de grand art (elle se pose immédiatement comme un jeune maît méritant une récompense. Et, en terminant, espéroi aussi que sa jeune sœur et son frère Claudius entr

ont, à côté de leurs talents acquis dans les natures iortes, dans cette voie de l'idée qui élève ce genre iférieur jusqu'aux proportions de l'histoire. Certes, e n'est point l'idée qui manque au peintre et poète laudius Malbet ; il est même déjà entré dans l'appliation heureuse de l'éloquent emploi de la nature iorte : qu'il se rappelle, pour exemple, « La Table de arnot de Delanoye ». Quant à Mlle Zélia Malbet, sa Nature morte » est en immenses progrès ; et la oici lancée dans la voie du progrès et de la renomiée. Charmant trio de frère et sœurs, serrez, serrez ien ce doux faisceau fraternel. Rappelez-vous votre nge bien-aimé, votre bonne mère qui vous aimait ınt ! et qui veille encore sur votre union fraternelle, vrai et seul bonheur.

MALIVOIRE (Paul). — « Crépuscule ». Effet rempli 'un grand charme dans ces champs découverts et ans l'ombre légère de ce crépuscule sous un ciel lair et empourpré à la ligne d'horizon où règne une igne de feu. Grande harmonie de couleur dans ce harmant paysage.

MANET (Édouard). — « Un Bar aux Folies-Berères », c'est-à-dire une sorte de buffet tenu par une londe coiffée à la Zoé chien-chien et entourée de ses outeilles de champagne, compotiers, fruits, liqueurs, tc. Il faut avouer que ce fin coloriste a un grand ort, celui de ne pas mieux envelopper ses contours, e qui n'ôterait rien à son originalité incontestable, nais qui, nous le répétons, manque d'étude même lans sa voie de chef d'école. Pourquoi, par exemple, lonner à cette blonde, tout près d'être jolie, un nez et les bras aussi coupants que de l'emporte-pièce ? Puisque M. Manet sait envelopper la même blonde reflétant au deuxième plan dans une glace qui serait

derrière elle, pourquoi, dis-je, nous la découper ains
Avec un peu d'enveloppe et de modelé, il y aurait
quelque chose. En revanche, les flacons, les bouteill
de liqueurs et de champagne sont des trompe-l'œ
d'une finesse et d'une transparence incomparable
Pourquoi ce coloriste fin et délicat ne se borne-t-
pas à donner toute la mesure de ses forces conce
trées sur un sujet où il s'enveloppera dans la fines
délicate et transparente de sa riche palette perso
nelle? — « Jeanne » est le profil d'une jeune femn
vêtue à la mode actuelle et tenant son ombrel
appuyée sur son épaule et ressortant sur un feuilla
vert et d'un ton criard.

MANGEANT (Paul-Émile). — Le « Retour de l'e
fant prodigue » est un magnifique pastiche du maîtr
et novateur Puvis de Chavannes. On ne peut vraime
mieux s'incarner dans la peau d'un autre que M. Ma
geant. C'est fâcheux! Et surtout l'État aurait to
d'encourager le pastiche, cette mort de l'art. En cel
M. A. Proust était radical et avait raison : « Le dessi
» à l'école, bien! mais des maîtres peintres, c'est vo
» loir encourager le pâle troupeau des imitateurs.
Disons, à la décharge et légitime excuse de M. Ma
geant, que le copiste tue l'original, ou plutôt non,
ne le tue pas, il le fait au contraire vivre avec le pe
fectionnement de l'étude et notamment du dessin
du modelé; il va même également plus loin, il perfe
tionne et enveloppe le paysage; enfin, il cherche
combler les lacunes du maître; mais ce dernier est
vrai et incomparable inventeur du genre qui porte
griffe.

MARANDAT (Louis). — « La Trappe aux merles
que viennent visiter deux braconniers précoces, éc
liers en rupture de ban, dans un bois aux gran

bres dépouillés, au travers desquels on aperçoit
ıe nappe d'eau dans laquelle ils se mirent et les
ns roux du sol chargé de broussailles. Très beau
ysage.

MARGOTTET (Édouard). — « M. C. », debout et
esque de face, appuie sa main sur un livre jaune,
ı coin d'une table, et, de la gauche, tient son pince-
ız. La tête est de face, et peinte, comme les mains,
ı pleine pâte, par touches et plans contrariés, dans
sens des chairs. Vigoureux et bon portrait coloré
vive carnation.

MARIE (Adrien). — « Promenade matinale » dirigée
ırs le bois de Boulogne par une élégante jeune
ıme, à cheval, ayant auprès d'elle son fils ou son
une frère manœuvrant sa monture en cavalier
ıjà expérimenté. Derrière le couple aristocratique,
ı domestique en livrée, également à cheval, et, au
in, la silhouette de l'Arc-de-Triomphe. Jolie toile.
- Les Pauvres chez le lord maire, le lendemain
un grand banquet; — Londres ». Il faut voir tous
ıs déclassés et toutes ces indigentes, aux types
stingués, venir chercher les reliefs du grand festin,
ıe le préposé distributeur remet à ces malheureux.
iche intérieur de la mairie. Très bon tableau.

MARQUESTE (Laurent). — « Madeleine », age-
ouillée dans sa caverne, a un beau type aristocra-
que, mais paraît plutôt écouter gracieusement des
ompliments aimables qu'être plongée dans son dou-
ıureux repentir. Le corps est élégant et souple, et
ıtte étude est fort belle.

MARTIN-KAVEL (François). — « Ali-Baba » soulève,
u fond de la pièce, un épais rideau et contemple, en
ouriant de satisfaction, tous les trésors, perles,
iamants, yatagans damasquinés, ceintures d'or,

colliers de sequins, diadèmes de turquoises, saphirs amethystes, qui roulent dans un beau désordre da les coffrets d'argent et les bassins d'or ciselé. Ch d'œuvre de coloriste.

MASO (Félipe). — « Christophe Colomb ». C artiste espagnol a consacré son talent à la gloire grand homme dont le génie a découvert l'Amériqu et nous montre l'un de ses nombreux déboires, moment où il va quitter le Portugal, découra par la mauvaise foi qu'il y a rencontrée. Assis sur rivage, ayant son jeune fils endormi auprès de lu il jette un regard triste sur l'horizon immense qui développe à ses pieds, et derrière lequel son gén devine un nouveau monde.

MASRUE (Jules). — « Les Bateaux pêcheurs Granville ». Vue de mer étendue et aux flots d'azu dont les longues lames s'irisent de nuances brillant et fugitives, ainsi que ciel d'un gris rosé, sur lequ se découpent les voiles blanches des barques pêche. —Dans « Le Reflux », cette mer vient briser s lames contre une ligne de rochers, où elles se brise en faisant éclater des notes d'argent de leur écum jaillissante. La ligne verdâtre des flots s'assombrit l'horizon, et le ciel balayé laisse voir son azur ent les nuages déchirés et éclairés de nuances variée Deux splendides marines des plus réussies.

MASSÉ (Emmanuel). — « Promenade des pupill de la marine dans la cour de la caserne à Brest La colonne des petits marins s'avance avec désinvol ture, le fusil sur l'épaule, précédée de ses tambours de ses fifres, marquant le pas sous la conduite d'u tambour-maître dont la stature dépasse de moitié cell de tous ces petits guerriers. On aperçoit aussi, éme geant au-dessus des têtes, le capitaine de fréga

ommandant la colonne, qui tranche vigoureusement ur les couleurs claires des bâtiments de la caserne. olie toile bien traitée, qui a du brio et de l'entrain.

MATHEY (Paul). — « M. le duc de C. » est debout t porte un pardessus garni de fourrures; il relève ortement la tête pour regarder un objet placé en élévation. Bien que cette pose soit peu favorable à un portrait, on ne peut méconnaître les qualités de l'exécution large et soignée.

MAZIÈS (Victor). — « Mme Maziès » est assise, de rois quarts, auprès de la palette de son époux, qui la lessine sans doute avant de la peintre. Très bon portrait lumineux de figure claire, s'enlevant sur le ableau religieux qui est dans le fond de l'atelier. Ce portrait fait honneur à l'artiste, ainsi qu'au modèle.

MECKEL (Adolphe de). — « Aurore dans les montagnes », éclairant de lueurs blanches leurs crêtes aiguës formant la ligne du fond, tandis que la plaine, au premier plan, est encore noyée dans les ombres de la nuit. Effet réussi.

MEISSONIER fils (Charles). — « Déjeunant au bord de la route ». Ces deux truands du XVIe siècle ont les qualités d'exécution fine et précise qui ont fait la réputation de M. Meissonier père.

MÉLIN (Joseph). — « Hallali sur pied ». Le pauvre dix-cors se défend comme un beau diable, joue du haut bois et de la corne tant qu'il peut, et enfin vend sa vie chèrement à ces gredins de limiers et briquets qui vont le manger vivant. Terrible mêlée, rendue avec la maëstria bien connue de l'incomparable maître du genre. — « Mme B. ». Portrait magistral.

MÉLINGUE (Gaston). — « Le Général Daumesnil à Vincennes (1815) ». *Je vous rendrai la place lorsque*

vous m'aurez rendu ma jambe, dit le vaillant gé néral à l'officier autrichien envoyé en mission parle mentaire et porteur de conditions ou offres de reddi tion. La pose énergique du grand patriote frappan sa jambe de bois de sa canne, et l'air rogue du parle mentaire, sont tout à fait dans la note et les rôles. Le groupes de fantassins portant les armes, le guid rouge montrant le poing, le pont-levis et Vincennes tout constitue un très beau tableau.

MELIS (Henricus). — « Un peu de lait pour le chat » Intérieur hollandais où l'heureux félin est gâté comm partout. Un petit enfant interrompt ses jeux, et muni d'une petite tasse, demande à sa mère un peu d lait pour son partner à quatre pattes. Petite toile d'un couleur aux tons bien fondus, originale et agréable

MENGIN (Aug.). — « La Prière de Judith ». La bell Juive est debout, laissant admirer la beauté de son torse superbe, et, les mains jointes dans une expres- sion de supplication ardente, elle adresse cette prièr au ciel avant de frapper l'ennemi de sa patrie. Bell toile pleine de couleur et d'effet.

MERCIÉ (Antonin). — « Première Étape », qui n'annonce rien de rassurant pour la suivante. Pauvr petit pifferaro! il est exténué de fatigue! Un germe de malaria l'accompagnait au départ, et le voici abattu, malade et près de mourir. Bravo! monsieur Mercier, voici une élégie qui promet. Ah! le senti- ment! c'est la base du grand art!

MERCIER (Mlle Louise). — Cette « Part de butin » est une jeune Espagnole captive, tombée au pouvoir des pirates algériens et conduite devant un person- nage en turban blanc et couché sur un sofa devant lequel elle tombe à genoux en joignant les mains avec une expression suppliante. La couleur, fine et harmo-

euse, est splendide d'effet et pleine de délicate habi-té. On ne peut que regretter que cette délicieuse ile n'ait pas été placée sur la cymaise.

MERLIN (Mathieu).—Cette « Idylle » est une femme égamment étendue sur le côté et nous montrant n torse fin et éclatant de modelé clair et argenté. Ce orsal est vraiment remarquable d'étude. Il pose sur ne draperie jaune, et toute la figure détonne en ibration argentine sur le fin gazon de la prairie, abou-ssant à un bois ombreux, dont la trouée à l'horizon isse rire un coin de ciel azur. Idylle très poétique.

MÉRY (Alfred). — « Étude de chats » se jetant videment sur un panier de poissons, bonne aubaine our ces gourmets. Ils se disposent à se régaler ; mais épine est sous la rose, sous la forme d'une écrevisse ui se cramponne au museau de l'un des voleurs u'elle pince fortement. Ce dernier, surpris, se débat iolemment et ne peut se débarrasser de son enne-mie. Cette jolie toile, bien observée et rendue, atteste le nouveau ce talent éprouvé.

METLING (Louis). — « Tête d'étude ». Ce guerrier, coiffé d'un feutre et portant le hausse-col d'acier, rap-pelle, par sa couleur et son effet de clair-obscur, les vieux maîtres hollandais de l'école de Rembrandt. On peut choisir de plus mauvais maîtres. La toile de M. Metling mérite d'ètre remarquée. — « Fille de ferme » en marche et avec une crâne allure, portant sa cruche sous le bras. Il y a du maître, du Courbet dans cette bonne figure de profil.

METZMACHER (É.-P.). — « La Chasse ; — un faux arrêt » qui met le chasseur en présence d'un charmant gibier, une jolie jeune fille en train de baigner ses pieds nus dans un clair ruisseau à l'ombre du bois, et séduisante comme sait les créer ce peintre de la grâce

féminine. Aimable talent, toujours heureusement ins piré dans ses jolis motifs. — « La Pèche ; — une bonn leçon » que donne à une jeune fille, debout auprès d lui, un jeune seigneur en habit rouge et la ligne à l main sur le bord de l'eau. Ses deux bras sont occupés l'un de sa ligne, et l'autre enlace tendrement la taill de sa charmante élève.

MEUNIER (René). — « A beau mentir qui vient d loin ». Ce proverbe est appliqué à un zouave d retour de campagne dans sa famille, à laquelle il cont ses exploits. Petite anecdote bien dite, mais manquan de vibration.

MEYER (Émile). — « Chez Macquart » nous pré sente un intérieur d'atelier d'équarrisseur où u homme armé d'un marteau se prépare à assomme un pauvre cheval blanc ayant les yeux bandés. U autre cheval est déjà étendu mort, au premier plan, a milieu d'une mare de sang. Cette scène hideuse es cependant reproduite avec talent.

MEYERHEIM (Paul). — « Lions » et « Tigres », ce derniers couchés dans leur sombre repaire. L'u d'eux retourne la tête en lançant son rugissement e laisse voir ses crocs redoutables, tandis que l'autre s lèche les pattes et procède à sa toilette à la manièr des chats. Les lions, un mâle et sa femelle, sont splen dides de couleur et d'effet dans leur groupe imposant Le paysage de ces deux toiles est des mieux appro priés aux motifs auxquels il donne toute leur valeu et qui sont traités avec une grande entente et u talent des plus remarquables.

MEYS (Marcel). — « Néréis » est debout sur le vagues, sur lesquelles elle s'appuie mollement e soulevant de la main droite sa somptueuse chevelur blonde. Ce beau corps élégant et souple est encadr

ır le cristal vert de l'onde qui se creuse sous son ɔids et se frange d'écume blanche à la surface.

MICHEL (Marius). — « Peinture religieuse » appliıée à la sculpture polychrome par cette jeune fille eignant une statue d'autel. Elle est assise sur un aut tabouret et penche la tête pour apprécier l'effet e son œuvre. Jolie toile.

MICHEL (Charles). — « Le Christ au tombeau ». tendu sur un linceul blanc, est un motif déjà souvent eproduit dans des conditions analogues, mais offre 'excellentes qualités de dessin pur et de modelé élicat et soigné. La tête entourée du nimbe a bien le achet voulu de noblesse et d'élévation.

MICHEL (Ernest). — « Amphinomus et Anapias, auvant leurs vieux parents », les emportant comme Ènée emportait son père Anchise. L'Etna vomit au oin ses flammes et ses pierres ; les cadavres des vicimes jonchent déjà le premier plan. Mais les dieux ɔrotègent ces généreux enfants, qui peuvent sauver eurs parents. Grande toile d'aspect tendre et très lramatique.

MILLER (Charles). — « Journée nuageuse de prinemps » dans une vaste perspective de champs découverts, éxécutés dans de très petites dimensions avec beaucoup de soin, d'étude et de précision, et rès poussés comme fini qui est des plus remarquables.

MILLIET (Paul). — « La Danse ». Petit plafond ne manquant pas de forme, ni de verve. Therpsichore, sa draperie jaune au vent, lance un pas chorégraphique que le petit Amour aura de la peine à imiter. Très jolie figure de style.

MILLOCHAU (Émile). — Cette « Baigneuse » nous offre une étude de femme nue et de face, d'une bonne

couleur chaude et lumineuse. Le corps se cambr avec grâce en s'appuyant sur le bras droit, tandis qu le gauche, relevé au-dessus de la tête, en rattache l chevelure.

MINET (Émile). — « Les Foins à Saint-Aubin (Eure) sont apportés sur une barque par une famille de fer miers tirant tous à la rame. Le clocher du villag point là-bas à l'horizon sur le ciel blanc, net et clair La barque et son ombre reportée sont les notes d vigueur de ce bel aspect.

MIREA (Georges). — « Les Paysans szecklers d Transylvanie apportent à Michel le Brave, princ roumain, la tête du cardinal André Bathory, son en nemi, assassiné par eux ». Le prince Michel est assi sur un grand fauteuil ou trône et regarde cette têt pâle qui évoque chez lui des réflexions de profond philosophie, et, sur l'observation de sa femme qui fon en larmes, en pensant que le même sort peut atteindr son époux ou son enfant, il ne peut s'empêcher d plaindre l'ennemi dont il est délivré. Grande composition historique dont l'effet est un peu sombre, mai qui a de bonnes qualités.

MONCHABLON (Xavier). — « M. B. » présente d face sa figure aux traits vénérables et encadrée d'un belle chevelure blanche. La main gauche dans l'ouverture de son gilet et la droite retombant sur le bras de son fauteuil. La pose a de la dignité et du naturel. C'est un fort beau portrait qui est remarqué du public et le mérite à juste titre.

MONGINOT (Charles). — « La Chasse de mon maître ». Jeune négrillon au type cafre et vêtu de rouge, soutenant le fusil de son maître qui supporte toute une charge de ses victimes, gibier de plume aux couleurs brillantes et variées. Bon tableau. — « Table

atelier » chargée de plats en cuivre ciselés, d'un ıse, d'un morion d'acier, d'un éventail et d'une ılette couverte de couleurs. Tous ces objets, groupés ʋec art, sont éclairés par une couleur chaude et ımineuse donnant un somptueux effet.

MONTENARD (Frédéric).— « En Provence », plaine ɜ bruyères parsemées d'éclats de pierres. Au bout ɜ ce vallon, ou plutôt sur la crête de cette petite ɔlline, débouche une procession, bannière rouge en ɜte, qui va faire une station devant cette petite chaelle s'enlevant sur l'azur clair du ciel. Au premier lan, une paysanne s'agenouille et joint les mains à approche de la procession, tandis que son père, ebout, tient respectueusement sa casquette à la ıain. Fine toile d'un aspect clair et tendre. — « Le ort du commerce à Toulon ». Les vagues azurées ccupent le premier plan et ondulent légèrement.)es oiseaux de mer en rasent la surface et y mouillent 'extrémité de leurs longues ailes. Sur le rivage, auırès duquel est amarré un navire à l'ancre, s'étendent les maisons aux toits de tuiles rouges au pied des nontagnes du fond, sous un ciel clair. Une lumière louce baigne tout ce beau paysage, qui a été acquis ɔar l'État.

MONTHOLON (François de). — « Le Cap Cornu ; – embouchure de la Somme ». Plage verdoyante sur laquelle s'avance un troupeau de moutons faisant face au spectateur. Une élévation de terrain borne cette plage d'un côté, et est ombragée d'une ligne d'arbres. Beau paysage largement interprété.

MONVEL (BOUTET DE). — « Retour du marché ; — Kabylie ». Dans une plaine semée d'herbes brûlées du soleil, ces Kabyles cheminent sur leurs ânes et sont enveloppés de leurs burnous, sur lesquels se dé-

tachent les tons brun foncé des chairs de leurs v
sages et de leurs bras. Un ciel bleu vif sans nuage
surmonte ce paysage aride. Bien que l'effet soit u
peu cru, c'est une œuvre soignée et bien rendue.

MOREAU DE TOURS (Georges). — « La Famille »
Grande composition destinée à une mairie de Paris
et pour laquelle l'artiste a choisi avec raison les co
tumes nationaux des Gaulois. La mère, assise d
profil, tient un enfant sur ses genoux, ayant derrièr
elle les vieux parents, avec un petit garçon assis a
près de l'aïeule lui passant tendrement un bras autou
du cou. Le père, revenant du labour, s'avance, tenan
son aiguillon, et embrasse sa petite fille assise su
son bras, tandis qu'un autre petit garçon va s'élance
à son cou. Au fond, s'avance le lourd chariot charg
de fourrages et traîné par des bœufs. — « Un Égypto
logue » examine à la loupe une petite statuette d
bronze vert. Un ami, au second plan, et repoussan
par sa vigueur le superbe crâne lumineux du savan
se penche au-dessus de lui et sourit. Une tête d
momie et quelques antiquités sont également sur cett
table.

MOREAU (Adrien). — « Retour de fête » de châte
lains dans une barque, au milieu de leurs amis et ser
viteurs, dont la coiffure a l'air d'appartenir à la vill
d'Arles. Très bon effet tendre et vaporeux, où s'en
lèvent les jolies figures des personnages aux riche
costumes.

MORLON (Antoine). — « Le Déjeuner du pépinié
riste ; — fleurs et nature morte ». Splendides d'écla
et de vérité, ces fleurs groupées avec beaucoup d
goût. Quant au déjeuner qui est auprès, il est des plu
modestes, car il ne se compose que de quelque

mmes, auprès d'une miche entamée et d'un verre vin.

MOROT (Aimé-Nicolas). — « Mme H. ». Tête de face eine de vie et de fraicheur, et respirant la bonne ımeur et la bonne santé. Cette dame est restée fidèle la coiffure du temps de Louis-Philippe, dont les uleaux de cheveux gris encadrent sa figure souant avec bienveillance. Portrait plein de lumière et éclat, et qui n'est pas inférieur aux chefs-d'œuvre de maître.

MOSLER (Henry). — « Les Accordailles » en Bregne. Les parents sont assis à une table et discutent question d'intérêt devant la pile de pièces d'or et écus formant la dot, que le père du fiancé semble ouver trop mince. Le bras passé autour de la taille son compère, il l'exhorte amicalement à faire ieux; mais ce dernier, le menton appuyé dans sa ain, semble difficile à persuader. La vieille mère, ebout, parle avec volubilité et déploie toute son oquence, tandis que le notaire campagnard, la plume la main, lance un regard par-dessus ses lunettes, uettant une adhésion à quelque article du contrat. esjeunes fiancés, debout dans un coin de la chambre, evisent, et la jeune fille laisse voir son visage souiant. Très jolie toile.

MOSS (Charles). — « Chez la grand'mère », les etits-enfants passent un jour de récréation et de epos. L'aïeule écoute la lecture que lui fait, dans un rand in-folio, sa petite-fille assise à une table devant lle, tandis qu'un autre enfant, plus jeune, s'amuse à onner une cuillerée de bouillie au chat, qui lèche et avoure voluptueusement. Dans la cheminée, au fond, a marmite fume au-dessus du foyer. Les types et

physionomies sont bien observés, et cette jolie toi présente un ensemble des plus agréables.

MOTTE (Henri). — « Le 24 mai 1871 », horrib date de nos discordes civiles à effacer de notre hi toire. Voici le prélat étendu mort avec les prêtres le grand Bonjean. Les voici tous ces otages malhe reux, fusillés impitoyablement par un bataillon l'armée des fédérés, qui s'estompe dans les brum de la grande Roquette. Les otages, pauvres victime mordent la poussière au premier plan. Triste so venir! soyez au moins effacé par la véritable éman pation du progrès, par l'instruction!

MOUCHOT (Louis). — « Une Rue à Venise » courent les eaux d'un canal que traverse un pont. A premier plan, une gondole chargée de pastèque Les tons rouges des briques des murailles reflète les rayons lumineux et donnent un effet des pl agréables.

MOUCHOT (Ludovic). — « La Salle d'arrivée l'asile de nuit des femmes, rue Saint-Jacques, 252 C'est touchant, et cela vous va au cœur. Voyez c malheureuses femmes et jeunes filles de toutes cond tions, arrivant à ce refuge prévoyant et donnant la chaleur aux vieux membres fatigués, sauvant l jeunes filles des guets-apens, donnant aux victimes d ivrognes un gîte pour elles et leurs bébés! Que pauvres mères seraient mortes de faim et de fro sans cette prévoyante institution, qui fait gra honneur à ses charitables fondateurs et dont conseil municipal aurait dû avoir l'idée! Honneur vous, monsieur Mouchot, de nous initier à c philanthropiques institutions.

MOULLION (Alfred). — « Saint-Malo », que l'on v *sur l'eau*, dans le lointain, offre un beau spectac

› la nature avec cette nappe de mer claire et transırente au-dessus de laquelle elle surgit, et ce rocher ›litaire qui échancre sa masse noirâtre au milieu des ıux. Au premier plan, un champ de blés mûrs où availlent des moissonneurs. Charmant paysage. — Le Cap ; — Bretagne », avance sa pointe noirâtre qui › découpe dans ce coin de mer bleue. Les terrains ›cidentés sont couverts d'un riche tapis de verdure ›us un ciel clair. Effet de solitude un peu sauvage, ıi ne manque pas de charme.

MOUTTE (Alph.). — « Le Déjeuner des pêcheurs » ır une plage sablonneuse d'un éclat blanchâtre ·anchant sur l'étendue de mer, d'un splendide azur, u fond. Le groupe, au premier plan, n'offre guère que ›s types vulgaires, mais on admire cette belle mer ımineuse et étendue.

MOWBRAY (Henry). — « Un Récit ». Intérieur amand. Buveurs attablés et écoutant le récit que ›ur fait un des assistants. Costumes du XVIIe siècle. ›lie toile d'une couleur agréable et d'un effet harıonieux.

MOYSE (Édouard). — « Rabbins ». Ils sont trois, ssis sur un canapé rouge et assistant sans doute aux érémonies de leur culte dans une synagogue. Ils semlent écouter une lecture ou des commentaires sur ı Bible que leur fait un confrère invisible. Les ttitudes, comme les physionomies, sont graves et ecueillies et pleines de noblesse et de dignité. Très onne toile simplement et largement traitée.

MULLER (Charles). — « Marie-Madeleine », ageouillée dans sa grotte sauvage et les yeux rougis ar les larmes, prie avec ferveur sur l'inscription de ı croix de Jésus. Ses cheveux blonds dénoués se épandent en désordre sur ses épaules, et la lumière

se concentre sur le visage éploré et sur les bras nu d'un beau modelé. Belle toile du maître auquel c doit « l'Appel des condamnés » qui est au Luxembour et qui a réduit son talent aux dimensions restreint de cette petite toile.

MUNIER (Émile). — « La Source » sur laquelle penche une jeune fille de face, levant le bras dr dont la main se tient à une branche d'arbre, tand que la gauche s'appuie aussi sur un tronc flexibl Une abondante chevelure d'un blond cendré encad sa jolie figure. Elle avance un pied vers la nap d'eau, dans laquelle il se reflète. Son corps élégant souple, savamment dessiné, se penche avec grâ Œuvre charmante animée de toutes les séductions la beauté à son printemps.

MURATON (Mme Euphémie). — « Une Bonne Chasse Gibier de poil et de plume groupé avec art largement brossé par ce pinceau souple et facile. Ce nature morte, pleine d'effet et de vérité, est l'une d meilleures du Salon. — « Le Panier renversé » tombé d'une brouette et laisse échapper sa charge raisins magnifiques qui roulent à terre, auprès d'u corbeille de pêches. Une petite fille assise sur ce brouette se penche et regarde les fruits à ter Excellente nature morte qui n'est pas au-dessous la précédente.

MYRBACH (F. de). — « Avant-poste d'insurgés Herzégovine ». Ces deux insurgés aux costum bizarres rappelant ceux du moyen âge sont couch au sommet de leurs rochers escarpés, d'où ils observe quelque mouvement des troupes autrichiennes. L' d'eux apprête son fusil et va tirer au point que indique de la main son vieux compagnon. Cette pet étude est des plus soignées.

NANTEUIL (Paul). — « Concert d'automne ». Riante ène mythologique. Dans un bois au feuillage aux ns roux de l'automne, un faune et des nymphes nnent ce concert sylvestre où résonnent la double te et le tambour de basque. L'une des nymphes bat mesure auprès d'une colonne brisée ; deux autres, premier plan, se livrent au plaisir de la pêche. Jolie ile où rayonne la poésie du paganisme et de l'antiité, qui conservera toujours son charme, malgré ses tracteurs.

NANTEUIL-GAUGIRAN. — « Un Intérieur de cour Châtel-Guyon (Puy-de-Dôme) », dont l'effet pittosque méritait d'être reproduit. Au fond, un long calier de pierre y descend auprès d'une voûte élevée. li paysage, d'un ton harmonieux.

NAVLET (Victor). — « La Salle des pas perdus au nat », somptueusement décorée, ressemble beaucoup la galerie d'Apollon, au Louvre, qui a dû lui servir modèle. Les sénateurs s'y promènent, causent ou sent le journal. Un groupe se tient devant la chemiée, où flambe un grand feu. Belle toile.

NIEDERHAUSEN-HŒCHLIN (François de). — « Au rdu ». Scène de chasse. Les chiens ont perdu la ace ; l'un d'eux flaire encore à terre, et un autre ume le vent dans cette clairière. Effet de soleil uchant à l'horizon qui donne à cette scène un cachet poésie.

NIFENECKER (Charles). — « Pâturage dans les osges » où paissent des taureaux vigoureux auprès e leurs génisses. Très bon groupe de premier plan, omme ceux du fond, là-bas près de la colline. Bel spect vigoureux qui dénote un animalier et un paysaiste très distingués.

NODE (Victor). — « Bords de la Dourbie (Aveyron) ».

Nappe d'eau aux reflets verdâtres, bordée de riv
ombragées de massifs de beaux arbres; est un j
motif sentant l'étude directe de la nature.

NONCLERCQ (Élie). — « La Mort et le Bûchero
qui vient de répondre à sa question : « Que tu m'aid
» à charger mon fardeau ». Mais il n'a pas attendu s
aide, et, sa lourde charge sur ses épaules, il s'éloig
précipitamment avec un geste d'effroi de l'officie
Mort, trop disposée à le servir. La fable de La F-
taine a été interprétée très heureusement, et l'œuv
de M. Nonclercq aurait mérité une place plus fa-
rable; car on ne peut l'apprécier comme elle le méri
à la hauteur malveillante où elle a été placée.

NORMANN (Adelsteen).— « Vue de Steene à Lo-
ten (Norwège) offre un aspect des plus pittoresqu
et découpe une côte accidentée dans un bras de m
semé d'îlots dispersés sous un ciel clair, où cour t
des nuages en légers flocons argentés. Les terra s
sont arides et dépouillés, et l'on y remarque qu-
ques maisons en briques rouges au bord de la m.
C'est un beau paysage habilement traité.

NOZAL (Alexandre).— « Chêne du champ de cour s
d'Auteuil en hiver ». Pauvre chêne! il est, comme s
frères, bien éprouvé par la misère et la froidure! a
terre est couverte de neige; les corbeaux ont beau a
gratter: point de nourriture, hélas! Et le givre et a
glace couvrent les branches des chênes, refroidiss t
ces troncs, et la glace pénètre même au cœur de s
rois de la forêt! Aspect glacial voulu et rendu a c
un talent réel. — « Coin de ferme » aux toits e
chaume, avec de grands arbres bordant leurs cin s
élevées, et un tapis de verdure des plus éclatants r
lequel maître coq fait résonner ses notes les plus -
brantes. Lumière et éclat.

OLIVE (J.-B.). — « La Plage du Prado par un mps de mistral ; — Marseille ». Vue de mer aux mes agitées et grossies venant se briser avec fracas r cette plage pierreuse, bordée par la muraille assive d'un quai. On aperçoit les toitures de tuiles ıne partie de l'antique cité phocéenne, au pied ıne montagne verdoyante sur laquelle est consuite une église ou chapelle. Le splendide ciel bleu la Provence rayonne et éclaire ce paysage de son lat joyeux.

OLIVIÉ (Léon). — « Portrait d'enfant » tout petit et isant ses premiers pas dans sa longue robe blanche. vient d'atteindre une chaise, sur laquelle il s'appuie posant sa petite main sur l'épée qui y repose et nt l'éclat l'a attiré. Talent remarquable.

O'MEARA (Franck). — « Rêverie » d'une jeune quiste debout, appuyée sur une barrière, non loin une rivière qui reflète un effet de lune pâle, sur la arté tendre de laquelle s'enlève cette rêveuse, dont chevelure et la tunique grise sont la note poétique. ette jolie toile, pleine de poésie, a le malheur de nir après M. Cazin.

ORDINAIRE (Marcel). — « Dans le ravin du Puitsoir ; — effet d'hiver ». Paysage des plus pittoresques. orge profonde qui mérite bien, en effet, son nom de uits-Noir, avec troncs moussus auprès d'un ruisseau nt le filet coule à leurs pieds, et rocs également ouverts de mousse. Ne manque pas de sauvage granur assez imposante.

OUTIN (Pierre). — « L'Agneau vendu » est déjà ouché sur la paille dans la voiture qui va, hélas, le onduire à l'abattoir, et l'enfant de la ferme, une onde petite fille, soulevée par sa sœur, lui adresse n dernier adieu et l'embrasse, tandis que la mère

brebis bèle plaintivement et réclame en vain so
cher petit. Pendant ce temps, le boucher tient
bourse ouverte et paie à la fermière le prix du pauv
animal. Jolie toile dont on remarque l'exécution fi
et agréable, ainsi que le sentiment touchant.

PAGÈS (Alfred). — « Les Dernières Peines can
niques ». Est-ce une excommunication lancée cont
ce pauvre lévite à genoux qui a laissé choir so
cierge éteint et pleure dans le sein de son ami qui,
genoux aussi et la corde au col, va subir sa pein
Tous les fidèles, sortant par le grand portail et l'e
calier de l'église, suivent avec plus de curiosité q
de compassion ce châtiment. Effet de soleil et b
éclairage dans cette petite toile réussie.

PALIZZI (Giuseppe). — « A l'entrée d'une cla
rière ». Cet éminent artiste méridional, du pays de
chaude et vigoureuse lumière, s'est laissé tenter p
les beautés de la nature septentrionale dans cette v
de forêt, dont les troncs superbes et la belle végétati
sont étudiés et rendus de la façon la plus remarquab
— « Auvergne ; — effet de neige ». Deux jeun
paysans et une jeune fille, montés sur des ânes, ch
minent sur une route par un tourbillon de nei
chassée par le vent. La neige vole, couvre les ma
sons du village d'un blanc rideau et menace d'ens
velir les voyageurs. Le pauvre baudet qui marche
tête baisse les oreilles d'un air peu satisfait. L'eff
de neige est habilement réussi par cet artiste d
tingué.

PARIS (Camille). — « Matinée aux champs » q
sont noyés dans les vagues brumes matinales, d'o
surgit un attelage de chevaux traînant une charru
Belle toile et effet rendu avec talent.

PARQUET (Gustave). — « Fox » est un bouledogue x oreilles mutilées, selon le cruel usage. Il est de is quarts, la figure presque de face et ramassée, pue et solide comme ses mastoïdes. Son poitrail est inc, comme ses pattes un peu jaunes, et tout son ps gris cendré. La queue, revenant sur la croupe, nne une petite lumière blanche. Quel ennui de ne uvoir étudier de plus près ce cher Fox, aussi doux, ssi aimant qu'il est fort, car il a, comme ses pareils, e mâchoire capable d'étrangler un ours ! Généralement, ce sont même eux qui les mettent à la raison. yez-le posant tranquillement sur sa table couverte velours rouge. Il est vivant.

PARROT (Ph.). — « Mme *** » assise et de face, tenant ı éventail sur ses genoux de ses mains gantées. rtrait qui a beaucoup de charme et de distinction bituelle à cet éminent artiste. (Voir précéd. ann.)

PAUPION (Édouard). — « L'Hymne à la Vierge » Mme A. Tastu) a inspiré cet éminent artiste. La re, posée comme une déesse, et d'une beauté pure, aisse un regard heureux sur son cher enfant enrmi dans son berceau. La maternité transporte te simple ouvrière, qui, dans sa majestueuse simcité et sa tendresse, rappelle les plus beaux types grand art. Ce tableau mérite assurément une rémpense.

PAYEN (E.). — « L'Horloger », très consciencieux ıant de sa science ou de son art, écoute, avec une ention scrupuleuse, le mouvement de la pendule 'il répare. Il colle son oreille derrière le cadran ne laisse échapper, son doigt et ses yeux comme n oreille l'indiquent, aucune erreur, ni faux pas, ou ırche défectueuse, à tous les ressorts et échappements des engrenages. Cette figure expressive est

fouillée et anatomisée comme un Holbein, et les outils, comme tous les détails et parties des montres et pendules étalées sous cloches sur l'établi, sont d'une étude et d'une préciosité accomplies. C'est une œuvre.

PELEZ (Fernand). — « Un Philosophe » déguenillé est en marche et se restaure en puisant sa nourriture dans une petite tasse bleue. Il s'enlève en puissante vigueur sur un mur de chaux blanche. Très bonne figure bien rendue dans l'esprit de ce vieux bohême. — « Irréconciliables », diptyque qui peut aussi s'intituler « Opulence et misère », les deux grandes divisions qui partagent l'humanité depuis qu'elle existe, et qui ne paraissent pas devoir disparaître prochainement. Dans le premier, le futur prolétaire, petit vagabond aux pieds nus, en haillons, la tête nue, le visage déjà empreint d'une expression haineuse, est armé d'un caillou qu'il va lancer. Voilà un futur insurgé; tandis que le second panneau nous montre le petit riche avec son chapeau à la Vélasquez, la mine déjà hautaine et avançant une lèvre dédaigneuse. Il ressort sur le rideau jaune d'or du fond, à la couleur chaude et riche contrastant avec le fond grisâtre du petit pauvre. Motif traité avec un vrai talent.

PELOUZE (L.-G.). — « Les Bords de l'Ellé (Finistère) ». Superbe motif d'un caractère peu banal, et choisi par un maître de style et de grand goût. C'est tout simplement un pâturage sur la pente d'une colline, à l'ombre de massifs de chênes et de bouleaux couronnant le sommet du coteau. Les belles lignes cadencées des fonds s'enlèvent, à droite, sur l'horizon argenté du ciel, et les rochers vaporeux, au fond à gauche, sur le même ciel, mais plus rembruni. C'est grandiose d'aspect.

PENET (Julien). — « M. D. » Jeune homme d

face, une main dans la poche de son pantalon bleu et l'autre roulant une cigarette. Les traits, pâles et distingués, encadrés de barbe et cheveux noirs, ont de l'expression, bien rendue par le peintre dans ce bon portrait.

PENFOLD (Franck). — « Mort du premier-né » étendu, les mains jointes, sur un crucifix, et sa petite tête couronnée de roses blanches. Une bougie brûle auprès et jette un reflet de lumière jaune qui combat le bleu de l'aube. La pauvre mère pleure toujours, la tête enfouie dans son mouchoir, tandis que la mère-grand, atterrée, elle, dans ses mornes regrets, égrène son chapelet auprès du cher petit être. Au premier plan, la poule apprend à picorer à ses poussins, non loin du petit chariot de l'enfant mort. Note émue et pleine de douleur vraie que cette toile d'intérieur désespéré.

PENNE (Ch.-Oliv. de). — Le « Sanglier au ferme » est acculé dans un marécage cerné par des chiens qui tournent autour en cherchant l'endroit favorable à l'attaque ; mais l'animal paraît disposé à une vigoureuse résistance et baisse son redoutable boutoir, dont l'un des chiens porte déjà la trace et qui fera parmi eux plus d'une victime. A quelque distance, un piqueur, derrière un tronc d'arbre, sonne un appel. Jolie toile bien observée et rendue, et remplie d'intérêt comme la chasse qu'elle reproduit.

PENNINGTON (Robert). — « Portrait » de jeune femme en pied et debout auprès d'une table sur laquelle est déposé un bouquet. L'attitude manque d'aisance, mais offre une facture fine et soignée et un mérite réel.

PÉRAIRE (Paul). — « La Saison dorée ; — bords de la Seine ». C'est l'automne : les massifs de la butte, à

gauche, commencent à roussir auprès des maisons ; si nous descendons cette dune et foulons la prairie, nous allons voir ces deux pêcheurs à la ligne, avec leur barque amarrée à ce joli coin de Seine. A l'autre rive, des peupliers pointant sur le ciel bleu aux flocons de nuages dorés, et coupé par les collines du fond. Très beau motif, clair d'aspect.

PERRAULT (Léon). — « Le Triomphe de l'hyménée ; — plafond pour la salle des mariages de l'hôtel de ville de Poitiers ». Les jeunes époux parcourent le ciel dans un char de triomphe traîné par des Amours ailés, qui y sont attelés par des guirlandes de roses, tandis que d'autres folâtrent autour, en célébrant cet hyménée des sons joyeux de divers instruments de musique, ou en faisant voler leurs flèches dans les airs. La jeune femme se renverse mollement sur l'épaule de son époux, vêtu de pourpre, couronné de roses et agitant une torche enflammée. Cette importante composition, qui témoigne d'une imagination féconde et heureuse et d'un goût éclairé, produira un très bon effet décoratif. — « Mme la comtesse de F. » assise dans son fauteuil et tenant son éventail sur ses genoux, tandis que le bras gauche, nu, laisse retomber la belle main aux doigts élégants et fuselés. Ce bon portrait est étudié et rendu avec soin.

PERRELLE (Alice de la). — « Mlle Berthe W. T. » est modestement assise de trois quarts, posant naturellement ses mains croisées sur ses genoux. Figure presque de face, poitrine et bras nus, cette personne distinguée et simplement vêtue d'une robe rose a un type distingué et délicat. La tête est pure, honnête et belle de toutes les vertus de l'ange du foyer. Très bon portrait. Mlle de la Perelle a un joli talent.

PERRET (Aimé). — Le « Facteur rural » apporte

une lettre, ce qui est un événement ; car la bonne en lève les bras au ciel et court à ce miracle. Le motif est simple et vrai. Une paysanne, au deuxième plan, arrive avec son parapluie rouge ; la maison est bordée d'une rivière. Au loin, prairies et collines s'enlevant sur le ciel gris clair. Fin aspect tendre. — « Vendanges en Bourgogne » et mettant en gaieté les grosses Bourguignonnes, qui, dans leur joie, chantent et dansent en accompagnant les bœufs qui ramènent la vendange. La vieille mère est debout sur la cuve remplie de raisins. Les porteurs de hottes suivent, pendant que le bouvier, l'aiguillon sur l'épaule, ramène vendange et vendangeuses à la ferme. Bel effet de ciel couchant clair, mais les figures et les terrains se rembrunissent déjà à cette heure du soir.

PETERS (Mme Anna). — « Paonia ; — fleurs ». Éclatantes pivoines rouges et blanches, avec genêts pleureurs et hortensias émergeant d'un vase de Delft oblong et aux facettes octogones, imitant la roue du paon. Au dessous, est un saladier de cerises saignantes de laque, puis des roses thé au premier plan. Délicat et vibrant tableau.

PETIET (Mlle Marie). — « Blanchisseuses ». Toutes jolies, fines et distinguées, ne ressemblant nullement à des effrontées drôlesses, comme on en voit tant dans le blanc corps. Ah ! c'est que Mlle Petiet voit tout en beau et avec distinction ; on dirait même qu'elle a déguisé plusieurs pensionnaires de ses amies en blanchisseuses pour mieux poétiser ses jolis modèles. Donc la patronne, de dos, au premier plan, devant la table, repasse et montre à ses élèves et apprenties, ce qui n'empêche la petite blanche du fond d'écouter les racontars de sa petite amie en corsage bleu rayé, ni l'autre charmante et spirituelle rieuse de sourire peu

charitablement de l'apprentie inexpérimentée, sa voisine, devant brûler le linge avec son fer trop chaud. Aussi, la pauvrette timide n'a guère envie de rire, elle! Sa voisine, en robe verte et accoudée sur la table, rit bien. Délicieux tableau, méritant d'autant mieux une mention honorable, que Mlle Petiet a rompu avec son savant pastiche. Je l'en félicite sincèrement, ainsi que son cher maître, M. L. Petiet père, qui a mis toute son âme à l'éducation artistique de sa chère enfant. — « Mlle V. ». Jolie petite brune en costume bleu, avec grand col couvrant les épaules, et tenant les mains jointes sur son genou, avec note de lumière sur le dossier de velours rouge de sa chaise. Beaucoup de naturel dans la pose, et exécution soignée et réussie. Fort joli portrait.

PEYROL (Mme Juliette). — « Vaches aux champs ; — effet du matin ». Ces beaux animaux dans une grasse prairie sont rendus en digne émule de Rosa Bonheur, dans un superbe paysage leur formant un encadrement des mieux appropriés. Massif de beaux arbres au fond, et, dans la perspective lointaine, les hauteurs baignées des lueurs tendres de l'aube matinale. Décidément, le talent, et un talent de premier ordre, s'est implanté dans cette famille d'artistes qui rivalisent de succès.

PIERSON (Mlle Blanche). — « Noël », diptyque. Près du foyer rustique où bout la marmite, les sabots ont été déposés et ont reçu les cadeaux traditionnels de ce jour : poupard, toupie et autres jeux, sans oublier les oranges, combleront de joie leurs heureux propriétaires ; et dans l'autre cheminée élégante, auprès des tisons ardents, des cadeaux plus riches forment un contraste violent. Sur un coussin, des pantoufles de satin blanc, et, auprès, éventail, collier de perles,

fleurs, écrin contenant un bracelet. Jolie composition attestant un talent réel.

PIGARD (Hugues). — « L'Heure de midi », l'heure de la chaleur morne et accablante, produit son effet somnifère sur ce brave homme endormi devant la porte de sa chaumière. Les couleurs d'une robuste santé campagnarde brillent en frais vermillon sur son visage épanoui. Jolie toile agréablemnnt rendue. — « L'Aveugle ». Pauvre paysan assis et vu de profil. Il est coiffé d'un vieux feutre, porte une blouse blanche et tient son bâton dans la main droite. L'effet ne manque pas dans cette jolie toile traitée en coloriste.

PILLE (Henri). — « Gustave Jundt », assis de face dans son Louis XIII, fume sa cigarette en peignant une de ces suissesses que nous admirons, tous les ans, au Salon. Superbe intérieur d'atelier où M. H. Jundt donne une belle note grise et sympathique.

PILLINI (M.). — « Hiver et Printemps » personnifiés par ce diptyque. Ici une jeune paysanne en sabots, tenant une branche de lilas, et, à côté, une pauvre vieille coiffée d'un vieux chapeau et tenant sous sa cape un pot de faïence où elle remue sa nourriture. Effet de neige en contraste avec la verdure printanière où se tient la jeune fille.

PINCHART (Émile). — « Retour de la fète ». Jeune dame assise dans une barque dont on n'aperçoit que la moitié. Elle porte un costume de bergère de fantaisie du XVIIIe siècle, et se détache sur le fond léger et aérien. Gracieuse fantaisie de poète. — « Tentation de saint Antoine ». Ce sujet, qui menace de devenir banal, a cependant encore heureusement inspiré M. Pinchart qui obtient un succès. Au premier plan, le saint est assis sur un tertre, les mains jointes et dé-

tournant sa tête encapuchonnée pour ne pas voir les mets et le verre de vin que lui présente un nain tentateur. Une belle et jeune femme, dans tout l'éclat de sa beauté dévoilée par une négresse suivante, se penche et lui adresse ses sourires les plus séduisants. Le vulgaire cochon dort sans souci auprès de son maître luttant avec ses dangereux adversaires.

PINEL (G.). — « Une Pierrette », et des plus agaçantes et provocantes avec ses airs cambrés et penchés, sous son chapeau rose, et avec son puissant nœud de satin de même couleur à la chute du torse. La tête, s'inclinant sur l'épaule droite, est de trois quarts et sourit avec une expansion qui nuit à la petitesse de sa bouche. La carnation de sa joue et de son beau bras nu pendant, dont la main gantée tient son loup de velours, est d'une pâte de chair splendide. Elle est chaussée de bas roses et de pantoufles de satin que Cendrillon n'eût pas dédaignées. Très bonne toile à la Madrazo.

PINTA (Henri). — « Ruth et Noémi ». Très jolie toile biblique, peinte avec le sentiment le plus poétique et dont la composition est magistrale. Ruth confie à Noémi la rencontre de Booz, qui s'éloigne à l'horizon s'enlevant en ombre vague sur le beau ciel rose et tendre. Noémi arrête sa monture et reçoit la confidence avec l'effusion que lui communique Ruth. Celle-ci est sur le point d'exprimer sa joie communicative par un tendre baiser. Ce groupe se tient bien et l'âne y joue un rôle passif qui n'est pas sans valeur. Le paysage est fin et tendre. C'est une œuvre qui confirme, à tous égards, les souvenirs que j'ai évoqués dans la notice Villain.

PIRMEZ (Charles). — « M. B. » est de face, coiffé d'un bonnet de fourrure et enveloppé dans une houp

pelande, également garnie de fourrures, qui lui donne un air étranger. La figure ornée d'une forte moustache brune, a beaucoup d'expression et de vie dans les traits et le regard.

PITTARA (Charles). — « Pâturage » où se promènent des bœufs et vaches roux et noirs, aux croupes luisantes d'une grande finesse de tons. Le paysage dénote aussi de grandes qualités.

PLASSAN (A.). — « Quai du Bas-Meudon » et « Fabriques aux Moulineaux ». Charmants motifs fouillés et rendus par un maître au talent des plus souples. Le premier nous montre le Bas-Meudon encaissé entre les deux collines, et dont les cheminées des usines dressent leurs colonnettes sur les fonds vigoureux. Quant aux fabriques des Moulineaux, elles montrent leurs toits sur le quai de la Seine à droite, et le fleuve a, sur l'autre rive, des massifs d'aulnes délicats et fins de modelé. Ce joli peintre excelle dans le paysage comme dans la figure intime.

PLUCHART (Henri). — « En octobre ; — Flandre) ». La récolte des betteraves est faite et les fermiers chargent leurs tombereaux de ce fruit précieux, que ramassent la fermière et ses deux fils. Les bœufs attelés attendent le moment d'emporter les richesses à la ferme, par un beau ciel gris clair argenté éclairant ce travail utile. Belle et bonne étude rendue et d'un aspect ferme et juste.

POILLEUX SAINT-ANGE (Georges). — « Étienne Marcel fait lire les grandes ordonnances sur la place de Grève en 1357 ». La foule se presse et écoute cette lecture qui se fait en présence de ce tribun, précurseur de la Révolution, qui est vêtu de rouge et coiffé d'un chaperon de même couleur. Les vêtements et l'architecture moyen âge des maisons, ainsi que la

silhouette de la façade de Notre-Dame se dessinant dans le lointain, donnent à ce tableau l'aspect d'une page du célèbre roman de Victor Hugo. Elle est de l'effet le plus pittoresque et très intéressante.

POIRSON (Maurice). — « Les Invalides », dont trois assis au premier plan, sur l'esplanade au-dessous des canons braqués sur leurs affûts, conversent entre eux, sauf le premier qui s'appuie sur sa canne. Au fond, d'autres épisodes de tous les jours, et le monument, porte de face, au-dessus duquel s'élève la coupole d'or sur un fin ciel gris. Splendide toile très étudiée et d'un aspect puissant d'étude serrée et de vérité clichée sur nature.

POMPON (Paul). — « La Marine militaire » et « La Marine marchande », deux grands panneaux décoratifs, dont les figures sont d'un dessin pur et élégant, et la composition habile. La marine militaire est personnifiée par une femme à l'air audacieux et intrépide, tenant le drapeau tricolore d'une main et un sabre d'abordage de l'autre. La Marine marchande plus pacifique, tient le caducée de Mercure et s'appuie sur un ballot de marchandises.

PONCET (J.-B.). — « Mme M. L. » est debout et de profil, dessinée comme un Flandrin ; les chairs, un peu plâtre, sont fines et délicates comme le sourire pur d'un camée. Elle s'évente avec un éventail léger comme son duvet d'eider. Jolie personne de la plus haute distinction, et œuvre supérieure.

POPELIN (Gustave). — « Henri Lavoix ». C'est bien toi, mon vieux camarade, toi dont l'humeur et l'esprit gaulois n'ont pas varié depuis le collége de Poitiers. Te voici de trois quarts, grave et majestueux sur ta chaise curule de numismate, tenant la loupe d'une main et de l'autre une médaille. On dirait, sou

cet air magistral et sans réplique, que tu as un caractère grincheux et poseur, et que tu ne ris jamais... Comme on se tromperait : toi, le descendant, en ligne directe, de Voltaire et de Rabelais ; toi qui, après un appareil imposant de gravité et de sérieux, es le premier à rire au nez de la crédulité humaine ! Avoue, cher ami, que tu as joliment mystifié ton peintre sur ton caractère habituel! Ce n'est pas ainsi que tu posais devant ton ami le divin maëstro Rossini ; non : là, tu étais le vrai Lavoix ! Mais enfin position officielle oblige : tu es le grave et savant numismate, rendu dans toute sa sincérité. C'est juste et vrai. Tu as un bon et sévère portrait. — « Le Cadet de Gascogne » est à mi-corps, le feutre enfoncé sur la tête à l'air martial. Il s'avance avec crânerie, un poing sur la hanche, et portant son étendard. Type à la d'Artagnan portant le costume Louis XIII. Bon tableau.

PORCHER (Charles). — « L'Étang de la Haie ; — Sologne ». Nappe claire où viennent boire des vaches, et qui brille au milieu du vert sombre d'une plaine bordée de massifs ombreux, sous un ciel grisâtre à reflets argentés. Joli paysage d'une exécution large et facile et d'un effet harmonieux.

PORTIELJE (Gérard). — « Le Récit d'un soldat ». Des consommateurs sont attablés dans une salle d'auberge et écoutent ce vieux soldat chevronné et à barbe grise, dont l'uniforme est celui des grenadiers du premier Empire. Le vieux brave porte des grandes guêtres qui sont en guenille, et un mouchoir autour de sa tête protége une plaie récente. Son sac est à terre. Il se repose et raconte ses misères ou ses hauts faits, mais son récit excite les sourires des assistants ; l'un d'eux se retourne et fait une observation maligne à l'un de ses voisins.

POSTMA (Gerrit). — « Le Gros Lot » est un porc enguirlandé de faveurs roses, et les marchands de billets ont l'honneur de présenter la future victime, pour tenter les amateurs de boudins. Les moines, sujets à la tentation, mais seulement en Espagne, admirent et convoitent le cochon. Un carme, dans le fond à gauche, loin de jeter sa poudre au compagnon de saint Antoine, courtise une jolie senora, et le gaillard est ardent dans sa déclaration. Anecdote d'une rue d'Espagne, fidèlement rendue.

PREUSCHEN (baronne Herminie de). — « Un Destin gris ». C'est un effet qu'entend par là Mme Preuschen, un effet de coq et de cafetière ou aiguière s'enlevant sur des choux frisés. Grande harmonie grise et tendre. — « Le Destin rose » est un effet de draperie de satin de cette couleur, sur laquelle se découpe un superbe vase d'émail sur fer, forme Médicis, en bas duquel sont des roses de toutes nuances. Grande vibration de l'éclat rose. Cette artiste, coloriste puissant, a le don du contraste.

PRÉVOST-ROQUEPLAN (Mme Camille). — « *Nuestra Senora de los Desamparados* ». Cette Notre-Dame des Abandonnés est dans sa niche ; elle est drapée d'un manteau blanc et coiffée d'un diadème, et entourée de lierres grimpants, de lauriers-roses et de délicates pivoines multicolores. Très jolie composition tendre et délicate.

PRÉVOT (Mlle Maria). — « Mme *** » est de profil et en deuil, avec les soucis symboliques dans les cheveux et sur le haut de la poitrine. Profil noble et de race d'un dessin de maître. Il y a là du dessin pur et du modelé dignes de Flandrin.

PRINCETEAU (René). — « Hallali » des plus mouvementés, mais malheureusement d'un ton et d'un

grouillement tellement uniformes, qu'il y a confusion et diffusion d'effet. Il faut même chercher le pauvre ragot, dont le ton se confond avec celui des chiens. N'importe, c'est une page de verve et de furia incomparables.

PRIOU (Louis). — « Le Réveil du printemps » est l'épanouissement d'une ravissante jeune fille qui se cambre en déroulant les flots de sa chevelure, et en reposant sa tête souriante sur son épaule gauche, dont le mouvement découvre une gorge délicate ou bouton rose. Des Amours, ailés comme des libellules, poussent en avant la jeune et lascive amoureuse, qui foule d'un pied léger les pavots et les fleurs des champs. Une nuée d'oiseaux qui se réveillent vient faire sa cour à la jeune reine, symbole du printemps. C'est frais, suave et délicat comme une journée de cette voluptueuse saison. — « En Normandie », une jeune mère vient de cueillir sa récolte de pommes répandue à ses pieds dans des paniers ; elle se repose sur une brouette et offre le sein à son bébé qui sourit. Qu'elle est jolie et fraîche cette mère heureuse ! Quelle poitrine, quels bras et quelle suave figure ! Comme la luxuriante nature, la prairie et le verger donnent aussi leurs notes d'abondance ! Le soleil réjouit les fonds de ses chauds rayons, sur lesquels brille cette adorable scène maternelle. C'est la plus gracieuse et la plus réelle idylle.

PROTAIS (Paul). — « A l'aube ». Les clairons sonnent la diane, tandis que le chef braque son binocle sur les positions de l'ennemi. Un joli groupe d'officiers se tient derrière le commandant. Tableau plein de poésie et de distinction pour ces braves ; et ce qui ajoute à la mélodie, c'est la vapeur tendre de l'aube qui les estompe dans la brume, ainsi

que les deux chevaux, les tentes et la nature toujours tendre et bonne qui éclairera bientôt ces massacres.

PROUVÉ (Victor). — « Adam et Ève », groupe qui peut aussi personnifier la famille. Ève est assise sous un arbre en fleurs et se penche pour recevoir le baiser de son époux, tandis qu'un enfant aux cheveux blonds se serre auprès d'elle. Tableau qui n'est pas sans qualités, mais qui n'offre pas assez de sentiment personnel et d'originalité.

PUJOL (Clément).— « Une Répétition d'amateurs ». La prima donna, accoudée sur un fauteuil, lance ses roulades en lisant la partition. Le violoniste allonge son archet et fait une observation, pendant que la flûte et la basse continuent l'accompagnement. A droite, la galerie des vieux gentilshommes écoute religieusement dans ce salon splendide, où brillent les toilettes du temps de Louis XVI. Fine anecdote richement racontée par un pinceau délicat et spirituel.

PUVIS DE CHAVANNES (Pierre). — « Doux Pays », ou plutôt idylle, comme les aimait le cygne de Mantoue, où la poésie et l'idéal des grandes lignes étaient en harmonie avec les mœurs de ces amants de la forme et du beau de l'antiquité. Aussi, le beau tempérament virgilien de M. Puvis de Chavannes se plaît-il dans ce tableau, un de ses meilleurs et les plus étudiés, à chercher la beauté des lignes du grand art. Si Virgile, dans ses Géorgiques, procède par les mises en scène claire, il jette, avant tout, le grand maître ! les périodes et transitions de ses tableaux. Tout est prévu dans le canevas, comme dans l'esquisse du peintre, de sorte que l'oreille et la vue sont également

charmées par les dispositions des mises en scène savantes. Tout se tient depuis le commencement jusqu'à la fin, et les docteurs ou observateurs sagaces savent d'avance l'effet que produira l'analyse et la synthèse des détails habilement ménagés, sacrifiés, ou mis en vibration éclatante. Eh bien, M. Puvis de Chavannes, me disait, il y a douze ans, feu mon ami T. Couture, a toutes les tendances du grand art (lorsque je lui exprimais mon enthousiasme pour « La Paix » et « La Guerre » de son élève). En effet, il y avait plus que des tendances, il y avait un grand peintre né pour la forme et l'idéal, et ayant bu, dès ses études classiques, aux sources d'Homère et de Virgile. Par le fait, de nos jours, M. Puvis de Chavannes n'est point à la portée de tous, surtout à une époque de réalisme et de naturalisme à outrance. Mais l'artiste de foi qui voit en haut son idéal, le καλὸς! celui-là s'impose, malgré les clameurs d'une foule ignare. Et c'est un symptôme heureux, car le beau ne peut périr étouffé par le néant de l'imitation sans idée. Donc, dans ce « Doux Pays », le peintre s'est dépensé tout entier, et a cherché pour son ami l'implacable fouilleur anatomiste et le maître maçon de la pâte et de la chair; il a cherché toutes les mélodies des grandes lignes et des groupes agencés. Voyez cette femme à la tunique bleue, debout et de dos, portant à gauche et se ralliant à ses deux amies assises. La belle courbe finirait là, si le savant metteur en scène ne jetait à la suite une lutte corps à corps de deux enfants, et si ces mêmes enfants n'étaient continués par une femme debout et de profil terminant la belle courbe et s'enlevant sur le ciel aux nuages d'or. Cette figure contrastant avec la première donne une harmonie d'autant plus poétique

qu'elle termine habilement la courbe. Autre complément nécessaire, la ligne de cette figure est suivie, à son tour, de celle de l'enfant qui examine les petits lutteurs, et terminée par le terrain en pente qui longe la mer bleue. Mais que fait là, dira-t-on, cette femme blanche? Eh bien, elle a son rôle : elle regarde des pêcheurs levant leurs filets, dans leur trirème, le long d'un petit promontoire mis là pour rompre la monotonie de la mer lapis-lazuli. Plus loin, une voile latine rompt encore les fonds violacés de ce golfe d'Ischia. Puis, pour compléter ce tout poétique, les lauriers, les oliviers et les orangers décrivent des lignes et des massifs tendres. En somme, jamais M. Puvis de Chavannes n'avait atteint cet apogée de la poétique idylle, qui sera une des richesses d'harmonie de l'hôtel L. Bonnat, son ami; car le ton gris et tendre ne heurtera ni le marbre, ni les pierres et tapis.

QUINSAC (Paul-F.). — « Mlle E. D. », de profil, les bras tombants et les mains haut gantées et croisées, tourne fièrement sa jolie tête spirituelle et lumineuse, dont la coiffure originale fait valoir les traits décidés et pétillants de sagacité. Très bien habillée d'une robe violette, dont le fin corsage, à collet noir, se termine par une jupe à plis et un troussequin en gros nœud, Mlle E. D., qui s'enlève en lumière sur un fond blanc et clair, peut se flatter d'avoir un ravissant portrait où la vie et l'esprit animent la toile.

QUOST (Ernest). — « La Saison nouvelle ; — fleurs » délicates et fraîches. Quels beaux rhododendrons roses et blancs, et le joli pêcher aux calices épanouis où le vermillon et une teinte de laque commencent à briller ! Aussi les oiseaux et les papillons s'en don-

nent-ils à cœur joie, dans ce bain de fleurs et de verdure enivrantes ! C'est ravissant.

RACHOU (Henri). — « Marchande de marée ». Vieille femme assise et de face, époussetant les poissons étalés à ses pieds. Bonne étude réussie. — « Intérieur d'atelier ». Un peintre assis devant son chevalet est en train de peindre et regarde son modèle dans la direction du spectateur. Derrière lui, une jeune fille est assise sur un canapé. Jolie toile dans une gamme de tons assombris qui ne manque pas d'harmonie.

RALLI (Théodore). — « L'Ennui au sérail » est éprouvé par une odalisque assise sur son ottomane, croisant les mains sur les genoux et inclinant avec indolence sa jolie tête sur la tapisserie grise et à fleurs du fond. Fine étude d'un délicat orientaliste et poète enflammé par le ciel chaud et la beauté de son pays natal. M. Ralli est une personnalité, un tempérament original qui mérite l'attention des délicats et du grand public. (Lire son œuvre aux précédents annuaires.)

RAME (J.). — « Intérieur à Ouézy (Calvados) ». Assise devant l'âtre, une bonne vieille épluche ses légumes pour le pot au feu qui bout. La brave femme ne dédaigne pas la coiffure traditionnelle de son département : le casque à mèche, qui est la note vibrante de ce bon intérieur.

RANVIER (Joseph). — « L'Enfant au cygne » qu'elle agace en lui offrant une cerise que l'oiseau cherche à saisir en allongeant le bec et agitant les ailes. Jolie toile dans une gamme claire et lumineuse, et inspiration des plus gracieuses.

RAPIN (A.). — « Le Puits-Noir en Franche-Comté ». Ravin pittoresque dont les terrains apparaissent à pic

comme une muraille noirâtre enveloppée d'un frais feuillage aux tons délicats et tendres.

RAVAUT (René). — « L'Imprudent », jeune baigneur au bord de la mer, s'est avancé trop loin et a failli trouver la mort. Le voilà assis tout pâle sur la grève, penchant sa tête et se remettant de sa forte émotion ; ses compagnons, en costumes de bain, sont agenouillés auprès de lui. Une femme de pêcheur se baisse pour lui porter secours. Une étendue de mer aux flots jaunâtres, à reflets blancs, sert de fond à cette scène. Jolie toile.

RAVEL (Édouard). — « Un Moment difficile », et même un supplice pour la pauvre petite patiente dont le dentiste tient la tête, avec l'aide de la bonne grand'-mère, avant d'user du fatal instrument. L'opérateur est en robe de chambre bleue et met la main sur l'outil. Au fond, un gamin attend, comme un vieillard avec un enfant sur ses genoux. Ce dentiste populaire est compris et rendu dans son laboratoire bien étudié. Qualités d'observation.

RÉGAMEY (Félix). — « Visite au monument du général Lee, dans l'atelier du sculpteur, à Richemond ». La statue du général, couché sur son lit funèbre, est vue de côté par deux jeunes filles vêtues de noir, et dont l'une est montée sur une chaise pour mieux examiner les nobles traits du guerrier défunt, son père sans doute. Auprès d'elles, on aperçoit les outils du sculpteur et le pavillon des États-Unis dans un angle de la toile. L'intérêt se concentre dans le sentiment ému et douloureux des pauvres orphelines. — « Baptême de nègres à Philadelphie », est d'une cruauté qui dépasse les bornes ! Est-ce pour affermir la volonté, le stoïcisme dans la souffrance, que ce gredin du premier plan plonge la tête du pauvre négrillon

dans l'eau ? Un vieux nègre qui ressemble à un gorille surveille cette abominable submersion du patient, et la foule des noirs assiste à ce baptême, qui n'a rien de rassurant, témoin le pauvre diable qui se débat et résiste. Aspect trop noir, que l'on pouvait éviter même pour des nègres.

RÉGNAULT (E.). — « Attendant l'audience du pacha ». Tous les solliciteurs ou quémandeurs, à pied et à cheval, attendent, au bas du palais, que l'introducteur vienne annoncer l'heure de l'audience. Ces petits chevaux et Arabes sont d'une facture fine et délicate rappelant Fromentin et le grand maître italien. Tous ces délicats personnages s'enlèvent sur les murs blancs et les terrains gris clair du palais. M. Régnault est un fin maître orientaliste.

RENAN (Ary). — « Le Plongeur ». Honneur et bon courage à cet idéaliste qui court à la renommée, car il a une griffe à lui ! Il cherche, comme Gustave Moreau, son prédécesseur, dans la voie qui ne trompe pas, dans l'idéal et la poésie immortelle. Ce pauvre plongeur qui revient du fond de l'abîme avec une poignée de corail, et qui l'offre à son idéal invisible, là-haut, car le malheureux mourant a beau se tordre, il songe encore à sa chimère, il lui offre son triomphe : les perles rares, les diamants, les saphirs et les améthystes qu'il allait butiner dans ce monde glauque et céruléen où la submersion vous asphyxie ; eh bien ! la chimère est là debout comme une Sapho inspiratrice, et le pauvre plongeur meurt sur son rocher, sa brèche. Ah ! j'en connais des plongeurs cherchant aussi la chimère et qui meurent sans l'atteindre, tandis que des saltimbanques, peu plongeurs et peu chercheurs, triomphent... Bravo ! et grand avenir à M. Renan !

RENARD (É.). — « Le Dimanche des Rameaux » est personnifié par un portrait de bonne vieille en capeline brune et levant un peu au ciel ses yeux bleus noyés de langueur. Toute cette figure, d'une expression béate, est ravissante. La pureté et l'honnêteté habitent ces traits fins et délicats, que l'âge a labourés de rides et de quelques lacunes; mais il y a tant de foi et d'amour dans cette belle figure de femme, que l'on est rasséréné en la regardant. Quelle œuvre achevée ! Il y a bien un peu un fouillé, un voulu à la Denner et un fini que les artistes appellent la recherche de la petite bête. N'importe, comparez cela aux impressions Manet et consorts, et choisissez ! Il y a là toute l'obéissance passive du labeur au service de la nature. Mais enfin c'est une œuvre qui restera et vaudra bien cher un jour.

RENAULT (Gaston). — « Adam et Ève retrouvant le corps d'Abel ». Adam relevant le corps de son fils fixe au ciel un regard de désespoir. Ève agenouillée regarde les traits du mort avec angoisse. Assez bonnes qualités dans cette composition.

REVERCHON (A.). — « La Croix du chemin; — départ pour la guerre ». *Mon fils, que Dieu te protége !* dit la bonne mère en bénissant ce fils à genoux au pied de la croix. Groupe sentimental rendu avec âme en présence de cette nature calme et finement étudiée. Qualités poétiques.

REYNAUD (François). — « Femmes de San-Remo » assises au pied d'un escalier aux marches de pierre. La plus jeune, la tête appuyée dans sa main, médite, tandis que sa compagne dévide la laine blanche qu'une petite fille soutient de ses deux mains étendues. Jolie toile qui ne manque ni de lumière ni d'éclat.

RIBOT (Théodule). — « M. X. ». Tête de profil aux traits colorés et encadrés d'une barbe épaisse, et coiffée d'un grand feutre. La physionomie expressive se détache avec vigueur sur le fond sombre de cette toile éclairée à la Rembrandt et du plus remarquable effet. — « Vieillard » coiffé d'un large chapeau noir, peint et fouillé en lumière de chair et de pâte puissante maçonnée dans le sens des muscles. Ce puissant vieillard à barbe et cheveux grisonnants a toute la vigueur mâle d'un Rembrandt.

RIBOT (Mlle Louise). — «La Leçon de géographie » rappelle toutes les qualités du maître et père de l'intelligente élève qui continue respectueusement sa tradition, avec les vieilles femmes donnant leur leçon d'après la sphère. Toutefois M. Ribot sera de notre avis : quelque talent d'imitation que Mlle sa fille puisse avoir, elle fera bien de chercher sa propre personnalité.

RICHET (Léon). — « Confidence ». Deux jeunes pêcheuses de crevettes traversent une vaste plage couverte de flaques d'eau, et l'une d'elles fait cette confidence à l'oreille de son amie qui écoute gravement. Ces deux figures, se détachant sur l'immense horizon, ne manquent pas de caractère, ni de noblesse, et sont des mieux composées. La couleur et l'effet d'ensemble sont également des plus heureux. — « Paysage ; — Allier ». Quelques arbres auprès d'une chaumière, une paysanne s'avançant dans cette prairie, avec ciel gris sur le tout, tel est ce simple motif, traité en coloriste richement doué et dont l'effet est chaud et harmonieux.

RICHMONT (Alf.-Paul). — « Le Vieux Vagabond », assis sur un tertre au bas d'une colline, vient de retirer de la paille de son sabot son pied blessé et en-

veloppé de linge. Sa figure de face vous épie d'un air patibulaire. Tête expressive et tableau compris et rendu.

RICHTER (Édouard). — « Truands et ribaudes », dont la ronde échevelée tourne autour des musiciennes jouant de la viole et du tambour de basque dans le décor pittoresque d'une rue du vieux Paris, est un épisode tiré de *Notre-Dame de Paris* de V. Hugo. C'est une page digne de l'inspiration de ce chef-d'œuvre du maître poète et un rêve des plus poétiques. Ces truands et ribaudes sont d'une distinction qui s'éloigne de la réalité ; mais le peintre a bien fait de les poétiser, et le spectateur n'y perd rien, car nous sommes en pleine imagination romanesque.

RIGNOT-DUBAUX (Mlle Marie-Madeleine). — « M. le général Pittié », aide de camp du président de la République, en grand costume militaire, est presque de face. Il appuie la main gauche sur la poignée de son épée à dragonne d'or, et tient ses gants dans la main droite tombant au bas de la tunique. La figure, de face et presque en pleine lumière, a le front un peu dénudé par l'étude, ce qui n'a rien d'étonnant dans ces hautes positions, où l'on n'arrive pas sans de grands labeurs intellectuels. Les traits, fins et délicats, expriment, comme le regard, une douce bienveillance, que le jeune peintre a su rendre avec bonheur. Les moustaches, en crocs pointus, permettent d'apprécier encore la mansuétude et la bonté habitant sur ces lèvres en partie dans l'ombre, sauf l'inférieure qui est en lumière délicate. Il porte au col la croix de commandeur et, au-dessous, les palmes violettes et or d'officier d'instruction publique, accompagnées du crachat de Medjidié et des médailles de ses campagnes. Les épaulettes à gros grains et les aiguillettes sont, comme

la ceinture or, d'un trompe-l'œil réussi, comme la garde de l'épée. Mais le mérite principal et le foyer de lumière sont la tête bien dessinée et modelée finement, et surtout remarquable par le regard et la vivante expression. Œuvre distinguée faisant honneur à Mlle Rignot-Duvaux, qui, de prime saut, marche à la maîtrise. — « Atala » étendue morte, et Chactas agenouillé à ses pieds et se livrant au désespoir. Le père Aubry est debout et adresse au ciel une invocation solennelle. Le poétique motif inspiré de Chateaubriand, et qui a été célébré avec succès par le grand peintre Girodet, est fort bien reproduit par cette artiste qui nous donne une bonne composition, bien que son Chactas offre un type d'une laideur un peu vulgaire et contrastant avec la noblesse du vieux moine.

RINGEL (Fritz). — « La Chronique » est criée à tue-tête par une gamine qui ouvre non pas une bouche, mais un four. C'est de la verve au premier chef, et M. Ringel sait faire crier la toile.

RIVES (A.). — « Vue prise à Mazamet ». Au premier plan, à gauche et dans l'ombre, une vieille maison délabrée taillée dans un ancien château féodal, et d'où descendent deux escaliers de pierre ; puis, à droite, une rue dont les maisons sont éclairées par le soleil. Qualités de finesse et de contraste d'ombre et de lumière en cette belle étude.

RIVEY (Arsène). — « Gentilhomme flamand » coiffé d'un grand feutre, et fièrement campé debout et de face, appuyé sur sa canne. Il porte le costume du XVIIe siècle. Jolie toile dont on remarque la ferme et habile exécution.

RIXENS (Jean). — « Tête de vieillard » de profil, aux traits amaigris et à la barbe rude et négligée.

Ses mains jointes tiennent un chapelet. Il est en prière et lève sa tête avec une expression suppliante et pleine de foi. Étude des plus soignées et des plus poussées.

ROBERT (P.-J.). — « Avant la leçon ». Une jeune danseuse, qui n'a pas l'air d'avoir de maillot, est habillée par sa confiante mère, qui, en lui serrant la taille, la style et la prémunit sans doute contre les piéges des coulisses de l'Opéra. Anecdote assez bien dite.

ROBERT (Charlemagne). — « Le Nouveau venu » est un petit agneau bêlant auprès de sa mère; aussitôt les béliers émus s'avancent pour reconnaître leur cher enfant. Étable blonde et ensoleillée au premier plan, où les jolis moutons sont savamment groupés.

ROBERT (Léo-Paul). — « Le Premier Printemps » est une œuvre de maître poète saisissant la nature dans tous ses charmes de renaissance à la vie, à travers les rayons de soleil qui poudroient dans la futaie et diamantent çà et là les troncs et les fûts des chênes bourgeonnants. Au premier plan, dans le fouillis des fleurettes qui naissent à l'envi, un rouge-gorge, posé sur une petite tige de fleur, chante son hymne au Créateur. Tout, dans cette œuvre de poète, décèle un peintre amoureux de son art et qui sait ravir au Créateur les plus profonds mystères de la création. Dans cet artiste-né, il y a une rencontre toute naturelle avec M. Bastien-Lepage, car M. Léo-Paul Robert, doué, comme le précédent maître, de la lumière, sait la ravir et la distribuer dans ses études incomparables. C'est une preuve de plus de la souplesse de moyens de ce peintre d'histoire, maître paysagiste de prime saut.

ROBERT-FLEURY (T.). — « Vauban donne le plan

des fortifications de Belfort ». Le célèbre ingénieur est debout, appuyé sur sa canne et posant la main droite sur le plan étalé devant lui. Un officier ou ingénieur, en habit rouge et le chapeau à la main, écoute ses instructions; un autre officier cuirassé est debout, entre eux, et, au fond, des soldats creusent une tranchée. Le talent éprouvé de M. Robert-Fleury a tiré de ce sujet officiel et assez ingrat tout ce qu'il pouvait donner. Cette toile historique est sans doute destinée au musée de Versailles.

ROBIE (J.). — « Fleurs et accessoires ». Roses, pot de tabac ciselé, hanap monté sur piédestal de bronze avec couvercle du même métal, s'enlevant sur le vase repoussé où s'épanouissent les camomilles, giroflées et clochettes roses, tout est ravissant et d'un maître. — « Fleurs et fruits ». Pêches et prunes émergeant d'un panier renversé, sur lequel pose un splendide bouquet de roses enlacées dans une branche de prunes. Maëstria.

ROBIN (Louis). — Cet « Intérieur bourguignon » nous montre à table deux gaillards armés d'un appétit féroce. La cuisinière apporte le fameux salé, qui ne fera pas long feu. La mère-grand file auprès du foyer avec sa petite dernière. Intérieur vrai et bien rendu.

ROBINET (Paul). — « Consultation avant le contrat à Schwyz ». Une belle châtelaine Louis XIII écoute cette consultation donnée par le tabellion de l'époque, plongé dans son parchemin et entouré de ses codes, lettres patentes et actes aux cachets royaux. Fin tableau ciselé par un archéologue amant de la préciosité fouillée. — « Près de Gersau ; — lac des Quatre-Cantons ». Nappe d'eau azurée et sillonnée de vagues légères, avec rivage escarpé couvert d'arbres, et bout

de plage, pierreuse au bas. Jolie étude pleine d'air e
de lumière et d'une exécution fine et habile.

ROBINSON (George). — « Mlle M. » debout et d
trois quarts, en robe blanche et corsage bleu clair
tenant ses gants dans ses mains retombant devan
elle. Il y a un peu de raideur dans la pose et de froi-
deur dans l'expression de son joli et frais visage. On
remarque l'exécution habile et délicate de ce bon
portrait.

ROBIQUET (Mlle Marie). — « La Mort de la Vierge »
La mère du Sauveur est étendue sur un lit de bois
grossier et lève son visage pâle au ciel, où elle aperçoi
son divin fils entouré d'anges en adoration et lu
ouvrant ses bras. Autour de la couche funèbre, les
apôtres se tiennent debout et absorbés dans leurs
profondes méditations. Cette grande toile, appartenan
à l'église Notre-Dame d'Avranches, se fait remarquer
par de sérieuses qualités de composition et une belle
couleur attestant la touche d'un pinceau des plus
habiles.

ROCHEGROSSE (Georges). — « Vitellius traîné dans
les rues de Rome par la populace ». Bien que ce
personnage historique, personnifiant la plus immonde
gourmandise, soit des moins sympathiques, on ne
peut se défendre de quelque pitié en le voyant lié et
sans défense aux mains de cette foule impitoyable
l'abreuvant d'outrages de toutes sortes. Le cortège
passe dans une rue étroite, et de toutes les fenêtres,
de toutes les portes partent des huées, des poings se
tendent menaçants et des mains applaudissent à la
chute du malheureux. Quelques-uns, plus cruels, le
lardent de coups d'épée, et le sang ruisselle sur son
visage effaré et sur ses vêtements. Cette belle compo-

sition, des plus heureuses, a beaucoup de lumière et d'éclat, et est fort remarquée du public.

ROLL (A.). — « Le 14 juillet 1880 ». Grande et étourdissante impression de la fête populaire, anniversaire joyeux où Paris en liesse manifeste sa joie. La disposition des groupes est savamment comprise par un coloriste, un peintre-né ne se préoccupant que du large effet de la nature à saisir en son vol fugitif. Suivons donc, comme les curieux du premier plan stationnant auprès de cette élégante voiture découverte, où le propriétaire est aux premières loges, suivons le défilé de l'armée, dont le capitaine s'estompe, comme les baïonnettes et le drapeau tricolore, dans les rayons du soleil poudreux. A la vue de nos soldats, le chef d'orchestre en plein air, à gauche, lève son archet et attaque la *Marseillaise.* Cette tente improvisée, dont le velours brun s'appuie sur quatre arbres enguirlandés de feuilles, se dresse non loin d'une statue de la Liberté se perdant dans les beaux nuages argentés d'un ciel fin aux trouées d'azur, que repoussent les trophées de drapeaux appendus aux màts et que bornent les toits des maisons du boulevard. Les citoyens, joyeux et pleins d'ivresse patriotique, entonnent le chant national à pleins poumons, notamment ce bourgeois en pardessus blanc qui lève la main avec un geste d'enthousiasme. Toute cette foule exulte d'ivresse et suit, comme un torrent, l'armée qui défile. Tous les autres épisodes populaires se relient naturellement au fait inspirateur, à la joie folle de l'anniversaire de délivrance. Pourquoi ne pas citer les éternels gamins montant sur les échafaudages, cet autre hissé sur la tête de son père, et, au premier plan, l'affreux gavroche vous tirant des pétards dans les jambes, et surtout celui qui sort de la toile pour

vous vendre des médailles commémoratives? Et, dans le coin gauche, gardons-nous bien d'oublier la légendaire mère Grégoire, assise auprès de son tonneau enguirlandé de lauriers, tirant et offrant du vin aux chalands; car, à ce coin-là, est la danse joyeuse et folle : un cancan effréné doit s'y dissimuler derrière ce Lovelace serrant de près sa joyeuse commère. Eh bien, pour résumer cette kermesse patriotique, félicitons le jeune et ardent maître cherchant sa voie depuis quelques années, depuis « Halte-là ! », « Les Inondations de Toulouse », « La Diane chasseresse », « Silène, ou sa fête », « La Grève des mineurs », félicitons-le d'entrer dans la voie de l'élément populaire où naissent et fleurissent les succès de longue vie. Voici donc, de prime saut, notre ami Roll à la tête du camp des impressionnistes ensoleillés et vibrant dans le tendre et le clair de la lumière ambiante. Courage et succès à cette page lumineuse d'un grand souffle !

ROMIEU (L.). — « Diane », fière de sa chasse, porte sur la jambe droite, un peu raide, et appuie le pied gauche sur le flanc d'un cerf qu'elle vient de percer d'une de ses flèches. Elle s'enlève en pénombre sur un ciel azur, safran et or à l'horizon, borné par la campagne accidentée. Un de ses chiens contemple la déesse, dont le croissant orne la tête aux cheveux épars et flottant au vent. Cette figure décorative est loin de manquer de style.

RONGIER (Mlle Jeanne). — « Louis XIII et Richelieu, après la signature de la condamnation de Cinq-Mars ». Le roi, déjà malade et approchant de sa fin, est assis dans son fauteuil, soutenu par un coussin. La note dominante, chez lui, est une profonde prostration, tandis que le cardinal, impitoyable, l'observe

avec attention et laisse percer sur sa physionomie l'inquiétude qui l'agite. Beau tableau d'histoire bien conçu et habilement composé et rendu.

RONOT (Ch.). — « Les Derniers Montagnards ». Quels stoïciens et vrais Catons d'Utique que ces héros de notre Révolution ! Condamnés à mort, ils ont juré de se la donner plutôt que d'aller à l'échafaud. Donc, avec un couteau qu'il avait caché dans la doublure de son habit, Romme, en descendant l'escalier de la salle d'attente, avant d'aller à la guillotine, se frappe au cœur et passe le couteau à Goujon. Celui-ci, majestueux et grand comme le philosophe d'Utique, découvre sa poitrine et va se frapper pour rejoindre, au bas de la marche, son ami Romme. Les quatre autres montagnards se serrent la main, et les apôtres de la Révolution française lègueront leurs noms à la postérité !

ROSENTHAL (Toby-Edward). — « Le Pauvre Artisan », veuf et rongeant sa douleur, médite tristement sur la place vide qu'occupait, il y a quelques jours, sa bien-aimée compagne. Il tient dans ses bras son dernier baby, et ne songe guère au dîner de famille. Sa fille aînée, qui partage son deuil et sa peine, le regarde avec des yeux chargés de larmes. La petite brute qui gloutonne à droite ne comprend pas l'étendue de sa perte. Et le pauvre homme reste abîmé dans sa vraie douleur. C'est navrant, et voici de la bonne peinture.

ROTH (Mme Clémence). — « La Mère Bordier », marchande de fleurs, sans doute, se tient debout et de face, coiffée en mouchoir de couleur, et attendant les chalands dans sa serre ou à son étal, au milieu des pots de géraniums et des œillets. Très bonne toile importante d'un effet tendre et délicat.

ROUBAUDI (Alcide). — « Bohémienne » de trois quarts et au repos, les cheveux noirs couvrant le front et l'orbite, ce qui lui reporte une ombre vigoureuse servant de transition au parti pris de la figure s'enlevant, comme le buste, sur un rideau jaune. La main droite sur la hanche et le bras ployé sont dans l'ombre. La main gauche s'appuie sur son tambour de basque. Puissance en ce petit buste, dont la figure a de l'éclat lumineux.

ROUFFIO (Paul). — « Bulles de savon » sont la distraction d'une jeune convalescente assise dans son fauteuil et paraissant regarder avec plaisir les bulles légères qu'elle fait voltiger dans les airs. Joli motif agréablement traité.

ROUSSEAU (Philippe).—« Les Fromages ». Superbe brie flanqué de bondons et surmonté de deux camanberts s'enlevant sur un cruchon et une lanterne, à côté de pommes et de céleri. Toujours nature et magistral. — « Les Deux Amis » sont un canari se grat tant l'aile sur le bord d'un fauteuil où dort un placid chat de gouttière. J'ai peine à croire que le félin quoique élevé évidemment avec le serin, soit rest aussi fidèle à l'amitié. Mais les bésicles de la bonn maîtresse sont là, et minet sait bien que s'il allai commettre un crime, il perdrait l'estime et l'amiti de sa chère maîtresse. Superbe tableau d'un effe tendre et savant.

ROUSSELIN (Joseph). — « La Fille du garde » accroupie, donne à picorer à la poule entourée d ses poussins. Excellente et lumineuse étude.

ROUX (Alexandre). — « Macbeth » est à son festi royal, lorsque le remords lui fait apparaître le spectr de Banquo. Le monarque criminel se lève, malgr les supplications de sa complice, de son instigateu

et s'écrie, poursuivi de remords : « Éloigne-toi, spectre » de Banquo ! » Drame bien compris, et heureuse idée que cet intérieur rouge et sanglant où apparaît le fantôme de Banquo ! L'effet est puissant. M. Roux a l'étoffe d'un grand dramaturge, et il n'a pas de meilleur maître et conseiller que Shakespeare.

ROUX (Paul). — « Brest (Finistère) » est un motif donnant, à droite, le quai et des remparts de la ville, où une maison dissimulée par un talus indiquerait que nous sommes aux fortifications de la ville ou à un faubourg. Du haut de ces remparts, on aperçoit quelques mâts dans le port, puis, au loin, la mer reflétant un effet de rayons de soleil dissimulé derrière un nuage noir qui s'élargit au zénith de la toile et sert de repoussoir à cet éclat rayonnant venant éclater dans le bassin du port. Au fond, des digues ou des jetées gris-violet sombre. Quelques personnes, au premier plan, se promènent dans une prairie bordant le chemin qui mène aux remparts. Effet juste et vrai de la nature sur nos côtes de l'Ouest, que l'on trouve fréquemment en Bretagne, aux Sables et dans la Charente-Inférieure. Les plans, bien compris, s'échelonnent et se dégradent doucement jusqu'à l'horizon, où le foyer lumineux est savamment rendu.

ROY (Marius). — « Ne bouge pas ! (souvenir des grandes manœuvres) », dit un artilleur, artiste facétieux, à un gamin porteur d'un panier de viande qu'il vient de déposer à terre. Et le futur modèle pose pour son portrait, que crayonne cet artiste inspiré. Un groupe d'admirateurs suit attentivement les progrès de ce crayon fidèle préparant l'esquisse d'une fresque à tenter Puvis de Chavannes, car le mur blanc est de nature à provoquer les gris argentés du moderne Bernardo Luini. L'écurie au toit de chaume, sur le pan

de mur de laquelle fusaine l'artilleur, est, comme tout l'aspect de cette jolie anecdote militaire, une des notes sincères de ce bon tableau très remarqué.

ROYER (Lionel). — « M. S. » est debout et de face, tenant d'une main son chapeau et sa canne, tandis que l'autre joue avec la chaîne de sa montre. L'effet de lumière est concentré sur les traits, qui ne manquent ni de vie, ni de modelé. Bon portrait.

ROZIER (Dominique). — « La Fin du carnaval » s'explique, sur cette console de marbre, par ce costume et ce chapeau de pierrot, ces deux demi-tasses, dont une renversée avec une rose effeuillée, ces bouteilles de champagne vides, et surtout par le loup de velours noir oublié par le joli domino sur le tabouret vert. Puissante nature morte peinte en aspect éclatant, vibrant et transparent.

RUDAUX (Edmond). — « Le Renard et les Raisins ». Un chasseur, le fusil en gincole et les mains dans ses poches, demande des raisins à cette belle fille qui lui répond par la lucarne d'un grenier entouré d'une treille mûre. Le chasseur, de dos et bien campé, est pressé d'entrer et de faire connaissance avec la belle. Petite anecdote bien dite, de Nemrod faisant double chasse et coup double. — « Deux Maraudeurs ». Le même chasseur, en effet, exécute le plan prévu : le voici auprès de la fillette qui file, et, dans sa déclaration, il est flatteur et pressant, tandis que son ami maraude, de son côté, les jolis raisins que nous voyons à la treille. Deux pendants réussis.

SAIN (Édouard). — « La Bénédiction paternelle avant le mariage ». La jeune fiancée, vêtue de blanc, est agenouillée devant ses parents qui, émus et attendris, lui donnent leur bénédiction. Sur le seuil, l

fiancé est debout et les nombreux invités assistent à cette scène touchante. Jolie composition heureusement conçue et rendue avec talent, et que l'on regarde avec plaisir. — « Mme A. », debout et de trois quarts, figure, poitrine et bras en pleine lumière, sourit fort agréablement, s'enlevant sur un rideau cramoisi. Elle est belle, distinguée et d'une expression un peu moqueuse. En somme, un bon portrait fin et de bon goût.

SAINT-CYR (Georges). — « La Fiancée du peintre » a le cœur navré du départ éternel de l'époux glorieux qu'elle avait rêvé et qui aurait embelli son existence à jamais en deuil. Voyez-la assise devant le dernier tableau de son bien-aimé, qu'elle a décoré d'une couronne de laurier d'or; voyez-la abîmée dans ses regrets et ses larmes! C'est émouvant et vous navre à votre tour en voyant tant de douleur imméritée. Et puis, hélas! qui ne porte ici-bas son propre deuil et sa croix! Donc la pauvre enfant vous laissera, si vous la voyez, un souvenir ineffaçable du néant de cette vie. Ce portrait-tableau est, sans contredit, une des pages les plus vraies et les plus sentimentales de ce riche Salon.

SAINTIN (Henri). — « Rosée d'automme; — Bretagne ». Quel chef-d'œuvre de vérité! Quel air fin, vaporeux, arrosant les blocs mousseux du premier plan, où vient se briser ce cours d'eau dans ses détours sinueux! Quelle perspective aérienne vraie! Comme les plans s'échelonnent avec vérité! Depuis les douces vigueurs en pénombre jusqu'aux fonds nébuleux des collines et de l'horizon, tout est d'un grand maître.

SAINTIN (J.-Ém.). — « Aux Tuileries ». La charmante fillette est debout et s'adosse à une caisse d'o-

ranger avant d'aller remplir de sable son petit seau. Elle nous regarde d'un air profondément rêveur, et le public, en la voyant, lui décerne une provision de baisers. C'est délicieux et suave. — « Au bord de la mer » est le pendant de la précédente fillette, mais celle-là un peu plus grande, et jouant encore au petit seau et à la pelle de bois. Elle est au bord de la mer, s'abritant de son large parasol. Comme toujours, la tête est vivante de beauté, d'esprit et de charme distingués. La plage, le filet de mer, les fonds et le ciel, tout est en harmonie de finesse délicate.

SAINT-PIERRE (G.-C.).— « Mlle E. de B. », en robe blanche plissée, est debout et de trois quarts, et nous montre sa belle tête de face, un vrai type de Greuze, jolie et gracieuse tête de jeune fille modelée dans la pâte lumineuse et la carnation d'une pêche. Elle baisse naturellement ses bras et croise ses jolies mains. C'est une œuvre délicate et pure qui charme par la candeur honnête. — « Aziza, enfant de Tlemcen ; — Algérie », est assise, dans son pittoresque et brillant costume jaune, sur un escabeau moresque de marqueterie. Sa brune et jolie figure regarde avec insouciance, et a bien inspiré ce pinceau gracieux et habile.

SALANSON (Mlle Eugénie).— « Partie pour la pêche de nuit » avec son filet sur l'épaule et son panier d'osier au côté. Jolie figure rêveuse et mélancolique assombrie par le vague et l'ombre du crépuscule. — « Sur le port ». La voici revenue avec sa pêche miraculeuse qu'elle offre aux chalands sur le port. Mais Vierge Marie ! qu'elle est belle et pure, cette suave travailleuse de la mer ! Ah ! c'est que Mlle Salanson voit en poète !

SALLÉ (Pierre). — « Moissonneurs dans les mon-

tagnes des environs de Meys (Rhône) ». Au premier plan, le capitaine dirigeant l'escouade des moissonneurs est debout, occupé à aiguiser sa faucille, tandis que les suivants, courbés sur l'ouvrage, coupent les gerbes. Une moissonneuse, à leur suite, rassemble les fascicules pour former une grosse gerbe qu'elle lie; puis la pourvoyeuse, assise sur un tertre auprès des vivres ou de la collation qu'elle vient d'apporter, se repose de sa course en attendant l'heure de la distribution. Les épis mûrs, encore debout, sont drus, épais sur leurs tiges serrées ; mais on peut y apercevoir les charmants parasites ou compagnons messires les coquelicots et bluets. Ce champ s'étend en perspective jusqu'à un massif de chênes derrière lequel on voit s'échelonner d'autres champs en pleine moisson, comme celui du premier plan. Le ciel bleu foncé n'a que quelques flocons de nuages argentés. Mais ce qui charme en ce bon tableau, c'est la franchise de l'aspect d'une nature prise sur le fait ; en d'autres termes, c'est de la belle et bonne peinture large et dans la voie des derniers Salons de ce peintre éminent, notamment des « Bineuses de colza », qui, à Lyon, ont obtenu légitimement le prix du Salon, équivalent d'une médaille d'honneur. Je regrette vivement pour ce laborieux artiste qu'il n'ait point eu, à cette exposition, un plus grand effort, une œuvre même plus importante que celle de l'an passé : oh ! alors, le vote de la medaille eût été mis aux voix, et il avait plus que de la chance. Mais patience ! M. P. Sallé est vaillant, et il court à ce couronnement dû à sa carrière militante d'artiste laborieux et distingué.

SALMSON (Hugo). — « Une Première Communion en Picardie ». L'État a bon goût et a bien fait d'acquérir cette perle d'éclat, ce vrai chef-d'œuvre d'art. Les

communiantes, toutes en robes blanches, et tenant leurs cierges, se rendent à l'église, conduites, la première par sa grand'mère, en robe et capeline noires, et les autres par la sœur qui lit son missel. A droite, au premier plan, et comme contraste à la jeune opulente, un couple de braves fermiers conduisent leur fillette, la mère en petit serre-tête, corsage rose et tablier azur tendre, et le père en cas quette et blouse indigo. Au fond, le chemin qui amène ces charmantes petites filles dont le maintien, honnête et décent, charme la vue. Les toits de chaume et de briques du fond, comme les pêchers en fleurs, s'enlèvent bien sur le ciel gris tendre. A gauche, un fût de colonne annonce que le charmant groupe va entrer à l'église. Un arome de candeur répand son charme et sa suavité sur cette scène délicate et pure.

SALZÉDO (P.). — « L'Accusé », assis de profil, et les mains jointes, sur le banc fatal auprès de la barre, reçoit les conseils de son avocat, qui les souligne d'un index persuasif. Pendant ce temps, l'avocat général charge le malheureux d'un réquisitoire foudroyant. Il le montre du doigt comme un dangereux coupable et demande sa tête au nom de la vindicte publique. Les deux gendarmes suivent le débat. Mise en scène juste de cette scène sévère et de ce bon tableau.

SANCHEZ-PERRIER (E.) — « Les Dernières Feuilles » vont tomber de ces superbes peupliers du premier plan, et des délicats massifs de vignes où est allé un berger gardant ses moutons. Nature fine et délicate que l'on dirait photographiée et fouillée dans ses délicatesses ténues.

SARGENT (John). — « *El Jaleo;* — danse de gitanes » largement traitée, cherchant et trouvant l'effet dans

cette danseuse tourbillonnant avec fougue et faisant voler les flots de sa jupe de satin blanc. Le long du mur, les musiciens, à l'air funèbre et mélancolique contrastant bizarrement avec la furia de l'artiste, grattent leurs guitares et accompagnent sa danse. Toile originale. — « Mlle *** » est debout, le bras ployé et le dos de la main au côté gauche du corsage de satin noir. Elle montre avec délicatesse une rose blanche épanouie, en levant sa jolie tête de face, où le sourire est près d'épanouir une jolie bouche en forme de chapeau de gendarme. Il y a de la jeunesse et de l'esprit sur ces traits fins et une profonde sagacité dans ce regard. L'effet de la robe de satin noir s'enlevant sur le rideau blanc et gris tendre est d'un effet peu commun. C'est personnel.

SAUBÈS (Léon). — « Vénus endormie », et n'ayant d'autre vêtement que sa blonde chevelure, dans une verte prairie. L'Amour vole au-dessus d'elle. Ce dernier pourrait être plus gracieux. Quant à la déesse, elle est assez élégante, et le paysage qui lui sert de cadre est d'une couleur assez harmonieuse.

SAUNIER (Octave). — « Sous-bois à Fontainebleau », dont les beaux sites ont été un peu négligés à ce Salon ; mais M. Saunier est resté parmi leurs fidèles et s'en est très heureusement inspiré. Ces beaux troncs grisâtres et moussus et ce feuillage léger, éclairés d'une douce lumière, se font admirer à juste titre.

SAUTAI (Paul). — « Fra Angelico » dans son costume monacal et occupé à dessiner d'après l'un de ses confrères, qui pose pour un personnage d'évêque, tenant la crosse d'une main et un livre dans l'autre. Les arcades du cloître se déroulent derrière eux. — « Intérieur de l'église de Lavardin (Loir-et-Cher) » aux lourds piliers et arcades de vieux style roman,

mais éclatants de blancheur. Dans une chapelle latérale, on aperçoit une vieille femme en prière. Effet des plus remarquables qui a fait distinguer et acheter cette jolie toile par l'État.

SAUVAGE (Georges). — « Mort de Gandry, évêque de Laon », qui, achevé par un lâche, Bernard de Bruyères, fut dépouillé de ses vêtements et abandonné dans un coin, où chaque bourgeois lui jetait en passant de la boue et de l'outrage. En effet, le malheureux évêque, étendu au bas d'une maison à pignon sur rue, gît là, tout nu, la tête ensanglantée, et reçoit les menaces et coups de pied de deux misérables, qui lui montrent le poing, et dont l'un a volé sa mitre. Drame de notre histoire daté de 1112 et tiré d'Augustin Thierry. Effet et qualités.

SAUVAIGE (M.). — « Arrière-port à Ostende ; — Belgique ». C'est l'heure de la marée montante : les vagues accourent avec fracas sur la plage et viennent mettre à flot ces deux chasse-marée échoués au premier plan. Les deux barques sont vigoureuses et repoussent le ciel nuageux, ainsi que la mer grise sillonnée par les autres barques revenant de la pêche. Splendide marine d'aspect clair et franc.

SAUZAY (A.). — « L'Étang de Vaugoing (Sologne) » est des plus délicats, des plus tendres et fins d'aspect, avec ses joncs roussis comme des bruyères, et sa réflexion du beau ciel argenté à l'horizon, sur lequel se détachent les massifs bleuâtres du fond, puis la chaumière et la prairie où paissent les ruminants. Grande et belle étude sincère d'un fin et délicat motif.

SCHAMPHELEER (Edmond de). — « Rives du Zuiderzée ». Vaste nappe d'eau dans laquelle est entré et s'abreuve un troupeau de vaches auprès de groupes de roseaux, avec étendue de rivage éloigné, laissant

apercevoir les vagues et la silhouette des habitations que surmontent de hautes cheminées d'usines. Ciel nuageux. Impression vraie, et surtout étude directe de la nature.

SCHEIDECKER (Paul). — « Mon Frère dans l'atelier » s'assied et pince de la guitare, comme un comique de café-concert; car, avec son tromblon bossué et son profil pâle et grave, on se demande s'il est de la catégorie des comiques sérieux et les plus drôles. L'atelier, du reste, est celui d'un peintre burlesque, aimant à coiffer un antique d'un casque de pompier. Le petit griffon qui écoute le solo de guitare ne paraît pas s'amuser sur ce fauteuil. Assez bonne toile, ayant du brio.

SCHENCK (Aug.).— « Des Pies », des bavardes qui, selon le langage coloré des paysans du Poitou, *carcassent* auprès d'un pauvre lièvre baigné dans son sang. Les criailleries de ces bavardes, qui s'excitent à l'envi à dépecer l'herbivore, attirent le troupeau qui paissait dans les bruyères. De pauvres agneaux doux et timides sont d'abord effrayés de voir le pauvre mort, et encore bien plus de comprendre les intentions voraces des bavardes. Ce grand peintre trouve toujours le moyen d'être original, poète et dramaturge délicat, toujours élégiaque et sentimental. Il sait donner à ses moutons les expressions tendres et les timidités de ces pauvres lanigères. Et puis, n'a-t-il pas, au service de sa palette magistrale, la science du groupement, l'abondance, et la vérité du paysage? Les bruyères, couvertes de neige ou plutôt de gelée blanche, comme les glaciers et le ciel, donnent à ce drame touchant un complément de vérité. C'est une œuvre des plus marquantes du Salon.

SCHLESINGER (Félix). — « Bon Voisinage » que

celui d'une marchande de gaufres et de galettes ! Car les bébés, les gamins vont, de temps à autre, faire une visite aux friandises, et la bonne grosse pâtissière a plaisir à offrir quelques gâteaux à ses petits voisins dont l'estomac reconnaissant lui est dévoué. Qualités en cette anecdote.

SCHMIDT (L.-Lucien). — « L'Aliment de la grande nourrice » est dans ce chariot à quatre roues, traîné par un attelage de bœufs, dont deux blancs et les autres d'un roux ardent. Ils avancent, ces rudes serviteurs, par la prairie verte et promènent au loin leurs regards doux, tendres et profonds. Avez-vous jamais lu dans ces regards empreints du calme et de la majesté de la nature ? Quelle placidité, quelle douceur dans ces êtres si soumis et si dociles même aux volontés des enfants ! Eh bien, ils attendant là et patiemment le bouvier conducteur. Les trois premiers bœufs, de face, nous donnent à méditer sur ces regards d'une douceur mystérieuse. Leurs mufles bruns et roses sont couverts de la rosée qui perle toujours cette organe olfactif respiratoire des ruminants. Ils sont vraiment beaux ! Et le fumier doré qu'ils traînent va bientôt féconder le sein de l'*alma parens*. Derrière ce chariot et ce magnifique attelage, s'échelonnent les lignes variées des fonds jusqu'aux coteaux bleuâtres lointains bornant un ciel azur limpide à droite et doré à gauche. Voilà, certes, une œuvre sérieuse qui doit valoir à son auteur sinon une médaille légitimement méritée, au moins une mention honorable.

SCHMITT (Paul). — « L'Entrée de la Somme » longeant les prairies et les berges, arrive sous les remparts d'Amiens, après avoir rafraîchi dans son cours les aulnes et les ormeaux de l'allée. Derrière les massifs, s'élèvent le toit et la flèche du clocher d

la ville, pointant dans un ciel gris et tendre. Aspect fin et délicat.

SCHNEIDER (Mme F.). — « Portrait » de dame en deuil, ramenant son voile noir et le nouant au cou, sur sa poitrine au corsage de velours noir. Les grands traits de cette dame sont d'une élégante finesse de modelé et de ton gris tendre dans la pénombre. La bouche est un peu forte, et les yeux vivants cherchent et regardent avec une grande réflexion. Cette dame s'enlève sur un fond de mer pâle et argentée; et, en somme, c'est un buste antibanal ayant des qualités de premier ordre. — « Grande Lessive » faite avec un grand courage par une charmante jeune fille à genoux dans sa cassette et tordant son linge avec vigueur. Quel joli profil pur que cette belle enfant laborieuse! Comme elle a été élevée au travail et à la peine! Mais quelle bonne humeur et quelle joie de faire son devoir! Le travail saint, honnête, le père de toutes les vertus, habite ce beau front! Excellent tableau d'un bel aspect tendre et gris!

SCHNEIDER (Louis-Amable). — « La Visite au charbonnier » est rendue par l'épouse à l'époux. Elle vient, cette tendre compagne, le surprendre dans son noir laboratoire; car le charbonnier est obligé de s'enterrer avec son produit, sous un tumulus de terre, avant d'en retirer le bois carbonisé. Très jolie et bonne figure de cette charbonnière soulevant le rideau et souriant à son époux. Paysage tendre; effet de ciel de feu derrière la forêt couverte de frimas. Très bonne toile. — « Servante bretonne » portant un seau d'eau et s'avançant en souriant à un joli marmot, dont le minois frais et rose apparaît dans l'embrasure d'une porte. Un porc l'accompagne et fouille l'herbe de son groin. Jolie toile.

SCHOMMER (François). — « M. Fache » dont les traits réguliers sont pleins de vie et d'expression bien rendus. Une longue barbe grise encadre sa figure et lui donne de la dignité, s'harmonisant bien avec le costume bien drapé et disposé. Bon portrait.

SCHOUTTETEN (Louis). — « Crépuscule ». Rivière décrivant sa ligne sinueuse entre deux rives, dont l'une descend en pente déclive verdoyante jusqu'à ses bords, en partant d'un massif ombreux. Beau paysage voilé des ombres crépusculaires, empreint d'une poésie mélancolique pleine de charme, et reproduit avec l'âme et le talent d'un véritable artiste des mieux doués.

SCHUTZENBERGER (L.). — « Souvenir d'Alsace ». Paysanne faisant sa récolte de pommes de terre dans son champ, ayant auprès d'elle ses deux petits enfants groupés au premier plan. Une élévation de terrain, au pied de laquelle on aperçoit quelques chaumières, termine la perspective assez étendue. Jolie toile. — « Une Source ». Jeune nymphe aux grands cheveux flottant sur ses épaules. Elle est assise et cambrée avec beaucoup de grâce, et renverse son urne laissant échapper l'onde qui se répand en un clair ruisseau s'écoulant à ses pieds. Charmante toile dont on admire le dessin pur et élégant.

SCHWARTZE (Mlle Thérèse). — « Viendra-t-il ? — costume frison ». Ce costume n'offre rien d'original à l'exception de la coiffure. Cette jeune femme, avec son enfant qui se presse contre elle, subit les ennuis de l'attente, et sa jolie figure exprime son tourment inquiet. Ce groupe gracieux a du charme et a bien inspiré son peintre.

SÉBILLEAU (Paul). — « L'Étang de Mortefontaine (Oise) » se trouvant, en forme de petit bassin ou cu

vette, au milieu d'une verte prairie dont la pente déclive doit déverser les eaux fluviales dans le petit étang. Au fond de la prairie un petit bois entouré d'un mur gris, puis, à l'horizon, des coteaux boisés s'enlevant avec leurs massifs et leurs arbres délicats sur un ciel azur clair. Très fine et sincère étude directe.

SÉBILLOT (Paul). — « Les Fumées de varech ; — côtes du Finistère », nous rappellent exactement cette coutume employée dans tout l'Ouest, que cet engrais a le don de féconder. Voilà, certes, un motif vrai, que cet artiste a su poétiser par ses belles grandes lignes simples. — « Le « Paysage d'hiver » est un autre motif d'un effet et d'un aspect plus froids, exigés par cette saison qui désole la nature. C'est encore très juste de note, et d'une étude large et encore très poétique. Il n'y a là rien de surprenant de la part d'un confrère maniant la plume aussi bien que le pinceau, et versé dans la critique et les questions d'art ; et, de plus, Sébillot est un caractère, un noble cœur ouvert à l'amitié, à la justice, prenant toujours la défense des victimes de l'art et de ses infectes coteries. Patience ! cet organisateur n'a pas encore dit son mot.

SÉDILLE (P.). — « En automne ; — Bourgogne ». Tendre et fine bruyère où serpente un sentier et où pointent de rares chênes, car on a fait des coupes dans la forêt. Ciel gris et fin et aspect tendre.

SEDOMSHY (Paul). — « Une Méduse ». Jeune fille à la fontaine, aux cheveux épars et aux traits contractés jusqu'à la folie qui règne dans son regard fixe. Il y a là un caractère de drame sinistre, avec lequel s'harmonise bien ce paysage surmonté de nuages rougeâtres dont la lueur reflète sur les vête-

ments de l'héroïne dont le visage bouleversé indique bien la préface d'un crime atroce. — « Un Illuminé de la Sibérie » parcourant une route couverte de neige, solitaire et s'assombrissant au loin sous un ciel qui s'étend comme un crêpe funèbre sur cette nature désolée. Cette toile a un caractère des plus étranges et ne pèche pas, en tout cas, par la banalité.

SELLIER (Charles). — « Tête de nègre » obtenue par un dessin serré et un modelé à frottis si léger que la toilette donne les lumières. Résultat heureux pour le moment; mais si la toile se détériore, les restaurateurs seront bien embarrassés. Type africain réussi.

SERGENT (Lucien). — « Épisode du combat d'Épinay » qui présente la rude attaque d'une maison où sont barricadés des Prussiens. Nos lignards, à coup de crosse, veulent, les uns enfoncer la porte d'entrée d'autres tirent dans les caves et par les soupiraux C'est une furia à la de Neuville.

SERVIN (Amédée). — « Un Moulin à Villiers-sur Morin ». Au premier plan, un vaste terrain o picorent les poules et où arrivent dans un chemin e pente des bestiaux qui viennent boire à côté de c cheval se désaltérant dans la plénitude de sa soif. A fond, la roue du moulin faisant tournoyer l'eau et lu donnant une lueur d'argent clair; puis le mouli s'élevant à côté de son moteur et ayant pour voisin deux beaux grands ormeaux et une futaie de têtard d'aulnes. Motif simple, clair et rendu avec poésie sincérité. — « Paludiers et sauniers du bourg d Batz », groupés avec art et vérité, et tous forts sur pipe et le tabac, à ce point que le vieux saunier e blouse blanche lance une bouffée de fumée à la figu

le son petit-fils : c'est pour aguerrir le bébé. Quant au buveur du fond, il attend que le deuxième saunier ait allumé sa pipe pour trinquer et absorber un moss de bière. Intérieur des plus colorés.

SEVESTRE (Jules). — « Nymphe chasseresse » tenant son épieu et parcourant, svelte et légère, les monts et les bois. Elle s'avance de face, levant le bras droit, et balançant son corps élégant dans un mouvement des plus gracieux. Cette belle figure, délicatement rendue, est des plus réussies et mérite d'être remarquée. — « Le Repos » est symbolisé par une superbe blonde accoudée sur un tertre de gazon. Le trois-quarts, presque profil, est dans une douce pénombre, et les pectoraux éclatent de lumière en se dégradant vers le torse et les jambes. Paysage fin et tendre enveloppant cette figure, réminiscence d'Henner.

SICARD (Nicolas). — « Un Accident », l'un des épisodes journaliers des rues de Paris. Le cheval d'une voiture vient de s'abattre sur la neige, et le cocher descendu de son siége et quelques passants s'efforcent de le relever. Un gardien de la paix maintient l'autre cheval en le tenant par la bride. La neige couvrant le sol donne un cadre des plus brillants à cette petite scène, dont l'éclat attire les regards du public et les faveurs de l'État, qui en a fait l'acquisition.

SIDWAL (Mlle A.). — « La Première Leçon » que la petite blonde récite comme une condamnée. La sœur aînée fait réciter, et la mère, en souriant et comptant sur ses doigts, rafraîchit la mémoire de la fillette aux cheveux d'or. Qualités de coloriste vibrant dans la note et l'éclat.

SIMMONS (Emerson). — « Étude à Concarneau »

très fine et très tendre d'aspect, et s'enlevant en gris argenté sur la plage ocre clair presque blanche. La paysanne au type un peu lourd et bestial a, il est vrai, des traits communs et inintelligents. Mais pourquoi l'artiste n'en a-t-il pas cherché de plus beaux? Ils ne sont pourtant pas rares, surtout en Bretagne, en Vendée et en Poitou. Trois autres femmes font leur lessive à la fontaine, d'où l'eau coule et descend en gazouillant sur les pierres du ruisseau. Au fond, des prairies et des collines couronnées de sapins verts à un horizon des plus élevés, et la grosse et grande laveuse descendant la colline en portant son linge. Il est vraiment fâcheux que M. Simmons n'ait pas choisi un plus beau type, car le tableau a de grandes qualités de science et d'aspect tendre et aéré.

SIMONI (Gustave). — « Mme S. », debout et de trois quarts, est en pleine lumière comme chairs et robe de satin à traîne. La physionomie est grave et distinguée; elle croise les bras et tient son éventail comme maintien. Portrait de style.

SIMONS (Marius). — « Un Rendez-vous de chasse » des plus exacts et des plus heureux, ce qui excite l'envie de ce lecteur tout noir qui, au lieu de suivre sa Bible, ne perd point de l'œil la scène suivante. Une élégante dame qui a donné sa parole de venir à ce rendez-vous est exacte. Elle tend sa main gantée au Nemrod et lui sourit de l'air le plus aimable. Celui-ci retient cette main dans la sienne et continue son siége en règle. Il est pressant et semble demander un autre rendez-vous, mais dans le mystère du huis clos; c'est ce que ce profil persuasif et éloquent semble dire. Très peu cruelle, la jeune dame lui rend un sourire d'adhésion des plus rassurants. Mais si ce pasteur

noir qui guette allait être le mari ? C'est douteux ! Les bassets intrigués jouent avec le king's-charles perché sur le strapontin de la voiture; le jockey, qui attend, se croise les bras, et le cheval, couleur souris, va bientôt fendre les brises de ce joli sous-bois poétique et fripon. Anecdote fine à la Loustalot.

SINIBALDI (Jean). — « Portrait ». Petit buste d'un jeune homme de trois quarts en pleine lumière, avec l'expression sérieuse d'un attaché d'ambassade et futur homme d'État. L'index est fiché avec une autorité voulue dans l'ouverture de la redingote.

SMITH-HALD. — « Un Lever de lune » des plus tendres et des plus poétiques avec son disque d'or à demi noyé dans des poudres de même couleur ; il se mire dans un fleuve, dont la ligne d'horizon est argentée. Quelques reflets viennent étinceler auprès des barques remisées au bord de la plage, dont les galets pointent la neige qui la couvre. Les maisons du premier plan et la ville qui s'estompe dans la brume se détachent, avec le clocher et les toits neigeux, sur ce ciel d'un bleu sombre et transparent. Quel beau motif, pris, sans doute, à Christiansand, et qui mérite une médaille !

SOULANGE-TEISSIER (Louis-Em.). — « Mlle de Fontenailles, près Port-en-Bessin (Calvados et Manche) ». Dessin délicat et coloris agréable d'aspect à cette distance malveillante ; comme pour « Ferme du Billon, à Fresnay-Saint-Côme (Calvados) », qui me paraît un un début de paysagiste pour un hors-concours lithographe ! Mais il paraît que l'on doit rester, toute sa vie, parqué dans son genre... C'est une odieuse hérésie, un prétexte d'étouffement. Mais tenez bon, mon cher et vaillant peintre : vous réussirez malgré ces douaniers qui vous mettent en haute consignation, vous

qui pourriez tant leur rendre service avec votre crayon de maître !

SOUZA-PINTO (Julio de). — « Mme A. D. », en toilette bleu clair décolletée, est assise et tient son éventail. Les cheveux courts retombent sur son front, qu'ils couvrent. La figure a de la vie et de l'expression, et, un gracieux demi-sourire l'éclaire et lui donne un charme que l'artiste a su habilement reproduire.

SOYER (Paul). — « La Grève des forgerons » est une œuvre à la Courbet. L'homicide est consommé, et le meurtrier, dégrisé de sa colère, porte la main à son front et semble atteint de folie ou de repentir. La pauvre victime est étendue à ses pieds ; et, à deux pas de là, un vengeur, une bouteille à la main, va s'élancer sur le criminel. Une pauvre femme coiffée en mouchoir rouge fuit épouvantée avec son fils, qu'elle presse contre elle. Tous les assistants ou compagnons grévistes sont atterrés de ce meurtre. Très beau drame bien éclairé au foyer lumineux du forgeron assassin. Tout le reste est sacrifié par une gamme sourde ajoutant au drame.

STEINHEIL (A.). — « Un Texte difficile » cherché et retourné en tous sens par des traducteurs compétents. Le premier, assis, dans son costume Louis XIII, lit attentivement ; le deuxième montre de l'index le passage commenté ; puis un élève curieux se penche et cherche à équilibrer les deux traductions, dans son jugement impartial. Très bonne et sévère toile, digne d'un Hollandais.

STENGELIN (Alph.). — « Bords de la Meuse ; — Hollande », sur lesquels apparaît un grand moulin très pittoresque, avec barques à voiles voguant sur cette rivière. Beau paysage dont les tons assourdis sont remplis d'harmonie.

STEWART (J.-L.). — « L'Été ». Les promeneuses attendent, dans les herbes fleuries et embaumées, les amants inexacts au rendez-vous, témoin ces deux lorettes en chapeau directoire, qui regardent au loin comme sœur Anne, mais, hélas ! ne voient rien venir. En revanche, de l'autre côté d'un champ blond qui doit être un champ de blé, voici venir un beau papa avec sa fillette. Le frère aîné, pressé et hardi comme un marin, dont il porte le costume, les attend au milieu des blés. Le bois de Clamart est en pousse de frondaison drue et orgueilleuse, et les fonds bleu indigo des bois de Meudon se découpent sur un ciel argenté azur clair. C'est fin et transparent. — « Mlle S.», en toilette blanche, est de face et assise, feuilletant un livre orné de miniatures, qu'elle tient sur ses genoux ; son chien est couché à ses pieds, relevant sa tête aux yeux vifs et éveillés. Un rideau vert forme le fond, et le rouge du tapis donne un assemblage de couleurs un peu criard de ton.

STOTT (William). — « Le Passeur » et « La Baignade », deux toiles où l'artiste a cherché et trouvé l'impression réelle de la nature prise sur le fait. Dans la première, deux petites filles, sur la rive verdoyante, regardent le bac glissant sur l'onde brillante où se reflètent les masures de l'autre vive. La deuxième nous offre une nappe d'eau, miroir transparent reproduisant le bleu éclatant du ciel et le vert sombre des massifs qui l'entourent. Dans ce coin frais et ombreux, une barque flotte et porte de jeunes enfants qui se livrent aux plaisirs du bain.

STRATTA (Carlo). — « Un Carnaval à Villiers-le-Bel », où un urlubier en chapeau pointu mirifique adresse des lazzis à la foule. La grosse caisse agite en l'air son tampon, et la fanfare va commencer son

charivari. Grande verve et brio dans cette fête carnavalesque, où l'effet éparpillé et diffus gagnerait en concentration sur l'épisode accentué, dont l'entourage manque de sacrifices. Néanmoins une profusion de verve et de détails vifs et spirituels.

SVEDOMSKY (Paul). — « Une Rue à Pompéi » étroite et bordée de trottoirs élevés, reliés par une pierre laissant le passage des roues des chars, et où passe en ce moment un lourd chariot traîné par des esclaves, hommes et femmes, tirant péniblement. Cette curieuse restitution archéologique est des plus intéressantes, et on y retrouve aussi des qualités artistiques qui méritent d'être appréciées. Fort bonne toile.

SYLVESTRE (Joseph). — « Le Gaulois Duvar décapite le général romain Flaminius à la bataille de Thrasymène ». La charge des cavaliers gaulois prend les proportions d'un carnage, d'une tuerie féroce. Nos pères n'y allaient pas de main morte! Il faut voir au fond, l'atroce mêlée : on se perce à coups de javelots, on se déchire à coups d'ongles. Au premier plan Duvar a désarçonné le général Flaminius, et, lui ayant mis un genou sur la poitrine, il lui tranche la tête et la montre à ses compagnons. M. Sylvestre a fait là un vigoureux épisode qui donne une nouvelle preuve de sa furia magistrale.

SZYNDLER (Pantaléon). — « Mme M. de G. », costumée en splendide gitana ou tzigane, a un diadème de sequins sur la tête, de face et légèrement inclinée sur l'épaule droite. Sa figure est vraiment belle et d'un grand caractère avec ses yeux noirs et sa bouche un peu dédaigneuse. La poitrine et les bras répondent bien à ce vrai type du beau antique. Elle pose la main gauche sur sa hanche, et son bras droit tombant tient

le traditionnel tambour de basque. Sa belle tunique à raies rouges et or fait des plis et des lumières diamantés. Elle est retenue par une ceinture d'or à chaîne, d'où pendent des sequins, puis agrafée par un bijou turc d'où pendent des perles et un petit croissant suivi de grains de corail et de perles blanches. Cette dame de toute beauté est en plein éclat de lumière et de succès mérité.

TATTEGRAIN (Francis). — « Nos hommes sont perdus ! » s'écrient, en se tordant, les malheureuses femmes des pêcheurs. Quelle désolation par cette horrible tempête ! C'est sans doute la barque vide qui est venue atterrir à la plage. Les pauvres femmes, s'illusionnant encore, s'accrochant à quelque espérance, grimpent au seul mât encore debout, et, sur la vergue, cherchent du regard, au loin, si quelque épave vivante n'apparaît point à l'horizon. La pyramide humaine de ces désolées fait une ligne ascensionnelle des plus dramatiques. Au-dessous de la barque, la foule grouille dans le désespoir et la prostration de ce désastre, et, pour comble, le gros grain s'accentue, et la tempête fait tourbillonner le sable de la plage et menace d'un ensevelissement. M. Tattegrain est un maître qui s'affirme par ce drame hors de pair. — « Le Débarquement des harengs » offre encore plus de solidité que la tempête. Félicitons bien le jury d'avoir judicieusement mis en regard ces deux œuvres. Que serait-ce donc, si le salon-concours de classement opérait cette intelligente sélection des genres et des tempéraments congénères à mettre en lutte? Quel profit pour l'enseignement de l'art et l'infaillibilité du goût! Aujourd'hui, comment pouvez-vous comparer? Eh bien, nous pouvons comparer, ici, les deux effets Tatte-

grain. « Le Débarquement des harengs » est d'une puissante sincérité ; mais le tableau de « Nos hommes sont perdus », si net et si franc de valeurs à leurs plans, le ciel, la barque et la voile, avec les lames argentées chantant leur mélopée, puis la jeune héroïne du travail, dont la vigueur établit les plans, est supérieur ; et l'État s'est, à bon droit, hâté de l'acquérir.

TAVERNIER (Paul). — « Un Renseignement ». Des bûcherons travaillent au coin d'un bois, et l'un d'eux donne ce renseignement en désignant de la main un point dans la direction du spectateur, auquel il se présente de face, à un chasseur à cheval, en costume rouge. Un chien de chasse s'avance en guettant à terre les traces du gibier qu'il a perdu et dont le chasseur désappointé demande des nouvelles. Motif de chasse agréablement traité.

TESSIER (Louis). — « Mlle M. » est un joli bébé costumé de blanc, avec large ceinture violette placée très bas, et coiffé d'un chapeau mou orné de plumes blanches. Elle est debout auprès d'un fauteuil, sur le bras duquel elle appuie sa main gauche. Sa petite figure brune est bien grave et sérieuse.

TEYSSONNIÈRE (Pierre). — « La Brèche de Sahorre ; — Vernet-les-Bains (Pyrénées-Orientales) ». Motif sévère et accidenté par les cassures des rochers des dunes. Des bruyères grises et vertes poussent sur ces rochers crayeux. Au fond, une autre chaîne dans la brume rose, repoussée par des fonds bleus et foncés ; le tout se détachant sur un ciel argenté, Aspect puissant et sévère.

THÉMOT (Léopold). — Ces « Fleurs » sont des roses et pivoines d'une exécution délicate et habile et d'un effet très agréable.

THÉVENOT (François). — « Après le bain ». La moderne naïade vient de sortir de sa baignoire posée auprès de son lit et ayant à sa tête un guéridon chargé de vins fins et de friandises. Le bain pris, elle sèche son maigre petit corps sur le linge fin et damassé ; puis, la tête reposant sur l'oreiller, elle nous montre un profil souriant, une paupière presque fermée, qui trahit néanmoins une molle langueur. De la pénombre grise et tendre du reflet des rideaux qui couvre le profil et le bras gauche, descendons à l'éclat de cette jeune gorge de bronze, suivons le torse fin et remarquons l'éclat de la jambe gauche qui repose sur le genou de la jambe droite. Voici cette étude ou figure ayant pour foyer lumineux le rideau blanc d'argent et la jambe gauche. Certes, il y a là un réalisme fin, tendre et éclatant. Mais, en somme, qu'y a-t-il dans cette figure inférieure ? Peu de chose, et plutôt une grande nullité banale de la femme, au front de laquelle il n'y a qu'une sensualité égoïste. Certes, cette étude de lorette débutante a de grandes qualités de lumière et de modelé ; mais le type du beau et du style est absent. Cette maigrelette vise à la forme ; elle n'a que la mesquinerie de la femmelette.

THIRION (Eug.). — « Mme L. » est assise de trois quarts et tourne sur l'épaule gauche sa jolie tête pleine de langueur, tant les yeux bleus sont noyés dans leur azur limpide et rêveur. Le modelé tendre et délicat de cette jolie figure aux traits fins et veloutés a un charme rêveur qui vous pénètre. C'est un buste plein de poésie, et le charme de ce joli portrait est dans la tête fine et distinguée qui vit et médite. Ce n'est pas là seulement du portrait intime, c'est du portrait de style et de grand art, parce que le regard profond et

la pensée de cette belle tête se gravent dans votre âme. — « Le Poète et la Source ». Au premier plan, le poète, assis de profil dans une pose de grand goût, prend une coupe que lui offre l'Amour. Elle est pleine de la liqueur inspiratrice qui s'échappe de la source. Celle-ci, posée en déesse, sur le rocher sacré de l'Hippocrène, tient de la main droite un rameau d'olivier d'or, et lève noblement sa tête inspirée. Félicitons sincèrement M. Thirion de cette composition de grand art, qui est, sans contredit, une des notes les plus poétiques du Salon. La grande ligne qui descend du sommet de la source se rompt à ce petit Amour debout, se rallie à la tête et au dorsal du poète, et forme une ligne du plus grand art, comme les maîtres savent les cadencer dans leurs œuvres supérieures. Le massif vigoureux d'orangers et les rochers azur diamantés de mica forment une gorge qui sert de lit à une eau sinueuse; et, pour clore cette œuvre de maître, l'Amour, au bas, abreuve le poète de l'eau de la source inspiratrice. Tableau hors de pair.

THIVIER (Émile). — « Adoption » de Romulus et de Rémus par le berger du roi Faustulus. Ce pâtre charitable montre les deux pauvres abandonnés à sa femme Acca, qui les recueillit et les baptisa des noms de ces fondateurs de Rome.

THOLER (R.). — « Nature morte » d'un étalage immense et compliqué. A partir des mannes et des paniers du fond, chargés d'huîtres de Marennes, de portugaises et de tous parcs et provenances, si nous détaillons le premier plan, nous remarquons les carpes et loubine au ventre blanc, puis encore des huîtres, des crevettes, une langouste, des pots, des fioles, des bouteilles, et, derrière, des vases de terre cuite, de faïence et émail vert; le tout sur une vaste

table et repoussé par un fond gris. Il y a là une grande dépense de talent et d'acquit, et un tempérament congénère des Vollon et des Ph. Rousseau.

THOMAS (Charles). — « Le Cellier du père Jacquemin » est rempli de pivoines blanches et roses d'une ampleur et d'une finesse des plus délicates. Il s'enlève sur un fond gris tendre à gauche ; et les fleurs dans l'ombre à droite, ainsi que la gourde, le seau et les pots cassés, viennent repousser le bouquet éclatant de vibration au premier plan. Le chapeau de paille et le tablier bleu du père Jacquemin donnent aussi leurs notes de variété tendre. Œuvre remarquable. — Cette splendide « Nature morte » a le malheur de trop rappeler la touche de Bergeret. Les crevettes, les huîtres, les moules, etc., sont d'une vérité et d'une diaphanéité rose des plus vraies, comme l'eau et le jus des huîtres sont un trompe-l'œil des plus réussis. Il n'y a guère que le panier, les deux cruches de caillou et faïence verte qui excusent M. Thomas. Qu'ai je dit ? *excusent*, c'est injuste ; car se rencontrer ainsi dans la sincérité de l'expression est la preuve irrécusable même et d'un immense talent. M. Thomas serait même moins vibrant de finesse que M. Bergeret, mais il serait plus solide, plus vigoureux. Attention à vous, monsieur Bergeret !

THOMASSE (A.). — « La Mise à l'eau » de deux barques, dont la première est roulée sur les galets par deux pêcheurs en vareuses velours gris, et portant des bérets et de longues bottes, tandis que l'ouvrier, leur aide, les pieds nus, sur les galets, pousse à la proue de cette barque. Au premier plan, des engins de pêche, des mannes, des filets étendus, puis, à gauche, au fond, la mer venant refluer sur la plage. Très jolie marine, directement peinte, où

le ciel levant commence à refléter les rayons du soleil.

THOMPSON (Harry). — Dans ce « Chemin creux », une bergère, debout et de profil, fait paître ses moutons. Ce même chemin vient sans doute du versant de la colline, car, au sommet, il en contourne la crête, descend au premier plan, et, de chaque côté sur les flancs de cette dune, s'étendent blés et prairies. Au-dessus des fonds d'un bleu foncé, éclate un ciel argenté. Il y a du Cazin et du Bastien-Lepage en cette tonalité fine et rompue. C'est d'un aspect tendre et voilé.

THOREN (Othon de). — « Un Jour de marché à Szolnock ». Les chevaux, dételés, sont parqués et mangent le long de leurs chariots. Un paysan qui, lui, vient d'atteler, sort et dirige ses chevaux. La foule des forains grouille à gauche et à droite, et l'on aperçoit des oies à travers les jambes des chevaux. Aspect tendre et blond de toute cette toile supérieure, où l'air ambiant et tendre enveloppe bien les jolis chevaux. Ce bon tableau est une perle de finesse, qui ne laisse rien à désirer. Son pendant, « L'Attelage des environs de Szolnock », se compose de deux chevaux et d'une jument suivie de son poulain galopant auprès de sa mère. Le brave paysan tient les guides et le fouet, menant son chariot de betteraves ou de melons. Sa femme, assise sur la récolte, accompagne son chef et conducteur. Très belle et bonne toile de maître.

THURNER (G.). — « Bottes d'asperges » grosses et appétissantes, dont les tiges luisantes, vertes et liliacées avant la petite pointe, sont d'un trompe-l'œil étourdissant, ainsi que les pivoines, coquilles de moules, la terrine jaune et les poireaux du même premier plan. Et, au deuxième, pour le bouquet, en

voici un d'une ampleur et d'un grand goût d'un véritable poète de la flore. Jugez-en : comme ces branches de cerisier en fleurs sont délicates dans leur douce et transparente pénombre, et comme les pivoines pâles et roses s'enlèvent avec une diaphanéité délicate sur le vert rompu de leurs feuilles! Le tout sur un fond gris tendre. C'est vraiment magistral, et cette œuvre doit être médaillée.

TITEUX (Eugène). — « Le Général Marguerite à Floing ». Frappé d'une balle qui lui fracasse le visage, le général est renversé, mais il se fait soutenir et lance sa division de chasseurs d'Afrique sur l'armée ennemie. Cet acte de courage et d'énergie a été bien interprété par M. Titeux, dont la toile a de l'éclat, de l'entrain et de l'animation.

TOUDOUZE (Édouard). — « Triomphe de Diane ». Certes! ce plafond ne manque ni d'originalité, ni de poésie dans la composition cherchée et dans l'allure décorative! Mais, à côté d'excellentes choses, il y a des confusions et des erreurs de style à signaler à ce maître de talent. Ainsi, la chaste déesse se confond trop avec le nuage presque de sa couleur, à ce point qu'elle y est presque ensevelie, et que son genou s'efforce de sortir de cette enveloppe. Et puis, pour comble d'embarras, la belle nymphe, drapée de satin rose et qui nous montre un superbe torse cambré, car elle est dans une pose de dos des plus désinvolturées, la belle nymphe embarrasse et gêne encore la superbe Phébé, dont la majesté gagnerait en allure à trôner plus isolée et moins engoncée dans son royaume nébuleux. Une Renommée vient poser une couronne de laurier d'or sur sa belle tête blonde, ornée du croissant d'argent. Elle jette un regard bienveillant, mais digne et froid, aux Amours, qui se livrent

à leur petite guerre tendre. Les deux traînées ou flots de nuages blanc d'argent sont séparés par d'autres d'un bleu vert très fini ; et la femme si voluptueusement couchée et vue de dos pose sur une peau de léopard, à côté d'un chevreuil percé d'une flèche, dont la facture un peu vague manque de solidité. A côté, le fidèle lévrier, debout, regarde sa chaste maîtresse, son divin guide de chasse, sur le sein de laquelle repose le carquois d'or rempli de flèches. Malgré tout, il y a du style et de l'allure, comme de la poésie, en cette figure décorative.

TRAYER (Jean). — « Demi-repos » pris par une jeune et jolie Bretonne assise et se livrant tranquillement à la couture dans son intérieur d'une propreté modèle. Fine toile d'un aspect franc et délicat.

TRISTAN-LACROIX. — « Hiver », ou plutôt automne, car la futaie et les bruyères et fougères sont encore sur pied et roussies. Les moutons pacagent dans les fourrés. Temps gris et aspect général franc et nature.

TRUFFAUT (Georges). — « Le Père Louis », assis sur le banc de la cour, auprès du jardin, tient sa fillette sur ses genoux et lui fait une paternelle morale, tandis que la pie familière picore à leurs pieds. Effet tendre et ensoleillé à la Bastien-Lepage. — « A la fin de la séance », le père Louis, qui, par déférence et respect, a laissé ses sabots, vient en tapinois admirer son portrait et celui de sa fille. Le brave homme se penche pour mieux contempler cet heureux pastiche de Bastien-Lepage.

TRUPHÊME (Auguste). — « Une Noce à Châtillon », où, musique en tête, les mariés s'en vont à ânes, jusqu'à l'église, et de là au festin et au bal, comme tous les invités et amis. On dit même que les cour-

siers mélomanes donnent parfois des concerts qui obtiennent des succès, et dont le bruit s'étend au loin.

TYTGADT (Louis). — « Ferencza la bohémienne » porte sa maison sur son dos, c'est-à-dire son chat, son enfant endormi et sa guitare, le tout en bandoulière. Jeune, jolie, souriante, richement vêtue d'un zouave à garnitures et boutons d'or, avec un collier de sequins et un mouchoir bariolé, Ferencza est un type peu banal et constitue un riche tableau de coloration vibrante.

UHDE (Frédéric). — « Les Couturières » suédoises, à en juger par leurs types et costumes, sont coiffées de bonnets blancs se terminant en pointe derrière. Assises autour d'une grande table, elles travaillent activement, devant un grand vitrage sans rideaux, d'où l'on aperçoit au dehors une étendue de jardin. Jolie scène d'intérieur reproduite avec sincérité.

ULMANN (Benjamin). — « Mme S. ». Figure de face aux traits distingués, avec deux bandeaux de cheveux ramenés sur le front, dont on remarque la facture d'une finesse et d'un fini remarquables dans les chairs, les cheveux et les étoffes du corsage. Portrait excellent et remarqué.— « Mlle J. K. ». Profil pur et délicat d'une jolie enfant aux bras fins et gracieux reproduits avec un talent plein de souplesse et de fermeté.

ULMANN (Walter). — « Jour d'automne ». Jeune dame et son père ou époux plus âgé se promenant, à pas lents, dans une prairie semée de feuilles flétries. Ces deux personnages paraissent mélancoliques, comme le paysage qui les encadre. Les costumes sont du XVIIIe siècle, dont la mode paraît nous revenir ; car la jeune femme, avec ses longs gants et son grand cha-

peau, semble porter la mode actuelle, mais il n'en est pas de même du costume de son compagnon. Grand talent d'éxécution.

ULYSSE-ROY (Jean).— « Amurat II ;— épisode de la guerre des Turcs contre les chrétiens ». Huniade va succomber, tenant fièrement et haut son drapeau flottant, lorsqu'un vieillard fanatique ranime son courage, et s'élance de nouveau, au galop de son cheval noir caracolant et le mors blanc d'écume, auprès du héros qui vient de mordre la poussière. La mosquée, au fond, est enveloppée des fumées de la poudre. Très belle page à la Régnault et Benjamin Constant. C'est superbe de couleur.

VALADON (Jules). — « Marie-Madeleine », dans un élan de ferveur, étreint dans ses mains, qu'elle élève au ciel, la petite croix de bois dont elle a la sainte folie. C'est bien là une sincère repentante, s'humiliant dans sa retraite sauvage. Dédaignant les étoffes précieuses, elle livre son beau corps aux intempéries de la nature, souvent inclémente. Quel vif élan dans la foi de la sainte ! Comme les flots de sa chevelure blonde se marient bien à ce beau torse clair et à ces jambes bien dessinées ! Le peintre a su mettre en cette étude un sentiment vrai et profond du caractère de la pénitente. Plaçons ici quelques souvenirs intimes à la gloire de la vie de cet éminent artiste ? Nous eûmes l'honneur de traverser avec M. Valadon la crise et l'épreuve décisive qui trempe les caractères ; quand nous le connûmes, notre ami Antonio Watripon qui s'éteignait, phtisique, à Lariboisière, et Deberle, qui allait faire, comme Jobbé-Duval, un prochain édile parisien, formaient un petit cénacle où j'avais l'honneur d'échanger parfois des

idées et des sentiments. Ce fut là que j'appréciai l'âme élevée du philosophe et poète Valadon. Il aimait son art à la passion, et devait y prendre une place élevée, qu'il occupe dignement. Après avoir tenté tous les genres, il devait logiquement couronner sa voie par la maîtrise dans le grand art dont il possède le clavier vibrant : la poésie et le sentiment d'une esthétique des plus élevées. Ces précieuses qualités, Valadon les a concentrées dans le portrait qui, de l'intimité, monte jusqu'à la vie morale la plus intense, comme dans le portrait suivant : « M. Étienne Arago », qui vient à l'appui de notre thèse. Il fallait précisément un caractère élevé, une note morale des plus tendres et des plus délicates pour éprouver et tenter le pinceau de Valadon ; aussi, comme le tendre psychologue et physiologiste est bien descendu dans les profondeurs de l'âme du sensible et tendre Étienne Arago ! Certes, si François Arago était le savant achevé, et Jacques le rêveur à imagination des plus vives, assurément Étienne Arago était bien l'âme d'artiste la plus élevée et vibrant à toutes les manifestations du beau. Cette âme, aussi impressionnable que vraiment tendre, possède surtout cette clef des cœurs : la bonté ! Lisez donc dans ces yeux bleus limpides tous les trésors de mansuétude et de grandeur d'âme qui animent son être moral ; et quelle finesse et quelle grâce charmantes dans cette bouche délicate qui va parler, et d'où il ne sort que de l'éloquence ! Quelle expression générale de sérieuse méditation, où, à côté de l'esprit, l'âme et le cœur sont les juges impartiaux dictant des sentences équitables ! Valadon a rendu toutes ces nuances variées, presque insaisissables. Son pinceau fouilleur a su, pour ainsi dire, clicher ce caractère protée de philosophe, d'homme politique et surtout de

poète et d'artiste bien digne de greffer sa vraie et puissante valeur sur celle du grand savant, son frère immortel. Honneur donc à M. É. Arago d'avoir deviné le peintre poète et physiologiste qui devait léguer ses traits à la postérité.

VAN BEERS (Jan). — « Embarqués » dans leur frêle embarcation, ce canotier en costume blanc et une jeune dame avec son enfant couché à ses pieds glissent sur les eaux couvrant tout le fond sur lequel ils se détachent avec vigueur. La sensation du mouvement rapide est habilement rendue dans les poses pleines de naturel et de vérité des personnages.

VAN LEEMPUTTEN (Franz). — « Dans la bruyère ; — Campine anversoise ». Trois voitures chargées de tourbe ou charbon de terre suivent une route dans une vaste plaine couverte de bruyères, sous un ciel blafard et terne comme tout ce paysage, qui n'a rien de séduisant. La nature a peu de charmes dans cette Campine belge. Cette toile est un peu trop restée à l'état d'impression et semble inachevée.

VAN LEEMPUTTEN (Corneille). — « Bruyères » ardennaises où font la sieste de superbes moutons couchés dans l'herbe en pénombre crépusculaire. Au loin, après la prairie, un massif d'arbres, puis les collines du fond s'enlevant sur le ciel. Le tout d'un maître.

VAN MARCKE (Émile). — « Vache normande » marchant à pas lents dans une verte prairie et levant son muffle blanc humecté de rosée. M. Van Marcke nous donne une splendide étude de ce bel animal. Œuvre de maître des plus remarquables.

VANNUTELLI (Scipione). — « Les Ammentate à Saint-Pierre de Rome » sont de belles zélatrices ou fidèles novices aux costumes blancs, avec des capelines et des cravates de satin montantes qui leur cachent

la bouche. Elles portent sur la poitrine deux petites cocardes, et tiennent, dans leurs mains gantées, leurs cierges et leurs missels. Elles sont conduites par une sœur en costume et capeline noirs. La première porte en diadème une couronne de boutons de roses. Charmant tableau d'un effet très pittoresque.

VAUTHIER (Pierre). — « Le Port Saint-Bernard à Paris » est pris directement du quai encombré d'engins de navigation. La Seine est couverte de barques, et, à l'autre rive, les quais, la Morgue; puis, au fond à gauche, la coupole du Panthéon, et, à droite, Notre-Dame. Le tout par un beau ciel nuageux gris troué de clartés de fin azur. Très bel aspect magistral.

VAYSON (Paul). — « La Rentrée du troupeau » de moutons se foulant et se pressant sur les pas du berger marchant en jouant de la cornemuse. L'aspect sauvage du personnage rustique est en complète harmonie avec cette solitude. Belle toile où l'effet de poésie est bien saisi et rendu.

VEGMAN (Mlle Berthe). — « Portrait de ma sœur » représentée de face et assise auprès de sa table à ouvrage, sur laquelle est posée, à côté de quelques fleurs, une pelote de laine blanche qu'elle dévide de la main gauche, tandis que le travail commencé repose sur ses genoux. Bon portrait dont la pose et le mouvement sont remplis de naturel.

VERDIER (Jean). — « Marais du Kernig ». Joli paysage dans une gamme douce et pleine d'harmonie. L'onde rare se découpe dans les terrains dentelés et arides à l'horizon découvert donnant une bonne perspective bien observée et rendue.

VERHAS (Franz). — « Les Bijoux ». Jeune dame en train d'examiner ses richesses; les tiroirs sont ouverts et livrent leurs trésors : écrins, bracelets,

boucles et bijoux somptueux et variés. Jolie toile finement traitée.

VERNET-LECOMTE (Émile). — « Mme la comtesse B. » est de profil et à mi-corps, tenant son éventail et tournant presque entièrement de face son beau visage couronné de cheveux bruns ramenés bas sur le front. Les tons riches de sa robe rouge s'harmonisent merveilleusement avec son beau visage, auquel son regard animé donne beaucoup de vie et d'expression. Superbe portrait, en tout digne d'un Vernet.

VERNIER (Émile). — « Le Retour des crevettières du Grand-Camp (Calvados) ». Elles ont une mine rébarbative et crâne, ces vieilles, coiffées de casques à mèches et portant fièrement leurs engins de pêche, s'enlevant toutes en vigueur sur le ciel nuageux, où perce un nuage verdâtre qui reflète sur la plage humide. Belle marine claire et franche d'aspect.

VÉRON (Alexandre). — « Fin d'avril à Asnières ». Bout d'îlot verdoyant sur la Seine, avec de beaux arbres au frais feuillage printanier, au pied desquels s'étend la nappe du fleuve. Un promeneur, assis sur l'herbe est venu profiter de cette belle journée, dont il savoure la beauté en lisant dans son coin isolé. Charmant paysage.

VETTER (Jean). — « Mlle M. L. ». Tête de trois quarts de jeune fille aux traits réguliers, calmes et pensifs. Le front élevé et développé donne à la physionomie beaucoup d'expression rendue avec talent.

VEYRASSAT (Jules). — « Maréchal ferrant » un cheval blanc que tient la paysanne par la bride, tandis que les deux autres du fond à droite attendent leur tour. Jolie forge aux tuiles rouges s'enlevant sur un ciel azur, tandis que les poules picorent au premier

plan. Mêmes qualités du maître du genre. — « Les Premiers Blés » que les moissonneurs chargent sur une charrette attelée de trois chevaux mangeant les pousses nouvelles du champ voisin. Œuvre de maître les plus remarquables, où l'on retrouve à un degré éminent le talent si fin, si complet et le grand sentiment artistique qui ont consacré la réputation de M. Veyrassat. Comme toute cette toile est pleine de vérité réelle ! Comme cet artiste a su voir le beau répandu dans cette simple scène et en refléter le rayon dans son œuvre ! Quel talent !

VIANELLI (Albert). — « Triste Nouvelle » apportée par cette lettre que laisse tomber cette jeune dame assise et la tête appuyée dans sa main gauche. Son visage noble et distingué exprime une vive douleur. Émotion bien rendue et sympathique.

VIARDOT (Léon). — « L'Épée de Damoclès » dont la lame brillante et acérée pend au-dessus de la tête de l'imprudent qui recule effrayé. Son trône et sa couronne ne lui font pas accepter cette dangereuse position. « Eh bien, Damoclès, lui dit le tyran Denys, » voilà le bonheur des rois ! » Jolie toile où il y a d'assez bonnes qualités.

VIBERT (Jehan). — « *In pace* ». Moines en robes blanches ornées d'une croix rouge et noire sur la poitrine, se promenant, graves et méditatifs, dans une allée d'arbres où percent les lueurs brillantes d'un soleil ardent. Leurs types sont austères et imposants, et ils semblent profondémant absorbés dans leurs réflexions intérieures. Grandes qualités de couleur et de composition en cette toile remarquable. — « Georgette » est une jolie petite brunette au costume blanc, à col et chapeau marins. Elle est debout au milieu d'un champ de blés mûrs où elle se fraie un passage

en les écartant de sa petite main, tandis que l'autre tient le bouquet de coquelicots, bluets et autre fleurs champêtres qu'elle vient de cueillir. Expression gracieuse et naïve du joli visage bien rendue.

VIDAL (Eugène). — « Mlle N. ». Petite fille assise dans un fauteuil et tenant son chapeau sur ses genoux, le coude droit sur l'un des bras de son siége et la main gauche retombant dans un mouvement affaissé qui se retrouve dans l'inclinaison de la tête légèrement penchée. Sa jolie figure agréable et distinguée est encadrée de ses beaux cheveux blonds et abondants. Très joli portrait.— « Femme vue de dos », assise dans un fauteuil et lisant un journal. Elle porte un chapeau noir et le costume à la mode actuelle, avec longs gants jaunes. Étude consciencieuse et soignée.

VIDAL (Vincent). — Bord d'un étang » et « Moulin de Losten-Vir » sont deux petites études de paysage d'un sentiment vrai de la nature reproduite avec conscience et vérité.

VIEL-CAZAL (Charles). — « Une Rosse ». Étude de cheval blanc qui, ainsi que l'indique sa désignation, a en effet, perdu les qualités de sa race.. Le pauvre animal, représenté de profil, a l'air morne et résigné de beaucoup de ses confrères, martyrs de l'activité parisienne. Cette étude, de petite dimension, a de bonnes qualités.

VILIN (Henri de). — « En 1750 ». Corps de troupe suivant une route, précédé d'un peloton de cuirassiers portant chapeaux à cocardes blanches. Il faut avouer que le casque est d'un effet plus martial et que l'on a fait preuve de bon goût en le rétablissant. Un vert feuillage égaie cette jolie toile bien composée et rendue.

VILLA (Émile). — « La Charmeuse; — XVI[e] siècle ». Dans un splendide intérieur d'architecture de cette époque, une jolie patricienne, assise et de profil, offre une friandise à des chardonnerets qui viennent, en voletant, les manger dans sa main. Le jeune châtelain, l'époux et heureux maître, debout et s'accoudant sur le dossier du fauteuil, le poing sur la hanche, daigne constater le talent de son amie. Intérieur et costumes des plus pittoresques de la belle Renaissance.

VILLAIN (Eug.). — « Nature morte », ou plutôt un nouveau chef-d'œuvre de ce maître à la touche mâle et crâne dont nous suivons les progrès incessants depuis 1839. A ce propos, deux mots de revue rétrospective. A cette date des revendications vaillantes des coreligionnaires des puissants héros républicains James, Prosper, etc., Barbès remplissait Paris de son nom et de sa foudroyante tentative échouant, hélas! à la Morgue pour les morts, et à la prison d'État pour ce héros plein d'âme et de patriotisme. Eh bien! nous arrivions à Paris vers le 12 mai, et nous entrions à l'atelier Boudin, rue Saint-André-des-Arts. Qui vîmes-nous tout d'abord parmi les peintres d'avenir? Nous vîmes le franc gamin de Paris, Eug. Villain qui, la calotte rouge sur la tête blonde à l'œil vif, et la pipe à la bouche, célébrait aussi vigoureusement la République qu'il brossait une figure d'après modèle. Il y avait là, encore, E. Perrin, devenu depuis directeur des Français; Gustave Boulanger, le peintre d'histoire; Pintu, le gracieux peintre de genre; Farochon, l'habile décorateur. Mais celui qui frappait le plus notre attention, c'était E. Villain, dont la « Nature morte », vrai chef-d'œuvre de ce genre, évoque ces souvenirs d'antan. En effet, cette œuvre, qui a plus de vibration que les Th. Rousseau et les Bergeret, est celle d'un grand

maître ; les côtelettes, les huîtres et l'accroc de lumière au chaudron, repoussent suffisamment les autres plans de bouteilles, panier et bocal. Quel est l'amateur intelligent qui sera assez avisé pour orner sa salle à manger de ce chef-d'œuvre?

VILLEBESSEYX (Mme Jenny). — « Raisins d'Espagne » s'échappant d'un panier qui en est bondé, ainsi qu'une corbeille auprès. Les tons dorés sont reproduits avec un talent plein de vérité et d'habileté. Ces beaux fruits font illusion.

VILLEDÈRE (Joseph). — « Théodore et ses amis retirant des martyres chrétiennes » dont les corps flottent à la surface du Tibre. Ces fidèles chrétiens sont dans une barque et y recueillent les cadavres pour leur donner la sépulture. L'ombre du soir répand un voile poétique sur cette scène émouvante et bien comprise et rendue dans l'air vénérable des chrétiens accomplissant leur devoir pieux et la beauté idéale des martyres.

VIOLA (Ferdinand). — « La Marée » s'étale dans son superbe groupe de raies, loubines, congre, rougets et anguilles de mer, en avant des paniers et mannes. Effet vigoureux et largement rendu par un maître du genre.

VIOLA (Raoul). — « Une Bourriche de fleurs ». Pensées dont les tons fins et agréables sont des mieux rendus, ainsi que la branche de giroflée qui est auprès.

VISCONTI (Alphonse). — « La Part du capitaine ». Casque, carquois, bouclier et l'épée, dont les ciselures, les dorures et l'acier miroitant éclatent en un splendide amas sur une table de chêne. Ce pinceau habile en a délicatement reproduit les fins détails ne nuisant pas à l'effet d'ensemble des plus réussis.

VRIENDT (Albrecht de). — « Philippe le Beau armant son fils, chevalier de la Toison-d'Or ». Le jeune prince, encore enfant, est revêtu du costume rouge des chevaliers de la Toison-d'Or, qui sont réunis autour de lui avec trois princesses debout et couronnes en tête et un prélat. Philippe le Beau tient son épée nue au-dessus de l'enfant et procède à cette cérémonie, bizarre fantaisie princière. Le nouveau chevalier, malgré son titre, est plus disposé à téter sa nourrice qu'à porter la lance. La pourpre des costumes donne de l'éclat à ce tableau historique d'une bonne composition.

VUILLEFROY (Félix de). — « Lande bretonne » où vaguent sur un tapis de verdure luxuriante des bœufs et des chevaux, dont ce maître nous donne une excellente étude. Paysage et animaux sont traités avec un talent qui en fait une des œuvres les plus remarquables de ce Salon. Couleur, harmonie et vérité s'y trouvent au plus haut degré. — « Sur le champ de foire », nous admirons ce superbe troupeau de bœufs à l'allure puissante saisis avec un si grand accent de vérité. La couleur fine et agréable et l'effet d'ensemble donnent une grande valeur à cette toile remarquable.

VUILLIER (G.). — « Un Coin retiré de la Creuse », rappelant un peu le motif de la « Remise des chevreuils » de Courbet. Au bas de tendres frondaisons, des blocs de rochers gris baignent leur base dans une eau fraîche et transparente qui vient, au premier plan, mourir sur les bords d'une fraîche prairie. Paysage des plus poétiques, peint largement dans les plans les plus heureux par un jeune et éminent maître. — « Le Vallon de Pierre-Fol (Aisne) », entre deux pentes dont l'une est en pleine lumière et l'autre

noyée dans l'ombre, sous un ciel clair où courent de légers nuages, est un beau paysage dont l'effet et l'impression sont réussies.

WAGREZ (Jacques). — « Quadrige de l'Amour ». Gracieux attelage de quatre jeunes filles courant dans une prairie semée de fleurs, sous la conduite du dieu déployant ses ailes roses. Jolie toile d'une inspiration et d'un effet agréables. — « Mme la baronne de G. » en toilette violette de couleur claire, tenant son éventail sur ses genoux et tournant légèrement la tête aux traits fins et aristocratiques rendus avec talent par ce pinceau délicat, ainsi que la pose élégante et bien trouvée.

WAHLBERG (Alfred). — « Soir de novembre en Suède ». Scène d'hiver où le givre et la neige couvrent d'un voile grisâtre ce paysage étendu où se détachent les troncs flexibles et les délicates ramures des arbres dépouillés, et qu'éclairent les reflets d'un soleil couchant dont la pourpre égaie ce spectacle de la nature, qui n'est pas sans beauté. — « Forêt de Sârô, près Gothembourg (Suède) ». Au travers des troncs clair-semés, on aperçoit une étendue de mer d'azur, avec verte pelouse, au premier plan, sous le gai feuillage laissant passer la lumière du fond. Joli paysage bien reproduit.

WALKER (James). — « Le Guide ». Épisode de la guerre de 1870 rendu avec vigueur et fermeté. Un pâtre, le bras étendu, montre la route à un officier français à cheval et tenant son revolver à la main. Derrière le groupe principal, trois cuirassiers d'escorte en manteaux blancs. Le sol, couvert de neige, fait ressortir les personnages de ce motif, dans lequel il y a de grandes qualités de couleur et de composition. — « En vedette » est là, grelottant à cheval et dans la

neige, ce pauvre dragon jetant au loin ses regards qui veillent. Au fond, encore dans la neige, s'enfonce un autre dragon, dont le manteau s'estompe dans la brume et dont le casque donne seul un accroc de lumière de cuivre doré. Très bel effet de neige en cet épisode militaire.

WALLET (Albert). — « Le Soir; — pendant les grandes manœuvres ». Rue de village où deux ou trois soldats de la ligne se livrent aux préparatifs de leur repas. Anecdote militaire assez bien observée et traitée.

WATELIN (Louis-Victor). — « La Vieille Route de Monthières (Picardie) » part à angle aigu, aboutissant au clocher du village, angle dont la base occupe tout le premier plan. A ses deux côtés, des bruyères, et, à l'horizon, un beau ciel couchant repoussé par les massifs et l'allée d'arbres avoisinant le clocher. Aspect splendide d'air poudreux.

WEBER (Théodore). — « Un Remorqueur ». Bateau à vapeur entraînant deux barques de pêcheurs aux voiles brunes, suivies de leurs canots qui y sont amarrés. La petite flottille fend les flots clairs et frangés d'écume blanche, s'étendant sous un ciel chargé de nuages. Jolie marine pleine d'effet.

WEEKS (lord Edwin). — « L'Avant-garde d'une caravane du Soudan allant au Maroc » nous montre un climat et une scène peu ordinaires. Ces éclaireurs, Mores africains, marchent nonchalamment, auprès de leurs dromadaires, armés de leurs longs fusils aux formes bizarres. Leurs ombres se reportent avec force sur le sable jaunâtre du désert, dont rien ne rompt la monotone et immense étendue, et que tranche vivement à l'horizon le ciel d'un bleu sombre et uniforme. Jolie toile qui fixe l'attention.

WEERTS (Jean). — « Joseph Bara ». Portrait de face du petit tambour, devenu hussard sous le pinceau de M. Weerts rectifiant la légende menteuse. Ses traits juvéniles sont calmes, avec une expression de fermeté et même de gravité. Les deux mains gantées reposent sur le pommeau de son sabre. C'est une œuvre dénotant un talent de portraitiste des plus distingués.

WEISZ (A.). — « René et Bob », lequel dernier est un superbe dogue accroupi sur ses pattes de derrière et que son cher petit maître René, debout et de face, entoure de son bras ami. Charmant enfant peint en lumière et drapé de son petit manteau blanc. Joli groupe, dont Bob est cependant la principale attraction : il est si beau, si bon, ce dogue plus grand que son maître!

WENCKER (Joseph). — « Prédication de saint Jean Chrysostome contre l'impératrice Eudoxie ». Pétrissant, du poing gauche, le chêne de sa tribune, le fougueux autoritaire à la bouche d'or lance un geste menaçant à l'impératrice, qui se lève et, à son tour, menace du regard son éloquent agresseur. Cette petite reine n'en a nullement peur ; elle croise ses bras et a l'air de méditer une vengeance. L'auditoire nombreux, composé de vieillards graves, au premier plan, et, au troisième, de la foule recueillie, s'enlève, comme la chaire, en vigueur sombre sur cette église à l'architecture grise. Très belle toile historique acquise par l'État. — « M. M. D. » est assis de trois quarts dans son fauteuil et tourne à droite sa tête militaire énergique, car on dirait que cette figure à moustaches appartient à un général. Très bel aspect martial et grandes qualités de modelé et d'expression dans la pâte lumineuse.

WERENSKIOLD (E.). — « La Promenade favorite ».

jeune dame tenant son ombrelle et suivant un petit sentier serpentant dans le gazon auprès d'un rocher. Coin solitaire et romantique qu'elle vient visiter souvent, et où un siége est disposé et lui tend les bras. Jolie petite toile.

WERTHEIMER (Gust.).— « Le Baiser de la sirène » offre les séductions les plus dangereuses, témoin cette jeune blonde qui, dans une pose lascive, saisit de la main droite sa victime pour l'entraîner dans l'abime. Impossible de saisir l'anatomie du deltoïde de ce pauvre marin qui succombe à la tentation de cette figure pâmée dans un galbe voluptueux.

WERVÉE (Alfred). — « Un Coin de la prairie » occupé par une belle vache suisse au repos. Elle rumine, presque adossée à un bouquet de chardons, dans ce parc fermé par une barrière de bois. Au fond, le village et la ferme, auprès de laquelle paissent d'autres troupeaux. Horizon très élevé et qualités magistrales.

WICK (Mlle Maria).— « L'Œuf cassé » est tenu entre les doigts d'une jolie et fraîche petite fille qui voudrait bien fermer la blessure d'où s'échappe le contenu en gouttes se répandant à terre. Petit coin d'intérieur de cuisine. Jolie et agréable petite toile.

WILLETTE (Léon). — « La Mort et le Bûcheron ». C'est le sujet qui a fourni à La Fontaine sa charmante fable, qu'a choisi M. Willette. Le pauvre bûcheron, tout pâle et chargé de son lourd fardeau, s'éloigne précipitamment en suivant cette route à l'aspect désolé. Il est escorté de quelques noirs corbeaux de mauvais présage, volant à ses côtés. Il y a de l'effet dans cette jolie toile.

WILLIAMS (Mme L.-L.). — Ces « Trois Larrons » sont deux chèvres, l'une blanche, l'autre rousse, débauchées par leur jeune maîtresse qui leur abaisse

une branche de pêcher en fleurs qu'elles broutent avidement. Charmante petite anecdote délicatement rendue dans son aspect tendre et vaporeux.

WINTER (Pharaon de). — « M. Petyt », vieillard à barbe grise et lunettes. Il est assis, tenant une lettre qu'il vient de lire et qui le fait réfléchir. Sa préoccupation se reflète sur son visage expressif qui regarde le spectateur de face. C'est un bon portrait.

WINTZ (Guillaume). — « Bœufs allant au labour », tous deux mis au joug et suivis du troupeau de moutons et d'une vache, menés tous par le laboureur. Bonne petite toile d'un aspect heureux.

WIT (Jean de). — « La Mouche » s'est posée sur ce mur blanc formant le fond de cette toile. Une enfant debout et vue de dos se prépare à l'emprisonner dans un brusque mouvement de sa main ouverte et la guettant. Dessin correct et mouvement des plus justes en cette jolie toile.

WORMS (Jules). — « Un Écrivain public », assis à une table en plein air, écrit sous la dictée d'une jeune fille debout auprès de lui. Au second plan, deux prêtres dont les costumes noirs se découpent sur la maison aux murs ensoleillés du fond. Cette petite scène espagnole a de bonnes qualités de couleur et d'effet lumineux.

WYLD (William). — « Intérieur de l'église Saint-François-d'Assise » dont l'architecture imposante a tenté, à juste titre, le pinceau de cet artiste de talent. Sous ces larges voûtes sombres circulent des moines et quelques groupes de paysans en costume italien. Un jeune homme et une jeune femme dans un angle causent familièrement; d'autres femmes sont accroupies ou assises auprès des piliers massifs.

WYLIE (M. de). — « Passé minuit ». Dans l'ombre

reportée d'une rue noire, deux gendarmes réveillent un pierrot qui aura trop réveillonné. Où se passe cet épisode de carnaval? Est-ce à Villefranche-sur-Mer? soit ; mais la nuit est bien sombre pour laisser tant d'éclat à ce monument pâle du style de Mazarin et de Louis XIII? N'importe, effet dramatique trouvé.

YARZ (Edmond). — « Entrée du canal de la Giudecca ; — Venise ». Vue monumentale de la reine des eaux se mirant dans les flots argentés et ridés de vagues légères sur lesquelles glisse une gondole. Gamme claire et agréable, d'un effet harmonieux. — « Matinée d'automne ; — environs de Paris ». Champs verdoyants où jouent les ombres et les lumières, avec horizon borné par un rideau d'arbres dans les lointains ; est une étude de paysage qui a de bonnes qualités.

YON (Edmond). — « L'Eure à Acquigny ». Charmant paysage où l'onde transparente de cette rivière est encadrée de superbes pâturages surmontés d'un ciel nuageux. — « La Saint-Marc à Varengeville » nous montre un coin champêtre et solitaire d'un aspect plus sévère, avec échappée de mer à l'horizon.

YVON (Adolphe). — « M. G. S. », debout et de face, est résolument campé, le pouce droit dans l'ouverture de sa redingote et la main gauche tombant naturellement. Il tourne légèrement sa tête distinguée et très fine, presque de face et en pleine lumière. Le front un peu dénudé de ce savant ou homme capable, et surtout son regard fin et observateur, indiquent que M. G. S. n'est point le premier venu, mais bien quelqu'un. Cette belle tête expressive, peinte et modelée comme le maître sait le faire, est tout simplement un des meilleurs portraits de cet abondant Salon. — « La

Légende chrétienne », clairement indiquée par la notice, est composée à la manière des maîtres italiens, et notamment des Vénitiens, par trois cercles, et un quatrième groupe, celui de la fin. Dans le premier, en courbe ellipsoïde, nous notons, *ab ovo*, la légende hébraïque ; à gauche, Jacob et ses douze fils sont étudiés dans leurs caractères, leurs sentiments et leurs poétiques costumes : quoique dans le vague exigé par le quatrième plan de la perspective aérienne, on peut néanmoins distinguer les douze chefs de tribus. A droite, et comme enchaînement chronologique, les prophètes d'Israël font le pendant rhythmique des patriarches ; au centre, en avant de ces deux groupes, apparaît le Christ dans le nimbe ou auréole de la croix de son supplice ; et, heureuse idée de la venue du Messie, de ses pieds partent des nuées fulgurantes d'or annonçant, par ces trois angles lumineux, que la lumière et le salut de l'humanité, ayant pour point de départ la voûte d'or de Dieu le Père, s'agrandit et s'étend par la volonté puissante du Fils résumant en lui la volonté divine. Aussi, quelle majestueuse et divine pose ! Droit et sévère comme la déesse mystérieuse Isis, le fils de Dieu, pris dans la crèche de l'étable et devenu charpentier, entend sonner l'heure de sa mission divine : il lève noblement la tête et les bras comme pour étreindre l'humanité tout entière. Aussi, au-dessous, à sa droite, ses douze apôtres non seulement prêtent une oreille attentive, mais tous remplissent leur mandat propagateur. Comme pendant de ce groupe, à gauche, nous reconnaissons les martyrs, que les instruments de leur supplice nous désignent clairement. Au-dessous, saint Paul, l'épée nue abaissée, et tenant un Évangile, protége la jeune Église ; saint Jean, saint Matthieu, saint Marc et

saint Luc se tiennent dans des poses héroïques, comme des apôtres et évangélistes de combat. Au-dessous : la Foi appuyée sur son ancre, la Charité tenant un enfant à son sein, puis l'Espérance montrant la lumière céleste à la pauvreté, sous la forme d'une femme au torse nu. Puis, du côté gauche, les saints parmi lesquels, au premier plan, saint Vincent de Paul accroupi recueille un enfant abandonné dans son berceau, tout en en pressant un autre sur son cœur ; puis vient auprès de lui sainte Thérèse avec son livre des Torrents. A sa gauche, saint Louis, debout, tient le labarum pourpre des croisades, et, au fond, saint Germain montre le ciel à sainte Geneviève. Comme pendant, à droite, voici venir les Pères de l'Église, qui s'échelonnent depuis saint Hilaire, saint Martin et saint Fortunat jusqu'au cygne de Cambrai et à l'aigle de Meaux. Quelques têtes inspirées se détachent sur le torrent de lumière d'or descendant de l'esprit du Christ. Puis, au bas de ces trois cercles précisant les âges et la tradition, voici, planant les ailes blanches éployées, un ange en raccourci, comme Yvon sait les jeter, avec une verve michel-angesque, un bel ange à la tunique blanche couverte d'une draperie rouge flottant au vent. Cet ange offre à l'humanité encore en enfance et dans les ténèbres les lumières de l'éternel Évangile. Il crie aux peuples et aux races non émancipés que le salut, la civilisation et le progrès ne doivent avoir pour objectif que cette divine et éternelle synthèse : l'Évangile éternel. Et l'Europe civilisée, depuis la puissante agriculture du premier plan jusqu'à la poésie, la musique, la peinture et tous les arts, jettent un œil de compassion à l'Asie et à l'Afrique ; de généreux Européens vont même délivrer les noirs de la chaîne et ranimer les

mourants ; l'islam lui-même ôte le voile jaloux de la sultane ; la jeune néo-grecque se réveille, comme le Japon intelligent, et la Tunisie défend aux Kroumirs de continuer leurs brigandages. Ces deux superbes groupes du premier plan se tiennent de chaque côté de l'autel, évoquant la parole de saint Jean : *Diligite invicem*. Sur les marches de cet autel est assise la Force, ou l'Autorité, qui, coiffée de sa peau de lion et appuyée sur sa massue, jette un regard admirateur à l'Étude ou plutôt à la Prudence qui médite, et, sur la dernière marche, la Justice tient son glaive et ses balances. Voici la synthèse de cette œuvre, à tous égards remarquable, et évoquant la plus pure et la plus haute tradition du grand art et des grands maîtres. Eh bien, vous verrez qu'à notre âge d'anarchie et de table rase, ce tableau, qui mériterait cent fois le prix du Salon, et la médaille d'honneur, si Yvon n'était pas hors concours, vous verrez, dis-je, que l'on organisera même contre lui la conspiration du silence ! Encore, si le gouvernement, jaloux de notre gloire artistique nationale, avait la bonne idée de faire agrandir de deux tiers ce projet de peinture murale... En vérité, ce serait son devoir ; mais vous verrez que cet honneur nous sera enlevé par l'Amérique !

ZACHARIAN (Zacharie). — « Une Table de cuisine » couverte de mets variés, jambon dans un plat, œufs, citron entamé, auprès d'un verre de vin et d'un bocal de cornichons. Petite toile qui n'est pas sans qualités, mais qui gagnerait à avoir un peu plus de vibration.

ZIER (Édouard). — « Le Mauvais Riche » de l'Évangile nous est présenté, entouré de ses convives, portant les riches et élégants costumes du seizième

siècle. Les poses sont animées, et l'expression des physionomies respirent le plaisir et la gaieté; mais l'orgueil et la dureté se peignent sur les traits de ceux dont s'approche le pauvre, hâve et demi-nu. Un vieillard le toise d'un air sévère, tandis qu'une dame assise auprès de lui replie les flots de sa robe avec dédain. Ce beau tableau fait grand honneur au talent de cet artiste distingué qui se maintient au premier rang. — « Psyché » splendide de beauté sculpturale et fière, et dont la blancheur tranche sur le fond sombre faisant ressortir son noble et doux visage à la blonde et superbe chevelure. Voilà une Psyché des plus réussies comme beauté physique, qu'éclaire la beauté morale rayonnant dans ses nobles traits.

ZIER (Victor). — « Biblis ». La belle nymphe au corps de statue, dont la blancheur tranche sur l'herbe à la nuance sombre sur laquelle elle est étendue, laisse échapper de ses yeux les larmes qui coulent en un ruisseau dont elle va devenir la source. Charmante toile traitée avec talent.

ZILLHARDT (Mlle Jenny). — « Mme T. » assise et de face, le bras droit replié devant elle, et la main tenant un gant, tandis que la main gauche s'appuie sur son visage très coloré. Elle porte une robe marron d'une nuance plus claire que le fond de même couleur. Très bon portrait plein de naturel et de vérité, et qui est bien vivant et expressif.

ZUBER (Jean). — « Le Gué; — environs d'Artemare (Ain) ». Paysage d'un effet champêtre plein de calme et de charme. Au premier plan, rivière aux flots argentés où viennent boire des vaches. Les arbres du fond estompent légèrement la perspective à l'horizon fuyant dans le lointain.

DESSINS,

CARTONS, AQUARELLES, PASTELS, MINIATURES, VITRAUX, ÉMAUX, PORCELAINES, FAÏENCES.

ALLIX (Mlle Thérèse). — « M. le docteur Émile A. » dont la figure de face a de la vigueur et de l'expression bien rendus. Miniature.

ALLONGÉ (Auguste). — « Le Matin sur la Marne » et « Près des îles La Baume, à Avallon (Yonne) ». Deux chamants motifs de paysage rendus avec une habileté de crayon et une vérité d'aspect des plus réussies. La vue de la Marne est surtout séduisante avec sa belle nappe se détachant brillante comme une glace entre les rives chargées de beaux arbres.

APPIAN (A.).— « Lisière de bois (Dauphiné) » dont les tons adoucis s'éloignent et se fondent à l'horizon, avec partie d'étang sur lequel nagent des canards au premier plan, et dans les eaux duquel baignent de gros troncs d'arbres près des bords. Excellent dessin, d'une exécution magistrale.

BARTHOLOMÉ (Albert). — « Une Mendiante; — pastel ». Coiffée d'un mouchoir de couleur et de profil, la pauvre femme baisse sa tête résignée. Elle est pâle et souffrante. Qualités et étude en ce bon pastel.

BEAUVAIS (Adolphe de). — « Le Potage » a le privilége de courber toutes les têtes sur les assiettes; aussi voyez ce groupe s'inclinant en rond pour fèter messire potage et communier avec lui ! Petit dessin à la plume jouant la gravure sur bois et l'eau-forte.

BELLAY (Charles). — « Cinq portraits ». Jolies aquarelles parmi lesquelles on remarque surtout la charmante tête principale, gracieusement inclinée vers l'épaule et coiffée d'un grand chapeau noir encadrant bien ses beaux traits délicats et aristocratiques. — « Mignon » à mi-corps et pinçant les cordes de sa mandoline. L'inclinaison de son charmant visage répand de l'ombre sur son front. Type plein de poésie et bon dessin.

BÉTHUNE (Gaston). — Ce « Souvenir de Menton » est une ravissante touriste, de profil perdu, accoudée sur sa chaise et contemplant la mer. Son caraco satin rouge, et sa robe ainsi que son chapeau à nœud cinabre, font de cette pose jetée et naturelle une aquarelle pleine d'attrait et de vibration.

BIDA (Alexandre). — « Huit dessins pour les *Œuvres de Molière* », où l'on retrouve les maîtresses qualités de composition ingénieuse et pleine de goût de cet artiste hors ligne. La scène de Tartufe nous montrant Orgon se cachant sous la table est un véritable tableau; *le Malade imaginaire*, *les Femmes savantes*, *Don Juan*, il faudrait tout citer, car, dans tous ces dessins, M. Bida déploie à un égal degré son beau talent bien digne d'illustrer Molière. On ne peut que souhaiter de voir tous les classiques inspirer ce crayon, qui vaut bien un pinceau.

BŒTZEL (Ernest). — « M. Blanc ». Tête de face, aux traits francs, fermes et réguliers. Bon fusain, d'une exécution réussie.

BONNEFOY (Adrien). — « Mort de Mahomet ; — aquarelle » d'un effet dramatique d'autant mieux compris, qu'il est inspiré du grand maître Hugo. L'ange apparaît et lui dit que Dieu l'attend ; Mahomet entr'ouvre les yeux et les ferme pour jamais. Le prophète est étendu sur une natte ; au premier plan Abou-Bekr agenouillé et atterré devant le Coran à l'apparition de l'ange. L'effet est d'une grande puissance dramatique.

BOURGEOIS (Urbain). — « L'Art ; — carton pour une tapisserie » ; sous la figure d'une jeune femme au torse nu, assise sur un trône et tenant un miroir Deux petits génies volent au-dessus d'elle en soutenant une banderole portant ce mot : *Art.* A ses pieds un groupe d'enfants maniant le ciseau, l'archet, le pinceau ou le compas. Grandes qualités de dessin et de composition.

BOURGOIN (D.). — « Souvenirs de Bois-le-Roi » Six aquarelles dont les motifs ont du charme et du goût. La première : une jeune dame se reposant de sa promenade dans une prairie et s'enlevant sur un massif de bois à frondaison verte. La deuxième : une prairie, au premier plan, et, au fond, une ferme abritée par des chênes. La troisième : jeune femme assise dans la prairie et cousant auprès de son bébé endormi Dunes boisées au fond, et ciel bleu. Au-dessous, la quatrième représente une fillette au milieu des fleurs qu'elle cueille ; à gauche, une chevrière paissant sa chèvre, non loin des champs de blé. Fines études largement enlevées.

CALON (Ach.). — « Mlle J. P. ». Charmante Alsacienne assise de profil, suspendant sa lecture pour tourner son joli trois-quarts à sa droite, et nous mon

·er sa figure fine et intelligente. Dessin excellent, ·elevé de sanguine ou d'aquarelle.

CESBRON (E.-F.). — « Mme F. » est presque de face, essinée consciencieusement et modelée ou plutôt ·uillée à outrance dans les moindres détails, replis, des et commissures du visage. C'est une œuvre congénère de celle célèbre d'Henner, et de celles de Cro·epierre, jeune peintre qui s'est affirmé l'an passé.

CHEVALIER (Mlle Claire). — « Portrait ». Profil de ·une femme laissant voir le haut du corsage bleu âle de sa robe encadrée d'une ruche de dentelle. ·olie et délicate miniature.

CICÉRI (Eug.). — « Laveuses » et « Souvenir des ·yrénées », deux charmants paysages pleins de fraîcheur et d'éclat, rendus avec le plus grand talent dans ·es deux aquarelles. C'est d'un maître.

CLAUDE (Max). — « Aux bains de mer ; — souvenir de Trouville ». Une amazone à cheval vient visiter une amie dans sa cabine roulante. Celle-ci, ·n peignoir, ouvre la porte et l'accueille. Partout des ·aigneurs ; mer calme et beau ciel. Charmante aqua·elle claire et fine d'effet.

COLLIGNY (Mlle Jeanne de). — « Dame noble du ·vie siècle ; — émail ». Cette dame, debout et en marche, ·êtue d'une robe pourpre brochée or, et enveloppée de ·a pelisse verte, est un tour de force de vibration ·étallique. Quels que soient les procédés pour obte·ir cet éclat, le résultat en est d'une richesse et d'une ·are préciosité.

COOL (Delphine de). — « La Nuit » debout, portant ·gauche, dans un galbe plein de mélancolie poétique. ·lle incline avec grâce sa jolie tête encore endormie, ·t ramène sur son épaule droite les plis de son voile ·octurne, tout en foulant des pavots de ses pieds

légers. — « La Bonne Cigarette ». Un fumeur de fac lance une bouffée de tabac, tout en tenant sa cigarette dont il savoure l'arome. Deux émaux réussis.

CORELLI (A.), né en Italie. — « La Stuterata; – récolte de maïs ». Jeunes gens et jeunes filles sont assi sur cette jaune récolte, auprès d'un fourneau où pen une grande marmite. Ils jouent et folâtrent, san écouter les admonestations d'une vieille matron irritée. Belle aquarelle dont l'exécution est des plu remarquables.

COURCY (Alexandre-Frédéric de).— « Portraits d Mme C. et de M. le comte de S. V.;— émaux ». Ces deu splendides profils repoussés et entourés de couronnes de fruits, pommes et raisins, sont tout simplement de chefs-d'œuvre du genre. Le dessin, les détails et l beauté générale du rendu promettent à cet exempt un médaille.

DANTAN (Édouard).— « L'Atelier de votre père » monsieur, est des mieux habités, si nous examinons ce figures peintes à l'huile qui en ornent les murs, d même que ces petites études ou bas-reliefs, et, plus ba ces Phidias indispensables même aux grands artiste M. votre père interrompt le travail d'une statuett pour examiner un modèle venant s'offrir en toilett à la mode. M. votre père, que nous avons déjà admir dans un excellent tableau au Luxembourg, est fo ressemblant; et tout cet entourage, y compris l statuette drapée de l'enfant et le modèle à chapea à plume et à caraco grenat et robe lilas, avec le sellettes et boîtes, tout est vrai et juste de plan, constitue une très bonne aquarelle.

DAUX (Edmond-Charles). — « Portrait » de jeun femme vêtue de noir, penchant la tête et souriar

ıvec grâce en agitant son éventail rouge. Un reflet de umière éclaire son charmant visage, où rayonne le ·egard vif et animé. Excellent pastel rempli d'ex-›ression et qui arrête l'attention du public.

DEHODENCQ (Edmond). — « Charlotte Corday, l'après M. Alf. Dehodencq », nous montre la scène le l'arrestation. Charlotte Corday traverse la foule 'urieuse, dont les poings et les sabres la menacent, et ›st poussée vers la voiture qui va l'emporter, au nilieu des hautes et noires maisons de cette rue ·troite et pittoresque du vieux Paris. Beau dessin, l'une exécution ferme et habile.

DESRIVIÈRES (Mme Élisa).—« Mlle G. H.;—pastel », ›st tout simplement une œuvre charmante. Mlle G. H. ncline légèrement sa jolie tête, coiffée avec un grand goût, sur son épaule gauche. L'expression de cette ·avissante figure est des plus sympathiques, tant par a grâce que par la vie et l'intelligence. Œuvre de nérite que ce buste corsage de velours brun, s'enle-vant sur un fond bleu.

DUPONT (Mlle Geneviève). — « La Fiammetta », relevant fièrement son beau profil noble et son abon-dante chevelure sienne brûlée, est ceinte de la cou-ronne d'olivier d'or. Le joli costume renaissance, à arabesques dorées, et surtout l'expression poétique, rappelle bien le caractère idéal de cette œuvre hors ligne de Jules Lefebvre. Délicieuse miniature.

DURAND (H.).— « Apollon » et « Diane » sont deux profils camées, d'un dessin et d'un modelé serrés, et deux excellents émaux.

FANTIN-LATOUR (Henri).— « Étude ». Portrait de jeune femme, de face, tenant son éventail contre sa poitrine et inclinant la tête, que ce mouvement place

dans l'ombre. Excellent pastel, où l'on retrouve l[e] charme gracieux et l'habileté d'exécution des pein-tures à l'huile de cet artiste distingué.

FERMON (Mlle de).— « M. et Mme D. » sont réussi[s] de dessin et de carnation chaude et vraie, bien mo-delée. Deux charmants ovales porcelaine.

FILOSA (Jean). — « Surprise » est cette belle qu[e] l'amoureux guette derrière la terrasse et surprend e[n] lui touchant le bras. L'escalier de cette terrasse es[t] d'une très belle architecture. Grandes qualités.

FLANDRIN (Paul). — « Six croquis ou paysages » d'après nature, dont l'un, une vue du Campo-Vaccin[o] à Rome, et cinq autres motifs de grand goût et d[u] style traditionnel de ce peintre éminent.

FLEURY (Mme Cécile). — Le faire habile et fin d[e] cette artiste habile mérite d'être remarqué dans so[n] portrait de « M. H. », figure de face à barbe et cheveu[x] gris.

FOULONGNE (A.-C.). — « Quatre aquarelles » d'un[e] gamme et d'un ton délicat, dignes d'un maître.

FRÈRE (Théodore). — « Un Soir au bord du Ni[l] (haute Égypte) ». Des voyageurs ont dressé leur[s] tentes sur le rivage du premier plan, qui est baign[é] dans l'ombre. Les chameaux sont accroupis sur l[e] sol. La ligne brillante du fleuve tranche sur les ton[s] sombres du premier plan, ainsi que le ciel clair e[t] lumineux, sur lequel se découpent les têtes des pal-miers, et que viennent émailler de petits nuage[s] écarlates par les reflets du soleil couchant. La splen-dide nature orientale n'inspire pas moins heureuse-ment M. Th. Frère dans l'aquarelle que dans l[a] peinture à l'huile. L'effet est splendide.

GABRIEL (Mlle Louise).— « Portrait d'enfant ». Têt[e]

de face d'une petite fille aux grands cheveux blonds dénoués tombant derrière elle. Joli pastel, où la touche et l'effet sont pleins de largeur et d'effet.

GALBRUND (Alphonse). — « La Repriseuse » est assise dans son fauteuil et vue de profil. Cette jolie blonde regarde attentivement son ouvrage, sur lequel elle incline la tête, ayant auprès d'elle une corbeille, où se trouvent quelques pelotes de laine de couleurs diverses.

GÉLIBERT (G.). — « Le Roi des forêts » est étendu sur des feuilles et entouré de ses vainqueurs, qui vont devorer ses entrailles, lorsque le piqueur, en ce moment assis, sonnera l'hallali à l'entrée de cette chapelle gothique. Superbe aquarelle, de grand aspect.

GENGOUX (Georges). — « Mlle G. » est de trois quarts, et relève assez fièrement sa petite tête sur l'épaule gauche, et cette tête est fine, intelligente; la chevelure flottant sur l'épaule est relevée d'une faveur bleue au sommet.

GÉRARD (Gaston). — « Jeune Fille », où l'artiste s'est inspiré des beaux vers de Victor Hugo dans les *Voix intérieures.*

L'amour, c'est d'abord un miroir.....

La jeune imprudente se penche avec une admiration naïve sur l'onde perfide, où trempe déjà l'extrémité de son pied, et se regarde avec joie dans ce miroir qui sera bientôt pour elle un abîme. La pose et le dessin sont justes et ne manquent pas de charme et d'élégance. Ce beau corps se détache au milieu du feuillage verdoyant qui l'entoure. Grande aquarelle traitée avec talent.

GILBERT (René). — « M. de Lostalot », tête de trois quarts, aux cheveux gris coupés court, avec pince-

nez, et décoration à la boutonnière, et « M. Ernest Chesneau », le critique d'art, presque de face, au front découvert et regardant au travers de son pince-nez en amateur exercé et des plus compétents, sont deux pastels remplis de vie et d'expression.

GONZALÈS (Mlle Eva). — « Au bord de la mer ». Jeune fille se penchant à sa fenêtre encadrée de feuillage, et aspirant les brises marines en agitant son éventail. Joli pastel.

GRATIA (Ch.-Louis). — « L'Album; — pastel », et des mieux réussis, des plus savamment traités, car on se méprendrait sur le genre et on prendrait ce charmant buste pour une étude à l'huile. La tête penchée dans un mouvement délicat et naturel, une jeune et belle personne admire des œuvres d'art dans un album qu'elle entr'ouvre et tient avec une grâce pleine de naturelle. Cette brune, d'un type distingué et sévère, est de trois quarts perdus, presque de profil. De la paupière baissée descend un regard intelligent et plein de méditation. Le nez est fin et la bouche délicate, et il se dégage de ses traits purs une expression sévère et digne. Cette jolie tête, avec l'épaule et la poitrine, s'enlève en pleine lumière sur une draperie rouge qui lui passe sur l'épaule gauche et vient encadrer la chemise plissée de ce charmant buste plein de distinction. — « Jeune Fille aux lilas; — pastel ». Ce pendant de « l'Album » est une gracieuse blonde, la tête de trois quarts dans un parti pris d'ombre et de lumière, et s'inclinant sur l'épaule droite; non seulement une branche de lilas orne sa soyeuse chevelure blonde, mais, comme la fleur printanière est de son goût, elle en porte un énorme bouquet sur son sein. Si « l'Album » s'enlève sur fond or jaune, celui de la « Jeune Fille aux lilas » est un joli ciel azur.

Deux études d'un maître. Et en effet, M. Gratia est réellement passé maître et hors de pair en ce genre délicat des Largillière et des Latour, comme nous l'avons déjà constaté pour les portraits de Mme et M. Desmazure (voir les précédents annuaires), qui ont atteint les degrés les plus voisins de la perfection. Aussi, cet artiste consciencieux a appliqué ses longues années d'études sérieuses à relever cette branche de l'art presque oubliée, ou fort négligée ; et il lui a fallu une grande force de conscience et de sacrifice de ses goûts, une abnégation d'apôtre d'un genre, pour ne point faire comme tout le monde, l'abandonner et lui préférer la peinture à l'huile. Du reste, laissons parler feu le maître critique d'art, Charles Blanc : « M. Gratia » n'a point de rival dans le genre pastel ; il sait lui » donner la vigueur du coloris, l'harmonie, la chaleur » de ton, unis à la fraîcheur et au velouté des teintes. » Cet éloge ou plutôt cette vérité, proclamée par la plume la plus autorisée, ne constitue-t-elle pas un vrai titre de noblesse pour un vétéran de l'art qui a voué sa vie à relever un genre ? Et il serait du devoir des inspecteurs généraux des beaux-arts d'aller surprendre en son atelier cet artiste de mérite et de solliciter pour lui la récompense due à une vie aussi laborieuse qu'utile au relèvement d'un art très négligé avant que M. Gratia n'ait concouru à sa reprise.

GROSCLAUDE (Frédéric). — « Étude de femme ». Jeune blonde de trois quarts, sa longue chevelure retombant sur ses épaules et encadrant ses jolis traits remplis du charme gracieux de la jeunesse, et dont l'expression est des plus aimables et d'une sympathie communicative qu'a su lui donner cet habile artiste en ce splendide pastel attestant un talent remarquable.

C'est toujours avec plaisir que nous retrouvons un œuvre de ce peintre recommandé par de nombreu succès. Mais ce n'est pas seulement dans l'art de Largillière et des Latour que nous aimons à appré cier M. Grosclaude; nous préférons surtout lui voi choisir le champ vaste de la peinture à l'huile, où s palette, nourrie de la tradition des grands maîtres e fidèle à leurs principes, se complaît à traiter les beau exemples humanitaires, et tout ce qui a trait à l morale, au bien, à la famille, et à l'émancipation de classes souffrantes; car tout ce qui touche aux ques tions sociales préoccupe vivement ce peintre philan thrope, dont la philosophie chrétienne dirige tous le actes. C'est à son excellent père et maître, feu Gros claude, qu'il a dû cette forte et saine éducatio morale. Bien des déceptions, hélas! bien des obstacles entravent la ligne droite de ce vaillant pionnier d progrès, et notamment dans sa carrière militante de arts, où il voit de plus en plus que l'intrigue des cote ries usurpe la place du mérite. Mais M. Grosclaud a dû cœur : il ne se laisse point abattre par ce dissol vant funeste, et il est à désirer qu'il s'adjoigne u groupe puissant de résistance à l'entraînement des masses par les habiles qui les exploitent au profit d leur propre renommée et de leurs intérêts person nels.

GUILLERMIN (Mlle Élise). — «La Naissance d Vénus, d'après Cabanel», est tout simplement un peti chef-d'œuvre et une excellente copie sur porcelaine

HADENGUE (Michel). — Cet «Intérieur d'atelier contient d'abord un tableau de marine et de pêcheur à droite; puis, à gauche, la table à modèle, chargé de paniers et mannes de pêcheurs, d'un petit navir

posant sur une sellette, de filets, et de la palette du peintre. Aux murailles de l'atelier, esquisses et études de l'artiste. Effet vrai et qualités.

HALLÉ (L.). — « M. Henry Fuld ». Buste excellent et trois-quarts plein d'étude poussée. On dirait de la peinture à l'huile ; le regard noyé voit à travers ce pince-nez. C'est fort et supérieur. — « Mlle Pauline ». Charmant profil de fillette vouée au bleu. Sourire fin et délicat ; vie et pensée dans cette adorable tête de jeune fille.

HENRIET (Fréd.). — « Rue de village en Lorraine ; — aquarelle », qui a pour premier plan une prairie plantée de quelques arbres. Le ciel est gris et argenté à l'horizon, sur lequel s'enlèvent les toits de tuiles des maisons. Touche large en cette œuvre, à laquelle toutefois nous préférons la suivante : « Maisons à Liverdun (Meurthe-et-Moselle) ; — aquarelle », et d'un ton fin et gris très délicat, de la qualité de celui du terrain. C'est sans doute une rue qui s'enfonce entre les deux côtés de ces maisons s'enlevant sur un ciel gris clair avec nuages bleus. Toujours est-il que l'aspect général est d'une grande et agréable finesse.

HERBELIN (Mme Jeanne). — « Portrait de l'enfant de la comtesse de S. ». Tête de face de petite fille que la fantaisie de l'artiste a coiffée d'un bonnet du XVIIIe siècle. Collier de perles blanches au cou et les épaules recouvertes d'un léger fichu, avec rose sur la poitrine. On ne se lasse pas d'admirer l'adorable candeur de cette charmante figure d'une beauté réelle et éclairée par ses grands yeux au regard limpide et pur. Dessin exécuté par un véritable maître à la touche délicate et légère.

JEANNIN (Georges). — « Corbeille de fleurs ; —

aquarelle » magistrale, d'une richesse de coloris, d'une verve et d'une abondante faconde de pinceau souple jouant avec les lumières si difficiles à obtenir par ce procédé ingrat. En effet, le fond du papier est le seul moyen de la lumière à réserver, à nuancer selon les besoins des valeurs. Or, ces pivoines roses, ces roses trémières violettes et blanches, puis ces roses délicates, tout cet ensemble forme un bouquet splendide que l'État, très connaisseur, a eu la bonne idée d'acquérir, et je gagerais que cette œuvre hors ligne sera récompensée.

JIMENOZ-ARANDA (José). — « La Vision de Fr. Martin ». Trois splendides dessins inspirés du poème de don Gaspar N. de Arce, où l'on remarque des qualités de composition et d'effet tout à fait hors ligne. Grand talent.

JOUVE (Aug.). — Ce « Ligueur » tenant son arquebuse a du caractère, et sert de pendant à ce « Maillotin » armé de son maillet. Deux solides cartons. Le maillotin est peint sur lave émaillée.

JOY (Mlle Ida). — « Étude » ou tête de femme de trois quarts, bien coiffée et un type à caractère puissant et sévère. Grand avenir.

JUNCKER (Frédéric). — « Après l'orage », vaste plaine entrecoupée de flaques d'eau, et terrains détrempés sous un ciel encore sombre des nuages balayés par le vent et qui s'éclaire à l'horizon, et « le Crépuscule », plaine dont les terrains et la végétation se dessinent vaguement sous le voile d'ombre qui les baigne, sont deux études à la stéarine de l'effet le plus juste et le plus vigoureux.

LALANNE (Maxime). — « Le Tombeau de Guillaume le Taciturne », avec intérieur d'église en perspective;

croquis d'un « Quai aux fleurs devant une église », où se passe sans doute la kermesse à Middelbourg ; « Le Palais du roi à Amsterdam »; « L'Y à Amsterdam »; « Le Nieuwo-Gracht à Utrecht »; la « Vue prise à Amsterdam » ; « La Tour de Zierickée », croquis à la plume »; « Le Damrack à Amsterdam »; « Le Moppel ». M. Lalanne eût bien fait de mettre les titres au bas de ses quatre dessins au fusain fixé et de ses cinq croquis à la plume. En somme, très beau passe-partout varié.

LANDERSET (Ernest de). — « S. A. R. Mme la comtesse de Paris » de trois quarts et la tête couronnée d'un petit diadème de diamants et de turquoises enchassés de pierres précieuses. Trois-quarts en parti pris de lumière et d'ombre ; poitrine splendide, et une rivière de diamants pareils à ceux du diadème. Air majestueux, mais simple et bienveillant. Ce beau buste s'enlève sur un rideau brun. Belle miniature sur ivoire. Trois portraits miniatures et d'un goût exquis. Au premier rang, trois charmants bustes, dont la place d'honneur appartient à une jeune dame assise de trois quarts, poitrine et bras nus. Beaucoup de noblesse et de distinction. Les deux autres bustes de dames de chaque côté. La dame en bleu et la jeune fille décolletée ont leurs charmes et beautés relatives. Quant aux deux autres bustes d'hommes au rang en bas, le premier avec sa barbe est soigné et fin dans son joli trois-quarts, et le jeune blond et à moustaches de face est d'une fine expression.

LAPOINTE (Mlle J.). — « Mignon, d'après M. Jules Lefebvre ; — faïence » bien dessinée, la tête de profil perdu. Serrant sa mandoline dans ses bras et s'adossant au monticule de silex, elle regarde la mer au loin, envoyant ses regrets et ses aspirations ardentes

à la patrie absente. Étude consciencieuse et réussie, rappelant l'original du maître. — La « Tête d'étude » du petit paysan, quoiqu'un peu gercée à la cuisson, notamment dans les lumières laiteuses, a une saveur originale. Est-ce un petit pifferaro avec son chapeau orné de plumes, d'où s'échappent ses mèches de cheveux en broussailles ? Toujours est-il que, dans ces traits enfantins étonnés et candides, il y a un charme poétique des plus distingués. L'ornement et les arabesques du fond ne manquent pas non plus d'une piquante originalité. Mlle Jeanne Lapointe progresse d'année en année.

LAPOINTE (Mlle Marthe-Marie). — « Les pies ; — faïence », sont, paraît-il, le début de cette jeune artiste. La première pie, perchée sur la branche supérieure, est en conversation avec son amie au-dessous d'elle. Il y a de la verve dans le mouvement et la couleur vibrante de ces deux bavardes ; et certes, l'anatomie et les raccourcis ont bien des difficultés à vaincre.

LAPOSTOLET (Charles). — « Port de Dunkerque » au fond et dans le vague, repoussé par deux gabares du premier plan, dont les mâts s'enlèvent sur le ciel blanc et gris avec trouées azur. Aspect clair et puissant effet.

LAUGÉE (Désiré).— « Portrait de l'auteur ». Petite tête de face au front chauve large et élevé, avec lunettes sur le nez, à l'expression méditative et remplie de volonté. Beau dessin plein de vie et d'expression.

LAURENS (Jean-Paul). — « Les Réfugiés » sont deux mérovingiens, deux époux sous les voûtes d'un temple. La femme lit un arrêté dont le mari suit avec inquiétude les clauses rigoureuses. — « Merowig le tonsuré » est escorté par des cavaliers armés. Ils che-

vauchent tous de dos, et Merowig renoncera à toute idée de fuite, car il est trop bien entouré. Au loin, une chaîne de collines élevées sur le sommet desquelles s'élèvent quelques châteaux forts. Dessins de maître. — « Mort de Sighebert ». Un soldat soulève le drap ou plutôt le linceul couvrant le cadavre de Sighebert étendu sur un lit de camp. Chilpéric, debout, le regarde sans remords et sans haine, ou plutôt il vient constater si la mort est certaine. Groupe à caractère et très dramatique. — « Salvius et Grégoire de Tours » de profil et en marche. Ce dernier étend une main prophétique et s'écrie : *Je vois le glaive de la colère de Dieu !* Fragments de récits illustrés par M. Laurens, et avec sa maëstria très connue.

LAVIGNE (Mlle Anne-Marie-Lucienne). — « Fougères et Gloxinias ; — porcelaine ». Délicieuses fleurs aux corolles ouvertes et que pointent les pistils. Étude serrée et bien rendue. Rendons, en passant, un hommage pieux à la mémoire de feu notre ami Hubert Lavigne, père et maître de sa fille artiste de talent.

LEBLANC (Mlle L.-J.). — « M. et Mme de ***, et un portrait d'enfant ». M. et Mme de ***, de trois quarts, sont traités en pendants qui se regardent. Madame, de trois quarts et en pleine lumière, sourit à son époux à l'air calme et sévère. Quant au bébé, assis sur un divan, il tient un chat sur ses genoux ; mais le raccourci du bras gauche laisse à désirer, ce qui est une faute ; néanmoins, soin et qualités d'ombre.

LECOMTE DE ROUJOU (Auguste). — « Les Bords du Beuvron à Loches ». Les maisons de la ville, blanches et lumineuses, bordent cette rivière aux flots azurés et couverts d'embarcations assez nombreuses, avec montagnes fermant la perspective au

fond, sous un ciel bleu zébré de quelques légers nuages blancs. Jolie aquarelle.

LEFEBVRE (G.). — « Mme *** » est assise de trois quarts, les mains appuyées sur un livre, d'un air modeste et distingué. Portrait grandeur nature, en pied, s'enlevant sur le papier peint et le stylobate d'un appartement. Consciencieuse étude finie, ayant des qualités.

LELOIR (Auguste).— « Barberine », assise de profil, regarde, à travers les petits carreaux renaissance, s'il ne vient pas, lui ! Elle incline sa belle tête ; son ami Pyrame la regarde, et, posant la patte sur sa robe, il l'interroge et prend part à son attente anxieuse. Œuvre hors ligue.

LEMERCIER (Mlle Marie).— «Jeanne », petite blonde de face avec faveur bleue dans les cheveux. Modelé fin et délicat. Mais pourquoi cette petite moue chez la jolie fillette ? Très belle faïence.

LESSI (Tito). — « Un Cadet sous Louis XV », en marche et de trois quarts, tournant sa tête poudrée sur le côté gauche. Tricorne sous le bras, épée au côté sous son habit rose de marquis, il affecte des airs hautains. Aquarelle fine et perlée d'exécution. — « Dans l'antichambre de Sa Sainteté ». Tous les nonces, archevêques, et évêques, attendent, les uns assis, d'autres debout. Le premier, un nonce en petit manteau violet, entr'ouvre les rideaux et courbe respectueusement l'échine ; peut-être est-ce l'introducteur qui annonce Son Éminence le cardinal, debout et en marche solennelle, lisant un bref. C'est la figure importante à laquelle les gardes suisses portent la hallebarde. Les autres solliciteurs épient ce personnage, et font leurs réflexions. Superbe aquarelle méritant une récompense.

LESUEUR (Gabriel).— « Tête d'étude; miniature » de profil, très dessinée et finement modelée, avec chevelure ceinte de perles ou chaînette d'or à double rang. Fine expression, vie et talent.

LE VILLAIN (Auguste). — « Un Étang en novembre (Seine-et-Marne)», dont on aperçoit un coin bordé d'un rivage verdoyant, d'un effet un peu dur, mais qui n'est pas sans qualités. — « Un Coin de pré à Combs-la-Ville ; — aquarelle » large et vigoureuse. Fleurs lumineuses au premier plan ; puis la prairie, et, en montant, des massifs d'arbustes; au fond, des dunes bleues bornant le ciel fin et clair. Grand aspect.

LÉVY (Émile). — « Mlle Lilia L. ». Jeune demoiselle agenouillée et s'appuyant sur le dossier d'un fauteuil. Elle présente de profil sa jolie figure aux traits sérieux et encadrés de sa longue chevelure retombant derrière elle. Beau pastel.

LHERMITTE (Léon). — « Le Tisserand » passe et repasse la navette sur son métier et agite du pied la pédale, pendant que sa jeune fille tourne une roue-poulie à oreilles entourée d'une lanière de cuir servant de moteur. La lumière pénètre par une lucarne, et le clair-obscur est réussi avec une grande vigueur. — « Le Charron » pose une pièce de bois sous le valet de son établi, et surveille son gamin prenant une scie plus grande que lui, ayant peur qu'il ne se blesse. Intérieur plein de bois équarris et prêts à recevoir les formes nécessaires au charronnage. Clair-obscur réussi.

MAC-NAB (Mme Marie). — « Mlle M. de P. », presque de profil, est assise sur un banc de pierre et tient une corbeille de roses sur ses genoux. Elle est vêtue

d'une robe blanche laissant voir ses beaux bras nus, dont on admire le dessin ferme et élégant. Largeur et puissance dans ce beau pastel.

MAGNE (A.). — « Les Brioches » sont si vraies, si rutilantes de ton, qu'elles vous tentent avec leurs flancs dorés, ainsi que ce gâteau méringué dans la coupe de cristal. La bouteille de bénédictine, le bocal de prunes et le fût de madère, tout cela est bien à son plan et d'un bon aspect, ayant la table de marbre pour vibration de lumière. J'espère, pour mon élève poitevin, sinon une médaille, au moins une mention honorable. Il la mérite.

MAIGNAN (Albert). — « Le Vieux Jardin », ou plutôt coin de cour avec marches d'escalier couvertes de fleurs abondantes et variées, qu'un domestique arrose. Jolie aquarelle qui a de la fraîcheur et de l'éclat. — « Idylle » représentant une jeune fille se hissant sur ses pieds pour boire à la source d'une fontaine qui s'épanche en filet d'eau de l'urne d'une statue accroupie sur un socle. Très jolie figure élégante et distinguée, ayant pour fond un jardin et un monticule de verdure.

MAILHAC (Mlle Julia GARNIER de). — « La Jeune fille fellah, d'après Bouguereau ; — porcelaine ». Debout, les mains croisées sur son cœur, elle s'appuie tristement sur un chapiteau brisé. Enveloppée dans une draperie grise, elle médite avec une douloureuse expression, s'enlevant, à partir des pectoraux, sur le ciel bleu d'Afrique, et ayant à ses pieds un vase de forme arabe. Très belle porcelaine.

MALORTIGUE (Mme Louise). — « Ondine, d'après M. Jules Lefebvre », peinte en grisaille, mais n'en est pas moins une étude très fine et très serrée du

torse, des jambes et des bras du chef-d'œuvre de J. Lefebvre.

MAY-D'AUBRIVE (Mme Angèle). — « La Noce sous le Directoire », comme « Le Baptême, d'après Kaemmerer », sont finement enlevés, et dans les tons purs et délicats, comme dans tout l'esprit du modèle. Deux porcelaines de prix.

MEYER (Alfred). — « Tête de négresse ; — émail », ne pourra nier sa race. Quelle horreur de bouche aux lèvres en courbe et en proéminence, mais quelle fine étude de modelé délicat! Comme le mouchoir or, vert et blanc est riche de tons pour un émail! Cercle ciselé et cadre, tout est parfait.

MEZZI (Pierre). — « Huîtres » et citron d'un trompe-l'œil des plus agréables dans cette faïence grand feu sous émail.

MIGNOT (Mlle Célestine). — « Atala au tombeau, d'après Girodet », qui demanderait un dessin et un style plus serrés, et un aspect général un peu moins noir. Il y a pourtant une grande dose d'étude tout près de la réussite.

MIRIEL (Gilbert-Émile-Alfred). — « Cascade sous bois ; — fusain sur toile ». Comme nous l'avons constaté aux précédents salons, ce tempérament large et vigoureux est vraiment plus apte au grand art décoratif qu'à l'art d'anecdote et de chevalet. Il faut à M. Miriel les grands spectacles de la nature, et, au besoin, les tempêtes et les cataclysmes, où ce fusain énergique serait tout à fait dans son élément. Mais cette organisation large et grandiose ne se complaît pas moins dans les spectacles non moins grandioses de la nature à toutes ses phases. Ici, nous assistons à la chute saccadée d'un torrent dont le parcours doit avoir de l'étendue. Sous la haute et splendide futaie de bouleaux

et de chênes, voici seulement, au détour d'un haut mamelon d'éclats de silex, voici l'apparition du torrent, qui commence à se briser, dans les anfractuosités des roches dilatées, sur les pierres qui barrent le passage de son eau bondissante ; sur cette pierre, dressée comme une digue, il tombe en lames bouillonnantes, pour disparaître un instant, et, tout à coup, à l'élargissement du passage, le long des énormes mamelons du premier plan, nous le revoyons, en large cascade, se brisant encore sur les pierres rangées au bord. Inutile de dire que cette blanche et bouillonnante cascade est le foyer lumineux de ce splendide fusain de maître. Toutefois, une lumière argentine vient rappeler l'éclat de la cascade sur les fûts des bouleaux, parmi lesquels l'œil plongeant aperçoit en perspective l'étendue de ce beau sous-bois. Comme composition et choix de motif grandiose, M. Miriel s'est surpassé cette année; mais, pour comble de malheur, cet artiste de talent est poursuivi par la fatalité aussi bien à Paris qu'à Melbourne, où le diplôme d'honneur conquis par le professeur de l'École navale de Brest a été attribué à l'École elle-même, et non à l'auteur. Mais l'erreur matérielle était si grosse, qu'elle vient d'être rectifiée sur la demande du commandant de l'École de Brest au commissaire général de l'exposition de Melbourne, et le diplôme d'honneur est revenu au nom et aux mains du lauréat. Eh bien, il paraît qu'à Paris même, cet artiste aurait été victime d'une erreur ou d'un oubli. Mais, après les titres nombreux et bien conquis de ce lauréat admis, tous les ans, depuis 1876, médaillé à Sydney, à Melbourne, et dans de nombreuses expositions départementales, que doit-il résulter du préjudice de cet oubli involontaire? C'est,

l'an prochain, une compensation et, espérons-le, une médaille à cet artiste de grand tempérament.

MOREL (Mlle Flore). — « Hérodiade » assise et appuyant sa tête dédaigneuse et cruelle sur sa main droite ployée. Belle tête ceinte d'une couronne de sequins; torse et bras splendides. Superbe porcelaine, rendant bien le tableau du maître B. Constant.

MULLER (Mlle Marie). — « Mme C. M. ». Figure de face dont les traits fins et réguliers, encadrés de sa chevelure d'un blond cendré, sont reproduits avec talent dans cette jolie miniature.

NICOLAS (Mlle Marie). — « L'Aurore, d'après Bouguereau », buvant dans un arome de rivière. Délicieuse figure que cette jolie copie sur porcelaine, d'après le peintre prototype de cet art délicat.

NOZAL (Alex.). — « Chêne du champ de courses d'Auteuil ;— crayon et pastel ». Ce bel arbre au tronc robuste et aux branches dépouillées est très étudié et rendu avec talent. Au travers des branches, on aperçoit deux cavaliers dans le lointain, galopant sur la pelouse verdoyante. Très fort.

O'CONNEL (Alfred). — « Enfant en costume du temps du Directoire ». Cette jolie petite fille, pleine de grâce naïve, se penche en présentant son visage souriant et en tenant ses mains derrière le dos. Aimable fantaisie rendue avec talent dans ce beau pastel. — « Mme D. », à mi-corps et assise, se présente de face, les mains ramenées et réunies sur ses genoux, l'une gantée et tenant son autre gant. La poitrine et les bras découverts sont délicatement rendus, ainsi que les chairs et l'expression du visage. Très bon pastel.

ODÉRIEU (Mlle A.).— Ces « Souvenirs, d'après Chaplin », nous rappellent exactement la jolie tête d'une volupteuse expression, avec l'épaule et les pectoraux de cette beauté qui se pâme et renverse dans une délicate pénombre. Les yeux et la bouche faiblement entr'ouverts, et les flots dénoués de sa chevelure tombant sur l'épaule et la poitrine à gauche, font de cette œuvre un vivant souvenir du maître, hors de pair, de la lumière et de la volupté ; de Chaplin, dont le sentiment vivra à travers les âges. Bravo à Mlle Odérieu d'avoir pris ce maître incomparable pour modèle de son talent de porcelainière.

ORSI (Carlo). — « Une Tête de bœuf », richement enguirlandée, doit être celle du traditionnel bœuf gras d'autrefois. Aquarelle exacte et bien étudiée.

PENET (Lucien).— « Mlle Sarah Bernhardt (rôle de *Dona Sol*) ; — émail ». Fin et intelligent profil de blonde au regard pénétrant. Délicieux costume que celui de dona Sol, d'Hernani ! Le toquet aux plumes blanches, le petit manteau violet à collerette Médicis, entourant en éventail la ruche de même date et le torse collant, comme tout est fini, soigné ! Comme ce génie incarné femme qui brûle la scène et veut conquérir toutes les gloires de l'art, comme Mlle Sarah Bernhardt doit être satisfaite de cette œuvre !

PENNE (Olivier de). — « Tête aux chiens ». Le sanglier s'est arrêté dans un buisson entouré par la meute hurlant autour de lui, lui montrant les crocs et guettant le moment de se précipiter sur lui. Il se retourne, l'œil sanglant et prêt à vendre chèrement sa vie. Deux des chiens ont déjà été frappés de ses redoutables défenses, et la lutte va s'engager avec acharnement. Belle aquarelle bien étudiée et très intéres-

sante. — « Limiers Saint-Hubert et Normands », tous quatre groupés en pyramide. Celui qui est couché, comme à la base, dort entre ses deux camarades accroupis et rapprochant leurs têtes au-dessus de leur ami. Le dernier, debout, lève fièrement la tête, aussi belle que celles de ses compagnons se détachant sur des broussailles vertes. Très puissante et remarquable aquarelle.

PERROT (Albert). — « M. Baillet, de la Comédie-Française ». Tête de trois quarts portant la perruque poudrée du temps de Louis XV. Le haut du buste laisse apercevoir la cravate blanche et le haut de l'habit brodé de la même époque. Pastel qui a de la fraîcheur et de l'éclat, ainsi qu'une grande finesse de tons.

PETIT (Mlle Céline). — « L'Amour blessé », charmante porcelaine, d'après M. Bertaux. Joli groupe. L'Amour montre sa petite main à sa jeune et belle amie, dont le torse est splendide d'étude, comme le paysage de cette idylle ravissante.

PIAUD (Mlle Suzanne). — « Lecture chez le savetier ». Deux disciples de saint Crépin assis dans leur échoppe à la lueur d'une lampe, et dont l'un lit le journal à son confrère qui s'est endormi. Bon dessin où il y a de l'effet.

PIERRE (Mlle Mathilde de). — « M. G. P. » est facétieux, et se pose dans le plus désinvolturé raccourci. Voyez-le, assis de face et nous montrant ses petites jambes avec les pieds de face ! Sa petite figure enjouée a des qualités.

PILLE (Charles). — « Lucrèce Borgia » et « le Roi s'amuse ». Deux dessins à la plume d'une grande facilité et d'une grande habileté d'exécution. Le premier nous montrant la scène du drame de Victor Hugo où un jeune homme enlève de la pointe de son poignard

la première lettre du nom de Borgia. Dans le second François Ier, ayant auprès de lui son fou, ferme le poing d'un air irrité devant le vieux comte de Saint Vallier emmené par les gardes.

PLANTECOSTE (Mme M.).— Le « Portrait de votr sœur », madame, est très réussi avec sa jolie têt presque de face, ses bras bien dessinés et sa mise d bon goût réussie. Jolie porcelaine.

POINTELIN (Auguste). — « Étang » enfoui sous l végétation qui le couvre en partie et entouré d'arbres Le tout noyé dans un effet vague de nuit tombante Pastel dont les tons sont harmonieusement fondus.

POTTIN (Louis).— « Le Réveil». Jeune femme dan son lit, la tête sur l'oreiller, et ouvrant les yeux e étirant son bras nu retiré de dessous la couverture Jolie aquarelle d'une exécution habile.

POULLET (Mlle C.).—Cette « Sainte Cécile » étendu sur la dalle de marbre, avec sa palme de martyre su le cœur ; la lyre divine, et le yatagan du bourrea taché du sang de la belle sainte dont la tête est séra phique, tout est suave dans cette figure de style mér tant une récompense.

PRÉTET (Mlle Claire). — Ces quatre émaux, dor « le Châtelain et la châtelaine », en tableau color marchent dans la campagne ; puis « l'Hyménée » t nant son flambeau à la main, et conduit par l'Amou dirigeant le vol de deux colombes; ainsi que ces deu petits portraits bustes ; tout cela fait honneur à Mlle C Prétet.

PRIEUR (Émile). — « Ça mord ». Éventail d'un composition heureuse et réussie. Groupe de deu amoureux ; le jeune pêcheur néglige sa ligne pou parler à l'oreille de sa belle penchée avec grâce. Le

ersonnages ressortent sur le feuillage léger qui les ncadre. Touche légère et facile.

QUOST (Ernest). — « Poissons ; — faïence ». Liıandes sur une serviette posée sur une table, devant n plat de cuivre contenant des rougets à gauche, ne friture de tanches et de goujons, non loin d'une ruche de caillou vert. Superbe faïence nature morte 'un maître.

RAYNAUD (A.). — « Mme G. », de trois quarts et en leine lumière, est finement modelée. Quoique le nez araisse un peu fort, cette charmante personne a une xpression très agréable. Buste ovale, réussi, en ce élicat médaillon porcelaine.

RÉLIN (Mme Marie). — « Une Elfe en voyage », ventail sur fond noir, est une gracieuse composition, 'une heureuse inspiration et du plus élégant effet.

RENOUARD (Antony). — « Peintres en bâtiment ». [uit petits croquis, qui ont du jet et de l'observation, ous donnant différents types d'ouvriers très vrais 'allures et de types, et aussi de deux patrons retirés, ont l'air béat et tranquille contraste avec les traits ɔurmentés de l'ouvrier, qui se tord sous l'étreinte des oliques de plomb, du compagnon cherchant du travail t de celui à qui il a été refusé. Ces croquis, traités n artiste philosophe, attirent l'attention.

RENOUARD (P.). — « Les Prisons ; — le Dépôt ». ıa grille de la Conciergerie est ouverte, et les gardes eôliers font entrer à la salle du Dépôt toutes les peronnes trouvées, la nuit ou le jour, en délit ou en ontravention de vagabondage, et même jusqu'à de auvres enfants égarés, perdus dans l'immense Babyɔne, comme ces deux petits êtres que pousse devant

lui, en les soutenant, le gardien qui les dépose dans la salle d'attente. Là, une promiscuité tout à fait immorale : point de séparations, point de cellules, ni de places réservées. Tout pêle-mêle, grouillant, et couchés côte à côte, honnêtes gens, voleurs et assassins. Point de chaises, des lits de camp, et toute la tourbe surveillée par des gardiens faisant la ronde de nuit. C'est hideux, et cela appelle une réforme urgente. MM. les députés devraient, comme M. Renouard, faire la physiologie de cette horreur qui crie. — Encore « les Prisons ; — Mazas ». Le « parloir de faveur » autorise la pauvre mère à présenter son enfant au prisonnier. Celui-ci l'étreint de sa main large et lui parle à travers les barreaux. La pauvre femme sanglote, cachant ses larmes sous sa main. La « liberté » vient d'être donnée à un vilain monsieur, qui a une mine peu rassurante. Il en a renversé de joie sa timbale, écoute et guette le bruit tant désiré de la clef des champs. Deux gouaches étudiées et d'expression observée et juste.

RICHARD (Mlle Hortense). — « La Jeunesse et l'Amour » rappelle l'excellent tableau du maître. Qu'elle est belle cette Jeunesse en pleine lumière, portant le petit dieu sur ses épaules ! Comme elle répond, avec acquiescement et abandon voluptueux, aux regards enivrants du petit fascinateur ! Le paysage, l'eau, le pont de pierre et les iris sont tout à fait réussis. M. Bouguereau doit être satisfait. Nous en dirons autant de « la Vérité », d'après J. Lefebvre, et de « l'Amour entraînant la Nuit sur la terre », d'après James Bertrand. Ces trois œuvres méritent une médaille.

RIDEAU-PAULET (Mlle Marie-Thélika). — « La Charité ». Jolie porcelaine que ce groupe d'enfants

endormis sur le sein de cette belle Charité. — « M. le lieutenant-colonel H. » est un bon buste presque de face, bien dessiné et devant être fort ressemblant.

RIOTTOT (A.).—Joli « Vase » contenant un bouquet de roses, pivoines, dalhias, iris, etc. Frais coloris, plein de naturel et de délicatesse. Jolie porcelaine.

RIVOIRE (François). — « Roses et Flox ». Au premier plan, un petit panier de primevères de Chine, et, derrière, un vase lapis-lazuli au col allongé, contenant des roses rouges, des grappes de lilas blanc et des jonquilles jaunes. Puissance et effet solide.

ROLLOT (Mlle Berthe). — « La Petite Gardeuse d'oies » leur donne à manger. Charmant tableau bien composé, et où les oies voleuses et indiscrètes se groupent naturellement, devant la jeune pourvoyeuse.

ROULLEAU (Mme Amelina). — « Ondine, d'après M. J. Lefebvre ». Quel beau buste lumineux, et quel galbe plein de grâce et d'élégance! Comme cette ondine vous darde un regard langoureux et rêveur! De la main droite, elle cueille un rameau vert, et, de la gauche, elle exprime les gouttes d'eau de ses longs cheveux soyeux. Les corolles d'iris baisent son beau corps. Poétique porcelaine.

SAINTIN (Jules-Émile). — « Mlle Jeannine D. » et « Mlle Suzette L. ». Deux pastels légers et délicats nous présentant à mi-corps les portraits de ces jeunes demoiselles, se faisant pendant, et que l'on prendrait pour les deux sœurs pour la ressemblance des traits et des costumes.

SAVY (Magdelaine). — « Jeanne d'Arc, d'après le marbre de Chapu », à genoux, croisant les mains et regardant d'un profil sévère et vengeur nos champs ravagés par les envahisseurs. Belle inspiration d'un

grand maître, et heureusement interprétée en ce peti médaillon porcelaine.

SCHMIDT (L.). — « Le Printemps » marche su une branche de pêcher en fleurs; il est entouré d'A-mours, dont les yeux un peu vifs prouvent que l cuisson n'a pas rendu toutes les valeurs ou les brûlées. Malgré ces lacunes, charmante porcelaine

SCHMITT (Mlle Pauline). — « Aglaé et Boniface martyrs, d'après Cabanel ». Aglaé, de profil, lève le yeux au ciel, le bras droit appuyé sur sa lyre, et so beau torse sur le bras en raccourci de Boniface Celui-ci, se pressant le front, incline tristement s belle tête dans l'ombre, et gémit devant tant d'amou perdu. Délicieuse porcelaine.

SCHNEIDER (Louis-Amable). — « Le Bon Sama-ritain » est descendu de sa monture, et bande la plai du pauvre blessé, étendu sur un monticule ou tertre Grand dessin, où le paysage, à effet intelligent, n' pour lumière que le papier relevé d'ombre aux cas-sures du rocher, au bas duquel le bon Samaritai panse le malade. Groupe senti et rendu.

SEILLIÈRE (Frédéric). — « Diane » parcourant le bois et venant de décocher une flèche au travers de taillis. Les formes et le costume de la déesse sont u peu alourdis, et elle paraît plus robuste que vive e légère. Aquarelle traitée avec un vrai talent, que l'o retrouve dans « le Choix de l'éventail » par une jeune élégante assise dans son salon.

SIEFFERT (Mme Eugénie). — « Mme *** » et « Portrait d'enfant ». Dessin et modelé excellents, ainsi que le coloris velouté. C'est d'un ton délicat et fin comme la pêche. Les yeux de Mme *** sont noyés de langueur, et ceux de l'enfant pétillants de vie. Délicates et suaves faïences.

SOLON (Mlle Jeanne-Marie). — Excellente copie et dans les valeurs blondes de « l'Antiope » du Corrège, faisant honneur à Mlle Solon.

SOYER (Mme Lucie). — « Étude ; — émail ». Ce profil de dame moyen âge au chapeau à longues plumes a du caractère, et est le résultat d'une merveilleuse netteté.

SUASSO (Augustin). — « Souvenirs de Grèce et d'Italie ». Débris de temples et de colonnes aux pierres dorées et brunies par le soleil, et de l'effet le plus monumental. Cinq jolies et très intéressantes aquarelles.

THIÉBAULT (Mlle Marie). — « Marguerite devant la Vierge, d'après J. Bertrand ». La future victime de Faust et de Méphistophélès est debout et de profil, offrant des fleurs à la Madone. Elle est suave et poétique, cette jolie porcelaine.

THIER (Mlle Joséphine). — « Nymphe enlevée par un faune, d'après M. Cabanel ». Splendide porcelaine donnant la beauté du groupe, du torse laiteux de la nymphe, étreint par le faune musculeux. Superbe et méritant une récompense.

TIRARD (Mlle Anna). — Ces « Chrysanthèmes » nous semblent un peu brûlés, car le dessin et le détail des pétales et des corolles a disparu. Le papillon et le ciel bleu le prouvent.

TRIAIRE-HALLEZ (Mme Isabelle). — « Mlle Jane D.; — miniature », est posée avec goût ; elle incline la tête et nous lance un charmant regard de ses yeux azur, puis un sourire de sa jolie bouche. Charme et finesse.

TRIPONEL (Mlle Marie). — « Liliums et Pétunias », faïence ou plat concave, ayant au fond deux branches

de ces belles fleurs épanouies. Les lianes aux corolles retournées lancent leurs pétales et leurs pistils comme des flèches d'eau. Les pétunias violets offrent plus de calme. — « Pivoines », violettes qui forment le pendant plein d'éclat des liliums et pétunias, et sont remarquables de large et belle exécution.

TROUPEAU (F.). — « Pensées ». Bourriche de ces jolies fleurs dont l'éclat et la couleur agréable sont largement rendues dans cette jolie aquarelle. Quelques coquelicots rehaussent l'ensemble de leurs nuances de pourpre.

TRUCHI (Pierre de). — « Tête de vieillard » au front chauve et vénérable et à longue barbe. Il s'appuie de ses deux mains sur sa canne. Beaucoup d'expression et de pensée méditative dans ce type. Excellent dessin.

VAUTHIER (Mlle Marie). — « La Petite Classe, d'après J. Geoffroy », est finement interprétée ; peut-être quelques sacrifices à gauche et un peu de vibration au premier plan seraient-ils nécessaires. Néanmoins charmante porcelaine.

VERNEX (A.). — « L'Amour endormi » sur le gazon, au bord de l'eau, tient son arc dont l'extrémité y baigne. Le petit dieu sommeille bien sur ce gazon fleuri. Délicate idylle sur porcelaine.

VERWAEST (Mme Berthe). — « L'Aiguille d'Étretat, marée basse », et « Les Filets de Saint-Nicolas », puis « Une Porte de parc » et « Un Quai de Bordeaux », sont non seulement quatre motifs du plus heureux choix, mais ont encore le mérite d'être des faïences grand feu de pleine réussite pour cette artiste distinguée.

VIELHESCAZES (Mme Marie). — « Mlle R. » regarde de face en penchant légèrement la tête, dont les traits

bien vivants sont éclairés d'un gracieux sourire. Le charme de cette personne a été très bien rendu dans ce fusain.

VIGOGNE (Mlle Claire). — « M. V. », miniature perlée de fini délicat et minutieux. M. V., officier de cuirassiers, porte la petite tenue de ce corps : képi et tunique sans épaulettes. Mlle Vigogne a du talent.

VILLÉ (Félix). — « La Dernière Heure (chap. VII, *Apocalypse*) ; — aquarelle ». Vaste et magistrale composition représentant l'Humanité dans l'attente anxieuse d'un événement miraculeux. Du sombre premier plan, des milliards de têtes humaines, estompées par la brume, s'étendent comme une mer incommensurable jusqu'à un rivage lointain et inconnu se perdant dans les nuages. Toutefois, à ce même premier plan, on peut distinguer, dans l'ombre de leur vigueur, les silhouettes des grandes figures de la légende chrétienne. Quelques-unes même, sous la forme de génies suppliants, tendent les mains vers la nue qui s'entr'ouvre au-dessus des pics volcaniques dont les pointes acérées sont couronnées de neige. Tous ces bras et ces millions de mains tendus vers le Très-Haut et qui l'implorent, et ces figures dans l'anxiété, attendent, en tremblant, les décisions irrévocables qu'apporte et proclame du haut du ciel l'archange envoyé par le souverain Juge, et dont on entrevoit à peine la redoutable apparition. En effet, au milieu des flocons phosphorescents d'une immense nébuleuse qui s'entr'ouvre et jette des reflets couleur de feu, apparaît cet archange aux ailes éployées et étendant les bras, comme pour dire aux élus du Seigneur : « Venez à moi, vous les bons et les justes ! » Cette forme et cette couleur diaphanes de l'envoyé surnaturel se noient comme dans une auréole d'or, et

répandent une couleur fantastique sur cette belle composition apocalyptique. On aperçoit dans les flocons de cette nébuleuse, et comme à ses points cardinaux, quatre autres séraphins, mais dans le vague, et proclamant, eux aussi, que la dernière heure est sonnée. En somme, cette composition d'ordre élevé, et même de grand art, offre un côté encore plus personnel du talent mystique et profondément philosophico-chrétien de M. F. Villé. Nous ne saurions trop, à notre tour crier à la presse et au public que l'*heure* est venue de mettre en évidence ce penseur, ce poète mystique dont les crayons brûlent la page et souffrent, et dont la verve douloureuse accuse le chagrin des poètes méconnus. Aussi, nous engageons fortement cet artiste à répandre par la gravure, la phototypie et même la lithographie, son œuvre déjà considérable.

VILLEMIN (Horace). — « L'Amour redemandant ses armes ». Une jeune et belle fille, assise sur le rebord de la vasque d'une fontaine, joue avec l'Amour et lui ravit son arc; mais le dieu malin la cajole, lui prend le menton et la flatte. Celle-ci se laisse faire. Charmant groupe lumineux que cette agréable porcelaine.

VOILLEMOT. — « Printemps » symbolisé par une naïve jeune fille debout, les seins à peine voilés, et portant des fleurs dans sa robe de satin rose. Une guirlande d'Amours voltige autour d'elle avec des branches de pêchers en fleurs. Porcelaine délicate.

WILD (Mlle I.). — « Mlle E. W.; — miniature », tourne sa jolie tête souriante de trois quarts sur l'épaule droite. L'expression suave et délicate de ce joli sourire vous laisse un souvenir ineffaçable, tant il a de charme. Délicieux buste d'une miniaturiste poète.

YON (Edmond). — « Le Plateau de Gruchet, environs de Louviers ». Massif d'arbres, et prairie verdoyante avec coin d'étang au premier plan, sous un ciel gris clair. Jolie aquarelle.

ZAMBON (Vincent). — « Le Titien ; — mosaïque ». Était-ce le procédé des frères Zuccati ? Croyons-le, car il y a là dessin, lumières, ombres et demi-teintes, chose difficile avec une palette de petites pierres juxtaposées. Il y a bien des duretés ; mais comment les éviter ? En somme, le Titien, de trois quarts, est ressemblant ; c'est une difficulté vaincue.

—

SCULPTURE.

ALBERT-LEFEUVRE (Louis). — « Le Pain; — groupe plâtre ». Jeune femme tenant le pain dont elle coupe des tranches pour ses jeunes enfants s'accrochant à la jupe de sa robe. Grand naturel et vérité dans ce beau groupe rempli de charme. L'État, bien inspiré, en a fait l'acquisition.

ALLAR (André). — « Thétis porte les armes d'Achille; — statue plâtre », et d'un fier mouvement épique. Comme elle est belle, la pointe du pied droit posée sur la tête d'un dauphin qui la caresse aux gémeaux de sa queue squameuse à écailles d'or! Comme il souffle et nage avec orgueil! La déesse lève non seulement sa tête sublime et ivre de joie vers l'Olympe, mais encore elle agite de la main gauche le glaive redoutable du héros; puis elle porte sur la lance, le cimier, la cuirasse et le bouclier terribles non pas comme des dépouilles opimes, mais bien comme le gage de la victoire infaillible. Le bras gauche qui se lève et montre le glaive, commence la ligne superbe du galbe du torse en avant et de la jambe en fuite, ce qui lui donne l'air de s'élancer dans un beau vol! Il y a, dans cette œuvre de grand art, une brise de la mer retentissante, et la divine harmonie des beaux vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* du grand Homère. C'est beau.

ALLOUARD (Henri-Émile). — « Les Derniers Moments de Molière ». Le grand homme vient de prononcer le fameux « *juro* », et on le rapporte mourant

à son domicile. Sa noble tête, où règne encore le souffle du génie, repose dans un mouvement plein d'élévation. Ses derniers soupirs ont dû être pour l'art, pour l'idéal éternellement beau. Tout, dans cette pose simple, vraie et d'une noble allure, appartient bien à ce génie sublime. Honneur à M. Allouard!

AMY (Jean-Barnabé). — « Vien ; — statue pierre ». Le grand et bon maître de David porte à gauche, en inclinant sa tête, au bienveillant sourire, sur l'épaule de ce côté. La palette de cette main, et la brosse de la main droite, il s'apprête à peindre ces immenses scènes de la République romaine que David épurera de sa forme sévère. Il porte la robe de chambre avec l'écharpe de la première République, et, comme les montagnards et girondins, la coiffure de l'époque : la perruque à deux ailes de pigeon et catogan ou marteau à l'occiput. Cette œuvre de style et de grand art fera bien à la façade du musée de Montpellier, et surtout beaucoup d'honneur à M. Amy ; car l'expression bienveillante de Vien est vivante.

ANTOKOLSKI (Marc). — « M. S. P. ; — statue marbre », doit être l'inventeur de quelque machine de progrès pour nos voies ferrées, et notamment d'un levier pour tourner les disques, si nous faisons cette induction de la clef ou levier posé derrière cet inventeur. Il est debout, tenant son chapeau et sa canne de la main droite, et de la gauche une brochure de sa découverte ou invention. Sa tête est jeune et imberbe, et son sourire doux et réfléchi, mais empreint d'une grande jeunesse. Ah ! félicitons l'auteur d'avoir voué son ciseau à la gloire de cet homme utile ! car cette bonne statue a du mérite et du style, malgré l'ingratitude du pantalon, de la redingote et du pardessus de nos jours.

ARALDO (Fucigna). — « Joueurs de billes ; — groupe plâtre » de deux jeunes garçons, dont l'un, agenouillé, tient la bille que son pouce va lancer, tandis que son compagnon l'observe avec intérêt, en se penchant sur son épaule, sur laquelle il s'appuie de la main droite. Gracieux talent.

ARIAS (Mlle Virginie). — « Un Héros du Pacifique ». Jeune homme vêtu d'une simple chemise ouverte sur la poitrine et d'un pantalon relevé, laissant les jambes et les pieds nus. Il s'appuie sur son chassepot et regarde d'un air déterminé. Cette artiste chilienne a voulu sans doute personnifier l'armée de sa patrie victorieuse dans sa lutte contre la République du Pérou, et a élevé cette statue à sa gloire. Il n'en est pas moins triste de voir deux nations de même race, toutes deux en république, se faire la guerre et se déchirer impitoyablement. De tels faits sont de terribles arguments contre les rêves de l'abbé de Saint-Pierre.

ASTANIÈRES (Eugène comte d'). — « L'Espiègle ». Jeune garçon accroupi à terre et tenant de la main droite un caillou qu'il s'apprête à lancer. Sa jolie figure rieuse est pleine de malice mutine, et le petit diablotin est d'une gentillesse qui lui vaut un succès. Le talent de l'artiste lui en a valu aussi un autre, car cette jolie statue marbre a obtenu une médaille de troisième classe des mieux méritées.

ASTRUC (Zacharie). — « Le Marchand de masques ». Jeune garçon debout et élevant en l'air, de la main gauche, un masque qui est le portrait de Victor Hugo. De la main droite, il en soutient plusieurs au bout d'un fil, parmi lesquels celui de Balzac. A ses pieds, entourant le socle, une guirlande de masques reproduisant les traits de personnages célèbres de nos

jours, tels que : Dumas, Corot, Berlioz, Delacroix, Carpeaux, Faure, Gounod, B. d'Aurevilly, de Banville. Jolie statue plâtre, qui a obtenu une mention honorable.

AUBÉ (P.). — « Michel Lallier, prévôt des marchands ; — statue plâtre » destinée au nouvel Hôtel de ville. Ce personnage doit sans doute cet honneur à sa qualité de Parisien, car sa célébrité n'est pas des plus tapageuses. Il est debout, tenant un parchemin roulé qu'il appuie sur sa cuisse droite. Il porte le costume du XIVe siècle, et une bourse pend à sa ceinture. La pose et le modelé sont réussis.

BARRAU (Théophile). — « Fenaison ». Jeune paysanne interrompant son travail et donnant le sein à son jeune enfant qu'elle contemple avec amour. Belle statue plâtre et émotion bien exprimée.

BARRIAS (Ernest). — « Groupe commémoratif de la défense de Saint-Quentin en 1870, et bas-relief du piédestal ; — modèles plâtre ». La Défense civile (Anatole de la Forge). La Défense de Saint-Quentin est fièrement posée debout, et tient sous son bras et sur son cœur un de nos héros mourant pour la défense de la vaillante cité industrielle. Le franc-tireur, car il a bien l'air d'être un de ces braves, tient encore son fusil de la main droite, et de l'autre il presse celle de sa ville natale qui personnifie la Défense. Derrière lui, un jeune et vigoureux ouvrier se traîne et veut prendre le fusil, qu'il laisse échapper. La tête martiale de l'adolescent, comme sa pose, en font un type héroïque. De la main droite, la Ville de Saint-Quentin tient sa quenouille et s'appuie sur son rouet, symboles de son industrie.

BARTHÉLEMY (Raymond). — « Sébastien Bourdon »

est debout, vêtu du costume du XVIIe siècle, ave grand manteau se drapant en larges plis flottar derrière lui. Il regarde sa toile en cours d'exécutior et, le pinceau à la main, va prendre une couleur su sa palette. Cette statue pierre, de grande dimensior est destinée à la façade du musée de Montpellier, vill où est né cet excellent peintre, qui occupe une plac honorable dans l'école française.

BASTET (Victorien). — « La Source de Vaucluse personnifiée par cette nymphe tenant sur son épaul une urne renversée et laissant échapper son onde Elle se penche dans un mouvement de vivacité méri dionale en avançant son visage aux traits riants e animés. Statue plâtre.

BELARD (Gustave). — « Idylle ». Adolescent jouar de la flûte, qu'il tient de ses deux mains. Il interrom son solo et regarde de côté, sans doute, sa bergèr qui s'approche sous le charme de ses accords. Élé gante statue plâtre.

BERTAUX (Mme Léon). — « Jeune Fille au bain » Accroupie au bord de l'onde en s'appuyant sur la mai droite, elle se retourne frissonnante au contact d'un mouche qui s'est posée sur son dos. La tête, incliné et détournée vers l'épaule gauche, lance son regar sur l'insecte importun. La grâce et le charme de cett belle jeune fille sont rendus très heureusement et ave un grand talent en ce bronze splendide.

BERTIN (Arsène). — « Joueur de dés ». Petit lazza rone napolitain en bonnet de pêcheur, demi-agenouill demi-assis, venant de lancer ses dés qu'il regarde terre, en agitant ses bras avec vivacité. Jolie statu plâtre.

BION (Paul). — « Le petit Capet », coiffé d'un bonne rouge et vêtu d'une carmagnole à sa petite taill

porte à gauche, et, dans un élan de petit chanteur inspiré, il cherche à se faire entendre de ses parents. Ce n'était certes pas dans ce but que Simon le faisait chanter aux fenêtres, c'était pour égayer la populace avide de lâchetés et de bassesses ; mais le pauvre enfant, inconsciente victime des fautes de ses aïeux, écoutait, avant tout, la voix du sang et de la famille, et celle d'une âme pure. C'est donc avec un élan sincère et une sorte de gratitude qu'il saisissait, toujours avec plaisir, l'ordre de la brute vaniteuse chargée de son instruction révolutionnaire, et il chantait réelement avec l'inspiration du cœur. C'est, du moins, ce que la jolie statue plâtre nous dit par l'expression sentie de la jolie figure de ce petit chanteur, dont la pose et l'ensemble ont le style et le sentiment voulus. Du reste, M. Bion a puisé ses documents au *Récit de Mme Royale.*

BLOCH (Élisa). — « L'Age d'or » forme le groupe uivant : un émule d'Apollon pince les cordes de sa yre pour charmer le sommeil de son amie, accoudée ur son genou. Elle sourit sous l'impression agréable e ces chants amoureux, sans doute, car, en ce moment, n petit traître Cupidon ajuste à son sein un petit ard acéré. La jeune femme paraît un peu courte et amassée ; n'importe, assez bon groupe.

BOHN (Léon). — « Le Maître d'école » dont l'ar- artiste a conservé sans doute un désagréable souenir, pour lui consacrer ce portrait peu flatté ; car, à a calotte ornée d'un gland retombant en arrière et à on air rogue et impérieux, on le prendrait plutôt our un concierge des moins aimables. La tête rejetée n arrière et avançant la lèvre inférieure, il trône ans toute son imposante majesté et répand la terreur

autour de lui, dans son jeune auditoire. Buste terr cuite d'un excellent modelé.

BONHEUR (Isidore). — « Cavalier romain » rete nant par la bride son cheval qui se cabre, et tenant la main son épée nue dont il va se servir dans l mêlée des combattants. A ses pieds, le groupe de l louve légendaire allaitant Romulus et Rémus enfants Il est coiffé du casque romain et a le type sévère e noble de sa race. Le mouvement est des plus justes e des plus vrais, ainsi que l'expression très heureuse ment rendue par ce sculpteur de grand talent, et, e un mot, par un maître. — « Le Saut de la haie ; plâtre ». Le premier des coureurs a presque franchi l palissade ; le jockey, solide en selle, fait le mouve ment en arrière pour ne point plonger sur la tête d son cheval. Ses deux concurrents le suivent de près le premier à sa gauche franchit en ce moment la haie sa monture ne saute pas, elle vole, allongeant sa bell et ambitieuse tête. Le jockey qui est dans la positio contraire du premier se hisse et lève en avant, serrar des rotules les flancs de son intrépide sauteur. Quar au troisième, il n'a qu'un coursier trop pacifique fuyant la gloire : son monteur est obligé de le fustiger ses sabots pourtant touchent déjà le haut de la pali sade. Charmant groupe plein de vie, de verve et d science, non seulement du dessinateur et modeleu mais encore de l'observateur sagace étudiant et rer dant la nature sous ses divers aspects, dans se nuances et détails multiples. Qu'y a-t-il là d'étonnant Est-ce qu'Isidore Bonheur n'est pas de la vaillant race et dynastie de ce savant artiste et paysagist philosophe de Bordeaux, de feu Bonheur qui a e l'honneur de transmettre sa riche organisation d penseur et d'artiste à sa noble descendance !

BOURGEOIS (Maxim.). — « Guillaume Budé, fondateur du Collége de France », et qu'Érasme appelait e Prodige de la France. G. Budé est debout, portant ı droite, tenant une de ses œuvres sur son cœur, et, le la main gauche, un parchemin au sceau de la France. Sa tête grave et sévère est bien posée sur sa collerette Médicis. La robe de chancelier à fourrures l'hermine drape gravement ce savant fondateur du Collége de France. Style et pensée.

BOUTELLIÉ (Jean). — « Avant le combat ». Jeune guerrier tenant son épée nue dans ses mains et l'examinant avec attention. La pose est heureuse et des nieux trouvées, exprimant à la fois la souplesse et 'énergie qui rayonne aussi dans les traits.

BRAMBECK (Edward). — « La Tentation du Christ » qui repousse d'un air impassible les propositions de Satan, dont l'attitude est des plus pressantes. Un peu le raideur dans la pose du Christ, mais il y a des qualités en ce groupe plâtre.

BRIDEN (D.). — « La Coupe ». Jeune homme nu soulevant en l'air une coupe à laquelle ce sectateur de Bacchus semble rendre un hommage des plus sentis, et en savourer d'avance le contenu. Statue plâtre.

BUHRER (Conrad). — « M. Sigismond Lacroix ». Buste terre cuite dont les traits, la barbe et la chevelure sont puissamment fouillés. Le rival malheureux de M. Gambetta a là un excellent portrait.

BULIO (Jean). — « L'Amour musicien », assis sur un tronçon de colonne, s'est fait un violon de son arc et un archet de sa flûte qu'il promène sur la corde tendue, en riant de son espièglerie. Très gracieux dans la pose et l'expression. Jolie statue plâtre.

CABUCHET (Émilien). — « Mgr Plantier ». Le sa-

vant prélat est debout, tenant un papier et la plum qu'il a maniée avec talent. La physionomie douce e grave est des plus sympathiques, et son expression été bien rendue en cette belle statue plâtre.

CADOUX (Marie-Edme). — « Pleurant ses ailes » Cet Amour tenant son arc incline la tête d'un ai contrit, ayant auprès de lui ses ailes dont une mai barbare a fait l'amputation. La pose est élégante e souple, et l'expression fort juste. Belle statue plâtre

CAIN (A.). — « Lion et lionne se disputant un san glier ». La lionne a faim et voudrait bien un peu plu de galanterie de la part de son seigneur et maître mais celui-ci commence par lui poser la patte gauch sur le crâne et à l'avertir d'un grognement rauqu entrecoupé des cris de douleur du malheureux rago dont la patte est broyée par les crocs du lion. Le mou vement soumis et rampant de la lionne, et l'égoïsm terrible du maître, hérissant déjà sa crinière et n voulant point partager sa proie, forment, avec l sanglier, le vrai et digne pendant du rhinocéros, e sont bien les deux groupes d'animaux que le XIXe siè cle peut classer parmi ses plus forts. — « Rhinocéro attaqué par des tigres ». Le vaillant pachyderme ven sa vie chèrement, témoin ce tigre qui reçoit dans l cœur l'énorme défense dont il est porteur. Aussi débordant de colère, il fouille à corne vive dans le entrailles du sanguinaire félin, qui rend le dernie soupir en rugissant et montrant des crocs formidables tout en tenant ses grosses pattes et leurs griffe tendues comme des ressorts inertes. Mais, hélas ! l pauvre rhinocéros a un nouveau traître et félin tigr qui mord à belles dents dans son omoplate. Il a ramp dans les jungles et a fait un bond furieux ; aussi, comm ses griffes déchirent le cuir de sa victime, et comm

l mord dans le vif de cette chair pantelante! Il est mpossible de pousser plus loin la furia. M. Cain est lepuis longtemps le premier maître du genre.

CAMBOS (Jules). — « La Poésie » debout, couronnée le lauriers et les yeux levés au ciel avec une expression élégiaque. Sa main gauche repose sur sa lyre à erre auprès d'elle, et la droite appuie sa plume sur sa poitrine. Cette statue plâtre est bien posée, et la unique, retombant en larges plis drapés heureusement, contribue à son effet décoratif.

CAPELLARO (Ch.). — « Jeune Fille jetant des fleurs sur une tombe ». Elle est debout, drapée avec grâce lans les plis de sa tunique et de son manteau, et tient les fleurs de son bras gauche, tandis que la main lroite jette une pensée sur cette tombe. Son beau visage est plein de douceur et de méditation voilées de ristesse. Elle réfléchit au grave problème de la mort, cruelle séparation d'êtres aimés. Cette figure noble et sereine est une élégie taillée dans la pierre par ce sculpteur plein de cœur et de talent. L'émotion qui s'en dégage est communicative et s'empare du spectateur.

CAPTIER (Étienne). — « Fille d'Ève » admirant l'effet de sa coiffure dans le miroir qu'elle tient de la main droite, tandis que la gauche relève une boucle de cheveux rebelle. Sa jolie figure exprime l'attention qu'elle apporte à cette opération importante. Jolie statue plâtre, pleine de grâce naïve.

CARRIER-BELLEUSE (Albert). — « Camille Desmoulins au Palais-Royal ; — statue plâtre », peut être là dans un mouvement naturel, surtout au moment où il veut entraîner les patriotes, avec sa branche d'arbre d'une main et de l'autre un pistolet. Il est là, sur la table historique, la chaise culbutée dessous, et une

autre disposée pour descendre. Certes l'orateur déploie une fougue peu commune, et sa figure aux traits maigres et aux cheveux mêlés crie avec une furia patriotique peu commune. Mais cette pose tourmentée, cambrée en avant, et les basques de l'habit rappelant les cervolants, tout cela est plutôt du domaine de la peinture et n'offre rien de la tradition typique du grand art, malgré tous les efforts et éclats et la dépense prodigue d'une véritable verve.

CHAPU (H.). — « Le Génie de l'Immortalité ; — figure haut-relief marbre ». Se dégageant de la draperie, il s'élève dans un mouvement ascensionnel, les bras et le visage levés vers le ciel. Grand caractère, et expression bien rendue.

CHAPUY (J.-B.) — « Rieuse ». Buste marbre de jeune femme coiffée de son chapeau et relevant la tête dans un éclat de rire mettant à découvert ses jolies dents et faisant valoir l'opulence de sa gorge découverte où est fixé un bouquet.

CHARPENTIER (Félix). — « Le Repos » du moissonneur appuyé sur sa faux. Jeune homme nu au corps souple et nerveux plein de force et d'agilité ; est un beau type de beauté virile. Statue plâtre.

CHATROUSSE (Émile). — « Une Jeune Contemporaine ». Charmante jeune fille regardant le vase de fleurs qu'elle tient dans ses mains. Ses longs cheveux retombent derrière elle, et l'expression de son joli visage est pleine de grâce et de pureté. Statue plâtre. — « Mme Roland ; — statue bronze » dont voici la jolie terre cuite teintée. Debout devant le tribunal, le noble défenseur de la liberté porte à gauche et lève un peu sa tête noble et fière exprimant sa confiance en la noble déesse inspiratrice ! Elle tient de la main gauche un rouleau de papier, sa défense peut-être,

qu'elle trouve inutile de consulter. Ses traits éloquents disent assez qu'elle n'a nul autre besoin que d'obéir au souffle de son âme chaste et pure ; aussi sa belle tête si bien coiffée, son regard rayonnant, sa bouche melliflue et tendre expriment assez les nobles paroles qu'elle prononce en ce moment. Sa mise simple, sa poitrine couverte d'un foulard agrafé par une rose, la ceinture, avec un nœud et écharpe dernière, tout en elle est simple, modeste et atteint les proportions du grand art.

CHEMIN (Victor). — « La Dispute » pourra devenir mortelle ; car si le chat n'arrache pas tout d'abord les yeux de ce ratier qui a déjà la patte sur son ventre, c'en est fait de lui : d'un coup de croc il lui coupera la gorge. Mais le félin a bonne griffe et bon œil : il tend sa patte comme un ressort, avec les griffes allongées qui se fermeront comme des tenailles aiguës ; son œil ne perd pas un instant celui de son agresseur, qui en fait autant, et tous deux, grinçant leurs crocs aiguisés, vont dénouer le drame par une attaque violente où le pauvre chat n'aura pas le dessus. L'assiette de nourriture, qui a été le *casus belli* , donne tort au ratier voleur et gourmand. En somme, c'est un groupe vivant et très dramatique. — « Chasseur, chien lévrier ; — groupe plâtre ». Ouvrant la gueule et tirant la langue, le vainqueur tourne sa tête fine en arrière et semble appeler les chasseurs pour venir constater son triomphe. En effet, la patte droite appuyée sur le malheureux lièvre poussant ses gémissements suprêmes, il lève la patte gauche et écoute. Très bon groupe jeté et rendu par un Nemrod sculpteur de grand talent.

CHENNELLIER (Georges de). — « Get up », clown au costume collant, avec le toupet de rigueur sur le

front, faisant exécuter des exercices d'adresse à u
petit chien. La pose et le mouvement de ce corp
souple et nerveux sont des plus justes.

CHRÉTIEN (Eugène). — Groupe marbre personni
fiant le « Printemps ». Jeune fille jouant de la mando
line et se penchant pour recevoir le baiser du géni
du Printemps ou de Zéphyr aux ailes de papillon volar
à ses côtés et soulevant sa longue chevelure flottant
Cette gracieuse inspiration a été exprimée avec u
talent des plus agréables en cette œuvre remar
quable.

CLAR (Mlle Sophie). — « M. J. B. », membre d
l'Institut, commandeur de la Légion-d'Honneur, es
beaucoup plus grand que nature. Il plisse et fronc
les lèvres et fixe sa vue sur un sujet qui motive san
doute cette contraction des nerfs frontaux, des lèvre
et du menton. La chausse à trois hermines flottant su
sa robe indique que M. J. B. appartient à la magis
trature. Étude serrée.

CLAUDET (Max). — « Un Prélat romain », bust
plâtre où l'expression fine et intelligente de la phy
sionomie est des mieux saisies et interprétées. Excel
lent portrait sans doute.

COCLEZ (Arthur). — « Au bord du Nil ». Femm
égyptienne enlevant son enfant qu'elle élève sur so
épaule, et reculant effrayée en apercevant un croco
dile dont la tête monstrueuse sort de l'eau à se
pieds. Bonnes qualités dans le mouvement et l'ex
pression de ce groupe plâtre.

CORDIER (Louis-Henri). — « Étienne Marcel », l
grand homme à la mode du jour, est coiffé du cha
peron et porte le costume de son époque. Il est
cheval et regarde d'un air pensif. Statue plâtre qu

est d'un bon effet décoratif et dont les proportions sont justes et élégantes.

CORDONNIER (Alphonse). — « Abel allant au sacrifice » est un jeune adolescent aux traits purs et gracieux. Il porte le chevreau qu'il va offrir et s'avance dans un mouvement de marche rapide. Jolie statue plâtre.

CORNU (Vital). — « Camille Desmoulins », la main gauche sur le cœur, et le bras droit levé, tient son pistolet et harangue la foule. Certes, c'est un de ceux assez compris dans la situation; mais il manque de style et de grandeur. On pouvait trouver mieux que le tribun en verve : il fallait, malgré l'impression du moment, donner le vrai C. Desmoulins, à la fois poète, journaliste et pamphlétaire, dont la poésie et le style devaient déborder sur le tribun, ce qu'a parfaitement compris le premier en tête M. Doublemard (Amédée).

COUTAN (Jules). — « La Porteuse de pains ». Jeune et robuste, l'utile pourvoyeuse porte sa lourde charge de pains dans son tablier relevé devant elle, et tient une couronne de la main gauche. Moderne reflet de la Cérès antique, disent les vers du poète dont s'est inspiré M. Coutan en cette jolie statue plâtre.

CROIZY (Aristide). — « Le Nid ». Vaste fauteuil dans lequel deux bébés, la sœur et son petit frère, sont endormis côte à côte du sommeil de l'innocence. La grâce enfantine de ces charmants petits est irrésistible, et l'art délicat avec lequel ce délicieux morceau a été découpé dans le marbre a valu à son auteur une médaille de troisième classe.

CUGNOT (Léon). — « Jeanne d'Arc sur le bûcher », liée au poteau fatal, avec le bonnet d'hérétique audessus de sa tête, ainsi que l'inscription infamante portant les mots : *Jehanne*, *hérétique*, *apostate*,

idolâtre. Ainsi va le monde ! Le bûcher d'abord, les statues ensuite... Celle de M. Cugnot, en bronze, est fort belle de pose et d'expression de noble résignation.

DAILLION (H.). — « Le Réveil d'Adam ; — statue plâtre » de proportions colossales. Adam se soulève à demi, et une expression d'étonnement se peint sur son visage juvénile et imberbe.

DARBEFEUILLE (Paul). — « Avenir » personnifié par un jeune garçon étudiant dans son livre qu'il soutient sur ses genoux, et appuyant sa main droite sur son épée. Sérieux comme il convient, et même un peu trop pour son âge. Jolie statue néanmoins.

DARCQ (Albert). — « Faucheur au repos », debout et droit, en se soutenant sur sa faux renversée. Statue plâtre d'un bon modelé.

DEBON (Antony). — « Le Printemps » dont cet artiste nous présente une face cruelle dans ce jeune enfant prenant un nid. Le petit impitoyable tient un oisillon dans sa main et reste sourd aux plaintes de la mère qui vole autour de lui. Joli bas-relief plâtre.

DECORCHEMONT (Louis). — « Dupont de l'Eure », assis dans son fauteuil de député, en paletot et reposant sa main gauche sur un papier portant le mot *République*, dont il fut le partisan sincère et persévérant. Modèle en plâtre de la statue qui lui a été élevée, en 1881, au Neubourg.

DEKEYSER (Jean). — « David devant Saül » ne perd pas de vue le terrible roi qui, dans sa folie, est à peine accessible aux mélodies de la harpe. Il joue les airs les plus propres à calmer sa fureur, et déploie, dans son improvisation et son jeu, toutes les nuances les plus délicates de son inspiration qu'il cherche à

faire pénétrer dans le cœur du roi en délire. Il y a, dans l'attitude et l'expression de cette figure bien comprise et vivement sentie, une profonde observation du caractère et du sujet bibliques on ne peut mieux rendus. Aussi M. Dekeyser a justement mérité une mention honorable, et il n'en restera pas là, car, indépendamment de la science, il y a la note et l'accent voulus du héros étudié et vivifié.

DELAPLANCHE (Eug.). — « L'Aurore ; — statue plâtre ». Femme nue soulevant de ses bras relevés au-dessus de sa tête une draperie retombant derrière elle. Lés formes sont un peu lourdes et pourraient avoir plus de grâce.

DELATTRE (Mlle Thérèse). — « Mlle M. ; — buste plâtre », est une charmante fillette aux cheveux coupés ras sur le front, comme aux enfants d'Édouard ; mais, à l'occiput, les flots de la chevelure reviennent sur la poitrine de la belle enfant, qui paraît gaie et spirituelle. Traits réguliers, fins, espiègles ; elle doit ressembler à son joli buste.

DELORME (Jean). — « Boileau » se promenant sans doute dans son jardin d'Auteuil, et absorbé dans sa recherche de l'inspiration. Il tient un livre entr'ouvert de la main gauche, et sa plume de la main droite. L'ample manteau qui l'enveloppe le drape bien et donne de l'ampleur et de la dignité à sa pose. Cet illustre enfant de Paris méritait bien une place dans la décoration du nouvel Hôtel de ville. Statue plâtre.

DÉLOYE (Gustave). — « La Fortune ; — statue marbre ». Elle tient sa corne d'abondance et est assise sur sa roue, pose qui ôte de la légèreté et du mouvement, car la roue est fort basse pour la longueur des jambes. La physionomie est belle, ainsi que le torse, et sont bien rendus. Bon effet décoratif.

DEPLECHIN (Eug.).—« Ahmed-Ali, jeune Nubien », au type de sa race. Il est assis, d'un air méditatif, la tête appuyée sur sa main gauche, et tenant un vase renversé sur ses genoux. Statue plâtre d'un bon effet décoratif, intéressante aussi pour l'étude des races humaines.

DESCAT (M[lle] Henriette).—« L'Enfant à l'escargot », accroupi à terre et regardant cet escargot avec lequel il joue de la main gauche. Jolie statue plâtre où la grâce de l'enfance est heureusement reproduite.

DESOUCHES (Charles). — « La Maman » est debout dans son humble costume de ménagère active, providence du foyer. Elle s'avance portant sur un bras le bébé qui dort en reposant sa tête sur son épaule, et tient une petite fille rieuse par la main. C'est la maman, telle qu'elle est, ayant perdu les grâces de la première jeunesse, mais tendre et dévouée, et laissant refléter ses bons sentiments sur sa bonne physionomie. Talent des plus sympathiques dans ce groupe plâtre.

DEVENET (Claude). — « La Mère ». Paysanne maconnaise donnant le sein à son enfant qu'elle tient sur ses genoux dans son berceau. Comme elle le contemple avec sollicitude et ravissement! L'artiste a su faire parler cette physionomie attendrie et émue. Charmant motif éternellement traité et toujours nouveau et attachant pour ceux qui savent s'en inspirer, comme l'auteur de cette belle statue plâtre.

DOLIVET (E.). — « Madeleine », assise et livrée à un repentir allant jusqu'au désespoir, tord ses beaux bras et verse des larmes amères. Statue plâtre remplie d'expression.

DORÉ (Gustave). — « La Vigne ; — vase bronze », est pour nous une vieille connaissance, car nous

l'avions déjà admirée en terre cuite teintée, en 1878, à l'Exposition universelle. (Voir les annuaires 1878.) Mais, puisque le vase est fondu et coulé en bronze, rendons à cette œuvre importante l'hommage de la notice qui lui est due. L'imagination insatiable de cet artiste de la grande famille des peintres et sculpteurs de la Renaissance affectionne l'effet pyramidal, parce qu'il lui permet le mouvement ascensionnel qui lui offre la composition échevelée. Du reste, la Vigne ne pouvait avoir de plus heureux symbole que la forme de cette amphore au flanc rond et rebondi, et au col gigantesque, ce qui autorisait le peintre-sculpteur à faire grimper non seulement les branches de la vigne vierge et folle, mais encore les groupes et guirlandes de bacchantes, de faunes, de satyres, et les nombreux Amours qui aiment à se délecter pendant la saison et la fête de Bacchus. Ce que l'imagination et la faconde de ce peintre et sculpteur contiennent de sirènes charmantes et réminiscences antiques est incalculable et inénarrable dans l'enguirlandement de cette immense carafe ou marie-jeanne, où les bacchantes, les faunes, les sylvains et les satyres se battent pour arriver à prendre possession du goulot de la bouteille enchanteresse. Comme les sculpteurs antiques jouant avec les lézards, les scarabées, les papillons, les écureuils et les reptiles, G. Doré a su exploiter l'entomologie et la zoologie de la faune et de la flore chères aux poètes. Ici, c'est un Cupidon jouant avec des vipères, d'autres avec des sauriens. Mais la grande bataille se livre avec un vieux satyre, qui, pour sa défense, emploie les grands moyens, le bâton ; n'importe, les téméraires ont lié les pattes du chèvre-pied et le tirent avec fureur ; l'un d'eux a même lâché pied, et roule sur les flancs du vase. C'est sur son socle que les petits

vainqueurs se reposent, après avoir trop bu sans doute du philtre capiteux ; en effet, la plupart dorment pêle-mêle avec les papillons, les insectes, les crabes, les crustacés, les coléoptères. Il y a du tohu-bohu, de la prosmicuité ; un gros papillon de nuit a pris l'un d'eux pour une rose épanouie. En un mot, cette imagination en délire s'en est donnée là à cœur joie, et nous confirme dans notre triple opinion sur ce peintre, sculpteur et poète.

DOUBLEMARD (Amédée). — « Camille Desmoulins, le 12 juillet 1789 », est au Palais-Royal, et, après avoir harangué les patriotes, il saisit une branche d'arbre et en arbore quelques feuilles à son chapeau, invitant ses coreligionnaires à l'imiter et à se rallier à cet insigne de reconnaissance. La pose du vaillant journaliste est d'un élan vigoureux et d'une verve entraînante, ainsi que sa figure mâle et sévère dont le regard lance des flammes patriotiques, aussi bien que sa bouche ouverte faisant entendre une mâle éloquence civique. L'habit à longues basques flottantes, les pantalons collants et les bottes à revers, il porte solidement d'aplomb sur le pied droit, tandis que le gauche se lève pour se mettre en marche. Le geste du bras droit, tendant le rameau d'une manière impérative, s'accorde bien avec celui du bras gauche dont la main crispe le chapeau à forme évasée de l'époque. C'est une œuvre de style et de grand art très réussie.

DUMAIGE (H.). — « Camille Desmoulins au Palais-Royal » est une variante des deux autres situations. Ce C. Desmoulins, là, est plus calme, et sa harangue cherche, ici, plutôt à persuader qu'à entraîner. La branche et la feuille historiques sont bien déjà cueillies, le chapeau porte même ce signe de ralliement,

mais il a roulé à terre sous la chaise, ainsi que le pistolet. Il préfère pérorer en pétrissant le dossier de la chaise, et en levant la main au ciel. Quoique sa tête paraisse un peu forte, elle n'en offre pas moins du caractère et de l'expression, et notamment de l'étude, comme tout l'ensemble.

ECHTELER (Jos.). — « Le Combat pour son chéri ». Enfant défendant son oiseau contre son chat dont la griffe a déjà saisi l'aile pendante et qui ne veut pas lâcher prise. L'enfant exprime la douleur et la colère. Groupe bronze.

ÉLIAS (Édouard). — « Un Heureux Songe ». Jeune garçon endormi et la tête retombant sur ses bras croisés sur ses genoux. Il dort du doux et profond sommeil de l'enfance, et un heureux sourire éclaire sa physionomie ravie. Il n'a pas besoin, pour faire cet heureux songe, d'un lit somptueux et moelleux : la pierre sur laquelle il est assis est plus tendre pour lui. Jolie statue plâtre.

ÉPINAY (Prosper). — « A la mer ; — groupe marbre ». Une jeune mère commence à apprendre la natation à son bébé, effrayé de l'élément terrible. Voyez le petit peureux pressant le col de sa chère mère, et exprimant déjà l'instinct de la conservation ! Quant à la baigneuse, elle tâte d'un pied prudent l'état de chaleur de l'eau salée, et, penchée avec grâce, elle va entrer dans l'élément fortifiant et salubre. Charmant groupe qui ferait bien dans un établissement de bain monumental, car il a du style et peut former le goût des baigneurs.

ESCOULA (Jean). — « Le Bâton de vieillesse » de cette pauvre vieille est une gracieuse petite fille qui lui prête le soutien de son faible bras et la contemple

avec une affectueuse sollicitude. La grâce naïve de cette enfant contraste avec l'air décrépit de sa grand'-mère, et nous montre la vie à son aurore et à son déclin. Ce beau groupe plâtre fixe l'attention.

EUDE (Adolphe). — « La Réveillère-Lépaux », avec les cheveux couvrant le front, sa figure terne et endormie, le membre du Directoire et grand-prêtre des théophilanthropes, est fort ressemblant dans ce buste marbre.

EZÉKIEL (Mosé). — « Franz Litz; — buste bronze », a toujours les longs cheveux de la jeunesse; mais, hélas! où sont les belles lignes pures du grand maëstro? Le temps, ce caricaturiste implacable, a accentué deux verrues, qui étaient alors imperceptibles, et labouré le front et les joues du célèbre compositeur. L'œil lance bien encore des éclairs de génie, les traits accusés ont encore une volonté et une verve puissantes, ainsi que la main dont le pouce est plongé dans cette redingote, espèce de soutane boutonnée hermétiquement; mais, hélas! la poésie, l'harmonie et toutes les mélodies qui, de ce visage rhythmique, passaient dans les doigts et les notes du grand Litz, ces filles sacrées et muses de la jeunesse ont fait place à un aspect dur et sévère. Telle est l'expression vigoureuse de ce bon buste.

FABRE (Jules). — « M. B. L.; — buste plâtre », est coiffé d'un bonnet arménien. Il lève un peu la tête de trois quarts. Ses traits réguliers, agrémentés d'une petite moustache, paraissent soucieux. Il y a de la pensée dans cette tête, avec épaules seulement.

FALGUIÈRE (Alexandre). — « Diane », nue, fière et superbe, tient son arc dont elle vient de faire partir sa flèche infaillible. Le bras droit tendu tient l'arc,

tandis que le gauche, encore levé, vient de lâcher la corde. Tout le mouvement est plein de verve et fait onduler les lignes élégantes du beau corps de la déesse. Fort belle statue plâtre.

FEINBERG-BERNAROVITCH (Hirsch). — « S. M. le czar Alexandre III; — buste plâtre », dont la tête barbue est coiffée d'une disgracieuse casquette militaire enfoncée jusqu'aux yeux. Les plis d'un manteau se drapent autour du buste, laissant voir l'uniforme avec aiguillettes et décoration suspendue au cou. Expression dans la figure.

FERVILLE-SUAN (Ch.). — « La Cigale » est une jeune fille tenant sa guitare et demandant l'aumône avec une expression des plus lamentables. Elle en est aux dernières extrémités, car elle paraît prête à s'affaisser de besoin, et son costume est réduit à la plus simple expression; il ne consiste qu'en un pauvre châle lui couvrant à peine le côté gauche du corps. Statue plâtre.

FEU (Antoine). — « M. Carmoy père ». Buste bronze, fouillé avec un grand art dans la figure et les vêtements. Riche et excellent effet.

FOLLIN (Octave de). — « Une Baigneuse » couchée ou demi-assise, dont les formes élégantes et souples ont été supérieurement reproduites par ce ciseau exercé. Statuette marbre.

FOSSÉ. — « La Vague » personnifiée par une jeune femme étendue sur les flots et s'y berçant mollement dans un mouvement des mieux trouvés comme grâce et élégance. La belle ligne de son corps souple et élégant est des plus heureuses. Statue plâtre.

FOUQUES (Henri). — « Archiloque », le grand satirique grec, au masque souriant d'un mauvais sourire plein de malice, et se préparant à buriner son vers

persifleur. Belle statue plâtre, dont l'expression est bien trouvée ; mais que celle de la bonté lui est préférable !

FOURQUET (Léon). — « La Voulzie ». On connaît les vers charmants du malheureux poète Hégésippe Moreau à sa chère Voulzie. L'aimable personnification que nous en donne M. Fourquet n'en est pas indigne. Cette jeune fille assise sur un vieux tronc au pied duquel murmure le ruisseau est pleine de charme gracieux dans sa pose et l'aimable sourire qui épanouit sa jolie figure, dont la chevelure est couronnée d'une guirlande de fleurs.

FRAGONARD (Antonin). — « Danseuse » tenant une guirlande de fleurs, le bras gauche relevé au-dessus de la tête, et avançant le pied gauche, prête à s'élancer. La physionomie est vivante et animée, et les proportions sont élégantes et exactes.

FRÉMIET. — « Charles V », buste marbre d'un effet splendide, et destiné à la décoration du nouvel Hôtel de ville de Paris. Ce roi est représenté couronne en tête, et sur la poitrine ondule une banderole portant le nom *Carolus*. Grand talent.

FRÉMIET (Emmanuel). — « Stefan-al-Mare, prince de Moldavie ; — statue équestre bronze ». Modérant le pas cadencé de sa monture, en retenant la bride de la main gauche, il étend de la droite son sceptre en forme de masse aux clous aigus. Le prince lève fièrement sa noble tête couronnée d'un cercle aux petites croix. Cette tête à barbe fourchue et à moustache a bien l'allure royale. Un manteau d'hermine drape ses épaules et sa tunique zébrée de brandebours, sous le pan de laquelle paraît la cotte de mailles finissant presque au genou. L'épée pend au côté gauche, descendant le long de la botte molle et fourrée. Le

cheval superbe marche bien en cadence, et sa tête noble semble fière de porter le souverain de la Moldavie. Félicitons sincèrement M. Frémiet de l'allure royale de cette superbe statue équestre !

FRÈRE (Jean). — « Source d'amour ». Jeune nymphe assise et répandant l'onde de son urne renversée, dans laquelle l'Amour accroupi à ses pieds vient tremper la pointe de sa flèche. La pose est des plus gracieuses et des plus élégantes. Charmant groupe.

FRESNAYE (Mlle Marie). — « Captive ; — statue plâtre », agenouillée et tordant ses mains enchaînées avec désespoir. Sa tête se penche sur son épaule dans une attitude de profond accablement. Mouvement juste et vrai, dont les lignes ondulent avec grâce. — « Charmeur ». Petit Amour assis sur un fût de colonne cannelée, et jouant de la double flûte dont les sons ont attiré auprès de lui deux petits oiseaux qui écoutent notre artiste. Talent plein de grâce se donnant pleine carrière dans cette charmante statue plâtre qui ferait l'ornement d'un jardin.

FULCONIS (Victor). — « Arabe à la fontaine ». Dépouillé de ses vêtements, il s'incline pour se laver la jambe posée sur le bassin de cette fontaine. Son turban enlevé laisse voir sa tête rasée à la mode de sa race. La pose ne manque pas d'élégance dans ses proportions justes et vraies. Jolie statue plâtre.

GARNIER (Gustave). — « Mme A. » dont la physionomie fine et méditative est étudiée et rendue avec soin. Bon buste terre cuite.

GAUDEZ (Adrien). — « Ciseleur XVIe siècle », à cheval sur son établi et ciselant le pommeau d'une épée serrée dans son étau. Il frappe de son petit marteau le ciseau qui trace d'élégantes découpures dans

le métal. Il suit avec attention son minutieux travail. Statue bronze traitée avec un grand talent et qui produit le plus bel effet.

GAUDRAN (Gustave). — « M. Albert Joly ; — buste plâtre », laissant voir le haut de sa robe d'avocat. La figure de l'ancien défenseur de M. Rochefort ne manque pas de distinction, bien que le front soit bas et fuyant.

GAUTHERIN (Jean). — « Le Réveil ». Jeune mère embrassant son enfant qu'elle vient d'enlever à sa couche et qu'elle presse tendrement dans ses bras. Le petit lui rend ses caresses et caresse la joue maternelle de la main. Charmante statue plâtre, dont le charme attire et vous pénètre. Idée très heureusement exprimée.

GAUTHIER (Charles). — « Fronton de l'horloge du nouvel Hôtel de ville de Paris ». Deux figures assises demi-couchées et encadrant l'écusson aux armes de la ville de Paris, qui sont la Vigilance et la Prudence, qui se trouveront toujours au-dessus de l'horloge, si elles disparaissent de la salle des délibérations du Conseil municipal. C'est une sage précaution. Belle décoration du plus élégant effet.

GEORGESCO (Jean). — « Endymion à la chasse », prêt à lancer son dard qu'il tient à la main droite. Bien campée, souple et alerte, cette figure est pleine de vie, de mouvement et d'effervescence, et personnifie très agréablement la jeunesse dans sa fleur et sa surabondance de vie.

GOSSIN (Louis). — « Idylle ». Jeune fille debout et écrivant ce mot du cœur sur un tronc d'arbre. La pointe d'acier continue à mordre l'écorce, et inscrit les premières lettres du nom aimé. Gracieuse idylle

exprimée avec un talent simple qui a valu une médaille de troisième classe à ce statuaire.

GRANET (Pierre). — « Alfred de Musset ». Le charmant poète est debout dans le costume bourgeois d'un dandy à la mode, son chapeau d'une main et son stick de l'autre. Il est en grande redingote, le manteau sur l'épaule droite et retombant derrière lui. Le visage est jeune, rêveur et voilé d'une nuance de tristesse. Élégante statuette plâtre aux proportions justes et pleines de naturel.

GUEYTON (Georges). — « Mme la marquise de N. » est au tir et tient un pistolet avec lequel elle vise le but. Elle se cambre avec grâce dans son vêtement des plus collants et laissant deviner ses formes élégantes qui se dessinent sous l'étoffe moelleuse. La belle belliqueuse porte aussi une épée, épingle gigantesque passée dans le nœud qui orne le derrière de sa robe. La pose est réussie et fait valoir les lignes souples et nerveuses de cette élégante. Jolie statue plâtre. Le sculpteur tire aussi son coup de pistolet.

GUGLIELMO (L.). — « Giotto », enfant couché à terre et y dessinant un bélier du troupeau qu'il gardait. Sa jolie figure suivant avec attention son dessin a une expression des plus gracieuses. Jolie statue plâtre. — « Raoulx, peintre français », est debout, portant à droite, et incline du même côté sa jeune et intelligente tête coiffée d'une draperie dont les bouts flottent derrière ses oreilles. La palette chargée de la main gauche, et sa brosse disposée à jeter un ton, le jeune artiste regarde attentivement son modèle. Cette statue pierre, destinée à Montpellier, fera honneur à l'artiste, ainsi qu'à la ville natale du sculpteur.

GUILBERT (Ernest). — « Ève », cueillant la pomme fatale, est debout sous l'arbre dont elle abaisse une

branche. Elle s'appuie contre le tronc noueux, autour duquel s'enroule le serpent tentateur, et prête l'oreille à ses discours. Sa belle figure attentive exprime le ravissement, et son oreille savoure le doux poison de la flatterie. Statue plâtre réussie.

GUILLON (Aug.). — « Idylle ». Jeune garçon se penchant pour saisir un nid qu'il vient d'apercevoir. Jolie statue plâtre agréablement traitée.

HAINGLAISE (Jean). — « Chloé à la fontaine des nymphes ». Elle approche sa main de l'onde qui s'en écoule, et, penchée avec grâce, relève son charmant visage, dont l'expression est des plus heureusement trouvées. L'idylle antique a bien inspiré M. Hainglaise et a trouvé en lui un éloquent interprète.

HALLER (Gustave). — « La jeune République marchant à la paix universelle », tenant son drapeau tricolore, et de la main gauche présentant la branche de laurier ensanglanté qu'elle vient d'arracher de son front, et représentant la gloire militaire qu'elle dédaigne. Elle marche en souriant à la paix universelle. Belle utopie renouvelée de l'abbé de Saint-Pierre ; mais nous craignons bien que l'artiste ne se soit fait illusion et n'ait consacré son talent à célébrer une chimère.

HAREL (Amand-Pierre). — « M. l'abbé Bardinal, vicaire de Notre-Dame d'Auteuil », est fils du docteur Bardinal, qui mourut très jeune et victime de son dévouement. Son digne fils lève noblement sa jeune tête et ses regards au ciel. Ses traits délicats et juvéniles semblent inspirés par l'amour des belles actions. Une impression soucieuse se lit néanmoins sur ce facies déjà éprouvé. M. l'abbé Bardinal est, du reste,

interprété par le ciseau le plus sympathique et le plus souple dans les hautes questions de la morale et les passions humaines, car n'oublions pas que M. Harel est un des meilleurs élèves de feu le grand Carpeaux. Donc, la famille du saint abbé ne pouvait mieux choisir son sculpteur pour modeler et vivifier ce digne fils d'un martyr du devoir. Après avoir fait de brillantes études, M. Bardinal fils s'est engagé volontairement dans les compagnies de marche pour la défense nationale, en 1870. La paix conclue, le jeune abbé rentra au séminaire. Lorsqu'il fut chargé du vicariat de l'église d'Auteuil, il se dévoua généreusement aux intérêts de la classe ouvrière. Son caractère franc et ouvert, et les services déjà rendus, lui attirèrent une grande popularité et estime de tous les citoyens. Ah! c'est que noblesse et devoir obligent! Comment cette belle organisation, après les exemples de son père, eût-elle pu hésiter à prendre cette voie élevée du sacrifice personnel, du dévouement chrétien dont la flamme brûle les grandes âmes? Félicitons donc sincèrement M. Harel d'avoir su donner à ce buste intelligent et profondément penseur, non seulement la vie physique dérobée à la nature, mais surtout la vie psychologique et morale qui exhale par tous les pores du marbre les sentiments chrétiens et l'élévation de cette brillante personnalité qui s'humilie et se sacrifie dans les vertus et les devoirs de son sacerdoce. Encore une œuvre distinguée de M. Harel qui affirme de plus en plus sa maëstria.

HÉBERT (Émile). — « François Rabelais », assis et accoudé sur son Pantagruel, où nous lisons son anagramme *Alcofribas Nasier*, est sans doute dans l'accès d'une folle verve et du rire gaulois, caractérisant la plume du précurseur de Voltaire. La main

gauche, molle et souple, posée sur sa soutane, et la droite pendante et tenant son crayon ; son style, immortel vengeur ; sa figure sceptique et railleuse, et notamment la bouche au rire tonitruant du vieux Gaulois, tout indique que le joyeux et savant moine philosophe est dans le feu de son immortelle inspiration. Cette tête, puissante et expressive, coiffée de la toque qui lui donne une allure encore plus sarcastique, semble porter toute la puissance du doute cartésien, et surtout le complément joyeux de la raison et du bon sens de Montaigne. Ah ! quelle science profonde de l'humanité, et quel souverain mépris de toutes ses erreurs, de ses fanatismes et de ses ignorances ! Quel esprit fin et railleur ! Comme il y a là-dessous la ruse du vigoureux pamphlétaire, frisant les auto-da-fé, déguisant la vérité et l'histoire du temps sous les malices de la bouffonnerie, et trouvant le moyen de faire une Iliade, une épopée avec l'exploitation du Gargantua de son temps, trouvant encore le moyen de devancer Voltaire en se cachant sous son habit monacal, ce qui ne l'empêche pas de rire avec un œil méphistophélique et avec des lèvres mouillées du jus de la dive bouteille. Ah ! que Chinon fera bien d'admirer cette œuvre comprise et rendue !

HINGRE (Louis). — « L'Inondation ». Deux pauvres chiens sont réfugiés sur le toit de leur niche, à laquelle ils sont retenus par leurs chaînes, et poussent des hurlements plaintifs en se voyant gagner par les eaux. Groupe plâtre bien composé et modelé.

HIOLLE (Ernest). — « Une Baigneuse ». Jeune femme s'inclinant avec grâce et faisant onduler les lignes élégantes et souples de son beau corps splendidement modelé. Jolie statuette marbre.

HIOLLIN (A.). — « La Sérénité ». Elle est debout,

noble et calme, drapée de la tête aux pieds. Pour dérouter la réminiscence d'Isis, elle croise ses mains tombantes et retenant sa pudique draperie. De longues mèches retombent le long de ses joues et sur sa poitrine découverte à droite. Cette belle statue justifie son titre et sa destination, car elle est d'un style funèbre, et ce morceau de grand art est destiné à un tombeau.

HOUSSIN (Éd.), dont les deux élégants « Pages » appuyés sur leurs hallebardes et se faisant pendants sont deux statues plâtre d'un grand effet décoratif, auquel se prêtent merveilleusement la grâce et le costume élégant et riche, ainsi que l'arme élevée de ces beaux jeunes gens. Voilà deux factionnaires qui indiquent de suite un château royal ou princier.

HUGUES (B.). — « Œdipe à Colone ». Le malheureux vieillard aveugle est assis sur un banc grossier auprès de sa tendre fille, modèle de piété filale, qui, les mains jointes, penche sur son épaule son visage dont le douloureux regard se fixe avec compassion sur les traits flétris et bouleversés de son père aimé, qui expriment l'affaissement désespéré causé par ses horribles malheurs. Le sentiment profond et ému de ce beau groupe a valu à son auteur une médaille de première classe. Il faut reconnaître que ce tragique sujet a été supérieurement interprété.

ICARD (Honoré). — « L'Antiquaire du pont des Arts ». L'absence de dents a fait rentrer la bouche et saillir le menton, mais son masque ricane avec malice en clignant ses petits yeux perçants. Ce type moqueur et des plus expressifs a tenté le ciseau du sculpteur, qui nous en donne un buste plein de vie et qui semble respirer. — « Laurent Coster, inventeur

de l'imprimerie », présente d'un air joyeux la première feuille imprimée, portant les mots : *Et la lumière fut.* Son costume collant et étriqué prête peu à la statuaire, honneur qui était bien dû cependant à l'inventeur dont la découverte a bouleversé le monde. Statue plâtre.

IDRAC (A.). — « Salammbô » se donne la mort avec le venin du reptile dont elle se laisse enlacer par les anneaux froids et visqueux. « Elle approche cette » petite gueule triangulaire jusqu'au bord de ses » dents, et, en fermant les yeux, elle se renverse sous » les rayons de la lune, dont la blanche lumière l'en» veloppe d'un brouillard d'argent, et elle serre contre » elle les noirs anneaux tigrés de plaques d'or ». C'est sur ce sujet du romancier G. Flaubert que M. Idrac a composé son œuvre distinguée. Elle porte à gauche, dans un galbe des plus mélodieux, et donne au mouvement de ses bras, qui soutiennent le reptile, l'ondulation rhythmique qui s'accorde avec l'harmonie des lignes de ce beau corps, et l'inclinaison sur l'épaule de cette tête voluptueuse jusque dans le suicide. L'État, toujours fin connaisseur, a bien fait d'acquérir cette œuvre hors ligne. — « L'Amour piqué » est plus que douillet. Il exprime, par un mouvement très violent, la douleur que lui occasionne la piqûre de la maudite guêpe qui vient de lui enfoncer son dard venimeux dans le pied droit, ce qui le fait horriblement souffrir. Sa ravissante tête exprime on ne peut mieux l'acuité de la douleur. Tout Amour qu'il est, on l'entend pousser un gémissement, et ses petits bras, comme ses jambes, sont bien pris de l'accès névralgique de la souffrance. La pose est neuve et ne manque pas de style. C'est vivant, c'est beau comme un suave antique.

ISELIN (Henri). — « Le Comte de Mirabeau ». Buste marbre du puissant tribun, destiné à la salle du Jeu de paume, où il lança sa fameuse apostrophe : « Allez » dire à votre maître que nous sommes ici par la » volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que » par la puissance des baïonnettes. » La tête redressée, la lèvre dédaigneuse, l'expression sont fort réussies.

JACQUIER (Ch.). — « Indien en défense », levant son casse-tête, dont il va frapper un coup vigoureux, et serrant le poing gauche avec une expression de fureur, qui se reproduit dans sa physionomie féroce. C'est bien là le type de l'homme à l'état sauvage, en lutte constante pour la défense et la conservation de sa vie.

JOY (Albert-Bruce). — « *The Right honourable W.-E. Gladstone, m. p.* ». La statue de l'honorable M. Gladstone a obtenu, à Londres, un réel succès, tant par la beauté de ses lignes, de ses traits et de sa ressemblance, que par le style élevé et de grand art convenant à cet illustre homme d'État. Cette œuvre fait honneur à M. A.-B. Joy. (Voir à l'Appendice.)

KLEIN (Max). — Ce « Dompteur de lions, dans l'amphithéâtre romain », s'y prend à peu près comme Hercule étouffant le lion de Némée ; car voici un lion qui me fait l'effet d'être plus que dompté. Voyez-le dans les bras de ce nouvel Hercule, qui le presse si fort dans cet étau vivant, que le malheureux roi des animaux ouvre une gueule démesurée, annonçant qu'il va rendre le dernier soupir. Le dompteur s'est accroupi, mis à son aise, a saisi le lion juste à l'endroit du cœur, et l'on voit au dorsal du dompteur le travail musculaire qui doit étouffer le lion. Grande vigueur.

KOSSOWSKI (Henri).—« La Seyeuse », faucille en main, coupe les tiges de blé pour en faire des gerbes; elle se penche pour couper bien bas et laisser peu de chaume. Jolie figure, rappelant plutôt celles de J. Breton que celles de Millet.

LAFORESTERIE (Louis). — « Toussaint Louverture », en uniforme de général, avec une épaulette à gros grains, celle de gauche cachée sous les plis d'un manteau. Le général lève fièrement sa tête intelligente et calme, et qui n'a pas les vulgarités du type de la race nègre. Ainsi le nez n'est point trop épaté, et les lèvres n'ont rien de celles si lippues, si énormes de ses congénères; au contraire, il règne sur le facies de cet homme une calme méditation, accompagnée d'une expression de mansuétude. L'artiste, né à Port-au-Prince (Haïti), ne pouvait mieux consacrer son ciseau qu'à cette grande figure patriotique.

LAMBERT (Émile). — « La Vigne ». Petit Bacchus enfant dans une vigne et pliant un cep dont il saisit une grappe de raisin dans sa main droite, en souriant avec malice. Jolie statue plâtre.

LAMI (Stanislas). — « Mendiant aveugle ; — statue plâtre ». Pauvre petit ! il est bien maigre et rachitique ; ses bras déjetés, notamment celui qui tend la main, semblent aplatis et rentrés dans les pectoraux. Il tient sa sébile de la main gauche, et incline sa petite tête souffrante sur la borne qui lui sert d'oreiller. Il y a du sentiment en cette triste élégie.

LAMOLINAIRIE (Augustin). — « Clio », couronnée de lauriers d'or, est assise et tient son burin à la main. Sa noble figure est pensive et même triste, et ce n'est pas sans motif, car son rôle ne consiste le plus souvent qu'à enregistrer les crimes et les sottises

de la pauvre humanité, quand elle n'écrit pas les mensonges ou les rêveries d'historiens trompeurs ou éblouis. Fort belle statue plâtre.

LANSON (Alfred). — « L'Age de fer » est symbolisé par le groupe suivant, qui ne manque pas de style épique : un héros de cet âge guerrier vient de terrasser son adversaire expirant à ses pieds ; mais le vainqueur, encore armé de sa lance, étend la main au-dessus de lui, comme pour le protéger et défendre contre une nouvelle attaque inutile ; car il a l'air de dire : « Il est bien mort, et m'appartient. » Toutefois, disons à M. Lanson, qu'en sculpture comme en peinture, toute équivoque, toute interrogation doit être évitée. L'observateur ne doit point hésiter un instant sur la franchise et la clarté du but de l'auteur. Ces réserves faites, constatons que ce groupe est plein de talent.

LAOUST (André). — « Danton », statue plâtre plus grande que nature. L'orateur est à la tribune, parlant ou plutôt hurlant, à en juger par sa bouche ouverte comme un four. Il ferme le poing, et semble vouloir appuyer son éloquence de cet argument brutal. La physionomie exprime la violence et la brutalité, plutôt que l'élévation ; mais ce n'est pas la faute du sculpteur, dont l'œuvre n'est pas sans mérite.

LAPORTE (Émile). — « Étude ». Buste plâtre de femme, à la poitrine découverte et aux cheveux retombant sur le front, qu'ils couvrent, et sur les épaules. Expression bien rendue dans les traits.

LAURENT (Eugène). — « La Vague » sous les traits d'une nymphe debout et fixant son regard sur les flots qui se brisent à ses pieds. Elle tient de ses deux mains un coquillage, et ses cheveux flottent derrière elle. Fort belle et élégante statue plâtre.

LE COINTE (Aimé). — « Nymphe de Diane aux écoutes ». Assise sur un tronc d'arbre et se faisant un cornet de sa main droite repliée et approchée de son oreille, elle écoute avec attention, en retenant son chien de chasse prêt à s'élancer et qu'elle maintient par son collier. Fort belle statue plâtre. — « Sedaine » assis sur un bloc de pierre, se repose de son rude travail en se livrant à ses essais littéraires. Vêtu du costume de tailleur de pierre avec le tablier, il tient en ce moment la plume à la main, et son regard rêveur cherche l'inspiration qui a valu la célébrité à son nom, et qui a produit *Richard Cœur-de-Lion* et le *Philosophe sans le savoir.* Ce rare exemple d'un homme de talent triomphant de l'humilité de sa condition et sortant de la foule pour parvenir à la gloire et au fauteuil de l'Académie française, méritait bien la belle statue bronze que lui a consacrée le talent de M. Le Cointe.

LECORNET (Nicolas). — « Quêteuse ». Charmant bébé tenant la bourse de ses deux petites mains étendues et sollicitant la charité avec un regard d'une grâce irrésistible. La statue de M. Lecornet est des plus réussies.

LEDUC (Arthur). — « Odette chantant pour calmer Charles VI ». Elle est debout, la jambe droite repliée et chante en s'accompagnant des sons d'une harpe. Le mouvement et l'expression sont des plus justes et des plus réussis.

LEENHOFF (Ferdinand). — « Persée », coiffé de son casque, est debout et appuyé sur sa longue épée. A ses pieds la tête de Méduse qu'il vient de trancher. La pose et l'attitude ont de la noblesse et du caractère, qualités distinctives de cette belle statue marbre.

LEMAIRE (Hector). — « Le Matin ». Jeune femme

assise et tressant sa chevelure, les deux bras relevés et tournés de côté dans un mouvement gracieux et plein de naturel. Les lignes pures et élégantes de cette belle statue plâtre et son excellent modelé lui ont valu une médaille de première classe des mieux méritées. On ne peut qu'applaudir à ce succès.

LÉONARD. — « Le Génie des fleurs ». Adolescent aux ailes déployées, debout auprès d'un rosier et regardant un papillon qui vient de se poser sur son bras. Statue bronze du plus bel effet et d'une heureuse inspiration où l'on trouve la grâce et le charme appartenant à cet aimable génie, tout à fait bien placé auprès de l'Exposition d'horticulture qu'il devrait décorer.

LE PÈRE (Alfred). — « La Ville de Paris pendant l'hiver 1870-71 ». Elle est personnifiée par une jeune femme de haute taille amplement drapée dans sa robe à grands plis, sous laquelle se dessine la ligne élégante des jambes, et est appuyée sur un fusil. L'attitude indique la fierté et le courage, qui rayonnent aussi dans son regard fixe et menaçant et dans sa lèvre contractée. Belle statue plâtre d'une inspiration heureuse et réussie.

LEROUX (Étienne). — « Rachel avant d'entrer en scène ». La grande tragédienne, le diadème en tête et dans le costume de son rôle, est assise dans un siége de forme antique, contemplant un glaive qui repose sur ses genoux. Belle statue marbre, de l'effet le plus imposant et le plus monumental, et attestant un véritable talent.

LEVASSEUR (Henri). — « La Vanité » s'admire dans le petit miroir qu'elle élève au-dessus d'elle, et qui reflète sa sotte figure enivrée d'elle-même. Son bras gauche enlace un paon, qui est son symbole.

Statue plâtre à laquelle on peut reprocher un peu d
lourdeur dans les formes.

LEYSALLE (Émile). — « L'Avenir », groupe plâtr
de très grandes dimensions. La Vérité, sous l'aile dé
ployée du Temps armé de sa faux, lève le miroir d
la science dont elle foudroie le Mal rampant sur l
terre sous la forme d'une hydre renversée qu'ell
foule aux pieds. Beau groupe plein d'ampleur et d'u
grand effet.

LINDBERG (Gustave). — « Chaînes brisées ». C
prisonnier, debout et nu, dont on vient de briser le
chaînes, ou plutôt les cordes, semble peu sensible a
plaisir d'être libre, car il penche la tête d'un air d'acca
blement qui conviendrait mieux à un captif écoutan
l'arrêt de sa condamnation. Statue plâtre.

LONGEPIED (Léon). — « L'Immortalité ». Ce jeun
homme mourant s'affaisse sur sa tombe, mais l'Im
mortalité, aux ailes déployées, vient de s'agenouille
auprès de lui, et le soutient en lui montrant la tabl
de marbre où elle va graver son nom à la suite de
illustres qui y figurent. Beau groupe plâtre qui a d
caractère et produit un effet des plus remarquables. —
« Pêcheur ramenant dans ses filets la tête d'Orphée »
Il fait en arrière un mouvement de surprise en aper
cevant la tête du chantre sublime, et interrompt l
mouvement par lequel il a retiré son filet. Belle statu
de marbre dont l'expression est remplie de vérité, e
le modelé excellent.

LORMIER (Édouard). — « Duprez ». Buste du cé
lèbre chanteur, destiné à l'Opéra, dont il fut une de
gloires, que perpétuera l'œuvre de M. Lormier, car, d
de celle du modèle, il ne reste rien. Le chanteur
moins heureux que le peintre et les autres artistes
ne lègue que son souvenir à la postérité.

MABILLE (Jules). — « Tombeau de la famille Foucart ». Piédestal carré de marbre gris en forme d'autel antique, avec bas-relief de bronze représentant une jeune femme tenant son enfant dans ses bras, et entouré de guirlandes retombantes également en bronze. Sur le monument, le buste en bronze de la mère de famille, dont la belle tête calme et sereine est couchée sur l'oreiller funèbre, et drapée dans les plis du linceul, sur lequel des roses ont été déposées par une main pieuse. Monument de grand goût dans sa noble simplicité. — « M. M.; — buste plâtre », n'offre qu'une tête s'inclinant à la place où serait l'épaule, car les clavicules ne sont pas même attachées au deltoïde, et le petit socle s'arrête un peu au-dessous des sterno-cléido et têtes des mêmes clavicules. Cette belle tête distinguée a un beau front, des traits réguliers méditatifs. Elle porte toute sa barbe, se raccordant avec la chevelure. Assez bon buste.

MALFATTI (Andréa).— « Déception ». Jeune femme debout et tenant la lettre qu'elle vient de lire. Elle laisse retomber ses bras avec découragement. Jolie statue marbre dont la facture est des plus habiles et des plus fouillées.

MARCELLIN (Jean). — « Le Flambeau immortel » est porté et élevé en l'air par un petit Amour assis sur un globe d'où s'exhale une lave bouillante comme d'un cratère. Le petit dieu aurait-il la puissance d'un volcan, et serait-il incombustible? Toujours est-il qu'il est assis là comme sur des roses. Jolie statue marbre.

MARIOTON (Claudius). — « Benvenuto Cellini; — statue plâtre ». L'artiste et bravo florentin regarde avec attention un vase ciselé, œuvre de sa main habile qui tient encore le marteau. M. Marioton a su donner

aux traits l'expression peu facile, convenable au bataillleur artiste. — « M. le vice-amiral Cloué ; — buste marbre ». L'ancien ministre de la marine, dont les traits énergiques et francs sont très ressemblants.

MARIOTTI (François). — « Ganymède » endormi sous la protection de l'aigle olympien. Le bel échanson divin laisse incliner sa tête et ramène de la main droite une aile de l'oiseau de Jupiter, dont il va s'envelopper comme d'un rideau. Statue marbre exécutée avec un véritable talent.

MARQUESTE (Laurent). — « Suzanne ; — statue marbre », est d'un sentiment délicat et chaste. La pudique baigneuse a entendu quelque bruit ; soudain sa chasteté s'émeut, elle porte la main droite à son sein, et ramène son bras et la main gauches un peu plus bas que son aïeule grecque la Vénus pudique. Le mouvement de la tête effrayée qui se retourne sur l'épaule gauche, et surtout l'expression juste et vraie, ainsi que ce beau corps portant à gauche, au torse assez opulent, comme les jambes tout fait encore de cette œuvre un morceau de choix du Salon, que l'État friand s'est attribué dans son excellent goût. — « Cupidon » vient de lancer un de ses flèches infaillibles, comme l'indique la pose de la main gauche en l'air et fermant les doigts, ainsi que l'arc détendu dont la corde flexible a lancé le trait. Le dieu malin voit sans doute palpiter sa victime, car il lui lance encore un coup d'œil de satisfaction, que dis-je ? de ravissement. Le torse est d'un beau jet, et la jambe agenouillée, comme l'autre ployée, sont d'une facture magistrale. Verve et vie comme toujours.

MARTIN (Félix). — « Picard ; — statue plâtre ». Cet auteur dramatique est assis dans son fauteuil d'aca

lémicien et lève son visage au regard observateur, à 'expression fine et empreinte de raillerie. Il tient à a main le manuscrit de l'une de ses comédies, sur la ;ouverture duquel on aperçoit le titre : *La Petite Ville.* Sous son fauteuil un masque comique et une ile de livres. Statue plâtre dont la pose et l'expression sont bien rendues.

MASSOULE (Paul). — « Un Ancêtre ». Guerrier ;aulois à l'attitude martiale et maniant son épée. La ambe gauche tendue, le haut du corps légèrement ejeté en arrière, il semble se préparer à recevoir 'attaque d'un ennemi. Il lutte pour la défense natioale, qui éprouva aussi de son temps de si grands ésastres. Le beau talent de M. Massoule a rendu ommage au courage malheureux de nos vaillants ncêtres.

MAUBACH (Adolphe). — « Sabot de Noël ». Enfant êtu d'une simple chemisette et tenant son sabot où a trouvé un superbe polichinelle qu'il presse contre ii d'un air ravi. Jolie statuette marbre.

MAUGENDRE (Édouard). — « Pâquerette et Coquecot ». Printanière idylle que M. Coquelicot, jeune ars amoureux, pressant Mlle Pâquerette dans ses ras et lui donnant un gros baiser. La petite prude, ut en essayant la résistance, voulant retirer la main e Coquelicot, et en se défendant comme elle peut, a air de lui adresser un doux reproche. Charmant roupe plâtre, plein de brio et de verve suave. C'est avissant.

MERCIER (Antonin). — « Quand même ! — groupe ». ans un superbe mouvement et élan d'héroïsme, Alsace, symbolisée par une de ses fortes femmes, rrache un de nos patriotes, frappé d'une balle et iourant, des mains de nos envahisseurs. Au moment

où le défenseur de notre patrie tombe et rend le dernier soupir, la généreuse et vaillante Alsace le soutient par le collet de sa tunique et saisit le fusil du héros, en lançant un regard de défi à nos ennemis implacables. La ligne de ce groupe épique, partant de la coiffure éployée de l'héroïne, et suivant l'autre ligne ondulée du soldat français mourant, est du plus grand style. Voilà, certes, un des groupes épiques les plus considérables de ce fort Salon !

MICHEL (Gustave). — « L'Amour endormi », et à peu près dans la pose du Ganymède enlevé par Jupiter transformé en aigle. Ce suave Amour n'a pas, il es vrai, l'ampleur de celui du Sanzio, mais on ne peu lui refuser une grâce suave et vivement sentie. Il dor la tête légèrement renversée sur son aile, et sor bras gauche suit, en se ployant, la forme de son arc d'or; quant à la main droite, elle s'appuie sur sor carquois. La jambe droite est ployée aussi, et son piec s'appuie sur une branche du tronc d'arbre qui lui ser de siége. La jambe gauche pend naturellement. Le charme et la mélodie de cette gracieuse figure son dans la tête, inclinée sur l'épaule gauche, qui se relève et donne au torse une ondulation souple et pleine de poésie. La légende rimée de M. de La Guillomie accompagne et commente de ses bons conseils cette jolie figure, au sommeil de laquelle il ne faut pas plus se fier qu'à celui du chat; car les félins, et l'amour en est un, ne dorment que d'un œil.

MICHEL (Gustave-Frédéric). — « La Paix ; — statue en plâtre ». Jeune et souriante, elle nous présente avec grâce le rameau d'olivier, ayant auprès d'elle une corne d'abondance. Pourquoi cette bienfaisante divinité ne règne-t-elle pas toujours ? Ce serait un

beau rêve, quoi qu'en disent les de Moltke et autres entichés d'un autre âge.

MILLET (Aimé). — « Portrait du jeune Robert H. ». Statue marbre de jeune garçon debout, en costume marin et tenant sa toque à la main. Un doigt passé dans sa ceinture de laine, il regarde devant lui. L'expression du visage est pleine de vie, et la pose de naturel, et telles qu'on peut les attendre du talent éprouvé de M. Millet. — « La Physique ; — statue pierre » pour l'observatoire de Nice. Femme debout, dans une attitude méditative se reflétant sur son beau visage, bien drapée dans les plis nombreux de sa tunique d'où sort la jambe droite. Belle statue dont l'effet décoratif est réussi et digne de la réputa-ion de cet habile artiste.

MILLET DE MARCILLY (Éd.). — « A la source ». Jeune fille nue, agenouillée et se penchant sur cette source en s'appuyant du coude gauche sur le tertre d'où s'échappe son onde, où elle remplit une amphore étrusque. Son visage se redresse de face et sourit avec grâce. Jolie statuette marbre.

MOMBUR (Jean). — « Paysanne d'Auvergne » tenant dans son tablier relevé quelques racines qu'elle vient de cueillir et dont les feuilles dépassent. Son enfant, uspendu à son cou, laisse voir sa jolie figure par-essus son épaule. La compatriote de Vercingétorix aisse voir un type noble et régulier dans sa physio-omie, comme dans sa stature qui exprime la jeunesse t la force, malgré ses traits amaigris par son rude abeur. Belle statue plâtre.

MONTÉGUT (Mlle Jeanne de). — « Une Halte à la êche aux crevettes ». Jeune fille assise et s'appuyant 'une main sur le manche de son filet. Elle se redresse ans un léger mouvement en arrière. Sa jolie figure

a une expression souriante et joyeuse, et tout, dans son allûre et son maintien, indique plutôt une baigneuse élégante se livrant par caprice à ce passe-temps, qu'une journalière à son travail rude et pénible. C'est une toute gracieuse inspiration des mieux exprimées.

MONY (Adolphe-Stéphane). — « Sanglier nivernais chargeant », et avec une terrible impétuosité ! Voye comme l'encolure et la crinière de ce féroce anima se hérissent ! comme les lèvres supérieures sont auprès du groin, relevées par les deux crocs supé-rieurs, et comme les deux défenses de la mâchoir inférieure s'apprêtent à découdre les chiens et le chevaux qui ont troublé le sauvage solitaire dans s bauge ! Comme ce petit œil commence déjà à lance des flammes de colère vengeresse ! Sans doute, l femelle et les marcassins ne sont pas loin, et le che de famille s'apprête à punir les indiscrets ; car, moins qu'une balle rapide n'étende à terre et san vie ce nouveau sanglier d'Érymanthe et ne dénoue s colère par l'offre de la belle hure de l'animal à quel que table princière, le mangeur de racines vendra s vie chèrement, défendra son foyer jusqu'à la mor et mettra en pièces les agresseurs, c'est son droit. E attendant, il se hérisse, courbe cette hure et ce garr presque aussi forts que ceux d'un taureau, ramass ses pattes trapues, et va découdre en estafilade l'ennemi qui vient l'attaquer. Excellent morceau d sculpture d'une verve entraînante et d'un effet de plus vigoureux, posant M. Mony parmi les maître animaliers. — « Portrait de Mme Louise F. ; — bus marbre », coupé aux épaules et aux pectoraux, ce q nous fait regretter que Mme F. ne nous donne étudier et à admirer qu'une charmante tête pleine grâce et de modestie. En effet, commençons par cet

chevelure retroussée simplement et ramenée en grosses mèches derrière les oreilles à l'occiput, où elles se bifurquent en deux tresses tombant sur le dorsal. A la bonne heure ! voici un front dégagé et pur de cette horrible mode à la Zoé chien-chien. Sur ce front droit et intelligent, on ne lit que des pensées honnêtes et saines, et dans ces yeux doux, comme sur ces traits jeunes et délicats, on lit également une expression candide et suave comme celle de la jeune femme qui, hier, était jeune fille. Disons-le même franchement : à côté d'une exquise douceur pleine de chasteté, on hésite à affirmer si ce délicat sourire n'est point traversé par quelque nuance de mélancolie. Ces yeux, ce nez et cette bouche, qui vivent et respirent, laissent exhaler l'expression que nous venons de saisir sur ce marbre vivant. Quant au costume, la petite collerette débordant sur le collet à revers du commencement de corsage boutonné, telle est la description détaillée de ce bon petit buste, qui fait d'autant plus honneur à M. Mony que ce n'est point un portrait ordinaire, mais bien le portrait moral vivifiant par l'expression le portrait physique. C'est, à ce titre, une œuvre de grand art.

MOREAU (Louis). — « Psyché », tenant sa lampe d'une main, surprend l'Amour endormi. Elle fait un geste de surprise et d'admiration, qui éclatent aussi dans son charmant visage à l'expression heureusement trouvée. Jolie statue plâtre.

MOREAU (Hipp.). — « La Trace du loup » que viennent d'apercevoir sur le sol deux fillettes revenant de couper du bois dans la forêt voisine. Elles portent leurs fagots. L'une d'elles fait un mouvement de frayeur en apercevant ces traces que lui montre sa sœur plus jeune. Les deux jeunes filles sont fort gra-

cieuses et d'une beauté peut-être trop aristocratique pour de simples paysannes ; mais ce groupe marbre n'en est pas moins fort élégant et réussi.

MOREAU (Auguste). — « Les Adieux ». Jeune guerrier grec appuyé sur son bouclier et se séparant de sa fiancée qui le presse dans ses bras, pour voler aux combats. Deux beaux et nobles types de force et de jeunesse en fleur. Le casque élégant du guerrier pourrait servir de modèle à ceux de nos soldats, pour le costume desquels on néglige trop le concours des artistes ; on n'en agissait pas ainsi sous la première République, qui ne dédaignait pas, pour ce sujet, le talent de David. Le groupe de M. Moreau, pour la beauté, l'élégance et la justesse des formes et de la pose, offre un grand talent qui mérite une récompense.

MOREAU-VAUTHIER. — « Jeune Faune » tenant de ses deux mains deux cornes de bouc adaptées à son front, qu'il avance en souriant avec malice. Belle statue bronze élégante de forme.

MORIS (Louis). — « Portrait de l'auteur » en paletot, tête nue et tenant son chapeau de feutre à la main. Bien que le costume actuel soit des moins favorables à la statuaire, la statue de M. Moris a du naturel et de la vérité dans la pose.

NAMUR (Émile). — « Cendrillon » assise, après sa fuite du bal, et tenant la pantoufle de verre qu'elle a conservée, en réfléchissant à son aventure. Sa belle physionomie est pensive et semble absorbée dans ses réflexions. Les vêtements princiers ont également disparu, car la belle a le torse nu et laisse admirer ses formes juvéniles. Belle statue plâtre.

NAST (Gustave). — « Appréciation : *qui va piano va sano* ». Cette jeune fille accroupie sur l'écaille d'une

tortue en marche met le proverbe en application, car sa monture est des plus lentes : elle ne court aucun risque de lui voir prendre le mors aux dents. Cette fantaisie artistique est rendue avec un talent agréable.

NAYEL (Aug.). — « Yonnic, portrait d'un enfant breton ; — buste marbre », et très court, puisque, après le petit col d'habit et son revers, vient le socle ; mais la tête, coiffée d'un large chapeau, laisse échapper des mèches de cheveux en broussailles, et nous montre un charmant petit entêté qui fronce le sourcil. C'est bien là le caractère du pays.

NOEL (Tony). — « Bas-relief destiné au tombeau du compositeur Reber ». Jeune femme tenant une harpe et pleurant sur la tombe du compositeur, au-dessus de laquelle elle plane en tenant une branche de laurier qu'elle effeuille. Figure pleine de noblesse et d'élévation, et personnifiant sans doute l'harmonie.

OGÉ (Pierre). — « Caïn » vient de commettre son fratricide et tient encore à la main le pieux affilé en pointe qui en a été l'instrument ; mais il entend la voix divine lui disant : *Qu'as-tu fait de ton frère ?* et il tombe en arrière, écrasé par le sentiment de son forfait. Dans sa terreur, il se cache la figure derrière son bras gauche. Statue plâtre pleine d'expression.

OLIVA (Alexandre). — « Turgot », buste plâtre du ministre de Louis XVI, qui inaugura le principe de la liberté des échanges, cher aux économistes et aux Anglais qui le prirent pour dupe. La physionomie exprime la bienveillance et la bonté, et est conforme au caractère du personnage, dont les intentions étaient des meilleures, mais qui fut peu heureux dans la pratique.

OUDINÉ (Eugène). — « Horace Vernet » tenant sa

palette et auquel le sculpteur a donné le costume de chasseur d'Afrique, avec le grand burnous retombant en larges plis derrière lui, pour rappeler sans doute le souvenir des batailles algériennes qui ont fait la popularité du peintre. Modèle plâtre de la statue destinée au nouvel Hôtel de ville.

PALLEZ (Lucien). — « Thiers; — buste plâtre », dont la physionomie vive et expressive est bien rendue et avec de grandes qualités de ressemblance. — « Jeune Sorrentine au bain », se penche avec grâce en se retenant de la main gauche à une branche d'arbre, et, le corps incliné, se contemple dans le miroir liquide où elle va rafraîchir son beau corps élégant et souple. Expression gracieuse et aimable dans cette jeune physionomie. Statue plâtre.

PANDIANI (Constantin). — « La Pêche ». Vasque de fontaine de marbre, fouillée et découpée avec un art plein de goût. Un petit génie aux ailes de papillon la surmonte et tire sa ligne en faisant flotter la draperie qui l'entoure. La statue du génie est également en marbre, et l'effet d'ensemble du monument est des plus somptueux. — « Sollicitude maternelle ». Jeune Italienne debout et s'inclinant sur le berceau de son enfant, dont elle soulève le rideau. Elle le contemple avec tendresse, tandis qu'il lui tend ses petits bras. Beau groupe marbre fouillé avec beaucoup de goût et de talent.

PARIS (Auguste). — « Le Temps et la Chanson ; — groupe plâtre ».

> Le Temps, laissant sa faux inoccupée un jour,
> T'enlace en souriant, ô jeunesse ! et s'enchante
> De l'ineffable écho d'un immortel amour.

Ces beaux vers ont inspiré heureusement le groupe

de M. Paris. Le Temps assis à terre, sa faux abandonnée, enlace de son bras droit la Chanson, personnifiée par une jeune femme tenant un papier d'une main, sur lequel elle suit les paroles qu'elle chante en s'accompagnant du geste de son bras levé. Le vieillard écoute d'un air ravi et enchanté. Talent des plus remarquables.

PASSAGE (Charles vicomte du). — Le « Combat de sangliers » est des plus animés et d'un mouvement plein de vie et de réalité. Comme ces deux animaux se mordent avec fureur ! Groupe plâtre des plus réussis pour l'observation juste et la vérité du rendu.

PEDUZZI (Renato). — « Gordienne l'esclave » vient de se frapper de son stylet qu'elle tient encore de la main droite, et tombe appuyée sur la gauche. Belle statue bronze, d'un mouvement dramatique réussi. — « Les Victimes de la guerre » sont deux petits enfants, dont le plus jeune tend, cruelle nécessité, sa petite main qui quête une aumône, tandis que sa sœur plus âgée, agenouillée, le soutient en se cachant derrière lui. Le trouble des pauvres enfants, remplis de grâce et de gentillesse, émeut profondément. Charmant groupe marbre plein d'un sentiment ému des mieux exprimés, et exécution des plus habiles.

PEREDA (Raimondo). — « Le Bonnet de la grand'mère » dont s'est coiffé ce petit diablotin malicieux, qui se drape aussi dans le châle antique, et agite l'éventail en se donnant des airs crânes et imitant aussi la démarche de l'aïeule. Gracieuse fantaisie où ce joli visage enfantin et railleur contraste avec le grand bonnet suranné dans lequel il est enseveli. Jolie statue marbre.

PERREY (Léon). — « Tondeur de moutons ». Nu et accroupi à terre, il tient entre ses jambes son mouton,

dans la toison duquel il promène ses ciseaux. Le mouvement et la pose sont justes et réussis. Jolie statuette bronze.

PERREY (Aimé). — « La Reconnaissance, jeune berger soignant son chien blessé ». Assis sur un tronçon d'arbre, il soutient l'animal et lui retire une épine de la patte ; le chien reconnaissant lui lèche le bras. Idée heureuse et bien rendue dans ce joli groupe plâtre.

PERRIN (Jacques). — « Pandore » nue et debout tenant la boîte fatale de la main droite et la protégeant de la gauche. Les proportions sont justes e élégantes. Jolie statue plâtre.

PETIT (Mlle Émilie). — « Marguerite ». Buste plâtr à la physionomie souriante de ses jours heureux, à la chevelure parée de marguerites, et même d'accroche cœurs sur les tempes. Type qui manque un peu de la noblesse et de l'élévation exigées par l'héroïne de Gœthe.

PEYROL (Hipp.). — « Étude ; — statue plâtre » de jeune voyageur appuyé sur son bâton. Il s'arrête e regarde au loin en abritant ses yeux de sa main droite Bien campé dans sa pose élégante et robuste de mieux trouvées, le modelé de ce corps jeune et alert atteste la science et le talent grandissant de ce jeun artiste, qui aide vaillamment son oncle, M. Isidor Bonheur, à compléter la dynastie de ce beau nom, e l'illustrant aussi bien par la sculpture que Mmes Rosa Peyrol-Bonheur et l'incomparable Auguste Bonheu l'ont fait et le continuent pour la peinture. C'est alor qu'en unissant à la palette de famille le ciseau et l marteau de la nouvelle branche des sculpteurs, la pos térité fouillera encore plus haut, et trouvera que l première souche est M. Bonheur père, paysagiste, n

à Bordeaux, qui a insufflé son grand amour de l'art à toute sa vaillante race. Courage donc, heureux débutant, la voie est aplanie pour vous ; mais noblesse de génie oblige, et vous ferez un grand sculpteur.

PIERRE (Louis). — « Chloé ; — statue plâtre » dont le corps juvénile, aux proportions élégantes et justes, est une bonne étude de nu. L'expression vive et animée du visage est également bien rendue.

PILET (Léon). — « Amphitrite », tenant un trident d'une main et une conque marine de l'autre, a bien la beauté majestueuse de la reine des mers. Statue plâtre.

PLÉ (Henri). — « Le Premier Pas ». Jeune mère se penchant d'un air ravi vers son jeune enfant qu'elle soutient et qui exécute ce premier pas attendu avec impatience. Charmant groupe.

PONSIN (Andarahy). — « Marchand d'esclaves ». Juif à longue barbe, en robe et turban, présentant un jeune garçon dont il fait lever les bras, en en faisant apprécier les qualités physiques. Il avance sa main avide pour en recevoir le prix, et son visage exprime la cupidité. Ce groupe est des mieux composés, et fouillé et traité avec talent.

POZZI. — « Lord Byron », drapé dans les amples plis d'un vaste manteau, est assis de côté sur une chaise, en s'appuyant du bras gauche sur le dossier, la main droite appuyée sur un papier reposant sur ses genoux, et sa noble et belle physionomie méditant ses poésies sublimes. Statue marbre, digne du grand poète anglais.

RAMAZZOTTI (Seraphino). — « La Modestie » est une petite fille se promenant aux champs ou dans un jardin, et examinant une rose qu'elle tient dans sa

main droite. La violette conviendrait mieux, mais il y en a dans sa corbeille parmi d'autres fleurs. L'expression du visage est sérieuse et réfléchie. C'est une jolie statue plâtre, gracieuse et agréable, qui représente une jolie enfant plutôt que la Modestie ; mais le titre importe peu lorsque l'artiste a du talent, et on en trouve dans l'œuvre de M. Ramazzotti. — « Mlle Dudlay ; — buste plâtre ». La noble et belle physionomie est des mieux reproduites.

RECIPON (Georges). — « Pandore », nue et debout, penche le haut du corps en laissant flotter sa chevelure sur ses épaules, dans le mouvement qu'elle fait pour protéger la boîte qu'elle tient de sa main gauche. Expression bien rendue dans les traits. Cette statue plâtre est réussie. — « Le Convalescent ». Jeune enfant se soulevant péniblement de sa chaise, où il est soutenu par un oreiller, pour recevoir le baiser de sa mère qui l'encourage et lui prodigue ses consolations. Joli groupe plâtre dont le sentiment ému est communicatif.

RÉVILLON (Ernest). — « Soucis d'Amour », venant raconter ses peines à une jeune nymphe qui le caresse et s'efforce de le consoler. Charmant groupe plâtre dont la grâce est remarquable.

RICHARD (Félix) — « Phébé ; — buste plâtre », et du plus grand art, jeté avec toute la maëstria d'un grand poète et d'un sculpteur puissant, tant par le goût que par la verve et l'idée vibrante de grand goût poétique. Voyez, en effet, comme la chaste Phébé, la chevelure au vent, s'incline avec grâce sur son croissant argenté ! Comme la draperie pleine d'ampleur accompagne bien de ses flots agités la chevelure de la chaste déesse, mais toutefois nous découvre la superbe poitrine marmoréenne ! Comme cette draperie

enveloppe bien le buste et le croissant pour venir contourner au socle! Et quelle pure et chaste expression que celle de la déesse! C'est du haut et pur style.

RIGALDI (C.) — « La Mort de Mozart ». Le grand homme se renverse en arrière dans le fauteuil où il est assis, laissant retomber sa tête mourante sur son oreiller, tandis que son doigt suit encore les notes sur le cahier de musique abandonné sur ses genoux. Belle statue marbre glorifiant l'un des plus beaux génies de la musique.

RINGEL (D.). — « Perversité ». Femme nue tenant de la main gauche un nid d'oiseaux sur lequel est perchée la pauvre mère, et qu'elle présente au serpent qui est enroulé autour de son bras. Elle darde un regard cruel qui savoure d'avance la souffrance de ses victimes sans défense. Belle et élégante statue plâtre dont l'expression est réussie.

RIVIÈRE (Théodore). — « Orientale après la danse du sabre », assise les jambes croisées, et tenant encore le sabre qu'elle élève de la main droite, tandis que la gauche répare le désordre sa chevelure. Le mouvement de cette jolie statue plâtre est assez élégant.

ROBERT (Eugène). — « Pierre-Simon Bourzat, bâtonnier de l'ordre des avocats de la ville de Brives (Corrèze); — buste plâtre » plus grand que nature. M. Bourzat n'est point en robe, mais en habit orné de la rosette d'officier de la Légion-d'Honneur. Un manteau le drape jusqu'au socle. Sa tête porte une épaisse chevelure, et son facies grave de légers favoris. Les traits, sévères, méditatifs, sont empreints d'un grand sentiment de justice. C'est un beau buste plein de style et de pensée.

ROLARD (François). — « Monnaie de singe ». Bateleur dansant et faisant sauter son singe autour

d'un cerceau qu'il soutient : coutume qui existait, paraît-il, au passage du Petit-Châtelet du temps de saint Louis, et d'où est venue l'expression proverbiale. Cette manière de payer paraît être fort du goût de notre artiste ambulant, à en juger par sa physionomie souriante. Jolie statue plâtre.

ROUGERON (Charles). — « Caïn », poursuivi par le remords, courbe la tête et fait un geste d'effroi en apercevant à l'horizon le regard vengeur qui le poursuit en tous lieux. L'impression de terreur et de remords douloureux est des mieux saisies. Statue plâtre.

ROULLEAU (Jules). — « Le grand Carnot ; — statue » pour la ville de Nolay (Côte-d'Or), souscription nationale. Portant à gauche, et la tête un peu inclinée, l'organisateur de la victoire pose l'index de la main droite sur un plan de bataille, et de la main gauche tient les branches ouvertes d'un compas. Le grand homme médite, suppute les distances, les compare aux délais ordonnés, et, coûte que coûte, il faudra la victoire à l'heure dite. Une petite statue de gloire ou d'immortalité, auprès de lui, lui montre le but d'un bras tendu, et de l'autre agite un rameau d'immortelles. C'est bien là notre grand Carnot !

SAINT-VIDAL (Francis de). — « Camille ; — statue plâtre », inspirée par les beaux vers d'André Chénier. Mollement étendue sur sa couche, la main ramenant la draperie sur son sein découvert, sa belle tête aux cheveux épars est animée du souffle pur de la vie en pleine sève. Elle tient de la main gauche la page brûlante écrite par André Chénier.

SCHRŒDER (Louis). — « Le Premier Baiser ». Jeune femme debout, le buste nu, et recevant ce

premier baiser de son jeune enfant qui lui enlace le cou de ses petits bras. Statue plâtre.

SIGNORET (Mme L.). — « Qui donne aux pauvres prête à Dieu ». Cette petite mendiante tendant la main et sollicitant la charité des passants est bien vraie de pose et d'attitude. La physionomie plaintive et solliciteuse, le mouvement du corps penché en avant, la main gauche s'appuyant sur la poitrine, tout est vivant et naturel en cette statue plâtre des plus réussies.

SOLDI (Émile). — « A l'Opéra ». Une élégante bayadère incline à gauche et en avant sa tête gracieuse, ce qui fait rebondir ses pectoraux à moitié couverts par le corsage collant. Les deux bras s'écartent avec des doigts souples et gracieux dans leurs délicats mouvements. Elle avance la jambe droite et la tourne sur la pointe de son petit pied cambré. Quant à la jambe gauche, celle-ci porte d'aplomb sur le pied droit et dans la pose réglementée par Terpsichore, Vestris et, de nos jours, par Mérante. Ce mouvement du corps en avant cambre naturellement le torse et fait rebondir le superbe bassin de la future Taglioni ou Essler, sous la gaze et la jupe diaphanes de laquelle les lorgnettes avides de l'orchestre sont concuremment braquées. En somme, c'est loin d'être la Muse antique chantée par Barbier, mais ce n'en est pas moins une fine et agréable figure. — « M. le marquis de Turbilly ; — buste marbre » au costume et coiffure du temps de Louis XVI, modelé avec goût et délicatesse, et dont la belle physionomie est bien vivante et expressive.

STEUER (Bernard). — Cette « Balade à la lune » est inspirée de Watteau, et en a la saillie, le vif et spirituel élan. Comme ce pierrot a l'air béat en re-

gardant la lune au fond du seau, et quelle jolie pantalonnade et rime à la Pulci! Il va nous accompagner de sa mandoline au manche grotesque. C'est réussi et bien récompensé d'une mention honorable, cette sculpture-peinture Watteau et Baron.

THABARD (Martial). — « De Harlay », président au parlement de Paris, dans son costume du XVIe siècle, son ample manteau l'entourant d'une belle draperie. Il tient un grand livre sous son bras et la plume de l'écrivain à la main. La statue de ce magistrat est destinée au nouvel Hôtel de ville, et ce petit modèle plâtre en fait apprécier le bon effet décoratif et l'entente avec laquelle l'artiste a su disposer la pose et les plis bien drapés des vêtements. — « Pierre de l'Estoile », modèle de la statue, destinée à l'Hôtel de ville, du célèbre et curieux chroniqueur du XVIe siècle, auquel on doit des documents intéressants pour notre histoire nationale.

THOMAS (Mlle Mathilde). — « M. le conseiller Pont membre de l'Institut; — buste plâtre », au front chauve et à la physionomie grave et pensive. Le haut du buste laisse voir le commencement de la toge de conseiller à la cour, avec la croix de commandeur suspendue au cou.

THOMAS (Gabriel). — « La Bruyère ». L'auteur des *Caractères*, en grande perruque et costume du temps de Louis XIV, est appuyé contre une statue du parc de Versailles, sans doute, et, un livre d'une main et son crayon de l'autre, note les pensées et impressions provoquées par les personnages qui posent, sans le savoir, devant le profond observateur philosophe. L'éminent écrivain méritait bien une statue, et M. le duc d'Aumale a eu une heureuse idée en comblant

cette lacune par sa commande à un sculpteur du talent de M. G. Thomas, dont la statue marbre est fort belle.

TOMBAY (Alphonse de). — « Hésiode chantant l'agriculture ; — statue plâtre ». Le poète grec est représenté dans la fleur de la jeunesse. Tenant sa lyre de sa main gauche, il chante en marchant, et sa main droite marque la mesure. Le mouvement est bien rendu.

TOURGUENEFF (Pierre). — « L'Appel au bac » par un cavalier amenant deux beaux chevaux et se faisant un porte-voix de ses mains. Les formes élégantes des chevaux sont des plus heureusement reproduites en ce beau groupe plâtre.

TURCAN (Jean). — « Le Général Hoche ; — buste plâtre », a la figure ouverte et les traits nobles et purs de Bernardin de Saint-Pierre et un peu de Saint-Just, auxquels il ressemble beaucoup. Il porte la coiffure de la première République, la queue ou catogan, et les anneaux aux oreilles, auprès des petits favoris courts. Une raie médiane divise sa chevelure sur le crâne, et les flots ou grandes mèches se répandent en éventail, couvrant le haut col de son habit de général, drapé d'un manteau qui termine bien ce beau buste. Mais le vrai beau moral de ce type loyal et pur, c'est la haute intelligence et l'amour du progrès éclatant sur ces traits pleins du rayonnement des vertus républicaines. « Ta belle tête, disait Camille Desmoulins à Saint-Just, est un symbole ! » Eh bien ! on pourrait en dire autant de celle de Hoche, car elle est le symbole du calme dans le devoir et le droit. Elle est aussi le triomphe du génie sur la matière, du pardon à l'erreur, et de la mansuétude

envers les vaincus. En un mot, Hoche, l'enfant d
peuple, le fils du pâtissier de Versailles, qui ava
compris que la science était le salut de l'aveni
Hoche, en ces tourmentes de la défense national
et républicaine, ne perdait point une minute, mêm
à la vie des camps, où il lisait Plutarque et Tacit
et trempait son grand caractère aux sources an
tiques. Hoche porte sur sa belle physionomie le
gages et les signes avant-coureurs de l'émancipatio
des peuples à la science, et à l'intelligence de l'idé
des droits et des devoirs de la solidarité humaine, e
un mot à la République, qui sera tôt ou tard le lie
des peuples civilisés. Ce beau buste dit tout cela fo
éloquemment, et, à ce propos, nous renvoyons no
lecteurs à la PEINTURE, aux « Éclaireurs de Hoche
(guerres de la Vendée), par Coessin-Lafosse, page 12

VASSELOT (A. de). — « Corot », bien compris, bie
rendu dans toutes ses finesses et délicatesses, le vra
bonhomme. Comme il sourit bien avec cette bonhom
habituelle et naïve, qui décochait parfois une douc
flèche de sa belle âme ! « Avez-vous vu le petit? nou
» disait-il parfois ; embrassez-le pour moi ! » Car l
petit, c'était son *alter ego*, le bon Daubigny... Comm
on trouve encore écrites, dans ces rides et ce sourir
stéréotypé, toutes les belles et généreuses actions d
maître ! car il obligeait avec grâce ses confrères dan
la gêne. Eh bien, tout cela rayonne dans cet exce
lent buste de marbre faisant grand honneur à M. d
Vasselot.

VAURÉAL (Henri de). — « Jeanne d'Arc », cu
rassée, tenant son oriflamme de la main gauche et so
épée nue de la droite, assiste au sacre royal. La figur
juvénile respire l'inspiration, comme le geste de

mieux trouvés. Belle statue digne de l'héroïne de la France.

VAN DER LINDEN (Gérard). — « La Lumière », sous les traits d'une jeune femme tenant un flambeau allumé. Elle a les bras levés, et la gaze de sa légère tunique laisse entrevoir les formes élégantes du corps. Bonne expression dans la physionomie, et noblesse dans l'attitude bien trouvée de cette statue plâtre.

VERCY (Camille de). — « La Fiancée » essaie à son doigt l'anneau du mariage. Drapée avec grâce dans sa tunique, elle a un air de modestie et de dignité douce que l'artiste a su bien exprimer. Voilà un motif des mieux choisis et très bien rendu dans cette charmante statue plâtre.

VIGNON (Mme Claude). — « Le Pêcheur à l'épervier », agenouillé et souriant joyeusement en contemplant la superbe pêche enfermée dans son filet qu'il lève sur le rivage. Belle statue bronze d'un modelé exact et soigné.

VILAIN (Victor). — « Victor Hugo ;—buste plâtre », couronné de feuilles d'olivier et de grains d'immortelles. Le flamboyant génie de la poésie du XIXe siècle est entré depuis longtemps, et encore jeune, dans l'éclat radieux de sa gloire. Ici, M. Vilain ne fait qu'ajouter un fleuron de plus à la couronne du plus grand des poètes. Toutefois, que l'artiste veuille bien nous permettre une observation sincère sur le caractère habituel du grand poète. Il nous semble qu'ici le tendre Victor Hugo fait place au Victor Hugo sévère ; ce regard fixe, cette tête droite ne rappellent pas l'ondulation habituelle de cette forte tête, toujours sous le poids de la création et de la divine incubation :

et puis, le regard est trop fixe, trop visible. Qui n'a point vu le poète toujours absorbé, et son regard presque toujours dans un vague qui tient du grand infini? Ces réserves faites, M. V. Vilain a fait là un bon buste, celui du satirique écrivant *les Châtiments*.

GRAVURE

EN MÉDAILLES ET SUR PIERRES FINES.

BARBET (Adrien). — « Profil de la République ; — camée agate onyx », se détachant sur fond bleu. Très délicat.

CHÉREAU (E). — « L'Aurore ; — camée opaline », est sur son char quadrige ; les Amours, portant des roses, l'enguirlandent. C'est une vraie corbeille d'Amours et de fleurs, dont les reflets bleus teintent la moitié. C'est délicat et poétique, et l'œuvre a une mention honorable.

COUQUEAUX (François). — « Profil de Cérès, avec diadème », ou médaille d'argent de la Société d'encouragement à l'agriculture.

CULANT (Georges de). — « Bacchus indien » ayant un profil de femme et la tête ceinte d'une couronne de pampres. Camée cornaline.

DAGAND (Michel). — « Camée nacre ; — Tête de Minerve », avec casque ciselé, surmonté d'un panache. Charmant profil à caractère, avec commencement de cotte de mailles et cuirasse. L'éclatante nuance de la nacre prouve que cette matière est des plus concluantes pour la vibration.

DAVAU (Victor). — « Passé muscade ; — bas-relief sardoine », et « l'Amour désarmé ; — camée » mi-

nuscule, comme l'autre sujet, avec qualités qu'on ne peut apprécier qu'à la loupe.

DECORCHEMONT (Émile). — « M. Henry Gautier ; — profil, médaillon bronze ». Cet artiste, coiffé d'un béret, doit être ressemblant. — Le petit camée opale de « M. Laumonnier » paraît fort étudié, quoique dans l'ombre. — Le profil de « M. Picard », étudié.

DUPERRON (E.). — « *Ecce Homo ;* — camée sardonyx » de valeur artistique, car l'expression de souffrance du Sauveur est bien rendue. La couronne d'épines, la chevelure et la barbe accompagnent bien cette fine étude, pleine de sentiment. — « Agrippa ; — cornaline orientale ». Excellent profil très étudié, ressemblant, et dans le caractère de l'antique bien connu.

FARNIER (Henri). — Dans un cadre : « l'Éducation d'Achille, d'après Gérard » ; « l'Enlèvement de Déjanire, d'après le Guide ». Boutons d'argent de grand prix pour la finesse de l'œuvre fouillée et d'une traduction des plus fidèles.

FOURMAUX (Charles). — « Camée sur calcédoine onyx, d'après une médaille antique », s'enlève bien sur la calcédoine, avec l'ornement de poissons et perles entourés d'un anneau d'argent. Goût sévère et antibanal.

FRANÇOIS (H.-L.). — « Andromède ; — camée onyx à trois couches ». Elle est attachée à son rocher par un lien de cuivre jaune lui liant les bras. Une méduse ou salamandre, voyant arriver Persée sur son coursier ailé, dresse sa tête immonde lançant des flammes ; mais Persée, dont le cheval est de profil, semble se précipiter en avant et hors de sa monture pour mieux pourfendre le monstre et délivrer sa chère

ındromède. Belle pose de cette victime, rappelant un ›eu, en sens inverse, celle d'Ingres. — Le profil de M. Chapu », d'une mansuétude pensive, et celui de M. Claisse », d'un dessin sévère, comme le précé- ent, ont des qualités de forme et de modelé. Deux harmants camées en cornaline.

FRÉVILLE (L.). — « Catherine de Médicis », de rofil, avec diadème et la collerette tuyautée, mais ui nous semble une faute de perspective pour ce rofil. Il est impossible que cette collerette ait cette ɔrme et ce plan dans cette pose. — « Catherine II de ussie », joli profil. Tête avec casque panaché ; poi- rine nue, avec draperie ou gaze enveloppant le buste. ›eux fins camées onyx.

GAULARD (É.-F.). — « Les Dauphins amènent Am- hitrite à Neptune ; — gravure sur pierre fine, camée ur opaline ». Neptune, le trident à la main, domine a cour. Amphitrite, amenée dans une conque, ıi est présentée. Ce qui est remarquable, indé- endamment du fin dessin et de l'agencement des roupes, ce sont les nuances roses des chairs du dieu t de Téthys ; quant au premier plan des naïades et auphins, la nuance bleuâtre est délicate et tendre. e minerai d'opale, dont un fragment est déposé, orte déjà la nuance bleue.

HASEROTH (Max).— « Diane chasseresse », et non nchanteresse (erreur de livret), porte à gauche et ent son arc de la main gauche, prenant une flèche ans son carquois. Cette cornaline a du charme et ne grande pureté de burin.

HIOLLE (G.). — « M. A. M. ». Charmant bébé à londe chevelure bouclée. Il est de face et sourit. amée sardoine très fin.

HORVATTE (L.-E.). — « Phébé, l'astre des nuits éclairant la terre ». Cette petite gravure, sur minera d'opale bleu ressemblant au lapis-lazuli, est intaillé dans un petit camée.

LAMBERT (Gustave). — Deux camées cire. « Sa lammbô », à peu près dans la pose, moins le galbe de la statue de M. Idrac, que nous avons traduite.– « Patrocle » en guerre, le bouclier au bras gauch et le glaive levé au-dessus de la tête. Figure mouve mentée.

LECHEVREL (Alph.-Eug.). — « Bacchus enfant — intaille topaze », jetant ses beaux et limpide reflets d'eau couleur d'or. Quelle perle précieus avec ce bambino tenant sa coupe et son thyrse, dan un mouvement plein d'ébriété ! — La « Jeune Fille s défendant contre l'Amour, d'après Bouguereau », es intaillée dans une topaze d'Espagne plus sombre qu la précédente, et d'un modelé ferme et rond. Les feu de la topaze sont plus sombres, absolument comm dans « la Poésie ; — intaille topaze d'Espagne ». – « Jean qui pleure et Jean qui rit ; — intailles crist de roche », sont deux charmantes têtes expressive dans ces deux intailles en forme de cœur, les tête étant naturellement au large côté. C'est au cristal d roche qu'appartient l'eau la plus limpide ; les perle de rosée n'y font plus rien. — « Henri IV jeune d'après Bosio ; — intaille cristal de roche ». Camé important. La pose au bas étouffe les feux, mais l profil de Henri IV est parfait. — « Le Chien de meute d'après Frémiet ; — intaille sardoine », a bien auss son mérite.

LEGROS (A.). — Dans ces « neuf profils médaillon bronze », nous voyons : Darwin, Pierre Grégoire Alfred Tennyson, Don Juan Héréda, Orlando Marte

elli (1881), John Stuart Mill. Quant aux trois inférieurs, ils sont invisibles. Tous dans leurs caractères ersonnels.

LEMAIRE (G.).— « La Fortune et le jeune Enfant », ui est sur le bord d'un puits, et que vient sauver la ortune. Celle-ci, debout, le pied sur sa roue, et dans ne pose de grand style, se penche un peu en avant t saisit le petit inconscient. Ce camée onyx est d'une âte laiteuse ayant des reflets bleu tendre.

MICHEL (Georges).— « Zéphyr, d'après Prudhon », t « Hercule enfant étouffant les serpents ». Ces deux amées sardoine, vus à la loupe, nous semblent, insi que les bons creux, d'une fidèle copie. C'est bien Zéphyr de Prudhon, et le vigoureux petit Hercule fait un jeu d'étouffer les serpents. Il ne dépense uère d'efforts ni de violence.

PAUCHARD (Constant).— « Fantaisie ». Charmant rofil, de jeune femme avec diadème ; fin sourire. — Hercule ». Profil dans le caractère. Deux charmants amées onyx.

PLAIX (Ch.). — « Persée et Andromède ». Délivrée ar le héros, la captive se jette dans ses bras avec n voluptueux abandon. Fin camée onyx bien traité.

ROTY (Louis.-Os.). — « Faune nu et faunesse » rapée, de profil, se prenant les mains, et le faune tirant à lui la faunesse, comme dans nos danses en nd. Ces deux figurines, servant de fond à une coupe née d'une branche de lierre avec feuilles et grains r le bord, sont d'un dessin antique et d'un bon style. ais, dans un cadre : le profil de « M. le vicomte de aborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des eaux-arts », et « M. Maurice Albert, archéologue,

membre de l'École française de Rome», coiffé d'u béret. En outre, « la Peinture », belle figurine bron en haut-relief : elle est assise et cherche des tons su sa palette ; et une « Médaille commémorative du pe cement de l'isthme de Panama» : à l'endroit, la Répu blique unissant les deux mondes, et, à l'exergue, l'in cription suivante : *Ferdinand de Lesseps ; la Banq parisienne à ses souscripteurs.* Médaille deuxièn classe.

SCHULZ (Jean). — « La Création d'Adam, d'apr Michel-Ange », indiqué comme camée sardonyx ; c camée a plutôt l'air d'un petit moulage en plâtr Traduction de la composition grandiose du maître.

TUGEOIS (Pierre). — « Gambetta (Léon) », l'u des vrais fondateurs de la République française, e assez ressemblant et dans son caractère. Toutefoi nous lui voudrions plus d'allure, et la tête plus levé comme en a l'habitude ce maître de l'éloquence a XIXe siècle. Ces réserves faites, ce camée sardoine de grandes qualités.

VAUDET (A.). — « Charmeuse », tenant un oisea sur sa main, et de l'autre une tige de fleurs. Cet figurine haut-relief est d'un gras modelé, et inspir des vers d'un poète frère de l'auteur. Elle s'enlè bien sur ce carré de sardonyx, et offre un charme tr poétique. Une source débouche d'une grotte et tom en cascade à ses pieds ; et les oiseaux charm picorent auprès d'elle dans le gazon. — « La Tin dité », tête d'étude sur sardonyx, a bien le caractè cherché, comme, du reste, sur l'esquisse cire.

VERNON (Fréd.). — « Cinq médailles bronze » do

ant les profils de célébrités contemporaines. Étude
errée, modelé fin et juste.

WEECK (Ch.). — « M. D. », profil haut-relief de
amée sardoine, est d'une fine étude de modelé et
araît irréprochable de ressemblance.

ARCHITECTURE.

ALBRIZZIO (Charles). — « Projet d'abattoir po la ville de Tarbes ; — trois châssis ». Projet on peut mieux conçu et exécuté, car les pavillo espacés, les échaudoirs, nous semblent on ne pe mieux divisés. Pauvres bêtes bienfaisantes ! et ce sans une inopportune sensiblerie, quand leur tro-vera-t-on une mort foudroyante et sans la moind souffrance des préliminaires cruels ? Qui de nous n point vu le pauvre animal, le bœuf, mourir mille fo dans les horreurs préparatoires du supplice ? Lui qi a peur du sang, on le fait marcher dans celui des sie , on l'y force à coups de nerf des siens ; c'est hideu ! Architectes, trouvez donc un endroit fallacieux po épargner la dernière heure de supplice de nos tr-vailleurs et bienfaiteurs !

ARNAUD (Auguste), — « Projet de théâtre mu-cipal de Montpellier ; — dix châssis ». Ce théâtr a du style, comme aspect, et fait honneur autant l'architecte qu'au conseil municipal qui l'a comman .

BARBET (Alexandre). — « Bibliothèque et Muse pour un chef-lieu de département ; — six châssi . M. Barbet a compris les besoins nouveaux de no époque : la régénération par l'instruction littérai , et par l'enseignement de l'image. Aussi son « Musé » et sa « Bibliothèque » ont-ils un aspect vraim t noble et élevé, et ce style ne peut qu'inculq r l'amour de l'étude et des grandes idées à tous s étudiants qui doivent lire dans les livres et s tableaux.

BOSC (Ernest). — Il est bien fâcheux que les belles ublications de cet artiste distingué nous privent, epuis dix ans, de voir figurer au Salon des travaux e cet architecte, dont nous avons déjà parlé dans nos récédents Salons. Nous n'avons donc rien à ajouter que eci : Généralement, nul n'est prophète dans son pays; r les publications de M. Bosc sont si remarquables, lles s'imposent à un tel point, que l'Académie de îmes a nommé cet architecte membre honoraire de ı compagnie, faisant ainsi mentir le proverbe. Voici ıême ce que nous lisons dans les *Mémoires* de cette ociété (1) : « M. Bosc, né à Nîmes le 19 septembre 837 (43 ans) (2), s'était révélé dans sa ville natale par n goût très prononcé pour l'horticulture et la décoation des jardins. Poussé à Paris pour se livrer plus ırgement à la satisfaction de ce goût, il se fit attacher un des services des travaux publics de la capitale, ıpérieurement dirigé par M. Baltard. Il étudia nsuite sous Viollet-le-Duc. Formé par ces deux ıaîtres éminents, il est devenu lui-même capable e donner des leçons, qu'il a formulées dans divers ıvrages qui font autorité..... ». Nous ne pousserons as plus loin la citation élogieuse de M. Ch. Liotard, ecrétaire perpétuel de l'Académie de Nîmes, et nous iouterons que les principaux ouvrages de M. Bosc ont : 1° *Traité des constructions rurales ;* 2° *Traité du hauffage et de la ventilation ;* 3° *Dictionnaire d'architecture ;* 4° *Dictionnaire de l'art de la curiosité et du bibelot ;*

(1) *Mémoires de l'Académie de Nîmes,* VIIe série, tome III, nnée 1880, page 122. Parmi les membres honoraires de cette cadémie, nous citerons MM. Miguet, de Quatrefages, Nisard, asteur, Dumas, Boissier, Germain, membres de diverses sections e l'Institut de France.

(2) C'est une petite erreur : c'est le 19 décembre 1837 qu'il faut re.

5° *Dictionnaire raisonné de l'archéologie et des antiquités chez les divers peuples, etc., etc.* Terminons par une indiscrétion, que M. Bosc nous pardonnera sans doute, et disons que le savant encyclopédiste met dans ce moment la dernière main à un grand ouvrage sur l'art décoratif. (Voir les précédents annuaires.)

BOUSSAC (G.-Hippolyte). — « Projet de cheminée pour la salle des gardes du château de Kergolet (Finistère) ». Le but héraldique de cette splendide décoration de la cheminée du manoir de Kergolet est de commencer par deux colonnes renaissance ayant pour chapiteaux deux goules ou vampires, et de leur faire porter sur un large tablier l'immense parchemin où se déploient les branches diverses de l'arbre généalogique de la famille. En tête est la devise : *Toujours et quand même !* puis, des branches supérieures jusqu'à la racine ou la souche, le chevalier de Kergolet assis, l'épée nue à la main droite appuyée sur son écu, et tenant de la gauche sa lance victorieuse dont la pointe indique son exploit guerrier dans une vignette, et, dans une autre, l'octroi du parchemin par le roi. En suivant toutes les branches, on trouve les alliances et nouveaux blasons greffés sur le premier. Étude de famille et de Montlosier des plus intéressantes et donnant un cachet seigneurial à cette splendide cheminée, en possession, comme le manoir, de M. le comte de Chauveau.

CALINAUD (L.). — « Projet de groupe scolaire pour Levallois-Perret ». Quatre châssis dans le même cadre, d'une grande simplicité d'exécution, mais faisant bien apprécier la distribution intelligente et bien trouvée des divers emplacements. Œuvre de mérite qui classe son auteur et lui a valu une médaille.

CAMUT (Émile). — « Église de Saint-Sulpice de Favières (Seine-et-Oise) ; — aquarelle ». Vieille église gothique à trois arcades, dont l'état de délabrement atteste l'antiquité vénérable, qui ne fait qu'ajouter à l'effet pittoresque. Joli dessin habilement exécuté.

CARDELLI (Giovanni). — Les « Projets de décorations » d'intérieur d'appartement sont des plus somptueux et montrent une imagination des plus souples et des plus fécondes, accompagnée d'un goût sûr et exercé. Quelle délicatesse dans ces ornements et volutes dont la richesse est surpassée par l'art le plus élevé ! L'exécution est digne de la composition par son grand talent. Médaille de troisième classe, des plus méritées.

CONTÉS (Alph.-J.). — « Projet de théâtre pour Montpellier », récompensé justement d'une médaille de troisième classe. Toutes ces façades ont peu de variantes dans leur aspect, ce qui est obligé, du reste, pour les besoins des services des théâtres. Portes et fenêtres cintrées, avec entre-colonnements divers ; dôme du milieu ou de la salle, et, pour fond, le grand fronton surmonté d'une lyre en trophée. Caractère correct, simple et majestueux par sa pureté grecque, sa sobriété d'ornementation, et même de sculpture.

CORROYER (Édouard). — « Comptoir d'escompte de Paris, rue Bergère ;— six châssis et un cadre ». L'architecte, pressé sans doute par le temps, a employé la photographie pour quelques-unes de ces reproductions. Ces épreuves, qui sont fort belles, ne peuvent faire apprécier le talent de main de l'auteur ; mais d'autres planches, et les plus importantes, le laissent admirer comme il le mérite, car il est de premier ordre. Tous les Parisiens connaissent cette belle façade, riche et imposante ; nous n'avons donc pas à la

décrire. Nous ne pouvons que constater la satisfaction générale; toute la question est de savoir si les actionnaires la partagent, car les frais n'ont pas été épargnés; mais Paris possède un beau monument de plus.

DAUMET (Honoré). — « Nouvelles Tribunes des courses à Chantilly (Oise) », dont M. Daumet est sans doute l'habile architecte. Son dessin en fait apprécier les divisions heureuses et le bon effet général, qui est plein de légèreté aérienne et d'élégance.

DAVID (Jules-Cl.). — « Adaptation décorative pour l'Hostellerie du Lyon-d'Or; — salle des festins ». Rien de plus somptueux que cette décoration, non seulement comme cheminée et dressoirs Médicis, mais surtout comme cadres destinés à la décoration suivante. Au premier, à gauche, une chasse au taureau sauvage, au front duquel un vaillant roi enfonce une lance à hampe d'or. Puis la cour, où les autres chasseurs arrivent dans le lointain. Au deuxième, coupé par l'élévation du splendide manteau de la cheminée, un vieux barde chante en s'accompagnant de sa harpe; c'est sans doute ce harpiste qui remplace les tibicens, et donne ainsi ses accords aux convives. Le chef major du service, marchant avec solennité, appuyé sur sa canne à pomme d'or, précède les porteurs du service. La première pièce montée est un paon porté sur un plateau en triomphe, et faisant la roue. De l'autre côté du manteau, l'amphitryon, assis, lève son hanap comme pour porter un toast à des châtelaines, et, au premier plan, à droite, un serviteur prend une riche aiguière dans un plat de bronze d'or repoussé. Le dernier grand cadre à droite a tous les honneurs de la belle composition de la légende de saint Hubert s'arrêtant avec

son coursier blanc et tombant en extase devant le cerf, qui se détache sur un fond d'or. Les plafonds sont à l'avenant de ces compositions, qui ont valu une médaille de deuxième classe à M. David.

DEGRÈVE (Henri M.). — « Projet de mairie et halle pour la ville de Meulan (Seine-et-Oise) ; — quatre châssis ». La façade, sur la place, a un côté médicis et renaissance, s'enlevant sur le donjon, qui, lui, s'élève en pyramide évasée. Les fenêtres de ce côté, avec la croix à meneau, rappellent, avec leurs chapiteaux et leurs cintres tronqués, la belle époque florentine. La halle, attenante à la mairie, est correcte et simple avec ses étages surbaissés.

DELECOURT-WINCQZ (Jules). — « Un Hall anglais » dans la propriété de la Chapelle, dressant ses deux façades sur une verte pelouse parcourue par des jockeys à cheval en costumes rouges. Tourelles élégantes et riche architecture renaissance, d'un effet seigneurial ; véritable domaine féodal digne d'un roi et composé avec un art délicat et plein de goût qui a valu une médaille à l'auteur de cette œuvre importante.

DÉVERIN (Henri). — « Château de Chinon : état actuel et études de restauration ». Monument d'une grande importance par son vaste développement, et dont les longues murailles sont mêlées de tours et de tourelles donnant un effet pittoresque. Joli dessin, et intéressant pour les amateurs d'archéologie. Médaille de deuxième classe.

DUFOUR (Edm.-Aug.). — « Projet de mairie pour les Lilas ; — deux plans, deux coupes, une façade » simplement composée de deux frontons ; toiture élevée, avec deux pavillons à chaque corps de bâtiment; de plus, une galerie, et, sur le devant, un

donjon à trois fenêtres angulaires au sommet; c
donjon s'évase en pyramide et est surmonté d'u
campanile. Au premier étage, une terrasse ou galerie
Aspect des plus simples, et ne manquant pourtan
pas d'allure neuve et originale, avec les cheminée
monumentales.

DUSSERRE (René). — « Projet de restauration d
l'église Saint-Martin d'Ardentes (Indre) ». Le portai
et les fenêtres d'ordre romain, et surtout la porte a
nord, état actuel, offrent un réel intérêt, et notam
ment le chapiteau porte du nord, malgré ses détério
rations. Mais un des beaux côtés est l'élévation d
l'abside que l'on aperçoit de la rive gauche de l'Indr
En somme, ce savant projet vaut bien la médaill
troisième classe gagnée par M. Dusserre.

ESPOUY (H.). — « Restauration de la façade de l'é
glise de Cazères (Haute-Garonne); — deux châssis ». L
façade, sur la place, a le grand portail ogival surbaissé
flanqué de deux niches pour des statues religieuses
A l'étage au-dessus du portail, paraissent, dans l
cage du beffroi, les deux cloches de l'église. Au-dessus
une galerie ou terrasse conduit à deux tour
octogones, avec croisées longues et à vasistas. Ce
ensemble et cet aspect n'ont rien de banal.

FAUCONNIER (Louis). — Ce « Projet d'hôtel d
ville pour Meulan », quoique simple et correct, n
manque pas de style. C'est net et sobre. Deux étages
on y arrive par un escalier flanqué de deux socle
portant deux becs de gaz élevés, par un motif d
serrurerie très original. Au-dessus de la porte d'hon-
neur, le deuxième étage a ses cinq fenêtres à me
neaux en croix, avec trois balcons, dont deux au
pavillons de chaque côté; la croisée du milieu es

décorée de deux niches à frontons renaissance pour recevoir des statues. Puis, au-dessus de l'entablement ou couronnement, l'horloge est encadrée de deux colonnes et couronnée d'un superbe chapiteau avec écusson aux armes de la ville, ayant pour faîte un petit fronton, et, de chaque côté, des pignons renaissance, s'élevant presque à la hauteur de la la tour du donjon qui porte le campanile, où la cloche s'enlève, entre quatre colonnettes, sur le ciel, et sous sa petite coupole. Les deux côtés ont pour toitures des pavillons évasés en pyramides, et leurs croisées renaissance sont d'un bel effet, ainsi que les cheminées monumentales. Telle est l'économie de ce bon projet.

FORMIGÉ (Jean). — « Étude pour la restauration de Notre-Dame-la-Grande, à Poitiers ; — trois façades, un plan et une coupe » du très intéressant monument, dont nous avons pu admirer le beau cachet de vétusté, attestant qu'il n'a pas subi les injures de nos maçons modernes. Il méritait l'attention d'un maître comme M. Formigé : espérons qu'elle ne lui sera pas fatale et qu'une lourde truelle ne viendra pas encore en effacer les vieux et intéressants souvenirs.

FOULHOUX (Alfr.). — « Hôtel de la direction de l'intérieur à Saïgon (Cochinchine française) ». En avant, trois corps de bâtiments à frontons triangulaires supportés par des colonnettes. A la façade du monument, deux portes d'entrée à grilles de fer cintrées, éclairées, le soir, par deux becs de gaz sur les pilastres. L'entrée de la porte d'honneur du milieu n'a rien de plus saillant que celles des deux pavillons de droite et de gauche, si ce n'est deux statues sur leurs socles, de chaque côté. En somme,

cette façade, simple et pure de lignes, a une allure monumentale.

GENUYS (Ch.). — Cette « Fontaine décorative élevée sur la place de l'Hôtel-de-Ville d'Évreux » est une vasque grandiose sur laquelle pose un socle ornementé ayant, à sa base, des dauphins qui lancent des jets d'eau, puis, au chapiteau, des lions qui en vomissent, et, pour couronnement, une belle Téthys appuyée sur sa rame. Troisième médaille légitimement conquise.

GUÉNEPIN (J.-B.). — « Cloître de Saint-François d'Assise ; — sol au niveau de la seconde église ». Au fond l'église, dont les lignes simples et graves se découpent sur le beau ciel d'Italie, puis, au premier plan, une vaste cour qu'entourent les galeries à colonnes de ce cloître. Cet asile de la paix exhale un parfum de calme et de solitude plein de poésie Ce dessin, sobre et habile, est réussi.

HARDY (Léopold). — « Archevêché d'Albi (ancienne forteresse dite de la Barbie), état actuel ; — deux cadres » présentant les plans, façades et coupes. La cathédrale dresse ses hautes murailles et son clocher superbe au-dessus de cette forteresse devenue palais dont la masse imposante est digne d'un souverain et aux vieux murs duquel doivent être attachés de nombreux souvenirs historiques. Splendides aquarelles.

HÉNARD (Eug.). — « Palais d'académie » dont la façade est loin de manquer de noblesse et de style l'escalier d'honneur ayant sur la première marche sur cinq socles, les cinq sections symbolisées par cinq statues, en regard des cinq portes d'entrée ornées

de colonnes marbre jaune et surmontées de frontons grecs. Au-dessus de ce rez-de-chaussée, et dans l'entre-colonnement des quatre colonnes corinthiennes, s'élèvent cinq larges fenêtres cintrées ; au-dessus des clefs de ces cintres, et sur les chapiteaux des quatre colonnes, posent l'entablement et la frise du fronton droit monumental de l'édifice, se continuant sur les deux ailes et donjons. C'est dans les cadres et cartouche de ce fronton que M. Hénard a placé les statues symboliques de l'Histoire, des Sciences, des Lettres, des Beaux-Arts et de la Philosophie. Seulement, au-dessous des donjons des deux ailes, sont des cavalcades de Phidias ; puis, dans le cadre au-dessus de la splendide statue de l'Art, est écrit sur un cartouche : *L'an 1685, le cardinal de Richelieu fonda l'Académie de France ;* sur l'autre aile à gauche, on lit sur le cadre pendant : *Le 5 fructidor an III, la Convention fonde l'Institut de France.* Cette façade d'honneur a des pavillons surbaissés et simples comme la toiture. Puis, au fond de la cour et du grand corps du monument, s'élève un donjon ou coupole un peu surbaissée, avec lunette aux fenêtres cintrées à colonnettes basses, et pour ornement suprême une Renommée tenant le monde dans sa main gauche et distribuant des couronnes. Aspect général très monumental.

JAFFEUX (Léon). — « Projet d'une mairie pour les Lilas (Seine) ». Très coquettes et très riches dans leur simplicité, ces façades postérieure et latérale. La belle toiture surmontée de la tour ou lunette, avec coupole élégante; les cheminées en colonnes, puis les frontons renaissance des croisées à meneaux, dont la moitié se perd derrière la belle terrasse, sous l'entablement de laquelle court une frise riche d'ornement ;

les mêmes croisées du premier, et celles du rez-de-chaussée, avec la porte cintrée, tout est simple et de grand aspect. Médaille deuxième classe bien méritée

JOURDAIN (Frantz). — « Salle de billard pour la propriété de M. Garnier, à Chelles (Seine-et-Marne) » Intérieur des plus somptueux et dans le style renaissance. Grande cheminée soutenue par deux colonnes de marbre d'un riche effet décoratif se reproduisant dans tous les détails et les croisées ornées de vitraux n'interceptant pas le jour nécessaire à la destination de cette salle splendide. Cette excellente aquarelle a obtenu une médaille.

JULIEN (Albert). — « Cercle des Beaux-Arts » ; — administration ; salles de vente ; salles de cours, etc. salons ; salles de jeux ; buffets ; salle de fêtes ; salle de concerts ; salles pour les expositions annuelles Ce beau monument, justement récompensé d'une médaille deuxième classe, est d'un aspect splendide et presque neuf, n'était le dôme qui rappelle un peu celui de l'Opéra de Garnier. Les quatre autres donjons surbaissés et de forme nouvelle ; les longues lignes droites des galeries à ornements ciselés ; les deux fenêtres cintrées à quatre colonnes cannelées, avec leurs frontons Médicis et ayant pour frise de raccord les bustes des célébrités artistiques, et, en avant de ce corps de bâtiment, l'entrée d'honneur, dont le superbe fronton grec est surmonté d'un groupe de Renommées aux ailes éployées et soufflant dans leurs trompettes ; le bas-relief de trois figures à caractère, ainsi que les deux griffons aux extrémités des deux angles ; eh bien, cette porte d'entrée, du plus pur grec, ainsi que toute la façade, composent un monument riche d'effet et d'aspect, qui a déjà été fort remarqué au concours des Beaux-Arts.

LAFFILLÉE (Henri-L.). — « Relevé de l'église de Lescure, près Albi (Tarn); — deux châssis ». Tous ces détails des sculptures ont un vif intérêt, depuis la corniche du portail, les chapiteaux de la nef, jusqu'à la corniche de l'abside, dont M. Laffillée donne les lessins les plus exacts sur une échelle de 0^{m} 05^{c} par mètre. Non seulement les archéologues, mais tous les penseurs, ont à méditer sur ces curieux dessins, qui étaient la seule liberté de presse lapidaire du moyen âge. Mais quel interprète assez osé pourra se permettre d'affirmer l'objectif, la satire, ou la pensée philosophique et politique de ces penseurs du ciseau et de la pierre? En tout cas, ces monstres, comme en donnent le roman et le gothique, sont, avec leurs figures d'animaux et avec les groupes à intentions évidentes, une reproduction d'un âge de fanatisme qui fait douloureusement méditer. Médaille 3e classe bien gagnée.

LAMBERT (Marcel). — « Projet d'une faculté de médecine et d'une école pratique à Toulouse », d'un noble et simple aspect avec ses deux corps de bâtiments des extrémités, destinés, celui de gauche aux laboratoires, à l'école de médecine et à la physique; puis, à droite, le rez-de-chaussée, également aux laboratoires, le premier à l'école de pharmacie, et le second à la chimie. Ces deux corps, couronnés de cintres et de chapiteaux bas, ont leurs tympans ornés des statues symboliques des études, et, à toutes les fenêtres, se lisent en chambranle : *Médecine, Hygiène, Pathologie, Physiologie, Histoire naturelle, Vivisection, Thérapeutique, Histologie et Biologie*, indiquant les salles de ces cours. Au-dessus du premier étage, une galerie ou terrasse ornée des statues des princes de la science médicale. Très beau projet.

LISCH (Jean). — « État des fouilles des arènes d Saintes;—plan d'ensemble et vue perspective ».Ruine romaines dont les arcades croulantes produisen un grand et pittoresque effet. Il faut espérer que c monument sera classé, s'il ne l'est déjà, parmi le monuments historiques à conserver. Le léger lavis d M. Lisch est des plus réussis.

MOREL-RÉVOIL (J.-A.-H.). — « Étude architec turale et archéologique sur la chapelle de Notre-Dam de Saint-Aubune ; trois châssis » donnant : 1° le détails des corniches, le profil de la fenêtre extérieur de l'abside principale et du bandeau de la mêm abside ; 2° la façade latérale du sud et la façade po térieure est. Cette chapelle d'Aubune, avec la coupe c son clocher qui s'élève en tour avec trois colonnette cannelées plates sur les côtés, possède deux fenêtr aux cintres bas portant sur deux chapiteaux c colonnettes en torsades, au-dessus desquelles deu autres se répètent, et toujours avec cintres surbaissé. Les trois colonnettes allongées ont pour chapiteau des feuilles d'acanthe et sont reliées par des peti créneaux renversés et cintrés, au-dessus desque pose la pyramide du clocher, couronnée par une pomm de pin. Cette pyramide est divisée en cinq pièces q se superposent. Quant à la légende archéologique cette chapelle, à sept kilomètres de Carpentras, a ét bâtie par le maître ès pierres VSO, chef de l'éco provençale du IXe siècle, qui fut également l'architect des églises de Vaison, de Saint-Restitut, du Sépulcr à Beaumont, et de Saint-Gabriel près Tarascon. L médaille troisième classe à cette œuvre a couronn ces recherches.

MOUSSIS (Jean). — « Théâtre ; — deux châssis

La façade est d'une belle mise en scène pour un théâtre lyrique ; car, aux trois fenêtres cintrées, trois lyres se découpent dans l'œil-de-bœuf à jour, au-dessus de l'entablement des fenêtres à meneaux et à colonnettes flanquées de croisées oblongues. La galerie ou terrasse de la façade est supportée par des cariatides d'un bel effet, et les trois encadrements sont ornés d'une frise de bas-reliefs. Au rez-de-chaussée, les portes cintrées, les deux groupes hauts-reliefs, et même les colonnes latérales des extrémités, ainsi que le dôme surbaissé, rappellent un peu l'Opéra de Garnier, malgré le grand fronton grec que M. Moussis a élevé derrière avec ses trois groupes triangulaires, pour dérouter l'accusation de pastiche, qui serait injuste.

MOYNEAU (Jean). — « Château de Mortier-Crolle ; — deux châssis », avec entrée monumentale de style renaissance, flanquée de deux grosses tours à créneaux et toitures pointues. Cette restauration est habilement reproduite dans ces beaux dessins.

NAPLES (Paul). — « Château de Rochechouart (Haute-Vienne) ; — six châssis » donnant l'état actuel de la façade est et de la restauration de la coupe transversale. Château à grosses tours pointues et au style renaissance, ressemblant à celui de Chenonceaux. Beaux dessins pleins de talent et dignes de la splendeur de cette demeure seigneuriale.

NORMAND (Alfred). — « Souvenirs d'Afrique : la mosquée de Sidi-Abderrahman et la fontaine de la Grande-Mosquée, à Alger ». La tourelle d'où le muezzin appelle les fidèles à la prière s'élève derrière un gigantesque palmier. Les petites arcades moresques qui la décorent sont élégantes. Quant à la fon-

taine, où un Arabe fait ses ablutions, elle découpe se arcades blanches sur l'azur éclatant du ciel d'Afrique Deux jolis dessins où l'aquarelliste le dispute en talen à l'architecte.

PAULIN (Edmond). — « Les Thermes de Dioclétien — onze châssis » donnant le plan (état actuel), fa çade (id.), coupe (id.) ; plan, façade et coupe restaurés Travail des plus intéressants et des plus important nous montrant tous les détails de cette riche e splendide architecture romaine si imposante dans so effet. La finesse et la précision de l'exécution son aussi des plus remarquables, et présentent un talen d'aquarelliste distingué. Cette œuvre a obtenu la pre mière médaille, bien méritée.

POUSSIN (Henri). — « Restes de l'église du Bourg » où l'on retrouve quelques débris de chapiteaux d'ar chitecture romane fort ancienne. Intéressants à étu- dier et bien reproduits.

RAULIN (Gustave). — « La Tour Saint-Aubin Angers ; — état actuel ». Vue intérieure et extérieure Cette dernière masquée dans le bas par quelque maisonnettes modernes greffées sur le vieux monu ment. La municipalité d'Angers aurait bon goût à fair disparaître ces champignons parasites. Dessin exac et exécuté avec talent.

ROCQUE (Anthime-Marin de la). — « Hôtel de vill d'Amboise (Indre-et-Loire) ». Ce fragment pure re naissance brille par les trois croisées parallèles et meneaux, finissant au sommet par les pignons et le flèches s'enlevant sur le haut donjon évasé en pyra mide. Les hautes cheminées de briques rouges com plètent ce caractère élevé. La petite tour surbaissé

t à base crénelée termine bien cette partie s'élevant ur la Loire.

ROGUET (Félix). — « Croquis de voyage ». Six desins choisis avec beaucoup de goût par cet archéoogue et véritable artiste. Citons : la basilique de 'onstantin à Rome, immenses arcades en ruines d'un ffet imposant; Honfleur avec son élégant clocher aux nes dentelures ; deux des plus vieilles rues du Paris u moyen âge ; une maison de la rue du Four-Saintacques, disparue sous le marteau des démolisseurs, t une tourelle de la rue de la Grande-Truanderie, ui a échappé, jusqu'à présent, et transporte notre magination dans le Paris moyen âge, si bien chanté t révélé dans son charme mystérieux et poétique, le engeant d'une foule de coups de pieds de l'ignorance rétentieuse. Ces dessins sont tracés d'un crayon fin t délicat attestant l'habileté de l'artiste.

SELMERSHEIM (Paul). — « Projet de restauration e l'hôtel de ville de Noyon (Oise) ; — quatre cadres ». 'e beau monument mérite d'être conservé et rétabli ans son état primitif, car il est sans doute le plus emarquable de cette ville, et même parmi les meilaurs de la France. Superbes dessins exécutés d'une ıain des plus habiles et des plus exercées.

SIBIEN (Armand). — « Restauration du château de ıintall (Maine-et-Loire) ; — deux châssis ». Superbe hâteau aux tours et remparts crénelés, avec croiées et frontons renaissance, clochers coniques, et ıeurtrières aux tours. Cette masse de pierres blinées de cordons de granit sur toute la façade, ces ases de silex, et, au pied du château, l'eau qui le aigne, tout cet aspect ne laisse point que d'être fort nposant.

VINSON (Pierre). — « Église de la Chapelle-sur-Crécy ». Plan et coupe bien dessinés et rendus, ains que la vue du chevet de cette église moderne, d'un architecture simple et élégante.

WABLE (Charles). — « Projet d'une Académie de médecine ; — quatre châssis ». Superbe façade à l'aspect de pur grec. La porte d'entrée est présidée ou surveillée par le prince de la science, assis sur son socle, tenant dans la main droite une coupe, et s'appuyant sur le bâton symbolique, autour duquel s'enlace le serpent plein de prudence. Deux cariatides sévères supportent l'entablement, au-dessus duque s'ouvre une petite croisée avec trois colonnettes égyptiennes ; puis, au-dessous de la base ou assise du fronton, se lit l'inscription : *Académie de médecine* Une simple tête de Minerve casquée orne le fronton elle est entourée de branches d'acanthe. Aux deux corps des bâtiments extrêmes, terminés en pavillons angulaires, se lisent, sur l'architecture des colonnes, les noms de Dupuytren, Béclard, Larrey, Orfila, Rouley, Dubois, Velpeau, Robinet, Pelletan, Laugier, Nélaton et de Jussieu. Dans l'entre-colonnement du rez-de-chaussée, sont des statues symboliques des sciences médicales, et, sur les socles des portes d'entrée, des colonnes surmontées de flambeaux allumés. Aspect grandiose. Style grec pur et élevé.

WULLIAM (Claude). « Villa, boulevard Bertrand, à Caen ; — plans et perspectives ». Petite maison entourée d'un jardin avec grille, dont la porte est entr'ouverte. L'architecture est élégante dans sa simplicité, et ce joli petit pied-à-terre est fort agréablement exécuté.

GRAVURE.

BIOT (Gustave). — « Portrait de Boileau » en grande perruque monumentale du siècle de Louis XIV. Le satirique sourit avec malice, et sa verve railleuse éclaire son visage. Gravure attestant un burin aussi souple que délicat.

BLANCHARD. — « Une Visite à l'atelier ». Gentilhomme amateur en costume du XVIIe siècle, examinant le tableau posé sur un chevalet que lui montre le peintre tenant sa palette et ses pinceaux. Au mur, plusieurs toiles sont suspendues. Belle gravure sur acier.

BORDET (Auguste), a obtenu une mention honorable pour sa gravure d'architecture, représentant « l'Escalier d'honneur du grand Opéra », dont tous les ornements sont reproduits avec une grande délicatesse de burin.

BRACQUEMOND, né à Paris. — « Le Soir, d'après Th. Rousseau ». Une bergère abreuve ses vaches sous une futaie de vieux chênes ; l'eau reflète les feux du soleil couchant. C'est la nature.

BRUNET-DEBAINES (Alf.). — « Les Funérailles de Wilkie, d'après le tableau de Turner ». Le steamboat fume abondamment. Mais que signifie, non loin de la cheminée, cette colonne de flammes s'échappant comme une trombe lumineuse ? Assurément c'est une pièce pyrotechnique qui éclate en l'honneur du défunt.

Le vapeur se détache par une grande vigueur d'ombre sur la mer agitée et le ciel enfumé. Superbe reproduction du tableau.

CHAUVEL (T.). — « Le Batelier, d'après Corot » donne la note tendre et très vigoureuse du maître de la symphonie du crépuscule. Ce batelier navigue à l'ombre d'un massif d'aulnes, et va entrer dans l'eau lumineuse par les reflets du ciel couchant. Tendre, juste et puissant, et surtout poésie des plus personnelles.

DELAUNAY (Alf.). — « La Cathédrale d'Amiens », eau-forte à défier le plus fin et délicat architecte. La façade, la rose, les voussures gothiques des porches, et la flèche flamboyante, sont un chef-d'œuvre de facture.

DIDIER (Adrien). — « La Vierge à l'églantine, d'après Ghirlandajo ». Jolie gravure dont la manière s'accorde bien avec le style primitif du modèle.

DUBOUCHET (Henri-Joseph). — « Composition tirée de *Télémaque* ». Il y a du style antique dans ces bouviers à peine drapés, dirigeant les bœufs qui traînent le char où se tient debout, comme Cérès, cette femme accoudée sur une gerbe. Un enfant, assis sur le devant du char, excite les bœufs avec son rameau, dont il les fustige. A gauche, au premier plan, un autre enfant joue avec un chien ; puis, au fond, et le long d'un escalier, passe une femme portant des fruits sur sa tête. Cette figure de troisième plan a sa raison d'être comme ligne, et elle est motivée par l'interpellation d'une autre petite figure dans l'ombre, sur la terrasse de l'escalier. La hauteur des gerbes du char des moissons descend en belle ligne avec les bœufs, et laisse entrevoir une large échappée de beau ciel pur, bornée par les chaînes des monts lointains et rompue

par la terrasse. Très beau groupe bien agencé, et ayant l'ampleur et la poésie virgilienne que l'on retrouve dans Puvis de Chavannes ; car il y a là un réel souffle du bel antique. — « Une Gravure ». Sainte Clotilde porte à gauche, et incline avec candeur et résignation, sur la haute croix qu'elle presse sur son cœur, sa belle tête couronnée d'un cercle d'or et s'enlevant sur une même auréole. Elle est de trois quarts, et son col seulement, comme sa longue tresse et la draperie aux plis raphaélesques, ont quelques vigueurs d'ombre. Sa main droite tient l'immense croix, comme la gauche qui la presse avec un saint amour. Un grand sentiment de candeur, une foi naïve et pure se dégage de cette figure calme et résignée. Le pendant de ce vitrail est « Saint Hilaire », tenant sa crosse de la main droite, tandis que la gauche presse sur son cœur le livre redoutable qu'il fulmina contre Arius. De trois quarts presque perdus, sa tête à caractère et coiffée de la mitre épiscopale s'enlève en vigueur sur l'auréole d'or du saint. La chasuble et les plis de la draperie, comme l'étole, font des plis vigoureux. Cette figure fait un contraste saillant avec la douceur de la première ; car de l'aspect de ce saint Hilaire se dégage ou plutôt se découpe son caractère puissamment autoritaire et militant. Deux beaux vitraux du maître Galimard.

FANTIN-LATOUR (Henri). — « Deux Lithographies » représentant des baigneuses s'enlevant en lumière sur les massifs sombres du bord de l'eau. Les groupes et les galbes des figures ont de la puissance et de la poésie. Mais où j'apprécie surtout cette organisation de poète, c'est dans ses inspirations d'après le « Prélude du *Lohengrin*, de Wagner », et la « *Soli-*

tude, mélodie de Schumann ». C'est là que Fantin Latour prouve qu'il n'est point un artiste ordinaire mais bien doué de la note vibrante de la mélodie qu vous prend au cœur. Il y a là un sentiment et un effe qui vous empoignent, et classent Fantin-Latour parm les vrais maîtres.

FRAIPONT (Gustave). — Lithographie à la plume « A la plus belle, d'après Vibert ». Ce groupe tohu bohu de reîtres ou truands se disputant les filles du cabaret et leur portant des toasts en musique ne manque point de verve. Il y a là des détails pleins de brio et de vie ; et la fille, assise sur le tonneau et se détachant sur le drapeau, contraste avec la mari torne du premier plan. La mention honorable n'es pas volée.

HAIC (Axell). — « La Cathédrale de Chartres ; — porche septentrional ». Architecture gothique flam boyante, dont le porche de face est dans l'ombre, mais dont le côté droit est lumineux. Bel effet, récompensé d'une médaille de troisième classe.

HAUSSOULLIER (William). — « Apollon et Marsyas ». Représentant la scène cruelle où le dieu irrité fait écorcher vif le malheureux Marsyas attaché à un arbre, d'après le tableau de M. Baudry, ornant le foyer de l'Opéra. Excellente gravure.

HUAULT-DUPUY (Val.). — Deux eaux-fortes : 1° « La Maine en reculée »; 2° « Une Rue des Ponts-de-Cé ». La Maine en reculée est effectivement difficile à distinguer dans son cours, sous ce petit pont dont on aperçoit deux piliers ou deux arches. Au premier plan, une dune ou terrain en pente, et, sur son sommet, des constructions où la végétation n'abdique point ses droits ; puis, au fond, la ville en

perspective, avec une église dont le clocher s'enlève sur l'horizon d'un ciel tapageur. — « La Rue des Ponts-de-Cé » s'enfonce en perspective entre les deux côtés des maisons, dont le côté droit, dans l'ombre, donne un bel accent de vigueur. Cette dernière eau-forte a un aspect franc et solide, et comme sa voisine, « la Maine », méritait bien la cymaise.

HUOT (Adolphe). — « La Lettre d'amour » qu'une jeune femme presse contre ses lèvres avec ardeur. Gravure sur acier soignée et réussie, d'après le tableau de M. Toulmouche.

JACQUET (Jules). — « *Esmeralda* ». L'héroïne de Notre-Dame de Paris verse des larmes en caressant sa chèvre d'une main distraite. Son tambour de basque est à ses pieds. La touche franche et ferme de cette gravure au burin est remarquable. Une médaille de première classe lui a été décernée.

JACQUET (Achille). — « Flore et Psyché ». Deux charmants sujets admirablement traités par cet artiste hors ligne. La finesse et la douceur des tons sont poussées à un degré remarquable, et produisent un ensemble des plus harmonieux. La composition est aussi des plus heureusement inspirées. Gravures sur acier.

KŒPPING (Ch.). — « Atelier de M. Munkacsy » assis sur une table, la palette à la main, et consultant une dame sur l'effet de son tableau. Effet rembranesque rendu avec vigueur et une grande finesse de burin.

LALANNE (Maxime). — « Le Coucher de soleil », d'après notre cher Daubigny, est des plus vrais et des

plus justes de valeurs tendres et noyées. Effet splendide.

LAMOTTE (Alph.). — « Le Centenaire, d'après M. A. Moreau », représente le respectable vieillard se levant, comme tous les convives de la fête, et tendant sa coupe au plus jeune. Superbe gravure au burin, où toutes les expressions et leurs nuances sont rendues chez tous les convives.

LANÇON (Aug.). — Deux eaux-fortes. « Le Lion de Nubie », accroupi sur les madriers de sa cage, regarde de face avec sa belle tête entourée de sa crinière ; ses énormes pattes sont rapprochées. L'effet de cette eau-forte est puissant. — « Le Combat de cerfs, d'après Courbet », est encore un chef-d'œuvre de vigueur et de clair-obscur en ce sous-bois splendide. Je crois bien ! d'après Courbet, peut-on ne pas être ferme et vigoureux ? Les cinq autres eaux-fortes possèdent les mêmes qualités du maître.

LECOUTEUX (Lionel). — « La Comtesse d'Oxford, d'après Van Dyck ». Buste de trois quarts et tenant de la main droite une rose. Le trois-quarts et la poitrine décolletée de cette comtesse traduisent, comme tout le costume et l'ensemble, l'œuvre du maître flamand.

LEENHOFF (Ferdinand). — Une belle gravure sur acier, d'après la toile de M. Bouguereau : « Vénus se défendant contre l'Amour ».

LEGROS (A.). — Quatre portraits : « Jules Dalou », « E.-J. Poynter », « Aug. Nodin », « G.-F. Watts », poète anglais. Quatre eaux-fortes de mérite.

LOS RIOS (Ricardo de). — « Sept gravures à l'eau-forte, d'après les dessins de Gérôme et B. Constant ». Compositions savantes où l'on reconnaît « Sarah la baigneuse », « Allez, allez, ô jeunes filles, cueillir des

bleuets dans les blés ». Splendides d'effet, ces eaux-fortes d'après de tels maîtres.

LUNOIS (Alex.). — Une lithographie : « La Pêche aux anguilles, d'après M. U. Butin ». Elle est d'un grand caractère et effet, cette pêcheuse grimpée sur les madriers d'un barrage battu par la vague. Voyez-la faisant sauter ses anguilles du bout de l'hameçon, et comme les enfants joyeux les reçoivent bien ! Bel aspect en cette lithographie de large exécution. Mention bien donnée.

MAUROU (Paul). — Une lithographie : « Patrie ! » a valu une médaille de troisième classe bien gagnée par ce patriote, dont le crayon large et puissant a bien rendu l'œuvre de M. G. Bertrand.

SALMON (Louis). — « Portrait de M. Thomas, doyen des notaires de Paris », porte encore la culotte courte. Assis dans son fauteuil, la main sur un livre déposé sur son bureau, son regard fixe le spectateur, qu'il semble scruter.

VERGNES (Camille-Victor). — Une lithographie : « Ésope, d'après Velasquez da Silva ». Cette tête, admirablement crayonnée, galbée dans le sens et le modelé des chairs, est pleine d'expression. C'est une œuvre justement médaillée de troisième classe.

WALTNER (Ch.). — « D'après le portrait de Rembrandt ». Une eau-forte splendide dont la tête, de trois quarts, est le foyer lumineux où la main fermée donne une deuxième valeur en gradation sur la chemise. Superbe clair-obscur. — « Portrait d'un rabbin, d'après Rembrandt ». Autre chef-d'œuvre hors de pair,

et qui a justement conquis la médaille d'honneur. Le point culminant de la lumière est tout simplement le nez du rabbin ; les joues creuses se dégradent en demi-teintes qui permettent de lire l'anatomie. La barbe et la bouche se lisent même dans l'ombre, dont la toque large du rabbin est la note vigoureuse. Un chef-d'œuvre, un vrai Rembrandt.

MONUMENTS PUBLICS.

Nota. — La plupart des œuvres suivantes étant déjà placées et disséminées dans les monuments de Paris et ceux des départements, l'auteur se bornera à donner la nomenclature du catalogue et ne traduira que ce qu'il pourra voir et étudier.

BERTEAUX (Mme Léon). — « Chardin ; — statue pierre » destinée à l'Hôtel de ville de Paris.

BERTEAUX (Hippolyte-D.). — « Plafond du théâtre Graslin à Nantes ». La Poésie dominant la scène. 1o Naissance de la Musique. Le Génie créateur touche de son doigt l'Harmonie au front; la Mélodie, encore ignorante des lois de la musique, chante à côté de sa sœur ; près d'elle, le Rythme bat la mesure ; figures personnifiant les modulations, cadences et mesures. La Beauté, Vénus, qu'éveille l'Amour ; les trois Grâces ; enfants se regardant dans le miroir de la déesse, personnification de la coquetterie. — 2o La Musique depuis le luth primitif jusqu'aux instruments modernes. La Gloire couronnant la Musique moderne. — 3o Tragédie. Melpomène tenant le glaive domine la scène. Oreste tourmenté par les furies. Cadavres de Clytemnestre et d'Égiste.

BONNASSIEUX (Jean). — « La Vierge ; — statue marbre ». Église Saint-François-Xavier à Paris.

CHATROUSSE (Émile). — « Mme Roland ; — statue pierre » pour l'Hôtel de ville de Paris (côté de la

Seine). [Voir la SCULPTURE (Salon).]— « Grégoire ; — buste marbre », pour la salle du Jeu de paume à Versailles. [Voir la SCULPTURE (Salon).]

CHEVALLIER (Hyacinthe). — « Eugène Sue ; — statue pierre » (Hôtel de ville de Paris, façade nord). Félicitons le Conseil municipal d'avoir commandé ce précurseur et fondateur de la République.

DEVAULX (Ernest-Théophile). — « Deux Cariatides ; — pierre »; façade de la maison Duval, rue Montesquieu.

DOZE (Melchior-Jean). — « Le Triomphe de la Croix, auquel assistent Marie Salomée, Marie Jacobée, Joseph d'Arimathie, Madeleine, Marthe et Lazare ». Peinture exécutée dans la chapelle de l'église Saint-Gervasy (Gard).

GIACOMOTTI (Félix), hors concours. — « La Chapelle Saint-Joseph, à l'église Notre-Dame-des-Champs à Paris ».

HÉBERT (Ém.), hors concours. — « Régnard, poète français ; — statue pierre » (à l'Hôtel de ville de Paris).

LAURENS (Jean-Paul), hors concours. — « Sainte Geneviève à son lit de mort » et « Funérailles de sainte Geneviève ». Ces peintures, que nous allons traduire à Sainte-Geneviève (Panthéon), sont un démenti formel donné à l'école des peintres presque neutres et monochromes prétendant qu'il est de règle indispensable de se renfermer exactement dans la gamme de la pierre ou du marbre du monument. A l'instar des Florentins et des Vénitiens, et même des

barons Gros et Gérard, qui plaident la thèse au Panthéon même, M. P. Laurens tient bon, et prouve que toutes les ressources de la palette vibrante et toutes les gammes d'effet de tonalité sont bonnes lorsqu'elles rendent la pensée du peintre du grand art décoratif et monumental ; et, en cela, nous sommes pleinement d'accord avec cet éminent artiste. Sainte Geneviève est donc étendue mourante sur son lit, de trois quarts et presque de face. Pour mieux rendre la traduction de ce vrai peintre d'histoire qui a suivi l'esprit et la lettre de la légende, copions textuellement le libellé du sujet : « Saincte Geneviefve vesquit en cest » siecle, pleine de vertvs, honovrée des Parisiens plus » de LXXX, et trespassa le tiers jour de janvier » CCCCCXII, puis fut enterrée au mont de Paris, » maintenant dit montagne Saincte Genevièfve, dans » l'église que le roi Chlodwig avait fondée en l'hon- » neur de sainct Pierre et de sainct Pol, à la reqveste » de la royne Clote, sa femme. » La sainte lève ses bras avec un geste de bénédiction, et ses regards béats, pleins de miséricorde et d'amour, s'étendent lentement sur la nombreuse assistance. En effet, c'est une véritable calamité, un deuil profond pour toutes les classes sociales de l'époque, frappées au cœur par la perte de leur sauveur, de leur sainte patronne. Tous les détails d'une profonde désolation éclatent non seulement au premier plan, où des vieillards consternés, d'autres en prière, et de pauvres femmes atterrées, se roulent à terre en joignant les mains, et où les croyants, à genoux auprès du lit de la mourante, tâchent de toucher le drap béni de leur sainte ; à droite et à gauche, les vieillards, les moines, les patriciens, tous les représentants de l'état social, tous accourent avec une vraie douleur. Voyez, entre autres,

ce beau vieillard à tête royale, couronnée de perles bleues, et à la belle barbe blanche tombant sur sa draperie jaune, voyez-le, s'appuyant sur sa fille et son fils, se traîner péniblement vers le lit de sa parente ; toutes ces têtes variées, et dans les types de cette première race mérovingienne et franque, sont rendues avec la science archaïque d'un véritable érudit. Figures et costumes, et surtout les nuances expressives, sentent la griffe d'un vrai maître peintre d'histoire. Et maintenant, « Au sépulcre de madame » saincte Geneviefve advindrent moult de beaux mi» racles, et fvt illec assignée une lampe : le fev ardoit » tovsiovrs et lvylle point appetissoit, qui les malades » gverissoit ». Dans ce beau motif, qui trouve sa place juste entre deux colonnes, la sainte est étendue en raccourci sur son lit mortuaire ; ses deux mains sont droites et appliquées l'une contre l'autre, dans la pose habituelle des communiantes. Un ange aux ailes éployées en pyramides et à la draperie flottante qui les accompagne vient soulever le linceul de la sainte, et ne laisse voir que le commencement de son visage béatifié. Auprès de cette couche funéraire, ou plutôt de cette chapelle ardente, se trouve la vaste coupe ou le thurifère de la lampe funèbre qui laisse échapper un tourbillon de fumée. Ajoutons que cet ange dans l'ombre fait un contraste avec le foyer lumineux et vibrant de la sainte, autour de laquelle sont agenouillés des croyants, tandis qu'un enfant de chœur tenant un cierge allumé éclaire un groupe de religieux debout et lisant un parchemin canonique. Cette belle composition est d'un grand effet ascensionnel, grâce à la pyramide dont la pointe de l'aile du séraphin est le point de départ, et descendant par les lignes du corps jusqu'à terre aux genoux des croyants, pour

remonter avec l'enfant de chœur au sommet du groupe d'assistants. N'oublions pas, en outre, le geste sublime et le doigt éloquent de l'ange montrant que l'âme de la sainte a suivi la direction de la fumée de l'huile sacrée. Ce nouveau tableau est la synthèse puissante de cette œuvre hors de pair qui, classe, à bon droit, M. Paul Laurens un des premiers parmi les maîtres du grand art contemporain.

LECOINTE (Aimé). — « Figures ailées portant des lauriers » (Hôtel de ville de Paris).

LEQUIEN (Alexandre). — « Villemain ; — statue pierre » (Hôtel de ville de Paris).

MILLET (Aimé), hors concours. — « La Finance, le Commerce, la Prudence » ; figures colossales décorant la nouvelle façade du Comptoir d'escompte de Paris (M. Corroyer, architecte). L'administration de cet établissement de crédit financier ne pouvait, comme l'architecte éminent, M. Corroyer, choisir un plus autorisé sculpteur de grand art que M. Aimé Millet, dont nous avons suivi, depuis 1840, les incessants progrès qui ont amené cet artiste des plus distingués à occuper le rang supérieur légitimement dû à son haut mérite ; car, de ces trois figures décoratives dont les proportions sont gigantesques et en rapport avec le tempérament robuste de l'auteur de « Vercingétorix », il se dégage un aspect imposant qui invite les esprits les moins accessibles à la simple réflexion, à ébaucher des méditations sérieuses sur la puissance et la grandeur des leviers de l'existence humaine : 1° « *Le Capital* », dont la basse envie du vulgaire inintelligent ne saisit la force et l'utilité générale et particulière que lorsque l'ordre, le travail et l'économie ont émancipé son intelligence et, par l'épargne, l'ont

mis lui-même dans la catégorie des débutants capitalistes; 2° « *Le Commerce* », qui, par le libre échange des transactions internationales, amène la civilisation le bien-être général, et conduit logiquement à l'abolition de la guerre, et aux jurys d'honneur et de transactions morales entre les peuples, lorsque l'instruction générale et le point d'honneur combattront la sauvagerie des rancunes de races et d'intérêts, et mettront la justice et la raison à la place des abus de la gloutonnerie des castes de tenanciers : oui, le commerce est l'agent le plus actif et le plus immédiatement niveleur de tous les vieux abus; c'est l'initiateur fin, sagace, de toutes les beautés du génie humain et de toutes ses ressources intellectuelles morales et matérielles; 3° « *La Prudence* », qui doit diriger toutes les actions et les opérations des détenteurs de fonds et des commerçants, et qui, dans sa pose calme et sévère, s'impose encore à la réflexion du passant le plus léger. Eh bien, voici, en somme, quelques impressions senties se dégageant de l'œuvre décorative de ce grand maître, dont le rôle et la mission se lient si étroitement à ceux du poète, du philosophe et du vrai socialiste, dans la bonne acception dn mot. Et, indépendamment de l'élévation du style de ces trois figures de grand art décoratif et monumental, ajoutons qu'on rencontre encore, comme adoucissement du caractère et de la force, quelques réminiscences du côté tendre et sympathique de la grâce et de la beauté réfléchie de « l'Ariane », et de « Cassandre », venant tempérer la note de vigueur de ce robuste tempérament.

MOREAU-VAUTHIER (Aug.-Jean). — « Le Génie civil; — groupe pierre » (Hôtel de ville, façade de la rue Lobau). Ce qu'il faut admirer, non seulement dans

l'expression sentie de ce beau groupe, c'est, indépendamment de l'élévation du style du grand art, c'est la haute influence que son aspect doit produire sur l'esprit et la grandeur d'âme des citoyens. Quand un peuple a atteint sa majorité, et, hélas ! sa sénilité, comme le peuple français, il appartient aux jeunes générations qui doivent régénérer notre pauvre pays vermoulu de corruption, de se tremper le cœur et toutes les fibres patriotiques à l'étude de ces forts livres de pierre où le citoyen, digne de ce nom, doit puiser l'estime et la dignité de son avènement à la direction de sa souveraineté. Honneur encore non seulement au maître de talent et patriote qui a buriné de son ciseau ce majestueux symbole du génie civil, mais encore au Conseil municipal de Paris, bien digne de diriger dans cette voie régénératrice un grand peuple dont l'écume et la lie, hélas! inaccessibles à ces honneurs civiques et à cette honnêteté morale, doivent, d'après des criminalistes autorisés, aller e régénérer dans la colonisation. — « Molière ; — tatue pierre », est également bien compris dans la plendeur de son vaste génie. L'Hôtel de ville sera donc non seulement réédifié et restauré, mais encore ransfiguré dans le sens du vrai progrès.

OLIVA (Alexandre-Joseph). — « Le Printemps, l'Été, l'Automne et l'Hiver ; — statues pierre ». Décoation des deux portes d'entrée de la maison et du boulevard Saint-Michel. Les quatre saisons avec les harmes de la flore, de la pomone, du travail et du epos de la nature, sont symbolisées avec poésie par et habile ciseau plein de grâce et de souplesse.

PROST (Victor). — « Portrait du président Jeannin,

d'après le médaillon de Dupré »; « Paysage historique — effet du matin ». Ces peintures de l'élève de L. Cogniet, de Pils et de l'École des beaux-arts, ornent le palais de justice de Dijon.

RICHOMME (Jules). — « Les Quatre Saisons; — plafond du foyer du théâtre de Cherbourg ».

ROUGELET (Bénédict). — « Dix Médaillons représentant Guérin, Cauchy, La Condamine, Samson, Mlle Mars, Dufresnoy, Lemercier, Quatremère de Quincy, Berton et Lebas » (cour du préfet, à l'Hôtel de ville de Paris).

SCHRŒDER (Louis). — « A. Nourrit; — buste marbre » (Académie nationale de musique). — « Pierre de Niole; — statue pierre » (Hôtel de ville).

VILAIN (Victor). — « Fronton en pierre pour l'Hôtel de ville de Paris ».

VASSELOT (Anatole MARQUET de). — « Le Génie de l'inspiration » (théâtre d'Aix-les-Bains), exprimé avec le souffle habituel de cet éminent artiste poète dont le ciseau inspiré fait vivre la terre, la pierre et le marbre, comme on peut le constater à tous nos salons annuels.

UNION CENTRALE

DES

ARTS DÉCORATIFS

SALON DES ARTS DÉCORATIFS 1882

AVANT-PROPOS

Ne voulant passer sous silence aucune des mani-
estations importantes de l'art contemporain, nous
endons à tout seigneur tout honneur, et nous conti-
uons notre labeur attrayant par l'examen rapide
u Salon annuel des arts décoratifs.

Mais, avant d'aborder cette étude, qu'on veuille bien
ous permettre quelques observations particulières,
uelques humbles et simples questions, auxquelles
ous tâcherons de répondre pour nous éclairer nous-
ıême sur cette division et spécialisation de l'art. Ce
'est qu'à titre de renseignement sur la simplification,
t sur l'unité de l'objectif, en un mot sur l'acception
ure de cette dénomination « *les arts décoratifs* », que
ous voulons nous éclairer, marcher sans tâtonne-
ıents, avec le guide infaillible : le bon sens.

Or, il nous appert, après quarante ans d'étud[es] sérieuses sur l'art, et notamment sur l'esthétiq[ue], que, de tout temps, la mission du grand art, de l'a[rt] monumental, a été, sans jouer sur les mots, essentiel[le]ment décorative. Lorsque les Léon X, Jules II [e]t Laurent de Médicis commandaient au Bramante, [à] Michel-Ange et Raphaël d'édifier, de peindre [et] sculpter leurs chefs-d'œuvre de Saint-Pierre de Rom[e], du Vatican et de la chapelle Sixtine, certes [ils] n'avaient pas d'autre idée que de faire DÉCORER [le] mieux possible ces monuments du génie de l'art cré[a]teur. Donc, pour nous, art monumental ou décorat[if], c'est tout un, et pure synonymie, pléonasme et doub[le] emploi. Mais si, par induction, vous voulez élev[er] tous les arts décoratifs à l'apogée de la création, vo[us] tendez, et je suis en plein avec vous, à faire d[es] artistes de grand art, rien de mieux ; il n'y a rien [de] changé, il n'y a qu'un mot de plus, ou un vocab[le] tendant à vouloir remplacer le vieux mot « *grand a[rt] monumental* », qui a bien son cachet indélébile, [et] qui, après avoir traversé les âges, a la chance [de] vivre encore longtemps.

Maintenant, si, par les arts décoratifs, et surto[ut] par extension, vous tendez à élever les arts appliqu[és] à l'industrie jusqu'aux sommets de ce même gra[nd] art, rien de mieux encore, et, à ce nouveau titr[e], c'est une heureuse évolution et révolution que [de] galvaniser les forces stagnantes de l'enseigneme[nt] croupissant de l'art contemporain ; c'est une révol[u]tion radicale à mener à meilleure fin qu'elle n'a é[té] inaugurée au dernier soupir du ministère Bardoux.

Certes, on ne peut pourtant nier qu'il a été fait [de] réels efforts, de grandes tentatives pour rénover [de] fond en comble les bases de l'enseignement primai[re]

le l'art dans les écoles communales et municipales le notre chère patrie; on a même répété ces tenta- ives dans nos lycées et colléges; mais peut-on, d'ores et déjà, affirmer des résultats positifs et concluants? Hélas! nos départements, sauf Lyon, Marseille, Nantes, Bordeaux et quelques chefs-lieux plus ou noins insufflés de l'air vivifiant de l'art, tous nos lépartements ont-ils fait un pas dans cette voie de 'enseignement par l'image et par l'aspect de l'inter- prétation de la nature?

Eh bien, non! Les progrès sont encore insensibles, et l'amour du beau, l'amour de l'art, est encore à aître dans la plupart de nos villes anti-artistes et ncroûtées de préjugés ignares et fanatiques. S'il allait raconter, ici, qu'il nous a fallu, à nous, militant énévole et n'émargeant à aucun râtelier, qu'il nous fallu défendre l'Apollon, les Vénus et tout l'antique u marteau d'un saint iconoclaste qui voulait pulvé- iser notre petite école de beaux-arts; s'il fallait ncore, ici, vous narrer un sacrilége, que vous consta- erez vous-mêmes en passant, à l'occasion, au musée e Poitiers, vous vous demanderiez comment on a u surprendre notre religion d'artiste, en venant, uitamment, mutiler nos antiques (moulages du ouvre) et leur mettre de pudiques feuilles de vignes 'une largeur impudique...

Eh bien, que penseriez-vous d'un tel conservateur e musée?... (Que la terre soit légère à ce laborieux éologue, archéologue, mumismate et s'affirmant onnaisseur en matière d'art!) Mais, hélas! voilà exacte vérité. Eh bien, ne trouvez-vous pas encore, ondateurs des arts décoratifs, que l'archéologie fouil- euse rétrospective ne déborde point trop, de son rochet fanatique, sur le présent et l'avenir de l'art?

Telles sont la tendance et l'invasion du pédantism ennemi de tout progrès, de toute innovation et vou lant mettre une digue au flot montant de l'art nouveau cherchant sa voie malgré les sifflets et la boue dou on couvre les hardis novateurs.

Ces tendances, il est vrai, des plus hardies et encor sans mandat, ni qualité de maîtrise, ont troublé tradition, qui s'est voilé la face. Les puritains bouden à l'heure qu'il est, à l'écart, où nous irons bientôt le traduire; mais les plus hardis, les habiles suivent l torrent, et ont raison : ils empêcheront la nef o l'arche sainte de sombrer tout à fait. Mais que dis-je à l'instar du vaisseau de notre grande capitale, l vaisseau de l'art flottera toujours et ne sombrer jamais ! Bien mieux, en optimiste des plus croyant nous saluons avec joie toutes les audaces, tous le efforts, et nous y voyons les symptômes d'une pro chaine et grande renaissance. C'est pourquoi, hon neur à vous, brillants pionniers des arts décora tifs ! Labourez, semez, hersez ce vaste champ de divisions de l'art, pour arriver à faire naître de grand artistes décorateurs; car en somme, à tous les âges comme de nos jours, jusqu'à la consommation de siècles, l'art, comme la poésie éternelle, n'a et n doit avoir qu'un but : la conquête et l'apothéos ou la glorification du beau, du bien et du vrai ; et l grand art sera toujours monumental, ou, si vous l préférez, décoratif.

—

AVIS.

La lettre alphabétique sera naturellement renou velée à chaque classe; et profitons de cette occasion pour féliciter sincèrement l'*Union centrale* de mettre

le la clarté dans sa classification des genres, ce que ious demandons à cor et à cri pour les douze genres le l'art au Salon, avec cette formule claire : SALONS-:ONCOURS, *avec le classement des douze genres de l'art, par des jurys mixtes mi-partis artistes et critiques d'art :*

1° L'Histoire ou le grand art monumental ou décoatif; 2° le portrait historique : 3° le portrait famiier; 4° le genre affinant l'histoire ; 5° l'anecdote ; ° les animaux vivants ; 7° le paysage ; 8° la maine; 9° les fleurs ; 10° les natures mortes ; 11° les anoplies ; 12° les attributs.

Nota bene. — Sans cette réforme urgente et nécesaire, les salons-bazars actuels ne seront que des teeple-chase de coteries et d'habiles accaparant la loire et l'argent, et le public n'y puisera aucun enseinement.

LES ARTS DÉCORATIFS.

Classe I.

Architecture décorative.

ADELINE (Jules). — « Projet de fontaine à l mémoire de Jeanne d'Arc ». Tenant l'oriflamme de l main droite, et, de la gauche, faisant un geste d protection et de confiance aux Orléanais, l'héroïne, cheval et en costume de guerre, lève sa noble tête (semble bénir ses compatriotes, qu'elle a délivrés d l'invasion. Son cheval, au repos, est élevé, et pos sur un socle d'une élégante tournure, et à peu prè style Louis XIV, dans le genre de la fontaine Molièr(Sur les côtés de cette pyramide, ou plutôt de cett colonne basse, M. Adeline a évoqué par deux autre statues la patriotique légende de la bergère de Vau couleurs. Dans la première, elle écoute ses voix, et dans la seconde, après sa vie guerrière, l'héroïne victime de l'ingratitude, est brûlée vive sur le bû cher du fanatisme et de la trahison. Tel est le dé nouement de ce martyr du patriotisme, l'éternell gloire de la France. Au bas des socles et du piédest du monument, et de six bouches, l'eau jaillit et re tombe dans le grand bassin, où, de chaque côté

deux jets panachés retombent en arrosoirs. Cette charmante fontaine ne manquera pas, soit à Orléans, soit à Rouen, de réveiller bien des cœurs trop fermés, trop endormis sur l'urgence de notre patriotisme, qui s'éteint, hélas! sous les appétits matériels et sous les instigations de la basse envie, qui déprave et démoralise tous les nobles instincts. Ah! les Jeannes d'Arc seraient bien nécessaires aujourd'hui!

BALÈCHE (Eug.). — « Projet de décoration pour une chapelle de château ». Derrière le maître-autel, surmonté du saint sacrement, apparaît la Vierge, au fond du cadre cintré dans l'entre-colonnement florentin, où les chapiteaux dorés et les boudins également d'or entourent la peinture. Les deux premières colonnes de marbre et à torsades s'enlèvent dans leurs tons verts sur leurs voisines cannelées et dorées. Entre les chapiteaux, deux ovales représentent deux grandes figures pontificales. — « La Vue sur la porte d'entrée » offre quatre colonnes de marbre rose à chapiteaux dorés, et supportant une splendide terrasse, avec balcons à boudins et petits pignons bas, au-dessus des quatre socles. Le cartouche ou écusson des armes du châtelain, posé sur l'entablement et la clef du cintre de la porte, est montré par deux lions écartelés. Puis, au-dessus de la terrasse, est la croisée d'honneur au vaste cintre, donnant de plain-pied sur la terrasse. — « Étude de cheminée pour le théâtre de Bordeaux ». Cette cheminée, style Louis XV, a pour chapiteaux deux têtes de lions portant des couronnes d'or dans leurs gueules. Assises sur le tablier de cette cheminée, deux figures de femmes symbolisent la tragédie et l'art lyrique; elles posent leurs mains sur la base ou le socle de la superbe pendule Louis XV,

surmontée d'un donjon à boudins et panaches dorés Cette œuvre architecturale a pour cadre la nich et le cadre de l'entre-colonnement monumental.

BROUTY (Ch.-Victor). — « Coupe d'une façade d monument à côtés parallèles ». Le rez-de-chaussée a quatre grandes fenêtres cintrées ; on compte quatr étages et toiture à donjon au milieu. — « Détail de la façade principale » : balcon simple avec courte balustrade à boudins, posant sur deux assises qui surplombent l'entablement des colonnes. — Les « Détails de la façade sur la cour » offrent, au-dessus de la port du milieu, une sorte de balcon avec verandah, ou plutôt trois croisées attenantes. Les deux étages supérieurs ont les fenêtres à meneaux en croix, et celles de la toiture, comme les cheminées, ont des cintres surbaissés.

GOSSE (Célestin). — « Projet d'un grand salon Louis XIV » en perspective, dont le plafond est coupé de cadres divers avec frises et boudins ciselés dans les tympans; au-dessus des chapiteaux et entablements des colonnes, force sujets mythologiques. Sous les plafonds des entre-colonnements, tambours et tympans décorés de peintures, nouvelles frises chargées d'ornements au-dessus des portes et croisées. Sur un pouf et surtout de fleurs, une statue tenant un vase. A droite, porte à fronton splendide et presque Médicis, avec deux Amours sur les volutes. Ornements dorés aux socles des colonnes, d'où partent des Amours tenant des torches. Mobilier Louis XIV, table et divan. Grand aspect; style pompeux du siècle.

NOGARO (Ch.). — « Six croquis de décoration » : 1° Fragment de muraille : trois panneaux ou enca-

drements ayant pour ornementation des coupes, des vases et des vasques, avec figurines et mélange d'arabesques délicates et variées; 2° au centre du passe-partout, un coin de terrasse et d'escalier sur le socle duquel pose un paon à queue or et velours vert; 3° deux fragments d'architecture : sur un socle, le buste de *la Pauvreté ;* au fond, à gauche, petit temple à colonnettes, et, au premier plan, des cigognes et hérons mangeant des reptiles; puis, au haut de cette composition, deux aigles se livrant combat sur une branche d'arbre; 4° angle et corniche de plafond en perspective; 5° le plafond entier avec balcon, et, au milieu, le grand cadre décoré d'Amours volant dans un ciel azur clair; au bas, ou sur la terrasse, balustrade à rotondes, sur le parapet desquelles jouent encore des Amours; 6° autre coin ou angle de corniche d'un autre plafond.

PARVILLÉE (Achille). — « Projet de décoration intérieure ». Fenêtres moresques ou panneaux cintrés avec vases et fleurs; puis, au-dessus de la jardinière, deux figurines cueillant des plantes; au milieu, une glace sans tain avec cintre style Alhambra. Le fond de la galerie a les mêmes cintres surbaissés et dentelés; quant aux rosaces des plafonds, c'est du pur style oriental, et surtout Alhambra.

PICQ (Henri-Pierre). — Ce « Projet de monument à la mémoire de Pedro IV » est loin de manquer de style et d'aspect imposant, avec sa base puissante et la statue érigée sur la colonne du monument.

SANDIER (Alexandre). — « Salle à manger » à peu près dans le style moresque. La cheminée, surmontée d'un cadre qui continue l'entablement et les

colonnes, est, en outre, encore une fois encadrée dan
un immense cintre motivant de la peinture décora
tive. Au-dessus de la frise et du plafond de ce larg
cintre, règne une galerie, avec balcon à balustrade
où quatre colonnettes supportent cinq petits cintre
moresques. C'est sous ces sortes d'encadrements qu
posent les vases et motifs de céramique. Puis, de
deux côtés de cet ornement principal, s'élèvent le
buffets ou dressoirs en forme de vases ou de coupes

Classe II.

Sculpture décorative.

ALLOUARD (Henri-Émile). — « La Frondeuse
avec son large-bord sur l'oreille, d'où s'échappe s
belle chevelure, relève la tête d'un air provocateur
Cette expression railleuse et agressive est voulue e
trouvée. La collerette, le collier de pierres précieuse
et les manches à crevés accompagnent bien ce char
mant buste terre cuite teintée.

BARRIAS (Ernest-Louis). — Modèles de bas-relief
pour un des pavillons de l'aile des Tuileries. « L'Ar
chitecture », presque en haut-relief, est dans une gra
cieuse pose, pleine de verve et de jet, rappelan
certaines figures de la Renaissance. Elle tient de l
main gauche un vaste plan qu'elle consulte. Deu
petits génies, à ses côtés, personnifient la sculpture e
la perspective, l'un avec son marteau, l'autre ave
son compas. — « La Maçonnerie et la Serrurerie
sont assises les jambes croisées et échangent, e
tenant leurs outils professionnels, des regards plein

de cordialité. Ces deux bas-reliefs ont un caractère et un style Phidias. — « La Comptabilité », modèle au tiers d'exécution d'un bas-relief pour le pavillon de Marsan. Cette Comptabilité est personnifiée par une femme assise et enseignant l'arithmétique aux enfants qui l'entourent. — « Le Printemps et l'Automne ». Deux figurines, bas-relief, debout, dans des poses pleines de galbe et de mouvement, et destinées à une maison appartenant à la compagnie l'*Union*.

BASSET (Urbain). — « Statuette en bronze » posée sur le rocher de sa source, et dans un galbe assez souple. Elle porte à gauche et soulève sa jambe droite, posant la pointe du pied sur le sommet du roc; de telle sorte qu'en levant les bras en l'air pour épancher l'urne symbolisant la source, du bras gauche élevé, et tout le long du torse et de la jambe, cette pose produit une courbe qui a pour contraste l'angle obtus et tourmenté du côté droit, angle produit par le bras et la jambe ployés en sens inverse. Ces effets de lignes et de galbes voulus et trouvés ne sont point sans mérite et prouvent que M. Basset connaît son art et ses ressources. La figure expressive du Torrent chante le bruit sourd ou la mélopée vibrante de cette chute de l'eau bouillonnante. Beaucoup de poésie.

BLANCHARD (Jules). — « Motifs de décoration pour une fontaine érigée à Soissons ». Le motif principal est une Naïade debout, portant à droite, et de la main gauche ramenant un pli de sa draperie agrafée sur l'épaule de ce côté, puis, de la droite présentant un roseau. Tête jeune et fine dans le sentiment de Coustou ou de Coysevox. Études de formes plantureuses. Les autres motifs sont deux « Enfants » ou Amours

renversés nonchalamment sur le dos, tenant, l'un u poisson et l'autre un homard ; puis, au bas de l fontaine, le « Mascaron » coiffé de goëmons et lançar les lames par sa bouche grande ouverte. Ampleu et style décoratif.

BOISSEAU (Émile). — « Tête de Minerve, haut relief d'un grand effet décoratif », surtout par so cimier à panache et aux ailes éployées qui encadren bien la figure. Toutefois, dans l'expression de cett dernière, nous aimerions à retrouver au besoin un réminiscence de celle de l'antique, et, à défaut, u accent mâle, sage, et presque guerrier. Les épaulette et la cuirasse d'acier ajoutent certainement au carac tère, mais le principal à trouver était celui de l figure de la sage et vaillante déesse. N'importe, il y a là un aspect peu banal, et une grande originalité à développer.

CAZIN (Jean-Charles). — « Le Regret ». Détail d'u monument à la mémoire des marins du Pas-de-Calai morts en 1881 (bronze). Très belle tête de femm voilée et pleine d'expression douloureuse. Bravo à M. Cazin qui s'improvise bon sculpteur, plein d poésie et de sentiment. Cette riche et féconde organi sation de poète, coloriste et créateur n'a pourtant pa encore dit son grand mot.

CHAPLAIN (Jules). — « M. Léon Gambetta ; — mé daillon », de profil, avec expression très bienveillant et l'inscription : *Léon Gambetta, né à Cahors le 2 avri* 1838. Médaillon bronze, très étudié. — « M. Antoni Proust ; — médaille » également fouillée et rendu dans les traits délicats et fins et dans l'expression d ce hardi novateur, à bon droit l'ennemi juré des ren gaînes du pastiche.

CHATROUSSE (Émile). — « L'Industrie ; — terre cuite décorative » ; debout, portant à gauche, et la main appuyée sur le flanc de ce côté, tandis que la droite s'appuie sur le marteau posant sur l'enclume. Un tablier de peau velue lui ceint le corps ; sa jambe robuste soulève sa draperie, et sa tête mâle et expressive a un air martial. Un engrenage est à ses pieds. Très vigoureuse figure bien comprise et bien rendue dans sa grandeur nature.

CHEDEVILLE (Léon). — Cette « Chanteuse XVIe siècle ; — statue plâtre », porte bien le caractère poétique de ce siècle sentimental, et affirme le talent réel de M. Chedeville.

DEBRIE (Gustave). — « Malebranche ; — modèle en plâtre d'une statue exécutée pour l'Hôtel de ville de Paris ». Le philosophe médite, la tête un peu inclinée et coiffée d'un bonnet de moine rabelaisien ; cette belle tête de penseur s'appuie sur la main droite du philosophe, debout, croisant les bras, et drapé des pieds à la tête. Il y a, dans cette statue, de la vie et de la pensée ; on voit, d'après le sourire béat de Malebranche, qu'il est heureux de posséder la vérité philosophique. C'est une belle figure décorative et de grand art.

DECORCHEMONT (Louis). — « L'Eure et ses deux affluents ; — modèle à moitié d'exécution d'un groupe en plâtre pour une fontaine monumentale d'Évreux ». L'Eure, symbolisée par une naïade debout, porte à gauche et s'appuie sur une rame, tandis que sa droite pose sur un écusson aux armes de la cité de l'Eure. Derrière elle, deux petits génies ou enfants personnifient ces affluents. Belle tête et beau torse en cette figure d'un aspect monumental très décoratif. La

couronne de joncs donne du caractère à la coiffur

DELAPLANCHE (Eugène). — « Le Travail et Bienfaisance ». Deux beaux groupes plâtre pleins c sentiment et de poésie, comme tout ce qui sort du c seau de ce maître doué du génie sentimental qui vo capte l'âme. Ici, c'est de la paternité professoral Voyez ce bon patron et maître développant l'intell gence de son fils ou élève! Comme il inculque bien l principes de son enseignement à cette jeune intell gence qui écrit ou dessine sous sa dictée! — « I Bienfaisance », sous la forme d'une mère charitab portant son enfant sur son sein, vient, comme sai Martin, offrir un pan de son manteau à un pauvı vieillard ayant froid. Ce brave homme reconnaissa lui rend un doux sourire.

FALGUIÈRE (Jean). — « Projet de décoration po le couronnement de l'arc de l'Étoile ». Cette maquet cire dit, en belles lignes et beaux mouvements, les pr jets décoratifs de cet éminent artiste à l'imaginatic large et féconde.

FRÉMIET (Emmanuel). — « Taureau assis et cheval sur une toiture en forme de tuile ». Il baisse s puissante tête et paraît méditer; deux petites ail s'attachent à ses omoplates. — « Lézard » assis la queue à écailles relevée sur ses flancs; il ouv une large gueule qui laisse voir sa langue à deu dards. Ses yeux d'escarboucle lancent du feu. « L'Aigle », grave et majestueux, avec cotte de maill lui servant de capuchon et tombant sur sa cuirass Ses ailes descendent sur ses serres; celles de derriè sont éperonnées, car cet aigle fantastique est tran formé en quadrupède. — « La Cigogne », qui a plut un bec de pélican, a de petites ailes de chauve-souri

Ses yeux de feu lui sortent de l'orbite. Elle est grave, avec son long bec, et a l'air de méditer, ainsi que toutes ces figures apocalyptiques qui décoreront une toiture d'une compositi on nullement banale, et inspirée de l'Apocalypse. — La « Jeanne d'Arc », statuette bronze doré ; — le « Charmeur de serpent » , statuette bronze, et l'« Astronomie », statuette en bronze argenté, affirment, pour la centième fois, le tempérament de cet infatigable chercheur et inventeur sortant des sentiers battus, enfin du vrai maître original M. Frémiet.

GAUTHIER (Charles). — « Sphinx; — bronze exécuté pour la façade du Printemps ». Le sphinx couronné a une fort belle tête de femme ; son col est agrémenté d'un collier égyptien. Il lève une patte aux griffes acérées,et pose l'autre en attendant que la précédente retombe sur la victime légendaire de ce joli monstre. Ses superbes pectoraux sont naturellement de la dureté du bronze. Voyez-le donc accroupi sur son train de derrière, redressant sa queue solide et à panache qui monte presque jusqu'à sa chevelure de femme éparse sur son dorsal, et ses deux ailes éployées remontant en pyramide et volute. Très beau sphinx décoratif pour le magasin du Printemps. (M. Sédille architecte.)

GÉROME, membre de l'Institut.— « Le Gladiateur » que le monde entier a admiré au Trocadéro. Groupe qui a classé du premier coup notre vieil ami à la tête du grand art sculptural (voir l'annuaire 1878). Et pourquoi, ici, à ce bel art décoratif, ne commettrions-nous pas une indiscrétion de cœur que je dois, pour les fastes de l'histoire de l'art, buriner à l'actif de l'art contemporain ? Mon vieil ami Gonon, notre

camarade à tous, à Élias-Robert, à Rouillard, Lavign tous dans la tombe, hélas ! et fauchés dans la fleur c leurs beaux latents ! Donc, notre ami Gonon (bie connu de M. Guillaume et de mes amis Maille Capellaro), qui avait fait des petits chefs-d'œuvr avec ses maquettes de cire, se mit un jour en tê de faire réussir le grand projet tenté par son pèr celui de couler en bronze et d'une seule pièce n'im porte quel groupe ou statue. L'infatigable cherche réussit dans son vaste projet, renouvelé de Benve nuto Cellini, qui, lui, avait promis à François Ier u Jupiter Olympien fondu, coulé, moulé à telle heu et tel jour. Gonon résolut le problème, et Gérôme e recours à lui pour couler d'une seule pièce le grou du « Gladiateur ». Mais, hélas! le creux de terre, ou c brique, ou de granit, avait-il quelque fissure, toujou est-il, ô malheur ! que le bronze bouillonnant en la commence à s'échapper. L'intrépide Gonon se préc pite et a le courage de boucher la fissure avec d masses de terre glaise ou autres matières. Mais, héla l'opération héroïque du sauvetage d'une œuvre c génie faillit coûter, sinon la vie, au moins la main le bras à Gonon. Gérôme qui était là, secourut so ami, ne quitta pas son chevet jusqu'à sa guérison, e grâce à ce trait de courage qui vaut bien la croix, obtint une pension de 3,000 francs de rente pour vaillant inventeur. Or, quand vous remarquerez c superbe groupe épique, rappelez-vous ce trait d'hé roïsme que je suis heureux de consigner en ces a chives de l'art du XIXe siècle.

GRANET (Pierre). — « Statue de la République debout, portant à droite et dans une pose épique c grand jet. Elle appuie sa main gauche sur le faiscea des licteurs, et de la main droite tient trois figurines

sans doute la Liberté, l'Égalité et la Fraternité. Une peau de lion ceint son corps, et laisse voir son sein vierge et pur. Une large écharpe avec ceinture se drape sur son torse, et sa tunique tombe en plis usqu'aux pieds. La tête, noble et fière, est d'un superbe caractère mâle et autoritaire. Style grandiose des plus décoratifs. — La « Sainte Cécile ; — statuette modèle en plâtre », tient sa lyre et a une pose inspirée de musicienne martyre. Galbe plein de sentiment poétique. — La « Sainte Élisabeth de Hongrie » est le beau pendant de la « Sainte Cécile ». La charitable reine tient une palme d'or, et a également une pose sentimentale qui vous capte l'âme. Talent poétique que celui de M. Granet.

GROS (Henry). — « L'Astronomie », debout, la main posée sur la sphère et la tête levée vers le ciel, cherche, le compas de la main gauche, à reporter sur les constellations de son globe les observations et les distances qu'elle étudie. Grande figure au torse nu et drapé à partir des jambes. Derrière elle, une proue de navire indiquant que l'Astronomie parcourt notre globe. Aspect sévère.

HAREL (Amand-Pierre). — « Carpeaux (Jean-Baptiste) ; — buste marbre donné par l'État à l'École nationale des arts décoratifs ». C'est avec joie que nous revoyons ici le buste de feu Carpeaux par son meilleur et son plus reconnaissant élève M. Amand Harel. (Voir au Salon la SCULPTURE.) M. Harel, le pieux admirateur de son grand maître, a bien rendu l'expression mâle et sévère de ce génie de la sculpture, dont l'ébauchoir et le ciseau vivifiaient la terre et le marbre. Comme cette acquisition de l'État est intelligente et fait honneur aussi bien à l'auteur qu'à

M. Louvrier de Lajolais, fier de posséder une œuvre de grand art décoratif! (Revoir les notices des Annuaires antérieurs.)

LEGRAIN (Eug.). — « Frise de décoration extérieure; — modèle en plâtre ». Ce fragment d'ornement de fleurs en torsades tournant en volutes et donnant une fleur à pétales, genre narcisse, puis çà et là des pistils de chèvrefeuille, des corolles, et des feuilles d'acanthe, est une frise d'un bel effet décoratif. — « La Guirlande ; — modèle de bas-relief pour les magasins du Printemps (M. P. Sédille, arch.) » Cette guirlande de superbes fruits où l'on voit des grenades, pommes, figues, citrons et fruits de toutes espèces, ne le cède en rien à la frise de fleurs. — « Divers motifs pour la cour Louis XIV, à l'Hôtel de ville de Paris ; — modèles en plâtre (MM. Ballu et de Perthes, arch.)». Deux colonnettes avec trophées de casques, cuirasses et chapiteaux aux feuilles d'acanthe, tête de lion ou mascaron, rosaces d'acanthe, losange avec collier, et armes de blason entourées encore de feuilles d'acanthe.

LENOIR (Alfred). — « La Justice » s'appuyant sur la poignée de son glaive nu auquel sont attachées ses balances, et de la main droite sur les tables de la loi. — « La Force » drapée dans une peau de lion lui flottant sur l'épaule droite, et appuyant sa main sur le faisceau des licteurs. Autant la Justice est grave et sévère, autant la Force est puissante et calme dans son attitude et son droit. Deux belles figures de style et d'art décoratif.

MAUGENDRE (Édouard.) — « Phébus », figure comique, sorte de mascaron riant aux éclats et entouré

des lances d'or du soleil. — « Borée ». Même genre mascaron. Le dieu du vent enfle ses joues et souffle violemment. Sa tête est coiffée de plantes marines, et le bas de la figure accompagné de foudres.

MILLET (Aimé). — « Tête de la statue colossale de Vercingétorix ; — exécutée en cuivre martelé, par la maison Monduit et Béchet, et érigée sur le plateau d'Alésia (Côte-d'Or) ». Superbe tête martiale de notre grand aïeul le modèle des patriotes, lui qui sut, avec ses fidèles Arvernes, résister à César l'envahisseur et conquérant corrupteur. Quelle flamme dans les yeux ! Comme cette coiffure et ces moustaches rageuses accompagnent bien l'expression de colère patriotique de notre vaillant ancêtre ! Mais, hélas ! comme nous sommes dégénérés en présence de ce noble aïeul ! — « La Physique ; — modèle à moitié d'une statue exécutée à l'observatoire de Nice, fondé par M. Bischoffsheim ». Presque drapée à la Phidias, cette belle savante pose sa main gauche sur la hanche de ce côté et sa droite sur un thermomètre ; elle lève sa tête fière et noble, sa belle tête de chercheuse. C'est une œuvre de style bien digne de décorer l'observatoire de Nice. — « Le Duc Augustin de Brunswick; — modèle à moitié de la statue exécutée pour le tombeau érigé à Genève ». Le duc, cuirassé jusqu'à mi-jambe, où l'on voit les crevés du temps de Charles IX, est debout, portant à gauche et feuilletant un livre. Sa belle tête à barbe et à moustaches de l'époque pense et médite bien sur sa lecture. Très belle figure de grand aspect chevaleresque. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous suivons les progrès et évolutions de ce grand maître au talent souple passant de l'élégie à l'épopée et au drame, avec toutes les notes variées et familières au riche clavier de sa large imagination secondée par la

science et le talent éprouvé d'un vieux chercheur. Non, ce n'est pas d'aujourd'hui, hélas ! c'est depuis le retour des cendres de Napoléon Ier. Quels progrès depuis le maréchal Ney ! Qu'en dites-vous, créateur de « l'Ariane », « Cassandre » et de « Vercingétorix » ! Qu'en dites-vous, cher et ancien communiant du légendaire Comeau ?

MOREAU-VAUTHIER (Aug.). — « Molière ; — modèle à moitié de la statue de l'Hôtel de ville (MM. Ballu et de Perthes, architectes) ». Debout et portant à droite, le grand Poquelin incline un peu la tête sur l'épaule droite ; sa main droite, relevée près du menton et tenant le crayon du maître, va sans doute écrire quelques vers d'Alceste ou quelque hypocrisie de Tartufe. La tête du grand génie qui perçait à jour tous les vices de l'humanité, pense bien ; elle est belle et contient bien le cerveau méditatif en action de ce grand homme. Belle figure décorative. — « Le Génie civil ; — modèle à moitié du groupe de l'Hôtel de ville de Paris ». Ce génie civil est personnifié par deux génies : l'Architecture et l'Industrie s'appuyant tous deux sur un trophée symbolique portant sur son écusson le fil à plomb, l'équerre, le mètre et la plume. Tous deux méditent bien sur la beauté de leur mission civilisatrice. Comme proportion, nous leur trouvons la tête un peu forte.

MORICE (Léopold). — « *Rosa mystica*, assise (plâtre) ; style du XVIe siècle ». Elle pose délicatement une fleur sur son corsage collant, appuyant sa main droite sur le bras de son fauteuil. A partir des jambes, elle est largement drapée. L'expression souriante de sa jeune figure mystique est des plus délicates. Très jolie figure d'un style bien trouvé.

SAINT-VIDAL (Francis de). — « Le Baiser ; — buste

terre cuite », a une expression des plus voluptueuses, avec ses traits puissants et pleins de charme et sa belle poitrine à demi nue, dont la draperie écharpe vient s'enrouler sur le socle.

Classe III.

Peinture décorative.

ABBEMA (Mlle Louise).— «Les Flamants » s'avancent sur leurs délicates échasses roses, baissant leurs longs cols, et pêchant dans cette eau claire et blanche comme une glace polie où se mire le ciel azur clair. Une hirondelle, qui s'abreuve d'une goutte d'eau, dans son vol, et chasse aussi les insectes; puis des iris s'enlèvent sur cette eau claire. Charmante et délicate toile appartenant à Mme Mad. Brohan. — « Giroflées et chrysanthèmes », dans une vaste cuvette, et une longue coupe ou calice posé sur un livre jaune. Fleurs claires et tendres. — « Les Goëlands » rasent la plage et chassent. Encore une toile fine et claire de ce peintre lumineux en grand progrès. (Voir son Salon.)

BARBERY (Mlle Clotilde).— « Volubilis », aquarelle fine et délicate rendant les nuances de cette fleur poétique.

Inauguration, 5 juin 1882, des nouvelles peintures décoratives à l'Orangerie des Tuileries.

BAUDRY (P.). — L'exposition de ce maître de l'art décoratif a été inaugurée aujourd'hui lundi 5 juin. On peut dire que c'est un événement par ce temps et ce courant actuel des fêtes de l'art dans cette immense nouvelle Athènes, dans ce Paris qui ouvre les portes

de ses salons et de ses expositions aux artistes de toutes écoles et de toutes nations. Or, l'Union centrale nous ayant fait l'honneur de nous envoyer son invitation, nous nous sommes rendu à la salle de l'Orangerie aux Tuileries, où se pressaient déjà toutes les notoriétés de l'art moderne. En entrant, au rez-de-chaussée, nous avons revu tout d'abord le « Portrait équestre du comte de Palikao » se reposant et s'appuyant sur son cheval bai. Tout le monde se rappelle les qualités lumineuses de ce tableau militaire, où l'air ambiant circule dans le groupe vivant et dans le paysage de la plus large facture. Dans le coin gauche de ce vaste palier d'escalier, nous avons revu avec un égal plaisir le portrait fin et gracieux du jeune « Louis de Montebello », œuvre délicate qui a l'immense mérite d'être tout à fait personnelle. (Voir au Salon annuaire 1881). En entrant dans l'immense salle de l'Orangerie, ce qui frappe immédiatement les regards, c'est le vaste plafond du grand maître de l'art décoratif moderne, M. Baudry. Ce beau plafond déroule la fête du mariage de l'Amour et de Psyché. Tout l'Olympe est encore sous le charme et l'influence de ce gracieux hyménée. Rien n'est plus éthéré, plus olympien que l'échange de l'aveu des sentiments de ces deux amants qui semblent s'évanouir dans la volupté de la passion partagée. M. P. Baudry s'est vraiment surpassé dans l'expression de ce divin couple, dont l'amour chaste et pudique n'a rien de commun avec l'amour terrestre. Rappelons, en passant, l'idée charmante de ce petit Cupidon qui regarde avec surprise l'échange des tendres aveux. Autour de cette scène, se déroulent ensuite les autres groupes du plus haut intérêt, et dont la composition n'a rien de commun avec les banalités qui ont de tout temps défrayé

ce sujet mythologique. La belle figure qui est le foyer de lumière est, sans contredit, Vénus debout et dans le plus majestueux appareil de sa beauté, c'est-à-dire dans la splendeur de sa chaste nudité. Derrière elle, le dieu Mars exulte d'ivresse devant tant de charmes accomplis. Le mâle guerrier, dans son délire, se renverse en arrière, étendu, comme tous les autres dieux, sur des flocons de nuages ; il boit à longs traits le nectar dans la coupe de cristal, et semble, en cette allégorie, s'abreuver à la source de la beauté personnifiée dans l'incomparable déesse. Jupiter lui-même ne peut retenir l'élan de son admiration, et c'est peut-être ce qui rend Junon boudeuse et taciturne, enveloppée pudiquement dans sa draperie jaune. Quant à Pluton, il dort non loin de Proserpine, et son sommeil béat est éventé par une main attentive ; enfin tous les dieux et déesses subissent évidemment l'influence ou les suites de cette fête de l'Amour et de Psyché. Mais la figure saillante et la lumière de cette œuvre on ne peut plus personnelle, c'est l'incomparable Vénus. Dans les tympans qui entourent le cercle de cette œuvre, sont des sujets accessoires et corollaires du sujet principal, et se reliant à l'action olympienne. En face et au milieu de la vaste salle, est le grand panneau décoratif de Phébé ; la chaste Diane est en pleine nuit et se détache en vigueur sur la coupole azur sombre du ciel. Cette nouvelle figure a beaucoup d'effet ; le galbe, les formes et le mouvement de la déesse ont, comme tout ce qui émane de ce grand maître, une allure vraiment sublime. Ce style vous transporte à des sphères éthérées. Plus loin, et sans doute pour une autre salle, est un panneau donnant la légende de saint Hubert, mais fort mal placé et éclairé, et cependant la composition, fouillée à ou-

trance, se distingue par une originalité excessive. Maintenant les portraits les plus forts de ce grand maître excitent l'enthousiasme des dilettanti ; ce sont : MM. « Dupin », « Guizot », « Beulé », « Garnier », de l'Opéra, l'*alter ego* du grand peintre, et qui lui a fourni, par son architecture, les murailles et le champ vaste de son illustration décorative. En outre, le portrait du sculpteur « Guillaume » méditant non loin de sa sellette, de son ébauchoir et de son ciseau savant. Plusieurs autres portraits vivants de dames du meilleur monde, avec initiales et *** (voir P. Baudry aux précédents annuaires depuis 1875), et dont nous avons déjà rendu compte aux Salons antérieurs. La fâcheuse disposition de la salle sacrifie une foule d'études, de maquettes et esquisses magistales de cet infatigable créateur ; car ce dernier qualificatif revient de droit à P. Baudry. Et l'on est heureux d'être le compatriote et voisin de ce génie de l'art décoratif du XIX[e] siècle ; car Paul Baudry, dont le tempérament, à la fois robuste et délicat, pouvait, par sa souplesse et sa malléabilité, verser dans le pastiche de la Renaissance, avec laquelle il a des affinités de race, Paul Baudry a compris que la puissance de son génie poétique et créateur était assez vaste pour y trouver son inspiration personnelle ; aussi ce novateur poète et vraiment Baudry traversera les âges sur l'aile de son propre génie.

BERNE-BELLECOUR (Étienne). — « Chasse à l'ours ». L'heureux Nemrod a eu un coup de fusil chanceux ! Au sommet de la forêt de sapins où il débouche, il tient encore son fusil prêt à donner un second coup, lorsqu'il aperçoit, en bas des glaciers de neige, l'ours étendu mort et baigné dans son sang. Cet ours, au premier plan, donne la note de vigueur sur

la neige, et le chasseur s'enlève sur un ciel d'or. Très beau panneau décoratif d'un aspect juste et sincère.

BODMER (Karl). — « Tête de cerf », très belle et très bonne étude, ainsi que le « Roi des forêts », rappelant la touche des grands maîtres, dont M. Bodmer est un des vétérans en titre.

CAROLUS-DURAN (Émile). — « *Gloria Mariæ Medicis* », plafond pour l'une des salles du Luxembourg. Qui ne se rappelle avoir déjà admiré cette œuvre considérable du maître, au Salon carré ? Nous en avons déjà rendu compte (voir les précédents annuaires). Il y a ici cette différence que l'œuvre est exposée dans son objectif, en plafond, et qu'on peut la voir dans une glace, ce qui rétablit les exigences de la perspective. Cette œuvre importante fait honneur à M. Carolus-Duran, maître dans le grand art décoratif, aussi bien que dans le portrait.

CAZIN (Jean-Charles). — « La Pluie ». Les nuages, moutonnés de gris et de rose feu, voyagent rapidement, mais à l'horizon à droite quelques-uns crèvent et une pluie descend sur le vallon. Le premier plan est une dune largement peinte. Superbe effet, pris directement et d'un aspect vrai. — « Saint Pierre » cheminant seul et plein de remords d'avoir renié son divin Maître. C'est l'heure du crépuscule descendant sur la prairie. Il n'y a de lumineux que le flanc du mur de chaux des maisons, que rase honteusement le traître, le cœur plein de remords. C'est du grand art et de la poésie navrante. — « Le Sacrifice d'Abraham » est d'une largeur et d'un calme imposants. Au bas d'une colline, Abraham va immoler son fils Isaac sur le bûcher, lorsque apparaît un ange à l'auréole d'or qui

arrête son bras. Quoique ces figures soient à l'éta d'esquisse, ainsi que le paysage direct, l'effet bibliqu est rendu par le ton sévère et le nuage d'argent qu produit son effet magique et mystérieux. — « Théo crite ». Assis sur une bille de bois, le poète médite e est dans le feu de l'inspiration, tandis que la Mus lui présente une couronne d'or. Au fond, les toi tures de ciment rouge éclatent sous les dernier rayons du soleil couchant. Effet délicat et tendre. — « Madeleine » erre dans la campagne, en robe o tunique de bure blanche. Elle descend vers une piscin naturelle, une source d'eau pure, et, comme une âm qui a besoin de se purifier à une eau lustrale, elle v chercher l'oubli du passé. Au premier plan, une femm assise dans cette solitude observe les mouvement dignes et l'air inspiré de la courtisane repentant qui lui apparaît comme un fantôme blanc. Le monti- cule au bas duquel se passe cette scène est à pein couvert de bruyères, et reçoit les reflets des nuage de feu roulant dans un ciel azuré ; mais dans le vallo à droite, et derrière la dune, une ombre noire fait u beau contraste et donne un effet puissant et drama- tique. — « Le Jour ». Le crépuscule s'est évaporé, et l jour commence à poindre dans cette plaine de l Beauce, où deux meules de blé s'enlèvent sur le cie rose que n'a point encore percé le soleil. — « L Nuit », effet plein de mystère. La nuit jette son voil doux et tendre sur les maisons voilées d'ombre ; dan une route qui les borde, s'estompe un couple amou- reux dans la brume nocturne. — « La Marne » coul au bas d'un pont et est bordée par une prairie, a premier plan. Là, des baigneuses se livrent au plaisi du bain. C'est l'heure crépusculaire du coucher d soleil, car les ombres s'allongent dans la Marne et y

reflètent celles du pont et des maisons. Belle étude d'aspect saisi sur nature.

COOL (Mme Delphine de). — « Chrysanthèmes roses », « jaunes », « Reines-marguerites » et « Phlox », quatre splendides aquarelles d'un maître.

DELIERRE (A.). — « Le Paon se plaignant à Junon » (appartenant au bienfaiteur M. R. Wallace). Le paon est sur un balcon, au bas duquel pend sa riche queue vert et or, tandis que sa femelle se repose sur le velours pourpre du rideau de la marquise. Cet orgueilleux plaignard fait ses doléances à Junon, qui les reçoit fort mal, du haut de son Empyrée. D'autres oiseaux attendent sans doute aussi leur tour d'audience, sur le parapet du balcon. Très bon tableau d'un aspect tout à fait décoratif, et qui rappelle les belles décorations des grands théâtres.

DUBUFE (Guillaume). — « Études d'après nature (Venise) ». Ces huit fragments d'architecture sont finement enlevés, et nous ne serions point surpris que le bel encadrement de la « Musique sacrée et de la Musique profane » fût de M. G. Dubufe lui-même. Nous voyons avec plaisir les études relevées de craie qui ont servi à la grande toile du jeune maître de grand art monumental et décoratif. (Voir la notice au Salon.)

DUEZ (Ernest-Ange). — « Jeune Femme dans un jardin », enguirlandée de pivoines, et dont nous avons rendu compte au Salon de 1881. C'est délicieux et suave, et la belle carnation de cette femme adorable fait concurrence aux roses des pivoines. Les verts de la prairie sont d'un beau tendre agréable à la vue.

FAIVRE (Tony). — « Phébé, plafond », dont nous

avons rendu compte aux précédents Annuaires. Œuvre de grand art décoratif, et remplie de style et de poésie.

FANTIN-LATOUR (Henri).—« La Mer », « la Nuit », « le Rivage », « les Bois ». Quatre esquisses, de mouvements variés : la Mer, personnifiée par une femme battue par la vague et se cramponnant à un récif ; la Nuit, par une Diane assise et drapée d'une gaze légère qui vole au-dessus d'elle et masque une partie du disque de la lune ; le Rivage, personnifié en une femme couchée au bord de l'eau sur une draperie, et les Bois, par une femme assise dans l'ombre et le mystère des forêts. — « L'Aurore », pastel. Elle commence son beau vol, encore enveloppée des voiles sombres de la nuit, mais s'éclairant des feux du soleil qui se lève. Style en cette jolie figure. — « Frontispice pour une série de lithographies ». Composition, pour la même série, de dessins au crayon lithographique sur papier autographique : « Un Génie » écrit, sur un cartouche que porte une Renommée embouchant son clairon : *Schumann*, *Berlioz*, *Wagner et Brahmes*. Le même « J. Brahmes », enlaçant sa muse bien-aimée, s'enfonce dans les allées sinueuses de la forêt. Clair-obscur et effet puissant dans ce diptyque. Félicitons M. Fantin-Latour de son organisation de peintre doué du sentiment poétique et musical. J'ignore s'il est musicien, mais son enthousiasme pour Berlioz et Wagner me prouve, en tout cas, la double inspiration de cet artiste par ces deux maîtres des arts : peinture et musique.

GALLAND (Pierre-Victor). — « L'Art décoratif », que nous allons traduire plus bas ; mais, avant, jetons un coup d'œil rétrospectif. On peut, à bon droit,

classer cet éminent et laborieux artiste parmi les rénovateurs militants de l'art décoratif. Pour mon propre compte, j'ai eu l'honneur de suivre, dès le début, la vocation de P.-Victor Galland, alors qu'il dessinait et peignait à l'Académie libre « Lapin », rue Bonaparte, où nous étions assez nombreux, et peignant tous d'après le modèle vivant. Et, certes, les figures de Galland auraient pu souvent remporter la palme méritée, à ces concours libres de la semaine à l'instar de ceux de nos voisins de l'École des beaux-arts. Je me rappelle exactement sa facture vive, sa forme élégante, et son modelé clair, souple et délicat, ne visant point à la puissance, mais rendant surtout le modèle dans sa lumière et ses carnations blondes et argentines, presque dans le ton blond et dans la morbidesse de la nature élégante et distinguée de son tempérament personnel; car V. Galland, qui pouvait alors avoir de dix-neuf à vingt ans, était d'une taille bien au-dessus de la moyenne, élancée, et son ensemble était d'une forme pure et rhythmique. Ces détails, qui peuvent paraître puérils, sont pourtant une nouvelle affirmation, ou plutôt la consécration nouvelle de ma théorie des bons creux matriculaires ou des moules physiques, intellectuels et moraux des races, des familles, des espèces et des individus composant l'humanité. J'ignore complètement si les maîtres et fouilleurs de la science ethnographique ont constaté les preuves que je vais donner, à propos d'un ancien camarade; mais les physiologistes ont dû, à coup sûr, les constater à l'état de règle plus ou moins variable, dans toutes leurs observations sur la trilogie humaine des rapports physiques, intellectuels et moraux. Or, sans invoquer l'appui des maîtres Gall, Spurzheim, Darwin,

Cabanis et, de nos jours, les savants Claude Bernard, Paul Bert, Taine et tous ceux qui ont classé les lois physiologiques de la nature, déclinons toute prétention outrecuidante, et contentons-nous d'affirmer la loi invariable que nous avons reconnue d'après les faits positifs que nous avons constatés et constatons tous les jours. Oui, il existe dans la formation des êtres, dequis que le monde est monde, d'éternels *bons creux* physiques, intellectuels et moraux, ne variant légèrement de pièces (les sculpteurs et mouleurs le savent bien) que d'après les transformations logiques des mœurs et des milieux des peuples. Mais quelques transformations que les pièces de ces moules aient subies, les *bons creux matriculaires* physiques, intellectuels et moraux n'éprouvent que de légères variations. Sans nous lancer dans la classification des grandes divisions connues, des *théosophes*, des *philosophes*, des *savants*, des *poètes*, renfermons-nous dans celle des *artistes*, et, à propos de notre ancien camarade Galland, ainsi que de l'art décoratif et monumental, affirmons que cet artiste est une belle et bonne épreuve sortie du *bon creux des arts décoratifs*. Pour mieux établir nos preuves, ajoutons que, dans les *bons creux de l'art*, un habile mouleur pourrait facilement, dès les débuts de l'archaïsme, assigner les variations légères des pièces des bons creux spéciaux et particuliers. Ainsi, par exemple, les Gérôme, Alma-Tadema, Lecomte-Dunouy appartiendraient au bon creux étrusque, tandis que Galland appartiendrait, comme la plupart des éclectiques, Picot, Léon Cogniet, Delaroche, au bon creux des Apelle et des Phidias, d'où sont sorties les savantes épreuves de la renaissance, les Leonardo da Vinci, les Sanzio, Lesueur, David, etc. Remarquez qu'en

toutes ces épreuves du plus pur et invariable creux, il y a peu de pièces et moyens changés. La forme, le καλὸς antique, ne peut avoir d'autres alvéoles pures et justes que celles où elle s'est invariablement fixée. Ah ! si les continuateurs de Gall et Spurzheim pouvaient observer les *creux* des cerveaux des Raphaël, des Lesueur, des David et des Ingres, je vous demande quelles différences sensibles ils pourraient y reconnaître ? Aucune, assurément, et, au contraire, ils affirmeraient, une fois de plus (si l'examen rétrospectif de la cranioscopie était possible), que les crânes des Apelle, Phidias, etc., sont identiques à ceux de tous leurs congénères ; et, au contraire, ils constateraient des différences palpables avec ceux des Buonarotti, des Vecelli, des Jacopo Robusti et des Rubens, etc. (1). Or, les artistes qui veulent bien suivre l'exposé sommaire de notre théorie des *bons creux* ou moules de la nature et des aptitudes, et notre ancien camarade Galland, voudront bien nous pardonner cette trop longue digression, et conclure avec nous qu'il y a là les éléments rudimentaires d'une science à creuser et à rendre exacte et positive. Contentons-nous donc d'affirmer, pour conclusion, que Victor Galland, artiste laborieux et modeste, est une épreuve pure du *bon creux* des grands maîtres de l'art décoratif et monumental, et que la frise et les plafonds, comme les nombreuses études du Salon (trop sombre), qui est consacré à son œuvre, émanent, en droite ligne, de la forme des Raphaël et des Lesueur. Constatons, en outre, que ce bel art, qui a pour bases la forme et l'aspect des belles lignes, s'appuie sur ces trois assises

(1) Voir notre étude de la Sorbonne (Archives) : *Les Peintres sculpteurs et les Sculpteurs peintres.*

solides et invariables : la peinture, l'architecture e la sculpture, et principalement sur l'harmonie de formes et des lignes. A tous ces apôtres de la form ne demandez pas la puissance et l'effet des ton vibrants et des contrastes ; non, avant tout, ils son sculpteurs et architectes, plutôt que peintres, et leu vocation innée, comme leur aptitude matriculaire est le triomphe de la ligne et de la perspective. Quan à la couleur, elle est secondaire pour ces maîtres d bas-relief ; ils préfèrent, comme Puvis de Chavannes ou, preuve plus haute, comme Raphaël, Ingres e David, ils préfèrent l'harmonie monochrome pour n pas nuire à la pureté des lignes. Ils préfèrent mêm répudier l'accentuation de l'anatomie, qui mène logi quement à la couleur et à l'effet, autres puissances d grand art recherchées par les vrais peintres colo- ristes, et qui ont aussi *leur bon creux* matriculaire devant offrir aux physiologistes et savants ostéolo giens des nuances et des variations avec celui de maîtres de l'art décoratif. Et, pour conclure, M. V. Gal land est un maître de ce bel art.

GÉRARD-TRIPLET (Barthél.-Ém.). — « Effet d'hi ver ; — aquarelle sur toile », dont le motif est acci denté de langues de terres effondrées et laissant passe une eau qui baigne les racines des chênes roussis pa l'automne. Le ciel argenté se répète dans le miroi de l'eau. Les vigueurs du premier plan, comme l'en- semble de cet effet, ont tout à fait la puissance de la peinture à l'huile.

GERVEX (Henri). — « Plafond destiné à la salle des mariages de la mairie ». Au-dessous du monu- ment où flotte le drapeau national, voici l'apothéose du travail et des corps d'états que salue, avec son chapeau aux faveurs tricolores, le jeune conscrit

partant pour le service. Au premier plan, sur l'estrade mortelle, le sacrificateur va assassiner à coups de merlin à pointe un pauvre bœuf dont l'aide du boucher lie les pattes à l'anneau irrésistible; après la boucherie, et au premier plan, le typographe consulte un livre. Au deuxième plan, les forgerons frappent le fer incandescent sur l'enclume; puis, en remontant derrière le conscrit, un lignard monte la garde. Voilà pour les groupes à gauche, sous la colonnade en perspective plafonnante de la mairie; puis, à droite, un grand mât à voiles non larguées indique un port et la marine marchande. Plafond original et d'un aspect décoratif très neuf.

GUIFARD (Dominique-Henri). — « Hôtel de M. Bonnat : escalier »; et « Plafond du Salon ». Cet escalier, à la rampe et aux ornements de serrurerie ciselée en S, avec retours en volutes et tiges de fleurs, offre surtout un réel intérêt d'art décoratif par le sujet mythologique de sa peinture murale; nous en dirons autant du superbe plafond, et nous aimons à croire que le propriétaire est son décorateur lui-même. En tout cas, c'est monumental, et nous serions flatté d'y admirer l'œuvre de M. Puvis de Chavannes (voir Salon : PUV, Peinture), dont la place d'honneur est marquée à « Doux Pays », dont la composition est supérieure à celle du vaste bas-relief : « *Ludus pro patriâ* ». Ajoutons qu'à première vue, en lisant la dédicace de « Doux Pays », il n'était pas difficile de prévoir que la médaille d'honneur était un vote à peu près certain. Ne nous en plaignons pas, c'est un heureux présage pour les courants de l'art idéaliste; et, à ce titre-là, félicitons le chef de l'école réaliste d'avoir prêté le formidable appoint des voix dont il dispose au couronnement de la carrière d'un maître

idéaliste, d'un chercheur vraiment personnel et e
dehors de toutes les voies battues.

GUILLON (Adolphe). — 160 : « Ronces, bouill
blanc, laurier-rose et carotte sauvage »; — 16
« Chicorée sauvage, vigne rouge et prunelle ». C
deux panneaux d'aquarelles offrent des études direct
des plus vraies et des plus consciencieuses, non se
lement par le dessin exact des fleurs, des pétales, d
feuillles et de leurs nervures, mais encore par les qu
lités sincères et justes des tons. Le panneau 162 co
tient : « Vignes et colimaçons, prunelles et feuill
de vigne »; le 163, une « Branche de ronce », et le 1
une « Branche de laurier-rose ». Le tout d'une irr
prochable exactitude. Ce généreux et infatigab
artiste vient de faire don de ces études à l'École d
arts décoratifs.

LAMEIRE (Ch.-Joseph). — « Détail de la décorati
de la salle de la cour d'assises (palais de justice
Rouen) ». Non seulement cette belle étude s'appropr
en tous points au style du monument, mais elle e
remarquable par l'effet voulu et trouvé. Regretton
en passant, que M. Lameire ne nous ait point égal
ment donné ses études de l'hôtel de ville de Poitie
(architecte Guérinot, sculpteur Barrias).

LANSYER (Emmanuel). — « Feuilles et frui
d'automne en forêt; — éventail ». Aquarelle sur soi
Ce délicat ouvrage déroule, dans sa courbe ou so
cintre, une guirlande de trois branches avec leu
feuilles et leurs boutons. C'est simple et de bo
goût.

LAUGÉE (François). — « Le Baptême de Clovis
« Sainte Clotilde secourant les pauvres » (pou
l'église de ce nom), « Mort de saint Denis, et s

glorification ». Autant d'esquisses poussées et rendues prêtes au carreau. Style religieux.

LEPIC (Le comte Ludovic-Nap.). — « La Plage de Bergh » a toute l'importance d'une splendide marine à figures et paysages. La marée, à gauche, retenue par le tramail et la pêcheuse, portant son filet et sa manne de poissons, vient près des débris de la barque échouée et ensablée. Au loin, d'autres barques et chasse-marée sans voilure, avec pêcheurs et marayeurs. Pleine lumière et talent large en cette toile, qui appartient à Mme la comtesse de Castries-Beaumont.

LIPHART (Ernest de). — « Le Sommeil » et « le Réveil ». Deux femmes couchées : l'une, drapée de pourpre rouge (le Sommeil), repousse l'Amour, qui l'empêche de dormir ; la seconde (le Réveil), drapée de bleu et la figure en pénombre, reçoit la visite de deux charmants Amours, à qui elle donne une favorable audience. Deux charmants panneaux décors.

MACHART (Jules).—« Psyché et Zéphyr ». Esquisse d'un plafond exécuté pour Mme ***. Psyché dort dans la pose la plus éthérée, portée sur des flocons de nuages par des Amours veillant sur son léger sommeil. Zéphyr se penche sur elle et va déposer un baiser sur son front endormi. Grande poésie décorative.

MAILLART (Ulysse). — « Vercingétorix devant César », exécuté pour le concours de la décoration d'une école municipale de Paris. César, assis sur son siège, ayant pour ordonnance un centurion portant le fanion de la louve, *S. P. Q. R.* ; César, couronné d'olivier, reçoit la visite de Vercingétorix à cheval. Notre vaillant aïeul lui présente son épée, pendant que son coursier, rongeant son frein, piaffe devant l'in-

solent vainqueur. Vercingétorix est noble et dign, mais sans emphase; sa longue chevelure flotte s ses épaules, et son profil est calme et pur comme force et le bon droit. Superbe groupe décoratif. - Sept études de décoration pour une mairie de Pari: « le Départ », « l'Abondance », « pour la Famille, « pour la Patrie », « Fête de la vieillesse », « la Pai» et « la Maternité » ; tous ces panneaux arrivant à synthèse : « Le Triomphe de la République », po plafond. Verve et entrain.

MAZEROLLE (Alexis). — « Vénus, marine », n-viguant dans une conque, les Amours tenant la vo où souffle la brise ; les naïades, dans des poses neuv et ravissantes de volupté, accompagnent leur rein, avec les dauphins nageant auprès d'elle. Ciel tend et rose, et mer d'un vert émeraude.

MÉRY (Alf.). — « Un Pommier », « Vigne et Fr-lons ». Deux belles études : la première, donnant fragment de pommier avec ses fruits jaunissant; quelques capucines cherchent à enlacer l'arbre l-gendaire. Quant à la vigne, elle s'est mise à engui-lander le tronc robuste d'un vieux chêne, et les fr-lons friands sont là à s'enivrer du jus des malagas peu sombres. Brave et digne artiste Méry ! quand rendra-t-on justice ? Et, tenez, lecteurs, amis de justice, lisez cette nouvelle notice oubliée après mise en pages du Salon : « La Chaîne sans fin » e une composition ostéologique et philosophique et persévérante continuation de l'emploi du procédé peinture à la cire inventé par cet artiste éminer. Indépendamment de son génie chercheur, M. Mé est surtout un artiste penseur et philosophe, ne rel-vant que de sa personnalité. Il n'a rien de commu avec les autres animaliers ; il est, comme nous l'avo

déjà dit, le Grandville et le La Fontaine des animaux. Cet observateur émérite met chez eux et par eux la morale en action. Il n'est pas une de ses toiles qui n'ait un but profondément social visant quelque abus, quelque vilaine plaie ou gangrène de notre monde inférieur.

Ainsi, dans cette étude ostéologique de l'oiseau, M. Méry nous exhibe une sarabande ou danse macabre des squelettes des habitants de l'air, où l'on reconnaît bien des espèces, entre autres les échassiers, les siffleurs, les gallinacés, les subolirostres, etc., etc. Au foyer, où l'on reconnaît la pie et le geai, on voit une mêlée de ces squelettes de volatiles dont les petits os délicats s'enchevêtrent en poses variées et conformes aux habitudes des espèces. Cette grande Josaphat ne laisse point que de faire tristement méditer sur cette chaîne sans fin des êtres, et nous fait décerner de nouveau à M. Méry la palme de peintre philosophe et penseur, que le jury ne comprend pas plus que le public inconscient. Il nous semble pourtant que de telles organisations n'ont rien de banal; car, si Michelet a fait la poésie de l'oiseau, Alfred Méry en a sondé et peint les mœurs, les caractères, et, savant incompris aujourd'hui, il peint avec amertume la fin de la chaîne sans fin de ces charmants êtres, qui retournent en calcaire au sein de l'éternel infini.
— « Étude de chats », et dans des poses dont les mouvements variés sont motivés par leur gourmandise punie. En fouillant une corbeille de marée, un chat, par trop curieux et friand, a approché ses moustaches d'une écrevisse, qui l'a pincé à la lèvre. Voyez ce matou, exaspéré de douleur, levant la patte et jurant mais en vain. Un jeune minet s'enfuit devant le danger, tandis qu'un matou prudent avance sa patte

à tâtons. Toujours la vie prise sur le fait par ce talent hors ligne.

MIRIEL (Gilbert). — Voir aux CARTONS et DESSINS, etc., le compte rendu de « Cascade sous bois », œuvre considérable de grand art décoratif, où cet éminent artiste doit prendre le premier rang par la largeur de ses vastes conceptions, fuyant le pastiche et la banalité du pâle troupeau des imitateurs.

MOULLION (Alf.). — « Les Quatre Saisons », bien décrites en ces quatre esquisses largement jetées et promettant quatre excellents tableaux : « le Printemps », un pommier en fleurs, au milieu des boutons-d'or du verger ; « l'Été », les perdrix et les cailles sortent des blés mûrs sur leurs tiges pour promener leurs perdreaux et cailleteaux ; « l'Automne », les bécasses arrivent picorer à travers les feuilles mortes, et « l'Hiver », les canards sauvages cherchent les sources et rivières qui ne sont pas gelées.

NITTIS (de). — Trois pastels importants : « Un Couple de promeneurs ou de spectateurs à une fête publique ». La jeune femme est montée sur une chaise pour mieux voir, tandis que son cavalier, à terre et les bras croisés, regarde comme elle. — Le deuxième cadre représente un groupe de spectateurs assis en rond et se chauffant les pieds à un calorifère incandescent à jour. Tous attendent l'heure de la revue au bois de Boulogne. Parmi les spectateurs, celui qui n'est pas le moins intéressant est un beau caniche, assis gravement sur une chaise, auprès de ses élégantes maîtresses debout et chauffant leurs petits pieds. — Le troisième cadre représente à un balcon deux jeunes femmes et leur cavalier voyant de cette hauteur d'un cinquième la foule qui se mouille et

›résente une armée de parapluies. Ces trois pastels ›ont d'un vrai maître.

OTEMAR (Édouard d'). — Ces « Chrysanthèmes » ›mergeant en délicat bouquet de ce calice, dont le ›ied est inondé de fleurs naturellement jetées à pro-'usion sur le flot de draperie aux plis lumineux, et se létachant en vigueur sur un fond tendre et vibrant ›ar accrocs de lumière, ces chrysanthèmes, comme 'ensemble de ce joli panneau décoratif, ont un aspect 'raiment magistral.

PASSEPONT (J.).— « Héron ; — panneau décoratif ›our vestibule ». Cet échassier est enlevé avec un 'rand goût décoratif, et charmera les yeux qui auront 'avantage d'étudier le fin plumage et les formes ›oétiques de cet oiseau d'un grand caractère. Heureux rtiste que M. Passepont, le savant conservateur du ıusée d'Auxerre, et dont la large esthétique comprend 'art dans son ampleur infinie. Aussi le gouverne-ıent, aussi bien que MM. les jurés de l'art décoratif, e sauraient trop encourager cet éminent artiste, ui est loin d'avoir dit son mot en cet art vulgarisa-eur.

PINEL (Gustave). — « Le Réveil de la nature » sym-olisé par une jolie figure de femme dans une pose ıscive ; elle est entourée d'Amours et leur jette des oses. La guirlande de petits Amours vole autour de ette belle nature amoureuse, dont les pieds, en volant, ecouent une branche de pêcher en fleurs. Délicieuse gure décorative.

POIRSON (Maurice). — « Femme au bord de l'eau » ans laquelle se reflète son image. Elle est assise ur l'herbe, avec son petit chien auprès d'elle, au

pied d'un chêne ; elle contemple le beau lac trans parent où poussent les aromes et les nénuphars. C superbe panneau, doux et tendre de gamme fine e transparente, appartient au maître Detaille.

RÉGAMEY (Félix). — Décoration pour la salle manger d'un pavillon de chasse : « La Grande Chasse resse » doit être une légende de Vichnou ou de Para bavastu. Voyez ce type indou, chinois ou japonais, su cette figure de déesse à la coiffure pompeuse de deu énormes rouleaux ou toques de cheveux noirs retenu par un diadème d'or et une constellation de poignard également d'or. C'est Okoma, la Diane chasseresse d peuple indou et chinois. Nonchalamment étendue su son nuage, elle passe en ce moment par la grotte de stalactites de son royaume de feu, où l'on aperçoit, no loin du disque incandescent, des millions de crâne et de formes humaines. Okoma fait toujours chasse, e n'a qu'à tendre ses filets : tout tombe et meurt à se pieds, comme, en ce moment, toute cette populatio japonaise ou chinoise venant chercher sa dernièr heure. Cette légende, peinte en style de ce peupl arriéré, ne laisse point que de faire méditer sur ce croyances barbares. — « Le Cataclysme » est u carton, ou genre fusain monochrome et aquatinté représentant la nature bouleversée : une langue o une vague de sable furieuse se soulève en trombe; un bête féroce, une tigresse effrayée, emporte son peti dans sa gueule et cherche un asile. Drame terrible e bien rendu. — « La Chasse aux Amours » a du charme de l'intérêt et une grande verve. Au premier panneau deux femmes centaures tirent au vol des Amours qu s'enfuient par groupes ; au deuxième panneau, u valet ou piqueur de chiens lâche sa meute qui donn

sur ces petits Amours volant au-dessus de la mer azur d'un beau calme. Au-dessus de la cheminée de cette salle à manger antibanale et antibourgeoise, ou ploutocrate, voici deux autres panneaux bizarres : une Parisienne, en chasseresse, bat du terrain avec son chien, et s'apprête, le fusil au port sur le bras gauche, à faire feu quand se lèvera le gibier; soudain, derrière la colline, apparaît un chasseur, le fusil en bandoulière. Le dernier panneau nous montre deux « Peaux-Rouges », dont l'un, la carabine posée sur la tige d'aplomb, ajuste une victime ; son collègue, assis, retient son chien, de peur de déranger le coup. Caractère sauvage. Autre panneau spirituel et d'un charmant aspect : « Un jeune Ingénieur japonais », accompagné de sa femme qui se garantit du soleil sous son ombrelle rose, se promène dans la campagne verdoyante, et, à leurs pas dans l'herbe, s'envole un essaim de papillons. C'est alors que cet émule de M. de Freycinet lit un acte d'expropriation à ces habitants des roses et des fleurs. Fine anecdote bien dite.

RENAN (Ary). — « Ischia », ou villa au bas des chaînes de collines verdoyantes ; quelques habitants, aux poses variées, semblent vouloir converser entre eux. Mais ce tempérament personnel et poétique ne s'est point encore affirmé. Nous l'attendons, et lui prédisons un grand avenir s'il persévère dans son originalité flottant entre Gustave Moreau et Puvis de Chavannes.

REUMAUX (Mlle Amélie). — « Le Zéphyr ; — éventail ». Idée gracieuse et originale, et qui n'a rien emprunté au grand maître Prud'hon. Mlle Reumaux personnifie ce doux visiteur, qui, par les chaleurs caniculaires, vous apporte une brise rafraîchissante, par une fort jolie femme qui vole en compagnie des

Amours lui faisant un gracieux cortége. Heureuse l personne qui, par les feux brûlants du bal, pourr se procurer le zéphyr de ce poétique éventail !

ROUSSEAU (Philippe). — « Fleurs » dont s'es embaumé le fin connaisseur, et qui a du flair e aromes d'objets d'art, M. Alexandre Dumas fils. E ce n'est pas d'aujourd'hui que cet auteur dramatiqu et observateur profond cultive ses goûts d'amateu délicat en matière d'art, et de collectionneur en céramique et bibelots ; non, certes ! car je me rappelle qu M. A. Dumas fils avait à peine de vingt à vingt-troi ans qu'il était déjà à la piste des œuvres distinguées Il avait déjà ce flair on ne peut plus fin et subtil tous les tempéraments congénères du grand art lu étaient familiers. Il venait donc d'acheter une for belle esquisse d'Yvon parce qu'elle avait toute l fougue et la verve de Géricault. Il croyait mêm l'habile chercheur, avoir trouvé un original dan cette « Bataille » ou cette tuerie comme Yvon sait le faire. « Certes, lui dis-je, cet Yvon-là n'est pas loin d » Géricault ; c'est la même facture puissante, la mêm » charpente anatomique. Vous vous y connaissez, e » vous avez fait là une bonne trouvaille ! » Lancé dan cette voie, ce chercheur émérite a puissamment con tribué, comme tous les grands connaisseurs, à fair hausser, par ses acquisitions, la valeur vénale de tableaux modernes. Et si, à propos de Ph. Rousseau je fais cette digression en faveur d'Alexandre Duma fils, c'est que la cupidité, aussi insatiable qu'ingrate vient de commettre une mauvaise action, un dénigre ment intéressé, qui, loin de blesser celui qu'il vise rebondit sur son auteur imprudent ; car M. Dumas es bien libre, comme tout acheteur, de chercher à traite de bonnes affaires, même en objets d'art et tableaux

Et je suis sûr encore que les belles « Fleurs » de M. Philippe Rousseau ont doublé de valeur dans la collection Dumas.

RUEL (Léon). — « Six Plafonds », ou esquisses décoratives d'après lesdits plafonds, clairs, blancs et azur, avec figures de femmes et d'Amours, genre Chaplin. Splendide effet décoratif.

SIROUY (Achille). — Décoration du grand salon du palais de la Légion-d'Honneur : esquisses. Quatre tympans : « Charlemagne : soumission des Saxons ; les envoyés du pape reconnaissent sa suzeraineté ; les ambassadeurs d'Haroun-al-Raschid lui apportent des présents ; Alcuin fonde l'Académie du palais » ; — « François Ier : G. Budé, protégé par Marguerite de Valois, reçoit les lettres patentes pour la création du Collége de France ; Pierre Lescot et Jean Goujon, P. Bontemps, Philibert Delorme, Germain Pilon et Michel Colombe ; le cardinal du Bellay présente Rabelais » ; — « Louis XIV : l'Alsace, la Lorraine et la Franche-Comté sont réunies à la France ; Mazarin et Colbert ; Molière, La Fontaine, etc., etc. ; Louvois, Bossuet, Poussin et Lesueur ; Turenne et Vauban ; Villars, Duquesne, etc. » ; — « Napoléon Ier ; la force et la loi ; David, Gros, Houdon et Prud'hon ; Méhul, etc. ; Ph. de Girard, Cuvier, Monge, etc. ». — Plus quatre grisailles : « Sainte Geneviève », « Jeanne d'Arc », « Duguesclin », « Bayard ». — Toutes ces compositions se font remarquer non seulement par un savant arrangement et de belles lignes d'ordonnancement et de style, mais encore par l'exactitude historique des personnages et caratères, selon les règnes et les siècles de ces grands hommes et des fastes de leur histoire, précédant la fondation de l'ordre de la

Légion-d'Honneur. Ces grands travaux, qui viennent couronner la carrière de M. A. Sirouy, lui confèrent très légitimement le brevet de peintre d'histoire, tant par l'étude approfondie des sujets et des caractères rendus dans leurs types et physionomies, que par la brillante et facile exécution et la riche coloration de ces beaux faits de notre histoire. Ces quatre grands siècles sont savamment interprétés et concourent à résumer ou plutôt à synthétiser la force et la puissance morale de la gloire de notre chère patrie, et l'on ne saurait trop féliciter les gouvernements patriotes choisissant les artistes capables d'exprimer, par leurs talents éprouvés, les phases de grandeur qui ont concouru à mettre la France à la tête des peuples civilisés. Voici du grand art assurément, qui ne pouvait être mieux confié qu'à l'un de ses représentants les plus autorisés, M. Sirouy.

TRUFFAUT (Georges). — Décoration d'une salle à manger : « la Prairie » est un fort beau motif de l'aspect le plus tendre. Un enfant pêche, et un faneur arrive avec son bébé sur cette rivière dans son chaland chargé de foin. La prairie est mûre, et faneurs et faneuses râtellent le foin sec et en font une meule. Paysage d'un effet décoratif des plus tendres, participant de Corot et de Bastien-Lepage. — « La Plaine » a un chemin traversé, en ce moment, par le garçon du moulin menant son âne chargé de farine. Des champs de blés s'étendent au loin. Effet encore tendre et ensoleillé. — « La Basse-cour » nous montrant un superbe coq sortant du poulailler et écartant ses ailes comme un défenseur vigilant, un lapin qui se promène auprès d'un panier rempli d'œufs, dont un cassé, au premier plan ;

puis toute une famille de poussins noirs se hâte d'accourir auprès de la mère qui les appelle en gloussant. — « Le Potager », personnifié par ce bon père jardinier dont le bébé fier, au premier plan, emporte un paquet de salades romaines ; sa sœur aînée est debout et a son tablier plein de cantaloups, auprès de son père accroupi cherchant d'autres melons. Les laitues pommées et ficelées du premier plan, le mur treillagé et l'arbre, tout est large et fin d'exécution. Excellente décoration pour salle à manger.

ULMANN (Benjamin). — Plusieurs cartons ou dessins représentant : « La Cour annule un verdict ». Symbolisant la Cour, une belle figure assise sur sa chaise curule tend un cartel, ou acte de grâce, à la femme d'un condamné. Grand style. — « La Cour sanctionne son arrêt », et le bourreau décapite le coupable. — « La Justice démasque le crime par la Cour d'assise ». Assise sur un lion, elle dépouille, d'une main sévère, le coupable de sa tunique, et, de l'autre main, elle montre le masque hypocrite du criminel. Un petit génie tient le miroir de la Vérité. Sans tomber dans la réminiscence de Prud'hon et de son style sévère, M. Ulmann a réussi à être lui-même et à produire un grand effet dramatique.

Classe IV.

Métallurgie et orfévrerie.

BOULEZ (Claude). — « Miroir de toilette, en bronze argenté », et dont la forme originale mérite une description. L'encadrement de ce miroir a pour sommet

un petit fronton ayant pour faîte un buste minuscule ou tête de femme; les deux extrémités du chapiteau, en demi-courbes et coupes élégantes, sont supportées par les bras tendus de deux cariatides aux galbes hardis, et dont les torses sont bien cambrés. A leurs ceintures, une draperie tombante termine leurs corps en gaînes se dissimulant derrière l'armature du cadre dont la base se termine en ornements et ciselures se rattachant à deux pattes de léopard.

BRATEAU (Jules).— «Les Saisons et les Éléments». Ces assiettes en étain, dans le goût de Briot, ont pour ornements et ciselures de très jolies figures allégoriques encadrées dans quatre cartouches de profils très neufs, et s'enlevant en lumière sur les autres ornements délicats qui brillent dans la pénombre. Grand goût.

COUQUAUX (François). — Cette « Plaque en argent découpé et ciselé » représente un griffon ou une chimère à tête de perroquet cacatois, avec un col, un corps et une queue de reptile, des ailes d'oiseau et des griffes. Une branche de vigne et des raisins ornent les côtés de ce cadre. — « La Montre en argent » a pour ciselure un mascaron, de la gueule duquel partent des ornements délicatement ciselés.

DEBUT (Jules). — « Lorgnette jumelle » montée en or et enrichie de brillants et de roses, avec ornements repercés et émaillés en noir avec des rehauts blancs. Et quelle finesse dans la tige tournante, avec roses et diamants sur les deux axes ou pivots et sur la roue! Quels détails délicats! C'est merveilleux. — Ce « Pavot », fleur en or mat, est une branche artistement composée : à la tige, un ruban à

nœuds tourmentés, puis une petite branche tombante avec boutons à peine ouverts ; de petites feuilles accompagnent les boutons encore fermés d'où s'échappent de longs pistils ; mais, en remontant la grande branche, nous voyons les deux pavots épanouis, et, au bout, les petits bourgeons et boutons qui commencent à s'entr'ouvrir. C'est vrai, et délicat de fine ciselure. — « Le Papillon », émaux cloisonnés, a des ailes diaphanes comme celles des libellules, azurées au milieu, dorées et verdâtres aux extrémités : trois roses ou diamants cloisonnés par aile ; et, sur cette ossature, comme sur le dos et la tête de cette libellule, encore des émaux de grand prix jetant leurs feux et leurs étincelles ou brillants comme la rosée sur les fleurs. M. Debut est un vrai poète donnant la vie à ses créations.

FAVIER (Raphaël). — « Cadre en fer forgé, dans le style Louis XIII ; lanterne en fer dans le style de la renaissance ; paire de flambeaux en fer forgé et repoussé ; déjeuner : tasse, soucoupe, cuiller en argent repoussé et ciselé, dans le style de la renaissance ; bracelet dans le même style, en or et en tôle d'acier repoussés ». Tous ces ustensiles de ménage sont devenus de fins objets d'art dans les mains de cet habile artiste industriel. Heureuses les personnes de goût sachant et pouvant se meubler de ces ustensiles nécessaires à la vie usuelle : elles jouissent deux fois des bienfaits de la matière transformée et ornée d'une délicatesse qui non seulement charme la vue, mais encore flatte à chaque instant le goût, et, par la voie des sens, il est vrai, arrive à donner à l'esprit et au cœur le sentiment du beau et l'élévation des idées. Ainsi, des objets aussi vulgaires, en appa-

rence, que des lanternes, des flambeaux, des pelles e des pincettes, que des tasses, des soucoupes, etc. eh bien, ces objets usuels prennent dans vos mains à vos yeux et à vos lèvres, l'importance d'objets char mants et flatteurs que l'on aime à revoir et qu l'on admire, avec raison, comme des bibelots d prix. Que ce soient ou non des erreurs, en tout ca elles ne sont familières qu'aux nations civilisées, e deviennent des dates célèbres dans l'histoire de peuples.

GARREAUD (H.). — « Vase », forme losange, décoré de quatre chimères gravées en relief; aventurin verte orientale, forme originale. Les quatre salamandres ou chimères sont de tons mats, tandis qu les encadrements brunis et polis donnent du charm à ces reptiles gravés. — « La Coupe en cristal de roche » a des serres d'oiseau à sa base, d'où part une tige à écailles de poisson ; d'autres serres d'oiseau de proi viennent griffer trois rebords de cette riche coupe.

GAUVIN (A.). — « Greffoir damasquiné » dont le manche est d'une ciselure, d'une délicatesse inouïes. — « Le cadre en fer damasquiné » a du style et de la composition ; il porte en relief une tête diabolique ou de mascaron supportée par deux queues de dauphins plongeant dans une vasque. Au-dessus de ce mascaron, un vase de fleurs, avec colonnettes et guirlandes autour. Style fin et délicat. — « La Hache en fer ciselé (inachevée) » offre pourtant déjà une mêlée des plus fouillées où brille l'usage de cette arme et de toutes les autres armes blanches propres à la tuerie. Quelle belle étude que l'ornement, et quel vaste champ ouvert au burin ! Comme feu notre cher maître Paul Delaroche avait bien raison de nous

dire que les architectes, les peintres, sculpteurs et graveurs doivent incessamment étudier, indépendamment de la figure humaine, celles des animaux, des plantes et des arbres ! Quelle puissance d'innovation et de création pour tous les artistes !

MERCIÉ (Antonin). — « Épée d'honneur offerte au général de Cissey ». La poignée de cette épée splendide est une Minerve debout, foulant aux pieds l'envie et la calomnie sous la figure d'un affreux ouistiti, dont les pattes velues se terminent en queues de reptile. Les millésimes des faits d'armes du général sont gravés sur la lame et sur fond d'or. Cette œuvre d'art est d'autant plus belle et d'un si noble style, qu'elle a été évidemment inspirée par un sentiment de justice et d'indignation contre le dénigrement et la diffamation d'un brave et digne soldat devenu, malheureusement pour lui, ministre de la guerre. Comme il est toujours dangereux d'avoir un très haut emploi, qui irrite souvent l'envie et l'infamie humaines, il peut quelquefois en advenir que l'on soit une véritable victime, et que l'on n'ait plus pour sa tranquillité morale que la satisfaction et la pureté de sa conscience. Mais, quand des amis et des vengeurs prennent part à votre douleur et viennent vous rendre justice avant ou après l'heureux verdict d'une enquête minutieuse ou plutôt une fouille cynique dans votre vie privée, oh ! alors, cet hommage à la vérité et à la justice devient une réhabilitation et un trésor de consolation pour une âme mortellement blessée dans son honneur. Ici, ce noble hommage, cette réparation se traduisent par cette épée d'honneur, qui est un chef-d'œuvre de style et de caractère comme objet d'art ; c'est surtout à la poignée de l'arme défensive que brille l'idée symbo-

lique. Debout et fièrement campée, portant à droite, et la main gauche appuyée sur la hanche, une Minerve lève sa belle et noble tête coiffée d'un casque. Elle jette un regard à la fois sévère et méprisant, et repousse de la main tenant l'épée nue la queue de l'horrible monstre qu'elle foule aux pieds. Cette bête venimeuse terrassée s'étend tout le long de la garde de cette arme superbe ; vaincue par la déesse juste et sage, dont le corps est couvert d'une cotte de mailles, de brassards et de flancs d'acier au-dessus de sa draperie aux plis larges et tombants. Il y a là une allure fière et noble, motivée par les inscriptions des hauts faits du brave soldat. Au bas du dessin reproducteur, nous lisons avec plaisir le nom d'A. Guillon.

VERNIER (Émile). — Le profil de « M. Coquelin aîné, de la Comédie-Française », est un fin bas-relief dans un médaillon circulaire suspendu par deux cordes attachées à un clou au sommet d'un cadre en bronze polychrome. Ce cadre, de forme et de style à peu près Louis XV, donne du relief à ce médaillon, orné lui-même de faveurs flottantes ; mais, au haut des cordes qui le suspendent, sont entrelacés les deux profils de la « Comédie » et du « Vaudeville », dont le masque ou mascaron se répète de face, suspendu encore par deux cordes au bas du médaillon, cordes traversant les orbites et sortant par la bouche ouverte de la figure du monstre. Tels sont les ornements et symboles tapageurs du spirituel comédien, dont le profil, plein de ruse et de finesse comiques, s'enlève en lumière sur un fond sombre où l'on peut lire en relief : *Constant Coquelin.* Il est peu de médaillons qui offrent un encadrement aussi riche et aussi varié, et l'on peut féliciter M. É. Vernier d'avoir déployé, en cette œuvre

d'art, toutes les souplesses d'un réel talent, et peut-être toutes les inspirations d'un ami ou d'un sincère admirateur de M. Coquelin.

Classe V.

Tapisseries.

BAADER (Louis). — « Retour de la chasse ; scène dans le style du XVe siècle ». Au premier plan, le fou tient en laisse un lévrier ; devant lui le fauconnier porte les gerfauts, les faucons, tous rangés sur un cercle ; derrière le fou, viennent les arbalétriers ; un piqueur lie les pattes d'un cerf ; puis, en tête de la chasse rentrant au palais ou au château, le grand veneur à cheval et un sonneur de petite trompe de l'époque; les chambellans suivent également à cheval. Et voici venir le prince, ou grand seigneur, ou châtelain, chevauchant auprès du palefroi de sa féale châtelaine ; le châtelain tient sur le poing son fidèle gerfaut : ce sont les deux seigneurs et maîtres qui ferment la marche du cortège, lequel est suivi des valets portant un sanglier pendu par les pattes. Puis viennent les pages, les valets de chiens, et, pour terminer, encore un page à cheval, escortant deux dames d'honneur. Très grande mise en scène magistrale que ce défilé d'un retour de chasse au XVe siècle !

CHABAL-DUSSURGEY (Pierre). — « Modèle de canapé » exécuté par la manufacture de Beauvais. Au dos de ce canapé, une couronne d'immortelles se suspend à deux branches de plantes en spirales. A leurs volutes s'enroulent des guirlandes de fleurs

pendant en courbes gracieuses. Elles viennent presque se joindre à l'autre guirlande plus légère, entourant la ligne inférieure du losange. Au milieu de cette ligne, pose un bouquet de roses et de fleurs délicates, flanqué de deux panoplies d'instruments de musique champêtre : des hauts-bois, flûtes, musette, chalumeau, etc. Ces panoplies sont suspendues à la ligne supérieure du losage. En somme, ce canapé aura là de charmantes idylles bien dessinées.

COLIN (Paul). — Ce superbe « Paysage », du plus bel effet décoratif, représente un groupe de grands chênes au pied desquels se promènent des hérons au bord de l'eau. Sur l'autre rive et dans les fonds lointains, des bois et des massifs de chênes s'enlevant sur un ciel chaud à l'horizon.

DIÉTERLE (Jules). — « Modèle de canapé exécuté en tapisserie à la manufacture de Beauvais ». Au milieu d'un losange, et sur la ligne du sommet, est suspendue une panoplie d'instrument qui est le principal ornement de cette tapisserie. C'est d'abord le tambour de basque avec la musette, dont l'outre masque le violon, la guitare, la flûte et le hautbois; le tout encadré de deux conques ou coupes légères lançant de leurs calices des bouquets de fleurs et de fruits, et entouré d'ornements variés. Cette composition rappelle le talent décoratif du grand décorateur de l'Opéra, dont M. Jules Diéterle est peut-être un descendant.

GALLAND (Pierre-Victor). — « Médaillon en grisaille entouré de fleurs, modèle de dessus de porte pour une tapisserie de la manufacture des Gobelins, destiné au palais de l'Élysée ». L'ensemble de

la décoration comprend dix-neuf panneaux semblables (envoi au ministère de l'instruction publique et des beaux-arts). — « Bordure exécutée pour la manufacture nationale des Gobelins ; — maquette ». Comme toujours, cet artiste excelle dans les fleurs et l'ornement par un choix scrupuleux de motifs qui sont bien à lui, et ne sentent nullement la réminiscence ou le pastiche difficile à éviter dans cet art délicat, dont les fleurs et l'ornement sont les deux sources inépuisables.

GEETS (Willem). — « Huit esquisses des panneaux de la salle de l'hôtel de ville de Bruxelles exécutées en tapisserie ». Très jolies figures décoratives, toutes avec leurs costumes et leurs instruments et outils professionnels. Ce sont plus que des esquisses : ce sont des figures finies, poussées, rendues, dont deux à groupes : « *le Serment des archers* » et « *le Grand Serment de l'arbalette* ». Ainsi les tapissiers, les maçons, les orfèvres, les archers, les arbalétriers, les brodeurs, les brasseurs, les peintres, portent tous des costumes différents, ainsi que leurs emblèmes professionnels variés. Nous le répétons, ce sont de petits tableaux très faits, ou plutôt des portraits de style et de caractères poétisant la noblesse et l'aristocratie de ces fiers travailleurs qui ont pour blasons les glorieux symboles de leurs utiles professions ; car il faut bien, une fois pour toutes, que les oisifs et tous ceux qui ne produisent rien sachent que la vraie noblesse est dans le travail donnant le bien-être et civilisant les peuples laborieux, qui développent sans cesse leur intelligence par l'étude et la science. — « Marnix de Sainte-Aldegonde apaise une émeute à Anvers ; — carton pour tapisserie ». Il se présente à son balcon, pose la main sur son cœur et harangue la

foule qui grouille au bas dans la rue et paraît mena-çante avec ses piques. Au fond, la ville et la cathé-drale d'Anvers s'enlevant sur un ciel gris clair. Bell toile historique.

HARPIGNIES (Henri). — Ce « Paysage », compos de plusieurs chênes dans une prairie émaillée d marguerites, est tout à fait apte à la tapisserie ; ca c'est la voie native de cet artiste, dont le talent fran trouve des tons mats et congénères de ceux de l tapisserie pour l'aspect calme et mat. Après la prairie monticule à droite, et, au fond, la ligne bleue de l la mer ; puis des dunes lointaines et bleuâtres s'en levant sur le ciel azur moutonné de nuages d'argent

LAMEIRE (Charles). — « Les Sciences, les Arts e l'Industrie », modèles de tapisseries exécutées par l manufacture des Gobelins pour l'Élysée (vestibule) » et « trois aquarelles » de ces mêmes modèles appar tenant au ministère de l'instruction publique. Dan cette décoration pour le palais de l'Élysée, je remarqu dans un ovale une composition d'un jet vraimen épique : Apollon, assis sur son char et conduit pa quatre fougueux coursiers, paraît inspiré dans le chan qu'il accompagne de sa lyre céleste. Sa tête olym-pienne exprime un enthousiasme divin, et les chevaux émus semblent, d'après leurs mouvements de têtes, obéir à l'influence du dieu de la musique. Un petit Amour, assis sur un aigle aux ailes éployées devant le char, présente une couronne à Phébus, et, aux côtés de l'immortel chanteur, deux autres Amours versent des fruits et des fleurs de leurs cornes d'abon-dance. — L'ovale parallèle, ou pendant du précédent, offre deux génies accoudés sur l'écusson ou le blason

du Commerce, dont les armes sont le caducée, debout et appuyé au milieu de deux cornes d'abondance. — Dans un autre fragment de panneau, « l'Ancienne Chambre de l'échiquier de Normandie » est posée sur le bord d'une vasque ou corbeille dont les deux anses sont deux dragons. Leurs ailerons retournés sont suivis de deux branches ou arabesques d'une ornementation flamboyante. Ces trois dessins aquarelles sont d'une richesse incomparable.

LECHEVALLIER-CHEVIGNARD (Éd.). — « *Tornatura* ». Modèle d'une tapisserie de la manufacture des Gobelins, destiné au musée céramique de Sèvres (appartenant au ministère de l'instruction publique et des beaux-arts). Cette belle figure décorative porte à gauche, et, le corps de trois quarts, elle incline sa tête réfléchie cherchant à donner de la tournure à une amphore ou vase à deux anses. Auprès d'elle, est la sellette du sculpteur ; elle examine son œuvre avec toute l'attention d'une véritable artiste consciencieuse. Évidemment cette belle figure renaissance personnifie la Céramique. Dans sa belle tunique lilas, flottante, ceinte aux pectoraux d'une écharpe qui voltige derrière elle, elle est noble, chaste et pure, et se détache sur un fond jaune sous un cintre porté par deux colonnettes élégantes. Style renaissance, grand art décoratif au premier chef.

MAILLART (Ulysse-Diogène). — « Phémius chantant devant Pénélope ». Modèle de tapisserie ; tendre et belle composition. Le grand Homère ne craint pas de raviver la douleur de Pénélope, qui, en entendant les hauts faits de l'Odyssée, est près de se trouver mal au souvenir de son époux qu'elle pleure jour et nuit. La pauvre veuve pose son bras sur l'épaule d'un vieux

serviteur, peut-être d'Euryclée; et Télémaque gémit, en s'appuyant sur un des prétendants de sa mère. C'est touchant et grand de style décoratif. C'est du vrai beau qui va au cœur. Courage, monsieur Maillart!

Classe VI.

Céramique, émaux, vitraux.

AUBÉ (Jean). — « Vase en faïence orné de figurines en ronde-bosse ». Ce petit vase trapu, à quatre pieds et en forme ronde de marmite, est orné, à l'orifice élégamment coupé, d'une jolie figurine de femme se renversant sur le dos, assise sur l'un des bords du vase et s'appuyant des deux mains sur l'autre bord. Cette figure, originale et bien coiffée, est nue jusqu'aux pectoraux et incline sa tête sur l'épaule droite. Elle est teintée couleur chair jusqu'à la draperie verte, dont les plis larges couvrent les jambes et flottent en écharpe, ou en un pan, sur le flanc du vase. Grande originalité de composition que ce vase en faïence jaune.

BARBIZET (Claude). — « Vase boule, anse vieux bois, décoré d'une pivoine ». Ce vase a la forme d'une coupe autour de laquelle s'enroule une branche de pivoine. Le grand « plat, dans le genre de Bernard Palissy », représente au milieu un superbe brochet, et, sur les bords, des couleuvres, des vipères, des écrevisses, des lézards, avec des feuilles d'arbres. Ce plat est une œuvre d'art magnifique.

BOULENGER (Hippolyte). — « Grand vase, ton de pierre, orné de figures en haut-relief, émail métallique ». Dans le col oblong de ce vase remarquable, une belle cigogne en argent vient boire, et va plonger

son bec dans l'orifice ; elle appuie ses pattes de bronze doré sur un renard. En vain, j'ai tenté de reconnaître le loup légendaire de la fable, mais c'est bien un renard qui est foulé avec mépris sous les pattes de l'échassier.

CLAIR-GUYOT (Ernest). — « Cavalier Louis XIII, peinture barbotine sur plaque en faïence, exécutée à la manufacture de Gien ». Ce cavalier, rapière au côté et avec son feutre à larges bords mousquetaire à plume rose, a le poing droit sur la hanche et marche gravement avec ses larges bottes molles en daim jaune et à éperons dorés. Sur son pourpoint satin noir, il porte un manteau à fourrure jaune, à peu près du ton du haut-de-chausse serré à la rotule par des faveurs bleues d'où pend la dentelle retombant sur les bottes. Cheveux coupés ras sur le front et flottant en perruque sur les épaules; air crâne et suffisant avec ses petites moustaches et sa barbe taillée en pointe au menton. — « Dame Henri II, peinture barbotine sur plaque en faïence (manufacture de Gien) ». Charmante dame d'honneur, à la chevelure blonde serrée par un toquet satin blanc ; sa jolie tête est encadrée par une collerette satin rose s'éponouissant en éventail. Manches à gigots et manchettes satin blanc, avec crevés bleus au milieu. La tunique satin bleu fait deux larges plis, comme la traîne même ton. La robe rose du dessous ne se montre que faiblement. Elle incline sa jolie tête et admire son bouquet. Joli pendant du cavalier que cette dame Henri II, malgré les dates et les temps.

COOL (Mme Delphine de). — « Le Dante et Virgile dans la barque, d'après Eugène Delacroix », sont on ne peut mieux réussis dans ce bel émail.

DAMMOUSE (Albert). — Cette « Assiette porce-laine » a pour bord circulaire un ornement de fleur des plus délicates, et, dans le fond, une jolie figurin assise et dont nous admirons le beau torse, drapé partir des hanches. Elle s'appuie de la main gauche et, de la droite, présente une fleur de laurier. So doux profil sourit avec grâce. Au bas est écrit le non de *Dafneia* (Daphné), fille de Ladon ou du Penné, qu la transforma en laurier pour la ravir à la séductio d'Apollon qui voulait distraire par elle son exil sur l terre. Mais le dieu de la poésie se vengea noblement et obtint que le laurier serait la récompense de poètes.

FLICK (Félix).— « Les Adieux à la favorite avant l départ pour la promenade ». Une belle amazone, e robe velours bleu chamarrée or, se met en marche tourne sa jolie tête de trois quarts, et tend le manch de sa cravache à son amie de cœur, à la perruche, qu va se poser dessus. Le lévrier jalouse cette privilégié et lui lance peut-être un regard d'envie. Superbe pan neau; le paysage et le rideau, comme la châtelaine e le tapis blasonné, tout est réussi de cuisson et de ton justes et vibrants.

JEAN (Auguste). — Ce « Buste faïence émaillée » rappelle un peu la Vénus d'Arles; son col est orné d'un collier de perles vertes. Le socle est bleu. Ce objet d'art ne manque point d'ampleur.

JOUVE (Auguste).— Ce « Fragment de décoration » de style ogival, sur fond de grès, de fresque céra-mique, grand feu, représente des branches de pavots roses et de pivoine blanche s'enlevant, en couleu tendre, sur ce fond de grès couleur grise, et traversé

par deux bandes d'un bleu indigo. Aspect tendre et délicat. — « Maillotin, figure décorative ». (Lire la notice aux DESSINS, CARTONS, FAÏENCES du Salon.) — Le panneau « Pompéi, fresque décorative », est une colonnette supportée par un trépied à serres de griffon ; deux arabesques s'élancent du socle en forme de lyre, et des feuilles de lierre enguirlandent la colonnette jusqu'au sommet, qui a pour chapiteau une lampe étrusque à anse et à bec allumé. — « Deux médaillons décoratifs concaves et fresque céramique ». Au premier, une branche et deux fleurs pivoines, avec poisson s'enlevant sur le fond azur clair. Bande brune avec fleur de lis et griffon. Au deuxième, une branche de pêcher en fleur, avec un oiseau héraldique sur même fond azur clair, et avec bande brune ornementée.

LORIN (Nicolas). — « Saint-Sébastien ; — vitrail pour l'église d'Erchem (Somme) ». Le martyr est attaché par les poignets à une branche d'arbre ; il incline la tête et a les regards fixés au ciel. La tension des bras accuse l'anatomie du torse, qui nous paraît, malgré la draperie, un peu long pour les jambes. Le casque du guerrier martyr est à ses pieds, comme la flèche mortelle qui trancha ses jours.

MONTAGNON (Antoine). — Ce « Plat polychrome en faïence » rend exactement le *Bélisaire* de David, et est d'un aspect splendide.

NOEL (Gustave). — « Panneau décoratif, comprenant sept plaques en faïence peinte, sur émail cru, grand feu » : 1° Grimaldi ; 2° le Castelar ; 3° Crypte de Gargilesse ; 4° Menton (vue prise de la Trattoria Gari-

baldi) ; 5° la Mer à Bordighera ; 6° Roquebrune (route de la Corniche) ; 7° une Rue à Bordighera. En somme, sept jolis motifs d'un choix parfait et d'une exécution solide et lumineuse, comme de la peinture à l'huile.

SALVIATI (Antonio). — « Motifs d'ornement, mosaïque ». Sortes de roses trémières épanouies, avec cinq pétales ; bouton turquoise au milieu du calice, terminant des arabesques se ralliant à cinq roses pareilles, dont celle du centre est plus grande. Le tout sur piécettes de mosaïque aux tons fondus et s'enlevant sur une autre mosaïque d'or.

SCHMIDT (Charles). — « Groupe de martins-pêcheurs au bord d'un étang (peinture barbotine, grand feu) ». Ces deux oiseaux azur sont perchés sur deux branches : le premier ne quitte point du regard l'eau transparente pour y plonger son bec et pêcher une ablette. Gracieux et charmant groupe auprès de son nid, et dans une poétique solitude. Il y a dans cette œuvre beaucoup de couleur, de composition et d'effet.

VIALLE (Jules). — Ce « Gentilhomme Henri II » (peinture barbotine sur plaque faïence), est fièrement campé, la main droite sur la hanche, l'épée ou la rapière sous le bras gauche ; petit manteau bleu, sur pourpoint vert ; crevés satin jaune au bras et au haut-de-chausse. Il lève crânement sa tête de mignon à petites moustaches, et coiffée d'un toquet Henri II à plume blanche ; il porte un maillot de satin noir collant et des souliers à la poulaine. Étude serrée et à caractère. — « Dame XVe siècle », peinture barbotine exécutée sur plaque faïence pour la manufacture de Gien. Debout et de profil, coiffée et vêtue en châtelaine, en longue robe de velours à traîne, elle porte

un ciboire, et s'enlève en vigueur sur le parapet d'un parc, dont les massifs se détachent, à leur tour, comme la tête de cette châtelaine, sur un ciel azur foncé. Puissance et caractère que cette peinture barbotine.

Classe VII.

Mobilier.

BUQUET (Charles). — Ce « Cadre de glace en bois sculpté » est tout simplement un chef-d'œuvre de composition et d'ornement, où de charmants Amours sont noyés dans une forêt d'ornementation fouillée à outrance. Le cadre, carré et à biseau sur les bords, a tout d'abord une petite frise à la feuillure, et son premier boudin lauré est croisé par de petites attaches, qui forment des losanges. C'est à partir de ce boudin que le sculpteur a prodigué, d'abord au fronton, toutes les splendeurs de son merveilleux ciseau, dans un écusson surmonté d'une tête de léopard à gueule ouverte, au-dessus de laquelle est une panoplie surmontée d'une couronne d'olivier. Cet écusson est retenu par deux Amours, assis en face l'un de l'autre, et qui ont, chacun, pour voisins deux autres Amours s'accoudant sur les pilastres de ce superbe fronton. Au bas du cadre, et en ligne droite au-dessous de ce même fronton, est un rappel d'écusson, rompant aussi, comme le premier par son socle, le carré de l'intérieur du cadre. Deux nouveaux Amours, assis dans l'ornement qui encadre l'écusson, ont l'air d'être les gardiens du petit buste de la Minerve, qui est le sujet de cet écusson. Puis, en remontant le long des deux

côtés du cadre, d'autres Amours, debout, ont des poses très gracieuses. Quoique cette profusion ait l'air d'alourdir cette œuvre considérable, elle n'en a pas moins un richissime aspect.

DESGRANGE (Mme Isabelle, née TOUDOUZE). — De ces « quatre panneaux, fleurs en relief peintes en or sur bois », nous n'en citerons que deux : le premier, représentant deux branches de pivoines épanouies et d'autres en boutons, sur lesquelles voltigent les abeilles. Ces belles fleurs sont accompagnées de leurs feuilles. Le deuxième panneau représente quelques branches de pommier ou de pêcher aux fleurs épanouies, et sur lesquelles encore voltigent les abeilles.

REUMAUX (Mlle Amélie). — Cet « Écran-paravent, en bois doré », est décoré de trois panneaux peints, représentant, dans les deux côtés extrêmes, des Amours en diverses poses, et, dans le troisième, en ovale du milieu, une figurine drapée, qui semble jeter à l'extrémité de sa draperie une traînée lumineuse, comme une comète.

Classe VIII.

Tentures et tissus.

En cette classe, peu représentée, du reste, nous nous bornerons à citer :

AVISSE (Paul). — « Dessins pour étoffes de soie ».

FRIDIDE (Mme Marie).— « Dessins d'étoffes d'ameublement ».

GARDETTE (L.). — « Charmeur d'oiseaux ». Très joli motif plein de poésie, pour la Société anonyme des tentures artistiques.

LEPRINCE-RINGUET (Edmond). — « Bandeau brodé sur peluche verte (style moyen âge) » ; « Bandeau brodé sur peluche rouge », et « un autre sur velours noir » ; « Portière Louis XIII, application sur peluche verte ».

TOURNÈS (Étienne).— « Gardeuse d'oies ». Composition ou idylle qui ne manque point de goût, destinée à la Société anonyme des tentures artistiques.

Classe IX.

Costume.

(Néant.)

Classe X.

Imprimerie et librairie.

ADELINE (Jules). — « Entourage de calendrier ». Eau-forte délicate et d'une composition fine et élégante habituelle à cet éminent graveur et vulgarisateur, membre de plusieurs académies et sociétés savantes. — « Rouen illustré ». Ce dessin à la plume, réduit par le procédé Gillot, prouve, une fois de plus, la souplesse du talent du pieux et reconnaissant élève du grand maître Brevière. N'oublions pas que cet artiste distingué M. Adeline a reçu les palmes

d'officier d'instruction publique pour ses services rendus à l'enseignement universitaire.

BODMER (Karl). — « Eaux-fortes typographiques ». Flore et faune artistiques décoratives qui ne pouvaient être mieux expliquées que par ce burin de savant paysagiste et animalier.

BOUSSENOT (Gustave). — « Compositions et dessins exécutés pour l'industrie ».

DELIERRE (Auguste). — Compositions pour les fables de La Fontaine (édit. Quantin) : « Les deux Coqs », « La Tortue et les deux Canards ».

FIDIDE (Mme Marie), que nous venons de citer à la classe VIII, a exécuté, à la classe X, des « dessins et compositions pour la reliure d'un livre ».

JOUAUST (Damase). — Ce savant imprimeur et éditeur n'a pas moins de 35 numéros au catalogue : 1° les Essais de Montaigne, tome Ier ; 2° les Œuvres de François Villon, publiées par Paul Lacroix ; 3° l'Heptaméron des nouvelles, de Marguerite de Navarre, publié par Paul Lacroix ; 4° le premier texte de Mme de Sévigné (exemplaire numéroté) ; 5° Premières Satires de Dulorens (exemplaire numéroté) ; 6° le Bon Varlet de chiens, du Cabinet de vénerie, publié par Jullien et Paul Lacroix ; 7° Discours sur les passions de l'amour, de Pascal ; 8° Contes d'Hégésippe Moreau ; 9° Œuvres choisies de Saint-Évremont ; 10° les Caractères de La Bruyère ; 11° Théâtre complet de Molière, tome Ier ; 12° les Fourberies de Scapin (exemplaire numéroté) ; 13° la Veuve à la mode ; 14° Petits Mélanges, tome II, des Œuvres de jeunesse, Jules Janin ; 15° Théâtre de J.-B. P. de Molière, tome IV de l'édition in-8°, eaux-fortes de Flameng d'après des dessins

de L. Leloir; 16° Comédiens et Comédiennes (Comédie-Française), par F. Sarcey, avec eaux-fortes de L. Gaucherel; 17° Acteurs et Actrices du temps passé, par Ch. Gueulette, avec eaux-fortes de Lalauze; 18° Livraisons des peintres et sculpteurs contemporains, notice de J. Claretie, eaux-fortes de L. Massard; 1re série : H. Régnault; 2e livraison : O. Tassaert; 3e livraison : J.-L. Hamon; 4e livraison : J.-F. Millet; 2e série : 1re livraison : E. Meissonnier; 2e livraison : P. Baudry; 19° Catalogue de la Bibliothèque musicale de l'Opéra; tome Ier, rédigé par Th. de Lajarte; eaux-fortes de Lebat; 20° le Livre d'or du Salon (année 1881), rédigé par G. Lafenestre; eaux-fortes de divers; 21° Psyché, de La Fontaine, édition in-4°; 22° l'Épée et les Femmes, par E. de Beaumont; 23° le Roman comique de P. Scarron, tome Ier; 24° les Confessions de J.-J. Rousseau, tome Ier; 25° les Mille et une Nuits, tomes Ier et VI, avec eaux-fortes de Lalauze; 26 Psyché, tragédie-ballet de J.-B. P. de Molière (exemplaire numéroté); 27° Physiologie du goût, de Brillat-Savarin, avec entêtes et culs de lampes, de Lalauze; 28° les Dames galantes, de Brantôme, tome Ier; 29° les Veillées d'un malade, par Villeterque; 30° le Mérite des femmes de Legouvé, frontispice de Lalauze; 31° les Contes de fées, de Mme d'Aulnay, fontispice de Lalauze, tome Ier; 32° Atala, de Chateaubriand, vignettes de Giacomelli; 33° le Sottisier, de Voltaire (exemplaire numéroté); 34° Deuxième Centenaire de la fondation de la Comédie-Française, avec deux portraits de Molière par Daumon; 35° le Décaméron, ou le Salon de peinture avec dix dessins originaux. — On ne saurait vraiment trop féliciter l'Union centrale de mettre toujours en lumière M. Jouaust, le savant et érudit imprimeur et libraire artiste, officier de la Légion-d'Honneur et récompensé

à toutes les expositions universelles. Ces homm utiles sont des patriotes concourant à la gloire c notre chère France.

MARCHAND (Mlle Antoinette). — « Pages d'enlum nures dans le style du xve siècle ».

MARTIN (Jules). — « Miniatures sur parchemin Imitations de manuscrits des xve et xvie siècles.

MICHEL (Marius et fils). — « Modèles de reliure d'art; marques, *ex libris,* et ornements typographi ques ».

PERRODIN (J.-Auguste). — « Treize dessins à l plume pour illustrations, devant être reproduits pa l'héliotypie ».

PRUNAIRE (Alfred). — 1o « Gravures sur bois e couleur »; 2o « autres gravures sur bois d'aprè M. Claudius Popelin ».

RADOU (Louis). — (Néant.)

RENARD (Émile). — « Deux tableaux de lettres » « Reproduction d'assiettes de différentes époques pour un ouvrage de vingt planches intitulé : *Album d la céramique ancienne* ». Aquarelles.

TOTAIN (Lucien). — « Composition d'un titr d'action, gravé et édité par M. Beloche »; « Proje d'un titre d'action ».

TRUCHON (Mlle Marie). — « Vignettes enluminée dans le style du moyen âge ».

WALKER (René-Peter).— « Dessins reproduits pa le procédé Michelet, pour la *Gazette des Beaux-Arts* »

CONCLUSION.

Il nous a été d'autant plus flatteur de passer en cette revue, par trop sommaire, hélas ! les dix classes de ce Salon des arts décoratifs, que nous-même nous revendiquons (depuis 1879, à la Sorbonne et dans tous nos précédents Annuaires) ce classement pour les douze genres de l'art, aux Salons annuels.

L'Union centrale des arts décoratifs a eu le bon esprit d'opérer ce classement pour les dix manifestations bien tranchées des arts qui rehaussent l'industrie par le dessin, la couleur et le modelé, ces trois grandes et intarissables sources où puisent les artistes dignes de ce nom.

De ces trois sources découlent toutes les puissances et tous les moyens créateurs ; et, de l'inégalité des aptitudes et des organisations, naît la hiérarchie des genres et de leurs représentants. Faisons donc des vœux pour que le savant classement des arts décoratifs détermine tous les spécialistes des genres à s'y surpasser ; et, par induction, invitons les jurys du Salon à classer aussi l'art en douze genres hiérarchisés, depuis le premier jusqu'au dernier : 1° le grand art ou la peinture d'histoire ; 2° le portrait historique ou de style ; 3° le portrait intime ou familier ; 4° le genre affinant l'histoire ; 5° l'anecdote ou petit genre ; 6° les animaux vivants ; 7° le paysage ; 8° la marine ; 9° les fleurs ; 10° les natures mortes ; 11° les panoplies ; 12° les attributs.

Mais il serait entendu que les jurys mixtes seraient mi-partis artistes et critiques d'art, afin que les juges et parties pussent être contrebalancés dans les entraînements de leurs préférences et de leur passion.

Puisse l'Union centrale des arts décoratifs épouser et féconder cette idée, ce projet, dont la réalisation marquera le réel degré d'étiage du progrès de l'art contemporain, et donnera au public la véritable éducation artistique nécessaire à la civilisation des peuples.

Th. VÉRON.

Poitiers, ce 8 juin 1882.

EXPOSITION

DES

ŒUVRES DE G. COURBET

à l'École des beaux-arts

(Mai 1882).

—

Avant de traduire les œuvres de ce grand maître, si méconnu jusqu'ici, qu'on veuille bien nous permettre, à nous qui, tous les ans, nous faisons un devoir rigoureux d'écrire directement, sur les œuvres elles-mêmes des artistes, l'histoire de l'art contemporain, qu'on veuille bien nous laisser offrir ici l'hommage de notre gratitude sincère à la mémoire de ce grand peintre, qui ne fait qu'entrer dans la splendeur le sa gloire légitime.

Il fallait sans doute le spectacle de l'anarchie de notre art actuel, livré sans cesse à l'entraînement de courants divers et de tentatives infructueuses, pour rendre enfin justice à cette forte volonté d'un maître rigoureux, qui, toute sa vie, ne s'est laissé influencer par aucune mode ou convention banale, ni par les uccès frelatés des voisins, et est resté fidèle à la eule inspiration de la nature. Car on est bien forcé, orsqu'on revient d'étudier à fond le Salon de 1882, de onstater que l'œuvre de Courbet, tout rétrospectif u'il soit, domine de haut la situation flottante et sans cole sérieuse de l'art français d'aujourd'hui. On est rcé de convenir qu'en suivant Courbet par étapes,

depuis « l'Enterrement d'Ornans » jusqu'à « l'Homme à la ceinture de cuir », « l'Homme blessé » et à « la Remise des chevreuils », il est peu de peintres qui puissent, comme lui, montrer une personnalité, un tempérament et un caractère aussi intacts et taillés, comme les siens, sur les modèles des grands maîtres, qui ont conquis leur immortalité de fondateurs d'écoles par une incontestable originalité. En effet, prenez, le moindre fragment de peinture de Courbet, vous ne pourrez jamais mettre en doute la griffe du lion, pas plus qu'à un morceau de Rubens ou de Rembrandt.

Il avait bien raison, cet artiste de bon sens, d'en proclamer les lois et les règles dans son esthétique simple et juste; il avait bien raison, dès 1855, de revendiquer, avec son drapeau, « le réalisme de Courbet », l'honneur de remettre l'art français dans une de ses voies les plus justes et les plus sensées. Et il fallait un combattant aussi opiniâtre et aussi fort que lui, pour tenir tête à la coalition de l'Institut de son époque, stagnant dans l'ornière d'une tradition de convention qui étouffait tout élan, toute innovation, mieux encore tout retour à la simple grandeur et à la majesté réelle de la nature. Malgré les rigueurs des Ingristes et des éclectiques, malgré leur douane, leurs dénigrements organisés et les clameurs de la cabale, Courbet finit par imposer la vérité, et continua, comme Géricault, Delacroix et Corot, à remettre l'art dans la voie libre de la belle nature. On peut même, à bon droit, affirmer que le réalisme de Courbet a fait une révolution dans l'art et détrône la convention, le poncif et le pastiche; vérité qui éclatera dans la traduction suivante de son œuvre.

En en revoyant ici une partie assez importante

›n regrette de ne pouvoir y compter « l'Enterrement l'Ornans » et bien d'autres toiles qui manquent à 'appel ; mais, n'importe, la réunion est encore assez ıombreuse pour proclamer la supériorité incontes-able de ce robuste maître.

En terminant, remercions surtout, au nom de l'art engé et de la gloire de notre patrie, remercions éminent critique d'art et ami du grand peintre, [. Castagnary, d'avoir rendu à la mémoire et au ılent de Courbet un aussi éclatant hommage ; car nul utre que M. Castagnary, dont la plume autorisée vait, à toutes ses expositions, deviné et sacré ›urbet comme un puissant novateur et chef d'école, ıl ne pouvait, mieux que lui, mener à si bonne fin tte réparation tardive, et mieux tailler le socle de statue du maître qu'en groupant ses œuvres.

Saisissons également l'occasion de remercier le évoyant ministre M. Antonin Proust, qui prit l'heu-use initiative d'acheter pour la France « Le Com-t de cerfs », « L'Hallali », « L'Homme blessé » et ꓡe Jeune Homme à la ceinture de cuir ». Oui, ce nistre patriote et vaillant ami de l'art et de la ›ire de la France préféra emprunter et acheter ; tableaux que de les voir passer à l'étranger. Et, ·tout, saluons du fond du cœur la généreuse sœur ›atriote Mlle Juliette Courbet, du don qu'elle a bien ılu faire au musée du Louvre de « L'Enterrement rnans ». A ce propos, qu'elle veuille bien agréer ›mmage pieux du sonnet suivant, inspiré par la militante de son illustre et vaillant frère :

Il te fallut, maître puissant,
Combattre à mort, toute ta vie !
Tu ne pus même, en vieillissant,
Du talon écraser l'envie.

Lorsqu'en ta lutte, grandissant,
Tu retrempais ton fort génie,
Le crétinisme bondissant
Raillait, de sa bête ironie.
Il réussit, le lâche et vil,
A t'envoyer, pauvre, en exil...

. . . .

Mais, encenseurs de la colonne (1),
Ne tentez plus de vain effort ;
Car, si le grand Courbet est mort,
Ne touchez plus à sa couronne !

Th. VÉRON.

Poitiers, 8 juin 1882.

—

AVIS AU LECTEUR.

Autant que possible, nous allons suivre l'ordre d
Catalogue de cette exposition (2), Catalogue rédi
en vue de rétablir l'exactitude et les dates stric
des productions de ce grand peintre qui n'avait p

(1) Toutes les diffamations, toutes les calomnies et inv-
tions sont de bonne guerre pour Loyola et Bazile ; il en re
toujours quelque chose, et « l'on voit le pauvre diable tom
terrassé ». L'envie et la rage aux abois firent donc de Cour
un foudre de politique, un déboulonneur de colonne,
Eh bien, l'opinion publique abusée saura que Courbet est r
complétement étranger au renversement de la colonne V
dôme. Il sera surabondamment prouvé, par des docum
authentiques et d'irrécusables témoignages, que ce gr
artiste n'a été pour rien dans la décision, ni dans la prépa
tion, ni dans l'exécution de cette mesure.

(2) Nous laissons donner par cet excellent Catalogue les
précises, et nous ne saurions trop engager nos lecteurs a se m
de ce document précis. Quant à nous, nous nous permettrons d'
quer nos souvenirs personnels des œuvres qui n'y figurent

dit son dernier mot, pour la gloire de la France. Nous n'avons pas la prétention de tout traduire; mais, en suivant les phases et les transformations de ce talent souple et puissant, comme peintre de grand art et de figure, comme animalier, paysagiste, peintre de marines, de fleurs et de natures mortes, etc., il nous sera facile de prouver que Courbet est bien le vrai chef de l'école française actuelle, qui, grâce au bon sens de ce maître, finira par comprendre que les impressions par trop légères s'effacent devant la puissance réelle de la nature, et que le *réalisme* dans le genre de « L'Homme à la ceinture de cuir » et de « L'Homme blessé » est *de la poésie et du grand art* au superlatif.

« L'Enterrement d'Ornans ». Ce gracieux, généreux et surtout très *patriotique don au Louvre ou à la patrie*, par Mlle Juliette Courbet, ce premier tableau, je le vois encore, excita l'étonnement du public, habitué à ne voir que des grecs et des romains connus de vieille date, et un assortiment de tableaux dont le style, la la forme et le fond étaient réglés et convenus d'avance. A part Decamps, Delacroix et Couture, bien audacieux eût été celui qui eût osé s'enrôler dans le camp des novateurs! Eh bien, Courbet l'osa et triompha. « L'Enterrement d'Ornans » fit donc explosion et prit les proportions d'un événement, que dis-je ? d'un scandale plutôt, car le dénigrement commença à partir de haute source. Ce tableau était tellement vrai, qu'il faisait sensation, et était dangereux parce qu'il était neuf. On avait perdu l'habitude de la nature, et on la revoyait dans ce prêtre avec sa chasuble noire, et le porteur de croix et les bedeaux, les chantres et M. le maire; on la retrouvait attendrie

dans la veuve et les parents en deuil, dans les amis et invités du convoi. Il résultait de ce fait, trop réel, qu'il était contraire aux exigences du moment; qu'il était dangereux de présenter ces vérités ; qu'il fallait les envelopper et ménager au public sous des jours moins crus, moins positifs ; bref, que ce tableau offrait des périls et l'exemple d'une voie mauvaise. Et il se trouva toute une coterie hypocrite, ou au sens moral faussé, qui jeta la pierre à ce peintre qui voyait juste et faisait crouler l'échafaudage mensonger du pâle troupeau des imitateurs du passé et des conservateurs de l'arche sainte de la tradition, incomprise par ces douaniers orgueilleux et pédants. Malgré l'acharnement de ces impuissants jaloux, parurent :

« Les Casseurs de pierres », qui ont justement commencé la réputation du maître, et ont aussi soulevé le *tolle* de l'envie. C'était trop nature et trop vrai. En effet, voyez, un genou en terre, cette machine vivante à ressorts, levant, à coups réglés, sa massette de fer et cassant ses cailloux, tandis que son fils les emporte en détail. Ces deux pauvres êtres, condamnés à ce métier d'outils vivants, au milieu de cette belle nature tranquille et sauvage, non loin de la colline verte où descendent de belles ombres, ces deux êtres s'enlèvent en lumière vraie et juste sur les ombres de la prairie et sur les terrains clairs du premier plan. Tout cela était de la poésie trop réelle pour les esprîts atrophiés par la convention ; et, si Courbet ne tomba pas sous l'envie, c'est que sa volonté robuste savait qu'il possédait la vérité.

« L'Hallali du cerf, épisode ». Au premier plan, le cerf ayant tenu tête, quelques chiens sont hors de combat, et les assaillants paraissent d'autant moins décidés à se ruer sur le roi des forêts renversé, étendu

presque mort, que le maître de la chasse lève son fouet, dans un mouvement superbe, pour chasser les lâches agresseurs attaquant un mourant. En effet, le beau dix-cors est sur le flanc, renversé en arrière ; il ouvre la bouche et brame de douleur en rendant le dernier soupir. La pose et le mouvement de son vainqueur ont un élan épique ; le bras levé, il brandit son fouet pour fouailler la canaille canine affamée. Ce maître ou ce piqueur est d'un style crâne, élevé et superbe, et le cavalier dont le cheval blanc pommelé caracole auprès de lui complète ce drame, qui se passe par un effet de neige des plus clairs. Le ciel gris, aux trouées azur, est d'une excessive finesse, et les fonds, comme tous les plans, sont d'une rare harmonie.

« Le Combat de cerfs » est rude et sanglant, sous ce bois épais et sombre qui rend l'attaque et la défense plus terribles, si nous en jugeous par cette malheureuse victime bramant de douleur après avoir reçu un coup de corne. Les deux autres combattants ne se font point non plus de quartier ; car le vainqueur vient de terrasser son adversaire et tient ses cornillons enfoncés dans son poitrail. Le pauvre animal a fléchi une patte ; sa langue pendante et son œil fixé au ciel indiquent qu'il est mortellement blessé. Le rut amène de ces guerres fratricides entre ces joloux avides de posséder la biche, cause de tous ces maux. Les vieux chênes géants témoins de ces duels à mort sont superbes ; le soleil poudroie à travers leurs troncs. C'est beau et grand.

« L'Atelier du peintre ». Assis devant son chevalet, Courbet brosse en ce moment un paysage, ayant derrière lui un modèle de femme nue et de profil qui se penche du côté de l'artiste et examine son œuvre. Cette femme, au type un peu vulgaire, et le profil dans

l'ombre, est d'un modelé vigoureux dans la pâte lumineuse et argentée; le torse est splendide de facture et rappelle les plus grands maîtres. Elle ramène avec pudeur une draperie blanche sur sa poitrine, tout en nous laissant voir cependant les belles attaches du col, du deltoïde, des clavicules, des pectoraux, en un mot du beau torse et des jambes. Serait-ce la muse du peintre d'Ornans, à demi voilée par les plis de sa tunique blanche, ou serait-ce tout bonnement un modèle venant de mettre bas sa chemise et sa robe pour se montrer au peintre, qui ne daigne point suspendre son travail pour l'examiner et voir s'il l'emploiera. Un autre petit modèle est là, debout, regardant peindre, non loin d'un chat blanc jouant avec une noix. Autour de son foyer central, le maître d'Ornans aurait voulu résumer les milieux qu'il aurait fréquentés dans une période de sa vie militante. A gauche, nous remarquons le chasseur avec ses chiens; à ses pieds est une guitare, avec un large-bord à plumes, non loin d'un poignard; puis un juif au très beau type et portant un coffret précieux. Au fond, le paysan en costume d'Ornans, ayant derrière lui le prêtre; vient ensuite le braconnier, avec le prolétaire et l'ouvrier en blouse bleue, et, plus loin, l'homme des champs, le faucheur appuyé sur sa faux. Dans un autre groupe, au deuxième plan, un marchand montre des étoffes à un étudiant qui méditait, auprès d'un crâne, sur un journal de médecine: peut-être est-ce tout simplement un croque-mort. Puis, immédiatement derrière la toile, une femme, un modèle encore, sans doute, accroupi non loin du tableau que peint en ce moment Courbet. Tels seraient, dit le Catalogue, les éléments de l'éducation dont l'artiste aurait rempli sa vie depuis 1848, et les milieux où il aurait observé.

Mais, à droite du peintre, il aurait consacré à la religion du cœur la mémoire de ses coreligionnaires, parmi lesquels on reconnaît Baudelaire, Champfleury, Proudhon, Promayet et Bruyas. Ce groupe de droite se tient bien, et le couple ou la jeune femme et son mari debout, au premier plan, ont une facture délicate. Quant aux autres de second et troisième plans, ils sont aussi très bien agencés et rendent les types et caractères de ses amis, de son cénacle. Tel est cet atelier de Courbet visant à la synthèse ou plutôt au résumé de sa vie militante. On ne peut nier qu'il n'y ait là un réel effort et une composition sérieuse des plus personnelles. En outre, cette composition est dans tous les principes et lignes du grand art, et l'ordonnancement offre les plus hautes recherches du style.

« Les Paysans de Flagey revenant de la foire ». Le premier ouvre la marche tenant son emplette, un petit cochon attaché à la patte par une longue ficelle. Puis débouchent sur la route deux beaux bœufs au pelage ocre jaune, dont le premier est correct de dessin et de lumière habilement ménagée et vibrante sur le flanc et le train de derrière; les deux têtes sous le joug sont en habile pénombre savamment rendue : c'est la nature. Ils sont escortés par l'acquéreur et son domestique, tous deux à cheval et s'enlevant sur l'horizon du ciel couchant. Deux femmes suivent également, avec des paniers sur leurs têtes ; ces deux foraines mènent une vache. Le ton général de ce tableau magistral est d'une vérité locale à cette heure voisine du crépuscule. C'est aussi fort que tous les flamands de ce genre Cuyp et Berghem.

« Les Lutteurs » sont étudiés avec une vigueur de dessin serré et d'anatomie précise qui défie plus d'un impressionniste moderne. Le premier, qui étreint

le col et l'occiput de son adversaire, va évidemment le jeter à terre, à moins que celui-ci, qui étreint d'une poigne solide la tête de son vainqueur, ne le renverse à son tour; son bras droit tendu, son torse ployé et sa jambe en avant sont des chefs-d'œuvre d'art puissant de facture énergique et d'anatomie étourdissante. C'est un grand maître qui a peint ce groupe formidable d'action et de tournure. Le paysage est à l'avenant, comme largeur et puissance. C'est un chef-d'œuvre qui peut non seulement soutenir le combat avec le « Guido Reni » du Louvre, mais qui, je l'affirme, remporterait la victoire sur la mollesse du Guide.

« Pierre-Joseph Proudhon ». Le savant philosophe et logicien implacable doublé d'un économiste hors de pair, en un mot, J. Proudhon, assis sur la marche de l'escalier de son jardin, à Passy, travaille et réfléchit avant d'écrire ses pensées. Sa belle tête, presque de face et en lumière, se fait d'abord remarquer par la vaste étendue de son front pur et puissant; les yeux sont doux et tendres, et les traits, même la bouche, voilée par la moustache, expriment une grande douceur, une bonhomie toute paternelle. En effet, de petites fillettes jouent auprès de lui, la première avec du sable; la seconde, plus âgée, commence à apprendre à lire et à écrire et à s'occuper de ménage. C'est sur le feuillage tendre et clair d'un jardin que s'enlève cet excellent portrait vivant au moral et au physique, saisi par un ami qui savait entrer dans les replis intimes de la pensée et du cœur du redoutable logicien.

« L'Aumône d'un mendiant à Ornans » nous a toujours semblé inspirée par le type de Frédéric Lemaître. En effet, ce grand mendiant au chapeau bosselé, troué, à la redingote en loques et aux souliers éculés,

mais le tout porté avec l'emphase d'un don César de Bazan, et surtout cette physionomie d'une expression d'une certaine noblesse et d'un élan de charité peut-être outrée et pleine de sous-entendus, tout nous a fait supposer que ce sujet ou tableau avait sa légende. Voyez-le donc donner avec fanfares le peu de billion que lui même a de la peine à trouver, à ce petit, tout petit mendiant qui lui baise les mains et, tout en remerciant son bienfaiteur, lui envoie des baisers reconnaissants. Il y avait autrefois, sur le bord de la route, la mère, la sœur, en un mot la famille du petit mendiant, avec charrette, chien, etc. Il nous semble que ce groupe a disparu : c'est un tort, car il arrangeait et complétait ce beau paysage clair et au ciel argenté. Quand parut ce tableau en 1868, il souleva des tempêtes : on y vit des allusions politiques, etc., etc. Un de nos camarades d'atelier nous racontait, l'autre jour, que Courbet était fort embarassé pour le titre à donner à cette œuvre. « C'est pourtant » bien simple, lui dit notre camarade : intitulez-le : » *On trouve toujours un plus petit que soi....* » Mais le peintre d'Ornans a préféré garder le nom de sa ville natale.

« Le Cheval dérobé : courses de Fontainebleau ». Est-ce celui qui court, à toutes brides, dans l'allée de la forêt de Fontainebleau ? On le dirait, car il semble épouvanté de n'avoir plus son monteur, et, comme le cheval de Mazeppa, il brûle l'espace, il vole avec un réel effroi, au milieu de cette forêt calme et silencieuse, où les loups auraient de la peine à le suivre et à l'attaquer. Pour qui sait voir et sentir la peinture, il est difficile d'oublier cette œuvre remarquable, qui se loge et se cliche dans la chambre de votre mémoire, et que vous voyez toujours, croyant entendre le sabot

pressé de ce cheval fumant qui dévore l'espace d son galop vertigineux.

« Les Demoiselles des bords de la Seine » n'ont pa moins de trois études du maître à cette Exposition Nous nous contenterons d'admirer le splendide e délicat paysage aux verdures printanières où se pro- mènent quelques Parisiennes. Quant aux études par tielles, elles ne produisent dans le paysage qu'un seule demoiselle. Toutes, du reste, sacrifiées aux su perbes paysages dont les verts-jaunes ont un tendr aspect.

« La Femme au perroquet » est l'accentuation de l note du « Réveil ». Quel élan plein de tempêtes e cette belle femme qui se pâme en sa désinvolture Quel torse fin de carnation délicate! Comme l'effet d contraste est voulu en cette œuvre puissante! Ah qu'il avait bien le droit, le maître fin observateur e connaissant les passions humaines, de se gausser de ignares et des imbéciles qui ne comprenaient pas l voie nouvelle où entrait tout botté ce maître absolu Oui, dans cette voie large des passions de la femme Courbet lisait couramment et lançait une note vi brante d'éclat comme peintre de la chair, et d'obser vateur comme physiologiste des passions débordante de la pauvre humanité. C'est étourdissant.

« Le Réveil » de cette blonde plantureuse qui, e ouvrant les yeux, reçoit le bonjour criard de son bea cacatois, ce réveil présente un joli groupe de deu belles natures de femmes, l'une blonde, l'autre brun un peu plus âgée, et dont le torse solide, comme le bras et les jambes, paraît, avec l'expression d voluptueux profil, annoncer des passions orageuse auxquelles n'est point encore habituée la blonde opulente de chairs fines et blanches, mais que le

premières impressions trop vives d'un tempérament lymphatique jettent dans l'abattement et la somnolence. Aussi, à peine entr'ouvre-t-elle ses beaux yeux pour écouter le réveil de sa trop ardente amie, dont la pose vaillante et le profil expressif provoquent un réveil désiré. L'ensemble et l'agencement de ce groupe, avec les sous-entendus du sagace observateur et peintre, dénotent une voie spéciale où Courbet serait passé maître avec son large pinceau. Il n'y a là rien d'égrillard ni de libertin, comme chez les Fragonard et tous les peintres de décadence; il y a là un penseur s'étendant amplement sur la grande nature. Du reste, le Catalogue nous initie au succès des célèbres femmes de Kalil-Bey : « Paresse et Luxure », qui réalisent, au delà de nos prévisions sous-entendues, l'immense verve sensuelle de cette palette vivante. Assurément M. F..., qui est devenu l'acquéreur de ce chef-d'œuvre, doit avoir une foule d'indiscrètes demandes de visiteurs.

« L'Homme blessé » est une des œuvres les plus belles de ce maître : il y a là une ampleur de sentiment et une noblesse dans ces grands traits, ainsi que de la gravité dans la composition, la pose naturelle, le choix du motif du paysage triste, et surtout dans la majestueuse expression de ce calme mortel ; il y a là, dis-je, une page de grand art, et du sublime. C'est sans doute à la suite d'un duel que ce beau jeune homme brun, aux grands traits antiques, sera tombé au pied de ce vieux chêne. La chemise décolletée atteste par la tache de sang que la blessure est à la place du cœur; un large manteau brun couvre le corps, et la main gauche en ramène les plis non loin de la blessure. L'épée nue du malheureux combattant repose auprès de lui. Mais tout le drame est dans

l'expression majestueuse de la tête et dans l'aspec sombre et dramatique du paysage. C'est beau, tou chant, et cette œuvre se grave en votre cœur.

« M. Gueymard, artiste de l'Opéra, dans le rôle d Robert le Diable », est assis sur la table et chante

L'or est une chimère.....,

en versant les dés et tentant la chance du jeu, ave Bertram, qui ne figure point naturellement dans cett petite toile. M. Gueymard est peint demi-nature, ave sa belle tunique pourpre couvrant la cotte de mailles que l'on aperçoit seulement aux bras et aux jambes Ce portrait gras et puissant a bien l'allure chevale resque voulue, et prouve, une fois de plus, que c maître était organisé et doué amplement pour tou les genres, voire même pour le portrait historique car l'aspect de ce Robert le Diable a encore le privi lège de se localiser à tout jamais dans votre souvenir Pourquoi ? Parce que le sujet est clair, net et précis et que Courbet dit toujours bien ce qu'il veut dire. N vous y trompez pas, c'est là le vrai critérium d grand peintre, et de tous les artistes passés, présent et futurs : dire clairement ce que l'on veut dire, pou que l'observateur soit saisi de suite et n'ait rien à chercher.

« Baigneuse », vue de dos, dans une pose d'u galbe naturel et très beau, avec cette carnatio blanche et nacrée que Courbet sait fait faire palpite dans sa pâte vivante. Très belle étude magistrale.

« Les Amants dans la campagne; sentiments du jeune âge ». Couple heureux, aux visages jeunes e beaux, ou plutôt aux deux profils expressifs, qu eussent pu poser Roméo et Juliette. L'on croit recon-

ıaître Courbet en ce brun et mâle profil. Comme il presse tendrement les mains de sa bien-aimée! Charmante et vigoureuse idylle.

« Une Dame espagnole » bien comprise dans son ype, et sa couleur pleine de morbidesse rappelant les plus beaux tons du Velasquez.

« La Dormeuse; — étude » toujours consciencieuse t vraie; car, dans toutes ses études, Courbet sait u'il laissera ses meilleurs tableaux. Rappelez-vous ue c'est, avant tout, sa méthode, son culte. En cela, l relève de David, et même de Gros : tout d'après ıature, rien de chic. Aussi, la nature fouillée et endue est un tableau incomparable de réalité saisie ans toute sa puissance, sa finesse, sa transparence t son air ambiant. Cette Dormeuse en est la preuve.

« Cheval de chasse sellé et bouledogue en forêt; — pisode de chasse à courre ». C'est encore dans ces cènes de Nemrod qu'excelle le maître. Aussi, comme es animaux sont vrais, dans cette nature réelle!

« La Femme à la vague » est presque entièrement ubmergée par cette lame de mer qui baigne son corps ısqu'aux splendides pectoraux, d'une pâte et d'un ıodelé ronde-bosse de grand maître. Cette belle londe se fait un cerceau ou un collier de ses deux ras au-dessus de sa chevelure, de telle sorte que la gure, dans une pénombre suave, est comme encarée. Les traits sont jeunes et délicats; il y a dans ces ıairs une transparence et une diaphanéité des plus ndres. Cette étude, d'une remarquable finesse, s'enve sur le ciel sombre et la mer grise et verdâtre aux ns rompus. C'est une des perles précieuses de l'écrin cette palette.

« La Dame aux bijoux; — étude ». A propos de écrin de la palette du maître, c'est en cette œuvre

qu'il s'en est donné à cœur joie ; car, indépendamment du premier bijou, qui est la dame, avec ses chairs splendides, Courbet nous déroule ces roses et diamants comme le plus fin lapidaire ou joaillier. Bien heureux le possesseur de cette belle étude !

« La Femme endormie ; — étude », réalise encore ce que nous disions plus haut : cette étude est un fort tableau.

« Une Dormeuse ; — tête d'étude » et solidement peinte.

« *Émilius*, cheval de course du haras de Saintes » autre étude rendue et poussée comme « le Petit Poney écossais », nouvelle étude fine et délicate.

« La Liseuse ». Charmant type ! Comme elle est bien pénétrée de sa lecture ! Quelle jolie carnation, et surtout quelle expression vraie !

« La Femme endormie », étude serrée, qui précède celle de :

« La Femme nue endormie ». Celle-là réalise encore toutes les puissances et les charmes du pinceau du maître.

« La Sorcière, copie d'après Franz Hals », et qui est rendue dans toute sa fidélité. La vieille ridée ricane et montre sa bouche édentée ; son expression diabolique remplit cette petite toile de 0m 85 sur 0m 69. Et, à propos de cette copie, un souvenir personnel : Un matin, je frappais, rue Hautefeuille, à la porte de l'atelier du maître. La porte s'ouvre par la traction d'un cordon que Courbet tirait lui-même de la soupente où il couchait, dans son atelier. J'entre : personne. Et me voici contemplant « la Sorcière », ainsi qu'une belle étude de femme nue et couchée de dos. Tout à coup, à la fenêtre de la soupente, Courbet paraît, s'habille et me dit : « Je suis à vous ». En

effet, il descend, et, me serrant la main : « J'arrive de
» Hollande, où j'ai vu les confrères ; je leur ai appris
» à peindre, car ils n'y entendent rien ». Puis, changeant : « A propos, ils veulent me décorer pour ma
« *Remise des chevreuils* et ma *Vague* ; mais pas si bête
» de tomber dans le piège ! » — « En effet, lui ré-
» pondis-je, ce n'est guère le moment ; le traquenard
» politique est transparent. Ce ne sont pas vos amis
» qui vous le tendent ; vous avez donné trop de gages à
» la démocratie, à la République, pour recevoir cette
» distinction, du reste très légitimement due à votre
» talent, d'un autre gouvernement que celui de la
» République, et vous ne tomberez pas dans ce piège
grossier. » — « Soyez tranquille, ajouta-t-il en me
» serrant la main ; et à ce soir, à la Sorbonne ! »

« Portrait de Rembrandt », si beau, si puissant de facture et de lumière, que je l'ai pris de suite pour l'original. Voilà, certes, une copie qui a le droit de figurer dans les plus grands musées. Bon Dieu ! me disais-je l'autre jour, en étudiant l'œuvre, comme le fin et subtil expert et peintre Haro s'y tromperait lui-même ; et si l'état civil des tableaux n'était point de rigueur, comme il y aurait des vols fréquents de la part de gens peu scrupuleux ! Eh bien, concluais-je, certes, quoiqu'il ne soit point de la brosse de Rembrandt, il est de celle de Courbet, et, par cela même, ce portrait acquiert ainsi une valeur considérable ; aussi bien que « la Sorcière » d'après Franz Hals.

« Portrait d'homme ». Pourquoi n'avoir pas, au Catalogue, nommé tout de suite Courbet, jeune et plein d'enthousiasme poétique alors qu'il allait faire des études et des choix de motifs de paysages ? Qu'il est beau ainsi dans l'ombre, et levant sa belle tête rayonnante dans cette vigoureuse pénombre, se détachant

sur cette roche blanche ! Quelle idée déjà du contraste dans ce chien noir se confondant avec la vareuse du peintre ! Mais ce qu'il y a de beau, c'est la puissance de cet âge qui était déjà sûr de son vaste horizon de grand maître. Quelques instants après avoir directement écrit cette notice, je viens d'avoir l'honneur d'être présenté à Mlle Courbet par mon ami M. Haro. En voyant justement ce charmant petit tableau, Mlle Courbet me dit : « C'est le premier tableau de mon » pauvre Gustave; il me l'avait donné, et j'y tiens bien ! » Touchant souvenir de sœur ; et quel charmant tableau puissant d'effet !

« L'Homme à la ceinture de cuir ; — portrait du peintre jeune ». Œuvre hors ligne et pouvant lutter avec n'importe quel flamand, vénitien ou romain. Dites-moi, je vous prie, où vous trouverez une plus belle pose naturelle que celle de cet artiste qui sentait déjà sa valeur ! Avec quelle grâce il tourne vers nous son beau type de trois quarts encadré de longs cheveux bruns, et reposant la partie ombrée de sa joue sur sa main splendide de lumineuse étude anatomique ! Avec quelle puissance la main gauche étreint-elle encore la ceinture de cuir ! Mais quel calme, quelle puissance et quelle volonté dans ces grands et beaux traits, et surtout dans ce regard sombre et voilé d'où s'échappent les étincelles d'un génie qui sent sa force !

« Courbet » dans son atelier et étudiant un album de dessins des vieux maîtres. Il s'appuie, de la main gauche tenant sa pipe fidèle, sur un bahut de chêne, et porte l'album ouvert sur ses genoux. Sa tête dans l'ombre a le recueillement profond du véritable artiste qui juge et apprécie en maître. L'effet de pénombre générale et le clair-obscur de cette œuvre à

la Rembrandt sont d'une force incomparable. Nous ignorons si c'est le portrait en la possession de M. Antonin Proust; en tout cas, nous le répétons, ce portrait tableau est vraiment beau et d'une valeur considérable, car il peut soutenir la lutte avec les plus forts de ce grand genre historique. Voilà du réalisme grandiose et des plus poétiques.

« Portrait de M. Courbet père », où la piété filiale a inspiré le pinceau du peintre plein de cœur, aussi bien que dans celui de :

« Mlle Juliette Courbet » qui a conservé encore quelque ressemblance avec son propre portrait; car nous avons eu l'honneur de (1) voir cette généreuse patriote en pleine ovation du triomphe de son frère qui a légué l'immortalité à son nom; et cette Française au large cœur lui en a témoigné sa reconnaissance par son offrande au Louvre, c'est-à-dire à l'État, à la France.

« Portrait de M. Hector Berlioz ». Le savant compositeur appréciait son peintre, et n'aurait pas voulu être peint par un autre; aussi il en a été récompensé, car c'est un excellent portrait.

« Portrait de M. A. Marlet ». Feu notre confrère Marlet, professeur de dessin au collége de Poitiers, que nous avons eu le malheur de perdre il y a quelques mois, était en bons termes avec Courbet. Aussi ce dernier, qui aimait les types larges, ouverts et plantureux, fit-il poser Marlet, qui, lui-même, très coloriste, appréciait infiniment la couleur et l'ampleur de Courbet. Aussi, l'on peut juger avec quelle verve de touche et d'empâtement est exécuté ce bon portrait.

« Castagnari » est largement et finement peint. Il

(1) Comme nous l'avons dit plus haut.

n'est pas un muscle du front, ni de tout le visage, qui ne soit habilement fouillé et écrit dans son sens et sa forme ; tout est fondu comme un Géricault, et même avec une plus agréable morbidesse. C'est la vie avec la pensée profonde, car le front et les yeux vivent et pensent. Ce buste est une œuvre hors ligne, dont la valeur est doublée par le souvenir du maître mort et vivement regretté. Puisse l'ombre du peintre voir avec quelle piété l'ami accomplit ses devoirs envers lui.

« Portrait de M. Suisse ». Le spirituel et fin modèle Suisse est on ne peut plus ressemblant et peint magistralement. Quelle ampleur dans la touche et le modelé lumineux ! Comme c'est bien là la carnation jaune et sanguine de Suisse, le rival de Boudin pour les académies, et le plastron du généreux modèle Dubosc, le bienfaiteur des artistes ! Il n'est pas étonnant que Courbet ait aimé à peindre ce vieux philosophe M. Suisse, toujours froid et grave dans ses charges d'atelier. Ah ! c'est qu'il en a vu dérouler, celui-là, des péripéties, en fait de joies et de misères de la vie de bohême et d'atelier ! Suisse et Dubosc ont été les confidents de bien de grands artistes. Vous voyez que Courbet savait l'apprécier.

« L'Apôtre Jean Journet partant pour la conquête de l'harmonie universelle ». Comme il est beau et plein de foi, ce croyant humanitaire ! Comme Courbet l'a bien compris et respecté, ce précurseur généreux ! En effet, ce portrait en pied, quart nature, cet apôtre en marche et vêtu de sa modeste tunique s'en va porter la foi et l'espérance partout. Courbet a fait là une bonne action ; car, si Journet n'a pas réussi, il n'en a pas moins tenté l'entreprise. Comme tous les fous sublimes, il est mort à la peine, et le grand

peintre lui a rendu justice en léguant ce type généreux à la postérité.

« Champfleury » de trois quarts perdus et presque de profil. Le savant céramiste et romancier incline sa tête pensive et presque chagrine. Elle est en pleine lumière, et, dans ses traits fins et délicats, on constate un caractère et une âme tourmentés par les ordres de la muse et de la composition. Cette étude de l'amitié est on ne peut mieux sentie, rendue et peinte avec la maëstria d'un grand peintre et le cœur d'un ardent ami.

« La Grand'mère ». Portrait touchant d'une aïeule à la bienveillante expression.

« L'Homme au casque » est d'un fier caractère. La visière et la mentonnière de ce casque d'acier ne permettent de voir que les yeux et le nez du guerrier; mais cela suffit pour faire un crâne effet.

« Portrait de M. Pasteur », et des meilleurs par la puissance du caractère. Il a beau n'être pas signé, il l'est par la touche indéniable du grand maître.

« Le Portrait de femme tenant un perroquet » a une belle allure. Ce petit panneau a de la valeur comme dessin, expression et coloris. Voici une manifestation de l'art, un genre où Courbet est d'autant plus puissant, que, dans la plupart de ses tableaux, il donne une grande importance au paysage. Les effets à toutes heures et en toutes saisons, notamment les effets de neige, sont des jeux pour cette forte palette. Qu'on veuille donc bien nous excuser si nous ne citons point tous les motifs; dans tous les cas, nous choisissons les plus importants.

« La Sieste pendant la saison des foins; — montagnes du Doubs ». Deux bœufs, délivrés un instant de leurs jougs, font la sieste, couchés dans l'herbe comme leurs

maîtres, qui se reposent aussi et dorment pour re-prendre des forces pendant les chaleurs. Au deuxième plan, deux autres bœufs, encore sous le joug et debout, ruminent en attendant le réveil de leurs bouviers. Au fond, sous une clairière de la forêt, une charrette de foin s'enlève à l'horizon sur le ciel argenté. Belle et calme nature rendue avec la puissance et la sincérité de ce maître.

« Le Naufrage dans la neige ; — montagnes du Jura », est une vaste composition dont l'effet et l'aspect contre le jour perdent ici beaucoup de leur valeur, car on peut à peine distinguer les plans. Du reste, l'espace et le beau jour manquent à cette exposition de ce côté. Et il faudrait non point un volume, mais un in-folio pour narrer les nombreux paysages de Courbet. Nous mentionnerons : « le Ruisseau du Puits-Noir », « le Ruisseau couvert », deux motifs pleins de fraîcheur; « la Source de la Loue », « le Cerf à l'eau », « l'Affût ». Autant de chefs-d'œuvre de cet amant de la nature.

« La Remise des chevreuils, au ruisseau de Plaisirs-Fontaine ». Voici le couronnement de la carrière de ce maître. Aussitôt que cette œuvre hors ligne parut, en 1866, ce fut un hourrah d'admiration universelle. L'envie, confondue, ne trouva plus à mordre, et Courbet était sacré, aux yeux des vrais connaisseurs, comme le plus robuste animalier et paysagiste de son temps. Qui ne connaît le splendide motif et la mise en scène de « la Remise des chevreuils » ? Au premier plan, un cerf debout et de dos lève sa belle tête et broute quelques feuilles de chêne. Sa femelle, couchée, est au repos; sa couleur cendrée contraste avec celle du mâle, qui est rousse et ocre de rue; toutefois, la queue de celui-ci est d'un blanc jaune,

servant de rappel aux éclats blancs des rochers de granit, le foyer de lumière de ce chef-d'œuvre. Ces granits superbes ont près d'eux trois chênes, sous lesquels reposent le cerf et la biche, et l'ombre reportée de ces roches grises descend en angle de pénombre arrosant le premier plan. En revenant au milieu du foyer de lumière, on voit sourdre le ruisseau de Plaisirs-Fontaine, qui baigne également les bases des autres roches. C'est de ce côté et sous d'autres chênes que remisent des chevreuils à l'ombre de leur feuillage. L'un d'eux s'apprête à traverser le gué, et la femelle se dispose à le suivre. Le calme et l'air frais qui règnent dans cette solitude, et la tranquillité de ces jolies bêtes qui sont là, chez elles, font de cet endroit sauvage et sévère un motif de choix hors ligne et qui porte à une profonde méditation. C'est le superlatif de la poésie et du beau.

« Paysage d'Interlaken ». Une source d'eau fraîche et cristalline s'échappe de l'anfractuosité de beaux rochers gris et moussus couronnés de chênes aux frondaisons vertes. Cette source ou cette eau s'est creusé un lit à la place où les roches se sont séparées, et leurs bases sont baignées par cette onde limpide et fraîche. Au fond, les massifs verts et tendres des chênes s'enlèvent sur les nuages gris argentés du ciel, ce qui donne la note tendre et claire du foyer; mais les accrocs de lumière vibrent sur les roches moussues du premier plan. Cet excellent paysage est l'avant-coureur de la « Remise des chevreuils ».

« Les Saules » sont vraiment puissants de vigueur, avec leurs fortes et belles ombres reportées sur la prairie d'un vert printanier. Et quel fond juste et d'une note sourde et argentine dans l'ombre, que cette dune de roches grises en opposition avec ce ciel azur

clair aux flocons de nuages gris-perle ! Ah ! quelle palette incomparable !

« Paysage ; — bords de la Loue ». Motif simple et ne manquant pas de caractère et d'aspect, annonçant déjà le paysagiste chercheur et en route vers la voie de la « Remise des chevreuils ». En effet, cette dune de roches sombres, dont la base se baigne dans la Loue fraîche et diaphane , détonne de vigueur dans cette franche étude directe , et le chêne de l'autre rive qui a planté ses racines dans la Loue , ce chêne offre bien une transition vigoureuse. Les plans, justes comme les valeurs, ont pour dominante lumineuse le beau ciel azur et argenté qui borne la dune. J'en induis que le vaillant chercheur allait grande vitesse à la conquête de la nature.

« La Biche forcée à la neige », s'enlevant en vigueur tendre et rousse sur ce splendide effet de neige, est une des œuvres remarquables de ce maître. Quelle franchise dans cet aspect et ces plans savamment dégradés, depuis la vigueur du chevreuil forcé jusqu'à la touffe de chêne aux feuilles mortes , rappelée par les roux de la colline boisée ! Comme la meute arrive bien à fond de train sur sa proie ! Œuvre capitale.

« La Mer orageuse » commence à charrier avec fureur une énorme vague houleuse , qui se roule en volute sur elle-même, comme un large linceul qui se développe et va retomber avec fracas sur les galets de la plage. Gare à ces deux pauvres canots échoués sur le bord, car, dans sa furie, la vague va jouer avec eux et les écraser comme des coquilles de noix ! Ces mêmes canots sont, avec les galets du bord de la plage , l'accent de vigueur, rappelé plus loin par les verts sombres des plis ou nappes des vagues, et leur écume

ou leur bave argentine sont le contraste lumineux. A l'horizon, roulent de gros nuages noirs amoncelés, et qui semblent porter la tempête dans leurs flancs. Puis, au-dessus des franges un peu rousses de ces beaux nuages, commence une belle trouée azur clair variant la note de cette œuvre hors ligne. Cette marine est, sans contredit, avec la « Remise des chevreuils », l'œuvre marquante du maître. Et l'État ou la France doit quelque gratitude à M. Haro, l'éminent peintre expert, d'avoir bien voulu se désintéresser de l'énorme plus-value de cette œuvre. C'est là du patriotisme.

« La Falaise d'Étretat » est évidemment l'étude avant-courrière de « la Plage », motif analogue que nous allons décrire plus loin. On sent que cet adorateur de la nature est chez lui partout; ainsi les marines sont de ses domaines préférés; et je remarque que, loin de vouloir tout embrasser, Courbet a la sagesse, comme Ruysdaël, Huysmans et tous les Hollandais, de borner et fixer son motif et de bien écrire son effet. Que ce soit un orage, une mer calme, « un Effet de soleil couchant » qu'il affectionne, comme un bon écrivain, il se fixe, il se borne, et la clarté naît de cette précision. C'est pourquoi nous ne répéterons pas diverses études similaires, où la supériorité du maître dans la marine éclate comme dans tous les autres genres.

« Marée basse; — soleil couchant ». Très belle marine, où la mer blonde et mate se confond presque de ton avec le terrain gris de la plage. Toutefois, à l'horizon, la ligne droite de la mer calme est bien bornée par les nuages sombres. Un effet de ciel ou de nuage s'éclairant au soleil est le foyer lumineux de cette marine tendre et vraie.

« La Plage d'Étretat ; — soleil couchant », est un petit motif fort original. Au premier plan, des galets sombres, avec deux mamelons déjà submergés par la marée montante ; puis, au troisième plan, à gauche, une dune de silex, dont la base offre une ouverture ou sorte de porte ogivale : la mer y passe, avec les reflets dorés du soleil couchant. A l'horizon s'étend la bande rouge foncé de l'astre, avec les nuages lourds de chaleur. Effet heureux de plans et de puissance à cette heure crépusculaire.

Encore une maîtrise éclatante en ce joli genre où Courbet, en argot d'atelier, ne cherche point la petite bête. Au contraire, toujours de l'ampleur et un large aspect; c'est ce qui vous saisit dans ces :

« Fleurs sur un banc », qui sont jetées là, éparses naturellement, et qu'un amateur de grand goût n'a point laissé échapper.

« Les Magnolias » sont également superbes de fraîcheur et de beauté avec leurs longues corolles, leurs calices oblongs et leurs belles feuilles laurées.

« La Jeune Fille arrangeant les fleurs » est de profil et presque noyée dans les roses. C'est une œuvre à la fois vigoureuse et charmante d'aspect, qui n'a rien de commun avec les motifs du goût du jour. Ce bon tableau paraît plutôt ancien, comme tous les motifs de ce genre, où il est on ne peut plus original.

« Champignons » ou ceps tellement nature et trompe-l'œil, qu'une cuisinière les découperait pour donner du condiment à ses sauces. Je cite cette petite étude pour affirmer qu'un grand talent peut faire un bon tableau avec bien peu de chose : quatre ceps posés naturellement en sens divers, et reportant leurs ombres sur la prairie déjà obscurcie par la frondaison des chênes. Au fond, quelques massifs de feuillage et

un coin de ciel riant. Avec cela, Courbet a fait une œuvre de valeur.

N'oublions pas le panneau de la salle à manger de M. Pasteur : « La Truite saumonée », peinte en véritable trompe-l'œil. Cette œuvre évoque un souvenir touchant par la date et les trois mots latins expliquant que Courbet était privé de sa liberté après nos désastres patriotiques : *In vinculis faciebat*. Hélas ! oui, ce tendre amant de la nature, lui qni ne vivait que d'air et de soleil, il était là sous les verrous, et ayant eu une peine inouïe à obtenir sa palette et ses pinceaux. Oui, ce grand patriote subissait la peine, le *carcere duro*, tandis que les traîtres Bazaine et autres (que leurs noms soient à jamais maudits dans l'histoire de nos malheurs et de l'année terrible !) trouvaient l'impunité et l'évasion. Comme tous les grands hommes, comme David, son prédécesseur, il eut aussi l'honneur de l'exil ; et pourtant, David était-il meilleur patriote et républicain que Courbet ?

« L'Homme à la pipe : portrait de l'auteur », crayon noir, nous rappelle ici une grave lacune, celle du fameux *portrait à l'huile* de ce nom : « *L'Homme à la pipe* », qui a commencé la grande réputation de Courbet. C'était, je me rappelle, le concert unanime des ateliers, et l'on ne jurait que par cette œuvre hors ligne rappelant Velasquez et les plus grands maîtres.

« Jeune Fille à la guitare : rêverie » (portrait de Mlle Zélie Courbet). Charmante étude au crayon noir et motif d'un bon tableau.

« Le Paysage », au crayon noir, est large dans ses indications.

« M. Urbain Cuenot ». Portrait, au crayon noir, puissamment traité.

« Le Peintre à son chevalet », « Le Jeune Homme

assis ; étude », le « Portrait de M. Promayet » et « Le Fumeur de profil », comme « Les Femmes dans les blés », « L'Intérieur de forêt », « Le Peintre avec sa palette » et « La Jeune femme lisant », sont autant de petites études larges dans leurs indications de lignes et d'effets. On sent sous ces traits vifs l'accent de vigueur ou de lumière que saura donner le pinceau.

—

CONCLUSION.

Répétons, en terminant cette trop rapide étude, que beaucoup d'œuvres remarquables, disséminées, d'abord au Louvre (ce qui est heureux, au moins !), puis à Montpellier, à l'étranger, et chez bien des particuliers, répétons que ces lacunes sont on ne peut plus regrettables ; car elles auraient surabondamment prouvé que l'œuvre de ce maître, de fort tempérament, est non seulement considérable, mais encore d'une puissance incomparable. Ajoutons, en outre, qu'une nouvelle salle venait d'être ouverte, ces derniers jours, où nous avons pu admirer une page de grand art qui ne figure point au Catalogue : « Les Pompiers courant au feu la nuit ». Effet puissant et d'une grande transparence, où l'on distingue la vaillance de cette milice si utile et si peu respectée par l'ingratitude et la bêtise des ignares et rieurs sans raison. Dans cette belle page, Courbet est un congénère du tempérament de l'auteur du « Naufrage de la *Méduse* ». Au premier plan, le capitaine, en tenue de guerre (et c'en est une périlleuse que la guerre au feu), le capitaine donne des ordres à ses soldats qui courent en traînant les pompes. Ils se dirigent vers l'endroit du

sinistre qu'il leur indique par un geste et dans une pose militaire. Cet effet de nuit est tout à fait transparent : on peut lire, à la lueur des reflets des becs de gaz sur les casques, la couleur grise des étoffes, et distinguer dans les masses quelques types d'un caractère vraiment martial. Il est à regretter que ce tableau ne soit pas mieux exposé : il m'est avis qu'il produirait encore le maître sous un nouveau côté, « le genre militaire » ; car cet effet de nuit sinistre est d'une allure épique et d'un aspect vraiment dramatique. Nous avons encore remarqué dans cette salle : « La Somnambule », une fort belle tête de jeune fille. Cette tête pensive est d'une expression étonnante de vie hallucinée; on voit que cette jeune femme est vraiment un médium. Il est fâcheux qu'il n'y ait ni indication ni document. — Autre jolie étude : « Un Jeune Veau », presque un taureau, qui est d'un ton blanc et d'une tournure charmante. Il y a là encore une facture toute personnelle qui n'a rien de commun avec les Troyon, Rosa, Auguste et Peyrol-Bonheur, ni Van Mark ; c'est bien du Courbet pur, et ce petit animal est ravissant à voir. — « Un superbe buste de femme » et nombre de jolies toiles ne figurent point au Catalogue (ce qui est, encore une fois, très regrettable).

Et maintenant, nous pouvons surtout exprimer ici le deuil profond que portent l'art et la France de la mort prématurée de ce grand peintre, qui, arrivé à la phase de sa puissante virilité, n'avait pas tout dit, et aurait légué bien d'autres chefs-d'œuvre à la gloire de l'art français.

GALERIE GEORGES PETIT.

EXPOSITION INTERNATIONALE
DE PEINTURE

organisée par un groupe d'artistes.

Première année, 1882.

AVANT-PROPOS.

A Monsieur Gérôme, membre de l'Institut.

Mon cher camarade,

Lorsque j'eus le plaisir d'évoquer avec toi, en mai dernier, nos vieux souvenirs d'atelier, je te mis au courant de mon désir de ne rien oublier du mouvement artistique annuel. Tu me conseillas alors de songer à la galerie G. Petit, où il n'y avait rien de médiocre.

Je me suis donc empressé de suivre ton excellent conseil ; et, quoique fatigué du salon et de l'art décoratif, je m'empressai d'aller traduire cette belle exposition rétrospective et internationale qui répond entièrement à mon projet d'Institut universel des sciences, des lettres et, particulièrement ici, des arts du XIXe siècle.

Oui, mon cher camarade, gloire et courage à votre

groupe, intelligent initiateur, qui inaugure, d'ores et déjà, la section des arts. Celles des lettres et des sciences ne tarderont pas à emboiter le pas, et l'affiliation des trois groupes divisés ne tardera pas à se faire et à se cimenter. Il n'y a certes, là, aucune arrière-pensée d'attenter à votre illustre compagnie; et si le mot d'*Institut universel* vous porte ombrage, il est facile de le changer par celui de *Cercle universel des sciences, des lettres et des arts*. Mais n'anticipons pas; insistons seulement sur cette heureuse formation de votre groupe, où je regrette de ne pas voir figurer ton nom dans le comité organisateur. Mais peu importe, tu es un des vaillants et militants de ce groupe, où la France est assez bien représentée par toi, par Baudry et Jules Dupré; aussi je salue avec joie la fraternelle alliance des arts de notre patrie, que vous représentez, avec la Belgique, l'Italie, la Hollande, la Russie, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, l'Autriche et la Suède. Cette alliance sera féconde en progrès réels internationaux; vous ne pouvez manquer de marcher à la tête de la civilisation, puisque vous veillez scrupuleusement à la sélection des œuvres qui doivent glorifier l'art international. Il ne peut en résulter que l'élévation de l'étiage du progrès de l'art, et votre groupe aura eu cet insigne honneur de fonder la *section de l'art* du *Cercle universel des sciences, des lettres et des arts du XIXe siècle.*

Agrée donc, cher camarade, l'hommage de la dédicace de mon compte rendu suivant, qu'il m'était impossible de passer sous silence en cette année exceptionnelle où l'évolution de l'art français manifeste un mouvement inusité, et s'écoule en courants divers qui ne doivent point échapper à l'observateur le plus désintéressé.

Avec mes regrets sincères de n'avoir pu donner plus de temps à ma traduction, veuille de nouveau en agréer l'hommage de la part de ton vieux camarade dévoué de cœur.

Th. VÉRON.

Poitiers, 10 juin 1882.

—

EXPOSITION INTERNATIONALE DE PEINTURE.

ALMA-TADEMA (à Londres). — « Au tépidarium », la belle baigneuse, en costume d'Ève, est étendue mollement de la tête sur un coussin de satin rose, et du côté gauche sur une peau de fauve. De la main droite elle presse un ressort de robinet, et de la gauche un éventail. Cette petite étude est serrée de dessin et de modelé en pleine lumière ; elle s'enlève sur le fond de marbre blanc du tépidarium. Mais ce qu'il ne faut point oublier surtout, c'est la finesse et la conscience de l'étude serrée : les pectoraux, le torse, les jambes, et la figure de femme, tout est d'une exécution de vrai maître. — « Un Bain romain », ou plutôt un fragment oblong, représente quatre Romaines, dont trois, à droite, forment un charmant groupe ; la quatrième se penche pour voir ce que font ses compagnes. Puis, sur la première marche de l'escalier, voici descendre, apportant un plateau chargé de serviettes, la fille de ce bain splendide. En effet, un sphinx sur un socle lance un long jet d'eau, ou plutôt une douche sur le dos de celle qui se penche, et, derrière ce beau buste de bronze vert, d'autres baigneuses

se reposent auprès des splendides colonnes de ces thermes opulents. — « *Ave, Cæsar, to saturnalia* ». Le lendemain d'une saturnale, les courtisans et flatteurs viennent saluer César qui daigne écarter les rideaux de son palais, et recevoir cette valetaille. Toutefois, on ne peut arriver jusquà César sans marcher sur les corps des victimes de l'ébriété, et ils sont nombreux les êtres vils tombés ivres morts de l'excès des saturnales. La scène se passe dans le palais des Césars, dont les bustes graves de la vieille Rome président l'orgie. Il y a là un lointain souvenir de Couture. Félicitons le peintre d'histoire et érudit archéologue M. Alma-Tadema.

BAUDRY (Paul). — « La Vague ». Nous n'avions point commencé les archives annuelles de ce Dictionnaire de l'art contemporain, lorsque nous vîmes, pour la première fois, sous l'Empire, cette figure faire un réel événement. A cette époque de tradition et de grand goût, on cherchait les termes de comparaison, on mettait les combattants en présence. Or, « la Vague » avait un rude adversaire dans « la Figure nue » de M. Cabanel. Les vrais peintres préféraient, et avaient raison, cette « Vague », dont la souplesse et la morbidesse corrégienne séduisent tous les dilettantes du maître des arts. Comme nous la revoyons avec une joie et un plaisir tout près de la volupté, cette adorable figure, dont les bras et les mains posés en arc de Phébé nous laissent voir presque pâmée cette lascive Parisienne, dont les lèvres carminées s'entr'ouvrent pour nous montrer un écrin d'ivoire! Quelle souplesse dans les détails anatomiques du dorsal, motivés précisément à l'omoplate par le bras droit tendu et ployé en arc, nous laissant voir une fine gorge

aimant, comme toute la face du torse, à recevoir les baisers de la vague amoureuse! Et quelle poésie dans cette lame céruléenne formant une enveloppe frangée d'argent qui retombe sur son amante pâmée! Elle n'est pas la seule, la belle et poétique galbée, à envier les amours de la vague: les crustacés, les goëmons, les conques viennent entr'ouvrir leurs valves pour recevoir ses caresses. C'est de la forte peinture, qui vivra comme l'Allegri! — « Madeleine », ayant dépouillé ses colifichets et jeté au loin ses écrins et perles, n'a conservé qu'une légère draperie d'un bleu pâle. Son beau torse est nu; ses cheveux blonds épars tombent sur ses épaules, et elle est assise, presque couchée, dans sa retraite ou grotte, dont l'ouverture entre deux flancs de roches nous laisse entrevoir au loin la nature claire et bleue comme Baudry sait la peindre. Voyez donc la belle repentante fixer au loin ses yeux bleus hagards et chargés de pleurs! A quoi, à qui pense-t-elle? Cette tête expressive ne vous répond-elle pas que toute son âme est à son nouveau Dieu! Quel poème que cette belle tête! Tout le tableau moral est là. La pose elle-même, cependant, a quelque chose de profondément las et de résigné. Ce torse et ces flancs encore splendides, qui palpitaient naguère au souffle des passions, sont à présent d'un calme honnête; les beaux bras, comme tout ce corps fait pour l'amour païen, ont à présent de la pudeur sous cette carnation blanche et diamantée. C'est bien là une *sancta Magdalena* convertie par la parole du Sauveur! Et cette œuvre de maître vivra et traversera les âges en compagnie de la « Vague » lascive, nouveau témoignage d'un talent magistral des plus souples. — « Parisina » est un vrai petit poème de délicatesse et de suavité. Quelle fine tête intelligente!

Quelle pureté d'expression! Quelle sensitive que cette belle fille à la figure de face! Comme elle est bien coiffée et s'enlève en lumière sur ce fond sombre! Et pourtant ce n'est qu'une jeune femme maigrelette, au buste vêtu d'une visite à bouillons sur un corsage noir à perles de jais; mais tout est dans la poétique expression de ce type intelligent et suave, qu'on ne peut oublier. — « Léda », debout, paraît méditer et éprouver même un moment d'hésitation en recevant les caresses du dieu déguisé en cygne. Elle porte à droite, et son regard langoureux éprouve une singulière irrésolution; son beau bras gauche se plie, sa main se pose sous son menton avant d'acquiescer, et son bras droit, comme sa main, s'appuie sur la hanche. Tout son corps splendide montre ses formes divines. Aussi, le dieu devient pressant, et la tunique azur qu'elle retient de la main gauche ne va pas tarder à choir. La nature est en fête sous ce bois mystérieux, où les rayons argentés du ciel brillent à travers les branches. Ce poëme de Léda est compris et rendu par un peintre poëte. — « Cybèle », fille du ciel et femme de Saturne, la mère des principaux dieux de l'Olympe, nommée aussi Vesta, Rhée, Déméter, Ops et Tellus, la Bonne Déesse, en un mot, n'est point fêtée ici par ses prêtres les corybantes, les dactyles, les galles, curètes et cabires : non, ce sont tout simplement deux charmants petits Amours. L'un d'eux se penche sur cette belle fille du ciel en costume d'Ève et la comble de ses délicates caresses, qui ont le don de provoquer un agréable sourire. Un autre Amour, couché sur un lion, admire cette splendide et lumineuse nudité. — Quant à « Amphitrite », pendant de « Cybèle », cette fille de Nérée ou de l'Océan et de Doris, devenue femme de Neptune, dont elle eut Triton; en un mot,

Amphitrite, déesse de la mer, ne manque pas de coquetterie en présence de l'Amour qui lui présente une petite glace, où elle se mire complaisamment. Un autre Amour souffle dans une conque, non loin de la poupe d'un navire. Ces deux belles esquisses tableaux, sur toiles de 6, sont de la première manière poétique du maître, retour de Rome; car, si nous ne nous trompons, c'est plutôt du Baudry antique que du Baudry renaissance et original d'aujourd'hui. En tout cas, ces fins tableaux ont une saveur antique pleine de poésie. — « Le Petit saint Jean ». Nous avons la joie de le revoir en fraîche et belle carnation argentée et lumineuse. Assurément, c'est une jolie fillette qui a fourni à notre compatriote ce fin type plein de délicatesse, dont les beaux yeux ne vous quittent pas et ont le privilège de graver leur regard dans votre cœur. Comme la blondinette (que dis-je! c'est un petit saint Jean) pose bien sa main sur ses cheveux soyeux de petite fille! Comme ces pectoraux larges et gras, comme ces jambes et tout ce charmant corps promettent une belle femme avec le temps! Que voulez-vous? c'est plus fort que vous-même: la traduction fidèle de ce petit saint Jean conclut, en réalité, à une adorable fillette qui a posé pour le petit saint. J'oubliais son charmant et prévoyant costume, contenant de belles cerises Montmorency que le petit saint Jean tient dans les plis de sa draperie retenue par une corde et une gourde à son côté. Quant à la houlette et à l'*agnus Dei*, il tient la croix en bas, et se contente de vous regarder toujours très finement, au milieu de sa retraite enchantée; car ce paysage est délicat, tendre et poétique, comme tout ce qui émane de ce pinceau de poète.— « M. Edmond About », notre honorable confrère de la Société des gens de lettres,

coiffé d'une calotte et vêtu de sa vareuse de travail, est peint en pleine lumière. Son bras droit pose sur le dossier de la chaise, et sa main relève le pan de la vareuse ; mais ce qui est remarquable, c'est la vie et la pensée de cette tête de chercheur, dont l'œil perçant sonde, en ce moment, son peintre, notre illustre maître de grand art décoratif, M. P. Baudry. — Le « Portrait de votre frère », monsieur Baudry, est tout simplement un de vos petits chefs-d'œuvre retour de Rome ; car nous nous rappelons l'avoir déjà admiré aux Salons d'antan, hélas ! N'importe, il vit et vivra toujours, en pleine lumière, une main dans sa poche et l'autre sur la hanche. — Le « Portrait de M. Giraud (Eugène) » est vivant dans son trois-quarts lumineux, et son froncement de sourcils, qui n'a rien de méchant, mais donne un air un peu rechigné à ce charmant et vigoureux coloriste. Comme sa carnation s'approprie bien cette barbe blonde ! En vérité, la vie est en ce bon buste !

BOGOLUBOFF (A.-P.). — « Amsterdam ; — clair de lune » jetant ses reflets d'or qui miroitent dans l'eau, où un pêcheur va jeter ses filets. La flèche et la tour de l'église s'enlèvent en vigueur sur le ciel. Le quai est illuminé à giorno. Bel effet vrai, bien rendu. — « Attaque d'un bateau à vapeur sur le Danube, lieutenant Skridoff » (guerre russo-turque). [Voir p. 187 et 188, t. III : Russie, PEINTURE, ann. 1878, *Diction. Véron*, où nous avons dû traduire cette œuvre ainsi que d'autres de l'Exp. univ.] Aujourd'hui, vivement pressé, nous nous bornons à citer les œuvres de cet éminent artiste : « Terrasse », « le Rhin », « Menton ; hiver », « un Orage à Écouen », « Vichy », « Automne à l'Isle-Adam », « Auvers (Seine-et-Oise) », « l'Isle-Adam », « une Soirée à Venise ».

CHARLEMONT (Édouard). — Ce « Page Louis XIII », nonchalamment assis sur une table drapée d'un tapis vert, chante à pleine voix en s'accompagnant de sa mandoline. Il porte un haut-de-chausse à riches filigranes et broché or, et un mantelet à plis fouillés. L'intérieur où il se trouve est d'une étude fouillée, comme un Gérôme. Jet et brio en cette bonne petite étude. Citons du même artiste autrichien : « Garde almoravide », « le Gardien du sérail », « Soldat arabe », autre « Soldat arabe ». (Voir Charlemont [Hugo], p. 142-143 : Autriche, PEINTURE, ann. 1878 du *Diction. Véron*, Exp. univ., t. II.)

DUPRÉ (Jules). — « Environs de Southampton », dont l'effet est magnifique et puissant par cette soirée, à l'heure où le soleil se couche à l'horizon très bas. Remarquez cette belle ligne droite d'autant plus noire que le soleil est déjà couché derrière, ce qui n'empêche pas les superbes nuages, à gros flocons d'or, d'illuminer encore le ciel et de venir se mirer dans le bassin de la prairie où se reposent les juments poulinières. L'aspect de ce beau paysage est si puissant et si vrai, que l'on s'arrête immédiatement, saisi par ce splendide spectacle de la nature prise sur le fait. — « Intérieur d'écurie » puissant et fin de ton comme un Decamps. Toutefois le clair-obscur ne se lit pas assez couramment : ainsi, à travers, les harnais, sacs d'avoine et mobilier d'écurie, on cherche, et ce n'est qu'incidemment que l'on aperçoit à droite, et mangeant au râtelier, un petit cheval gris pommelé. La vibration lumineuse est un bouchon de paille jetant sa note d'or. J'aimerais mieux la lumière élisant son foyer sur la croupe du cheval. N'importe, qualités d'un maître en cette toile. — « La Cabane » rappelle, en-

core mieux que l'« Intérieur » précité, le beau talent du grand Decamps. L'effet de ce toit de chaume flanqué de massifs d'arbres et s'enlevant sur le ciel clair, aussi bien que les murs de chaux blanche sur le terrain brun, tout constitue un solide effet. — « La Marine ; — effet de lune », est encore d'un puissant aspect. Les valeurs simples de ce bel effet se balancent, par la comparaison des vigueurs des nuages qui entourent le disque, avec celles de la ligne d'horizon de la mer. Les reflets de cette lune dorée viennent jouer sur les vagues du premier plan. — « Le Coin de paysage à l'Isle-Adam » est du bel et bon Jules Dupré, gras, puissant et solide. L'effet de soleil derrière l'arbre vient encore bien refléter dans l'Oise, au premier plan. Charmant et gras paysage.

GÉROME (J.-L.). — « Le Bachi-bouzouk », les pieds délivrés de ses babouches, s'étend sur son bahut de bois sculpté et s'accoude sur sa fourrure. Il vient de retirer de ses lèvres l'ivoire de sa longue chibouque, et, armé de son arsenal de yatagans et de pistolets à la ceinture, il médite gravement. Le foyer de lumière est son turban. La tête de ce guerrier à moustaches est féroce dans ses méditations. — « Pas commode »! est un loustic de la rue de Jérusalem, dont le chapeau tromblon, coiffé sur l'oreille, est une date, absolument comme cette grosse cravate blanche, ces culottes velours vert et bottes à revers. Voyez-le s'appuyant sur sa canne et vous lançant un regard provocateur! Ce large ruban rouge dénote la modestie du bouledogue. C'est égal, il ne ferait pas bon de rencontrer ce féroce au détour d'une rue sombre, le soir ! — « Relais de chiens », en Afrique évidemment. Les lévriers pourront relayer là, dans cette fraîche et ombreuse

oasis ; mais après, il leur faudra la plaine et les horizons lointains et clairs pour voir et chasser ! Comme ils sont fins et distingués, ces modèles aristocratiques, et comme leur charmant valet, bien costumé, les accompagne sous ces palmiers, avec son terrible yatagan à la ceinture ! — « Femme au bain », et d'une opulente beauté, se penchant sur la piscine pour courber son superbe dorsal et recevoir les savons aromatiques que fait mousser la vieille camériste baigneuse. Comme elle est belle, et comme ce beau dorsal reçoit, en ce moment, les rayons de lumière qui descendent obliquement sur lui ! Cet intérieur de bain est des plus délicats et des plus fins d'éclairage. En effet, la lumière répétant ses étincelles de soleil non seulement sur le dos, mais encore sur la muraille et au bas de la vasque brune en forme de bénitier, éclaire vivement ce premier plan, repousse la vieille savonneuse de chairs à son deuxième plan, et met la colonnade cintrée du fond à son troisième. Décidément le prince de Saxe-Cobourg a bon goût, car cette œuvre est une des nombreuses perles que ce talent souple et multiple possède en son riche écrin. Que notre illustre et vieux camarade nous excuse de ne point traduire ses autres œuvres supérieures, qui, du reste, figurent, sans aucun doute, à nos précédents annuaires.

ISRAELS (Joseph). — « Les Pauvres du village » viennent sur la plage demander l'aumône du poisson qui n'a pas été vendu par des pêcheurs dont le chasse-marée est en panne. Voyez cette pauvresse qui reçoit une manne de marée des mains d'un vieux pêcheur, tandis que son fils ramasse à terre quelques limandes. Puis arrive, à la suite, le cortége nombreux de la misère : d'abord cette pauvre mère portant un enfant

à son col, suivie d'une autre fillette déguenillée; ensuite la pauvre vieille courbée sur son bâton, et, derrière elle, le vieux mendiant de profession, accompagné de sa femme et escorté de sa dynastie de petits mendiants élevés à cette triste école. Tableau qui vous serre le cœur et dont l'aspect vous navre, car la nature grise n'a rien de riant et s'harmonise avec cette indigence. Les goëlands jaloux voltigent et semblent aussi demander la charité. M. Israëls est un observateur qui n'a pas toujours la note gaie, mais nous l'apprécions et l'aimons comme un penseur et philosophe. — « De la Lumière dans les ténèbres ». C'est dans ces drames quotidiens, hélas! que vibre, de toute la puissance de son clavier ému, la note personnelle de ce vrai maître. Pauvre femme! comme elle pleure sincèrement de la séparation cruelle qu'elle subit en ce moment! Hélas! on emporte une bière noire, et des parents, des amis ou des hommes de peine la font sortir à bras par la porte; c'est alors que la lumière azur du ciel apparaît dans cet intérieur de ténèbres. Une jeune femme suit le mort, avec son petit enfant qu'elle tient par la main; tandis que la mère-grand, désolée, pleure à chaudes larmes et porte la main droite à ses yeux rouges d'avoir trop pleuré, et, comme apaisement et consolation touchante, sa petite-fille pose sa charmante tête sur la main gauche de la pauvre désolée; elle sanglote aussi la pauvrette, et le chien fidèle a l'air profondément inquiet de voir partir ce cercueil. C'est du grand art, et du plus grand. Monsieur Israëls, vous vous emparez là de tous les cœurs, de toutes les âmes honnêtes! — « Une Mère donnant à manger à son bébé » qu'elle tient, la tête un peu renversée sur son bras. Elle lui verse quelques cuillers de soupe. Cette belle nature

de femme d'ouvrier est grave ; elle est assise de profil et incline sa belle tête de trois quarts avec parti pris d'ombre. Cette pauvre chère mère nourrice a froid à ses pieds nus et les chauffe sur sa chaufferette. Excellent effet d'intérieur; grande sérénité dans ce devoir, dans cette âme pleine de vertu. C'est simple et beau, et encore du grand art. — « Le Bénédicité ». Ce maître original a le don de vous saisir le cœur et l'esprit par la profondeur de son sentiment vrai. Ainsi, voilà une bonne vieille croyante qui a d'autant plus de foi et de religion qu'elle a perdu celui qu'elle aimait, son cher homme. Il ne lui reste plus que ce grand gars au profil dur et aux cheveux d'or en brosse. Eh bien ! la croyance de la pauvre veuve s'impose. Elle joint les mains et dit le Bénédicité ; le grand gars en fait autant. Cet intérieur austère, sombre et vrai, s'accorde bien avec cette scène profondément sentie. M. Israëls est un grand maître, car il parle au cœur. — « Les Comptes de la paroisse » sont écrits par ce vieux bedeau ou sacristain, qui, en fumant sa pipe au long tuyau, fait quelques réflexions à son épouse tricotant ses bas et prenant son époux comptable pour quelqu'un. — « Vieux et usé ». Équivoque symbole, et des plus tristes. La pauvre femme de ce vieux pêcheur usé, malade et alité, raccommode son vieux filet troué, usé. Ah ! ce n'est pas seulement le vieux filet qui est hors de service, mais bien aussi le vieux pêcheur. Et l'ange du devoir et du foyer raccommode sans relâche, voulant donner des illusions à son pauvre cher moribond. C'est encore la belle note vraie.

KNAUSS (Louis). — « Les Bohémiens » montrent leur passeport au garde champêtre, qui, le corps cambré en arrière et s'appuyant de la gauche sur sa

canne, lit, avec beaucoup d'emphase et de solennité, les papiers que la bohémienne lui explique de l'index, pendant que le chef de la bande errante, en vrai costume de bateleur, observe, en s'appuyant de la main gauche sur le tronc du chêne séculaire sous lequel se passe cette entrevue ou plutôt cette inspection. Le chef bohémien tient en laisse un singe malin qui paraît vouloir, à son tour, interpeller Loulou, le charmant chien renard du garde, étonné de cette effronterie. Le reste de la troupe nomade regarde et écoute, sans surprise : ils sont tellement habitués à ces questions indiscrètes ! L'un d'eux ne prend même pas la peine de se lever, car il est couché à terre auprès de sa femme allaitant le dernier bébé ; et la gentille gitana de quinze à seize ans du fond achève sa toilette, tout en écoutant, tandis que le cheval paît tranquillement l'herbe du seigneur. Le sage animal, cette bonne bête du bon Dieu est partout chez elle ; tout en broutant, elle porte sur son dos les bagages et le stradivarius de l'artiste du plein air. Au premier plan, de joyeux bébés tout nus goûtent le charme du repos, couchés sur un lit de feuilles mortes ; et, comme toujours, les paysans, lâches et poltrons, accourent, à l'horizon, armés de fourches et de faux pour chasser les intrus, les bohémiens. Mais si le garde, sabre au côté, leur enjoint de partir, il le faudra bien ; et cette famille de l'air libre s'en ira plus loin, le jour ou la nuit, poser sa tente facile ; et, comme dit Baudelaire, lorsqu'ils passeront dans les champs ou les bois, le grillon et l'oiseau chanteront plus fort pour fêter leurs amis qui vivent comme eux en plein ciel et en air libre. Ah ! quel poète et observateur que M. Knauss !

MADRAZO (Raymondo de). — « M. R. de E. »,

debout et portant à droite, est simplement posé, les bras pendants, la figure de face en pleine lumière et d'une expression douce et agréable. Il s'enlève en vigueur de chevelure, de barbe et de jaquette brune sur un fond clair. Très bon portrait. — « Mlle A. M. », en toilette ou robe satin rose, est de trois quarts, les bras tombants et les mains délicatement croisées. Sa belle tête pleine face a une expression des plus agréables. Elle sourit avec grâce et bonté. — « Mme la duchesse d'Albe » est debout de face et dans une pose simple et majestueuse ; l'expression de sa physionomie est un bienveillant sourire. Les chairs sont blanches et lumineuses, et le corsage de velours noir, comme la jupe, rappelle un peu la robe Marie Stuart ; toutefois une tunique satin noir se prolonge en traîne. Mme la duchesse s'enlève sur une draperie pourpre et sur un fond bleu. Portrait princier.

MENZEL (Adolphe).— « La Procession » va entrer dans la cour du château, comme cela commence par les porte-bannières forcés de les incliner bien bas pour passer par la porte Louis XV. Comment pourra-t-il faire, ce bon vieux curé portant son saint-sacrement sous le dais or et pourpre ? Évidemment, les châtelains seront assez polis pour venir au-devant de cette bénédiction à grand cortège, où la foule se presse. Très belle et bonne composition chatoyante de tons riches et d'un foyer un peu éparpillé, il est vrai, mais qui dénote un fin et riche coloriste.

MILLAIS (J.-E.). — « La Jeunesse de sir Walter Raleigh ». Deux enfants assis au bord de la mer écoutent avec beaucoup d'attention un vieux loustic de mer, qui, d'un bras éloquent, leur indique là-bas un point à l'horizon. Évidemment, sir Walter Raleigh est le petit bonhomme en costume vert avec son chapeau

à plume et sa collerette Marie Stuart. Son recueillement est si profond, il écoute avec tant de sentiment, de respect et avec une attention au-dessus de son âge, qu'on ne peut le confondre avec son petit camarade qui, lui, a l'air sceptique. Le vieux marin, assis sur un débris de navire, à côté d'une ancre, est bien dans son rôle de narrateur; sa pose et son mouvement sont des plus heureux de naturel et de vérité. Tout est clair, net et franc d'aspect dans ce bon tableau de maître.— « Mme Jopling » est debout et de trois quarts, levant un peu sa jeune et belle tête intelligente et pensive ; ses mains, posées comme les bras derrière le dos, dégagent son beau torse et sa taille en plein galbe libre et élégant. Grande simplicité et distinction britannique. — « Mme Périgini » est tout à fait de dos et renverse un peu sa tête sur l'épaule gauche, ce qui nous permet d'admirer son loyal profil anglais et sa chevelure d'un blond ardent; sa robe de crêpe laisse voir ses omoplates et ses bras. Beau portrait n'ayant rien de banal.

NITTIS (de). — « Mme N. » est une sorte de pastel ou vaste aquarelle gouache enlevée en vigueur tendre et avec maëstria, par un bel effet de neige pour fond. Cette dame, rêveuse et du meilleur monde, est nonchalamment assise de trois quarts sur son sofa. Son bras droit posé sur un coussin, elle tient son éventail par les deux bouts. La tête suave nous regarde avec des yeux bleus tendres et rêveurs ; une expression de douceur et de bonté règne sur ces traits charmants. Mme N. vient de prendre sa petite tasse de thé, et médite. Figure, toilette et intérieur, tout est délicat d'aspect et de facture soignée. — « Le Train qui passe », et qui laisse une longue traînée ou pa-

nache de fumée dans les bruyères. C'est la réflexion que font ces pauvres herbagères, levant leurs échines courbées sous le pénible labeur pour voir la locomotive au loin à l'horizon. Le ciel est gris, un peu dans le ton de la fumée, et de la plaine brun foncé de la bruyère. Vrai et senti, ce bon aspect. — « Courses à Longchamps » et suivies religieusement par les fidèles adorateurs de cette mode. Voyez bien, retenez bien ces types du premier plan, et prenez bonnes notes de tous ces profils stéréotypés, aussi bien de ceux des dames du demi et du quart de monde qui s'échelonnent de bas en haut, et notamment de ces deux poseuses à la mode, dont les chapeaux Directoire touchent au plafond de la marquise. Eh bien allez à Longchamps tous les ans, et vous les reconnaîtrez, toujours les mêmes! Le turf, la plaine verte, les milliers de têtes de la fourmilière, encore toujours les mêmes, voilà l'économie de cette bonne toile bien observée.

POKITONOW (Ivan). — Ayant le vif regret de n'avoir pas le temps de traduire l'œuvre de cet artiste distingué, en voici la nomenclature : « Jeune Fille brodant », « Le Soir », « Le Haras », « Le Bûcheron », « L'Adieu », « Le Chasseur au marais » et « Le Chasseur ». Ajoutons cependant, d'après nos notes, que les effets et les aspects de ces tableaux nous ont semblé francs et justes de précision, et disant bien du premier coup ce qu'ils veulent dire. (Voir nos précédents annuaires sur cet éminent peintre de genre.)

STEVENS (Alfred). — « Les Visiteuses » sont deux jolies femmes à la mode, debout et communiquant les nouvelles du jour à leur amie assise auprès de son

bébé ; l'une d'elles a sans doute apporté ce diable rouge ou jouet pour amuser ce jeune et charmant enfant. Ce groupe gracieux s'enlève en pénombre délicate sur un fond clair. C'est fin et agréable d'aspect et d'expressions féminines surtout. — « L'Attente » commence à ennuyer cette jeune élégante, la main sur la hanche gauche et la droite sur sa longue canne. Délicieuse figure, et expression sentie et rendue que la susceptibilité justement froissée de cette jeune femme comme il faut. — « La Lecture » est suspendue un instant. La jolie blonde qui la fait médite sur un passage sans doute agréable, car elle ébauche un fin sourire. Cette jeune lectrice blonde, à l'opulente chevelure, aux deux mèches tombantes, est bien charmante dans son peignoir. — « Ophélie », déjà folle de douleur dans sa passion méconnue par Hamlet qui ne songe qu'à venger son père, Ophélie, les cheveux épars et couronnée de fleurs, a les traits bouleversés. Elle souffre, la pauvre âme ! Ses orbites caves sont chargées de larmes amères, et les fleurs qu'a choisies cette amante désolée sont funèbres. Elle sait qu'elle va les laisser flotter avec elle dans le linceul de l'eau. C'est navrant ! — « Jeune Fille aux fleurs », dont elle presse un gros bouquet sur sa poitrine délicate. La belle fillette de trois quarts, s'appuyant la tête et le dos sur un fauteuil tapissé de soie grise, a l'air des plus soucieux et même rêveur, pour cet âge étranger aux passions de la vie. Ses beaux yeux veloutés sont noyés de langueur ; son petit nez et sa jeune bouche en chapeau de gendarme, en un mot ces traits à la fois délicats et puissants, promettent, comme le deltoïde et le bras un peu caché par les pavots et fleurs de champs, une belle femme à venir. Charmante étude qui fait rêver. — « Les Papillons », qui naissent et

meurent avec les roses, aiment à se reposer sur leurs seins, à y boire leur suc et à s'y enivrer d'amour, et cela dans une prairie, une nature luxuriante. Mais leur cruelle sœur en grâce et beauté, la suave jeune fille, vient faire la chasse à ces fleurs animées, pour les épingler au corps dans sa belle collection. Telle est cette jolie toile.— « Dans l'atelier », une élégante visiteuse vient de s'asseoir sur un pouf bleu-azur, et s'accoude sur le dossier d'un fauteuil pour admirer une peinture sur un chevalet. C'est tout bonnement délicat et tendre d'aspect, et quel joli profil ! — « Un Sphinx parisien » est une blonde sur le retour, s'emmitouflant le col d'un boa un peu plus foncé que sa chevelure ardente. La figure, de face, est dans l'ombre, sauf un reflet de lumière frisante. Elle ouvre la bouche et y pose un doigt, se faisant du bras ployé et du poignet droit un support pour son poignet gauche. Ce sphinx n'a pourtant pas l'énigme féroce du légendaire Œdipe ; la sienne est facile à deviner : la pauvre femme s'ennuie de vieillir, et son cœur est difficile à louer. Du reste, les bluets et coquelicots de sa robe sont symboliques ; elle est dans l'âge de l'automne. Fin et délicat tableau d'un ton vrai dans la pénombre.

WAHLBERT (Alfred). — « Village de pêcheurs à Fjellbacka (Suède) ». Cette nuit aux nuages d'argent des plus tapageurs se confond avec la ligne d'horizon de la mer, où apparaissent quelques barques de pêcheurs. Le côté gauche de ce vigoureux motif est tranché par les maisons dans l'ombre et la ligne du quai. Bel aspect au puissant contraste chez ce peintre d'effet. — « Un Pré fleuri, au mois de juillet, en Suède », absolument comme en France. Les pâquerettes, les coquelicots et bluets font la joie des fillettes,

qui viennent, comme ces trois petites camarades, en remplir leurs tabliers. La ligne droite des massifs de l'horizon borne cette prairie mûre et éclairée par un ciel gris-perle. Aspect vrai et tendre. (Voir annuaire 1878, Exp. univ., tome III, pages 266, 267 et 268 *Dictionnaire Véron.*) Trop limité par le temps, et ne pouvant traduire les autres œuvres, en voici les titres : « La Plaine à Kristinehamn », « les Roches de Bohuslau », « l'Ile de Marstrand », « Novembre à Kristinehamn », « Vallée de Strœmstad », « Clair de lune sur la mer à Bohuslau », « le Ruisseau de Stenung », « Soleil couchant à Stenung », « Entrée de Stockholm du côté de la rivière », « Effet de nuit sur la rivière de Stockholm ».

—

CONCLUSION.

La logique implacable réalise les conclusions prévues à la suite des transformations politiques et sociales qui s'opèrent à notre insu. L'art, qui est, comme la littérature, l'expression la plus immédiate et la plus élevée des aspirations des peuples, l'art ne pouvait rester étranger aux évolutions et révolutions politiques et sociales de toutes les couches et classes de la société qu'il représente. Aussi devait il, dans l'explosion de sa liberté, songer tout d'abord à sa question vitale, la plus urgente à résoudre. Et, chose fâcheuse à constater, la haute question esthétique, la tradition, l'élévation du sens moral, l'idéalisme, le grand art, en un mot toutes ces puissances qui font de l'art un des plus forts leviers du progrès et de la civilisation, tous ces flambeaux conducteurs dont les rayons éclatants ne peuvent jamais égarer ceux qui

les suivent, ces flambeaux devaient s'éteindre temporairement dans l'ouragan et les courants tempêtueux de la transition officielle à la liberté. Dans le débordement des besoins de première nécessité, qui aiguillonnaient la faim et les appétits matériels des artistes non arrivés, et c'est la masse, et le désir de conservation assez naturel et légitime aux positions acquises, l'État, voyant qu'il lui était impossible de contenter tout le monde, quelque habile qu'il fût à louvoyer à travers tous les écueils de cette mer d'exigences sans issue, l'État saisit l'occasion opportune de décliner son ingérence dans la direction et les affaires des artistes.

A la suite de la déclaration du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts du 27 décembre 1880 (et ce document de M. Edmond Turquet, sous-secrétaire d'État, vivra dans l'histoire de l'art), les artistes inaugurèrent immédiatement leur émancipation et leur autonomie par une assemblée constituante de quatre-vingt-dix membres, Société civile et ouverte, dit-on, à tous les artistes ayant exposé. Le premier essai de la liberté ayant été très concluant quant au nerf de la guerre à l'argent, la Société fut donc fondée, par-devant Me Delapalme, notaire, sur la base des statuts de la Société civile des artistes français pour l'exposition de 1882, dont nous attendons les nouveaux résultats financiers après le 20 juin courant.

Tout cela est au mieux pour l'avenir capitaliste de cette société ; mais est-il bien avéré qu'en l'état des choses, tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, et surtout dans le monde irritable, susceptible et nerveux des artistes juges et parties ? Hélas ! hélas ! il faut de suite conclure par la néga-

tive, et, comme on le verra dans les considérations générales sur le Salon de 1882, nous sommes de ceux qui respectent les bonnes expériences jugées par le bon sens public; nous regrettons les catégories justes et loyales de M. Edm. Turquet, qui menaient droit au jury mixte de classement des genres par groupes sympathiques, et qui, sans attenter à la hiérarchie des droits acquis, lui donnaient au contraire une plus haute consécration, et ne refusaient point, par contre, à la grande moyenne des artistes de se mesurer et comparer entre eux. Car nous ne comprenons point cette limitation de Procuste qui étend ou disloque à volonté l'essor de l'art comtemporain; nous ne comprenons point, non plus, ce chauvinisme de l'art français qui entretient de haut les ferments de guerre civile européenne. Qu'on se rappelle qu'à l'exposition de 1867, notre nation fit preuve, hélas! (je parle des représentants de notre art français, qui avaient manifesté une telle gloutonnerie, qu'il fallut leur reprendre une partie des médailles qu'ils avaient accaparées), l'Allemagne, l'Autriche et la Bavière furent obligées de louer des terrains pour exposer; et, d'autre part, le chauvinisme belliqueux de l'Empire prétendu libéral allait jusqu'à laisser jeter de la boue à la statue du roi Guillaume qui déclinait, en partant, les honneurs hypocrites qu'on voulait bien lui faire. A partir de cette date funeste, l'invasion était décidée dans l'âme blessée de l'autocrate, qui n'attendait que l'occasion de la revanche d'Iéna; et l'Empire dilapidateur, aux mains d'une camarilla féminine et cléricale qui voulait la guerre pour donner une leçon au protestantisme et s'étourdir sur les ténèbres de ses finances véreuses, l'Empire tomhait dans le piège et entraînait la France dans sa honteuse chute. Ah! n'allez pas croire que

l'art, inoffensif en apparence, ne pèse point de quelque poids dans les grandeurs et décadences des nations! L'avenir logique des découvertes appliquées des sciences est l'union centrale de ces mêmes sciences, des lettres et des arts des peuples civilisés.

En cela, et c'est notre conclusion sérieuse, l'Exposition internationale de peinture, organisée par un groupe d'artistes, a bien mérité du présent et de l'avenir de l'art. Oui, honneur et gloire légitimement dus à ce groupe international qui comprend largement la situation! Avouons-le, répétons-le à satiété, comme dans nos précédents annuaires, nous sommes heureux de voir s'éteindre, avec les Knauss et Menzel et, espérons-le bientôt, avec les Schreyer et autres peintres allemands, le feu couvant trop longtemps des haines de nationalités. Oui, l'art est le doux vainqueur, le trait d'union des cœurs, des âmes et des esprits; et le génie de la France doit tendre, avant tout, à hâter le rapprochement des grands esprits, des lumières qui doivent émanciper et affilier les producteurs dans l'union de la paix bienfaisante; et la République française, comme ses artistes, ont charge d'édifier, et non de détruire, et de mettre au ban de la civilisation les égorgeurs de peuples qui entretiennent à plaisir la zizanie et la haine (1). *Si vis*

(1) Ajoutons, toutefois, que, si l'âge héroïque ou barbare tend à s'accroître dans la personnification d'un césarisme guerrier, nous sommes bien forcés de refaire, à la hâte, notre éducation militaire, et des progrès de formidable et légitime défense contre les scélérats mal intentionnés contre la République; mais espérons qu'au moyen d'un congrès, nécessaire et urgent, il faudra bien restreindre au plus tôt l'entretien de cette barbarie, et forcer les criminels Damoclès de la situation d'obéir au vœu international d'armements restreints et de rapports plus pacifiques, en un mot de conjurer la ruine et la misère entretenues par la haine machiavélique d'un homme d'État trop Richelieu.

pacem, para bellum ! disait le proverbe des temps barbares du césarisme. Eh bien, malgré cette dure nécessité à laquelle il faut obéir, l'art doit, comme la science et l'honnête littérature, l'art doit entretenir les bons rapports d'union internationale, afin que l'arbitrage de l'honneur, du droit des gens et de la civilisation conspue à jamais les hommes d'État fauteurs de guerre, qui veulent éterniser cet état barbare et sauvage. Sachons donc un grand gré et témoignons ici toute notre estime à MM. Alfred Stevens, de Madrazo et de Nittis d'avoir organisé cette belle exposition de la France, la Belgique, l'Italie, la Hollande, la Russie, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, l'Autriche et la Suède dans les salons de M. Georges Petit, dont la galerie sait donner à tous les artistes le meilleur et le plus urgent exemple à suivre.

Th. VÉRON.

Poitiers, 12 juin 1882.

NEUVILLE (Alph. de) et DETAILLE (Éd.):

PANORAMA NATIONAL

—

« Bataille de Champigny (journée du 2 déc. 1870) ».

A la suite de l'exposition internationale de la galerie G. Petit, il était opportun et indispensable de ne point oublier cette nouvelle manifestation de l'art épique, en cette année de production effrénée. Et, à ce point de vue de nos dernières réflexions philosophiques, ou plutôt de nos desiderata sur les litiges de conquêtes, d'annexions, et des jalousies qui fermentent dans les passions mal éteintes de conquérants insatiables et inassouvis, disons que MM. de Neuville et Detaille viennent de montrer et montrent encore au monde entier, à l'Allemagne aussi bien qu'à la France, les horreurs des guerres fratricides entre peuples voisins et faits pour unir leurs efforts civilisateurs, et non pour s'entr'égorger comme des assassins, aliénés furieux.

Est-ce à dire que nos aïeux français, dont le sang coule dans les veines des réformés à la suite de la révocation de l'édit de Nantes, que ces braves aïeux républicains n'ont pas infusé dans le sang germain les

mêmes aspirations civilisatrices qui sont dans notre propre sang ? Est-ce à dire que ce malentendu d'une cruauté aussi insensée doive se prolonger ?

Allez donc voir les sanglants détails de l'horrible journée du 2 décembre 1870 ! Allez voir le champ de bataille jonché du triste bilan suivant :

Pertes de l'armée française, les 30 novembre et 2 décembre 1870, devant Villiers-Champigny : 5 généraux, 15 chefs de corps, 409 officiers et 9,053 hommes hors de combat. Le 42e avait, à lui seul, perdu 40 officiers et 1,135 hommes ! L'artillerie avait eu 692 chevaux tués ! Pertes des Allemands dans les deux journées : 248 officiers et 5,274 soldats. Et en présence de cette hécatombe de peuples frères, écrions-nous : Honte aux misérables qui ne rêvent que guerre et effusion de sang ! *Caveant consules !* car ceux qui appellent de tous leurs vœux une nouvelle tuerie, ce sont les intrigants, fauteurs de troubles civils, pour y pêcher miraculeusement... quoi ? le césarisme et l'absolutisme ténébreux de l'engeance noire, qui, elle, a soin d'éviter la guerre. Ah ! pauvre chère patrie ! si tu tires jamais l'épée, et il le faudra assurément, si les coalisés t'attaquent, tu feras bien d'en finir avec ces fauteurs de désordre et ces vils intrigants qui prennent la religion pour masque de leur impuissante ambition.

Donc, en entrant dans la chambre noire de ce dramatique panorama, à la faible lueur d'une lampe, et devant un pauvre feu de cheminée, nous apercevons d'abord, dans la cuisine d'une maison de Champigny, quelques malheureux mobiles de Bretagne ou de Vendée, dormant ou veillant, la main sur leurs chassepots. Le thermomètre est à 10 degrés au-dessous de zéro, et les pauvres diables, gelant auprès de ce maigre

feu, et l'estomac creux, attendent, comme le reste de nos corps recomposés, le lever de l'aube pour continuer l'héroïque bataille du 30 novembre, et percer, s'il se peut, la ligne d'investissement que recommencent à canonner nos batteries dans les parcs de Villiers et de Cœuilly. La route, bordée d'arbres, qui coupe la plaine de Poulangy, où le général Ducrot avait établi son quartier général, conduit à la fourche de Champigny, village que nous avions enlevé la veille aux Allemands, et est encore le théâtre d'une lutte sanglante : Champigny, envahi de nouveau par les Wurtembergeois à la faveur des brumes matinales de décembre, et presque entièrement repris, il fallut faire la guerre des rues, de maison à maison, des toits et du clocher, et de jardin à jardin, où la fusillade à bout portant et l'arme blanche firent des massacres. Les 35e, 42e et 114e (division Faron) se firent jour, la sape à la main, tandis que du haut des fenêtres, des toits, donjons et clocher, les feux et les balles crépitaient. Dans l'enclos d'un petit jardin notamment, quarante braves et trois officiers des nôtres ont arrêté, par leur fusillade non interrompue, la marche en avant des Prussiens, et, malgré les feux de la Plâtrière et du parc en pointe, ils tinrent en respect les envahisseurs jusqu'à deux heures, quand, réduits de moitié et les munitions épuisées, les survivants se réfugièrent dans les maisons de la rue du Pont, où ils poursuivirent le combat à mort.

Voyez donc dans cette petite plaine, entre Champigny et le pied du plateau, voyez les débris et les horreurs de la lutte de cette matinée. Voyez ces braves mobiles passer par les brèches des jardins et se joindre à la colonne qui cerne le four à chaux ; c'est là qu'une cinquantaine de Poméraniens, acculés et

cernés, mettent la crosse en l'air et se rendent. Cette scène émouvante, due au pinceau de M. de Neuville, est d'un dramatique achevé : sous les murailles et les cintres effondrés de cette plâtrière, comme ces rudes guerriers expient leur témérité, et comme les nôtres, un moment vainqueurs, s'arrêtent magnanimes et superbes, mais sans emphase ni cruauté, devant cette reddition au milieu des morts et des blessés! En descendant du haut du plateau et dans la gorge du chemin, gisent encore les fourgons et les cadavres de nos fantassins mêlés à ceux des Prussiens; quelques-uns de ces derniers sont emmenés prisonniers par les nôtres, tandis que les frères ambulanciers viennent relever les morts; car trois compagnies du 122e, conduites par le colonel de la Monneraye et le commandant Aillery, avaient refoulé la majeure partie des assaillants dans les bois de Villiers et de Cœuilly.

C'est au premier plan de terre et de débris réels de chariots, fusils, caissons, prolonges, boulets, obus et effets militaires, que la peinture se raccorde à cette nature désolée, par le trompe-l'œil de l'art. C'est là que le fantassin blessé de M. de Neuville remet ses cartouches à un mobile. La signature du grand peintre, écrite sur une giberne, indique la solution de continuité de son œuvre, avec la reprise de celle de M. Detaille, qui commence à son « Clairon des mobiles ». Au-dessus du petit bois, apparaissent, dans les fonds en perspective, les tirailleurs, puis la maison de Bel-Air et les sommets de Cœuilly, d'où tire l'artillerie ennemie, protégeant de ses feux la descente des grenadiers poméraniens, qui reviennent à l'attaque.

Au premier plan, dans les chemins de la carrière,

voici le colonel de la Monneraye chancelant sur son cheval, car il vient d'être mortellement frappé d'une balle, à la tête du 122e ; quelques-uns de ses hommes le soutiennent dans sa chute.

En remontant en deçà du four à chaux, nous voyons le général Ducrot surveillant la marche de l'action, faisant avancer les réserves et montrant au général Frébault, commandant en chef l'artillerie, les positions à prendre pour y installer ses batteries. Dans l'état-major du général Ducrot, on peut reconnaître le général Appert, chef d'état-major général ; le colonel Warnet, sous-chef de ce même état-major ; le colonel Maillard, de l'artillerie de marine, et le commandant des éclaireurs, Franchetti, que la mort va faucher dans quelques instants sur les sommets de Villiers, au-dessus desquels on voit le plateau d'Avron, d'où l'artillerie canonne Noisy-le-Grand. A gauche, est le fort de Rosny, et nous voyons ensuite le village et le fort de Nogent qui, de ses pièces de marine et de gros calibre, canonne Villiers et Cœuilly, occupés par l'ennemi.

Pour terminer ce panorama gigantesque, nous revoyons le donjon de Vincennes, le Panthéon dans le lointain, ainsi que la route de Champigny à Joinville, où notre artillerie répond à celle de Cœuilly. Nous pouvons facilement distinguer la ligne d'investissement en suivant la fumée des feux allemands des hauteurs de Champigny, de la grande maison de la Plâtrière, du sommet de Cœuilly, des maisons et du parc de Villiers ; nous suivons jusqu'à Noisy-le-Grand la formidable ligne.

Quant à notre ligne d'attaque, elle part du pont de Champigny, passe par le village, le four à chaux, le

bois de la Lande, les sommets de Villiers, et s'appuie sur la Marne, en se fixant au village de Bry.

Assurément, ce Panorama de nos glorieux malheurs doit faire battre le cœur des patriotes; car l'honneur de la France a été sauvé en bien des rencontres, et notamment à cette vigoureuse sortie de Champigny, où nous n'avons pu, hélas! mener à fin notre percement de la ligne d'investissement, pour revenir, avec l'armée de la Loire, cerner, à notre tour, les innombrables envahisseurs. Mais, hélas! il était écrit que la France subirait l'humiliation des erreurs personnelles d'un deuxième Empire, et que notre pauvre patrie devait subir l'amputation de deux de ses vaillants membres. Est-ce à dire pour cela qu'il faille livrer au hasard sanglant du carnage et de la tuerie la fleur du sang et de l'avenir des peuples faits pour produire, édifier, et non détruire et ensanglanter le progrès, et l'enfouir sous le recul et la digue de la barbarie?

Non, assurément. L'œuvre épique de deux peintres d'histoire, soldats eux-mêmes de ces deux journées homériques, l'œuvre de MM. de Neuville et Detaille est une grave leçon à inculquer à l'humanité, et au cœur des hommes d'État dignes de ce nom. Il n'y a point sur cette toile peinte qu'une œuvre d'art à admirer, que des émotions pénibles à en recueillir, il y a des méditations profondes à faire sur la situation politique et sociale des peuples menacés, au jour le jour, de nouveaux cataclysmes. Il y a pour les savants, les littérateurs et les artistes, une conclusion morale des plus élevées à tirer de ces horreurs de la barbarie : c'est la charge d'âmes, de cœur et d'esprit pour tous les peuples, d'endiguer par l'instruction univer-

selle et obligatoire le torrent de la sauvagerie, qui menace de faire une nouvelle irruption. Il y a, en un mot, un devoir sacré pour tous : c'est de conspuer et condamner, comme crime de lèse-civilisation, les misérables instigateurs et amants du fléau de la guerre.

APPENDICE

LACUNES ET DESIDERATA

DU

Salon de 1882.

NOTA. — Dans les documents suivants, arrivés en retard, la ettre alphabétique suivra indistinctement les peintres, sculpteurs t dessinateurs.

ATTOUT-TAILFER (Pierre-Alphonse). — Cet artiste eintre qui, aux précédents Salons, notamment à ceux e 1878, 1879, 1880, avait manifesté par « Saint-tienne-du-Mont » et « Notre Dame-de-Paris », une éritable vocation pour la peinture architecturale écorative, cherche-t-il une autre voie, ou, par telle ause et telle autre, est-il détourné du Salon ? En tout as, connaissant ses facultés organisatrices et mili-antes, nous l'engageons fortement, à titre de core-igionnaire, à revendiquer les catégories Edmond urquet et le *jury mixte de classement mi-parti ar-istes et critiques d'art dans les douze genres de l'art:* 'est le seul moyen de supprimer la douane des jurés uges et parties prenant tout pour eux d'abord, lais-ant ensuite les miettes aux élèves et favorisés, et

limitant fortement, après, le nombre des exposants de la grande moyenne des artistes.

En ce temps de suffrage universel, ne pas imposer le mandat impératif du droit commun pour les artistes admis une fois, de la liberté de se comparer avec leurs confrères, et, au besoin, de *limiter à un seul* le droit d'exposer un tableau, ce qui doublerait le nombre d'exposants et donnerait amplement la mesure du génie ou du talent de chacun; en un mot, ne pas revendiquer le droit commun à la lumière, me semble une résignation d'une débonnaireté peu républicaine. En conséquence, nous engageons fortement ici notre coreligionnaire à hâter la réforme et de conclure par le jury mixte des Salons-concours et de classement, ce qui est plus brave et promet la hausse des progrès de l'art.

CAPELLARO (Ch.). — Comblons immédiatement une lacune à l'actif de ce vaillant sculpteur des plus méritants; car, à propos de la « Jeune Fille jetant des fleurs sur une tombe » (page 403, SCULPTURE), nous avons oublié de dire que Capellaro n'était point seulement élégiaque et philosophe à ses heures, mais qu'il était surtout de la famille des sculpteurs épiques et de grand art décoratif. Ce fait, cette vérité, nous les avons constatés une fois de plus, à Ozouer-le-Voulgis, chez notre coreligionnaire Ch. Rolland. Nous avons pu admirer la belle statue de « la Révolution de 1789 » qui, dans une pose et un galbe superbes, a une allure vraiment noble et de grand style. Elle lève son bras et agite vers le ciel les carreaux fulgurants de l'ère du salut et de l'émancipation des peuples, à travers lesquels scintille le dogme sacré de cette immortelle Révolution : *les Droits de l'homme.* Tout, dans cette belle figure de grand art décoratif, concourt égale-

ment à pouvoir faire prendre le change, et à nous permettre de l'intituler : « la République française ». Cette œuvre remarquable fait grand honneur à Capellaro et au patriote qui a chanté O. Le Voulgis.

CLAYTON (John). — Voici également un peintre dessinateur et coloriste que nous suivions, depuis tous les Salons antérieurs, dans ses rapides progrès affirmant un observateur distingué. Nous espérions même une évolution dans sa voie, d'après ses études directes faites sous le soleil d'Orient; mais, hélas! depuis 1880, rien à l'actif de cet artiste qui promettait beaucoup, et que l'abdication de l'État, quant à l'administration des expositions, ou plutôt l'autonomie rendue aux artistes tient maintenant en quarantaine. Et, certes, M. Clayton n'est point le seul : je connais une foule de talents ne faisant point partie des coteries au pouvoir, et souffrant de la limitation du nombre des œuvres à présenter par les règlements, plus liberticides que ceux de 1879 et 1880 qui étendaient mais ne restreignaient pas la liberté. Or, puisqu'on allègue le manque de place, ce qui se comprend (étant donnés les tempéraments des Puvis de Chavannes, Roll, Gustave Doré, etc., etc., qui ont bien raison de suivre l'élan de leurs organisations), ou il faut aviser à trouver un local plus vaste, ou il faut limiter le nombre d'œuvres à exposer sur la cymaise et deux rangs supérieurs au plus : par exemple, n'autoriser que deux tableaux aux hors-concours, et, aux exempts comme aux non-exempts, un seul tableau, mais sévèrement classé, avec procès-verbaux des votes et leur responsabilité. Il faut, en un mot, que, le jour même de la présentation des œuvres, le jury mixte du Salon-concours commence la sélection des douze genres et s'occupe de les classer dans les tempéraments congénères et les

groupes sympathiques, en les juxtaposant par rangs de force, comme aux concours d'écoles. Qu'importent les clameurs et criailleries des habiles, intéressés à perpétuer l'injustice et la pêche miraculeuse des médailles à travers les genres confondus en promiscuité, et dont les degrés de forces sont absolument inappréciables dans cette confusion et ce désordre ? Qu'importent ces stupides cris : « ce serait monotone ! » le Salon serait ennuyeux ! » Oui, pour les gens frivoles qui passent et n'étudient rien ; mais, pour ceux qui étudient et comparent, il y aurait bénéfice d'instruction et contrôle sévère du classement plus ou moins intelligent et juste. Et la fonction de juré responsable devant le public, juge en dernier ressort, deviendrait alors un mandat des plus délicats et des plus responsables. L'éducation artistique du public serait rapide, et, le goût se répandant dans les masses, la civilisation y trouverait son progrès. L'art deviendrait non seulement un enseignement pour tous, mais encore il progresserait logiquement par la comparaison forcée des œuvres des mêmes genres ; du très bien au médiocre et au mauvais, il y a de la marge, dans les douze genres connus de l'art. Or quel est l'artiste se respectant qui oserait envoyer une œuvre indigne d'être admise au concours ? Il est bien entendu que, chaque exposant ayant la faculté de concourir dans les douze genres, et de chercher ainsi sa vocation et sa voie, n'aurait plus aucun droit de crier à la limitation. Quelle clarté pour l'observateur, l'appréciateur et le jugement du public, qui finirait par se passionner pour son mandat de juge souverain de cour de cassation de l'art ! Ainsi interprété et classé hiérarchiquement, l'art devient le premier des enseignements universitaires, et, à ce titre, l'État a le droit

d'initiative dans cette réforme urgente. J'affirme que la profession d'artiste ne peut devenir libérale et avoir des garanties sérieuses qu'à ces conditions équitables, et c'est alors que M. Clayton, peintre d'avenir, conquerra vite ses diplômes de licence.

CLÉSINGER (J.-B.). — « Le Général Marceau ». Statue équestre, et l'une des quatre statues décoratives destinées à la décoration de l'École militaire. Le brave pacificateur de la Vendée est dans le costume de colonel de hussard, qu'il affectionnait. Ce véritable génie de la guerre, que Kléber avait remarqué et encouragé immédiatement par le grade de général en chef de l'armée de l'Ouest, dès l'âge de 24 ans, avait déjà consacré son grade par sa victoire sur les Vendéens à la bataille du Mans (12 décembre 1793). En 1794, devenu général d'une division dans l'armée de Sambre-et-Meuse, il fit des prodiges et décida la victoire à la bataille de Fleurus ; mais, après avoir secouru la retraite de Jourdan et avoir refoulé l'ennemi à diverses reprises, il reçut une blessure mortelle à la bataille d'Altenkirchen. Les Autrichiens et tout l'état-major des coalisés étrangers se mêlèrent aux nôtres pour apporter l'hommage de leurs regrets et de leur admiration à ce beau génie militaire, emporté à 27 ans. (Voir notre notice sur le tableau de Paul Laurens, Annuaire 1878.) Eh bien, admirez-le, ce jeune et vaillant général si bien compris, si bien rendu par le savant maître J.-B. Clésinger. Comme il est beau, calme et modeste sur ce cheval de bataille fier de porter un tel génie ! Espérons, au prochain Salon, ou même à la porte de l'art décoratif, voir les trois autres statues destinées à l'École militaire.

GONZAGUE-PRIVAT. — Nous regrettons vivement de ne point revoir à ce Salon cet artiste au pinceau

fin et gracieux, doublé d'une plume de critique d'art et d'écrivain distingué ; mais généreux et militant, Gonzague-Privat ne s'en dévoue pas moins à l'art, et rend de réels services, non-seulement à sa propagation en France et à l'étranger, mais encore aux artistes eux-mêmes, qu'il met en lumière dans ses belles publications.

Ainsi, après avoir fondé et rédigé quelques années l'*Art français*, en collaboration avec son beau-père, M. Lazerges, l'infatigable Gonzague-Privat a créé le *Paris-Artiste*, journal bimensuel illustré d'eaux-fortes et de fac-simile par les peintres artistes.

Nous avons en ce moment sous les yeux le nouveau format de cette revue si utile à nos confrères, et nous y voyons avec un vif intérêt le profil de notre bien cher et regretté « Chintreuil », gravé par Martial ; puis « La Nuit », d'après le tableau de M. Roubaudi, reproduit par M. Rose ; « Le Soleil boit la rosée du matin », gravé par Martial, d'après le tableau de Chintreuil, et « le Vieux Chemin à Auvers », d'après le tableau de Karl Daubigny. (Voir notre notice Karl Daubigny, page 149.) Que de noms sympathiques ! qui ne manqueront pas de faire vibrer plus d'un cœur, surtout en lisant le remarquable et savant article de notre confrère Savinien Lapointe, *Paysages et paysagistes*, qui, partant à vol d'oiseau de Paul Bril, Wjnantz et Jacob Ruysdaël, arrive, en suivant leurs successeurs, jusqu'à notre bien regretté Chintreuil, le véritable maître et chef du poétique impressionisme, dont il a bien raison de ne point séparer Jean Desbrosses, enfin médaillé à ce Salon ! Nous avions aussi raison d'affirmer, au début de nos desiderata, que, si Gonzague-Privat ajourne son salon

à 1883, il nous en dédommage par l'utile publication du *Paris-Artiste.*

GRATIA (Louis). — « Mme L. Demazure », portrait de face et à mi-corps, la tête légèrement penchée, a une expression fine et souriante des plus sympathiques ; l'esprit et la bienveillance se jouent dans ses traits jeunes et aimables, dont la distinction et le charme ont été parfaitement saisis par cet habile artiste. La pose est très simple, souple, gracieuse et empreinte d'un grand naturel. Le modelé du visage, des mains et des étoffes est très réussi. Les mêmes qualités remarquables se retrouvent aussi dans le portrait de « M. Demazure », et méritent à M. Gratia une place au premier rang parmi les maîtres du pastel. Du reste, comme on va le voir par la notice suivante, cet artiste n'est point à son coup d'essai. — GRATIA (Charles-Louis). Né à Rambervillers (Vosges), le 25 novembre 1815, M. Louis Gratia suivit l'atelier de Decaisne, et se consacra à la peinture à l'huile et au pastel. C'est dans cette dernière spécialité qu'il se fit plus tard une si grande réputation, surtout comme portraitiste. Il débuta au Salon de 1837 avec un pastel ayant pour sujet : « Prosper Gothi, artiste dramatique ». Puis il exposa successivement : « Mayer Schnerb », peinture à l'huile (1840) ; « Esther de Beauregard » (1841); « Mlle Boisgontier » (1844), et un certain nombre de portraits fort réussis. Il exécuta notamment les portraits du comte d'Eu et de la comtesse de Solms, née Lætitia Bonaparte. Ayant quitté la France en 1850, M. Gratia résida pendant dix-sept ans en Angleterre, où il abandonna, non sans regret, la peinture à l'huile, pour s'adonner spécialement au pastel, genre de production inexploité jusqu'alors dans ce pays. Parmi les portraits les plus connus

qu'il y fit, nous citerons : la comtesse de Woldegrève, le colonel Donalle, le général Stenart, miss Carrington, lord Follet, lord Willougbey, premier chambellan de la reine, etc. En outre, il exécuta au pastel de petits tableaux de chevalet d'un rare mérite. De retour en France, en 1867, M. Louis Gratia fit une grande quantité de portraits, parmi lesquels on distingue ceux de la baronne Salomon de Rothschild, de Mgr Lavigerie, archevêque d'Alger, et du général de division comte de Montaigu, etc. Outre les œuvres citées plus haut, ce remarquable artiste a eu au Salon de Paris : « Corsaire turc » (1861), « Jeune Fille lisant » (1864), « le Maréchal et la Maréchale Bazaine » (1869), « M. et Mme Léon Demazure » (1881). M. Louis Gratia a obtenu une médaille de troisième classe en 1844 et une médaille de deuxième classe en 1861. (Voir Dessins et cartons.)

JOY (Albert-Bruce). — Nous avions bien eu raison, dès 1878, de prédire de nouveaux succès à l'auteur d' « Oubliés », et notamment de signaler la largeur de ce ciseau qui a certaines affinités avec celui du grand David d'Angers, non seulement pour le choix des sujets élevés, mais encore pour la manière puissante, l'allure et le caractère avec lesquels il les traite plus grands que nature. Du reste, suivons la nomenclature éloquente des œuvres de cet artiste : « Le Docteur Robert Graves », statue colossale placée dans le *Royal College of physicians* à Dublin ; la statue bronze de « John Laird, ministre président », placée dans le square Hamilton, à Birkenead (Liverpool) : cette statue colossale a 10 pieds ; la statue marbre du « *Chief justice Witeride* », placée dans la cathédrale de Saint-Patrick à Dublin (plus grande que nature) ; la colossale statue bronze du célèbre docteur « Harvey » dans

le costume du XVIe siècle, et que l'on voit dans la promenade publique à Folkestone; la statue marbre de « M. Christophe Bushell », en exécution pour Liverpool, destinée à l'université de cette ville, où sa grandeur colossale et son caractère produiront un grand effet décoratif; le « Premier Vol », statue bronze (grandeur nature) représentant un jeune enfant tenant un nid et en laissant envoler un oiseau; le buste du professeur « Max Muller »; celui de « M. Spottiswoode, président de la *Royal Society* » ; de « Mark Fust », placé dans le collège à Sheffield » ; de beaucoup d'autres, dont un à l'université de Cambridge. Nous ne saurions trop féliciter le ciseau de cet infatigable producteur qui rend la vie à tant de célébrités et les éternise par le marbre et le bronze. (Voir SCULPTURE, p. 425.)

LESAUVAGE (Mlle Hipp.). — « Galerie universelle des illustrations du XIXe siècle ; — portraits lithographiés ». L'art de Senefelder tombant en désuétude, cette artiste peintre distinguée a conçu la grande idée patriotique d'élever un monument à la gloire des savants, des littérateurs, des artistes, des bienfaiteurs et des hommes utiles, en un mot des travailleurs de l'intelligence, de l'âme et du cœur, et de tous ceux qui produisent le beau, le bien et le vrai. Le champ de la sélection est assurément très vaste en aussi généreuse matière; aussi, dès le début des premiers fascicules, cette artiste a-t-elle eu le privilége d'éveiller l'attention de la Société d'encouragement au bien, et la section de l'instruction et de l'éducation populaire lui décernait-t-elle au mois de mai dernier, par l'organe de son fondateur-président, une médaille d'honneur (or) avec diplôme, et, de plus, le prix du ministre qui encourage l'instruction publique : récompense

flatteuse et réconfortante que l'artiste ne put aller recevoir à Paris, étant frappée dans ses affections les plus chères (le décès de son père). Nous ne saurions donc trop féliciter les artistes ou publicistes dévouant leurs pinceaux, ciseaux, crayons, burins ou plumes à de pareilles œuvres patriotiques qui relèvent le niveau de l'enseignement universitaire dans la mesure de leurs forces intellectuelles, et par la propagation du beau et de l'utile dans les écoles et bibliothèques populaires.

MAILLET (Jacques). — Que devient l'excellent maître et hors-concours J. Maillet, dont le talent de statuaire se compose de philosophie et de poésie, et qui est un des plus autorisés soutiens du grand art sculptural? Depuis la « Mort de César », sublime épopée, si poétiquement chantée par Mme Jenny Touzin, nous n'avons vu que son superbe « Voltaire » de concours et la belle statuette de « Gambetta ». C'est insuffisant. Mais en revanche nous avons lu les charmants et philosophiques *Récits de l'atelier*, écrits et illustrés par l'auteur. Rien ne nous surprend de la part de ces souples génies qui s'improvisent immédiatement maîtres dans l'art d'écrire de La Fontaine; mais, en spectateur, en sentinelle vigilante du grand art, nous devons dire à Maillet, et du plus grand cœur : Il est temps de poursuivre la voie de la « Mort du césarisme » ; le talent réel du littérateur sera la distraction. A bon entendeur et ami, salut!

MARIAUD (Casimir). — « Eaux-fortes ». Nous avons sous les yeux un fascicule des remarquables « Eaux-fortes » de cet artiste et publiciste distingué ; car M. Mariaud, fonctionnaire du ministère des finances, n'a pas seulement manié les chiffres, il a

également et bien manié la plume de littérateur et le burin du graveur. Et, pour notre compte, nous regrettons vivement que ce réel talent d'aquafortiste, plein d'effet et de lumière, ne trouve pas à s'employer dans quelque illustration importante. Le journal l'*Artiste* a déjà constaté, avec son incontestable autorité, les desiderata que nous émettons en ces archives d'utiles revendications. Nous insistons donc pour que cette revue si autorisée publie les épreuves splendides qu'elle a dû admirer comme nous. Nous insistons également auprès de notre confrère M. Gonzague Privat, pour qu'il veuille bien mettre en lumière, dans sa belle revue bimensuelle, le *Paris-Artiste*, les œuvres de cet aquafortiste digne d'être encouragé. L'art et le public nous seront reconnaissants de cette invitation.

PASSAGE (Arthur comte du). — Nous ne saurions trop insister sur le talent plein de verve, de vie et d'observation de cet animalier des plus consciencieux, et dont la légitime réputation grandit de Salon en Salon. « Le Combat de sangliers », de cette année, nous a montré la souplesse de ce ciseau vigoureux qui, du « Cheval de chasse au trottoir » de l'an dernier, passe habilement à la difficulté d'une bataille entre modèles qu'il n'est pas facile d'étudier souvent dans cette pose de belligérants terribles. On peut penser que M. du Passage est chasseur et a pu surprendre ces ragots en train de se découdre à coups de boutoir. C'est pourquoi ce groupe a quelque chose de saisissant qui arrête immédiatement le spectateur, reconnaissant la nature prise sur le fait. Et, à ce propos, nous ne nous étonnons plus de savoir que M. le comte du Passage est un sincère admirateur du grand animalier feu Courbet; car, à son insu, et par sympathie de tempé-

rament congénère, l'éminent sculpteur a retrouvé de ses qualités personnelles en ce grand maître, qui, lui aussi, savait peindre les combats de cerfs, comme M. du Passage ceux des sangliers.

PULL (Jules-Louis). — « M. Honoré Arnoul, fondateur et président de la Société d'encouragement au bien ; — buste bronze ». Ce sculpteur distingué, élève de M. Dumont, membre de l'Institut, et qui avait exposé en 1879 le buste plâtre de « M. M. L. », s'est surpassé, cette année, par le buste bronze de M. H. Arnoul, un des hommes les plus utiles et l'un des plus grands cœurs de notre siècle. Félicitons sincèrement M. Pull de l'heureux choix de son célèbre et beau modèle, et de la manière habile dont il l'a compris et rendu. En effet, il a su trouver le rayonnement de l'âme qui brille dans le regard et sur les traits pleins de mansuétude de ce généreux bienfaiteur, qui a pu, après Montyon, Gobert et autres instigateurs de l'encouragement au bien, fonder une Académie universelle, où tous les vrais mérites intellectuels et moraux sont cherchés, dévoilés et amenés de tous les coins du monde pour recevoir, en séance publique et solennelle, la récompense légitime due à ces lauréats de la vertu, de l'intelligence et de l'honneur. L'Académie française se contente de lire les rapports et de décerner les récompenses. M. Honoré Arnoul fait mieux : il produit au grand jour le titulaire, et, bon gré, mal gré, il lit devant lui ses titres à la récompense de ses belles actions ou travaux utiles, et il le montre à cinq à six mille âmes et cœurs attendris qui fondent en larmes bienfaisantes devant d'aussi beaux exemples à imiter. Et vous croyez que M. Pull n'a pas été un fin et habile diplomate de briguer l'honneur de couler en bronze le facies et le

buste d'un loyal conquérant de la bonne immortalité ! Car notez surtout que les génies bienfaisants comme ceux des Montyon, des Gobert et des Arnoul, n'ont rien de commun avec ceux des conquérants, fléaux de l'humanité ; tandis que ces derniers détruisent, pillent, violent et tuent, les autres, nobles flambeaux de la civilisation, édifient, régénèrent, instruisent, éduquent et se rapprochent, dans leur divine mission, de l'Auteur suprême du beau, du vrai et du bien. Qu'on veuille donc bien, à propos de ce bon buste de M. Pull, nous permettre de publier ici le sonnet suivant :

ARNOUL (Honoré).

Cœur généreux, brûlant des plus ardentes flammes,
Arnoul dresse un autel au culte du vrai beau :
Il encourage au bien toutes les nobles âmes,
Offrant de leurs vertus l'exemplaire tableau.

Imitant Montyon, en sublimes réclames,
Il donne à la morale un vif éclat nouveau ;
Va la chercher partout, aux bouges pleins de drames,
Aux palais somptueux, comme au pauvre hameau.

Et, tirant ses héros de l'ombre et du silence,
Il les met au grand jour, devant un peuple immense,
Racontant leurs exploits dans leur simplicité ;
Et mérite ou hauts faits, burinés pour l'histoire,
Brillent dans leurs splendeurs de légitime gloire,
Comme le nom d'Arnoul pour la postérité.

Th. Véron.

Octobre 1881.

ROLL (A.). — « Le 14 Juillet 1880 ». Sans trop revenir sur notre impression et notre traduction de l'œuvre capitale de cet artiste plein de sève et exubé-

rant de verve et de faconde, ne fermons pas ce livre sans l'engager fortement à prendre de plus haut l'anniversaire du 14 juillet. Sans trop chercher à poétiser et à idéaliser, n'est-il pas du devoir du peintre d'élever le choix des motifs, au lieu de les rabaisser à une réalité faisant le jeu des adversaires irréconciliables? Le 14 juillet 1879 a légué d'assez hautes institutions civiles, qui seront, avant trente ans, le code international, pour ne point choisir son sujet et ses motifs dans les hautes cérémonies de la fête. Il a dû y avoir des côtés officiels et patriotiques qui élevaient cet anniversaire au niveau d'une apothéose. La *Marseillaise* et le défilé, c'est bien, avec l'orchestre en plein air et l'enthousiasme national, rien de mieux; mais descendre au cancan et aux pétards, c'est descendre de l'épopée au tréteau, et Roll a trop d'ampleur épique dans sa brosse pour la faire ainsi déroger. Ces réserves faites, félicitons de nouveau le robuste impressionniste, qui, à notre sens, eût brigué la médaille d'honneur.

ROUBAUDI (Alcide). — « La Nuit », inspirée de Musset, passe en effet, ou plutôt monte sous son voile ténébreux, et cela dans le galbe poétique du plus grand style. Son torse splendide et sa jolie tête amoureuse sont d'une expression des plus senties et des mieux rendues. Aussi nous devions combler la lacune de la page 310, car M. Roubaudi a réussi cette page de grand art.

SALLÉ (Pierre). — Nous ne saurions trop engager cet artiste de grand avenir à persévérer dans la figure et le paysage de grand style des « Sarcleuses de colza »; et ce vaillant lutteur finira par remporter à Paris, comme à Lyon, la médaille due à son talent.

TOUZIN (Jenny). — Demandons à cette artiste, peut-être mieux organisée comme poète, littérateur et romancière, ce qu'elle fait de son ciseau plein de verve ! Ses romans et ses compositions philosophiques et sociales l'arrachent peut-être à la sculpture ; mais enfin l'art est une distraction, un repos glorieux, une papillonne urgente pour ce vigoureux ciseau déjà éprouvé et que nous attendons à 1883.

XYDIAS (Nicolas). — « Portrait de feu M. D. C. ». Dans ce remarquable fusain fixé, nous retrouvons toutes les qualités de ce peintre coloriste, dont la touche nous rappelle souvent les maîtres de l'école romaine et espagnole. Aussi, tous les portraits de cet artiste distingué ont, au fusain comme à l'huile, indépendamment du mouvement, et de la facture large généralement dans les vigoureux partis pris d'ombre et de lumière, tous ses portraits, dis-je, ont une allure et une maëstria progressives, dont nous constatons tous les ans l'affirmation. De plus, M. Xydias, qui a été chargé (1) de peintures murales importantes, fait encore, dans le grand art, d'immenses progrès qui lui assignent un rang et son classement parmi les peintres d'histoire émérites. Et, en achevant cette notice, nous sommes heureux de confirmer celles des précédents annuaires, en constatant, une fois de plus, que M. Xydias, en noble enfant de Céphalonie, concourt puissamment par ses pinceaux à faire renaître le règne et le triomphe de l'art dans la belle patrie d'Homère, de Phidias et d'Apelle. Et la jeune Grèce doit encourager un talent qui l'honore.

A ce propos, il ne faut point oublier qu'à l'Exposition universelle en 1878, *la jeune école grecque* s'est

(1) En Angleterre.

montrée digne de ses ancêtres, aussi bien en sculpture qu'en peinture; et si la salle d'exposition des marbres eût été plus vaste et mieux appropriée, il est certain que de beaux groupes et des statues remarquables eussent pu rivaliser avec les chefs-d'œuvre de l'école française, car, si nous avons bonne mémoire, il y avait à LA GRÈCE quelques statues inspirées des chefs-d'œuvre de l'antiquité nationale.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES,

QUESTIONS D'ART, ET CONCLUSIONS.

L'an de grâce 1882 vient d'offrir le spectacle rassurant d'une vitalité artistique extraordinaire, et qui est le résultat économique et logique de la liberté et de l'autonomie rendues aux artistes par l'État qui n'en peut mais, et trouve beaucoup plus commode d'abdiquer une direction officielle qui répugne à son libre arbitre et à sa conscience de gouvernement républicain.

« Faites vos affaires vous-mêmes, messieurs, vous » êtes assez forts et assez émancipés pour vous di- » riger ! »

A cette décision ministérielle, déclarée par le sous-secrétaire d'État, M. Ed. Turquet, le 27 décembre 1880, le réveil des intérêts de l'art s'est manifesté sur une assez vaste échelle. Et, quand je parle des intérêts, j'ai bien raison, car la corporation des artistes a commencé, surtout dans le camp des sculpteurs, à trouver prématuré l'octroi d'une autonomie préjudiciable à sa vie matérielle et à l'avenir du grand art, étude suivante de transition qui fut inspirée par ce grave changement.

Quant aux artistes, ils ne tardèrent pas à se diviser, et les plus militants, les plus vaillants, MM. Bailly, de Vuillefroy, Tony Robert-Fleury et

les quatre-vingt-dix constituants, en un mot, prirent bravement le drapeau politique et organisateur de la direction du mouvement artistique de la France, en s'appuyant sur le suffrage universel des artistes français admis déjà au Salon au moins une fois.

Mais, hélas! les artistes qui sortaient du courant républicain et émancipateur de MM. Jules Ferry et Turquet, ont commencé par faire table rase des excellentes réformes des catégories des hors-concours, des exempts et des non-exempts, et ayant reculé jusqu'aux mesures les plus liberticides, ont rétabli pour le Salon le cruel lit de Procuste de la limitation du nombre, sans modifier en rien le vieux système juridique des juges et parties.

Au contraire, on a même élagué les garanties du contre-poids administratif qui fonctionnait pour un quart sous l'Empire.

Qu'en est-il résulté? Des groupements heureux et partiels de genres, qui donnent pleine raison aux catégories et au classement (que nous réclamions, dès 1859, 60, 61 et 62, sous l'administration de M. de Nieuwerkerque, dans notre brochure *Échos et Reflets*). On a donc vu successivement les expositions des impressionnistes, des animaliers, et l'on voit encore, en ce moment, le beau groupe international des artistes éminents qui commencent à réaliser les vieux desiderata de notre foi ardente dans le mouvement civilisateur de l'art international.

Je le demanderai à la Société des artistes français : a-t-elle songé, le moins du monde, à cette mission de l'art au XIXe siècle, qui doit être, avant tout, la devise de son drapeau?

N'était-il pas simple et logique de suivre et élargir

les belles et bonnes réformes données par un ministre et un sous-secrétaire d'État républicains ?

Les catégories des hors-concours, des exempts, et des non-exempts de toutes nations, et l'art universel luttant à Paris avec le classement des genres, en limitant, au besoin, le nombre à *une* œuvre depuis les exempts, il y avait là une ère de progrès réel, et condamnation de toutes les médiocrités, qui n'eussent pu soutenir la comparaison du classement dans les genres triés, hiérarchisés ; et, comme vous le verrez dans les études suivantes, l'ordre eût été mis à la place du désordre qui éclate, comme à toute époque, d'après le tohu-bohu de ces bazars des genres mêlés.

Quant au résultat financier, il devait, il doit encore être toujours brillant, car le public, la France a besoin, comme tous les peuples éclairés, des fêtes de l'art et de l'intelligence.

Aussi, les artistes doivent, en retour, donner l'ordre et la précision des genres classés, qui seront l'éducation du goût et l'enseignement universitaire de l'art pour tous.

SALONS-CONCOURS ET JURYS MIXTES.

Si quarante années d'expériences et d'expérimentations, faites et passées au laminoir et au creuset de la carrière artistique, peuvent donner quelques grammes d'autorité au jugement d'un observateur libre de toutes attaches de gratitude sous les gouvernements antérieurs comme sous le présent, veuillez donc, messieurs, prendre en considération les desiderata et les réformes qu'il croit urgentes et nécessaires au progrès de l'art et de son enseignement du public, réformes dont il va avoir l'honneur de vous présenter

l'économie et la substance par formules et par chapitres sommaires. Car ce n'est point en vain que M. le ministre, réalisant le vœu de ses prédécesseurs, s'est fait un noble devoir d'assimiler les beaux-arts aux sociétés savantes, mais bien dans le but d'en faire un levier aussi puissant qu'attrayant pour l'enseignement des générations nouvelles et du public.

Il est bien temps, en vérité, que ce deuxième facteur, le public toujours oublié, jamais consulté dans ces questions qui l'intéressent au premier chef, demande pour son instruction et pour son argent (car il est toujours de la galerie payante, taillable et corvéable à merci), il est temps qu'il demande aux artistes qu'il commandite, tous les ans, du budget de ses entrées et de la gloire qu'il consacre, qu'il leur demande un plan nouveau et clair pour hâter sa propre éducation artistique et satisfaire à ses aptitudes et à ses goûts variés. En effet, sous le régime légal et équitable du suffrage universel qui tranche, avec précision, les aspirations esthétiques des différentes classes sociales, l'art, qui, en définitive, en est l'écho le plus fidèle, peut parfaitement répondre à toutes ces aspirations par douze classements scrupuleux, dont suivra la nomenclature, et dont une première sélection opportune pourrait être immédiatement préparée, *de primo visu,* au moment de la présentation des œuvres, par une sous-commission compétente prise dans le jury mixte de classement des récompenses et des admissions au Salon-concours.

Jusqu'à présent cette institution s'est bornée à juger dignes de l'admission et des récompenses les œuvres présentées par des confrères de la même corporation. Ce redoutable mandat sans responsabilité ni contrôle, conféré à des collègues, a été, depuis son fonctionne-

ment, l'objet des plus cruelles récriminations, souvent motivées; car la vieille légende des refusés est, comme la voie antique, semée de larmes et de tombeaux. Et il ne fallait rien de moins que le suffrage universel et un état républicain pour relever la dignité des artistes et leur offrir une ère d'émancipation libérale, ce qui sera l'éternelle gloire du gouvernement qui en a pris l'initiative. Mais, hélas! l'apprentissage de la liberté, loin de s'improviser, ne s'acquiert qu'avec le temps; et, presque toujours, dès le début, l'exercice d'un droit encore non expérimenté peut se fourvoyer de bonne foi dans un essai malheureux; souvent, croyant prendre une mesure juste et radicale, on tombe dans l'arbitraire, et on peut sacrifier imprudemment, en vingt-quatre heures, les droits légitimement acquis et quelques libertés dont la conquête difficile a été longue et pénible. On se résigne, dans l'espoir que ces mesures, émanant d'un comité improvisé, ne seront, comme lui, que transitoires, et l'on s'écrie : « A l'an prochain, nous changerons cela », sans s'inquiéter même si une constitution ne peut se reviser, aux réclamations unanimes des électeurs.

C'est pourquoi nous appelons votre attention sur le projet des Salons-concours et des jurys mixtes. Le titre des Salons-concours définit leur but. Toutefois, les sujets libres des compositions multiples et diverses n'étant point les mêmes, comme aux concours de l'École des beaux-arts, il s'agirait de classer les œuvres des genres similaires, et, autant que possible, selon les tempéraments congénères des artistes, pour les mettre en comparaison. A ces Salons-concours, les jurys mixtes, mi-partis artistes et critiques d'art, ou amateurs avérés, seraient élus au suffrage universel des artistes ayant déjà exposé à Paris. Le

nombre des critiques ou connaisseurs, égal à celui des artistes, a pour but de contre-balancer les influences d'écoles et de coteries des juges et parties, et d'éviter le scandale de jurés se faisant la part des lions pour eux et pour leurs élèves, comme on a pu le constater à beaucoup d'expositions, notamment en 1867. Ces jurys mixtes prennent le nom de jurys de classement, parce qu'ils ont le devoir de classer avec impartialité, par rangs de force et de concours, comme à l'École des beaux-arts, toutes les œuvres par genres et groupes hiérarchiques (et l'on est bien forcé de le répéter à satiété, pour enfoncer le coin de cette urgente réforme), depuis : 1° le grand art ou l'histoire, 2° le style religieux, 3° les portraits historiques, 4° les portraits ordinaires, 5° le genre large, traité à la manière historique, 6° le petit genre, ou anecdote sur toile réduite, 7° les animaux vivants, 8° les paysages, 9° les marines, 10° les fleurs, 11° les natures mortes, 12° les attributs et panoplies. Et nous le répétons : pour procéder avec ordre et clarté, dès la présentation des œuvres, une commission compétente, élue et prise au sein du jury mixte, prépare aussitôt le classement des différents genres, que les gardiens commencent à placer dans l'ordre hiérarchique précité et dans les salles des catégories indiquées sur des cartels annexés aux cadres des exposants.

Qu'on ne vienne pas incriminer ces concours, comme ayant des tendances à la monotonie, car ils réfutent cet argument léger de l'ignorance par les arguments puissants de la comparaison entre elles des œuvres des mêmes genres, d'où résultera la justice des récompenses données et pour ainsi dire contrôlées par le public, souverain juge, qui profitera

de cet enseignement offert à son esprit et à son bon sens; et l'on peut affirmer, *a priori*, que son goût grandira d'année en année à ces études comparatives.

Nous insistons auprès de MM. les électeurs sur l'application urgente de ces Salons-concours, qui entrent dans les vues logiques de la section des beaux-arts assimilés aux sociétés savantes. Autrement, la continuation des Salons antérieurs n'offrirait, comme toujours, qu'un amas d'œuvres et de genres mêlés, d'où résultent la cacophonie et l'impossibilité de comparer la force des œuvres du même genre entre elles, afin de pouvoir leur décerner de justes récompenses, par rangs de forces scrupuleusement classées.

Les récompenses.

Il faut insister sur ce grand mobile de l'émulation et de l'honneur, sans lequel l'art ne serait plus qu'un marais stagnant d'intérêts mercantiles. Or, si l'amour de la gloire est plus âpre que celui de l'argent, le gouvernement, qui obéit à l'opinion publique, le vrai dispensateur de la gloire, doit chercher le mérite dégagé des alliages impurs de la réclame. Du reste, s'étant réservé cette gracieuse et haute prérogative de dispenser l'honneur, il ne peut avoir pour conseiller et pour guide que la justice. Et remarquez que le travail consciencieux des douze classements des genres facilite et autorise ses choix tout tracés et contrôlés par le public. Plus on allongera et tendra ce ressort de l'honneur et des récompenses, plus on stimulera l'émulation des concurrents, dont on augmentera le nombre, et, sans entrer dans le détail et le choix des distinctions honorifiques, elles auront d'autant plus de mérite et de valeur non suspectés,

qu'elles émaneront du suffrage universel des concurrents eux-mêmes. Il serait donc logique de créer douze distinctions hors ligne pour les douze genres classés, et autant d'autres distinctions secondaires et de troisième ordre que l'exigerait la force des douze concours. Mais il est bon de stipuler à l'avance que ces distinctions auraient pour signes plutôt des grades honorifiques que des valeurs d'argent.

Du maintien des catégories (hors-concours, exempts et non-exempts), à l'exception de « celle des étrangers », qui doivent jouir du droit commun de l'art universel libre et autonome.

Rien de plus logique que le maintien de ces situations, conquises par le mérite récompensé; car les catégories sont, pour ainsi dire, des titres de propriétés inviolables, et on ne comprend pas qu'on puisse oser y attenter. Ce défaut de logique serait d'autant plus grave et menaçant, qu'il pourrait suspendre sur ses auteurs eux-mêmes la pointe du glaive de Damoclès, qu'ils auraient imprudemment levé sur toutes les têtes. Ce non-sens serait une contradiction qui casserait le ressort et le levier des récompenses et ferait sauter en éclats la hiérarchie du mérite.

Les exempts.

Donc, le respect de la hiérarchie des hors-concours et des premiers exempts récompensés est inviolable; et, de plus, ces deux catégories ont seules le privilège d'exposer deux œuvres d'art en chaque genre, et cela sans examen nouveau; car est-il d'usage de jamais condamner les médecins, les avocats ou autres

licenciés des professions libérales, à passer de nouveaux examens, après celui de la licence, qui est le diplôme et le brevet d'exercice de leurs professions? Donc, les titres de hors-concours et d'exempts des artistes exposants répondent au brevet de licence. Leur suppression serait d'autant plus illogique, que l'on demanderait au contraire aux lauréats d'inscrire leurs titres et récompenses sur les notices de la présentation de leurs œuvres. A quoi bon, si le titre d'exempts était rayé et nul? En ce cas, pour être logique, il faudrait défendre de signer les tableaux autrement que par plis cachetés. Donc, cette mesure dangereuse et inapplicable ne pourrait être prise par des juges et parties que pour exercer des rancunes et pour étouffer la revendication suivante qui se renouvelle, depuis trente ans, à chaque Salon.

Seconds exempts, après TROIS *admissions.*

Cette exemption du jury d'admission sera obtenue par les artistes ayant été déjà admis au moins *trois* fois; car ce droit légitime n'est-il pas le corollaire du droit électoral conféré à tout artiste ayant été admis *une* fois? Certes, quand on a travaillé trois, six ou dix ans et plus de sa vie, pour conquérir *trois admissions*, on peut bien considérer cette troisième comme le dernier examen de licence pour le libre exercice de sa profession. Et, du reste, que signifie l'admission avec la réforme du jury de classement? Elle ne constitue que la certitude d'être classé par le nouveau jury responsable.

Toutefois cette catégorie des seconds exempts ne pourrait pas plus prétendre que les non-exempts, vu le grand nombre d'exposants et le défaut d'espace, à

l'exposition de plus d'une seule œuvre d'art en n'importe quel genre, quelle que fût sa dimension. Du reste, cela suffirait amplement pour donner la mesure d'un talent et de sa force. Il va sans dire, qu'aussitôt récompensés, même d'une simple mention honorable, ces *seconds* exempts passeraient dans la catégorie des *premiers*.

Par ce fait, les non-exempts, soumis seuls au jury d'admission, n'ont qu'à se hâter d'obtenir une récompense quelconque équivalant à la troisième admission, et ils passent de suite aux *seconds* exempts. La troisième admission leur confère immédiatement ce même droit, qui, nous le répétons, est le droit redoutable d'être classé. Vous voyez que, du très bien au médiocre, le droit commun serait large. Mais, afin de réfuter à l'avance les objections que l'on pourrait soulever, on peut établir ces mêmes règles de droit commun que : l'autonomie des catégories respectives des hors-concours et des exempts défend à chacune d'elles d'imposer ses idées absolutistes aux catégories voisines, ni d'accaparer à son profit plus de place que n'en comporte la justice égale pour tous, distribuant le même jour tamisé et la même surface de cymaises et de murailles exigées par le nombre des œuvres.

Mais, nous le soulignons, le palais de l'Industrie, si gracieusement offert, avec le prêt garanti des 100,000 francs de frais généraux annuels votés pour les expositions des artistes vivants, devra contenir autant d'œuvres qu'il le pourra, sans restreindre ni étouffer la libre expansion de l'art universel admis et classé ; car il va sans dire que les jurys mixtes de classement ne doivent tomber ni dans la dépravation du goût, ni dans une tolérance inexplicable. Et, pour conclure, on peut encore affirmer que jamais la quan-

tité, mise à son plan, n'a nui à la qualité triée et représentée par les catégories des hors-concours et des exempts.

Mais il importe, avant tout, qu'en ces temps de liberté et d'universalisme, la France montre au monde entier que l'art n'a plus d'entraves dans ses développements expansifs, et qu'il est une des bases et des moyens, comme les sciences et les lettres, de hâter la fraternité des peuples. Ce but providentiel est tellement évident, que l'idiome de l'art a le divin privilège d'être le même pour tous les peuples, et de ne puiser ses inspirations qu'aux mêmes sources de l'idéal et du réel : la poésie et la nature.

En résumé, cette question juridique est des plus graves ; la sélection et le classement sévère en sont la base, et si, par des transactions de conscience hypocrite et égoïste, on ne veut pas inaugurer de concours sérieux, on tient alors à rester dans un *statu quo* intéressé, où les habiles de la dernière heure feront toujours de l'institution juridique un mandat irresponsable, et surtout un excellent moyen d'exagérer leur contestable force, au détriment de nombreuses victimes assez sottes pour courir tous les ans à leur bénévole ostracisme. Ah ! en vérité, ils ne sont pas dignes de voter, ces mandants qui ne savent pas imposer à leurs mandataires la réforme du jury de classement pour toutes les catégories ! Et, par contre, les jurés qui accepteront la grave responsabilité d'appliquer cette délicate classification des mérites, ceux-là pourront se flatter d'être investis d'un pouvoir sérieux et très élevé que le public contrôlera. Mais si l'on reste dans l'ornière du passé, l'art croupira, les habiles pêcheront en eau trouble, et les timorés gémiront sur leur néant volontaire.

Nota. — Un de nos amis, hors concours, qui n'avait pas bien saisi notre système, nous accusait de couper les ailes et d'arrêter l'essor de la création, du génie. « C'est tout le contraire! lui répondis-je; car, au lieu » de répéter souvent à satiété la même note en deux » exemplaires, dont un suffit dans le même genre, les » onze autres vous permettent *onze tableaux de con-* » *cours,* si vous vous sentez le goût de la variété, de la » souplesse. Voyez Courbet; et vous-même, vous pou- » vez concourir dans une quantité de genres où votre » talent ferait merveilles. Vous voyez bien que, loin » de limiter, le Salon-concours étend la produc- » tion, sans la répéter. Et la conclusion est d'élever » par l'émulation le progrès de l'art dans tous les » genres. »

LE GRAND ART ET L'ÉTAT.

Cette autre grave question d'actualité demande une solution, car le *modus vivendi* du ministère actuel n'offre ni sécurité, ni garanties à venir; et, en vérité, un vigoureux ministère des arts est plus logique : celui-ci devant résoudre le problème d'un fort budget.

I.

A moins d'un malentendu déplorable, la récente et complète séparation de l'art et de l'État, au nom de leur liberté réciproque, nous semblerait désastreuse tant au point de vue de l'élévation du niveau de l'art lui-même, que de la gloire nationale. Mais il nous paraît plus logique de n'attribuer cette tentative d'évolution émancipatrice qu'à l'influence du courant général des formations syndicales de la plupart des autres corporations, désireuses d'assurer leur sort par la solidarité des secours mutuels.

Si ce n'est qu'à ce point de vue de leur création corporative, et sur le modèle des sociétés existantes les plus libérales, rien de plus louable pour MM. les artistes, si surtout ils parviennent à fondre leurs petites églises en une vaste association universelle qui, à la place de la faiblesse et de l'inanité des efforts perdus dans la division et l'isolement, réaliserait la puissance et la force de l'union centralisée. En ce cas, rien de plus concluant, si toutefois cette séparation ne porte aucun préjudice à la continuation des bons rapports avec l'État.

En admettant donc que la corporation se forme et s'établisse au plus tôt sur les bases inébranlables de la justice et de la mutualité, est-ce une raison pour rompre l'ancienne alliance si nécessaire avec le gouvernement ?

Sans accorder autre chose qu'un sourire de compassion à ces clameurs de l'inexpérience et de la présomption des prétendus libéraux croyant s'affranchir de l'ingérence et de la tutelle de l'État (comme si ce Mécène, représentant la patrie, avait entravé leur essor et s'était posé en tuteur !), demandons-leur comment ils vont pouvoir se passer du budget indispensable aux travaux du grand art, et quelle merveilleuse solution ils vont trouver du redoutable problème économique du débouché de leurs productions ?

Mais ce qui est rassurant, c'est qu'on ne peut et on ne doit oublier qu'en rendant aux artistes leur autonomie et leur initiative pour la direction et la gestion de leurs expositions annuelles, on ne doit oublier que, tout en se débarrassant de gênantes prérogatives, l'État n'a pu néanmoins abdiquer ses plus précieuses, non seulement celles des expositions officielles triennales, mais encore celles qui l'obligent moralement et le rendent responsable : je veux parler de sa surveillance constante et de sa sollicitude pour l'enseignement primaire et obligatoire du dessin, aussi bien que de sa haute et vive impulsion à donner sans relâche au grand art, notre gloire nationale la plus élevée !

II.

Puisque l'apogée du grand art est le signe le plus éclatant de l'apogée des civilisations des peuples,

axiome historique de tous les siècles marquants des Périclès, Léon X, François I[er], du XVII[e] siècle et de l'aurore du nôtre avec David, Ingres et Delacroix, il faut donc remonter à la vraie cause, c'est-à-dire à l'alliance des arts avec les gouvernements ou l'État.

Il faut même reconnaître cette certitude que plus l'État a eu le culte de l'art, plus il s'est toujours mis avec lui au service de la grandeur patriotique et de la civilisation.

Est-ce à dire, pour cela, qu'il s'est immiscé dans le libre arbitre et l'indépendance des génies et des talents qu'il a judicieusement encouragés et récompensés dans leurs glorieuses missions?

Non, assurément : les gouvernements, comme les artistes, savaient bien, par un accord tacite, que le génie créateur ne tolère aucunes entraves à sa liberté de conception et d'exécution. Mais, dans les rapports libres des deux parties contractantes, l'État moderne possède le moyen d'émulation et de progrès, qui est on ne peut plus juste : *le concours*, en se réservant de choisir l'œuvre supérieure élue au suffrage universel, que nous voudrions mixte pour éviter la partialité des passions et des intérêts.

Que voulez-vous de plus que ce moyen et cette parfaite solution de la justice?

III.

Donc l'État, qui a charge de gloire et de suprématie civilisatrices, n'abandonnera ni son pouvoir, ni son devoir d'offrir de hautes primes à l'émulation du grand art, en péril depuis le second Empire. Ce dernier gouvernement s'en préoccupait si sérieusement lui-même, qu'il avait institué le prix annuel de 100,000 fr.

pour l'œuvre la plus forte et la plus élevée, soit de peinture, sculpture, architecture ou musique, œuvre de nature à glorifier la nation. Il sentait bien, du reste, que la démoralisation à son comble avait aussi débordé sur les arts. Aussi quelques âmes d'élite appelaient-elles de leurs vœux la préservation du grand art, qu'elles voyaient sombrer, comme toutes les beautés morales, dans l'abîme béant de la dissolution menaçante.

IV.

Depuis cette chute sinistre, l'art s'est-il tout à fait régénéré? Hélas! on n'en peut convenir; et, même avec nos nouvelles institutions libérales, la régénération, lente dans sa marche, est loin d'annoncer le nouveau Messie. A côté des louables efforts des maîtres, héritiers de l'éclectisme de l'Empire, qui ont élevé, sans contredit, la grande moyenne des jeunes talents qu'ils ont formés, on regrette de constater l'avortement de vaines tentatives de la part de diverses écoles de naturalisme qui sont mort-nées, pour s'être trop écartées des saines traditions; car leurs doctrines, pompeuses et bruyantes de sonorité, se sont évaporées dans les brouillards des ébauches effacées d'impressions trop légères. Mais, symptômes rassurants, constatons le beau mouvement et le grand réveil de l'Exposition universelle de 1878, où toutes les nations se sont empressées d'accourir pour apporter à la grande blessée la couronne due à sa supériorité.

Constatons, en outre, que, depuis ce réveil, le gouvernement républicain a secondé vaillamment et

même stimulé les élans et les aspirations des forts et des faibles, à ce point que, depuis quatre années seulement, le nombre des exposants a plus que doublé, comme le prouve l'Exposition de 1880. Il n'y a point à se plaindre de cette preuve de vitalité de notre nation, qui s'accentue à chaque nouveau Salon; il y a même à espérer qu'à côté de la grande moyenne réaliste des imitateurs de la nature, il surgira de grands artistes créateurs et chercheurs de l'idéal, qui est la fin et l'objectif du bel art supérieur, occupant le premier degré de la hiérarchie des genres.

Mais, en somme, le nombre des artistes augmentant sans cesse, la majorité, prise d'un noble élan libéral, vient de rendre un grand service à l'État en lui demandant la liberté de gérer les intérêts de la corporation. Et l'État, comblé de joie de cette revendication qui le dégage d'une grande responsabilité, s'est empressé de souscrire à cet acte d'indépendance et de dignité, de bon augure pour une renaissance qui couronnera la fin de ce siècle.

Constatons, toutefois, que, si le début de la nouvelle ère des Salons autonomes n'a pas offert de progrès saillants sur les précédents, il a du moins brillé par la gestion administrative et financière, ce qui ne fera que croître, et annonce pour heureuse conclusion : le fusionnement de tous les groupes épars, et, en dernier lieu, l'élévation providentielle des progrès et du niveau de l'art contemporain.

V.

Et, quoiqu'il nous répugne de tomber dans la redite, ne nous lassons donc pas de demander, en terminant, le classement hiérarchique des douze

genres (1) connus par un jury mixte mi-parti artistes et critiques d'art élus au suffrage universel, et nous aurons ainsi des Salons-concours qui non seulement classeront les talents et les œuvres, mais offriront surtout un enseignement utile au public, et changeront les placements fantaisistes des habiles par l'ordre et la méthode nécessaires à la comparaison et aux études sérieuses. C'est alors que le genre *grand art* reprendra d'autant mieux son premier rang hiérarchique supérieur, qu'il ne sera plus noyé dans une promiscuité et une anarchie compromettantes.

C'est alors que la poésie, l'idée, le sentiment, la vie et l'expression lui donneront d'autant plus de force que lui, grand art, vraie puissance civilisatrice, ne se sépara plus de l'État, ni de la patrie, qui lui prêteront le concours indispensable de leur alliance, sans attenter à leur dignité, ni à leur mutuelle indépendance.

Th. VÉRON,

Officier d'académie, membre de la Société des gens de lettres.

Poitiers, 1882.

(1) 1. L'histoire, ou le grand art. — 2. Le portrait historique. — 3. Le portrait familier. — 4. Le genre large. — 5. L'anecdote. — 6. Les animaux vivants. — 7. Le paysage. — 8. La marine. — 9. Les fleurs. — 10. Les natures mortes. — 11. Les panoplies. — 12. Les attributs.

DU GRAND ART ET DE SA MISSION

Lu à la Sorbonne en 1878.

AVIS AU LECTEUR.

Avec ce même titre, nous avons l'air de tomber dans la redite. Il n'en est rien; car, effet naturèl de la logique du bon sens, cette étude, qui a été lue à la Sorbonne en 1878, et qui y est encore aux archives de la section des beaux-arts, a été réalisée en pleine pratique dès 1881 et est encore en vigueur à ce Salon. L'art est bien libre dans l'État libre et commanditaire (1). Si nous la publions, ce n'est pas par la vaine satisfaction de voir nos idées appliquées, mais parce que cette étude corrobore la précédente.

I.

Origine de l'art, et de la hiérarchie des genres. — Influences certaines sur l'art des milieux et des courants philosophiques religieux et politiques.—Rapports immédiats des arts plastiques avec la poésie, la littérature et l'art dramatique.

A n'importe quel âge des peuples, même dès leur enance voisine de l'état sauvage, leur première impression, en présence du mystère et des sublimités

(1) Mais, hélas ! plus de garanties pour un gros budget.

de l'infini, est un besoin d'admiration mêlée de joie et de frayeur pour toutes les merveilles de la nature ; et si, devant le spectacle de la création, le sens de l'ouïe, tout d'abord ému des contrastes fréquents des douces brises avec les terribles ouragans et les tempêtes, transmet à l'intelligence l'amour et la terreur du son, alors le don naturel de la voix vient immédiatement les traduire avec l'instinct de l'oiseau chanteur. Il y aurait à écrire une note vraie et naïve dans ces bégaiements de la vocalisation chez les peuplades du Nord et du Midi : le contraste des impressions ne pourrait manquer de répercuter les couleurs locales dans ces voix vibrantes en échos fidèles.

Après l'ouïe, vient la vue, organe sensible, et chambre noire qui reçoit le cliché des phénomènes attrayants charmant ce sens délicat entouré de multiples séductions. Aussi, à mesure que les peuples passent de l'enfance à la jeunesse et à l'état viril, nous les voyons essayer de reproduire avec les mains les objets qui les frappent ; tel est l'instinct de l'imitation de la nature. Mais ce que l'on remarque de prime abord, c'est que les directeurs, les hiérarques de ces peuples, possédant exclusivement la science et l'art, commencent par prêcher pour leurs dieux, et mettent leur savoir rudimentaire au service de leur fétichisme : d'où naissent les manitous et les idoles informes. Mais n'importe, il y a là une tentative, une ébauche grossière de forme pour rendre une idée : telle est l'origine de la sculpture, de la peinture, la gravure et l'architecture ; car, arrivées à ce degré d'instinct qui se développe, les tribus errantes ont vite changé la tente et la hutte pour la case et la maison plus confortables, en attendant les édifices somptueux ; et, de cet art embryonnaire, jusqu'à Ninive, Babylone,

Thèbes et Memphis, il n'y a que quelques siècles de séparation et d'action progressive. Il faut lui rendre cette justice, c'est le hiérarchat qui dirige les masses brutales et barbares dans l'accomplissement de ses idées aux tendances grandioses ; telles que la solution de ces problèmes de dynamique qu'aujourd'hui, malgré les privilèges de notre siècle favorisé sous tant d'autres rapports, on aurait beaucoup de peine à résoudre. Oui, sans évoquer les rudiments de l'art gigantesque de l'Inde et de la Perse, des Assyriens, des Ninivites et des Babyloniens, il n'y a qu'un pas vers l'alpha du style égyptien, base primordiale du style grec. Il n'est pas un peintre, pas un sculpteur qui ne puissent refuser un principe originel de grandeur majestueuse aux bas-reliefs épiques d'Assyrie et aux Isis, Anubis et déesses Pacht d'Égypte ! et pas un architecte ne contestera la puissance des monolithes de l'orgueil des Pharaons. Personne ne passera aux antiques auprès d'Isis voilée, sans éprouver un sentiment de respect, une émotion sincère devant cette inspiration mystique de l'esprit hiératique de l'Égypte terrifiée des mystères du grand Esprit invisible.

Y avait-il place, à cette époque d'asservissement, pour une autre inspiration que celle du fanatisme? Oui assurément. Mais, pour vivre sous ce despotisme brutal, les piqueurs de granits, enrégimentés pour la taille, sur plans et dessins des maîtres, n'avaient qu'à dégrossir les blocs de quartz, de feldspath et de micas roses, gris et argentés.

Mais, malgré les ténèbres qui l'enveloppaient, l'esprit humain, méditant alors comme aujourd'hui, n'avait, pour protester, que son langage d'hiéroglyphes et de caractères cunéiformes.

Toujours est-il que la base du grand art, les lignes droites, les plans anguleux et les attitudes pleines de majesté président, dès le style rudimentaire égyptien, au génie futur des Phidias, des Miron et des Praxitèle.

Ce serait une illusion de croire que, dans la peinture, la statuaire et l'architecture, le qualificatif « grand » s'attribue spécialement à la proportion. Elle n'a rien à voir dans la réelle constitution de la grandeur intellectuelle, morale, philosophique et poétique : « le Déluge », « l'Arcadie » du Poussin, « la Stratonice » d'Ingres, les plus purs chefs-d'œuvre d'Ictinus, n'ont, au contraire, que d'infimes proportiens; l'idée, le sentiment, l'expression et la vie ont souvent plus d'intensité et de quintessence dans les proportions réduites que dans l'ampleur écrasante.

Toutefois, on ne peut nier que le grand art monumental exige, avant tout, la puissance et la largeur d'exécution des Phidias, des Michel-Ange, Raphaël, Véronèse, le Titien et Rubens, et, de nos jours, des Rudde, David, Géricault, Delacroix, Chenavard, Yvon et Couture, et de combien d'autres peintres et sculpteurs d'élite qu'il serait trop long d'énumérer.

Ce grand art seul surnage et vit à travers les âges, puisqu'il est rarement question de l'art intermédiaire de toutes les époques, art secondaire qui a dû suivre son cours avec celui de l'éternelle variété de l'esprit humain, inégal et mobile dans son intelligence, mais toujours fécond et intarissable dans les manifestations et les formes multiples des arts.

La hiérarchie a donc existé dès le principe et la naissance de l'art, et surtout aux grands siècles d'apogée; et, triomphe de cette puissance hiérarchique, le grand art, seul, appartient à l'histoire. Ce fait est

si vrai, qu'elle ne burine sur sa table immortelle que les siècles des Périclès, Auguste, Léon X, la renaissance et le XVII[e] siècle, puis, au début du nôtre, les noms des maîtres David, Gros, Géricault, Ingres et Delacroix. Pourquoi? Parce que ces siècles sont chantés par la poésie, peints et sculptés par cet art sublime, inspiré par les grands événements et, surtout, par le mouvement philosophique, religieux et politique de leurs milieux, s'assimilant aux tempéraments de leurs hommes supérieurs.

Donc, à chaque âge sa pensée, sa raison et sa foi; et de là une poésie et un art variant selon les influences des courants inspirateurs des époques en gestation et en labeur de bien, de beau et de vrai.

Aussi remarquons-nous, dans l'histoire des civilisations éteintes, que leur cachet particulier n'est imprimé que sur les vestiges de l'art sublime ou dans les œuvres des poètes immortels! Il n'y a pas de place, dans l'histoire du monde et de l'humanité, pour le mauvais, le laid et le faux.

Il n'y a pas de place, dans les temps reculés, pour le terre à terre de l'art pour l'art, de l'imitation à outrance du réel sans idées, sans souffle de sentiments ou de passions; en un mot, sans but et sans principes élevés. Tout ce qui n'imprime pas en poésie et en art une trace profonde soit d'amour, de pitié ou de terreur, ne vit qu'un temps et ne reste pas à travers les âges pour émouvoir, attendrir, faire aimer et terrifier l'humanité.

Ah! c'est que cette pauvre Jephté, l'humanité, est condamnée à pleurer longtemps des larmes d'amour et de sang, et à trembler de terreur sous le glaive de la tyrannie, hydre aux milliers de têtes renaissantes! Aussi, dès qu'un souffle de liberté engendre l'amour

de la patrie, comme on voit grandir les progrès intellectuels, et comme les arts plastiques fraternisent avec la poésie et la littérature! Quels rapports intimes établissent leurs affinités les plus secrètes pour cimenter leurs amours et leurs sympathies! Comme la poésie, le premier maître des arts, et la philosophie, aiment à verser les eaux les plus enivrantes de leur source féconde d'inspiration!

Peut-on nier qu'Homère, Socrate, Platon, Virgile et Dante n'aient été les vrais maîtres des Phidias, Raphaël et Michel-Ange? et la puissance de ces maîtres poètes et philosophes ne trempe-t-elle pas encore les pinceaux des Poussin, des David et des Ingres?

Dans Phidias, ne voit-on pas agir Minerve, Apollon et tous les dieux de l'Olympe? Dans Raphaël, ne voit-on pas l'école d'Athènes donner la vie à Socrate, à Platon et à tous les péripatéticiens du Portique? Et même, dans la légende théologique, ne voit-on pas encore la forme de Virgile, de même que Michel-Ange nous promène dans les dix cercles grouillants de la *Divine Comédie* d'Alighieri! Et, s'il fallait encore évoquer les Raphaëls français du XVIIe siècle, les Lesueur et les Poussin, ne retrouverions-nous pas la forme grecque que leurs pinceaux se sont assimilée?

Il serait encore facile de retrouver dans Prud'hon et Delacroix, pour le premier, la grâce d'Ovide et d'Anacréon, pour le second la verve et la vie exubérante des Shakespeare et des Victor Hugo.

Quelle analogie de moyens, quels parallèles faciles à établir à chaque page entre leurs œuvres écrites ou peintes! Mais ce qui ressort en pleine évidence de ces aperçus parallèliques de l'emprunt de l'art à la poésie, à la littérature et à la philosophie, c'est que l'art

grandit avec la grandeur de ses inspirations. Avec Homère, il devient épique ; avec Socrate et Platon, il s'élève dans les plus hautes régions de la métaphysique, puis, avec Alighieri, il atteint les plus célestes sphères pour redescendre dans les plus terribles profondeurs de la théologie ; car il ne donne pas seulement des squelettes, des muscles, de la chair, en un mot la vie aux fictions et mystères de la révélation, il leur donne encore l'expression multiple des sentiments et des passsions. Aussi « le Jugement dernier » du Buonarotti sera, avec « l'École d'Athènes » du Sanzio, un des derniers mots du grand art. Oui, on ne peut affirmer qu'un des derniers mots; car, Prométhée irréconciliable, l'esprit humain s'efforcera toujours de ravir au foyer de Dieu le feu sacré de la science, de la poésie et de l'art

II.

Est-ce dire que le grand art doive être parqué dans le mysticisme et le fanatisme avec les ténèbres de l'enfance des peuples ; dans l'héroïsme avec Homère, qui donne du souffle à Lebrun et à David, puis, dans la théologie, avec Raphaël et Michel-Ange ? Non certes ! et si, trois siècles après, l'immortelle revendication des droits de l'homme, David et Ingres nous ramènent encore à l'épopée de l'art gréco-romain, il ne faut pas en conclure que cette reprise de l'art épique affirme une fois de plus et pose les dernières limites de l'inspiration du génie de l'homme. Ce que le penseur a le droit de constater, c'est tout simplement l'éternel et triste retour de l'âge héroïque qui jette un voile funèbre sur la paix bienfaisante à tous

les arts, et dont le despotisme étouffant finit par réveiller la liberté, intrépide à reconquérir ses droits menacés et atteints par les intrigues et les complots des tyrannies du pouvoir personnel et orgueilleux. Alors, il est du devoir des pinceaux et des ciseaux militants ou épiques de se consacrer à la défense de ces droits sacrés ; et, quoi qu'en dise une certaine école de quiétistes de l'art pour l'art, qui ne permet pas de descendre des sommets de sa sérénité, il faut toujours, en poésie comme en art, flétrir les abus du despotisme. Il faut dire que c'est inconsciemment que David et Gros ont cru chanter la gloire de la France en exaltant son héros néfaste : ils n'ont fait, hélas ! que l'apothéose de sa tyrannie, et, avec cet art épique, tout en glorifiant le courage et le carnage militaires, ils ont étouffé les plus nobles aspirations humaines. Oui, malgré sa gloire homérique, l'épopée guerrière est une voie funeste pour l'art abusé par le triomphe du fléau de la guerre. Ce préjugé, encore en vigueur chez les peuples enfants menés à la boucherie par les conquérants avides de vols et de brigandages, ce préjugé ne tardera pas à être bafoué par les peuples émancipés.

Le danger de ces exaltations épiques se répète après la Restauration et la monarchie constitutionnelle ; aussi se représente, hélas ! une nouvelle période de guerres et d'annexions, et l'art se ressent d'une influence encore plus corruptrice du milieu délétère du césarisme avide de jouissances et d'avilissement des caractères. Mais, malgré les miasmes de cet air putride, fort heureusement que quelques puritains philosophes et libres penseurs revendiquent le suffrage universel des artistes pour rendre à l'art son autonomie et sa régénération nécessaires.

N'en doutons pas, cet immortel Protée saura trouver des voies nouvelles de salut et un aliment pour son génie insatiable.

C'est de 1852 à 1878 que le réalisme s'érigea en école sérieuse avec laquelle il a fallu et il faudra toujours compter, car sa puissance de vie et d'expression réalise souvent le but du grand art. Ce qui fera la force et la grandeur du bel et bon réalisme, c'est son esprit novateur, son initiation savante aux mystères de la nature. Dans ses scrupules de chercheur infatigable, il s'assouplira jusqu'aux investigations les plus profondes, et son génie scrutateur et prime-sautier donnera la note vive et vraie de l'impression qu'offre le maître incomparable : la nature ! C'est alors qu'il enfantera l'école des impressionnistes poètes avec Corot et Daubigny, et des réalistes les plus vigoureux avec Courbet : vérités faciles à constater avec le « Lac de Némi » de Corot, le « Printemps » de Daubigny et la « Remise des chevreuils » puis « la Vague » de Courbet (1). Mais cette évolution de l'art vers le naturalisme, malgré son triomphe ascendant, est-elle la fin providentielle de l'art ?

Non assurément ; car son but n'est pas seulement la beauté réelle, mais encore, et surtout, la beauté idéale, qui a pour corollaire la beauté intellectuelle et morale. Or il est temps que le grand art, qui appartient à ce premier ordre hiérarchique de la beauté suprême, reprenne son élan vers l'enseignement moral et intellectuel. Il est du devoir du grand art de s'inspirer immédiatement de son milieu humain, encore en butte aux pièges de l'obscurantisme ; il est

(1) Propriété nationale, grâce à l'abandon généreux de M. Haro, artiste expert.

opportun de chercher ses inspirations dans la voie nouvelle de la libre pensée ouverte par le suffrage universel.

N'allons pas croire les sceptiques et railleurs s'inscrivant en faux contre cette évolution philosophique de notre âge politique et social! Ils auront beau battre en brèche ce *novum organum* de la civilisation moderne, ils ne pourront nier que cette foi nouvelle, dérivant des sciences appliquées et de la divine intelligence qui les inspire, est basée sur la justice et la raison infinies de l'Être suprême, et, par conséquent, sur la science qui produit, et sur la raison qui repousse l'erreur; ils ne pourront nier la hauteur sublime à laquelle doit s'élever, dans sa transformation, un art humanitaire bien supérieur à l'art pour l'art, et à l'art épique voué à l'apothéose des tueries humaines.

Oui, avec le suffrage universel, l'art doit reprendre sa mission proclamée dès 1848 par les Ledru-Rollin, Lamartine et Louis Blanc: non seulement le Panthéon, mais encore tous les monuments publics, les palais de justice, les gares et tous les endroits fréquentés par la foule, doivent présenter des fresques d'enseignement élevé, telles, par exemple, que la biographie du genre humain à travers les âges, depuis les temps héroïques jusqu'à nos jours. Et, dans ce vaste champ, la poésie, la philosophie et l'histoire n'offriront-elles pas à cette voie neuve de l'art les inspirations les plus idéales et les plus morales?

Il serait puéril de s'arrêter aux railleries d'un scepticisme aussi ignare qu'hypocrite ; et, de la part des pinceaux doués pour le grand art, il y aurait lâcheté à déserter ce champ d'honneur et à ne pas comprendre cette vraie mission des grands artistes.

III.

Le suffrage universel. — Les concours. — L'art libre dans l'État commanditaire.

Mais quel est le moyen de frayer au plus vite la voie nouvelle ? Nous le répétons : l'art doit suivre les rouages et le mécanisme de son milieu politique et social ; l'art doit reprendre au plus tôt le levier puissant du suffrage universel, ce bouclier des surprises de l'intrigue et du doctrinarisme pédantesque. Tout en respectant les bases solides et inébranlables de l'enseignement scolaire et académique nécessaires, nous dirons à des conseils supérieurs, qui ne s'enfleront pas de ce qualificatif plein de modestie, que la liberté est l'arche de salut du grand art, quand cette liberté est basée sur les concours sans privilèges ni coteries d'écoles. « Mais ce serait de l'anarchie ! » s'écriera en chœur le pédantisme dérangé dans sa solennelle satisfaction. Eh bien non ! ce serait le libre cours donné à la libre pensée, à l'inspiration individuelle, et vous donneriez l'essor à bien des imaginations étouffées sous le poids de la convention et de je ne sais quel *syllabus* doctrinaire dans lequel croupit l'art stagnant.

Vous délivreriez ce pauvre art qui a peur de penser, d'aimer, de pleurer sur les sentiments et les passions ; vous le délivreriez de cette direction dangereuse vers l'imitation à outrance, qui prend la propreté et le labeur pour drapeau, et fait descendre l'art au métier inférieur; vous lui rendriez l'expression, le sentiment et la vie ; vous le détourneriez surtout de la petite

anecdote et de ce nihilisme sensuel, séduisant, il est vrai, mais indigne des pinceaux du grand art.

Car ce dernier et sublime maître ne comprend que les grandes choses, les grandes passions, et les plus nobles sentiments puisés à la source du beau, du vrai et du bien.

Quel serait, dans cette direction libérale à rendre aux artistes contrebalancés par d'autres juges compétents, nommés par le suffrage universel, quel serait, dis-je, le rôle de l'État? Il serait aussi simple que facile, et aussi noble qu'utile :

Il aurait à veiller précisément sur le maintien des libertés de l'art (1); commanditaire supérieur, Mécène intelligent et jaloux de ses prérogatives de direction vers le beau, le bien et le vrai, il donnerait, par le choix de ses sujets et de ses commandes, un véritable et généreux élan pour la conquête de ce grand art qui est la gloire des siècles et l'élévation de l'humanité jusqu'à la science et à la poésie divines!

(1) Pour effacer toute apparence de contradiction de cette étude, écrite en 1878, avec la précédente écrite en avril 1882, le promoteur de la réforme affirme qu'il ne voit point, dans la création d'un ministère de l'art, une atteinte à la liberté des artistes; il y voit, au contraire, non seulement une entente cordiale, mais encore une sécurité de budget.

LES BEAUX-ARTS ASSIMILÉS

AUX

SOCIÉTÉS SAVANTES

A propos de l'étude précédente, est-ce M. Rouland, ou M. Duruy, ou M. Waddington qui a eu l'heureuse idée d'assimiler les beaux-arts aux sociétés savantes ? Grâces soient rendues au ministre, ami du progrès, qui a apporté tardivement à l'art une juste réparation due depuis longtemps. Ce ministre-là a compris que l'art était un rapide et puissant agent de progrès social et humanitaire à l'âge des sociétés modernes.

Faisons des vœux pour que le congrès des sociétés savantes et des beaux-arts ne se restreigne pas à la France ! Bien avisé sera le ministre qui convoquera un nouveau congrès universel de toutes les sociétés savantes de l'Europe et du monde civilisé à l'occasion de l'Exposition universelle.

A défaut d'une initiative ministérielle, qui donc empêcherait les sommités des sciences, des lettres et des arts de profiter au plus tôt du rendez-vous du monde entier au congrès, pour y inviter à une réunion les savants, les lettrés et les artistes, afin d'y traiter des hauts et urgents intérêts de la civilisation ?

Au moment même où les hommes de sang et de choléra se préparent, avec leurs diplomaties, de nou-

veaux moyens de conquêtes et de massacres des peuples, n'est-il pas urgent, avec tous les amis de la paix, de la concorde et de la civilisation, de hâter l'œuvre d'émancipation de ces pauvres peuples par la demande du suffrage universel de l'Europe, et du désarmement général des armées permanentes ?

Quelle belle tâche, quelle mission sainte pour un congrès habile à profiter de la situation fortuite ! Mais, hélas ! pour le moment, c'est une utopie ; concluons pour nos revendications pour l'art universel.

Paris, 1878.

PROJET D'INSTITUT UNIVERSEL

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS.

—

Lu à la Sorbonne.

Messieurs les délégués,

J'ai l'honneur de faire un chaleureux appel à votre esprit et à votre cœur de patriotes, afin de profiter de l'exemple d'initiative de M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, et de vous proposer une vaste association que nous nommerons : *l'Institut universel des sciences, des lettres et des arts.*

Avec l'espoir du puissant concours de M. le ministre, ne pourrions-nous pas faire un faisceau de toutes nos forces, qui, rapprochées, un instant, aujourd'hui, vont se disperser demain dans leur isolement et leur désunion habituels ?

A l'occasion encore unique et prochaine de l'Exposition universelle, n'est-il pas opportun de rallier, en esprit et en corps, et cela par correspondance et par adhésions, tous nos confrères des sciences, des lettres et des arts de France, et de toutes les nations qui vont associer leur vie intellectuelle à la nôtre, pendant six mois seulement, pour rompre, immédiatement

après, des rapports ébauchés, dont la continuation serait réciproquement si utile au progrès ?

Daignez donc, messieurs les délégués, prendre en considération sérieuse ce projet, dont voici les brefs linéaments.

Le but.

Cet Institut universel a pour but de rallier et de centraliser par correspondance et par adhésion le mouvement intellectuel de toutes les sociétés savantes, littéraires et artistiques de France, et de tous les pays où il en existe, afin de hâter le développement de la science, de la littérature et de l'art, en provoquant l'émulation la plus vive, non seulement dans tous ces corps d'élite, mais encore dans toutes les institutions encouragées par l'Université, depuis l'enseignement supérieur jusqu'à la ligue de l'enseignement.

Son but incessant est d'offrir, par la parole, la plume, la palette, le ciseau, la note et le compas des maîtres de toutes les nations, les plus hautes leçons et les plus grands exemples de civilisation et de progrès.

Dans l'ordre intellectuel, politique et moral, la diffusion des lumières, et le triomphe de l'idée pacifique et civilisatrice sur la barbarie de la guerre et de l'ignorance, l'acheminement vers la sainte alliance des peuples unis sur le terrain scientifique, littéraire et artistique, seront la fin providentielle de cette œuvre rendue facile par les merveilleuses applications de la science, qui, tous les jours, offre à l'idée et à sa réalisation le concours puissant de ses utiles découvertes.

Que la routine et la résistance, familières aux esprits timorés, ne viennent pas traiter d'utopie le côté pratique d'un projet mûr et d'une application possible; car, en comparant les moyens d'action de notre âge de vapeur, d'électricité, de presses rapides, et de notre gouvernement de suffrage universel, à ceux des XVIIe, XVIIIe siècles et des commencements du nôtre, on se demande comment les institutions des Richelieu, des Colbert et des Napoléon Ier peuvent suffire, aujourd'hui, au débordement scientifique, littéraire et artistique de notre époque.

Qu'on ne vienne pas non plus faire des procès de tendance à une œuvre éminemment libérale, sans cocarde ni bannière politique ou religieuse, sans aucune arrière-pensée subversive; car si l'Institut daignait arborer un drapeau, ce serait celui du progrès et de la fraternité des peuples.

S'inclinant d'abord devant les illustrations justement acquises par des titres légitimes, l'Institut universel respecterait, avant tout, l'esprit hiérarchique du vrai mérite qui s'impose; mais, d'un autre côté, il se ferait un devoir, que dis-je? une mission d'appeler en son sein les hommes de valeur, trop souvent sacrifiés par l'intrigue des coteries triomphantes.

C'est à vous, messieurs les délégués, qu'il appartient de grouper, au plus tôt, en synthèse, le beau mouvement encyclopédique du XIXe siècle, en créant un comité d'initiative et d'organisation centrale à Paris; car, à la fois force centripète et centrifuge, Paris pourrait, au moyen d'une revue polyglotte et trimestrielle avec traduction en regard des textes, Paris pourrait recevoir tous les éléments épars du mouvement intellectuel de notre globe, et les lui renvoyer en une synthèse harmonieuse.

Que l'on juge du profit à tirer de cet ensemble en faveur du progrès et de la civilisation!

C'est alors que, sous l'égide d'un pouvoir libéral, l'Institut universel ne pourrait manquer d'inaugurer sa vie active, dès l'Exposition de 1878.

STATUTS.

Art. 1er. — Une société est créée, à Paris, sous le titre d'*Institut universel des sciences, des lettres et des arts.*

Art. 2. — Elle a pour but de rallier le mouvement intellectuel de toutes les sociétés savantes, lettrées et artistes de France et de tous les pays où il en existe.

Art. 3. — Elle compte atteindre son but par les moyens suivants :

1° En stimulant l'initiative individuelle de tous les membres des sociétés précitées, pour recueillir par correspondance le plus de titulaires, de membres honoraires et d'adhérents possible ;

2° En provoquant l'ouverture de cours et de conférences scientifiques, littéraires et artistiques, et d'expositions locales et internationales des productions des trois ordres cidessus ;

3° En obligeant toutes les sociétés adhérentes à envoyer à l'Institut universel un bulletin sommaire et mensuel de tous leurs travaux intéressant la science, la littérature et l'art;

4° En faisant rédiger à Paris la substance de tous ces travaux par un comité rédacteur et traducteur, en une revue polyglotte et trimestrielle envoyée, à prix de revient, à tous les adhérents;

5° En employant tous les moyens susceptibles de faire converger le mouvement intellectuel de notre globe vers l'Institut universel à Paris, qui doit, à son tour, en faire un ensemble harmonieux et le faire rayonner partout.

ART. 4. — L'Institut universel fait appel au concours de tous ceux qui comprennent la nécessité de la diffusion des lumières. Il exclut tout esprit de parti, de politique et de religion.

ART. 5. — L'Institut universel se compose de titulaires, de membres honoraires et d'adhérents.

1° Les membres de l'Académie française et de l'Institut sont titulaires de plein droit.

2° Tous les autres candidats titulaires doivent avoir produit au moins une œuvre importante dans l'ordre scientifique, littéraire et artistique ; ils sont nommés par le suffrage universel de leurs sections respectives.

3° Tous les membres des sociétés existantes sont membres honoraires de l'Institut universel.

4° Les adhérents sont présentés par deux parrains, et leurs titres, examinés par deux rapporteurs, décident ou non de l'admission.

5° La bienvenue ou le diplôme de membre de l'Institut universel est de 20 francs, irrévocablement donnés pour tous les membres titulaires, honoraires et adhérents, et la cotisation annuelle est également pour tous de 6 francs.

ART. 6. — Les ressources de l'Institut universel se composent :

1° De la bienvenue de 20 francs ;

2° Des cotisations annuelles de 6 francs ;

3° Des dons et legs qui peuvent lui être faits ;

4° Du droit de 20 % sur les conférences, les entrées des expositions, les ventes de tableaux, de statues, et de toutes les ventes au profit des auteurs.

ART. 7. — L'Institut universel est administré par un président et un comité de trente membres élus, dont dix par chaque section, sciences, lettres et arts.

ART. 8. — Le président, élu pour un an, est rééligible, et le comité se renouvelle par tiers chaque année. Les membres sortants sont rééligibles.

Art. 9. — Le comité forme son bureau, fait son règlement et nomme immédiatement :

Un président de correspondance générale ;

Une commission de correspondance ;

Une commission de traducteurs ;

Une commission de rédaction.

1° Le comité se réunit tous les lundis, et demande au président de la correspondance le bulletin des adhésions des sociétés de France et de tous les pays. Il prend immédiatement connaissance des travaux sommaires de toutes les sociétés.

2° Le rédacteur en chef de la revue polyglotte présente également les travaux collecteurs de sa revue trimestrielle, dont le classement se fait successivement de semaine en semaine, pour paraître les 1ers janvier, avril, juillet et octobre.

3° Si le lundi ne suffit pas, le comité peut s'adjoindre des membres supplémentaires dans chaque section, et donner le temps nécessaire à cette œuvre importante.

4° Une commission des finances, nommée également par le comité, est tenue de faire le bilan hebdomadaire des ressources de la Société ; et tous ces bilans hebdomadaires devront figurer au bulletin financier de la revue trimestrielle.

Art. 10. — L'importante question du local devra s'agiter tout d'abord sur l'adaptation du rez-de-chaussée des Tuileries (1) aux bureaux du comité de l'Institut universel, les étages supérieurs devant logiquement servir à l'achèvement du Louvre d'après Visconti et Lefuel.

Art. 11. — Les présents statuts seront lus en assemblée générale et soumis à la revision la plus scrupuleuse.

(1) On ne saurait trop stimuler le conseil municipal et le parlement sur ce desideratum si urgent à réaliser pour ces ruines des Tuileries. Où en est le projet de musée de M. Garnier de l'Opéra ? Encore une fois, le rez-de-chaussée ou sous-sol, adapté au comité central des trois sections des sciences, des lettres et des arts, loin de nuire au musée, assainirait l'exposition sculpturale.

Th. V.

En attendant la réalisation pratique de ce projet déjà mûr et de haute utilité pour la préparation et l'affiliation des États-Unis d'Europe, l'auteur se fait un devoir de vouer son existence et tous ses moyens à l'élaboration théorique de cette vaste entreprise. Puissent ses efforts, loin d'être stériles, trouver des coreligionnaires qui, épousant l'idée, la fécondent de tout leur amour et de leur puissance; et ces croyants n'auront point à se plaindre de leur mission.

Th. VÉRON.

UNE HÉRÉSIE DE PLATON

OU

DE L'UTILITÉ DE LA POÉSIE ET DES BEAUX-ARTS

EN RÉPUBLIQUE

—

Lu à la Sorbonne le 6 avril 1877.

I.

Après avoir admis, outre Dieu, la matière et certains types éternels qu'il nommait *idées*, et qu'il proposa comme l'inspiration du beau physique, intellectuel et moral dans l'art, on est étonné de voir le divin maître de l'idéalisme proscrire de sa *République* la poésie et les beaux-arts. Cet étonnement redouble et se change bientôt en affliction, presque en blâme, quand on songe au grand siècle des Périclès et des Phidias, dont le souffle remplissait encore Athènes pendant la jeunesse de l'élève de Socrate. Poète lui-même et initié au grand art de la statuaire par son maître, qui, au dire de Xénophon, également son disciple, avait sculpté les trois Grâces voilées, si pudiques, si belles, qu'elles pouvaient supporter, sans souffrir de la comparaison, le voisinage des plus di-

vines statues de Phidias; oui, Platon, qui avait cultivé la poésie dans sa jeunesse, devait baser son idéalisme non seulement sur l'Être absolu, qui est tout ensemble l'absolue unité et l'infinie variété, c'est-à-dire Dieu, la dernière raison, l'idéal accompli de toute beauté, mais encore il devait lui donner pour fondement éternel toutes les émanations les plus directes de cette même beauté éternelle, je veux dire la poésie et l'art divins.

Il est vrai que, dans son *Banquet*, Diotime dépeint à Socrate cette beauté dans le langage de la métaphysique la plus abstraite et la plus transcendante; il la dépouille de toutes formes et de toutes couleurs sensibles; il ne lui donne ni visage, ni mains, rien de corporel; il l'immatérialise à une telle quintessence de spiritualisme, que l'*Étrangère de Mantinée* ne voit de prix à cette vie que le spectacle de la beauté éternelle.

Assurément, le maître de l'idéalisme contemplant ce beau sans mélange, dans sa pureté, sa simplicité, dépouillé des chairs, des couleurs et de tous les vains agréments humains condamnés à périr, le divin Platon semble renier ses premières inspirations, dérivant de la beauté suprême, vers laquelle il s'élève sans cesse par tous les degrés de l'échelle : de la beauté du corps aux beaux sentiments, de ces derniers aux belles connaissances, pour arriver à la connaissance par excellence, qui n'a d'autre objet que le beau lui-même, et le connaître tel qu'il est en soi, à le voir et l'admirer face à face, sous sa forme unique : la beauté divine.

En montant ainsi des échelons physiques, intellectuels et moraux, qui répandent dans la poésie et dans l'art les reflets du beau, du vrai et du bien, au-

dessus de cette échelle qui repose encore à terre, on arrive à entrevoir un idéal intangible, on s'élève à une abstraction qui n'éveille plus aucun côté terrestre et nous transporte jusqu'au ciel de la divine béatitude, impossible à traduire avec les notes sublimes de la poésie et de l'art.

Serait-ce à ce degré supérieur de métaphysique qu'il faudrait attribuer l'abjuration de ses premières inspirations juvéniles ?

En effet, dès que l'élève de Socrate se sent initié et enflammé par le génie philosophique de son maître, nous le voyons jeter au feu les hymnes que sa jeune âme avait déjà sans doute élevés au type de la beauté éternelle, dont le rayon divin l'envahit sans cesse jusqu'à ce qu'il lui soit donné de se mêler à sa béatitude :

Si bien que, dégagé de l'épaisse matière,
Et l'esprit délivré des entraves du corps,
Son âme croit voler vers la sublime sphère,
Et marier sa note aux éternels accords.....

(*Mélodies,* Th. V.)

II.

Mais, malgré le dédain de ses premières aspirations, malgré l'auto-da-fé de ses hymnes poétiques, oh ! que de fois le jeune transfuge de la poésie, en errant sous les propylées ou sous le portique du Parthénon, dut éprouver, en sa conscience, le remords de la désertion du ciel poétique ! Que de fois il sentit son âme vibrer jusqu'à l'enthousiasme, lorsqu'elle recevait les reflets divins des fronts du Jupiter Olympien et des Minerves Poliade et Lemnienne !

Que de fois encore, les autres chefs-d'œuvre de peinture des Parrhasius, des Zeuxis et ceux de son contemporain Apelle durent, par leur caractère de beauté sublime, enivrer cet insatiable conquérant de l'idéal ! Car c'est le fluide du beau, cette splendeur du vrai, qui magnétise les âmes et crée les poètes, les grands artistes et les grands philosophes.

On serait tenté de crier à l'ingratitude, en voyant Platon renier ses premières divinités, si l'on ne s'expliquait cet oubli du cœur, d'abord, par l'exemple de son maître, qui abandonne le marbre de Paros pour sculpter des âmes, et semble trouver dans la philosophie et surtout la théodicée le plus pur aliment de son génie.

Assurément, le courant philosophique d'Athènes débordait tellement à la fin du siècle de Périclès, que Platon, l'héritier direct des leçons et de la méthode de son maître, ne pouvait manquer de continuer la mission de ce grand génie.

Était-ce une raison pour commettre, dans sa *République,* à côté de l'erreur regrettable des femmes en commun, l'hérésie condamnable de la proscription de la poésie et des beaux-arts ?

Comment s'expliquer la nécessité d'un ostracisme aussi injuste, sans l'attribuer à des causes politiques et sociales inhérentes à son milieu et à son âge d'héroïsme et d'esclavage ?

A-t-il partagé ce préjugé : que l'art et la poésie amollissent et corrompent les âmes, et les acheminent vers les décadences et les lâchetés ?

On ne peut le supposer, puisque son maître et lui-même ont fait leurs preuves héroïques, le premier, à Potidée, en délivrant son élève Alcibiade, puis à la bataille de Délium en Béotie, où il sauva ses compa-

triotes vaincus et près de mourir, et releva Xénophon du champ de bataille en le rapportant sur ses épaules.

Platon avait accompli également ses devoirs de patriote, en faisant trois fois la guerre à Tanagre, à Corinthe et à Délos où il eut la victoire.

On ne peut donc supposer ce grand esprit susceptible de partager un préjugé démenti par le courage et les vertus civiques inspirées au patriotisme par la poésie et le grand art.

Nous supposerons plutôt qu'en établissant des castes dans sa *République*, il n'y comprenait la poésie et l'art que comme les cimes intelligentes de l'aristocratie, et n'y admettait que la minorité du génie. Cette conjecture, en rapport avec les doctrines du philosophe, a quelque probabilité, si l'on se rappelle que, de ses deux enseignements, l'un était public, et l'autre secret pour ses adeptes, ses fidèles disciples, parmi lesquels devaient compter les grands artistes contemporains.

Peut-être encore, par un préjugé et une influence supposables à ce génie de l'idéalisme, Platon voulut-il réagir contre l'art d'imitation et le réalisme de son époque? Car, à tous les âges, en partant du principe immuable de l'inégalité des intelligences, d'où découle l'inégalité des inspirations physiques, intellectuelles et morales, il est évident, et on le constate par le *Gladiateur*, le *Laocoon* et autres chefs-d'œuvre du plus pur réalisme, il est évident que l'art, éternellement multiple et varié dans ses manifestations, dut également déborder de chefs-d'œuvre de réalisme d'autant plus complets, que le génie de la forme, du rhythme et des proportions inondait alors la Grèce et particulièrement Athènes.

Eh bien, on peut affirmer *a priori* que l'âme de

Platon, n'ayant de commerce qu'avec la Divinité dans son essence impalpable, ne devait trouver ni les Minerves, ni l'Apollon, ni le Jupiter Olympien, ni les Vénus à la hauteur de son divin idéal. On peut en induire que cette élévation de génie se sentit prise d'une velléité de dédain pour la poésie peinte ou sculptée, et qu'il n'admit en sa *République* que la quintessence d'un idêalisme se rapprochant de la Divinité.

Pour excuser encore l'hérésie de cet ostracisme, on peut affirmer qu'à côté des castes oisives et des guerriers, il fallait des laboureurs, et, contradiction pénible et incompréhensible en ces temps de revendications de spiritualisme, d'idéalité divine, on ne comprend pas qu'avec l'amour de la raison et de la justice, l'esclavage fût maintenu. On serait tenté de voir en cet abus un calcul de conservateur craignant de changer le mécanisme social de son temps.

En législateur trop prudent, craignait-il encore que le culte des lettres et des arts détournât des devoirs civiques et de la discipline guerrière, à une époque de troubles et de rivalités entretenus par la guerre du Péloponèse ?

Quelle que soit la cause malheureuse de cette inique proscription, nous la jugeons indigne du génie de Platon ; et, des autres erreurs qui font tort à sa *République,* celle-là est la principale. Nous la condamnons comme une hérésie victorieusement réfutée par les progrès incessants du grand art, continuant à rayonner sous le beau ciel de la Grèce, et où il ne devait péricliter et s'éteindre, avec la poésie, qu'à la mort d'Alexandre et à la division des généraux ses successeurs, qui précipitèrent la chute de l'empire d'Orient.

III.

Afin d'accumuler les preuves à l'appui de notre thèse, nous n'avons qu'à continuer à parler des représentants immortels du grand art aux plus brillantes époques de son histoire : il en ressortira cette vérité manifeste que, si l'art a brillé, la poésie, qui en est la source inspiratrice, n'a pas jeté moins d'éclat.

Nous glisserons donc rapidement de l'antiquité au moyen âge, à la renaissance, puis aux XVIIe, XVIIIe siècles, pour arriver à notre actualité brûlante, et nous affirmerons que, sous toute espèce de gouvernements, monarchie, empire, dictature ou république, le culte plus ou moins fervent des beaux-arts et de la poésie est le signe le plus évident de la civilisation et du progrès ; l'atonie, le marasme et l'improduction de la poésie et de l'art sont, au contraire, le signe de la barbarie et de l'état de souffrance des nations privées de ces doux consolateurs.

Nous remarquons, en effet, à la cruelle transformation de l'empire d'Orient en empire d'Occident, que le néant et le vandalisme font irruption sur ces contrées naguère en plein rayonnement de la création des chefs-d'œuvre de leurs artistes.

Après l'invasion et les désastres, le génie grec exilé jettera ses dernières étincelles chez les barbares, ses vainqueurs, et se transformera en art gréco-romain, qui, dans sa rudesse, n'en est pas moins d'un caractère saisissant, comme les types à fière et sauvage tournure de la colonne Trajane.

Mais, hélas ! la guerre et l'ignorance ne désolent pas seulement les peuples par la ruine et la misère, car

ces fléaux traînent à leur suite, et pour longtemps, le néant de la production. La poésie et l'art, qui étaien les nobles inspirateurs du patriotisme, se taisent et s'éteignent dans le silence, en attendant la vengeance ou la mort.

Il est donc inutile de chercher les traces d'un réveil de l'art dans la trop longue période du Bas-Empire et du Byzantin, où les iconoclastes, les Wisigoths, les Suèves et les Vandales n'offrent qu'une longue suite de crimes et d'horreurs. Mais admirons, en passant, les merveilles de l'art chrétien au berceau ; inclinons-nous devant la foi ardente de ces artistes pieux qui élèvent leur art jusqu'au martyre, et nous laissent les chefs-d'œuvre inspirés prr la foi ! Hâtons-nous de saluer et de bénir en notre gratitude les Médicis, Lau rent le Magnifique, Jules II, Léon X, François Ier et Charles-Quint. Gloire à ces sauveurs de l'art, qui l'élevèrent à un apogée difficile à surpasser ; car c'est grâce à la faveur de ces intelligents Mécènes que Rome, Florence et Venise s'immortalisèrent avec les Léonard de Vinci, les Raphaël, les Titien, les Véronèse, et surtout Michel-Ange, dont le vaste génie, nourri de celui de Dante, personnifie, deux siècles après la mort du grand poète, l'épopée divine du moyen âge.

Jamais siècle ne s'était élevé à un tel degré de perfection en tous genres, grâce à la découverte de Van Eyck en 1370. Avec la puissante ressource de la peinture à l'huile, qui se répandit bientôt en Italie, il fut facile aux Vénitiens surtout et aux Romains de surpasser la peinture antique, dont les couleurs monochromes ne permettaient aucun mélange, ni harmonie, ni puissance d'effet, de plans et d'aspect, et ne pouvaient produire que des effets neutres, pâles et

incolores. En effet, aucun peintre de l'antiquité (il nous reste assez de fragments de peinture murale pour en juger) ne pouvait, avec des couleurs à l'eau, obtenir les tons riches des Giorgione, des Titien, Véronèse et Tintoret. Et voilà une nouvelle occasion de certifier que l'art grec fut plutôt de la forme sculpturale, comme l'art des Michel-Ange, des Raphaël, des David, des Girodet, des Ingres et des Chenavard.

Nous pouvons même établir, sur l'expérience et l'observation, cet axiome en art passé, présent et futur, que tous les chercheurs de forme quintessenciée et de pensées abstraites, que tous les idéalistes négligeant la couleur, aussi bien en plastique statuaire que picturale, ont beau se targuer de mépriser cette même couleur comme une infériorité sensuelle, nous pouvons, dis-je, affirmer qu'il y a là un véritable sophisme de parti pris de la critique doctrinaire; et, ne citerait-on que les Rembrandt, les Prud'hon et les Delacroix, on pourrait sentir son âme tout aussi émue par la pitié et transportée aussi haut dans les régions spiritualistes, qu'avec les Raphaël, les Michel-Ange, les David et les Ingres.

Il me semble que tous les maîtres de l'esthétique ont obéi à un préjugé en ne rendant pas à chaque génie individuel une somme de puissance équivalente à celle de tout autre génie ayant des qualités d'un autre ordre; car, avec une morgue pédante, certains doctrinaires se sont plu à exalter la forme à laquelle ils réservent, par privilège exclusif, le monopole idéaliste, au détriment de la couleur vouée à tout jamais, selon eux, au plus bas sensualisme.

Ces distinctions et ces rangs de hiérarchie, tracés comme des oracles et des dogmes, pèchent et croulent par la base, lorsque l'on compare les représentants

les plus sacrés de la forme et de l'idéalisme, c'est-à-dire les Raphaël et les Ingres, aux représentants de la couleur, c'est-à-dire aux Corrège, aux Rembrandt, aux Prud'hon et aux Delacroix; eh bien, nous soutenons que ces derniers élèvent tout autant, et peut-être plus, vers l'idéal, et mettent à néant un préjugé de critique passée à l'état de vieux cliché.

Est-ce que le « Repas des pèlerins avec Jésus à Emmaüs », le « Bon Samaritain » et la « Résurrection de Lazare » de Rembrandt ne vous transportent pas dans des sphères aussi élevées que le beau grec de Raphaël? car, ne nous le dissimulons pas, le Sanzio, qui a divinisé la grâce, est un grec de franche et pure race platonicienne, qui semble s'être trompé de date de naissance, puisqu'il évoque Phidias, Praxitèle et le plus pur antique. Aussi, comme l'intelligent Léon X se sert de sa grâce angélique pour illustrer son pontificat! Mais, loin de christianiser sa forme, Raphaël la conserve païenne et vous transporte dans l'Olympe d'Homère, de Platon et de Virgile. Il est loin du christianisme séraphique de Fra Bartolomeo da Fiesole et du christianisme chastement divin de Lesueur, et du sentiment à la fois humain et divin des Rembrandt, des Prud'hon et des Delacroix.

De même que David, plus statuaire que peintre, nous semble, avec Girodet et Ingres, plus apte à sculpter des Apollons, des Vénus et surtout des Minerves, qu'à peindre des Léonidas, des Romulus et des Tatius, et Girodet des Endymions, M. Ingres nous évoque encore Apelle, car tous les deux sont des congénères de Phidias. Mais sachons gré au sublime Ingres d'avoir surtout évoqué dans sa poétique l'âme des Homère, des Socrate et des Platon. Plus sculpteur grec que Raphaël dans sa forme, le

grand Ingres raffine, pour ainsi dire, le style de Phidias. Cru et monochrome, il ne s'occupe que de l'élévation de la forme et de l'érudition poétique et platonique. C'est un des plus grands idéalistes de toutes les époques, et « l'Apothéose d'Homère » sera l'apothéose de notre grand artiste français.

Mais, encore une fois, est-ce que l'idéalisme ne vibre pas aussi avec les cordes de la pitié, de la terreur et de l'amour ?

En voyant « la Création d'Ève » de Michel-Ange, ne ressentez-vous pas une élévation d'idée surnaturelle ? En contemplant le « Moïse », le « Jugement dernier » et la « *Pieta* », n'êtes-vous pas transporté plus puissamment vers des sphères surhumaines qu'en admirant des Jupiter, des Vénus et des Apollon ?

En revoyant les Rembrandt, Rubens lui-même dans « la Descente de croix », les Prud'hon et les Delacroix dans leurs toiles de christianisme saignant de pitié et d'amour, n'êtes-vous pas entraîné, vaincu par l'attendrissement et la compassion devant le sacrifice du Rédempteur ?

Quels que soient les ressources et les moyens du poète sur lesquels son dieu s'étale, que ce soit la forme, ou la couleur, l'effet, la verve ou le caractère, il n'y a plus de distinction, ni de degrés d'étïage dans la hiérarchie des génies : leurs sommes et leurs poids sont les mêmes, comme l'a excellemment prouvé l'auteur de *William Shakespeare*.

Qu'on nous pardonne cette longue digression en faveur d'une opinion toute personnelle et de bonne foi, et qu'on nous permette d'en tirer cette conclusion que le seul critérium du génie est l'application sincère et originale de la règle vraie d'Aristote : *amour, terreur et pitié*. Avec ces trois sentiments, qui sont

le clavier du vrai, du beau et du bien, on peut s'envoler des sphères humaines vers le spiritualisme le plus éthéré, à la condition, pour le poète et l'artiste, de créer ses œuvres avec des lambeaux de son âme.

En voulez-vous une nouvelle preuve? voyez les « Anges » du Fiesole, la « Sainte Véronique essuyant le front de Jésus », et la « Descente de croix » de Lesueur : eh bien, l'âme des divins Fiesole et Lesueur nous transporte dans un idéalisme bien plus divin que celui du maître incomparable de la grâce sensuelle, du Sanzio, que nous admirons surtout dans ses pages théologiques et philosophiques. Que de justices et de réparations à rendre, que de vérités méconnues dans l'histoire et l'appréciation de l'art et des artistes !

Mais si, après la pensée et le haut style des Romains, nous allons de Venise en Hollande et dans les Flandres, nous sommes éblouis par des génies différents de moyens, et auxquels il est difficile d'accorder sa préférence, tant ils vous séduisent par la puissance, la richesse, l'éclat de la lumière ou les profondeurs du clair-obscur! Par les vigoureux Giorgione et le Titien, par l'harmonieux Véronèse, le robuste Tintoret, et les suaves Corrège, et Murillo d'Espagne, nous pénétrons dans un monde de magnificence et de somptuosité, où, il est vrai, les sens ont une large part. Mais nous excepterons le Corrège, Rembrandt et Murillo, ainsi que Moralès le divin. Ils nous transportent tous dans l'idéalisme le plus pur : le premier, par sa grâce angélique; le deuxième, par la terreur et l'amour. Oui, quoique Rembrandt puisse passer souvent, par sa forme triviale, pour un vulgaire réaliste, l'idée, le sentiment et la raison ou la vérité éclatent chez lui avec une telle puissance, qu'on en est effrayé, compatissant et aimant. On en pourrait dire

autant d'Eugène Delacroix et de Prud'hon, dont l'âme saigne sur la toile, et à un tel point qu'on est plus ému, plus spiritualisé qu'avec Raphaël à la forme éthérée.

Si nous feuilletons le livre immortel de notre chère patrie, nous nous arrêtons tout d'abord à notre Raphaël français, à Nicolas Poussin, qui, pourtant, n'a ni la grâce, ni la candeur, ni le tempérament du Sanzio ; car le Poussin, le philosophe par excellence, est trop sérieux pour livrer son pinceau à la grâce et à l'amour. Certes, il n'a pas le degré d'élévation de Raphaël, qui, dans sa théologie et sa philosophie, va jusqu'à diviniser la dispute du saint sacrement, et à spiritualiser l'école d'Athènes, aussi bien que son Parnasse.

Le Poussin, au contraire, est sévère, humain, et d'un noble antique réaliste ; et cet esprit, profondément chercheur et rationaliste, fouille et creuse trop la nature pour sortir du domaine de l'humanité. Toutefois, ce vigoureux penseur a des éclairs de génie quand il nous montre les sublimités de la nature ou nous peint la terreur d'un cataclysme, tels que le « Paysage du Diogène » et le « Déluge ». Quelquefois, la corde tendre et idyllique vibre aussi dans cette belle âme, avec les « Bergers d'Arcadie », la « Mort d'Adonis » et les « Saisons » ; mais c'est surtout dans le « Testament d'Eudamydas », dans l' « Enlèvement des Sabines », et cent autres toiles philosophiques, que le profond historien peint avec la sobriété et la puissance nerveuse d'un Tacite.

Immédiatement après lui, vient le doux et chaste Lesueur, idéaliste au premier chef, qui, celui-là, mérite bien le nom de Rhphaël français, dont il procède par la ligne et la forme idéale. Nous pouvons même

affirmer que, par son sentiment, sa candeur, sa foi austère et sa grâce séraphique, il est tout aussi idéaliste que Raphaël, et mérite, comme lui, le titre de divin.

Nous négligerons les peintres de la décadence pour arriver vite au rénovateur de l'antique, au grand David, qui, comme nous l'avons dit plus haut, est un écho de Phidias. Ce rigide pinceau sculpte plutôt qu'il ne peint ses grandes figures de Léonidas, de Romulus, de Tatius et de Brutus, comme eût fait Phidias lui-même. L'idéalisme suprême lui manquant, son élève Ingres saura l'aller ravir à la source d'Homère et de Virgile.

Mais, comme nous venons de le prouver, ils n'ont pas seuls le privilège de l'idéalisme grec, car, de nos jours, les néo-grecs Hamon et Gleyre chantaient encore dernièrement leurs suprêmes notes de cygnes.

Nous nous plairons à le répéter : les idéalistes de la forme grecque n'ont pas seuls le monopole de l'idéalisme, nous le trouvons aussi dans l'effet terrible de contraste du double génie de Prud'hon, car, indépendamment de son puissant effet, il possède encore la grâce à un degré supérieur; c'est la vie, l'amour et une délicate volupté pénétrante qui a quelque affinité avec celle du maître des sourires voluptueux, de Léonard de Vinci.

Cet idéalisme, nous le retrouverons encore dans Delacroix, qui rappelle la richesse et l'éclat des vénitiens pour faire pleurer sa toile et nous transporter dans le monde idéal par la tendre pitié et la terreur. Ces deux cordes vibrent chez lui presque autant que chez ses maîtres Géricault et Gros, quoiqu'il n'ait pas leur ampleur et leur science. Malgré cette lacune, la verve originale et le sentiment individuel

en font une exception, une griffe personnelle dans l'art.

Si nous avons borné notre brève étude aux grandes figures des peintres, sans donner la moindre esquisse des sculpteurs aussi variés et fugitifs que la renaissance, tels que les Jean Goujon, Germain Pilon, et plus tard le Puget si robuste , ainsi que, de nos jours, les vaillants Rudde, et David d'Angers, le suave grec Pradier et le romain Duret, quelle pléiade de jeunes et merveilleux ciseaux nous aurions encore à citer à l'heure qu'il est ! C'est qu'il faudrait des volumes pour moissonner dans ces productions riches et variées à l'infini.

Qu'on nous pardonne donc de n'effleurer que l'immensité de la création artistique, dont nous n'avons cité que quelques noms immortels, car il serait trop long de chercher dans toutes les écoles les beaux talents intermédiaires, étoiles et satellites qui ont gravité autour des astres de l'art et luî ont donné aussi leur éclat.

Nous nous bornerons donc à tirer les conséquences philosophiques, humanitaires et sociales dérivant de cette expansion de la poésie de l'art. A côté de cette poésie, véritable inspiratrice des beaux-arts, et à côté de la philosophie, source de la sagesse et de la raison, l'art a, comme ses sœurs précitées, sa mission sacrée; il a charge d'enseignement élevé, comme la poésie et la philosophie, ses deux sources les plus idéalement pures. Il a charge de haut enseignement, et, comme nous l'avons vu sous toutes les formes gouvernementales où vécurent les peintres dont nous venons de parler, et notamment dans les républiques grecques, italiennes, vénitiennes, hollandaises et françaises, l'art atteint l'apogée de l'expression la

plus idéale. Dans la période de transition qui nous mène au xxe siècle, l'art, profondément chercheur de sa nature, et ennemi du plagiat, se livre, depuis la chute du césarisme auquel il vient heureusement d'échapper, l'art se livre à une foule d'explorations très concluantes.

Comme à toutes les époques, nous avons notre génie poétique français inépuisable, qui, loin de s'éteindre avec les Lamartine et les de Musset, vit toujours avec le vieux maître fécond et plein de jeunesse malgré son grand âge. Car, bienfait du ciel! il semblerait qu'après Chateaubriand, succédant au néo-grec André Chénier, et à côté de Lamartine, la Providence avait marqué la place du novateur Hugo, et qu'après la Restauration, ce génie créateur était prédestiné pour mettre la poésie dans une voie nouvelle, dont l'originalité serait le cachet personnel du xixe siècle. Source intarissable de création en tous genres, il semblerait même, après nos malheurs, qu'elle jaillit plus pure pour abreuver les jeunes croyants et leur faire voir que le génie n'a point d'âge et ne doit pas se lasser d'accomplir son divin labeur : la production! Gloire donc à ce nom gigantesque, à Victor Hugo, qui brillera toujours comme le phare le plus lumineux de la poésie du xixe siècle, et comme la preuve éternelle que le vrai génie est novateur, réfractaire de toute école, et n'a de vraie force que dans sa puissance originale et individuelle.

Dans l'art, Géricault et Delacroix ont procédé comme Victor Hugo; aussi la postérité les a récompensés, et leur garde encore sa plus haute récompense : l'immortalité. Viennent ensuite les Ingres, les Vernet, les Decamps, les Millet, les Diaz, les Couture, les Yvon, les Chenevard, les Cogniet, les Couder, etc., etc.

Voici surgir encore la jeune école des chercheurs qui trouvent des voies nouvelles.

Corot le symphoniste a ouvert, avec Daubigny et Chintreuil, la voie des impressionnistes, qui rompt avec tous les errements classiques et fait bonne route, en s'agenouillant avec respect et humilité devant les fugaces harmonies de la nature, pour implorer et prendre vite le secret de sa vie changeante. Courbet, le peintre puissant de la mer et le robuste animalier, ouvre, après Barye et Cain, une large voie réelle qui fait école.

Cela ne nous empêche pas d'avoir aussi le temple vénéré des pontifes qui gardent l'arche sainte de la tradition classique, l'école, qui s'efforce de maintenir la religion de la forme. Faut-il l'avouer : hélas! malgré tous les efforts de ses directeurs, nous assistons à une véritable anarchie, et le grand art n'a plus que de rares fidèles !

A quelle cause attribuer ce vrai malheur?

Répondons sans hésiter : à la dépravation, à la gangrène du césarisme qui a tout perverti et corrompu avec son souffle empoisonné. Mais ne désespérons pas, et croyons bien qu'avec l'affermissement de notre jeune République, et la régénération de notre chère patrie, si cruellement mutilée par l'amputation de la gangrène inoculée par le césarisme, croyons bien qu'avec l'instruction laïque, obligatoire et gratuite, nous allons faire des générations saines et vaillantes, dont l'esprit et l'âme surtout auront besoin du haut enseignement de la poésie et du grand art.

Vous voyez donc bien qu'en République surtout, où le suffrage universel implique l'instruction et l'éducation universelles, l'impulsion la plus vive doit être

donnée à tous les grands et meilleurs modes d'enseignement, et d'initiation au beau, au vrai et au bien. Or il est impossible d'en trouver de plus nobles et de plus vivement initiateurs que l'art et la poésie.

Félicitons donc sincèrement les sages et honnêtes fondateurs de notre jeune République qui entrent dans cette voie. Aidons-les de tous les efforts de notre initiative individuelle et de notre vaillant concours pour rendre la vie et la gloire à notre chère patrie.

Th. VÉRON.

Poitiers, 19 mars 1877.

« *Amour, Terreur, et Pitié.* »

Si nous essayons de commenter ou plutôt d'étudier les trois règles indispensables de la *Poétique* d'Aristote, c'est que nous y trouvons la consécration de nos études sur les grands maîtres de l'art.

En effet, dans nos précédentes dissertations sur l'idéalisme (UNE HÉRÉSIE DE PLATON, etc., et DU GRAND ART ET DE SA MISSION), nous n'avons fait qu'effleurer ces moyens de la poésie. Permettez-nous donc, aujourd'hui, messieurs, d'appuyer notre thèse sur des exemples ; et, tout en analysant séparément ces grandes passions, et en cherchant leurs rapports intimes, essayons de les rapprocher pour en tirer tous les sentiments qui remplissent l'âme et nous font aimer, compatir, et reculer de terreur.

I.

L'AMOUR.

Et, d'abord, quoique Aristote, dans sa *Poétique*, n'applique spécialement deux règles qu'à la tragédie, *la pitié* et *la terreur*, et cela comme apaisement, remède et « purgation » aux excès des passions, eh bien, quant à nous, appliquons les trois règles ensemble, et par voie d'induction, aux arts de la peinture et de

la sculpture, et donnons tout d'abord notre analyse psychologique de ces trois grandes passions ou sentiments humains.

Il est, premièrement, bien entendu que nous ne considérons l'amour que comme le sentiment le plus élevé de l'âme humaine, et même comme une effluve divine nous faisant sentir vivement, estimer et admirer tout ce qui est juste, bon et beau. Sans entrer dans tous les corollaires du type idéal de l'amour suprême, n'effleurons qu'en passant l'amour de la patrie, l'amour maternel, l'amour de la nature ou de la création, pour nous concentrer sur le prototype primordial et antérieur, l'amour idéal et divin. Or cet amour large a des courants divers, selon les impressions multiples que nous recevons du monde moral, intellectuel et physique. Oui, cet amour varie selon ces trois sources suprêmes. C'est alors que les passions les plus impétueuses s'échappent en torrents de cette source morale, qui parfois élève l'âme jusqu'à la puissance créatrice et la rapproche de la Divinité; car toute cette partie immatérielle de notre être, l'âme, a quelquefois le désir de mêler ses aspirations et ses sentiments aux rayons pressentis et devinés d'une âme supérieure, d'un esprit invisible et tellement écrasant d'infini, que l'orgueil humain en est confondu. Cet amour, d'un spiritualisme et d'un idéalisme dégagés des choses d'ici-bas, est le premier type de l'amour, d'où coulent tous les autres amours terrestres.

II.

LA PITIÉ.

Cette fille sainte de l'amour divin est sœur de la tendresse et de la charité. Elle est réellement issue

de cet amour divin ; car n'oublions pas que le sacrifice est un des premiers attributs de cet amour suprême. Or le sacrifice est l'abandon de ce qu'il y a de meilleur en nous, je veux dire le partage de nos sentiments de fraternité et de compassion pour tout ce qui touche notre âme tendre et aimante. La pitié n'est pas seulement un sentiment des plus élevés, elle est encore une des plus belles vertus de l'âme. Son domaine est vaste, car c'est d'abord le monde moral, puis il s'étend ensuite sur toutes les souffrances de l'humanité ; et cette humble sœur de la charité est toujours prête à consoler toutes les infortunes. J'avais tort de dire, à mes prémisses, que cette vertu était fille de l'amour divin, car on peut même affirmer qu'elle en est la sœur jumelle, puisque, si, d'une part, l'amour, émanation d'en haut, tend à s'élever du monde matériel vers un monde idéal et divin, d'un autre côté la pitié descend, à son tour, des sphères suprêmes pour s'humaniser et se sacrifier pour ses semblables. C'est une vertu divine qui oublie son bonheur personnel pour le sacrifier aux souffrances et aux malheurs des autres. Sa flamme dévorante est la sensibilité ; son âme est une lyre aux cordes tendres et sympathiques vibrant à toutes les émotions du monde moral surtout, ainsi qu'à celles du monde physique ; car tout ce qui relève du monde intellectuel s'adresse plutôt à l'esprit et à la raison. En somme, la pitié, servante du malheur, est une des sources intarissables de l'art le plus élevé.

III.

LA TERREUR.

Cet attribut de la force suprême et de la puissance surhumaine a son empire dans les trois mondes, le moral comme l'intellectuel et le physique. Cette manifestation d'un pouvoir invisible vous écrase par sa force irrésistible et inconnue; car la victime, accablée sous cette influence cachée, en est réduite à implorer son pardon de cette Divinité d'autant plus terrible qu'elle est invisible et sourde à toute plainte. Dans le monde moral et intellectuel, la terreur est une force qui élève à leur paroxysme tous les sentiments de crainte, d'effroi ou de désespoir ; dans le monde physique, les cataclysmes, les tempêtes, sont les phénomènes visibles et les causes les plus effrayantes de ce sentiment de faiblesse et de conservation s'inclinant toujours devant la peur de la mort. La terreur est une des cordes les plus vibrantes de l'art, car la terreur est surtout un des attributs les plus redoutables de Jéhovah, ce dieu invisible aux faibles humains.

Ces prémisses psychologiques étant avancées, appuyons immédiatement nos preuves sur les plus belles manifestations du grand art.

Dans toutes les théogonies et les théodicées, ne voyons-nous pas le génie humain frappé par cet esprit invisible et suprême de l'inconnu infini, qui l'écrase et lui inspire l'amour le plus élevé, ainsi que la terreur et le sentiment de sa faiblesse ? En effet, dans l'art rudimentaire des Égyptiens, la déesse Isis vous

présente un idéal qui n'a pu être obtenu que par l'inspiration d'un amour extraterrestre, ou par une aspiration vraie tendue vers la Divinité. C'est dans l'art grec que cet amour idéal rayonne de tout son éclat. Le Jupiter Olympien, les Minerve et les Vénus jaillissent des ciseaux des Phidias, des Praxitèle, des Polyclète, et ces créations sublimes portent au front le rayon de l'amour idéal et divin dont brûlaient ces âmes d'artistes.

Dans l'art chrétien primitif, éclate un sentiment également divin, mais empreint de souffrance et de mysticisme. Autant le mythe grec a d'ampleur majestueuse, autant le mythe chrétien est endolori et émacié, appauvri dans les « *Pieta* » des Orcagna, des Cimabue, des Giotto, des Girlandajo et des Moralès : des figures et des membres amaigris par le jeûne et les privations du corps, telle est l'expression du mysticisme de ces artistes chrétiens ! Toute la majesté physique du paganisme est sacrifiée, dans les aspirations chrétiennes, au profit de la beauté morale qui se réfugie dans l'expression des traits. Mais si, des primitifs, nous nous élevons à la science, c'est alors qu'avec les Léonard de Vinci, Raphaël et Michel-Ange nous admirons l'amour spiritualiste dans son ampleur et sa beauté. Le divin sourire éclot sur la pointe des pinceaux de l'incomparable Lionardo da Vinci comme la grâce sous celle de Raphaël, et la puissance terrible sous le ciseau et la brosse de Michel-Ange.

Ici, disons-le de suite, l'amour comporte dans son idéalisme trois attributs inséparables : le sourire, la grâce, et le charme séducteur ; et outre ses dons et attributs, cet amour divin comporte comme attribut suprême la puissance ! dons qu'expriment si bien les trois génies précités, dont le dernier possède

l'amour, la pitié et surtout la terreur. Oui, Michel-Ange est, presque à lui seul, la synthèse des trois règles que nous analysons. En effet, le divin Buonarotti nous attendrit, nous émeut et nous terrorise avec la joie des élus, la compassion pour les déshérités et le châtiment des coupables ; car l'épopée divine du « Jugement dernier » est la traduction fidèle de celle de son maître et poète Alighieri. Toutefois, rendons à l'amant de Béatrix l'amour idéal et divin qui fait un peu défaut au « Jugement dernier » du terrible Buonarotti. Dans la « Création d'Ève », ce robuste génie devient plus tendre avec notre mère légendaire; car voyez-la, sur un simple signe de doigt du Père éternel, voyez-la, belle et pudique vierge, s'élancer humble et suppliante vers son Créateur. Cette attitude et cette beauté splendide sont autant remplies d'amour et de tendresse, que l'attitude de ce vrai Dieu est imposante de majesté divine. Ève réalise à la fois l'amour et la pitié comme mère de l'humanité, et ce Dieu puissant est empreint d'une majesté terrible. Le divin Michel-Ange résume donc à lui seul les trois règles aristotéliques.

Si l'amour idéal grec rayonne, par la beauté physique et l'ampleur, sur les dieux de l'Olympe, l'amour chrétien est plus immatérialisé avec Lesueur. Sa « Descente de croix » et sa « Sainte Véronique » divinisent l'amour maternel. Voyez-vous cette *mater dolorosa* presque évanouie au pied de la croix, avant de recevoir son fils qui s'est sacrifié pour l'humanité! La pauvre mère est déjà, comme lui, pâle et livide. Je ne sache pas d'amour maternel plus divinisé que celui-là. Pauvre mère! elle n'appartient plus à la terre, tant ce sentiment d'amour suprême éclate sur ses traits d'une beauté surhumaine. Voilà, certes, un

amour maternel qui doit étreindre l'âme du poète et de l'artiste ! S'il passe indifférent devant cette toile, non seulement il n'a point le feu sacré, mais encore il n'a rien de l'artiste digne de ce nom. La « Sainte Véronique », essuyant le front du Christ portant sa croix, est encore l'expression la plus vivement sentie de la compassion. Celui qui ne se sent ému de pitié à la vue de cette femme ou plutôt de cet ange essuyant le front d'un Homme-Dieu pâle et affaissé sous la croix de son supplice, ce spectateur insensible n'est point né pour le grand art.

Autant Fra Angelico da Fiesole est uniquement voué à l'amour et à la grâce, autant Eustache Lesueur est voué à l'amour divin et à la pitié. Donc, sa belle âme contient à la fois les deux moyens suprêmes de l'art, l'*amour divin* et la *sainte pitié*. Prud'hon, âme d'élite et incomparablement douée, spiritualise la forme antique, et arrive par le caractère et l'effet à nous émouvoir profondément et à nous terroriser. Ce grand artiste possède également l'amour païen et la grâce au plus haut degré dans son « Zéphyr »; et, comme il possède aussi l'amour divin dans sa « *Mater dolorosa* au pied de la croix » et dans « La Mort d'Abel », ce grand peintre réalise les trois règles avec la mise en scène d'un poème didactique. Voyez Abel jeune et beau, mais pâle et décoloré par les ombres d'une mort violente ! Ce bel adolescent assassiné excite en vous les regrets et la pitié, en présence de tant de grâce et de charme fauchés avant l'âge par une main fratricide. Comme vous aimez ce pauvre enfant ! comme il vous remplit de compassion, et comme le monstre Caïn vous épouvante et vous saisit d'une criminelle terreur ! et comme aussi les remords et le châtiment sont près de l'étreindre par les

mains crochues de la justice, implacable vengeresse !

Prud'hon, vaste génie original et multiple dans sa fécondité, exprime d'une manière complète les règles de notre trilogie : l'amour terrestre et divin avec « Zéphyr » et la « *Mater dolorosa* », la pitié avec son « Dieu crucifié », et la terreur avec ses scènes de justice, avec sa redoutable Thémis et sa Némésis vengeresse. L'œuvre de ce magnifique génie complet mène de front les trois règles aristotéliques. L'amour, chez lui, réalise toutes ses puissances variées, aussi bien l'amour idéal et divin que l'amour terrestre. Prud'hon est un chrétien souffrant comme Lesueur; mais, plus terrestre que le chaste et ascétique chartreux, Prud'hon est à la fois idéaliste et sensuel, amant de la grâce, comme Raphaël, et, de plus que le tendre Sanzio, Prud'hon est terrible à son heure. Du reste, ce riche tempérament s'assimile à l'époque justicière et effrayante qu'il traverse; Mlle Meyer est l'Égérie dramatique de son grand art. Tandis que Raphaël se repose dans le majestueux calme de la placide Fornarine et sous le règne somptueux de ses Mécènes Médicis, Rembrandt, ce divin réaliste, vous émeut vivement avec son « Bon Samaritain », et cela par la vérité simple et touchante. L'amour et la pitié sont exprimés par cette œuvre sublime avec un effet saisissant. Le bon Samaritain préside à la descente du malade, que l'on soulève de sa monture pour le porter dans la maison de l'hôtelier. Comme il recommande la sollicitude à ses serviteurs zélés! Quel amour! quelle compassion! L'effet vrai et juste et l'expression tendre de ce bon tableau vous remplissent d'amour fraternel pour ce bon et charitable Samaritain. L'amour et la pitié sont rendus de main de maître. Dans les « Pèlerins d'Emmaüs », l'agape est exprimée avec une foi telle et une si

grande élévation de style ; la divinité rayonne si purement sur le front du Sauveur et chez les apôtres attablés ; une foi et une humilité si écrasées, à la réapparition du divin sacrifié, se lisent si couramment sur le front des apôtres, qu'un sentiment d'amour divin, mêlé de pitié et de terreur, se dégage de cette petite toile, qui est un immense chef-d'œuvre de génie. Nous sommes saisis et émus de pitié en voyant ces disciples pleins d'amour et de respect pour leur maître et leur Dieu. La tête du Christ est resplendissante d'une divinité qui s'est humanisée et sacrifiée pour cette ingrate humanité. Tandis qu'il lève cette tête pâle et livide encore des tortures de son supplice, il rompt le pain auprès du verre de l'agape fraternelle et dit à ses coreligionnaires : « Ceci est mon corps, ceci est » mon sang ! » Il y a là amour et pitié dans l'acception la plus divine. Il se dégage même des traits toujours surpris des disciples une expression d'effroi et de terreur. Cette petite toile est aussi un des derniers mots de la légende chrétienne. Dans la « Fuite de l'ange chez Jacob », comme dans la « Résurrection de Lazare », éclatent encore, par l'effet et le caractère, les plus vifs sentiments de terreur et de pitié. La petite « Nativité, ou l'Intérieur de saint Joseph », n'exprime-t-il pas également l'amour maternel dans sa plus pure simplicité ? Rembrandt, comme Michel-Ange et Prud'hon, est également le grand maître qui observe fidèlement les trois règles.

Eugène Delacroix dans son « Dante », les « Massacres de Chio » et « l'Entrée de Baudouin à Constantinople », Eugène Delacroix possède l'amour la pitié et la terreur comme les précédents maîtres. Au fond de cette dramatique mise en scène, voyez les massacres, la ville en feu, l'état-major suivant le vain-

queur Baudouin. Ce guerrier au cœur tendre est pris de compassion à la vue d'un groupe de famille qui implore son pardon. Il aurait un cœur de roc, s'il ne cédait à ce vieillard entouré de ses filles suppliantes. Non loin de là, une autre femme, belle et jeune, pleure sur le cadavre de sa sœur. Que d'amour, de pitié et de terreur dans ce drame sublime !

En sculpture, le « Laocoon de Lysippe » réalise complètement les trois règles, car cet infortuné père lutte encore plus contre sa souffrance morale de voir mourir ses enfants que contre le sentiment de sa propre conservation. Il pousse un effroyable cri de douleur en voyant le monstre étreindre sa jeune famille. L'amour paternel, la pitié et la terreur sont les trois expressions vivantes de ce groupe incomparable. A ce propos, nous allons affirmer une fois de plus cette vérité, déjà émise ici, l'an passé, que les sculpteurs peintres, comme l'auteur du « Laocoon », sont plus aptes à exprimer les trois règles de l'art dramatique que les sculpteurs spécialistes ; d'où nous pouvons induire que ces derniers rendent plutôt spécialement l'amour idéal et divin dans toute sa splendeur, car la forme et le rhythme idéal des Phidias et des Praxitèle cherchent l'amour, la grâce, et le beau majestueux, bien plus que le côté dramatique des passions humaines, c'est-à-dire la pitié et la terreur. Cela est si vrai qu'Ingres, ce sculpteur peintre, offre le tempérament de ces sculpteurs précités, et cela prouve une fois de plus qu'Ingres le grand est plutôt un sculpteur de génie qu'un peintre complet. Le rigide David, quoiqu'un peu congénère de son élève le grand Ingres, possède les deux règles aristotéliques : l'amour et l'enthousiasme de la patrie, et la terreur ; quant à la pitié, elle fait lacune chez ce

maître de la forme, qui est encore plus sculpteur que peintre. En général et en résumé, les peintres-nés possèdent et appliquent naturellement ces trois règles imprescriptibles et inaliénables du véritable grand art; et ce sont surtout les coloristes, peintres d'effet, de caractère et de sentiment.

Nous pouvons donc conclure, avec Aristote, que les trois règles de sa *Poétique* s'adaptent tout aussi bien au grand art de la peinture et de la sculpture qu'à la poésie et à la tragédie; car, si les moyens d'exécution diffèrent, l'expression des sentiments est la même; aussi bien que le langage des passions est le même dans tous les arts, fils de la poésie, dans Michel-Ange comme dans le Dante, dans Raphaël et Lesueur comme dans Racine, dans le Poussin et David comme dans Corneille, dans Rembrandt et Prud'hon comme dans Shakespeare, Victor Hugo et Lamartine. L'amour, la terreur et la pitié s'avancent comme les trois figures symboliques du grand art, portant au front l'auréole d'or de trois génies émanant de la Divinité.

Th. VÉRON.

Poitiers, 1879.

CONCLUSIONS SUR LES LECTURES

ET

LA SECTION DES BEAUX-ARTS.

A propos des lectures précédentes et des questions d'art que nous avons eu l'honneur d'exposer à notre section de la Sorbonne, qu'on veuille bien nous permettre quelques conclusions de nature à ne pas déplaire à nos coreligionnaires et codélégués de cette même section.

En 1877, dès la formation de cette importante et même section, on ignorait, comme on ignore même encore aujourd'hui, la cause du malheureux conflit qui s'est immédiatement élevé entre les bureaux du ministère de l'instruction publique et ceux des beaux-arts, relevant pourtant du même ministère.

Malgré cette même origine gouvernementale, le conflit, au lieu de s'apaiser, n'a fait que s'accentuer d'année en année, à ce point qu'à toutes les séances générales d'ouverture de toutes les sections des sociétés savantes, la section des beaux-arts a été toujours oubliée. Peu importe, sans doute, cet oubli volontaire à MM. les membres de l'administration et des bureaux des beaux-arts ! Mais il n'en est pas ainsi pour les nombreux délégués, arrivant de tous les départements de France et voyant leur section victime d'un oubli peu parlementaire, et encore moins hospitalier pour

des invités. Quant à nous, qui en avons fait l'observation à M. le président Milne-Edwards, ainsi qu'à son successeur, si nous n'avons jamais pu obtenir la réparation de cet oubli, nous avons pu, du moins, apprendre que les bureaux de l'instruction publique ne reconnaîtraient notre section que lorsque l'administration des beaux-arts voudrait bien se soumettre à celle de l'instruction publique.

Eh bien, malgré les douleurs qui ont présidé au début de notre section, elle était née très viable, et sa vitalité n'a fait que s'accroître, à ce point que, depuis cinq ans, la section des beaux-arts, un peu accaparée par les bureaux de l'inventaire des richesses d'art de la France, et un peu trop inondée par le reflux des flots débordants de l'archéologie, cette section a pu, sous la direction du ministre et du sous-secrétaire d'État, rendre de signalés services à l'enseignement de l'art contemporain. A ces brèves assises et lectures de trois jours, MM. le ministre et le sous-secrétaire d'État sont venus présider quelques heures aux travaux et à la direction de cette section pleine d'avenir.

Dans son dernier discours de la Sorbonne (avril 1882), M. le ministre a même voulu affirmer l'indépendance de la section des beaux-arts, menacée de bureaucratie et de coterie. En conséquence, a déclaré M. le ministre, MM. les délégués eux-mêmes, reprenant leur autonomie, nommeront leurs bureaux, et pourront demander la parole pour leurs communications ou lectures. Cette sage mesure sauvera la jeune section des convoitises d'une domination antirépublicaine, et la section menacée devra son salut au ministre et à ses membres vigilants.

TABLE DES MATIÈRES

DICTIONNAIRE VÉRON,

ORGANE DE

L'INSTITUT UNIVERSEL DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS
DU XIX[e] SIÈCLE.

	Pages.
Dédicaces	v
Ordre des matières	vi
Préface	vii
SALON DE 1882. — Peinture, *A* à *Z*	1 à 359
— Dessins, cartons, etc	360 à 393
— Sculpture	394 à 452
— Gravures en médailles et sur pierres fines	453 à 459
— Architecture	460 à 476
— Gravure	477 à 484
— Monuments publics	485 à 492
Union centrale des arts décoratifs (Salon)	493 à 560
Exposition des œuvres de G. Courbet	561 à 589
Exposition internationale de peinture (Galerie Georges Petit)	590 à 613
Panorama national de De Neuville et Detaille	614 à 620

Appendice.. 621 à 635
Conclusions.. 638 à 647
Le grand art et l'État.. 649 à 654
Du grand art et de sa mission.. 655 à 668
L'Institut universel.. 669 à 675
Une hérésie de Platon, ou de l'utilité de la poésie et des beaux-arts en République.. 676 à 693
« Amour, Terreur, et Pitié ».. 694 à 704
Conclusions sur les lectures à la Sorbonne.. 705 et 706

Poitiers. — Imprimerie générale de l'Ouest.

NOUVELLES PUBLICATIONS

Th. VÉRON

Les Limbes, 1 vol. in-18.	2 fr.	»
Du Passé, du Présent, de l'Avenir de l'Art, 1 vol. in-16 (épuisé).	»	»
Les Ligugéennes, 1 vol. in-12.	1	50
Les Bordelaises, 1 vol. in-12.	1	50
Pierre, 1 vol. in-18.	2	»
Octave et Léo, 1 vol. in-18.	2	»
Fleurs mortes, 1 vol. in-18.	2	»
William, 1 vol. in-18.	1	»
Les poëtes, 1 vol. in-18.	1	»
Virginie Gaudin, 1 vol in-18 (épuisé).	»	»
La Fin d'un vieux monde, 1 vol. in-18 (épuisé). .	»	»
Échos et Reflets, 1 vol. in-18.	1	»
La Garibaldiade, 1 vol. in-18.	2	»
Les Rabelaisiennes, 1 vol in-18.	1	»
Les Photographies.	1	»
Les Mélodies.	2	»
Rudiments d'Esthétique.	1	»
Impressions d'un touriste sur le Salon de 1874. .	1	»
1er Annuaire de l'art et des artistes de mon temps. Salon de 1875.	2	50
La Légende des refusés. Question d'art contemporain.	2	«
2e Annuaire de l'art et des artistes de mon temps. Salon de 1876.	3	50
Projet d'institut universel des sciences, des lettres et des arts.	1	»
3e Annuaire de l'art et des artistes de mon temps. Salon de 1877.	4	»
4e Annuaire de l'art et des artistes de mon temps. Salon de 1878 et Exposition universelle, 3 vol., 2150 pages.	20	»
5e Annuaire de 1879, 1 vol., 920 pages.	8	50
6e Annuaire de 1880, 1 vol., 1277 pages.	10	»
7e Annuaire de 1881, 1 vol., 1125 pages.	10	»

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Les Maîtres des Écoles Romaine, Vénitienne, Flamande, Hollandaise et Française.

LES DISTIQUES (Poésies).

A LA SORBONNE (Lectures).

Poitiers. — Impr. génér. de l'Ouest. 3393.





